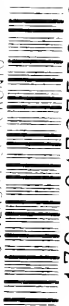


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01797559 0



Dessin de ILIA IÉFIMOVITCH BÉPINE.

L. D. Gradyo.

LA GUERRE

EN

RUSSIE ET EN SIBÉRIE

DU MÊME AUTEUR

Les Allemands en Belgique. (Notes d'un témoin hollandais), Berger-Levrault, Paris.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES :

Le Problème de la Paix mondiale. Versluys, Amsterdam.

L'Église catholique et le Transformisme. Versluys, Amsterdam.

Histoire critique de la Demonstratio ontologica de existentia Dei.
Versluys, Amsterdam.

LUDOVIC-H. GRONDIJS

LA GUERRE

EN

RUSSIE ET EN SIBÉRIE

AVANT-PROPOS

DE

M. MAURICE PALÉOLOGUE

AMBASSADEUR DE FRANCE

PRÉFACE

DE

M. ÉMILE HAUMANT

PROFESSEUR A LA SORBONNE

ILLUSTRÉ DE 64 PHOTOGRAPHIES

ET DE 10 CARTES



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1922

889634

AVANT-PROPOS

C'EST *ici*, comme dirait Montaigne, *un livre de bonne foy* ». C'est mieux encore au point de vue historique : c'est un livre impartial et remarquablement documenté.

L'auteur, M. L.-H. Grondijs, est sujet néerlandais. Après de fortes études scientifiques et philosophiques, il se distingua par une collaboration à la *Revue philosophique* de Harlem, qui centralise en quelque sorte le mouvement des idées aux Pays-Bas.

Il se trouvait à Louvain, quand l'Allemagne se rua sur la Belgique. Immédiatement sa vocation se décida : il allait suivre et observer, en témoin direct et quotidien, la tragédie épouvantable qui venait de s'ouvrir dans l'histoire du monde.

Sa formation intellectuelle le préparait excellemment à ce rôle. Physicien et philosophe, il savait exactement observer les faits, et les relier par une interprétation générale. Sa nationalité néerlandaise et tout l'atavisme de sérieux, de droiture, de conscience qu'elle implique, lui assuraient en outre le privilège de l'impartialité.

C'est sur le front français qu'il s'initia aux règles de son nouveau métier; car pour être un bon « correspondant de guerre », il faut une instruction spéciale : il y a tout un apprentissage à faire, tout un entraînement physique, intellectuel et moral à s'imposer.

Au mois de juin 1915, M. Grondijs arriva à Pétersbourg, c'est de ce jour que datent nos relations.

Il part aussitôt pour les armées combattantes, se fait attacher successivement à plusieurs régiments de première ligne et participe ainsi à la vie intime, si dure et si héroïque des soldats russes. Quand je dis qu'il participe à leur vie, j'entends qu'il prend toute sa part de leurs souffrances et de leurs périls. Il

est dans leurs rangs, lorsqu'ils subissent sans fléchir, calmes et résignés, les effroyables ouragans de la canonnade allemande; il se glisse parmi eux quand ils s'avancent en éclaireurs; il tient à honneur de ne pas les quitter quand ils déferlent, en vagues d'assaut, sur les tranchées de l'ennemi.

Mais, chez M. Grondijs, le combattant n'oublie jamais qu'il est observateur. S'il se bat, c'est afin de mieux observer. De là, cette quantité de notations intéressantes, originales, imprévues, qui nous font pour ainsi dire pénétrer jusque dans l'âme du soldat russe. A lire ces pages d'une vérité si profonde, d'un relief si vif, on ne peut s'interdire de penser souvent aux merveilles descriptions de Tolstoï dans *Guerre et Paix*.

Après un voyage en France, où il visite nos armées de Champagne et de Verdun, M. Grondijs revient en Russie. Mais ce ne sont plus les troupes combattantes qui s'imposent à sa curiosité : c'est la révolution. Il assiste, dans les rues de Péetrograd, à l'écroulement du régime tsariste. Puis, sitôt la catastrophe accomplie, il retourne au front; car c'est là que se prépare le drame le plus poignant, c'est-à-dire la propagande anarchiste dans les troupes, la destruction de la discipline, la dissolution de l'armée, l'écroulement définitif de la puissance russe.

Quelques mois plus tard, il rejoint, sur le Don, l'armée du général Kornilow, dont les bataillons sont uniquement composés d'officiers.

Capturé au Caucase, il est ramené à Moscou, s'en échappe et rentre en France par l'Océan Arctique.

Mais il ne reste pas longtemps inactif, car le voici maintenant attaché, avec le grade de capitaine, à la Mission militaire française en Sibérie.

Là, sous les ordres du général Janin, il court la triste aventure de l'amiral Koltchak. Enfin, après une dangereuse exploration sur la frontière mongole, il accompagne les Japonais dans une chasse aux cosaques rouges à travers les collines du Transbaïkal.

M. Grondijs a donc promené sa curiosité courageuse et clairvoyante sur tous les théâtres d'opérations, de la Vistule au

Caucase, du Dniester à l'Océan Pacifique. Il s'est donné ainsi l'occasion d'étudier la guerre sous tous ses aspects, d'observer l'officier et le soldat russes dans tous leurs caractères et toutes leurs physionomies, dans toutes leurs façons d'agir, de sentir et de penser.

La série de tableaux et d'esquisses, de narrations et d'anecdotes, que l'auteur vient de réunir en volume, ne compose pas seulement une lecture d'un vif attrait, où les impressions psychologiques et pittoresques animent sans cesse le récit. Par son intelligence exacte, compréhensive et pénétrante, M. Gron-dijs a préparé aux historiens futurs une documentation de premier ordre.

MAURICE PALÉOLOGUE,

Ambassadeur de France.



PRÉFACE

DANS les lignes éloquentes qui précèdent, M. Grondijs a été trop bien présenté pour qu'il y ait lieu de revenir sur sa personnalité; le lecteur sait déjà qu'il n'est pas le Hollandais qu'on situe naturellement derrière un comptoir ou devant un parterre de tulipes. Il se détache, lui, du fond des steppes ensanglantées qu'il a parcourues, des Karpathes au Pacifique, pour son plaisir d'abord, et si glorieux que soit le passé militaire de la Hollande, il n'explique pas à lui seul cet amour des combats. Le fait est que M. Grondijs n'est pas tout uniment d'Amsterdam ou de la Haye; par une de ses ascendances, il tient aux castes guerrières de l'Extrême-Orient, et ce détail n'est pas inutile à l'intelligence de son livre.

« Livre de bonne foi », a justement dit M. Paléologue. J'ajouterai que cette bonne foi n'est pas l'objectivité froide qu'on attendrait du professeur qu'a été d'abord M. Grondijs, mais plutôt la spontanéité du combattant qui, tout chaud encore de la bataille, nous livre ses impressions sur les faits et les gens, sans aucune de ces réserves prudentes qu'on ne trouve qu'installé dans un fauteuil. Parle-t-il de l'ancien régime russe, il ne se croit pas tenu de prendre un air navré. Est-ce de la démocratie, en bon « samouraï », il la traite sans aucun respect. Est-ce des bolcheviks ou d'autres révolutionnaires, il n'a d'indulgence que pour ceux dont il a reconnu la sincérité et le courage personnel. Est-ce de leurs adversaires enfin, il note leurs fautes et flétrit leurs défaillances. C'est dire que son livre ne recueillera pas que des éloges. A gauche, on en qualifiera l'auteur — on l'a déjà qualifié — de Garde Blanc, voire de « Cent-Noir ». A droite, on lui repro-

chera d'avoir été passionné, injuste, de n'avoir pas assez tenu compte des dures nécessités du moment. Et d'aucuns le soupçonneront de secrète russophobie, en dépit de son mariage, entre deux batailles, avec une Russe !

Ces accusations ou ces soupçons, nous pouvons ne pas nous y arrêter: des pages de M. Grondijs il se dégage une telle expression de sincérité que personne, en France, ne lui croira de parti pris — sinon, peut-être, en faveur du courage malheureux. Ce qui nous importe, c'est de savoir si, indubitablement sincère, il a bien vu.

Il a choisi pour cela les meilleurs endroits. S'il a vécu avec des états-majors, il s'est trouvé plus souvent aux avant-postes, avec les régiments de l'ancienne armée, et il les a accompagnés dans des attaques dont il a rapporté des croix de Saint-Georges et d'autres. En 1917 il a marché à l'ennemi avec la « division sauvage » qui a été un moment l'espoir de la Russie. Puis, tout étant perdu sur le front, même l'honneur, il a rejoint la poignée de volontaires qui menaient, par les steppes du Don et de la Kouban, une épopée — selon le mot de l'un d'eux — de « cadets de Gascogne ». Plus tard, il a vu l'avance, puis le recul de l'armée de Koltchak, et enfin les exploits et surtout les crimes des bandes de l'ataman Sémeonof. Or, sur presque tous ces actes de la tragédie russe, nous avons déjà des informations; nous pouvons « recouper » celles de M. Grondijs, et toujours nous le constatons observateur aussi méthodique et consciencieux que jadis au laboratoire. Il est seul à relater certains faits, mais ce n'est pas sa faute s'il s'en est trouvé le seul témoin qui sût écrire, ou s'il survit seul à l'aventure. Il a d'ailleurs pris soin de distinguer ce qu'il a vu, ce qu'il affirme, de ce qu'il n'a su que par ouï-dire. Ajoutons qu'il ne sacrifie pas au désir de dramatiser — de combien d'horreurs de plus il aurait pu charger ses pages, s'il avait recherché le succès facile de l'émotion ! — et pas davantage à celui des « révélations » lapagenses. Arrivé à tel épisode encore obscur et toujours douloureux, il s'abstient de verser au débat des pièces qui seraient incomplètes. Le samouraï a peut-être ses sentiments, mais l'homme de science n'est pas fixé.

Cette prudence ne l'a pas empêché de couper son récit de réflexions générales, et peut-être dira-t-on qu'en cela il est sorti de son rôle d'observateur. Mais, jété par le sort dans « le pays de tous les imprévus », amené à l'aimer, intéressé d'ailleurs, et de longue date, à tous les problèmes historiques et philosophiques, pouvait-il mettre bout à bout des milliers de faits sans essayer d'en tirer une leçon ? Il est hanté par le contraste du soldat russe qu'il avait connu en 1915 et 1916, et de la loque humaine ou de la brute sanguinaire qu'a fait surgir la révolution : comment en ce plomb vil l'or pur s'est-il changé ? A cette question chacune de ses brèves réflexions, le soir, dans la tranchée ou sous une hutte sibérienne, est le commencement d'une réponse générale que le lecteur aura peu de peine à dégager. Ce n'est pas sans motif que M. Grandijs insiste sur la passivité des masses, sur ces figures qu'au premier abord on croirait énergiques, et qui déceignent, un instant après, une mollesse prête à s'épanouir en inertie ; pas sans motif non plus qu'il note, cent fois, la docilité de ces masses aux ordres de l'étranger ou de l'alloène, Letton, Juif, Allemand. La cause de cette étrange mentalité, M. Grandijs incline évidemment à la chercher dans l'histoire plutôt que dans un mystérieux tréfonds psychologique, mais, à vrai dire, elle a moins d'importance que son effet, pour l'Europe comme pour la Russie et c'est pour cela qu'il faut recommander ce livre, non seulement aux amateurs d'aventures brillamment contées, mais encore aux hommes d'Etat qui contemplant avec sérénité le traité germano-bolchevik de Rapallo.

ÉMILE HAUMANT,

Professeur à la Sorbonne.



Le général ALÉNEIEF

PREMIÈRE PARTIE

SOUS LE TSAR

Rendons-leur justice ! Leur sacrifice a été complet, sans réserve, sans regrets tardifs. Leur renommée est restée grande et pure. Ils ont connu la vraie gloire, et quand une civilisation plus avancée aura pénétré dans tous leurs rangs, ce grand peuple aura son grand siècle et tiendra à son tour ce sceptre de gloire, qu'il semble que les nations de la terre doivent se céder successivement.

(Comte DE SÉCUR, *Campagne de Russie.*)

CHAPITRE PREMIER

LES AIGLES DU TSAR

Quand je me rendis au front russe, en juillet 1915, j'avais déjà assisté à d'importants événements sur le front occidental. J'avais été témoin du sac de Louvain par les troupes du major von Manteuffel à la fin d'août 1914 (1) ; j'avais assisté en octobre 1914 au siège, au bombardement, puis à l'occupation d'Anvers (2). J'avais visité (décembre 1914-mai 1915) d'importants secteurs du front français (3). Mais un correspondant de guerre, auquel on refuse de vivre parmi la troupe combattante, voit en somme très peu de la guerre. Les visites de journalistes, en groupes nombreux, au front, n'apprennent jamais rien qui vaille. Quoique pourvu de permis personnels et relativement étendus, je n'avais pu obtenir qu'on me fît participer aux opérations en première ligne. Encouragé par M. Delcassé, qui fut ministre des Affaires étrangères, j'espérai mieux réussir en Russie.

A Petrograd, je me heurtai, au début, aux mêmes difficultés. Le ministère des Affaires étrangères fut assiégé par une quarantaine de journalistes qui eurent l'ambition, non de vivre

(1) Voir mon *Allemands en Belgique*, Berger-Levrault, Pages d'histoire, n° 34.

(2) J'assistai aux combats entre les forts 3 et 4 de la deuxième ligne, puis à ceux devant Termonde, parmi les troupes de la 4^e division. Le bombardement fut particulièrement passionnant. Mes impressions n'ont paru que dans les journaux.

(3) Un passeport du G.Q.G. me permit de faire une enquête sur les traces de l'occupation allemande dans les deux Champagnes. J'eus un intéressant séjour à Reims bombardé, et visitai les terrains de la bataille d'Arras et de quelques autres batailles.

dans l'armée, mais d'y faire de courts séjours. Le Grand Quartier Général refusait les permissions de recueillir des renseignements dans la zone militaire à des personnes dont il lui serait impossible de contrôler les agissements et les dépêches, dès qu'elles seraient rentrées dans la zone civile. Ne voulant pas proposer des exceptions, les bureaux des Affaires étrangères éconduisirent tout le monde, et le plus poliment possible.

Je réussis à obtenir du grand-duc Nicolas Nicolaïévitch — quelques jours avant son envoi en Caucase — un permis qui m'incorporait comme correspondant militaire (4) à l'armée russe. Tous mes déplacements seraient réglés par les états-majors. Les régiments en première ligne où je séjournerais seraient désignés, mais on me désignerait ceux où un séjour en vaudrait la peine. Je ne les quitterais — l'opération terminée — pour un autre qui entrerait en action, que sur l'ordre d'en haut.

Il y eut dans l'armée russe quelques étrangers qui y occupaient des fonctions quelconques. Le seul collègue qui eût un passeport militaire analogue et que j'eus le plaisir de rencontrer de temps en temps, fut l'Américain Stanley Washburne, le correspondant militaire en Russie du Times. Je me fais un plaisir de lui rendre hommage comme à un des quatre ou cinq meilleurs correspondants de guerre existants et un véritable gentilhomme.

En m'approchant du front, je fis de courts séjours dans un grand nombre de quartiers généraux, en commençant par la Starka, et en descendant par des états-majors consécutifs jusqu'au régiment.

A la Starka, le général marquis de Laquiche, qui avait eu les relations les plus amicales avec le grand-duc, me présenta au général Alexéïef, et au prince Kondacheïf, directeur de la Chancellerie diplomatique. Je profitai peu de ce cercle si profondément intéressant, n'y faisant que passer. Le général Alexéïef

(4) Du journal anglais le Daily Telegraph.

me dirigea sur le groupe d'armées du Sud-Ouest, où on espérait — la retraite étant définitivement arrêtée — reprendre l'offensive.

A Berditchef, le général Ivanof, commandant les armées du Sud-Ouest, m'assigna un coupé dans son train personnel, où j'habitai parmi sa suite. Il travaillait généralement en ville et ne venait souper avec nous que quand il y avait des hôtes. Il parlait peu, et les repas qu'il présidait furent assez silencieux. Il avait une figure de patriarche et des yeux paternels et rusés, qui nous regardaient attentivement, mais à la dérobée. Il était de la vieille école, il avait de l'ancien régime, qui fut incomparable pour animer les hommes, toutes les vertus et très peu de défauts. De l'adoration — une grande qualité — pour la Couronne, une haute conception du devoir, une mémoire immense, une intelligence moins brillante que sûre. Il faisait la guerre scientifiquement, sans grande passion, et il ne commença à détester l'ennemi qu'après quelques atrocités et vexations qu'on lui avait rapportées.

Parmi sa suite, je distinguai surtout le général prince Bariatinsky, ami du tsar, ancien attaché à Rome, homme profondément cultivé. Lui et quelques officiers de moindre grade, les princes Radziwill, Kourakine, Obolienski m'exposèrent leurs opinions sur la Russie, qui me semblent encore aujourd'hui, après le cauchemar ridicule de la révolution, assez sensées.

Le colonel Davidof m'accompagna à Rovno pour me présenter au général Broussilof qui y commandait la 8^e armée. Celui-ci me prit en amitié, et après que j'eus pour la première fois accompagné une attaque à la baïonnette, il m'incorpora au petit cercle qui partageait trois fois par jour ses repas. Nous étions généralement six ou sept : le chef d'état-major, général Soukhoulina, le vieux général Palybine, souvent son neveu Palybine, le beau-père du chef et un général dont je ne me rappelle plus le nom. J'y rencontrai aussi l'excellent capitaine japonais Hashimosa, estimé de tout le monde.

Au milieu du mois de septembre 1915, la situation dans laquelle se trouvait l'armée russe commença à s'éclaircir. Le

moral de la troupe avait peu souffert, mais je vis dans certaines unités la moitié des soldats marcher sans fusils. Je visitai des divisions qui ne disposaient que d'une seule batterie de campagne. Peu de mitrailleuses. Et cependant il fallait reprendre l'offensive, pour redresser le soldat russe qui allait s'habituer à la retraite, et pour arrêter l'avance trop facile de l'ennemi. Il fallait aussi fixer et fortifier les positions, où les armées s'assoupiraient sous la neige.

En attendant, le général Broussilof essaya d'exploiter contre l'ennemi, embourbé dans les marécages de Pinsk, les extraordinaires qualités de la cavalerie irrégulière russe : à défaut d'une discipline rigide chez tous les individus, — prédisposés au métier militaire par une guerre éternelle, — de la souplesse et de l'indépendance dans le jugement, des instincts très sûrs de prudence et de vigueur dans la manœuvre et l'attaque, et une grande uniformité de méthodes, exigeant du chef un minimum de pression et presque exclusivement l'exemple.

I. — LES AIGLES DU TSAR.

Automne 1915.

Les corps de *partisans*, qu'on vient de former dans l'armée russe, ne sont pas — ce que le nom ferait soupçonner — des troupes irrégulières. Leur organisation, très récente, correspond à la nouvelle phase de la guerre.

L'armée ennemie s'enfonce dans les immenses plaines de l'empire. Elle s'éloigne de ses bases de ravitaillement, de ses centres d'approvisionnement : elle n'en trouvera pas dans le pays qu'elle envahit. Les paysans ont fui. Les cosaques n'ont laissé ni une usine ni un moulin. Il n'y a plus une bourgade où on puisse trouver un abri, du repos. J'ai passé devant de petites maisons de campagne qui risquaient d'être occupées le

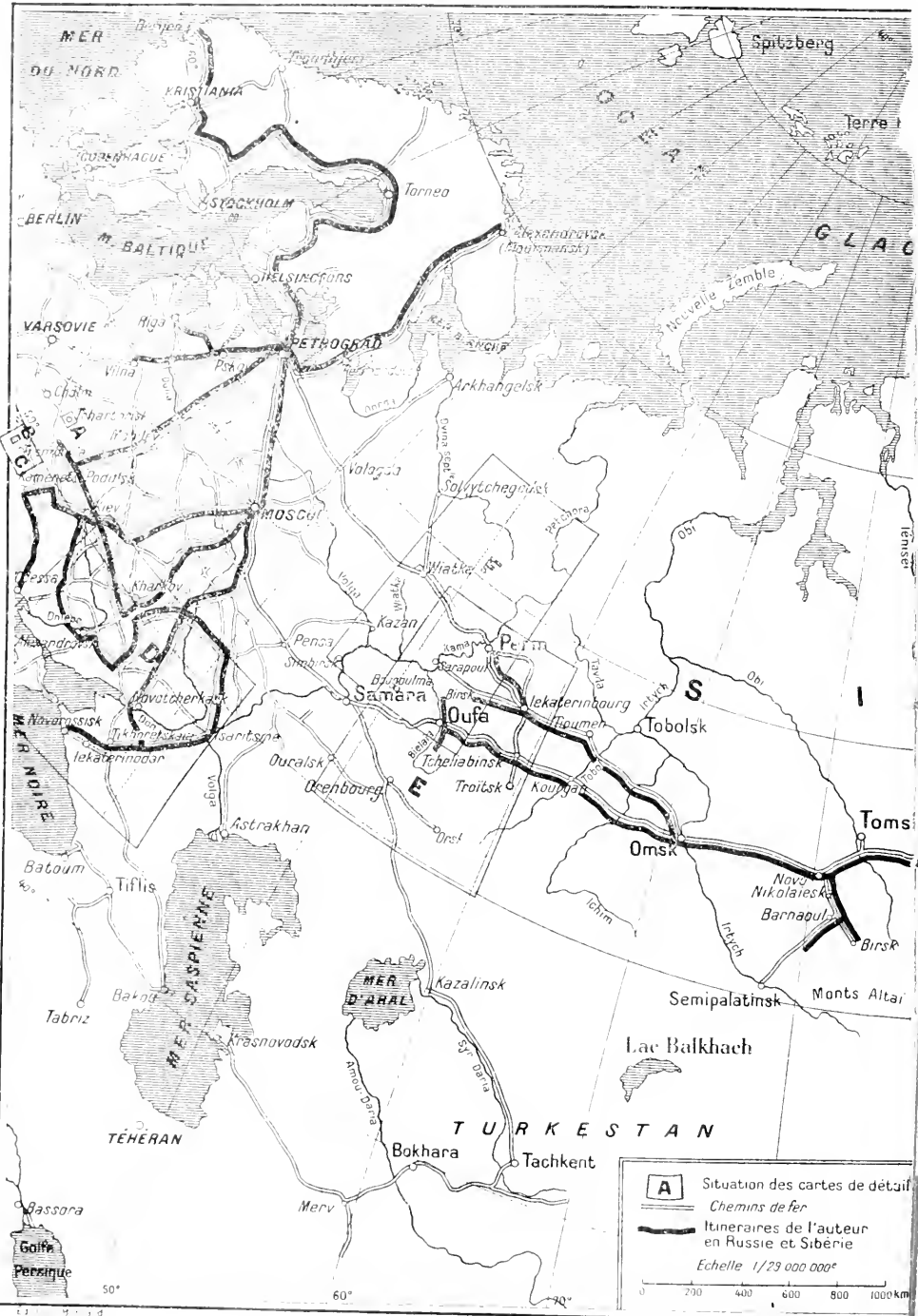
mois suivant : tous les meubles étaient déjà brûlés par les détachements cosaques spécialement affectés à ce but. Dans les chambres vides, l'envahisseur ne découvrirait ni une botte de paille, ni un gramme de cuivre.

Il faut se rendre compte de ce qu'est cette Volhynie que je viens de traverser. L'ennemi y occupe une terre qui, même avant la guerre, offrait peu d'agrémens à l'habitant ou au voyageur. Pendant des jours entiers, on peut parcourir le pays sans y rien voir, sinon des bois et des marais. Pas de chaussées. Les chênes et les bouleaux couvrent des espaces immenses, coupés par des routes qui comptent parmi les plus mauvaises au monde, et qui ne sont que de larges bandes prises sur les champs dont elles gardent le profil irrégulier, la boue et, par temps sec, la terrible poussière. Après la pluie, les voies sont remplies d'eau. Les voitures y enfoncent jusqu'à la caisse, jusqu'aux pieds du voyageur. Pendant le dégel, on ne peut plus passer : la neige fondue forme des laes que le sol n'absorbe que lentement.

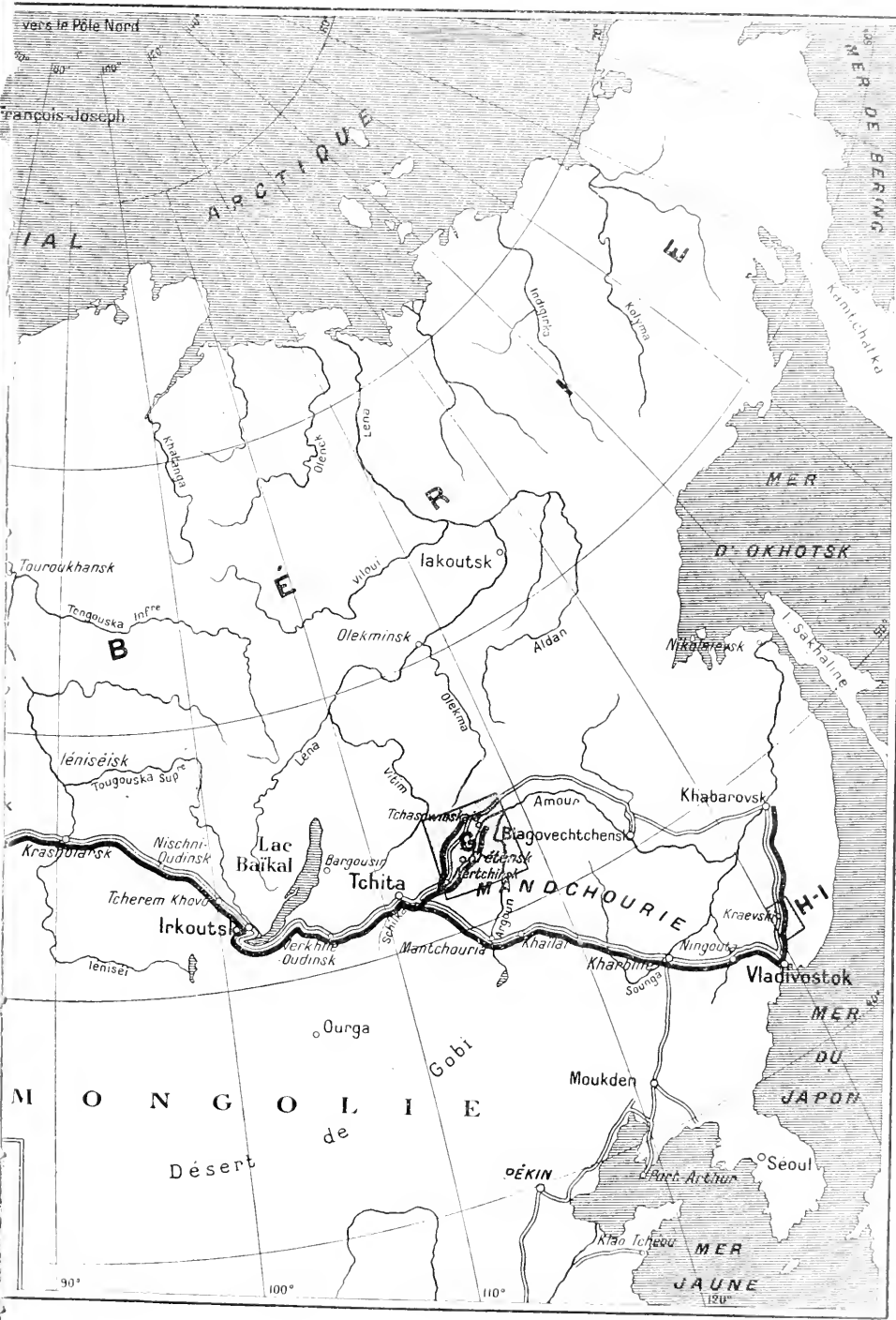
A l'été, les marais se cachent sous une verdure de mousses et d'herbes et ressemblent à de tendres prairies couvertes de fleurs. Combien de fois ne nous sommes-nous pas trompés !

Souvent, en galopant avec des camarades russes, j'en ai fait l'épreuve pour mon compte. Les jambes de nos chevaux s'enfoncèrent brusquement. En poussant nos montures à coups d'éperon, nous ne réussissions qu'à leur faire davantage perdre l'équilibre sur ce terrain mouvant. C'étaient de bonnes bêtes; elles essayaient de se dégager en levant très haut les pieds, puis en sautant. Mais chaque bond les faisait enfoncer plus profondément. Elles se cabraient, l'œil en désespoir, la narine frémissante, puis, brusquement, perdaient courage, et, ne sentant rien sous leurs sabots, se conclaient, le ventre sur l'herbe. Lorsque nous réussissions enfin à les sortir du marais, leurs jambes étaient couvertes d'une boue noire et gluante que nous n'avions pu soupçonner sous le tapis de verdure, utilisable pour le piéton.

Imaginez-vous l'état de tels marais, après plusieurs semaines



13 4 12



de pluie. Vous comprendrez alors que l'ennemi ne puisse occuper qu'une partie d'une semblable région et que les voies de communications dont il dispose soient limitées. Après quelques expériences avec des canons qui s'enfoncent et disparaissent à jamais, ou avec des chariots à qui il faut de longues heures pour sortir d'un sentier de Volhynie, l'ennemi se tiendra aux grandes routes qui sont rares, comme on en peut juger d'un coup d'œil sur la carte. Et encore serait-il impossible d'utiliser des camions automobiles qui s'enfonceraient dans le sable, comme dans la boue au printemps et à l'automne.

Dans un pays où tout se dérobe devant lui, l'ennemi se sent trop isolé. En ne rencontrant dans les plaines immenses que la destruction et l'abandon, il ne trouve rien qui lui repose l'esprit par le rappel de la patrie qu'il a dû quitter et qu'il regrette. Tous les prisonniers nous en font l'aveu. Que les convois de vivres, de munitions arrivent avec une journée de retard, c'est alors la privation qui s'ajoute à la solitude et au danger et qui achève de déprimer l'envahisseur...

Supposez maintenant que des hommes déterminés se glissent à travers les lignes et commencent à peupler les forêts que l'ennemi a laissées derrière lui. Qu'ils se tiennent dans ces marais redoutés, dans ces bois qu'on ne peut occuper que partiellement, qu'ils mettent en danger — nuit et jour — les lignes de communication, de ravitaillement, surprennent les messages, écoutent ses conversations téléphoniques, guettent ses détachements, les suivent à la piste, les entourent de leur menace, les achèvent s'ils s'arrêtent, s'ils s'égarerent, s'ils fuient...

Ce sont les *partisans* — les *aigles du tsar* comme on les appelle parfois en ce langage fleuri qu'aiment les cosaques. Pour remplir leur mission, ils opèrent séparément, ou par tout petits groupes, mais savent se retrouver quand il le faut. Séparés eux-mêmes de toute base, isolés comme des brigands, ils « travaillent », animés par la plus farouche détermination, par le plus profond dédain de la mort.

2. — DÉPART DE PARTISANS.

Prévenu qu'une troupe de 500 partisans allait partir pour percer les lignes ennemies et entreprendre sa terrible mission, je me rendis, un matin, au commencement d'octobre 1915, vers un champ de manœuvres, à la ville de Rovno, où la cérémonie du départ était préparée.

A gauche une troupe de cavaliers de l'arme régulière, à droite une troupe égale de cosaques. Les cavaliers appartenaient aux jeunes classes actives, la Russie n'ayant pas appelé ses réserves de cavalerie de ligne. Les cosaques — tous mobilisés sans distinction d'âge — représentaient divers gouvernements et tous les âges : jeunes et vieux avaient spontanément répondu à l'appel quand on a demandé des « partisans ».

Il y a surtout des jeunes, et souvent presque encore des enfants. Ces adolescents, pour lesquels il semble que la vie devrait avoir le plus de valeur, y attachent le minimum d'importance. Ce n'est décidément qu'à son déclin, à l'heure où l'existence perd ses charmes, que l'homme se cramponne à la terre et se refuse de mourir.

Chez les cosaques, je remarque les types les plus divers : cosaques du Don qui sont souvent de purs Russes, cosaques de l'Oural, d'autres qui arrivent des frontières de la Chine. Ils ont des nez pareils à des becs d'oiseau de proie, des crânes rasés, de fortes moustaches. Les uns sont souples, comme serpents, les autres ont des carrures de buffle. Tous portent de grands bonnets d'astrakan ou de mouton ou de fourrures rares.

Le détachement est silencieux, presque solennel. La tenue des hommes est magnifique et pleine d'amour-propre, mais extrêmement simple. On ne se grise pas avec de la gaieté ou du cynisme. Personne ne « crâne », ne pose à l'héroïsme devant l'infanterie rassemblée.

Le prêtre qui doit célébrer la cérémonie a fait placer par son assistant une petite table devant le front du détachement. On attend, pour célébrer le service divin, l'arrivée du général qui a organisé le corps des partisans. Quand son approche est

signalée, les 500 volontaires rangent leurs chevaux en un énorme demi-cercle. Le général arrive, se place au centre de la troupe et crie à haute voix :

« Je vous souhaite bonne santé, les partisans ! »

Les cavaliers tendent leurs lances, les sabres des cosaques brillent au clair, et dans un tonnerre les hommes répondent en chœur :

« Nous vous souhaitons bonne santé, Votre Excellence ! »

Puis, après le cliquetis des sabres remis au fourreau, le prêtre commence le service religieux, auquel tous assistent, nu-tête, dans un silence et un recueillement profonds.

Le chant de l'officiant s'élève, avec la gravité d'une magnifique voix de basse. Les réponses du diacre apportent à la cérémonie une note plus légère et plus chantante. Les hommes, et surtout les cosaques, se signent, à larges gestes des bras, et en penchant leurs têtes jusqu'à toucher la crinière de leurs chevaux. A la fin de l'office, le prêtre souhaite aux partisans un bon retour, et ceux-ci répondent par cette prière si connue et toujours si émouvante :

Spassi Gospodi lioudi Tvoia i blagoslovi dostoianie Tvoie...

« Sauve, ô Dieu, Tes gens et bénis tout ce qui est Tien.

« Donne la victoire à notre Empereur très chrétien Nicolas Alexandrovitch, sur ses ennemis, et conserve par Ta sainte Croix, tout ce qui vit. »

Le général crie :

« Hourrah, pour le tsar ! »

Et ce cri est répété plus de dix fois, avec une telle ardeur, que j'ai le cœur serré d'émotion. Le dernier enthousiasme de ces jeunes hommes dans la fleur de l'âge partant pour l'aventure et la mort, est pour leur Empereur. L'extase monte comme une vague dans leur cœur, et s'éteint sur leurs visages, redevenus impassibles. Ils mourront : l'Empereur et la Sainte Russie vivront.

J'échange quelques paroles avec leurs officiers qui, dans

leurs uniformes pittoresques, avec leurs longues culottes collantes et leurs courts manteaux, semblent surgir de l'époque napoléonienne. Je n'oublierai jamais les traits de l'un d'eux : un visage d'enfant inquiet, long, mince, sous un énorme bonnet de fourrure grise, un garçon élégant, parlant plusieurs langues. Sous son extérieur d'adolescent ou de jeune fille, il a un regard si résolu, si implacable qu'il est difficile d'en détourner les yeux. Je dis au revoir aux officiers et à quelques soldats. L'un des derniers répond :

« La plupart ne reviendront pas. » Et les autres approuvent du regard.

Ne sont-ils entraînés que par le goût de l'aventure, ou le parfum du sacrifice pour une grande cause se dégage-t-il déjà de leurs âmes ? Partent-ils vraiment sans espoir et sont-ils décidés à mourir en étreignant le cadavre d'un ennemi haï, ou bien reste-t-il encore en eux une espérance qui survit à faibles coups d'ailes ?

L'adversaire les traitera sans merci, car, eux-mêmes, ils ne peuvent faire de prisonniers. Ils partent sans nourriture, car, pour être légers comme des oiseaux, ils doivent chercher leur nourriture dans les champs ou dans le sac de l'ennemi abattu. Ils partent sans campement, ils coucheront dans les bois, par pluie ou beau temps, toujours seuls avec leur cheval et leur lance. Aucune ambulance ne les accompagne. Quand ils seront blessés, nulle douce main ne pansera leurs plaies ; ils mourront dans leur sang ou un ennemi impitoyable les achèvera...

Un commandement bref résonne dans la plaine. Les partisans défilent devant le général qui salue ; ils tournent à droite et disparaissent dans la direction de l'ennemi.

Ce sont les héritiers de ces *partisans* qui poursuivirent l'arrière-garde de la Grande Armée. Mais leur tâche est plus lourde. En 1812, ils combattaient une armée en retraite, donc ils combattaient chez eux. Aujourd'hui, pour approcher de l'envahisseur, ils coupent derrière eux toute chance d'échapper. Ils se glisseront, sales et défigurés, à travers les forêts obscures

et les marais perliques. Ils vont harasser l'ennemi partout où ils le pourront. Libres, ils se battront à leur guise, seuls ou en groupes. Ils pourront choisir, eux-mêmes, la scène de leur mort.

...Les derniers cosaques passent devant moi. Ils sont fiers comme des princes, et certains sont vraiment de magnifiques guerriers. L'un d'eux porte un accordéon sous le bras ; son voisin deux lances. La foule est silencieuse. Longtemps nous suivons des yeux ces figures et ces silhouettes qui s'estompent et me semblent déjà des ombres s'éloignant vers la *mort* ⁽¹⁾.

(1) L'ennemi n'a jamais voulu admettre le caractère régulier de ces troupes qui ne pouvaient d'ailleurs utilement opérer qu'en Volhynie, dans les régions des marais. Les Russes retrouvaient souvent des partisans blessés achevés d'un coup de feu à bout portant ; d'autres furent pendus par l'Allemand. Les partisans ont rendu de grands services à leur armée, en inquiétant l'adversaire par d'innombrables petits coups très osés et d'un effet très sûr. Parfois, ils opéraient en masse. Ainsi purent-ils, si je ne me trompe, en novembre 1915, tailler en pièces un régiment entier et faire prisonniers deux généraux allemands, chefs de division et de brigade, à une dizaine de kilomètres en arrière du front, sans que les postes avancés n'en aient rien su.

CHAPITRE II

LA PRISE DE TCHARTORISK

Pour m'accompagner au front et me présenter aux états-majors inférieurs, le général Broussilof désigna le chef de son escorte, le « rotmistr » comte Baranof. C'était un homme instruit, d'une politesse parfaite, et dont l'introduction orale me fut plus utile que le grand permis de la Starka.

Après quelques courtes visites sans importance aux tranchées de première ligne, j'allai assister à un combat, dans le rayon de la 2^e division de chasseurs. Mon voyage, à cheval et en voiture, passa par l'état-major du 30^e corps, où le commandant, général Zaïontchikovsky, me donna l'hospitalité pendant deux jours.

La façon dont ma visite avait été annoncée m'assura sa confiance, et il m'expliqua toute la manœuvre qui alla, dans la région de la rivière Styr, renverser la liaison entre les belligérants. Dirigé d'abord sur la 2^e division de chasseurs (général Belisor), je me rendis au 7^e régiment de chasseurs, dont on espérait une belle manœuvre. Il occupait une ligne de tranchées en pleine forêt, près du village Matvéiky. Je trouvai les officiers pleins d'ardeur, les hommes prêts au sacrifice suprême. Le chef du régiment, qui ne fut rien moins que brave, actif et intelligent, ne sut pas profiter de ces dispositions, et la manœuvre manqua, ou à peu près. J'accompagnai l'attaque (1), et pus faire quelques observations sur le soldat russe au feu, mais la manœuvre manqua d'intérêt, et j'en épargnerai le récit au lecteur.

(1) L'Illustration en a publié le récit *in extenso*. Cette action me valut la Croix de Stanislas de 3^e classe.

L'ennemi amena des réserves sur cette partie du front, et l'opération ébauchée s'éteignit. Retourné à Rovno, je manifestai le désir de quitter le front de la 8^e armée, devenu trop calme. Un soir, au début du mois d'octobre, je pris congé du vieux chef, nous bûmes à la santé de l'empereur, à celle du grand-duc son oncle, du général Broussilof, des autres personnes présentes, de leurs femmes, tantes, cousines, nièces, etc., comme il est d'habitude dans l'armée russe. Revenu dans mon hôtel, je donnai des ordres à mon ordonnance pour le départ, et je m'endormis profondément. Quelle ne fut pas ma surprise, quand, réveillé brusquement, je vis la lumière d'une lanterne sourde dirigée sur mon visage. Je fis le geste de chercher une arme, mais la voix du vieux général Palybine, une voix encore mal assurée, me tranquillisa : le général Broussilof me proposait de différer mon départ : je trouverais dans son armée ce que j'allais chercher ailleurs.

Le matin suivant, après le petit déjeuner que je pris, comme d'habitude, dans le wagon-restaurant du général, il m'expliqua la manœuvre qui allait dégager l'armée du général Liéchtch, et porter notre front jusqu'au delà de Kolki. Chaque commandant de corps d'armée et de division dans la 8^e armée l'avait supplié de lui accorder l'opération centrale. Elle serait faite par le 50^e corps du général Voronine, ancien attaché militaire à Vienne et surtout par la 4^e division de chasseurs (division de fer), commandée par le général-major Dénikine. Le général Zaïontchkovsky, qui allait faire un dernier effort chez traversée du Slir. J'en serais. J'aurais deux jours pour m'y rendre. Des chevaux seraient mis à ma disposition. L'état des routes — tantôt la boue, tantôt le sable — ne permettait pas l'emploi de l'auto.

Le capitaine Baranof et moi, nous rencontrâmes en route le général Zaïontchkovsky, qui alla faire un dernier effort chez le vieux chef, pour se faire accorder une partie des abondantes troupes de réserve, que le général Broussilof avait su obtenir du général Ivanof.



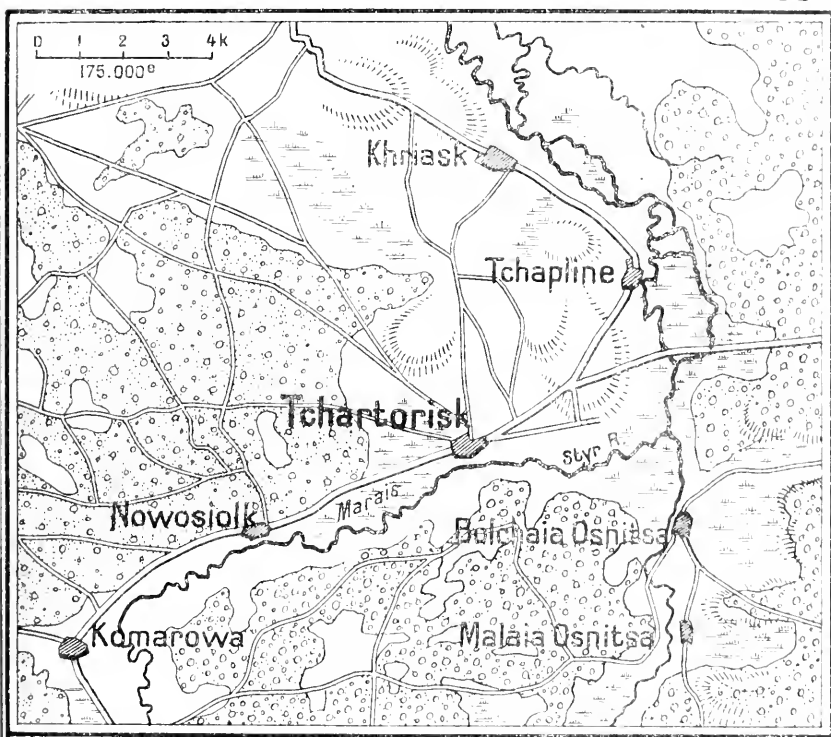
La suite du général Ivasor, à côté de son train (octobre 1915). De gauche à droite :
M. Tchoubarof, Dr Kobzarenko, Dr prince Radziwill, prince Komrakine, prince
Obolensky, l'Auteur, capitaine Maltsof, colonel Boulatsef.

I. — LA SITUATION.

A u commencement du mois d'octobre 1915, la situation militaire près de la ville de Rovno, sur le front de la 8^e armée, était la suivante :

Les troupes autrichiennes, renforcées par des régiments allemands, occupaient de forts retranchements dans les

A



forêts de Volhynie. Les Russes, après avoir arrêté leur avance, s'étaient creusé des tranchées et exerçaient une pression incessante sur l'ennemi. De temps en temps, ils exécutaient un bond en avant, et enseignaient à l'ennemi la prudence.

L'armée du général Broussilof se tenait sur la rive orientale

du Styx. Les Autrichiens, établis sur l'autre rive, construisirent partout des ponts et envoyèrent en reconnaissance de fortes patrouilles, pour inquiéter les Russes, et pour préparer de nouvelles positions.

Le Styx forme, entre les villages Novasiolky et Tchartorisk, un saillant qui pénétrait dans le front russe. Les Russes ne bougeant pas de leurs positions de la rive Est, les Autrichiens et les Allemands creusèrent des tranchées le long de la chaussée qui mène vers Tchartorisk et s'établirent fortement dans cette dernière ville. Ensuite, ils franchirent la rivière, creusèrent des tranchées au Sud de Novasiolky et s'apprêtèrent à occuper définitivement l'autre rive.

Ces manœuvres menaçaient sérieusement le front russe. Si l'ennemi réussissait à faire passer des effectifs suffisants sur la rive gauche du fleuve, l'armée du général Lécitch se trouverait dangereusement menacée sur son flanc gauche. Une action immédiate s'imposait.

Le général Broussilof, sur la prière de son collègue, prépara une manœuvre, singulièrement favorisée par la nature même du terrain, où l'ennemi faisait sentir sa pression.

L'Est et le Nord-Ouest de Tchartorisk sont dépourvus de forêts. Des collines peu élevées bornent le paysage. Les Allemands y avaient établi des retranchements qui étaient comme de petites forteresses, mais la plaine découverte ne permet pas aussi aisément que la forêt, à un ennemi, dispersé sur un front trop large, de se cramponner aux plis du terrain. L'avance dans les forêts avait toujours échoué par suite des mêmes difficultés. Les bois étant épais, les patrouilles tombaient dans des guets-apens ou se heurtaient tout simplement à des tranchées dissimulées, d'où elles étaient fauchées par les mitrailleuses.

Au contraire, la nature de la plaine autour de Tchartorisk rendait possible un bond en avant de plusieurs verstes, si l'on voulait en prendre la peine et y mettre le prix.

Le général Broussilof me désigna le corps d'armée auquel serait confié le rôle le plus important, celui du général Voro-

nine (1), et me donna quelques explications sur l'opération préparée. Le C.A. du général Zaïontchkovsky exécuterait une démonstration pour détourner l'attention de l'ennemi.

2. — LA PRÉPARATION DU COMBAT.

Pour donner une idée des difficultés des communications et des transports, il suffit de dire qu'une distance de 90 kilomètres sépare l'état-major de l'armée de celui du C.A., que de ce dernier aux divisions, il y a encore 10 kilomètres, que les chemins de fer manquent et que les automobiles ne peuvent pas circuler, étant donné la nature du terrain.

La division que j'accompagnerai est la « division de fer » (4^e de chasseurs, qui a remporté, pendant la guerre turque de 1877, d'impérissables lauriers).

Accompagné du comte Baranof, je pars sur un cheval de cosaque, suivi de deux cosaques de l'escorte du général.

A Osnitsa, nous sortons des bois et pénétrons dans la plaine qui s'étend autour de Tchartorisk. Elle est dominée par l'artillerie allemande et partout trouée par les obus. Mais l'ennemi ne tire pas sur des hommes isolés.

Quand j'arrive à la division, il est quatre heures. Le commandant, général Dénikine, me conseille d'aller immédiatement rejoindre le 16^e régiment qui, dans deux heures, essaiera de franchir le Styx. Je pars donc sans perdre de temps, accompagné seulement d'un cosaque et d'un soldat que le colonel Birioukof, averti, a envoyé au-devant de moi.

Le ciel est couvert et une demi-obscurité règne dans la forêt. Après une heure de marche dans des sentiers qui siment à travers les fourrés, heure pendant laquelle je dois constamment courber la tête sur le cou de mon cheval afin d'éviter les branches de sapin, nous arrivons dans une petite clairière où les feux sont allumés. Je trouve le colonel Birioukof avec son aide de camp, installés à côté de leurs appareils de téléphone, dans un trou énorme. Ce colonel, qui compte parmi les meil

(1) Ancien attaché militaire à Vienne.

leurs officiers supérieurs de l'armée russe, est un homme instruit et distingué. Il m'offre l'hospitalité, et nous partons aussitôt pour le théâtre des opérations.

On a apporté aujourd'hui les matériaux de construction pour les ponts aussi près que possible de la rivière. Dans une heure, on commencera à jeter les ponts, et si l'ennemi n'y met pas obstacle, à 9 heures, nous traverserons la rivière.

Nous nous arrêtons dans une petite ferme située au milieu de la forêt et qui, avant la guerre, était probablement habitée par le forestier. L'unique pièce nous sert de bureau, de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Une chandelle éclaire une de ces scènes qui se fixent profondément dans la mémoire. Un jeune garçonnet et un chien, qui se tiennent embrassés, sont couchés sur un tas de paille près du poêle. Un soldat-cuisinier ranime le feu qui brûle cependant fort bien, et dont une subite lueur me fait soudain découvrir une jeune femme pauvrement vêtue qui attend les restes de notre repas. Un groupe de cosaques au large visage et aux yeux brillants, coiffés de leurs grands bonnets de peau de mouton, encombre la porte et nous regardent avec curiosité. Tandis que tous ces gens parlent à voix basse, le téléphone fonctionne, le colonel rédige des ordres tout en achevant un repas d'une remarquable frugalité.

Il est 7 heures. Un chef de bataillon nous apprend, par téléphone, que le génie a achevé le pont et qu'on va, à l'instant, procéder au passage du Styx. Nous montons à cheval et entrons dans les ténèbres épaisses de la forêt.

Les arrière-gardes et les réserves sont campées autour d'énormes feux ; sur les branches de pin, que les flammes agitent, la résine grésille et dégage de fortes senteurs. Au-dessus de chaque foyer, les flammes vacillantes qui illuminent les branchages des arbres, tendent comme des draperies de lumière.

Autour des fagots sont accroupis les êtres humains à l'aspect le plus étrange, des types bizarres tels que, seule, en produit la Russie. Sur des visages magnifiques de rude intrépidité et trempés d'endurance, d'énormes bonnets de fourrure qui évo-

quent des époques primitives. Des peaux de mouton blanches ou d'un rose délicat, d'éclatants kinjals ⁽¹⁾ attirent nos regards, tandis que nous passons rapidement.

Ces gens parlent peu et se reposent dans des attitudes si nonchalantes que l'on a de la peine à se figurer que, dans peu d'instants, cette même forêt retentira du fracas de la bataille. Ils nous regardent à peine. Un sous-officier qui reconnaît mon compagnon, se dresse sur ses pieds et crie d'une voix forte : « Garde à vous ! » (*Smirno*). Les visages se tournent, curieux, et, dans les yeux, passent des éclairs. Les hommes se lèvent à regret, mais ils se recouchent dès que le colonel a prononcé le mot qu'ils attendent : « *Volno!* » Les grands corps retombent et reprennent les poses allongées qui les faisaient ressembler à des serpents roulés aussi près que possible de la chaleur bienfaisante dans une nuit qui s'annonce froide.

A travers la forêt, aucun sentier ne sillonne, nous nous heurtons aux branches et aux fils téléphoniques, éternellement suspendus trop bas. Je remarque, à ma grande surprise, qu'à un kilomètre du camp, les lueurs des feux sont invisibles, tant la forêt est épaisse.

Nous approchons de la lisière du bois. Nos yeux, accoutumés à l'obscurité, aperçoivent au loin, entre les arbres, un coin du ciel. Aucun bruit nulle part. Les Allemands sont campés non loin de la rivière et le succès de l'entreprise dépend de la prudence que les nôtres observeront. Tout à coup, mon cheval fait un petit saut à gauche, et j'entends un chuchotement de voix près de moi.

Des centaines de formes grises couvrent le sol et ne laissent libre qu'un étroit sentier où nos chevaux peuvent à peine passer. Les chefs de bataillon s'approchent de nous. En dehors du colonel Birioukof, le lieutenant-colonel qui s'entretient avec nous est le seul officier qui ait commencé la guerre dans notre régiment. Un autre chef de bataillon est le praporchtchik Sévastianof ; j'apprends avec étonnement qu'il commande des of-

(1) *Kinjals*, longs poignards caucasiens au poignet damasquiné.

ficiers qui ont quatre galons de plus que lui. J'aurai l'occasion de reparler de lui.

Le colonel s'approche avec moi de la rive et inspecte les préparatifs faits pour jeter les ponts. Des sacs à air flottent sur le courant rapide, liés par des planches. Ces ponts semblent assez fragiles, mais on m'assure que le génie a mesuré la profondeur de la rivière qui compte ici 10 mètres, ce qui rend difficile la construction d'un pont à bases fixes. Quelques centaines de mètres à notre gauche, un second pont a été posé, qu'un autre régiment — le 13^e, du colonel Markof — franchira au même moment que nous.

Jusqu'ici, le travail ne semble pas avoir été remarqué par l'ennemi. On me dit qu'il serait pourtant possible qu'il méditât une surprise.

3. — TRAVERSÉE DU STYR.

Il est 9 heures au moment où je prends rang dans la première compagnie qui traversera le pont. La nuit est froide et sombre. Un vent glacial secoue les roseaux qui murmurent le long de la rivière. Les eaux, ridées par son souffle, reflètent les fusées qui montent et descendent.

Les hommes appartenant aux bataillons qui vont passer le Styr après nous, dès que nous serons établis sur l'autre bord, sont couchés parmi les roseaux ; on éveille ceux qui ronflent. Toute notre rive semble animée d'une vie mystérieuse et intense. Je suis des yeux, dans leur marche lente et méditative, ces soldats anonymes, dans leurs capotes grises, et cherche à distinguer les yeux dans ces visages impassibles, aux traits si fortement dessinés. Un soldat qui parle à haute voix reçoit un coup de poing de son voisin : « Tais-toi, imbécile ! »

À notre gauche, le ciel est tout illuminé. Les fusées jaillissent sans cesse, font briller un moment les baïonnettes et descendent lentement en laissant des traces lumineuses dans le ciel. Les lueurs produites par le tir des batteries incendient les nuages, et le fracas des explosions nous parvient, incessant, avec sa terrifiante intensité, assourdie par l'éloignement, mêlé

au crépitement des fusillades, au bruit automatique et impitoyable des mitrailleuses, pareil à un chœur de gigantesques horloges qui ne cesseraient de marquer des morts.

Et quand tous ces bruits cessent, par grand hasard, on entend très loin un tonnerre prolongé, qui semble venir de partout, et qui est l'écho d'autres batailles sur des parties plus éloignées du front. Tous ces combats sont des démonstrations destinées à dissimuler notre manœuvre, ou du moins à empêcher l'ennemi de dégager des troupes de secours pour soulager celles qui sont en face de nous, quand notre action aura commencé.

Après avoir descendu la rive glissante, nous mettons le pied sur les planches irrégulièrement attachées aux sacs ⁽¹⁾. Le pont a vingt mètres de long et ne peut porter que seize hommes à la fois. Nos yeux fouillent l'autre bord, les ombres vagues des roseaux et celles, plus incertaines encore, des broussailles qui sont derrière.

Mais toute notre attention est captivée par la traversée même. Les planches ne sont guère stables, au-dessus de cette eau noire et profonde, emportée par un courant vif qui secoue obstinément ce fragile appareil de petits sacs et de planches tournantes. On trébuche sur l'une et saute sur une autre. Soudain, toute une file de soldats s'arrête brusquement et voilà que nos pieds entrent dans l'eau.

Chaque fois qu'un soldat arrive sur l'autre rive, au pied d'une berge élevée, il fait un saut brusque mais étonnamment agile pour un corps qu'on se figurait lourd. Sur l'autre rive, nous entrons dans la solitude. Silencieux et méliants, nous formons un groupe dense et formidable par la qualité et la détermination des hommes dont le nombre augmente sans cesse.

Un sous-officier et quelques hommes, envoyés en reconnaissance, reviennent ; ils n'ont rien découvert aux environs. Ils repartent aussitôt chercher les positions ennemies. Le capi-

(1) « Flotteurs Poliansky ».

taine que j'accompagne, enveloppé d'une noire peau de mouton, bordée de franges de fourrure grise, a installé son poste de commandement derrière une meule de foin qui nous protège contre la bise glaciale. On nous jette une énorme *bourka* sur les pieds. Les hommes affluent encore, arrivant toujours de l'autre rive. A côté de moi, retentissent les coups de téléphone. Tout au loin, une lueur d'incendie tremble au-dessus de cette bataille, qui gronde de plus en plus fort et s'approche de nous.

La reconnaissance est revenue. L'ennemi est blotti contre la chaussée qui s'étend jusqu'à Tchartorisk, et ses tranchées, bien gardées, se trouvent à mille pas d'ici ⁽¹⁾. Il est maintenant averti par les ombres qui se sont glissées près de ses positions. A notre gauche, le 13^e régiment, du colonel Markof, déploie également ses colonnes, pour les diriger tout de suite sur Novasiolky. Plus au Nord, vers Khransk, la cavalerie est en train d'achever son mouvement tournant, et menace déjà le flanc gauche de l'ennemi. Quant à nous, nous creuserons des contre-tranchées à petite distance et commencerons l'assaut dès que nous disposerons de plus amples informations.

Je reprends, à regret, mon chemin, par la passerelle de sacs et planches. On prépare, sur un autre point, la construction d'un pont fixe, par lequel, demain, passeront canons, caisses à munitions, cuisines roulantes, voitures pour les blessés.

Je trouve le colonel au téléphone, faisant son rapport au général Dénikine, attendant des ordres. Enfin, à 1 heure et demie, nous entrons, par un sentier de chasseur, dans la fo-

(1) La négligence du commandement allemand est évidemment grave : une zone plate, couverte de broussailles et roseaux, large d'un demi-kilomètre, entre ses positions avancées et le Styr, les postes de sentinelles mal placés ou manquant, aucun service régulier de patrouilles. Mais toute l'Europe nous suppose un moral bien plus bas qu'il ne l'est en réalité, et l'état-major russe n'a — pour cause — rien fait pour démentir les rumeurs pessimistes à l'étranger. Nous occupons une forêt immense, inhabitée, où il n'y a aucun va-et-vient de civils, et où l'espionnage de part et d'autre est quasi-impossible. L'ennemi croit posséder l'initiative, et prépare une action. La concentration de nos réserves a été rapide, et le secret en a été bien gardé. Nous vivons un de ces moments où l'absence de chaque service de presse régulier dans l'armée se fait favorablement sentir.



Types de cosaques-partisans. (Roynov, octobre 1915.)

rêt, où règne une épaisse obscurité. Nous nous égarons et errons quelque temps parmi ces pins et ces chênes tous semblables. Deux heures ont sonné depuis longtemps quand nous nous jetons sur une botte de paille, tout habillés et grelottants sous nos manteaux.

1. — HÉSITATIONS. — BOMBARDEMENT D'UN ÉTAT-MAJOR ALLEMAND.

A 4 heures, mon hôte me réveille déjà, une tasse de thé bouillant à la main. Il faut que nous déménagions à l'instant. Le front qu'occupe notre régiment ayant été porté en avant, le colonel doit le suivre. Notre pauvre « izba », qui est la seule habitation dans l'immense forêt, sera occupée par le général Dénikine.

En nous rendant à notre nouveau poste de commandement, nous croisons un bataillon entier, appartenant à un autre régiment de notre division. Il aurait dû faire la traversée du Sty, comme nous, à 9 heures, dans la soirée d'hier, mais il semble que le commandant ait préféré se reposer d'abord et attendre l'aube. Le colonel Birionkof prétend que de telles infractions à la discipline et aux ordres des supérieurs ne sont pas rares et sont encouragées par une trop grande faiblesse envers les coupables.

Un grand trou, creusé en pleine forêt, à proximité du fleuve, voilà notre nouveau poste de commandement. Quatre poutres soutiennent le plafond, d'où de minuscules avalanches de sable se produisent aux moments les plus imprévus et provoquent toujours les mêmes explosions d'hilarité chez nos deux téléphonistes. Quelques moments après notre installation, notre « cheminée » s'effondre, et avec elle tout espoir de nous chauffer pendant la prochaine nuit.

Autour du poste, la vie est gaie. On campe au hasard des lieux. Des Sibériens à forte carrure font bouillir quelque chose qui sent bon. Leur esprit est un fort curieux mélange d'indolence et de vivacité. Leur gaieté est sincère, mais peu communicative. Rapprochés les uns des autres, ils continuent

cette vie isolée qu'ils ont menée dans les déserts sibériens. Je suis pourtant frappé par la facilité et la bonne grâce avec lesquelles ces gens simples se rendent service les uns les autres. Leur complaisance naturelle envers les camarades, et à plus forte raison envers leurs supérieurs, m'enchantent.

Près de nous, une batterie se met à tirer. Nos hommes, fort amusés, se clignent de l'œil. Mais quand l'ennemi répond, et deux obus éclatent dans la forêt, non loin de nous, mais sans toucher personne, ce sont chez tous des hurlements de joie : « O cochons, que vous tirez mal ! »

La sonnerie téléphonique retentit sans cesse. L'ennemi est en éveil. Nos troupes, cramponnées au terrain en face de lui, ne peuvent sortir sans qu'un feu infernal ne réponde. Le succès de notre manœuvre dépend, en premier lieu, de la prise de la position allemande. Le lieutenant-colonel, commandant un bataillon, sorti, il y a une demi-heure, pour assaillir l'ennemi, a été tué raide et ses hommes ont été décimés. Le colonel Birioukof est, à partir d'aujourd'hui, le seul officier du régiment appartenant à la brillante équipe qui, à la déclaration de la guerre, est entrée en campagne avec tant d'espérance.

Deux batteries vont prendre Tchartorisk sous le feu, et je me rends, ventre à terre, au poste d'observation, installé à la lisière de la forêt et séparé du village seulement par une plaine relativement étroite et la rivière. De l'autre côté du Styr, tout près, c'est Tchartorisk. C'est la série interminable de maisonnettes, de fermes, de petits jardins, de vergers, où, avec les feuilles pourprées et les parfums des arbustes, meurt l'automne. Le profil inquiet du village, bâti au hasard le long du fleuve, est surmonté de la triste silhouette d'une église orthodoxe, trouée par les obus.

Quelques tranchées, près du village, ont été abandonnées récemment ; je vois dans l'une d'elles un corps étendu dans un dernier effort pour en sortir, les bras cramponnés au parapet.

On croit qu'une jolie maison, près de la chaussée, est le quartier d'un état-major et on décide d'y diriger le feu. Qu'elle

est blanche et gaie, avec ses deux étages, son jardin fleuri, ses abricotiers ou ses pêchers, qui grimpent contre la façade, serrés entre les fenêtres hautes et larges ! Un bref commandement, des chiffres, et immédiatement après, de longs sifflements, le bourdonnement de tout un essaim d'insectes au-dessus de nos têtes. Puis c'est là-bas une lueur, de tout petits nuages aux contours nets, et voilà subitement la flamme rouge qui sort du toit. Ensuite, nous apercevons de petites ombres qui quittent la maison en feu et qui courent à toutes jambes, poursuivies par nos shrapnels.

5. — SCÈNES DE GUERRE. — PASSIONS DU COMBAT.

De bonnes nouvelles : pendant la nuit, un régiment qui venait de franchir le Styр s'est emparé du village Novasiolky, et d'une garnison allemande de deux compagnies. La tranchée au Sud du Styр se trouvant entre deux feux, les occupants se sont rendus après une courte résistance.

Le soleil a percé les nuages et rempli toute la forêt d'une atmosphère de fête. Partout une activité bruyante. Les soldats pendent, toujours trop bas, des fils de téléphone aux branches des arbres. Des compagnies en marche pour relever celles qui ont fait l'assaut, un drapeau que tout le monde salue, le général Dénikine avec son état-major qui va inspecter le terrain pris. Les chevaux sont magnifiques et bien entretenus, c'est une animation qui, sous ce soleil d'octobre, semble presque de la gaieté.

Plus près des scènes de combat, parmi les incroyables quantités de fusils, pièces d'uniforme, boîtes de cartouches et de grenades, que l'ennemi a abandonnées, quelques installations d'ambulance. On a allumé d'énormes feux, autour desquels se sont improvisés les plus curieux rassemblements qu'on puisse imaginer. Assis, des cosaques, des Circassiens, presque des Orientaux, attisent le feu. A leur côté, des ambulanciers prodiguant leurs soins aux blessés, qui sont assis sur des boîtes de

la Croix-Rouge, on se tiennent debout, le torse nu, la tête pâle, mais toujours étonnamment silencieux.

Des convois de prisonniers autrichiens, chétifs, abattus, mal nourris, conduits par leurs officiers qu'on voit marcher, la tête courbée, les yeux fixés à terre.

Et encore et toujours des voitures pleines de blessés. Très peu d'Autrichiens, presque tous sont Russes, tombés à l'assaut. Les Autrichiens, protégés dans leurs tranchées, les fusillent et mitraillent à distance, jusqu'au moment où la vague irrésistible des assaillants va les engloutir, et les terribles baïonnettes russes, et tous ces visages crispés de toutes les passions du combat, se dressent devant eux. Alors, ce sont des cris tellement éperdus, la soumission est si lamentable et si générale que les assaillants eux-mêmes en sont désarmés.

Dans une simple *télièga* tirée par deux chevaux, un jeune officier est assis entre deux soldats grièvement blessés et couchés tout de leur long. Il nous reconnaît, nous salue avec de grands gestes du bras resté intact et arrête la voiture. Son autre bras est brisé par une balle, et un éclat d'obus lui a causé une très grave blessure qu'on vient de panser sur le champ de bataille. Les passions du combat qui l'agitaient se sont changées en une joie débordante d'avoir tué ses adversaires au corps à corps et de se retrouver, après la terrible épreuve, devant l'éternelle merveille de la nature où l'herbe et de rares fleurs attardées répandent de doux parfums dans la charitable lumière d'un soleil généreux.

Dans son bonheur, que ses blessures n'ont encore pu abatre, il parle abondamment et se répand en paroles enthousiastes avec des gestes désordonnés. Nous sommes singulièrement émus par cette frénésie de la félicité qu'il nous communique d'une voix tremblante de joie, et parfois étouffée par les larmes qui coulent sur ses joues colorées par un commencement de fièvre. Combien ce joli dérèglement de l'esprit — ainsi que chez une femme le léger désordre du regard et la couleur changeante des joues — trahit la violence des passions subies et maîtrisées !

Nous lui faisons des gestes d'adieu. Il agite sa main et, dans son visage ennobli par l'épreuve et la souffrance, nous voyons les yeux en fièvre qui nous suivent et qui pleurent de joie.

Sous les arbres, couchées sur l'herbe, des milliers de capotes grises, dans un désordre inimaginable. Nos chevaux se frayent difficilement un chemin parmi ces soldats qui n'aiment pas à se déranger. Ce sont les réserves qui attendent le signal du départ et qui entreront probablement dans la mêlée avant ce soir. L'ennemi s'est repris, il bombarde Novosiolky que les Russes occupent depuis cette nuit.

A travers les feuillages, brille une ligne blanche, irrégulière : la tranchée autrichienne qu'on vient de prendre. Mon cheval a subitement peur d'un cadavre étendu près du sentier et caché dans les hautes herbes. Les bras rigides sont tendus vers le ciel, et tout le corps est tordu dans un dernier spasme de douleur. Plus loin, ce sont toujours des cadavres, tous des Russes. Au milieu de la clairière, un jeune garçon, joli, bien bâti, et qu'une balle au cœur a tué. Ses sourcils sont légèrement froncés, et on lit dans ses yeux fixes et les lèvres entr'ouvertes un immense étonnement. On creuse déjà les tombeaux, on taille les croix. Il faut se hâter, la bataille appelle, il faut rendre ces morts à la terre, à laquelle, déjà, ils appartiennent. On emporte le joli soldat et, près de nous, on ensevelit son doux visage que l'œil maternel ne contempera plus jamais.

Nous franchissons à cheval un bras du Styr et entrons dans la plaine ouverte. Les Allemands, qui occupent maintenant la lisière de la forêt, en face, tirent sur nous, et les balles, venant de trop loin, se perdent, avec un bruit musical et lugubre. Le général Dénikine qui, non loin de nous, observe le terrain, nous ordonne de retourner : les règlements obligent d'épargner nos chevaux qui sont pur sang.

Encore des cadavres parmi les roseaux. Ici, on ne s'est pas battu. Ce sont probablement des blessés qui ont cherché à se sauver, en se cachant derrière la berge peu élevée. Le soleil, déjà près de l'horizon, jette une lumière rose et or sur la forêt, dont il fait resplendir les cimes. Sur l'herbe, gît, dans

une pose méditative, une forme humaine, dont la face est empourprée par le soleil. Quand nous sommes tout près, nous voyons un visage couvert d'une couche de sang échappé d'une énorme blessure à la tête. Où le malheureux a-t-il trouvé les forces nécessaires pour se traîner si loin des tranchées, si près de cette eau qu'il cherchait et qu'il n'a pu atteindre ?

6. — L'ESPRIT DE SACRIFICE. — PRISONNIERS ALLEMANDS.

La situation n'a pas changé. En face des Allemands, à une distance de cent mètres, nos troupes sont enterrées. Personne ne peut lever la tête sans être accueilli par de vives fusillades. Il faut attendre la nuit. L'attaque est fixée à 4 heures du matin.

Il est étonnant, le colonel Birionkof. Le téléphone ne s'arrête pas. Le général Dénikine, qui commande et avec qui il faut parfois discuter, les compagnies établies de l'autre côté du Styр, les batteries, les commandants des régiments voisins, tout cela somme et parle, et les aides de camp partent dans les diverses directions. Un régiment qui représente une si petite unité dans nos gigantesques armées, peut acquérir, par la force des choses, un poids considérable. C'est le 16^e régiment qui résuimera, par l'attaque finale, les préparatifs de notre division, et même, pour une partie, ceux des divisions voisines. Le colonel, se permettant à peine quelques moments pour dormir ou se nourrir, a tantôt l'oreille au téléphone, tantôt court, à cheval, voir si ses ordres ont été exécutés.

On vient de nous rapporter un fait d'armes qui est un glorieux pendant d'un exploit gaulois que César raconte dans ses *Commentaires*. Pendant le siège d'une ville gauloise, un soldat ennemi sortit de l'enceinte pour incendier une des palissades de bois que les Romains avaient élevées contre un mur de la ville. Il fut transpercé par une flèche, tirée d'un scorpion. Sans hésiter, un deuxième prit sa place et subit le même sort. Un troisième, un quatrième le suivirent. On compta ainsi, en un temps très court, dix-sept cadavres — si je ne me trompe pas — entassés au même endroit.

Quelque part, entre le fleuve et nos tranchées avancées, le fil téléphonique qui les relie au poste de commandement a été coupé par un obus, au milieu de la plaine. Le soldat envoyé pour le réparer a été tué net, d'un seul coup de fusil. Le deuxième, le troisième ont été tués ou grièvement blessés. Alors le commandant de bataillon a demandé des volontaires qui ne cessent de s'offrir. On nous téléphone que le onzième vient de se rendre vers le dangereux endroit.

Partout maintenant, dans la nuit tombante, on allume des feux splendides et pittoresques. Les Allemands ont cessé l'inutile bombardement de Novasiolky en flammes, et on n'entend plus que les coups de fusil et les explosions de grenades à main.

Nous sommes trois dans notre petit souterrain, le colonel, son aide de camp et moi. Nous mangeons avec les mains comme des demi-sauvages, couchés tout du long sur la paille et serrés fraternellement l'un contre l'autre. Au milieu des bruits du camp, des murmures de voix musicales aux accents rudes, du hennissement des chevaux, des airs doucement fredonnés, un sommeil lourd descend sur nos yeux lassés. Mais quand, dans le silence de la nuit, un bruit de voix nous réveille, nous apercevons chaque fois le colonel, assis près de l'appareil, écrivant des ordres ou s'apprêtant à partir pour surveiller les préparatifs et animer le courage des troupes.

Il est 5 heures quand je me réveille en sursaut. Au loin, de l'autre côté du Styr, on entend de vives fusillades et le bruit plus sourd des grenades. Les nouvelles sont bonnes. Une partie de la tranchée principale est prise et on a cerné les autres défenseurs. Quelques compagnies prennent la droite pour attaquer Tchartorisk, une force plus importante marche vers le Nord, pour coopérer avec les troupes qui ont franchi le Styr près de Khransk.

Au moment où nous allons monter pour assister à la prise du village, un bruit confus de voix nous arrive. Au milieu des arbres, un groupe d'hommes en «feldgrau» sans armes, accompagnés de quelques soldats, arrive. Un lieutenant alle-

mand nous donne toutes les informations qu'on lui demande. C'est un « Reserveoffizier », physicien de Goettingue, fils de professeur. Il rit beaucoup, nous raconte nombre de choses que nous ne lui avons pas demandées et qui sont autant de *captationes benevolentiae*. Il fait des plaisanteries à ses inférieurs, sur la prise de leur tranchée, et, rassuré par l'attitude correcte des Russes, devient bruyant. Mais, quand l'un de nous lui demande — en le fixant d'un œil froid — s'il a été en Belgique, ajoutant qu'il est Belge lui-même, le lieutenant allemand perd subitement l'usage de la parole.

La prise est bonne : ces hommes appartiennent tous au régiment des grenadiers du krouprinz, de Königsberg. De nouveaux convois de prisonniers arrivent. Les officiers qui, cette fois, appartiennent à l'active, évitent de nous regarder et, en réponse aux questions qu'on leur pose, crient seulement : « Nein, nein ! » Leur morgue habituelle prête maintenant à leur correction une nuance d'insolence déplaisante. Ce sont plusieurs lieutenants, parmi lesquels deux von Bülow. Ils se sont rendus en demandant grâce. On les a convenablement traités et on n'a pas exigé qu'ils s'humilient. Toutefois, leur impolitesse surprend. Ils ne saluent même pas notre colonel, qui se trouve au milieu de ses officiers. Je le regarde avec étonnement : « — Ne pourrait-on pas les frapper sur les doigts ? » Il répond d'un air indifférent : « — Que voulez-vous ? Ils sont toujours ainsi, dès que le danger est passé ! »

Leur attitude, toutefois, nous plaît mieux que la pleurerie de l'autre, celui de Goettingue.

7. — SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

A côté du pont fragile, composé de sacs et de planches, on vient d'en bâtir un autre, qui repose sur des poutres solides et qui peut supporter canons et voitures de munitions.

Les blessés passent, en un cortège triste mais non déprimant. Les blessures qu'on devine parfois horribles, sous les bandages, n'ont pas encore éteint la détermination qui brille dans les



Départ de partisans. Les cosaques, nu-tête, assistent au service religieux.



Général ALEXÉIE et IVANOF.

yeux. L'entrain, le courage, l'énergie ne disparaissent que dans les hôpitaux, et ce n'est que là qu'il faut cacher les blessés aux combattants.

La vue des morts n'effraye pas. Un crâne, ouvert par un obus, et ensuite vidé par l'explosion, semble nettoyé par un préparateur. Plus loin, chez un autre, ventre et intestins ont disparu, et une partie de la colonne vertébrale est visible, dans une masse informe et rouge. Rien, dans ces spectacles, n'émeut des soldats qui ne pourraient supporter la vue d'un blessé sur une table d'opération. Chez nous tous, à l'aspect des blessures, rien que de l'indifférence ou de la curiosité. Les souffrances sous lesquelles la volonté s'abat vaincue, peuvent révolter, les dangers peuvent exaspérer, mais la mort qui descend, subite ou lente, en respectant ou en brisant la forme humaine, ne nous émeut plus.

Un soldat sort d'un groupe de blessés et m'aborde. Il me parle avec une abondance de paroles chaleureuses et respectueuses. Un des officiers m'explique ce qu'il dit. Il a pris part, à côté de moi, à une attaque du 7^e régiment de chasseurs, à Matvéiky. Je serre la main du pauvre diable qui embrasse la mienne. Un peu plus loin, je trouve le colonel Kvitkine que j'avais vu, la dernière fois, rassemblant ses hommes, en face des tranchées magyares, sous un feu infernal. Nous nous embrassons sans dire un mot. Je comprends maintenant la *camaraderie* qui, mieux que l'amitié, est la vertu la plus noblement masculine et qui règne sur les champs de bataille.

La plaine, entre les tranchées allemande et russe, est parsemée de toutes petites tranchées *individuelles*, pas plus larges qu'un demi-mètre, et dont quelques-unes cachent un cadavre russe, un trou noir au front. Notre imagination peut suivre, à travers la nuit obscure et sinistre, l'avance du régiment, réglée par l'effort individuel de ces splendides soldats — auxquels on se plaît parfois à refuser le don de l'initiative — et qui se sont portés en avant, chacun isolément, jusqu'aux dernières tranchées qui, à certains endroits, se trouvent à 5 mètres de la ligne ennemie.

8. — LA PRISE DU VILLAGE.

Les derniers soldats du régiment des grenadiers du kronprinz se sont cachés dans les maisons du village et, de là, tirent sur les Russes qui avancent, à découvert, par la longue rue. L'ennemi ne se rend qu'au moment où les portes sont enfoncées. Aussi les pertes russes atteignent-elles le tiers des effectifs engagés.

Les blessés attendent l'arrivée des ambulanciers. Un gros Allemand, tout en sang, se traîne le long des maisons. Son corps est secoué de tremblements convulsifs et ses yeux fuyants nous regardent avec une expression de terreur indicible.

Dans l'herbe, est couché un Russe que nous croyons mort. Mais quand nous nous approchons, il ouvre tout doucement ses petits yeux étonnés et fiévreux, et un sourire éclaire son bon visage de vieux paysan.

Dans la rue principale, un soldat allemand assis sur une chaise. Des mains charitables, des mains russes ont allumé, avec des débris de meubles, un feu pour le chauffer. Nous lui retirons une botte pleine d'eau qui le fait souffrir et brisons une table et des chaises pour qu'il puisse attiser le feu. Lui aussi souffre moins de ses trois horribles blessures que du froid. Au risque de se brûler, il penche son corps et sa grosse tête barbe sur les flammes.

Sur la grande place, en face de l'église orthodoxe, dans un coin, tout le enivre du village est rassemblé : chandeliers, samovars, ustensiles de cuisine, le tout destiné à être envoyé en Allemagne.

Le clocher, qui avait servi de poste d'observation pour l'artillerie ennemie, a été démoli par les obus russes. A l'intérieur de l'église, nous voyons les grands candélabres, les icônes dorées, tous les objets du culte, en or ou argent, intacts. On n'a, évidemment, rien voulu troubler dans cette maison de Dieu dont, pourtant, les portes étaient ouvertes, et on a laissé chaque objet à sa place. Mais un grand portrait de Nicolas II au vestibule a été tailladé à coups de baïonnette.

Autour d'un feu gigantesque, allumé en face de l'église, sont assis des soldats russes et des prisonniers qu'on a cueillis dans les taillis, dans les meules de foin. On ne se parle pas, parce qu'on ne se comprendrait pas, mais il n'y a aucune trace de haine. De superbes Sibériens distribuent le café, sans oublier les Allemands qui, d'abord abattus et craintifs, se mettent à l'aise, qui regardent leurs adversaires à la dérobée et puis essaient d'attirer leur attention. Mais les Russes, absolument indifférents à la présence de leurs prisonniers, n'éprouvent aucune curiosité. Aussi les uns et les autres s'enfoncent-ils dans une profonde rêverie.

Le colonel Birionkof nous rejoint et, au même moment, arrive le premier obusier pris aux Allemands. Bientôt après, les troupes ennemies en retraite sont poursuivies par leurs propres obus.

9. — LE PRAPORCHTCHIK SÉVASTIANOF, CHEF DE BATAILLON.

L'INSTINCT DES COSAQUES.

Au Nord, le combat continue autour d'une petite colline où l'ennemi s'est établi et que les soldats de notre régiment et la cavalerie du C.A. voisin ont cernée.

Je pars avec le sous-lieutenant Sévastianof, visiter nos nouvelles positions. C'est un charmant garçon, bien pris, intrépide. Ayant été choisi pour commander un bataillon de notre régiment, il a eu, pendant trois jours, des capitaines sous ses ordres. Nous partons à cheval, accompagnés d'un autre officier que, dans notre ardeur, nous laissons bientôt derrière nous. Sévastianof, qui sera proposé pour la croix de Saint-Georges, se conduit exactement comme un écolier en congé. En longeant le Styx, nous faisons, en galopant, un long détour et risquons plusieurs fois de rester engagés dans des marais, où les jambes de nos chevaux s'enfoncent profondément.

Les soldats russes, après s'être battus pendant deux jours, avec à peine quelques heures de sommeil, sont occupés à creuser de nouvelles tranchées et à jeter des ponts sur les

étangs et les minuscules marais avec lesquels le Styr communique chaque fois que ses eaux montent.

Le soir est lentement descendu sur les plaines abandonnées, que traversent les eaux rapides du Styr, entre buissons et forêts étendues, et entre des rangées de ruines fumantes. Les villageois, qui s'étaient cachés dans les forêts environnantes, pendant l'occupation ennemie, reviennent, hommes, femmes, enfants, chargés de ballots.

Le colonel Birioukof avait espéré pouvoir nous offrir de bons lits, après deux jours de fatigues. Mais le téléphone sonne. Il faut repartir à l'instant même. La victoire est complète, l'ennemi est partout en pleine fuite. Il faut le harceler, le pousser aussi loin que possible, et ne lui laisser aucune possibilité de se retrancher, à nouveau, dans les forêts.

Moi, je vais rejoindre mon auto, qui m'attend, à 20 kilomètres d'ici. Après avoir pris congé de mon excellent hôte, je me lance dans la sombre nuit, accompagné d'un Cosaque, auquel on attribue un instinct infallible d'orientation.

Les bataillons partent vers les forêts au nord de Novasiolky. Dans l'obscurité, leurs groupes compacts surgissent à chaque moment devant nous, et nous entendons partout, à droite et à gauche, le bruit étouffé de leur marche.

Mon excellent Cosaque s'égare dans la plaine, et nous voilà à minuit quelque part dans les landes, parsemées de rares pins, sans route ni piste d'aucune sorte. A droite, l'incendie de Novasiolky éclaire le ciel. Je trouve, pour cette nuit, un accueil charitable dans une ferme, à Bolchaïa-Osnitsa, qu'occupent fonctionnaires de la C.R., médecins et quelques blessés. Le matin suivant, mon Cosaque, que tout le monde raille, se défend d'un air fort maussade : l'animal prétend que, si nous nous sommes égarés, c'est par ma faute. Je hausse les épaules. Je ne me fie plus à ses facultés occultes. La carte me suffit.

10. — PRISONNIERS DE GUERRE.

Arrivé à l'état-major du 40^e C.A., j'apprends que notre

front a été avancé de 15 kilomètres et que notre butin de guerre comporte 9 canons de divers calibres, ainsi que 9.000 prisonniers. Pour interroger ces prisonniers, il a fallu recourir aux services d'une quinzaine d'interprètes. Et encore ne se parle-t-on souvent que par gestes.

Nous assistons, le jour suivant, au défilé des prisonniers de guerre. Des soldats hâves, en guenilles, mal soignés, redevenus paysans, crient aux villageois qu'ils sont des leurs, qu'ils ne sont pas des ennemis. Ce sont des Roussines et Tchèques et Croates et Serbes et cent autres races autrichiennes pour qui la reddition signifie la fin de leur nationalité artificielle. Tous remplissent leurs bouteilles de l'eau claire que les femmes leur tendent.

Au loin résonnent des chants allemands, scandés en chœur, chantés d'une façon impressionnante. Le contraste entre les cris de conciliation des pauvres Autrichiens et ce chant, de plus en plus distinct, ce contraste est si grand, que le comte Baranof et moi, nous décidons à attendre le chœur que cache un tournant de la route. Enfin les voici ! ce sont les Allemands, maintenus par leurs sous-officiers dans une attitude très militaire, et soigneusement séparés de leurs alliés. Tout leur dédain pour leurs « Oesterreichischen Kamarade » est là, dans cette séparation blessante. Nous les arrêtons ; tous ont des mots vifs et méprisants pour caractériser l'armée autrichienne. Le malheur commun n'efface pas leur dédain et n'adoucit nullement leurs rancunes. Les consolations de la chanson ne sont que pour eux, non pour ces « vieilles femmes », ces « chiens de cochons » là-bas, si bien vaincus qu'ils ne sont plus des militaires et que leur uniforme semble déjà un déguisement. Les Allemands marchent « in Reih und Glied », la tête redressée, misérables et vaincus, mais essayant de sauver dans l'infortune la seule consolation qui leur restera : l'orgueil de leur race et de leur uniforme.

Et sous l'œil vigilant de quelques magnifiques cosaques armés jusqu'aux dents, peu sympathiques au convoi, mais ne trouvant rien à dire contre des gens aussi disciplinés, ils font

résonner plaines et collines de leurs antiques Noël's sentimentaux et énergiques.

ÉPILOGUE DU CHAPITRE II.

Broussilof avait mis des troupes de réserve à la disposition du commandant du 40^e C.A. Il lui avait ordonné de transporter son état-major à Tchartorisk, que le front venait à peine de dépasser, et de poursuivre l'ennemi avec la dernière énergie. Il se trouva un quasi-vide devant nous, l'ennemi ne s'était pas encore repris, on aurait pu prendre Kolki d'un seul saut. Le C.A. ne disposait pas de batteries suffisantes pour faire une préparation d'attaque sur un front supérieur à un kilomètre. Il fallait multiplier les facteurs de la supériorité numérique locale et de la surprise. Le général Voronine avait ordre d'établir une position défensive sur le Styr, de foncer sur l'ennemi en retraite avec le reste de ses troupes, en s'appuyant sur la rivière, et de tourner ensuite l'aile gauche de l'ennemi.

Le général Voronine refusa de se conformer au plan du chef. Il ne voulut sortir de ses positions qu'à condition de recevoir un supplément de réserves qui lui permettrait d'attaquer sur un front plus étendu. Il perdit trois jours à récriminer. Les Allemands eurent le temps de consolider le front menacé, et les Russes se trouvèrent à nouveau, partout dans cette interminable forêt de Volhynie, devant les mitrailleuses cachées dans la broussaille.

Broussilof ne fut pas homme à pardonner ce refus d'obéissance. La prise de Tchartorisk signifia aux yeux de l'Europe la fin de la retraite et le début d'une nouvelle époque. Mais la Starva s'était attendue à mieux. Le général Voronine alla au G.Q.G. implorer ses anciens amis, en vain : il reçut un poste à l'arrière du front.

Quelques semaines plus tard, l'opération fut reprise — avec quelques variantes — au point même où elle avait été arrêtée. Le général Dénikine se distingua par une bravoure et un sang-froid exceptionnels. Il se porta en avant, en auto découverte,

suivant les autos blindées, mais précédant la troupe. Il fit personnellement, revolver en main, les premiers prisonniers.

Le colonel Birioukof, commandant le 16^e régiment de chasseurs, fut moins heureux. Son régiment, complété pendant la marche, après avoir subi de grosses pertes devant Tchartorisk, fléchit à un moment critique de l'avance. Cela lui barra définitivement la route vers la gloire (1). Ce fut le colonel Markof, dont le régiment avait été moins éprouvé au début de l'opération, qui cueillit les fruits de la victoire. Broussilof ne s'est d'ailleurs jamais fié qu'au succès, pour juger ses officiers.

A mesure que Broussilof monta, il amena ses lieutenants à des postes plus élevés. Sur les fronts allemands — groupes de l'Ouest et du Sud-Ouest — la guerre de position développa chez les jeunes chefs une tactique prudente et solide. Kornilof, Dénikine, Markof, Doukhonine, Goutor, Tcheremissof, etc., se sont formés sur les fronts autrichiens sous Ivanof et Broussilof (2). Il n'y a rien comme les victoires pour développer chez les généraux la hardiesse et l'esprit d'initiative.

Ce ne fut d'ailleurs pas autrement que, dans une époque précédente, Kouropatkine, Grodiekof, etc., avaient accompagné la montée de Skobelef.

(1) En 1917, cet intelligent et actif officier commandait encore un régiment avec le grade honoraire de général-major.

(2) Même Sakharof, Kappel, etc., qui se distinguèrent en Sibérie, avaient servi sur le même front.

CHAPITRE III

AUTOUR D'UN FEU DE CAMP

Entre le 15 et le 20 octobre, je visitai le général Dessino, ancien attaché militaire à Pékin, qui commandait la 71^e division. Je fus son hôte au village Assova, qui est un des deux ou trois villages, en Russie, où le gouvernement avait réussi à installer des laboureurs juifs. Les nombreux cosaques, attachés à la division, furent parfaitement décidés à leur jouer quelque mauvais tour. On avait trouvé des fils téléphoniques coupés (probablement par les lances des cosaques), on craignait l'espionnage dans cette région de forêts et de marais, et les soldats voulurent chasser les Juifs et piller leurs maisons, pour les punir des prétendus méfaits et de leur neutralité. Le général Dessino ressentait peu de sympathie pour leurs coreligionnaires qui s'étaient quasi exclusivement voués au commerce et à la banque ; il désirait protéger ces pauvres gens qui prenaient part à la production économique. Un matin, je fus réveillé par des hurlements de femme. Je me précipitai dans la rue, et y vis la haute et belle stature du général Dessino, entourée d'une énorme grappe de vieillards et de femmes en pleurs, qui lui embrassaient les mains et les bottes, pour le remercier de sa protection. Le général eut toutes les peines du monde pour se débarrasser des pauvres gens. Je le félicitai de ses sentiments humanitaires, qui furent d'autant plus méritoires, qu'il fut désavoué par son état-major.

J'allai ensuite passer quelques jours chez le général Ossovsky, auquel le général Broussilof avait confié une masse de manoeuvre, composée de sept régiments. Le G.Q.G. insista sur une avance, le général Broussilof exerça une pression sur le



Deux cosaques, le juge Bielostersky, l'auteur, trois paysannes de Galicie.

général Ossovsky. Ce dernier se défendit avec énergie. En effet, impossibilité d'attaquer, sans pertes gigantesques, contre des mitrailleuses, que la nature du terrain permettait de masquer. En haut, on se laissa — et combien de temps encore après — inspirer par la fameuse théorie de « l'immense réservoir d'hommes ». Mais ce fut surtout une théorie des états-major.

Front russe de Volhynie,
commencement de novembre 1915.

Trois petites fermes dans un pré, au milieu d'une immense forêt sans clairières. Ici et là, un marais qui semble séché dans les broussailles ; mais l'eau dort sous les mottes d'herbes et une affreuse boue persiste, qui tire les chevaux par les jambes jusqu'à ce que, haletants, ils s'affaissent, les yeux désespérés.

La plus grande de ces trois fermes est habitée par l'état-major de la division ; les deux autres par les officiers du régiment qui occupe les lignes de feu les plus proches. Tout autour, de grands gaillards, un peu lents dans leurs capotes grises, couchent sous le ciel ou dans des trous profonds qui les protègent contre la pluie et les balles.

L'ennemi se trouve à un kilomètre ; il est caché derrière les mêmes arbres qui lui cachent nos positions. A travers la broussaille, les éclaireurs avancent à tâtons, et tout à coup la mitrailleuse, invisible, commence à tirer et fauche les hommes.

Parfois, pendant le jour, on n'entend rien. Un cheval hennit ; le vent fait trembler les feuillages ; au loin, dans une des maisonnettes, un oiseau roucoule ; tout semble endormi dans une idylle. Les soldats sommeillent, autour des fusils en faisceaux, ou cangent à voix basse. Et quand il fait beau, quand le soleil éclaire le paysage et fait resplendir la terre dans une immense lumière, tous sourient et sont heureux.

Quelque part, derrière les campements, sont rangés, dociles et terribles comme des bouledogues apprivoisés, les luisants

canons de montagne. Ils tournent leurs gueules ouvertes vers l'ennemi et, de temps en temps, éclatent en de violents et secs aboiements qui résonnent très loin sous les coupes de la forêt.

Avec la nuit, le froid descend dans les bois. De grands feux sont allumés partout, et les hommes les entourent. Ils se tassent et s'étendent, amollis par la chaleur ; et ils se tournent pour se chauffer également le dos. On les voit parfois enroulés comme des serpents autour des fagots, pour ne rien perdre de la chaleur.

Dans la maison occupée par l'état-major, tout le monde s'ennuie terriblement.

Huit lits de camp sont étendus dans une petite chambre de ferme. Les officiers sont couchés et lisent ou se plaignent entre eux de leur inactivité. Tous lèvent la tête quand un coup de téléphone résonne, leur faisant espérer un changement dans leur vie monotone. Ils attendent le signal d'une attaque qui dépendra des succès remportés sur d'autres points avoisinants du front. Chez les téléphonistes aussi, on sent de l'inquiétude et de la nervosité.

A l'appareil, le général parle peu et brièvement ; il semble discuter avec un état-major supérieur, en des phrases qui montent et descendent le long du fil.

Il est petit ; mais il a une attitude de géant ; son visage respire la bonté et il apparaît brave comme un sabre ; dans ses yeux, pendant que je le regarde, passent des lueurs d'acier. Il pense aux combats qui, dans cette guerre et la précédente, ont trempé son âme. Son esprit se prépare à la bataille prochaine.

Il ne connaît qu'une seule expression en langue étrangère, et c'est de l'allemand : « Setzen-Sie sich » (Asseyez-vous). Et chaque fois que j'entre, son visage s'illumine dans un bon sourire d'homme du monde ; il me tend la main et me désigne une chaise : « Setzen-Sie sich ».

Après quoi il recommence sa marche à travers la pièce, où à chaque instant il se heurte contre un escabeau ou un des cent objets qui appartiennent à ses officiers. Des yeux très perçants

brillent dans sa tête, pendant que, interrompant sa marche de fauve en cage, il dicte des instructions, d'une voix de clairon, à son chef d'état-major.

Je sors avec mon jeune ami Ivanenko, capitaine et écrivain. La nuit est claire, les étoiles brillent au ciel ; l'air est humide et froid. Des coups de fusil éclatent comme des jones qu'on brise, et les balles sillent au-dessus de nos têtes.

Autour de grands feux les hommes sont assis. Ils écoutent un joueur d'accordéon, un grand virtuose, qui appuie son vieil instrument contre ses genoux et, nonchalamment, la tête penchée en arrière, promène ses doigts agiles et infaillibles sur le clavier. Quand il nous voit, il change de répertoire et joue des valse très modernes. Nous le prions de continuer ses chansons du Don ; et les hommes approuvent.

Ils fredonnent les airs qui montent et s'évaporent dans la nuit froide et claire. Ils ont tous des yeux limpides, des yeux d'enfants. Leur intelligence est peu développée, mais ils ne sont nullement stupides. Les traits des visages sont rudes et parfois presque grossiers, mais les mouvements de la face sont fins, et chez tous le sourire est sympathique.

Je leur fais poser des questions par Ivanenko, qui s'intéresse à mes étonnements. Les réponses sont généralement données par l'un d'eux qui était avant la guerre un ouvrier de Moscou et *qui a lu*. Il consulte les autres du regard chaque fois qu'il parle.

Je leur demande s'ils haïssent leurs ennemis.

— Oui, nous haïssons les Allemands. Nous n'avons pas de haine pour les Autrichiens.

Et quand j'insiste, ils précisent :

— Les Allemands ont voulu faire la guerre. Les Autrichiens pas tant que ça...

D'autres :

— Et les Allemands sont très cruels. Ils ont pendu des prisonniers par les pieds, pour les faire parler...

— J'ai moi-même trouvé des Russes dont les yeux étaient crevés...

— Ils tuent tous les cosaques qu'ils trouvent...

— Et après, ils tirent encore des coups de fusil sur leurs cadavres, parce qu'ils ont peur qu'ils revivent...

— Oh ! comme les Allemands haïssent les cosaques !...

Tous parlaient à la fois. Et puis ils riaient, en montrant de fortes dents blanches, car ils pensaient que les cosaques avaient bien mérité depuis la guerre la haine de l'ennemi.

Je demande si les Autrichiens n'emploient pas de balles explosives et ne commettent pas, eux aussi, des cruautés. Ils se consultent quelque temps et répondent :

— Parmi les Autrichiens, dit l'un, nous trouvons presque toujours des amis. Les gens de Galicie viennent chez nous en temps ordinaire, et nous allons chez eux. Comment voulez-vous que nous ayons de la haine pour eux ?

— Et toujours il arrive qu'un de nous, en voyant les prisonniers, s'écrie : Eh bien, c'est toi ? Et l'autre qui répond : Tu le vois ! Le premier reprend : Comment vont ta femme et tes filles ? L'autre l'interroge sur son bétail et sa ferme. Et tous les deux se plaignent de la guerre. Combien de temps durera-t-elle encore ? Et ainsi de suite. Il y en a qui s'embrassent et s'en vont comme des amis. Un instant plus tôt, ils voulaient s'entre-tuer.

— Il y a, dit un autre, beaucoup de vrais Russes parmi les prisonniers, et qui ne parlent que le russe. Pourquoi les haïrions-nous ?

Un troisième a des griefs sérieux contre les Allemands :

— Oui, dit-il, les officiers autrichiens sont très bons ; ils nous donnent des cigarettes ; ils nouent conversation avec nous. Mais les officiers allemands ne font pas ainsi ; ils nous donnent des ordres.

La fusillade est devenue tout à coup plus violente. Les balles sifflent à travers les arbres. L'ennemi a commencé une attaque contre nos positions qui sont à un quart d'heure de marche de ce feu de bivouac. Notre conversation a cessé. Les réserves vont

au combat. Lentement, leurs lignes grises passent à côté de nous. Les hommes regardent notre groupe, où le joueur d'accordéon a repris son instrument. Il n'y a qu'un seul accordéon dans le régiment, et il suffit à charmer tous les soldats.

L'artiste joue une mélodie que tous connaissent, et nos hommes, en suivant des yeux leurs camarades qui vont au feu, murmurent les paroles d'une célèbre ballade du Don. Un cosaque a trahi sa fiancée avec une amie et se moque de celle qu'il a délaissée. Celle-ci l'empoisonne et, tandis que l'infidèle meurt lentement, elle chante près de son chevet un chant de haine et d'amour.

Un soldat apporte des branches qui avivent le feu. Lorsque les flammes s'élèvent, elles illuminent des yeux brillants. Chaque homme a oublié l'attaque qui a commencé et la fusillade dont l'intensité croît, tellement, dans la guerre, la mémoire est courte pour la douleur et longue pour tous les transports de l'âme.

Tout à coup les explosions violentes de nos canons se mêlent aux bruits du soir, et nous oublions les haines des fiancées de cosaques qui ressemblent tant à des idylles travesties. Je vois les soldats qui rient aux éclats, moitié par nervosité subite, moitié par contentement. Ils pensent : « Voilà comment nos canons parlent et de quelle jolie voix ! »

Les coups de fusil diminuent d'intensité. Bientôt les réserves reviennent lentement, comme elles étaient arrivées. Les canons se taisent. L'attaque est repoussée. Quelques blessés qu'on soigne ; quelques morts qu'on transporte pour les enterrer demain. Voilà tout.

Le combat est oublié dès que l'accordéon joue de nouveau. Et c'est fort bien ainsi. Un homme ne pourrait résister à l'anxiété de la mort qui plane continuellement sur lui, s'il avait continuellement devant les yeux les souffrances et le désespoir de ses camarades et la vision des dangers qui le menacent personnellement.

Je fais raconter aux hommes par mon jeune ami comment,

après la prise de Tchartorisk, un détachement du 1^{er} régiment des grenadiers du kronprinz, espérant se sauver à travers la forêt par des petits chemins de bûcherons, rencontra deux cosaques isolés, tua l'un et blessa l'autre. Celui-ci put se sauver ; il rassembla 25 camarades qui, pleins de rage, poursuivirent les Allemands et les exterminèrent tous à coups de sabre. J'ajoutai qu'aucun officier russe n'était présent à cette scène.

Quand les soldats entendirent cette histoire, ils rirent et l'un d'eux dit :

— Voilà ce qui est bien fait. Les Allemands ont vraiment massacré assez de cosaques.

Et tous commencèrent à conter des histoires de vengeance cosaques, auxquelles ils avaient assisté, ou qu'ils avaient entendues pendant les longues soirées des camps, alors que tout le panorama de la guerre se déroule devant l'imagination et se ranime en songes fiévreux.

Ils approuvaient, mais sans oublier d'expliquer ces rigueurs des cosaques en rappelant que les Allemands avaient les premiers donné l'exemple de la cruauté.

Je fis demander : « Tout cela est parfait, mais vous racontez ce que les cosaques ont fait en telles ou telles circonstances. Que feriez-vous vous-mêmes ? Massacreriez-vous des prisonniers, tueriez-vous des blessés sur leurs chevet ? Et insulteriez-vous des gens qui ne peuvent pas se défendre ? »

Les soldats se consultèrent longuement. L'un d'eux, un vieux guerrier du Don qui avait une tête de philosophe grec, fit des remarques judicieuses et fort approuvées. Enfin, celui *qui a lu* prit la parole au nom de tous :

— Non, nous ne pourrions pas faire cela !

Et tous me regardèrent.

Je leur fis dire que, dans de nombreux combats, j'avais vu des blessés allemands, pris dans les tranchées, qui avaient la tête tuméfiée, mais qui pouvaient facilement suivre à pied leurs camarades en captivité. Ils me répondirent que ces prisonniers avaient dû être abattus à coups de crosse. J'insistai

en demandant pour quelle raison les soldats russes préféraient parfois employer la crosse plutôt que la baïonnette.

Les soldats se consultèrent une fois de plus. Et le savant déclara que, lorsque les soldats entraient dans les tranchées qu'ils se sentaient sûrs de prendre, ils préféraient ne pas tuer inutilement leurs ennemis, mais les étourdir à coups de crosse pour les mettre momentanément hors de combat.

Je regardai ces hommes, et je compris qu'ils disaient la vérité. J'ai maintes fois eu l'occasion de remarquer comment les passions qui éclatent ici rarement, y sont brusques et violentes. Le soldat russe a, dans la bataille, des élans qui me semblent irrésistibles quand ils sont bien dirigés. Mais cette ardeur disparaît, comme elle est venue, subitement. La colère du vainqueur tombe devant l'infortune du vaincu. Le soldat russe a une civilisation différente de celle de ses alliés des autres fronts, mais qui n'est pas inférieure. Si son esprit est, en général, moins développé, ses yeux brillent d'un éclat plus doux, son calme est plus attrayant. L'état d'enfance, dont parlent les Écritures, et que les autres nations ont perdu, vaut bien toutes les éducations.

Et quant aux contes sur la cruauté des cosaques, il ne faut pas les prendre à la lettre. Ces soldats me font l'impression de ces jeunes filles qui aiment à lire de terribles romans de brigands, mais qui n'admettent pas qu'on tue des colombes.

Le virtuose s'est remis à jouer de son accordéon. Des cris plaintifs, des soupirs douloureux et des mélodies très tendres, montent et restent suspendus aux étoiles comme des guirlandes. Heureux les peuples qui connaissent encore la douceur des ballades ! Dans leurs vies qui ne sont que des épisodes, dans leurs âmes qui sont prêtes à mourir, la poésie est un parfum qui pénètre les sens, console de la douleur et guérit de cette appréhension malade de la mort, toujours en suspens au-dessus de nos têtes.

Les hommes n'osent pas s'étendre par terre. Nous les remercions et rentrons. Quand nous nous retournons une dernière

fois, nous les voyons qui se rapprochent du feu attisé à nouveau, et qui se couchent dans un ensemble très pittoresque de costumes et d'attitudes.

Dans la chambre, tout est rentré dans le calme. Le général me semble avoir pris son parti ; silencieusement, il étudie la carte avec son chef d'état-major. Quand il m'aperçoit, il me tend la main : « Setzen-Sie sich » s'écrie-t-il, et ses officiers, qui l'aiment pour sa bravoure et son excellent cœur, sourient de cette érudition linguistique.

Mais personne n'est content. Dans le silence de la nuit, qui n'est interrompu que par de rares coups de fusil, nous sommes tourmentés par la pensée que l'ennemi est en train de consolider ses positions dans la forêt, et que l'heure de l'offensive n'est pas encore venue.



Kasatchok (danse de coesques du Don).



Soldats du régiment de la mer Blanche.
A cheval, le papouchitchik Per tani.

CHAPITRE IV

UNE RECONNAISSANCE SUR LA STRYPA

A la fin de novembre 1915, je me rendis dans le secteur de Tarnopol, où l'on m'avait annoncé une reprise des hostilités. L'armée russe y avait remporté une petite victoire que le commandement espéra exploiter. Malheureusement, l'ennemi arrêta l'avance russe, reprit les positions perdues, et on relomba dans le sommeil d'hiver. Il s'ensuivit une situation assez curieuse, et que le front occidental n'a jamais connue. Il restait, à un certain point sur la rivière Strypa, entre les lignes, une zone large de 4 ou 5 kilomètres, où les adversaires menèrent une guerre assez déboussaie. J'essaye de la caractériser dans le chapitre suivant.

Je me suis arrêté quelque temps à Tarnopol, où je fus excellemment reçu par le commandant et le chef d'état-major du 13^e corps, le général Krioussenstern et le colonel Bostortsof, officier de très grande valeur intellectuelle et d'une bravoure éprouvée. Les relations entre sujets autrichiens et conquérants russes étaient très bonnes, si j'excepte quelques assez graves conflits, provoqués par le clergé orthodoxe qui poursuivait l'Église ruthène, et devant qui même le gouverneur militaire, comte Bobriusky, fut impuissant.

Je fis ensuite un agréable séjour dans un château polonais parmi les membres de l'état-major de la 23^e division. Je me rappelle notamment d'inoubliables parties de chasse dans les vastes forêts de Galicie, avec le colonel Poliakof, le poroutchik Ewald, et le prêtre polonais Le soir, penchés sur de délect-

tables plats de gibier, nous faisons de consciencieux rapports au général Kourdioukof qui présidait en silence — mais non inactif — à nos réunions.

Mais mon meilleur séjour fut celui aux régiments, notamment au régiment « de la Mer Blanche » (91^e), où je menai la vie des soldats et participai à des coups de main.

Sud de Tarnopol, commencement décembre 1915.

NOTRE dernière reconnaissance avait été infructueuse. Partis à minuit, et en pleine obscurité, pour chercher l'emplacement des positions adverses, nous avons été surpris par la lune, et découverts par l'ennemi sur la neige éblouissante. La capture d'une patrouille allemande nous avait consolés, en laissant entre nos mains trois hommes, des Prussiens d'âge mûr et peu intelligents, qui ne purent ou ne voulurent nous donner des indications précises sur leurs troupes.

Cette fois, mon jeune et courageux ami, le praporeltchik Pourine, chef d'une compagnie d'éclaireurs, résolut de partir de meilleure heure. Le danger que nous courrions ne consistait pas en une menace précise, comme lorsqu'on approche, en rampant, une tranchée ennemie, dont on connaît la place et les abords. Ce qui, ici, frappait l'imagination, c'était particulièrement l'imprévu et l'inconnu d'une guerre de patrouilles et de petites bandes. Nous espérions d'ailleurs que l'ennemi essaierait de se venger de la prise de ses hommes, dans la nuit précédente.

Devant nous, une plaine, large de plusieurs kilomètres, s'étend de nos lignes jusqu'à la rivière Strypa. L'ennemi est composé d'Autrichiens et de quelques régiments allemands qui montrent ici plutôt que des qualités militaires, un patriotisme que ni la dureté des combats, ni les rigueurs du climat ne peuvent éteindre. Ces forces occupent l'autre rive entière, elles ont même, en différents endroits, pris place sur la nôtre.

Les très légères ondulations du terrain suffisent à peine à cacher aux adversaires leurs positions réciproques. La plaine a un aspect prospère et monotone. De petits hameaux et des fermes isolées, entourés d'arbres et de broussailles, sont semés partout. De telles maisonnettes peuvent, par la force des circonstances, gagner une importance hors de proportion avec leurs dimensions. Le plus petit bâtiment, un hangar, une cabane de berger, est noté avec soin sur la carte.

Des deux camps, les patrouilles sortent pour des reconnaissances dans cette terre « neutre ». Cavalerie, troupes à pied, font des courses rapides, ou y marchent avec une lenteur et une circonspection minutieuses. On invente des ruses pour tromper l'adversaire, on s'installe parfois dans un hameau pour un quart d'heure, et on découvre que les autres maisons sont occupées par l'ennemi.

Les bâtiments que les obus n'ont pas incendiés sont habités. Les paysans, hommes, femmes et enfants, vivent ainsi, entre les deux lignes, dans une situation peu enviable d'inquiétude et de terreur, sous la menace incessante d'obus et de balles, d'occupations nocturnes réitérées et d'escarmouches parfois sérieuses. Avec un empressement et un esprit d'équité touchants, ils font profiter tout le monde de leur peur et de leurs sollicitudes ; ils trahissent et hospitalisent, tour à tour, sans préférence, le Russe et l'Autrichien.

Suivi de mon cosaque, je partis du village de Nastasof après avoir serré la main au colonel Dzerjinsky, qui me recommande la prudence. Il était 7 heures du soir, il gelait à 10 degrés. Une tempête de neige nous fouettait le visage. Dans l'obscurité profonde, nous pouvions à peine voir le sol. Nos chevaux, après avoir quelquefois trébuché, devinrent nerveux, hennirent, s'arrêtèrent. Stimulés de nos éperons, ils courbèrent leurs têtes et s'abandonnèrent avec fatalisme aux hasards du chemin. De temps en temps, les murs calcinés d'une ferme incendiée sortaient de la neige.

Arrivé aux tranchées, je donnai le mot de passe aux senti-

nelles, et bientôt atteignis le hameau de Ioséfovka, où Pourine et ses hommes m'attendaient. Dans une ferme, autour de quelques officiers assis, se tenaient, rangés en demi-cercle, un certain nombre de soldats, affublés de costumes blancs. Pourine les inspectait, leur donnait des conseils, riait avec eux et s'entretenait en particulier avec un sous-officier, dont je me souviendrai toujours avec plaisir. Petit, trapu, d'esprit vif, presque gai, cet homme comptait parmi les soldats les plus braves de l'armée. Son plus éclatant fait d'armes avait été la prise, avec quatre hommes seulement, d'une troupe autrichienne, composée de trois officiers et quarante soldats, qu'il avait réussi à intimider par une voix de stentor et quelques grenades à main.

Parmi les soldats, se trouvaient des types remarquables. Jeunes, solidement bâtis, bien découplés, ils avaient tous aux yeux cette flamme faite d'intrépidité et de candeur. Ils me semblèrent, sans exception, de bons cœurs. Ce sont ceux-là qui, au combat, sont parfois les plus terribles. Ils tuent leur homme avec ingénuité, sans hésitations ni remords.

L'officier le plus âgé les harangua pendant quelques instants : « Celui qui hésiterait ce soir devant le danger très réel, ne méritait pas une place dans leur corps d'élite. Ils devaient aveuglément suivre leurs chefs. Du travail des éclaireurs peuvent dépendre le sort d'une bataille et la vie de nombreux camarades. Aussi ne devraient-ils pas oublier que l'homme qui, au moment du danger, agit sans peur, ne court certainement pas plus de risques que celui qui hésite là où la détermination seule peut sauver. »

Ce petit discours fut prononcé avec beaucoup d'entrain.

Mais l'auditoire me semblait différer complètement de ces guerriers latins, chez lesquels l'assentiment de l'esprit est indispensable aux grands dévouements. Quel lecteur de César, de Tacite, de Tite-Live, de Xénophon ne se souvient, dans ces guerres classiques, où certaines expéditions nous semblent presque des reconnaissances d'aujourd'hui, du rôle que jouait la harangue du tribun ou même du stratège en chef. Emilius

Paulus expliquant sa conduite aux troupes rassemblées, César raisonnant devant ses cohortes sur leur propre valeur qu'elles semblent ignorer et sur celle de leurs ennemis d'outre-Rhin qu'elles s'exagèrent ; quels spectacles ! Et quels spectacles que ces soldats qui applaudissent, convaincus, et qui envoient des députations au chef, pour l'assurer de leur ardeur et de leur confiance !

Et l'histoire se répète. Lisez les citations à l'ordre du jour de l'armée française. Vous serez touchés par cette ardeur des troupes pour lesquelles, à l'heure du sacrifice, une parole, un geste ont une si grande importance, et qui veulent entendre une de ces phrases étincelantes, où rayonnent les idées chères aux patriotes et aux croyants.

Dans l'armée russe, j'ai été, au contraire, frappé par la simplicité avec laquelle le soldat entre dans le péril.

Le lecteur verra que notre expédition n'eut aucune perte, mais il aurait pu en être autrement. Cette immense plaine qui s'étendait devant nous était parcourue au cours de la nuit, dans toutes les directions, par des patrouilles ennemies. Les hameaux, les maisonnettes, auraient pu être peuplés par des troupes pour lesquelles nous aurions été des cibles bien visibles dans cette neige qui semble si lumineuse dans les nuits obscures.

Nos cinquante hommes écoutèrent donc avec attention les paroles graves de leur chef et ses exhortations au courage. Ils répondirent de temps en temps, comme machinalement : « Oui, certainement ! » et : « Certainement, oui ! » Mais leurs visages restaient impassibles. Je vis qu'ils avaient hâte d'en finir et de commencer l'aventure. Leur courage tout individuel, et libre de toute ivresse collective, ne m'en semblait pas moins touchant.

La reconnaissance commença. Pourine et moi, au premier rang, nous étions suivis par nos cinquante hommes, dont la moitié était affublée en blanc. Nous prîmes un sentier qui conduisait du village dans la plaine et liait les fermes et hameaux.

Il était glissant, mais à côté on enfonçait dans une neige profonde de deux ou trois pieds.

Les soldats nous suivaient en longue file, silencieux, mais de bonne humeur. De temps en temps, en me retournant, je voyais briller leurs yeux, quand ils échangeaient des paroles à voix basse.

Il était 9 heures du soir. Il me semblait que nous nous promenions au hasard dans l'empire des ombres. Une faible lueur montait de cette terre blanche et, dans la clarté indécise, éclatèrent des taches noires, loin dans la nuit ; nous crûmes à une hallucination, et tout à coup ces ombres surgirent près de nous.

C'étaient des cavaliers de notre armée : ils passèrent et nous saluèrent, silencieusement, un peu abattus par la fatigue. Puis un homme se dressa, seul et très petit dans cette immensité. Comme il répondait à peine à nos questions chuchotées, nous l'entourâmes : le malheureux se traînait seul à travers la neige profonde, blessé d'un coup de fusil dans le côté.

Ensuite, ce furent des coups de fusil, à gauche et à droite, et nous ne sûmes pas s'ils étaient lointains ou proches. Un peu plus loin, des ombres d'hommes à cheval se glissèrent vers nous, puis changèrent brusquement de direction. Il ne fallait pas penser à nous enquérir de leur identité. Nous approchions des premières maisons et notre esprit tendu avait déjà perdu l'image de ces lointains cavaliers, sans doute des ennemis.

Parmi les squelettes des arbres de la première ferme, des silhouettes de chevaux attachés et d'hommes immobiles ; nous reconnûmes des cosaques, le fusil à la main.

Cette scène se répéta plusieurs fois. Puis, tout à coup, des formes noires sortirent de ces énormes taches de maisons et une voix rouillée nous interrogea. Nous vîmes, menaçantes, des baïonnettes pointées dans notre direction. Ces ombres s'éloignèrent et l'obscurité les engloutit.

Nous étions arrivés à notre base d'opérations devant une ferme où nous avions envoyé cinq hommes. Nous prîmes un

peu de repos derrière un gros tas de foin, qui nous protégeait contre le vent glacial qui s'était levé, violent et subit.

Le but de notre expédition était de nous emparer d'une ferme, qu'on disait occupée par les Autrichiens et les Allemands, et puis de reconnaître les positions de l'ennemi.

Quelques semaines auparavant, nos troupes occupaient des tranchées tout près de ce point. Elles se trouvaient sous le feu des howitzers autrichiens. Nous y perdions beaucoup d'hommes, inutilement, stupidement, dans cette plaine rase. Un jour, nous les abandonnâmes.

L'ennemi se trouvait installé sur notre rive, au Nord et au Sud de notre ferme, à une distance de plusieurs kilomètres. Il franchissait régulièrement la Strypa tout près du village de Bohatkoyce. Nous savions qu'il avait ses positions principales sur l'autre rive, mais nous ignorions s'il s'était également fortifié de notre côté. Ses positions formaient donc une sorte de demi-lune, dont les cornes approchaient de nos postes. Nous nous trouvions, ce soir, au centre de cette demi-lune.

Devant nous, vide, mystérieuse et remplie de dangers, s'étendait l'immense plaine, jusqu'aux eaux rapides de la Strypa. Nous envoyâmes d'abord deux groupes de quinze hommes explorer ce champ noir et inconnu, afin de ne pas être pris par derrière pendant notre marche sur la ferme ennemie. Le premier groupe habillé de blanc fit bientôt une rencontre. Au loin nous entendîmes des hennissements de chevaux, et presque immédiatement des coups de fusil, et des bruits plus lourds, qui semblaient provenir d'explosions de grenades à main.

Les hommes, de retour après quelque temps, nous apprirent qu'ils s'étaient mis en embuscade, et qu'ils avaient surpris un détachement de cavaliers ennemis. Leurs grenades, dont la portée avait été mal calculée, n'avaient pas eu d'effet. Il leur semblait avoir touché quelques cavaliers, mais l'ennemi avait tourné bride et s'était échappé dans la direction de Bohatkoyce.

Tandis que nous écoutions ce récit, l'un de nous vit un groupe d'hommes s'approcher, dont il fut impossible de déterminer le nombre ni la qualité. Nous étions cachés par la proxi-

mité des arbres, dont le bosquet touffu engloutissait nos formes et mouvements.

Nous deux et quatre soldats, nous nous mîmes au milieu du sentier. Les autres éclaireurs gagnèrent la broussaille, où ils tendirent une embuscade. Quelques minutes passionnantes s'écoulèrent. Enfin, nous pûmes voir. C'était le deuxième groupe de nos hommes qui avait pris une voie détournée pour revenir !

Jusqu'ici, l'expédition n'avait été pour chacun de nous qu'une lutte contre soi-même, intérieure. Chez les hommes, je remarquai que ce jeu de craintes et d'apaisements, de vie excitée et d'amollissement des nerfs, provoquait de l'impatience. Ils devenaient nerveux, et je vis dans leurs gestes la montée d'une vague de passion. Les mouvements de têtes étaient plus brusques et, dans les yeux, passaient des éclairs de colère et d'audace. J'en fis la remarque à mon ami.

« Oui », répondit celui-ci, « ils s'ennuient, ils voudraient en finir ».

Il fallait maintenant prendre la ferme : on nous avait rapporté qu'elle était occupée par un détachement ennemi qui pourrait nous couper la retraite.

Nous ne pouvions plus avancer sous la protection de l'obscurité. La brume, secouée par le vent, s'évaporait lentement. Une légère clarté précédait la lune et descendait d'un ciel où quelques étoiles brillaient déjà, sur cette plaine infinie, dans laquelle nous marchions à grand'peine, petit troupeau perdu dans la neige.

Les hommes nous avaient suivi docilement, en longue file, au commencement de l'expédition. Dès qu'ils flairaient le parfum du danger, ils voulaient rompre la ligne et s'élaner. Impatients et amoureux de l'aventure et du danger, ils voulurent nous devancer, Pourine et moi. Le jeune officier, d'une voix étouffée et autoritaire, leur ordonna de s'éclipser, mais ils obéirent à peine. Car le soldat russe est terriblement entêté dans ses passions. Sous ses gestes flegmatiques, sa lenteur et son air doux, son âme est tendue comme un ressort. Vous le

verrez doux comme l'agneau de l'Apocalypse, mais tout à coup, quelque part, un levier se déclanche, un sentiment caché, une image vénérée, une émotion inavouée, et le voilà secoué par un mécanisme violent — subitement clairvoyant et aveugle à la fois, terrible et déterminé.

Nous parcourûmes encore une distance assez grande dans une sorte d'anxiété et de fièvre : nous étions des buts qu'on ne pourrait manquer. A notre surprise, le silence nous attendit. Nous poussâmes la porte de la ferme. L'habitation était vide ; elle portait toutes les traces d'une occupation récente.

Désappointés, fatigués, refroidis, nous retournâmes vers la maison qui formait notre base, pour nous chauffer et pour retrouver le souffle perdu. Autour d'une mauvaise chandelle fumante, qu'on avait posée sur une chaise boiteuse, les quelques hommes qui formaient la troupe d'occupation étaient assis sur un banc et sur des chaises, le fusil entre les genoux, et, sans s'occuper des habitants, ils chuchotaient ou rêvaient. Dans un grand lit dormaient ou faisaient semblant de dormir, une assez jeune femme et deux enfants, blottis contre elle. Ces corps entrelacés, qui s'entouraient de leurs bras nus, bien développés et vigoureux chez la femme, et tendres et indécis chez les enfants, formaient un groupe touchant. Un chien, couché devant le lit sur une natte, levait de temps en temps la tête, et ses yeux inquiets et menaçants parcouraient l'assemblée. Le mari s'était étendu sur le poêle et, après avoir répondu en russe à une question topographique de Pourine, il chercha, sur la maçonnerie blanchie de chaux, une pose plus favorable au sommeil qui ne voulait pas venir cette nuit et qui se lui était refusé pendant tant de longues nuits d'hiver.

Le plaine était maintenant libre de tous les côtés. Le brouillard s'était dissipé. La lune brillait à l'horizon et projetait sur la neige des ombres immenses, dont les inégalités du terrain défiguraient les contours. Nos manteaux gris faisaient tache dans la blancheur de cette neige qui nous assiégeait de partout.

Il fallait marcher vers la rivière. Bientôt nous atteignîmes

nos anciennes tranchées de première ligne, abandonnées. Ici et là, les contours ondulants étaient brisés par les obus autrichiens. Toutes ces fortifications, remuées, coupées par de grands cratères de sable, ces travaux de terre et ces poutres d'abri nous rappelaient les souffrances inouïes que devaient avoir subies pendant de longues semaines nos troupes exposées en rase campagne aux bombardements incessants des grosses pièces ennemies qui, mathématiquement, régulièrement, frappaient en plein ces pauvres buts si visibles.

La promenade vers la rivière à la recherche des positions ennemies se faisait maintenant en pleine lune. Le vent, tombé subitement, avait laissé de petits flocons de brouillards, accrochés dans les broussailles et suspendus aux rives de la Strypa.

Il n'y avait plus de sentiers et, pendant notre marche au hasard, nos jambes s'enfonçaient à chaque pas de deux pieds ou plus dans la neige. A travers nos grosses bottes, le froid impitoyable entraît dans nos membres endoloris par une immense fatigue.

Au Nord résonnèrent tout à coup, très loin (puisque nous ne vîmes pas la lumière des explosions), des coups de grenades. C'était une autre reconnaissance aux prises avec les gardiens des tranchées allemandes. Vraiment, on ne dort pas toujours dans notre armée, la nuit.

Lentement nous nous approchions de la rivière. Les deux rives étaient parfaitement visibles. Tout à coup, de petites flammes parurent et des coups de fusil, très proches, nous réveillèrent de la sorte de torpeur dans laquelle nous marchions. Une balle siffla au-dessus de nos têtes. De petits points noirs coururent vers la gauche. Les avant-postes ennemis gagnaient un abri dans la forêt.

Presque au même moment, d'autres coups de fusil sur l'autre rive furent tirés, qui se multiplièrent et se développèrent en une fusillade générale, vacarme épouvantable auquel se mêla bientôt la voix autoritaire et stupide d'une mitrailleuse. On devinait la peur des hommes, subitement éveillés d'un som-

meil rare et toujours agité, peur qui se transformait en un besoin de se venger et d'avertir.

Nous nous étions jetés à terre. Les balles, par centaines, avec de jolis gazouillements, passèrent au-dessus de nous. De temps en temps, elles éclataient, contre un tronc d'arbre ou au loin contre une pierre, en flamme bleue. Nous étions étendus en une ligne très longue, et quand le feu insensé et mal dirigé cessa après quelques minutes, aucun de nous n'avait été touché.

Pourine avait cependant eu l'occasion de noter la place probable des positions ennemies. Au moins, un but de notre expédition avait été atteint.

Il était à ce moment 4 heures du matin, et nous avions encore une heure et demie de marche à faire. Suivis de nos hommes qui ne semblaient nullement fatigués, nous prîmes le chemin de retour. Tout d'abord, nous marchâmes courbés, puis nous nous redressâmes quand nous vîmes que l'ennemi ne tirait plus. Il n'aimait pas être dérangé pendant la nuit, voilà tout.

Pourine et moi, nous nous étions pris par la taille, pour nous aider mutuellement sur la route glissante. Nous sommeillions tous les deux pendant que nos jambes, raidies, nous portaient, d'un mouvement automatique et saccadé, vers les paradis lointains de la chaleur et du repos.



DEUXIÈME PARTIE

SOUS LA RÉVOLUTION

La canaille qu'est l'homme s'habitue à tout.

DOSTOÏEVSKY.

Nicht Voltaire's maasvolle, dem Ordnen, Reinigen und Umbauen zugeneigte Natur, sondern Rousseau's leidenschaftliche Thorheiten und Halblügen haben den optimistischen Geist der Revolution wachgerufen... Jeder solche Umsturz bringt die wildesten Energien, als die längst begrabenen Furchtbarkeiten und Maasslosigkeiten fernster Zeitalter, von Neuem zur Auferstehung. Ein Umsturz kann wohl eine Kraftquelle in einer matt gewordenen Menschheit sein, nimmermehr ein Ordner, Künstler, Vollender der menschlichen Natur.

NIETZSCHE.

Menschliches, Allzumenschliches I, 8.)

VERDUN

Je rentrai en France au mois de juillet 1916. Après une visite superficielle à l'armée, en compagnie de deux Américains, MM. Beck et Johnson, j'eus l'honneur d'un séjour prolongé et extrêmement intéressant dans la zone du front. Je fus d'abord, pendant à peu près une semaine, l'hôte du général Gouraud. Je dînais chaque soir — après une visite à un secteur limité du front — chez le général, à Châlons, et j'eus ainsi fréquemment occasion de causer longuement avec ce magnifique officier. Malheureusement, le front de Champagne était calme, l'ennemi étant engagé sur la Somme et devant Verdun. Le grand chef m'invita à revenir chez lui, dès que la poursuite de l'ennemi aurait commencé. On la pronostiquait trop tôt, mais je n'ai rencontré qu'à l'arrière des personnes qui en doutassent. Je fis une intéressante visite au front d'Argonne, chez le colonel Picot; le général Hirschauer me fit une forte impression.

Le général Nivelle me garda ensuite pendant une dizaine de jours. J'avais une chambre chez le curé, délicieux prêtre de village, et je prenais mes repas du soir chez le général. Chaque soir, après mes visites au front, je l'attendais devant son bureau. Nous nous promenions ensuite dans la rue jusqu'à l'heure où ses quatre compagnons de table, parfois attardés dans leurs bureaux, venaient nous rejoindre. Nous dînions à proximité de la maison au double escalier de pierre, désormais célèbre, où le général de Castelnau avait pris les mesures qui allaient sauver la rive droite de la Meuse, et où les grands chefs Pétain et Nivelle ont conduit les immortels combats. A table régnait une tranquille gaieté. Le général Nivelle, esprit très fin et équilibré, m'interrogeait sur le front russe, et me documentait sur le sien, en vue des conférences qu'on m'avait prié de faire

en Russie, comme neutre, sur le front français. Un soir, je me trouvai assis en face du général Pétain, qui était de passage. Je me rappelle sa conversation caustique. Il maltraitait certains inspecteurs d'artillerie d'avant-guerre, mais ne voulait pas entendre beaucoup de mal des députés : « Il faut savoir les utiliser, toute la question est là. » Et en me fixant : « Tout comme les correspondants ! » Je répondis qu'il faudrait encore qu'on en trouvât qui se laissent « employer ».

Je fis de longues visites à différents secteurs du front, d'abord en compagnie du lieutenant Tardieu, du service historique, plus tard seul. J'examinai en détail le fort de Souville, sous un bombardement avec les 220, et — ce qui fut pire — avec de grosses pièces de marine. Je visitai aussi ce célèbre petit bout de terre, labouré par vingt formidables bombardements, qu'on persistait, par superstition géographique, à nommer Fleury, quoique ce village eût été si complètement effacé, qu'il fut impossible au commandant du bataillon qui l'occupait, et à moi, d'y retrouver la moindre trace des bases du clocher et de la gare.

A certains jours, il n'y avait pas de secteurs calmes. Mes promenades dans le Ravin des Vignes et dans les ravins avoisinants, sous des feux de barrage à gros calibre (pour empêcher le ravitaillement du front), sont encore présentes devant mes yeux, après cinq ans. Je revois aujourd'hui, comme si j'y étais hier, ces majestueux paysages, où les entonnoirs se touchaient sur des dizaines de kilomètres, et où les obus percuteurs ne faisaient plus éclater que la poussière. Je vois encore, dans ce grandiose désert, les puissants éclatements approcher et s'éloigner rapidement, et sous les nuages de poussière et de fer, les petits soldats, chargés de la relève ou du ravitaillement, trébucher sur les pentes, s'accroupir dans les trous, s'élancer comme mus par un mécanisme d'automates, ou marcher d'un mouvement stoïque et indifférent.

Partout, dans les lignes avancées, terrés dans les gros trous d'obus, des poilus invaincus, résignés et ne vivant plus que par l'esprit. Misérables, isolés pendant parfois une semaine



Devant Tchartorisk.

Morts à l'assaut. Au fond, la ligne blanche de la tranchée autrichienne.



Femme-soldat : Tatiana Kakourine, 16 ans, entre le plus grand et le plus petit soldat du 90^e régiment.

entière, sous les intempéries et la mitraille, ils n'avaient même pas la consolation de se sentir coude à coude avec les camarades, alignés en face de la mort.

Je n'ai fait qu'y passer, et parfois que m'y attarder, conscient du privilège de pouvoir assister à ce spectacle digne d'un dieu, où la vie ouvrait comme une quatrième dimension de la souffrance et de la vertu. J'ai souvent pensé, depuis, qu'il aurait fallu y promener, chaque jour pendant une seule heure, les futurs membres du Conseil Suprême, pour les préparer, par de convenables exercices spirituels, aux délibérations sur les réparations par l'ennemi.

Dans le général Mangin, commandant un C.A. devant Verdun, je rencontrai une de ces figures, sous lesquelles notre imagination essaye d'évoquer les glorieux soldats de l'Empire, stratèges autant que sabreurs, d'une intelligence et d'un entraînement également magnifiques. Ayant reçu l'indication de me recevoir « comme si j'étais un officier français », il me reçut bien, et mit un avion à ma disposition, pour mes visites journalières au front. Celui-ci fut piloté par l'adjudant Delcamp, garçon brave et froid. Le jour de l'attaque près Thiaumont, destinée à rectifier la base du départ pour Vaux, je partis avec les ordres de combat en poche. A partir de 16 heures, j'assistai, à une hauteur de 500 mètres, aux déclenchements successifs des feux de destruction et de barrage. Juste avant 17 heures et demie, nous descendîmes à 200 mètres. Vingt avions français en l'air, et pas un allemand. L'ennemi tira sur notre avion, mais trop court. A 17 heures et demie exactement, les soldats français sortirent de leurs trous : de tout petits points en bas, formant un front inégal et fluctuant, puis, une demi-heure plus tard, refluant, plus nombreux : on avait fait 300 prisonniers.

Je retournai en Russie, au début de l'an 1917. En attendant mon passeport pour les zones militaires, je commençai ma série de lectures par une conférence sur la bataille de Verdun, dans la grande salle du « Club de l'Armée et de la Flotte » au Litéiny prospékt. Un public nombreux apprécia

surtout les photos que j'avais prises d'en haut de deux champs de bataille à Verdun. MM. Paléologue, Doumergue, le général Janin, l'officier par qui le général de Castelnau s'était fait représenter, le commandant Buchsenschutz et des dignitaires russes me firent l'honneur de venir me complimenter.

Plus tard, j'ai eu l'occasion, au front russe, de continuer dans les états-majors ma série de conférences. Les officiers russes, accoutumés aux avances et retraites sur d'immenses distances, et insuffisamment informés sur les conditions au front occidental, avaient pris l'habitude de railler les communiqués franco-anglais : « Une grande victoire, avance de vingt mètres, trois prisonniers, un blessé ! » Tout cela était bien changé. L'orgueil militaire de ces pauvres gens fondit dans la calamité générale. Jamais ils n'avaient tant parlé sur le passé, et si peu sur l'avenir. Même les grandes défaites de 1915 leur semblaient maintenant pleines de majesté. Penchés sur mes photos, mes cartes et chiffres, ils réalisaient en même temps la grandeur militaire de la France et la profondeur de l'abîme dans lequel ils glissaient.

CHAPITRE PREMIER

LE PRIKAZE N° 1

Le fameux prikaze n° 1, reprenant un décret de la révolution de l'an 1905, prescrivit aux soldats de ne reconnaître aucune autorité en dehors du Comité d'ouvriers et soldats, et les libéra du serment et de l'obéissance aux officiers. Il fut affiché dans la nuit du 1^{er} au 2 mars 1917, dans les circonstances suivantes :

Ce qu'on appela la « volonté du peuple » n'avait créé que le pur désordre. Parmi tous les partis en présence, il n'y en eut que deux qui eussent une *religion politique*. Ce furent le groupe nationaliste, allant de la droite au parti cadet, et le parti gouverné par le Comité des délégués des ouvriers et soldats, communément nommé Soviet.

Le groupe nationaliste était composé des officiers, de la plus grande partie de l'« intelligence », des fonctionnaires, etc. Son chef légitime était le grand-duc Michel Alexandrovitch, désigné par Nicolas II comme son successeur. Malheureusement, le grand-duc, comme d'ailleurs la plus grande partie de la haute noblesse de l'Empire, faillit à sa tâche. Il accepta l'argument du cabinet des ministres (à l'exception de Milionkoff et Goutchkoff) et abdiqua, « ne voulant pas marcher dans le sang de ses sujets », etc., argument digne d'une élève de pensionnat. Il décapita son parti, laissa les officiers sans chef légitime, les livra aux dix mille comités et à des chefs improvisés et sans prestige, et fut ainsi responsable de leur désagrégation.

A partir de ce moment, le Soviet fut en Russie la seule organisation unie, animée d'une conviction inébranlable, gouver-

née d'une main sûre, frappant l'ancien régime sans relâche, s'adressant, par-dessus la tête du gouvernement provisoire, directement à l'armée, à la classe ouvrière qui, bientôt, à l'assaut du pouvoir, ne trouveront devant eux que le vide.

Le gouvernement, composé du cabinet des ministres, s'appuyant sur le Comité de la Douma, ne fut, en somme, qu'un cabinet d'affaires. Ses membres étaient pour la plupart honnêtement et sincèrement résolus à sauver tout ce que l'ancien régime renfermait de bon, mais leur politique n'était basée sur aucun parti organisé. Le pire, ce fut qu'il devait agir, tandis que l'initiative lui échappait, et que mille faits accomplis l'obligeaient sans cesse à des mises forcées.

Quand, le 3 mars, M. Goutchkof retourna à Petrograd, avec l'acte d'abdication de l'empereur, il apprit, à la gare, que le prince Lvof l'avait désigné pour le ministère de la Guerre. En prenant possession de cette fonction, il se trouva devant des faits accomplis :

Depuis trois jours le prikaze n° 1, télégraphié dans toutes les unités de l'armée, y avait fait des ravages.

Un accord conclu entre le Soviet d'un côté, et le Doumski Komitet avec les futurs membres du cabinet de l'autre, stipulait l'abolition de la peine de mort, la défense au gouvernement de faire n'importe quel changement dans la garnison de Petrograd, et l'introduction d'un nombre de réformes dites démocratiques dans l'armée.

Le même jour, le général Alexiéef pria le ministre de la Guerre d'abolir le prikaze par un nouveau décret. En opérant de cette façon, M. Goutchkof aurait créé un conflit public, dont l'issue n'eût pas été douteuse. Il se mit donc immédiatement en relation avec la « Kontaknaïa Kommissia » que le Soviet avait nommée pour la discussion de toutes questions pratiques avec le gouvernement. Le président en était M. Sokolof; parmi les membres se trouvaient Stiéklouf et Skobelef. M. Goutchkof argua que le prikaze empêcherait la continuation de la guerre. La Commission alla délibérer dans une pièce contiguë au cabinet du ministre. Elle semblait prête à retirer

le prikaze quand Stiéklouf (*alias* Nakhanouk) proposa une échappatoire, qu'on accepta : un *second prikaze* abolirait le premier, pour la zone du front.

Le ministre remit cette proposition à la Commission pour les réformes démocratiques au ministère de la Guerre. Cette commission était composée de généraux et de colonels, élus par les divers bureaux du ministère, sous la présidence du général Polivanouf, ancien ministre de la Guerre. Cette commission renvoya le nouveau prikaze avec la mention « qu'on n'aurait pu trouver une meilleure solution ». Le prikaze n° 2 fut donc émis par le Soviet, qui y ajouta « qu'il avait été rédigé en collaboration avec le ministère de la Guerre ».

Le prikaze n° 1 n'avait pas été composé par les bolcheviks. Au commencement de mars, ce ne furent pas encore des bolcheviks israélites (Zinovief, Trotsky, etc.) animés d'une forte haine contre l'ancien régime, qui accélérèrent le mouvement révolutionnaire. Les Caucasiens Tchéïdze et Tseretelli, le Russe Sokolouf furent responsables du funeste décret, que Sokolouf osa encore défendre deux mois plus tard : « Il avait été indispensable pour briser le prestige des officiers ». Il fut d'ailleurs, comme de juste, fortement maltraité par des soldats, pendant une tournée au front, et revint, la tête en bandages.

Pendant les premiers deux mois, le Soviet, quoique continuant son action autonome sur l'armée, collabora avec le ministère de la Guerre, pour faire légaliser par lui ses résolutions. Malheureusement, il y trouva des instruments dociles. Ce ne furent pas des avocats et politiciens, ni des prapouchchikhs rouges, ce furent des officiers de carrière, pour la plupart brevetés, et conscients de l'importance de leurs décisions.

Le « Soldatski Sïezd » de Minsk, organisation de soldats, autorisée par le général Gourko, avait élaboré un projet des « droits du soldat » (comme si ce fût le moment d'en inventer encore !). Le Soviet l'envoya à M. Goutchkouf pour sa signature. Jugeant que la publication d'une telle déclaration détruirait les restes de la discipline dans l'armée, M. Goutchkouf la remit

à la Commission pour les réformes démocratiques. Deux jours plus tard, le général Polivanof la lui rendit : elle avait été acceptée à l'unanimité. Le ministre la lui remit de nouveau, ajoutant que la Commission lui rendrait le rejet plus facile, si même une minorité se prononçait contre la déclaration. Quelques jours plus tard, le général Polivanof revint : elle avait de nouveau été acceptée, et à l'unanimité.

Entre temps, les commandants des trois groupes d'armées, ainsi que le général Alexéief, avaient prié M. Goutchkof de ne pas signer la « Deklaratsia Prav soldata ». Fort de cette attitude des chefs, M. Goutchkof déposa le général Polivanof, et nomma à son poste le général Novitsky. Mais celui-ci lui ramena la « Deklaratia », agréée à l'unanimité.

Quand M. Goutchkof refusa de la signer, il reçut la visite de deux membres du Soviet, qui lui notifièrent qu'on pourrait peut-être se passer de sa signature ! Le projet resta dans les archives du ministère, jusqu'à l'arrivée de Kérenski, qui en prit la responsabilité. Mais peut-on lui en faire un grief ?

CHAPITRE II

SCÈNES

DE LA RÉVOLUTION RUSSE

I. — SOLDATS.

LE service d'ordre est toujours assuré à la Douma par des régiments de la garde en grande tenue et magnifiques. L'alignement des troupes est si parfait qu'on s'attend à voir apparaître le cortège des officiers supérieurs qui les passeront en revue. Mais aucun officier ne se montre. C'est spontanément, sans ordres et sans raison que les soldats continuent les parades réglementaires des jours de fête.

Dans la salle des pas perdus, dans la salle Catherine, les scènes qui se succèdent sont d'un pittoresque difficile à décrire. Il n'y a que des soldats devant les bureaux des députés; on ne voit que des formes grises aux fenêtres et jusqu'aux balustrades de la petite tribune. Les soldats sont assis sur les marches ou couchés par terre et dorment avec leur sac et leur fusil. Quatre rangs de chaises ont été réservés à leurs camarades blessés, que des sœurs de charité conduisent à leur place.

Au milieu de la salle des étudiants, quelques étudiantes, des délégués du Comité des ouvriers et soldats, et, dominant toute la foule par sa haute taille, un cosaque de Jakoutsk, véritable géant, se promène à grands pas. Il est vêtu d'une peau de renne blanche à grandes taches noires; il est chaussé de mocassins. Venu de Sibérie avec les plans d'une nouvelle mine d'or, il a été attiré par ce foyer révolutionnaire. Il va, de droite

à gauche, examinant chacun de ses yeux perçants et prodigieusement intéressé. Je l'aborde. Il salue la révolution avec une ardente conviction ; mais c'est un petit propriétaire et il déteste les social-démocrates ; aussi, le voilà, au milieu des soldats et des ouvriers que ses gestes véhéments ont rassemblés, qui fait le procès des Marxistés. Les soldats semblent l'approuver ; alors, des étudiants se mêlent à l'auditoire et la discussion commence. Les orateurs ne cherchent qu'à impressionner les soldats qui écoutent, bouche bée et les yeux brillants, et font un effort considérable pour comprendre toutes ces idées nouvelles et compliquées.

Des groupes se forment où chacun argumente. La foule s'écarte pour faire place aux grands blessés qui se font porter près des orateurs, ou qui s'approchent, appuyés sur leurs béquilles. Des députés interviennent et des membres du Comité des ouvriers et soldats. Deux ou trois officiers écoutent aussi et semblent complètement dépaysés au milieu de leurs hommes si attentifs. Des journalistes passent, des fonctionnaires sans postes et quelques jeunes femmes légères que les étudiants ont amenées dans des autos confisquées aux « bourgeois ». Soudain, la dernière édition du *Journal officiel* est annoncée. Elle interrompt les conversations, les rêveries, les discussions et les disputes. On s'arrache les feuilles que des employés de la Douma jettent à pleines mains dans la salle. Il n'y a plus que des petits groupes de lecteurs qui lisent ou épèlent à haute voix les dernières nouvelles...

C'est la première fois en Russie que le peuple prend à cœur, si passionnément, les moindres détails de la vie politique, devenue libre, claire et triviale.



Encore des régiments qui passent. Ils viennent de la gare Nicolas et descendent la rue Sadovaïa, en ordre parfait, en rangs serrés, sans permettre aux civils qui les accompagnent de se mêler à eux. Ils s'en vont, acclamés par la foule. Je pense

à la réserve de ces milliers de soldats qui, entassés depuis trois jours dans la capitale, avec leurs fusils et mitrailleuses, sans officiers, et absolument libres de faire ce qu'ils auraient voulu, n'ont presque encore commis d'excès. Quelques boutiques pillées, c'est tout.

Les habitudes de discipline, incomparable legs de l'ancien régime à ces paysans, ont été pour beaucoup dans cette tenue : elles ont permis aux soldats d'aborder les dangers — généralement imaginaires — coude à coude. Conscients de leur solidarité de soldats quoiqu'en ayant oublié la source, qui est la fidélité, ils ont refusé de se laisser entraîner par l'élément anarchiste de la populace. Il faut dire aussi que les soldats n'ont pas pu trouver d'alcool dans ces journées énervantes, où ils auraient cherché dans l'ivresse l'oubli de la fatigue, du danger, des représailles possibles. Pas d'alcool. C'est ce dernier bienfait du tsar à son peuple qui l'aura le plus sûrement perdu.

2. — LES FEMMES.

Les femmes avaient joué un rôle important dans la révolution de 1905. Elles avaient risqué leur liberté et leur vie : plusieurs étaient tombées les armes à la main. Dans ces journées de mars, on n'a pas vu de femmes dans la rue : à peine quelques fausses infirmières brandissant des sabres à côté de jeunes gens, les véritables « sœurs de charité » restant dans les pharmacies à soigner les blessés qu'on leur apportait. Cette absence des femmes fait comprendre le caractère imprévu, improvisé des événements. Les femmes ont besoin de préméditer leurs violences. Les révolutionnaires sont des intellectuelles : c'est pour suivre leurs convictions qu'elles acceptent les dangers, les sacrifices de l'émeute. Rien n'ayant été préparé, elles ont été surprises ; elles ont hésité. Les hommes retrouvent plus facilement leur présence d'esprit et ils aiment à risquer.

3. — IDÉALISTES.

Je rencontre deux officiers en civil. Ils sont très contents.

Gentilshommes, officiers de régiments de la garde impériale, ils avouent que tout le monde était indigné et que l'état des choses n'était plus tenable. On enviait les autres pays de l'Europe où on allait *respirer* de temps en temps. Ils avaient notifié par écrit à leur colonel qu'ils n'exécuteraient pas les ordres donnés et resteraient chez eux.

Plus tard, je rencontre le général M..., ancien officier de la garde, vieillard respectable, très cultivé. Il me presse la main : « Depuis quarante ans, me dit-il, j'attends ce jour, et je suis content d'avoir vécu assez longtemps pour voir enfin poindre la nouvelle aube. »

D'importants fonctionnaires que j'ai vus ne me cachent pas, eux, leurs inquiétudes. J'ai l'impression qu'ils comptent, dans leur for intérieur, sur le poids d'inertie des administrations. On peut tuer les policiers, prendre d'assaut les ministères, libérer les prisonniers politiques, promettre toutes les libertés... Quelques traits de plume, le bruit des chaînes qui tombent : c'est fait. Mais les administrations continueront leurs travaux. Quel que soit le nouveau gouvernement, il aura besoin d'organisations qui ont mis un demi-siècle à mûrir, de fonctionnaires qu'on ne remplace pas en quinze jours. Bientôt, on demandera autre chose que des cris enthousiastes, des musiques dans la rue, des cortèges que suit la populace. On voudra que l'ordre revienne, que la vie sociale reprenne dans le lit que les siècles ont creusé.

4. — CONVICTIONS DÉMOCRATIQUES.

Quelques membres de la Commission des Douze, Rodzianko, Milioukof et d'autres, sortent pour haranguer les soldats. Hissés et portés chacun par deux hommes au-dessus des têtes, ils exhortent au calme, ils exigent que les ouvriers reprennent le travail. On les acclame. Au loin, un orchestre se rapproche, qui joue la *Marseillaise*.

Voilà le grand-duc Cyrille, à pied, en uniforme d'officier de marine. Il vient témoigner de sa sympathie au gouvernement

révolutionnaire. On le hisse à son tour sur les épaules, on le montre aux soldats, on l'acclame, on pousse des honrras. Au comble de la joie, les fusiliers marins qui portent le grand-duc, Millionkof et Rodzianko, les balancent tous les trois. On voit leurs bustes tantôt surmonter la foule de toute leur taille et tantôt disparaître parmi les soldats.

Un moment après, la place du grand-duc est prise par un agitateur révolutionnaire qui, hurlant et s'agitant, réclame sur l'heure la république démocratique. On l'acclame, on le balance avec autant de plaisir que le grand-duc. Les cosaques qui assistent à cheval et sabre au clair, en longue file derrière la haie des fusiliers marins saluent chaque fois et, le visage impassible, poussent chaque fois des cris de joie...

Maintenant, on amène des prisonniers : de vieux généraux à pied, un amiral sifflé par les marins, des officiers d'intendance. Ils sont escortés par des soldats baïonnette au canon ou des cavaliers sabre au clair. Quand un *gorodovoï* arrive, il est accueilli par des grognements et des éclats de rire : « Sacré Pharaon, cochon, idiot, tu voulais tirer sur nous, n'est-ce pas ! » Puis, on le laisse tranquille : il est prisonnier, on ne le touche plus. Si les haines sont terribles dans ce pays, elles tombent vite et s'éteignent dans l'indifférence et la bonté de la race. Cependant, d'autres policiers arrivent en des états plus piteux. Ils sont entassés dans des voitures de la Croix-Rouge, les têtes bandées, les yeux clos, accompagnés d'infirmières et de soldats.

Protopopof s'est rendu à la Douma dans son auto qu'il conduisait lui-même. En arrivant au corps de garde, il avait l'air d'un fou. On ne l'a pas touché.

Cette révolution est la première où l'automobile joue un pareil rôle...

5. — INEPTIES DANGEREUSES.

Je viens d'assister à deux meetings.

Comme ils parlent bien, tous ces orateurs, improvisant, selon les circonstances, selon les interruptions. Que cette ar-

deur des étudiants socialistes et même de leurs chefs serait touchante si elle n'était pas si dangereuse ! Ils ont une abondance de paroles incomparable, des gestes larges, ils trouvent des mouvements oratoires d'une force singulière, martelant chaque phrase avec passion et soulevant aisément les applaudissements les plus enthousiastes ou les huées les plus vigoureuses. Mais c'est leur talent que l'auditoire admire. Malheur à l'orateur qui plaît à la foule. S'il commence trop tôt sa péroraison, on lui crie : « Continuez ! » Il répond : « Mais j'ai tout dit. » Alors la salle de hurler : « Non ! non ! Continuez ! continuez ! » Et le malheureux doit recommencer, esclave de ce tyran aux mille têtes dont il a cherché les faveurs et qui, maintenant, le tient en haleine.

Un autre orateur est acclamé dès qu'il apparaît sur l'estrade. C'est un Polonais, une sorte de héros populaire. Mais sa voix est faible et ses gestes sont trop langoureux au goût des énergumènes du meeting. Si sympathique qu'il soit au public, une forte voix crie : « Assez ! » Aussitôt, d'autres voix s'élèvent : « Oui, c'est assez ! Partez ! c'est assez ! » En vain, le héros populaire essaie-t-il d'attendrir l'auditoire par des attitudes élégantes, des gestes d'ange qui déploie ses ailes, le président le tire en arrière par un pan de son habit.

Tout ce que disent les orateurs est d'une ignoble ineptie, et vieux pour nous, mais c'est une révélation pour l'auditoire. Les ouvriers écoutent avec avidité le développement des programmes les plus violents qu'on leur expose pour la première fois, sans qu'un policier ou un censeur vienne mettre un frein à ces imaginations déchaînées. « On partagera toute la terre de Russie entre les paysans », dit un orateur, très applaudi. « Gouvernement par représentation, sans centralisation », explique un autre. Un étudiant réplique : « Il faut d'abord faire cesser la guerre ; il faut que tous les prolétaires, russes, allemands, autrichiens, français, se tendent la main. » Il tombe mal. Un murmure s'élève, grandit, terrible. On trépigne, insulte l'orateur. On couvre sa voix de hurlements et on exige qu'il quitte la tribune. Quand, incapable de se faire entendre,

il hésite, de vieux moujiks se mettent à escalader les balustrades et le menacent : « Va-t'en, ou je vais venir et te sortir de là ! » La salle est debout et ne cesse de crier que lorsque l'étudiant a rejoint ses camarades qui répondent aux injures par des injures.

C'est la première fois qu'en Russie les programmes socialistes-anarchistes et l'évangile de Tolstoï sont ainsi discutés devant des auditoires de cinq ou six mille personnes. Ces paysans, ces ouvriers, ces petits boutiquiers écoutent en se persuadant qu'ils tiennent les destinées de leur pays et l'avenir de leurs petits-enfants. Ils ont sans cesse le mot : *démocratie* à la bouche, cette vieillerie, cet archaïsme d'une époque qui jamais ne reviendra, où parfois une foule, rassemblée sur la place publique de l'Urbs ou de la Polis, décide des destinées de sa communauté. Déjà, derrière la façade trompeuse du mouvement démocratique, voit-on les ombres de ceux qui se préparent à être les tsars, les kniazes de demain. Il ne s'agira jamais plus de démocratie, il ne s'agira que de la façon dont les nouvelles aristocraties seront recrutées et se maintiendront.

CHAPITRE III

LES ADIEUX DU TSAR AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL

LE 16 mars, les généraux et colonels de la Stavka attendaient à la gare le tsar qui avait abdicqué la veille et venait prendre congé de ses collaborateurs. La soirée était froide. Il neigeait à gros flocons qui tombaient du ciel sombre et se fondaient dans le paysage uniformément blanc.

A 9 heures, le train arriva. Le général Alexiéef, chef de l'état-major, et les grands-ducs Serge et Boris montèrent dans le wagon impérial, d'où le tsar sortit bientôt, suivi de son escorte. Il demanda aux officiers alignés :

— Vous êtes tous ici ?

Une voix répondit :

— Oui, Votre Majesté, excepté l'officier de service.

— Et qui est de service ?

— Le capitaine Kojevnikof.

— Il est nouvellement arrivé ? Je ne le connais pas.

Le tsar serra la main de chacun des officiers et leur parla de la même voix calme, mais les traits de son visage étaient tirés par les veilles, et ses joues pâles et creuses. Après quelques minutes, il remonta dans son train et y passa la nuit.

Le lendemain, il se rendit dans les appartements qu'il occupait depuis un an et demi, à côté du bâtiment central de la Stavka. Dans la même journée et celles qui suivirent, il sortit plusieurs fois en automobile, et fit le tour de la ville. La foule partout se pressait sur son passage et le saluait à grands coups de chapeau. Les soldats saluaient plus solennellement encore et dans le profond silence qui s'étendait alors, on n'entendait que les sanglots déchirants des vieilles femmes. L'impératrice

Maria Fiodorovna était venue rejoindre son fils, et l'accompagnait dans ses promenades à travers les rues où les drapeaux rouges apparaissaient de plus en plus nombreux sur les bâtiments publics et privés.

Un service religieux auquel le tsar assista avec sa mère, a laissé à tous un souvenir inoubliable. Avant la révolution, le prêtre qui officiait devait prier publiquement pour le tsar, au moment de la consécration. Dans une première oraison, il appelait la bénédiction de Dieu sur le tsar, la tsarine et le grand-duc héritier; dans la seconde, il priait pour le Saint-Synode et le clergé; dans la troisième, pour les soldats, pour les fidèles présents à l'office et la chrétienté toute entière; enfin il priait à mi-voix pour ceux qu'il aimait.

Or, à ce dernier service célébré devant celui qui avait été le chef de l'Église, devant sa mère, devant le corps des officiers du G.Q.G. et les hauts fonctionnaires, le prêtre modifia la première et dit : « Que Dieu protège l'État russe ! » Puis, se tournant vers les fidèles, il prononça aussitôt et à mi-voix sa prière personnelle : « Que Dieu protège Nicolas Alexandrovitch et Maria Fiodorovna ! »

Le tsar reçut du gouvernement provisoire la permission et l'ordre de quitter la Stavka et de se rendre à Tsarskoïé-Sélo. Le 21 mars, jour du départ, tous les officiers du G.Q.G. étaient rassemblés, au nombre d'environ trois cent cinquante, dans une grande salle; près d'eux, une quinzaine de soldats représentaient les différentes unités attachées à la Stavka. A 11 h. 5 — en retard pour la première fois — le tsar entra, accompagné des grands-ducs Serge, Boris et Alexandre. Il portait un uniforme gris de Circassien, avec les cartouches en bandoulière, le long sabre courbe et le poignard damasquiné.

Il salua l'assistance qui s'inclina en profondes révérences. Il s'avança, serra la main des généraux, et, s'adressant aux soldats, il leur dit : « Bonjour, mes vaillants ! » Les soldats répondirent en chœur : « Nous souhaitons une bonne santé à Votre Majesté ! » Et ce salut fut émouvant comme tant de jolies coutumes et de brillantes cérémonies de l'ancien régime qui

sont sombrées dans l'épouvantable laidure de la démocratie.

Le tsar prit la parole. Il semblait fort ému, s'interrompait pour chercher des mots et faisait son geste coutumier qui était de porter la main à son nez. On l'écoutait dans un profond silence. On sentait qu'avec cet homme qui allait partir, tout un régime s'écroulait, toute la splendeur des pompes royales, tout un système d'ordre difficilement établi, et abandonné avec une criminelle légèreté.

« Il m'est difficile de parler. J'ai travaillé avec vous pendant une année et demie. Mais que faire ! »

Il hésita, puis se raidit :

« C'est par la volonté de Dieu, et par ma propre volonté que je dois vous quitter. »

On entendit alors le bruit d'une chute. Un jeune officier circassien de l'escorte impériale venait de s'affaisser comme un bloc. Peu après, un autre s'évanouit. Un troisième éclata en sanglots et on dut le faire sortir de la salle pour que cette nervosité ne gagnât pas d'autres officiers. Un moment gagné par cette émotion collective, le tsar dut maîtriser ses nerfs. Il reprit d'une voix plus ferme :

« Je vous remercie tous pour le concours que vous m'avez apporté dans mon travail. Je vous engage à travailler encore pour le salut de la patrie bien-aimée et à lutter contre l'ennemi jusqu'à ce qu'il soit chassé entièrement du territoire de notre chère Russie. »

Puis, se tournant vers les soldats en larmes, il ajouta :

« Je vous remercie également, mes vaillants ! Allez retrouver vos camarades et exprimez-leur ma reconnaissance. »

Le général Alexéief répondit à ces adieux impériaux par un discours délicat et touchant. Mais les paroles du tsar résonnaient encore dans toutes les âmes. La nation russe qui n'avait jamais connu tranquillité ni bonheur que sous le poing d'un maître, répudiait ce chef trop faible, ce fataliste pieux, accablé par les scrupules et succombé sous les hésitations. L'autorité séculaire de sa race et de sa couronne allait disparaître, sans qu'en l'immense Russie rien ne restât pour combler la lacune.

Parmi ces officiers sincèrement affligés mais encore aveuglés par on ne sait quelle chimère révolutionnaire, il n'était déjà plus qu'un simple homme de manières affables, de sentiments élevés et chevaleresques, un véritable gentilhomme. Aussi, tous courbaient la tête et avaient les larmes aux yeux, lorsque Nicolas II, dieu redevenu homme, prit congé de ses officiers et de son escorte, en souriant tristement.

En quittant Mohilef, le tsar entra définitivement dans une solitude presque complète ⁽¹⁾. Des espérances insensées qu'un renversement social, si peu motivé, éveillait chez les uns, la lâcheté chez les autres, prêtent à son abdication et sa retraite un caractère douloureux et touchant. Son entourage, inséparable de la Majesté Impériale aux jours heureux, l'abandonna au malheur. Seul, le prince Dolgoroukof rentra avec son maître à Tsarskoïé Sélo. Les autres officiers de sa suite : Voïeïkof, Frédérickz, Mordvinof, Graabe, Narichkine, restèrent à la Stavka.

(1) Sur les efforts engagés pour sauver la famille impériale, la lumière est faite. L'initiative en a été prise par M. Milioukof. Sur sa proposition, Sir Buchanan demanda au roi d'Angleterre de vouloir accorder asyle et protection au Tsar et aux siens. La réponse de Georges V, adressée à Nicolas II, fut affirmative, ne posant que des conditions très légères. Sir Buchanan, esprit beaucoup moins pénétrant que l'ambassadeur de France, avait manifesté — longtemps avant la révolution — une confiance illimitée en le parti cadet, et notamment en M. Milioukof. Il ne remit pas la dépêche au destinataire, mais au ministre des affaires étrangères. Celui-ci, avec l'assentiment de Sir Buchanan, n'en parla pas non plus à Nicolas II, mais en référa au conseil des ministres. M. Kerenski, ministre de la justice, en prit donc *suo jure* connaissance. Il se hâta d'avertir le soviét de Petrograd, dont il était un membre également. Le soviét s'opposa immédiatement au départ projeté du Tsar, le gouvernement provisoire s'inclina comme d'habitude, M. Kerenski se chargea des mesures qui devaient rendre impossible l'évacuation de la famille impériale.

Deux ou trois attachés militaires à la Stavka eurent l'idée de faire conduire Nicolas II et les siens à la frontière, par une mission d'officiers étrangers. Mais par qui aurait-on pu en assurer la garde? Et puis, il y avait le gouvernement provisoire. Manifestement impuissant, déjà convaincu de sa faiblesse, mais préoccupé de n'en laisser rien paraître, il aurait sans doute considéré une semblable insistance de l'étranger comme une méliance injurieuse à l'égard de la Révolution.

CHAPITRE IV

LE GÉNÉRAL BROUSILOF

Kaméniets-Podolsk, juin 1917.

Mes premières impressions sur le nouveau commandant en chef des armées russes datent de septembre 1915. Il commandait alors la 8^e armée. L'avance en Galicie, à laquelle son armée avait contribué pour une si grande part, venait d'être presque complètement annulée par une retraite forcée, qu'on savait très bien conduite, et qui était enfin arrêtée.

Dans des opérations d'aussi grande envergure que ce flux et ce reflux d'un million d'hommes à travers tout un pays ennemi, l'imagination populaire cherche, derrière l'autorité du stratège en chef, d'autres noms et d'autres initiatives pour expliquer l'étendue de tels succès. De la gloire collective qui enveloppait les armées du vieil Ivanof, la renommée personnelle de Broussilof commençait déjà à surgir.

Rovno, petite ville du gouvernement de Volhynie, était sa résidence. Il me reçut dans son train qu'il habitait continuellement. Son visage me frappa tout de suite par la vivacité caractéristique des yeux et par une expression de bonté malicieuse qui trahissait le grand seigneur et l'homme d'esprit.

Lorsque je séjournais à Rovno, entre mes voyages répétés dans les régiments, je prenais tous mes repas avec lui et une dizaine de convives, parmi lesquels le chef d'état-major — le général Soukhomline — quelques autres généraux et deux ou trois familiers dont il s'entourait.

Il dominait aisément les conversations, toujours très libres

et très gaies, et qu'il aimait à poursuivre longtemps après le dessert. Il supportait les critiques, admettait qu'on le contredit, et encourageait les répliques. Il aimait, d'autre part, à exercer son esprit sur un des convives. Le général Palybine servit quelque temps de cible à ses railleries spirituelles et sans méchanceté, qui amusaient les familiers, tant ce vieil officier s'y prêtait de bonne grâce. Son neveu, le jurisconsulte Palybine, a, depuis, recueilli avec une parfaite bonne humeur l'héritage de ce rôle délicat.

La voix de Broussilof prend volontiers une intonation moqueuse qu'il atténue en articulant les mots avec netteté. Il est certainement, parmi tous les hommes de mérite que j'ai rencontrés en Russie, l'esprit le plus clair, je dirais presque « le plus européen », si je ne craignais de méconnaître ce qu'il y a en lui de si profondément russe, et de calomnier son patriotisme.

Il possède une sorte de génie naturel qui lui donne de grandes facilités de réalisation. Il travaille beaucoup, mais son labeur ne l'absorbe jamais complètement. Au milieu des opérations les plus ardues, il trouve toujours le temps de s'occuper de ses amis et de ses hôtes. J'ai toujours eu l'impression que chez lui le jugement, extrêmement rapide et précis, économisait le travail et qu'il pouvait exécuter en une heure ce qu'un autre mettrait une demi-journée à accomplir.

Chaque jour, par le beau ou le mauvais temps, été ou hiver, il monte à cheval de 5 à 7 heures du soir. Il se choisit un point à l'horizon et s'y dirige, comme font les vrais cavaliers, par-dessus monts et vallées. Sa taille de guêpe et son port de tête gracieux et aisé font de lui un fort élégant cavalier.

Il manquait à Broussilof une qualité qui, sous l'ancien régime, semblait indispensable aux promotions rapides : il est — avec Ivanof, Létchitsky — un des rares chefs russes ne sortant pas de l'Académie du G.É.M. Il a fallu à Broussilof de grandes qualités, comme meneur d'hommes, comme travailleur érudit, comme stratège, et comme... diplomate, pour briser les résistances, qui entravent tout naturellement la carrière

trop éclatante d'un indépendant. Et ce souple lutteur a très tôt dans la vie rencontré une précieuse maîtresse, fière et exigeante, méprisant les faibles, souriant aux forts, et qui lui est restée fidèle pendant toute sa vie : la chance.

Broussilof appartient à une vieille famille aristocratique de l'Ukraine. Il prétend descendre directement d'un Broussilof qui, au xvii^e siècle, alors que la Petite-Russie appartenait à la Pologne, en fut le Grand Palatin. Le général conserve encore le grand sceau dont son ancêtre revêtait ses décrets. Le village Broussilof, dans le gouvernement de Kief, a été, pendant des siècles, le siège de sa famille.

Il avait conquis de bonne heure l'estime du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch, et ensuite du tsar. Avant la guerre, directeur de l'École de Cavalerie de Petrograd, et investi de nombreuses missions à l'étranger, il fut, quand la guerre éclata, appelé au commandement du 8^e C.A. De brillants succès en Galicie lui valurent le poste de commandant de la 8^e armée, qu'il occupa jusqu'au début de l'an 1916, quand il succéda au vieil Ivanof.

Par la splendide avance de son groupe d'armées, en juin-juillet 1916, pendant laquelle 160.000 prisonniers et un incalculable butin lui tombèrent entre les mains, Broussilof s'est élevé définitivement au rang des grands stratèges. La coïncidence de ces opérations avec l'époque la plus glorieuse de la bataille de Verdun et de la Somme, a uni son nom à ceux, impérissables, des grands chefs qui s'illustrèrent au même moment sur le front français.

Ses relations personnelles avec le grand-duc Nicolas Nicolaiévitch l'ont très tôt rendu indépendant et invulnérable aux intrigues mesquines qui, fréquemment, éclataient entre généraux. Sa qualité et ses dons exceptionnels de grand seigneur lui ont permis de maintenir à l'égard de ses subordonnés, officiers comme soldats, une attitude pleine de prestige, mais simple, souriante et courtoise, qui ressemble, à s'y mé-

prendre, au sentiment démocratique que Kérenski actuellement impose aux chefs.

Sous la souriante bonhomie qui l'a rendu populaire auprès des soldats, se cache pourtant un maître excessivement dur et exigeant. Dans une armée, où on pardonne trop de défaillances, il avait souvent surpris par une inexorable dureté envers des absences d'énergie ou des fautes contre la discipline. Je me rappelle un exemple de sa justice implacable pendant mon séjour à Rovno, en octobre 1915. Huit cosaques étaient entrés chez trois femmes, les avaient violentées et avaient pillé et ravagé leur maison. Autre part, on se serait contenté d'infliger à ces hommes une peine corporelle, ou de les envoyer dans un secteur dangereux ; Broussilof les fit fusiller. Il punissait souvent des fautes plus légères, commises par des officiers, en les reprenant d'une voix froide en public. Ces exécutions morales avaient un effet foudroyant : j'ai vu le commandant d'une gare, convaincu de négligence et insulté, en présence de l'état-major, par Broussilof, éclater en pleurs et tirer son pistolet pour se tuer. On le lui arracha, mais il se sentit déshonoré.

Quant aux généraux responsables d'un échec, il ne leur pardonnait jamais. Il s'est rendu à quelques reprises au G.Q.G. pour obtenir du grand-duc leur disgrâce, s'ils étaient bien en cour. Il me suffira de citer en exemple le cas éclatant du général Voronine, commandant le 40^e C.A., qu'il accusa d'avoir causé l'échec devant Loutsk, en octobre 1915.

SON ATTITUDE PENDANT LA RÉVOLUTION.

Son attitude, au début de la révolution, a été sévèrement critiquée. Il est certain qu'il avait fait plusieurs démarches pour la prévenir.

Il me dit avoir, en mai 1916, exercé une pression sur Sturmer, pour le décider à trancher la question polonaise, avant les Allemands. La réponse fut : que le moment n'était pas encore venu. En octobre de même année, il pria le grand-duc

Nicolas Mikhaïlovitch, et en novembre le grand-duc Michel Alexandrovitch, frère du tsar, de transmettre au tsar sa conviction qu'il devait sans retard accorder au pays un gouvernement responsable. Nicolas II lui fit répondre qu'il le tenait pour un grand expert en choses militaires, et qu'il ferait bien de s'y tenir.

Dès que la révolution, pendant deux jours incertaine, s'orienta vers un changement de dynastie, Rodzianko lui envoya le jeune Palybine, dire : qu'on reprochait au tsar de ne pas aimer sa patrie, de mépriser son peuple auquel il avait refusé les droits de la liberté et les bienfaits de la civilisation, et de compromettre la dynastie et la couronne, par des scandales au sein de sa famille.

Dans la nuit du 27 au 28 février, Broussilof essaya d'exercer une pression sur le tsar qui ne l'écouta pas plus qu'auparavant. Après l'abdication, le 4 mars, il permit immédiatement d'arborer le drapeau rouge. Les rapports qui commençaient à arriver de Petrograd prouvèrent que le mouvement révolutionnaire s'étendait à tous les domaines de la vie sociale, intellectuelle et religieuse. Les esprits les plus faussés s'emparaient de la classe ouvrière et de l'armée. Broussilof croyait devoir empêcher, en les devançant, leur œuvre destructrice.

Le 10 mars, il mettait la cocarde rouge à l'uniforme, recevait les députations qui affluaient de tous côtés, députations de soldats, d'ouvriers, de la colonie israélite, de paysans qui venaient apprendre de sa bouche qu'aux aspirations du quatrième état se conciliaient les sympathies des chefs. Il assistait, constamment applaudi, aux réunions des comités de soldats, et régularisait, par des décrets forcés, leurs insolents empiétements sur la discipline.

Je ne crois pas qu'il eût le choix. La propagande révolutionnaire avait su établir une habile confusion entre la discipline militaire et l'oppression sociale, entre les « bourgeois en uniforme » et ceux en civil. Des gens persécutés sous l'ancien régime, étudiants révolutionnaires, anarchistes fanatiques, Israélites, semaient chez les hommes la suspicion à l'égard de la

sincérité politique de leurs chefs, et encourageaient les tendances du soldat russe à l'insubordination et la paresse.

Quand Broussilof quitta Kaménets-Podolsk pour aller occuper à Mohilef son nouveau poste de commandant en chef, tous les comités de soldats se trouvèrent, musiques en tête, à la gare. Après les discours d'usage, il tendit la main d'abord aux matelots et soldats, membres de comités de compagnies, de bataillons, de régiments, etc., avant de serrer la main de ses collaborateurs de l'état-major. Malheureusement, ce geste symbolisa très exactement le renversement des rôles dans l'armée. Que Broussilof eût cru utile de distinguer (et flatter) en public ceux qu'il considérait comme les vrais maîtres de la situation, rendit la scène d'autant plus ignominieuse et fatale.

Le ministre de la Guerre, Kérenski, est fortement apprécié de tout le monde. Broussilof est même allé si loin, pendant une séance publique à Kaménets-Podolsk, qu'il déclara, sous les applaudissements d'un énorme auditoire d'officiers de divers quartiers généraux, qu'il était « réellement amoureux de Kérenski ».

Mais ce que Broussilof fait, en grand seigneur, d'un air détaché, et en se laissant lécher les mains par les soldats, d'autres officiers le font trop sérieusement, un peu ridicules, et dupes d'une mode passagère ⁽¹⁾. Presque tous, vieux généraux et imberbes praporetchiks, rivalisent en zèle démocratique. Ils assistent, pendant d'interminables nuits, aux intolérables et prétentieuses inepties des réunions de soldats et flattent les goûts des hommes pour les phrases sonores et les formules obscures, depuis que Kérenski, par des promotions éclatantes, a prouvé vouloir encourager ce qu'on appelle l'« ascendant personnel » sur les hommes. Le grade n'étant plus respecté, chacun doit se débrouiller pour se faire plus ou moins obéir.

(1) A cette époque, on les aurait étonnés, en leur prédisant que le jour viendrait où ils seraient unanimes à déclarer que « l'immense Kérenski », ce « demi-dieu », ce « sauveur de la patrie », et ensuite ce « civil », ce « traître », cet « avocat camouillé », serait, tout seul, responsable de la catastrophe finale.

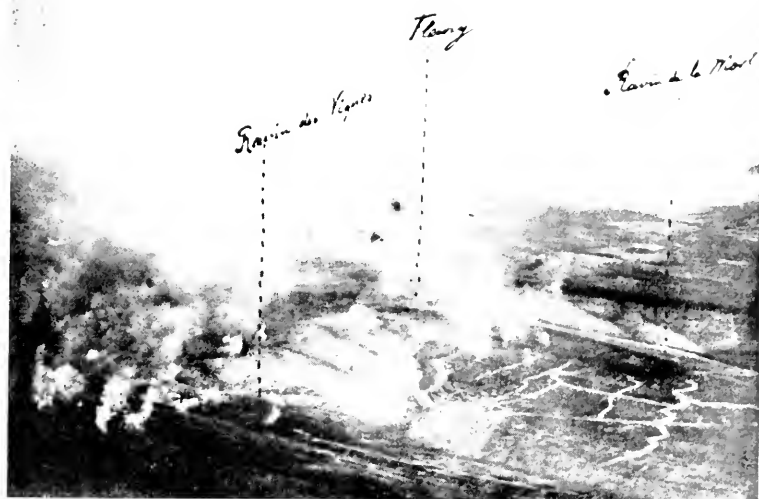
Je l'ai bien éprouvé à mon dépens. A Kaménets-Podolsk, les soldats avaient commencé à contrôler les passeports des officiers dans la rue. Ayant refusé de montrer les miens et de reconnaître le « Comité du Groupe d'Armées », j'avais été arrêté dans mon appartement et gardé tout un après-midi à vue, par une dizaine de soldats, baïonnette au canon. Vers le soir, ces fous, copieusement insultés en mauvais russe, se retirèrent sans avoir vu mes passeports. Mon attitude, d'ailleurs logique, fut blâmée par l'état-major tout entier, et on me railla par deux fois en public, pour mes « sentiments anti-démocratiques ».

Quoi qu'il en soit : maintenant, à la fin juin, après trois mois de révolution, le front Broussilof est le seul où une offensive paraisse avoir la moindre chance de succès.

L'attitude hésitante du général Rouzski (et la proximité du centre bolcheviste qu'est Petrograd) a perdu complètement le prestige du commandement du front Nord-Ouest.

Au front Ouest, le général Gourko, porteur d'un nom exécré de tous les révolutionnaires russes de quelque parti que ce soit, a su continuer ses traditions de famille par une attitude nautane et méprisante envers les comités de soldats. Cette conception, d'ailleurs correcte et honorable, de son devoir l'a mis en conflit avec tous les commissaires. Ces derniers, échappés au contrôle « amical » du commandement, ont glissé dans les pires extrêmes de la doctrine bolcheviste. On ne parle ouvertement que de cessation des hostilités, le front s'ouvre, la zone des armées est infestée d'espions.

Broussilof s'est régulièrement rendu aux réunions des comités de soldats. Ce monde insoumis se lève à son entrée. Les vieux soldats, oubliant le nouveau catéchisme disciplinaire, et tout tremblants de se voir si près du chef célèbre et quasi légendaire, crient, comme aux anciens temps : « Nous vous souhaitons la bonne santé, Votre Excellence ! » Broussilof, petit, élégant, bien pris dans une coquette tunique grise, les réprimande, avec son sourire bienveillant et légèrement moqueur. Avec la même aisance que s'il allait présider un conseil



Photographie prise par l'auteur à Verdun.



Déserteurs russes en voyage. Le soldat du milieu proteste contre la prise de la photographie (avril 1917).

de généraux convoqués au Q.G., il s'assied, en témoin, mais bien en évidence, parmi ses soldats qui décideront sur l'issue des opérations, et le sort du pays. Mais, en écoutant, c'est lui qui préside. Chaque orateur lui adresse la parole, et cherche son assentiment. Un mot maladroit ou rude est immédiatement corrigé par les camarades. Broussilof propose aux décrets, mis en discussion, de légers amendements qui en changent la portée. Avec des intonations impeccables et un frappant accent de sincérité il rassure son auditoire : aucun danger de l'intérieur ne menace la révolution russe, mais il faut la défendre contre l'ennemi national. Et sous son regard brillant, son fin sourire et sa parole sans gestes, les comités votent des mesures que, sur les autres parties du front, aucun comité n'oserait prendre : la peine de mort contre les espions, les défaitistes, les spéculateurs, et une préparation intensifiée pour l'offensive.

CHAPITRE V

LE SURSAUT DE JUILLET 1917

LA PRISE DE DZIKE-LANY

I. — KAMÉNIETS-PODOLSK.

Kaméniets-Podolsk, 23 juin 1917.

En quittant la gare pour la ville, le voyageur parcourt, pendant la demi-heure que dure le trajet, le même paysage légèrement ondulé qui l'a ennuyé pendant les longues journées d'un voyage sans surprises. Des chemins sans contours serpentent sur ces plaines qui semblent sans horizon. Des prisonniers autrichiens se promènent en parfaite liberté parmi des soldats russes qui n'ont plus la brillante tenue des premières années de la guerre. Des paysans sales et déguenillés, qui ne semblent pas croire aux bienfaits d'une révolution dont ils n'ont pas encore su profiter, rompent seuls par leurs accoutrements pittoresques la monotonie du paysage. Puis, au tournant de la chaussée qui a lentement descendu, c'est tout d'un coup, en haut, le profil clair et coloré de Kaméniets-Podolsk, la « forteresse polonaise ».

Par un de ces hasards surprenants qu'on expliquerait difficilement, la rivière Smotriez a creusé dans les roches, probablement dans une autre ère géologique, alors que son courant était rapide et violent, un lit circulaire profond de trente mètres, isolant toute une petite île au milieu des champs poussiéreux. Les rivages escarpés du Smotriez montrent

d'étranges effets de l'action séculaire des eaux ; les rocs prennent dans le crépuscule du soir l'aspect de ruines, dont les hideuses difformités font imaginer mille légendes. Les anciens remparts tures, percés de meurtrières, les bastions à deux étages, dont les mornes masses de pierres montrent de toutes petites fenêtres, sont d'une beauté romantique et farouche et sans doute étrangère aux guerriers qui, au moyen âge, s'installèrent ici, en plein pays étranger.

Au-dessus des rochers et des ruines des fortifications a poussé toute une floraison d'habitations très simples construites en bois, avec des balcons minuscules. Ces maisons légères abritent des intérieurs infects, et qui semblent transportées en plein ^{xx}^e siècle d'un Ghetto médiéval. Dans les ruelles étroites et tortueuses, de malsaines puanteurs persistent longtemps dans la nuit. Les petits enfants en semblent moins gentils ; les jeunes filles qui ont tous les charmes de cette population mêlée de Polonais, d'Ukrainiens et de Blanc-Russiens, en sont moins attrayantes. Et on aime à reposer son regard sur toutes les tours d'églises qui se dessinent sur le ciel trop brillant, et qui apportent là-haut, au-dessus de cette bourgade où cinq races fourmillent, le témoignage obstiné des adorations de toutes sortes de croyants. On découvre dans le panorama de la ville un discret clocher catholique, d'imposantes cathédrales orthodoxes aux coupôles orientales, une prude église luthérienne, de mornes synagogues, et quelque part, oublié par les guerres de parti et de secte, la silhouette élégante d'un minaret. Sur l'autre rive, au sommet d'une colline qui monte à pic, c'est la citadelle turque, où règnent une solitude et un silence bien-faisants. Entre les bastions et les redoutes de cet ouvrage, qui fut, jadis, formidable, on voit, tout en bas et séparés de ces ruines par trois siècle d'isolement, les contours nets et précis d'une basilique chrétienne.

2. — AVANT L'OFFENSIVE.

Quand, il y a six semaines, le général Broussilof, encore

commandant du front Sud-Ouest, m'invita à venir dans ses armées, j'espérais que l'offensive dont tout le monde parlait, et à laquelle personne ne voulait croire, se produirait bientôt. La conviction avec laquelle le général annonçait cette reprise de l'action, par des armées sur lesquelles couraient tant de bruits alarmants, m'avait gagné.

A Kaméniets-Podolsk. les jours et puis les semaines passaient, et dans la garnison et dans les régiments on n'entendait que des discussions politiques et des déclarations sur les droits des soldats. Peu de préparation pour une grande offensive, sauf dans les états-majors, où l'on travaillait avec une énergie fiévreuse. On ordonnait bien des manœuvres d'entraînement, des exercices de grenades, de tir, de travaux de sape ; mais les soldats refusaient d'obéir, les comités des régiments ayant jugé ces fatigues inutiles après trois ans de guerre.

Et partout les *Bolcheviki* agissaient. Leurs sourdes menées, leur propagande infatigable continuaient à miner le prestige des officiers et à flatter chez les soldats les instincts d'indiscipline. Tout le monde parlait, les comités des compagnies, des régiments, des divisions, des corps d'armée, des armées, du groupe d'armées, avec une chaleur et une grandiloquence infatigables. On discutait, on critiquait, dans ces moments décisifs. Comment ces soldats excités contre leurs chefs et comment ces chefs exaspérés, depuis des mois, par les tracasseries les plus raffinées, par le mépris le plus insolent, retrouveraient-ils dans le combat la cohésion et la camaraderie ? Après tant de concessions, comment reprendre sur les hommes cet ascendant dont un chef a besoin pour les mener au combat ? Broussilof avait-il eu raison de plier sous l'orage subit, et le prestige du commandement allait-il se retrouver intact après un affreux cauchemar ?

Pour moi, je ne doutais pas que le soldat russe ne dût retrouver, au moment suprême de l'attaque, son imperturbable sang-froid et presque son enthousiasme guerrier. Mais je craignais qu'il n'eût plus la force morale de résister après l'attaque aux épreuves plus dangereuses que la mitraille et que le

corps à corps, c'est-à-dire à l'épuisement et à l'attente passive sur les positions conquises.

Le jeu va donc enfin recommencer. On m'a permis d'assister à l'offensive au milieu des régiments. Dans la nuit, c'est de nouveau le grondement des canons, et l'horizon s'éclaire aux gerbes de lumière qui montent aux nuages. De tout ce paysage en flammes sort un chuchotement irrité et indistinct, où percent seulement les exclamations sourdes et violentes des très grosses pièces. Nous concevons très bien ce que ces bombardements représentent de souffrances horribles et de privations intolérables. Mais une grande satisfaction nous remplit tous, et nous sourions en écoutant ces bruits infernaux, tandis qu'une lune très pure illumine les cimes des forêts, là-bas, sur les sommets des collines.

Des hourras se rapprochent et résonnent dans cette vallée. C'est Kérenski qui passe, infatigable, parmi les divisions qui demain monteront à l'assaut. La révolution, comme le tsarisme, réclame ses droits aux suprêmes sacrifices. Elle aura si peu changé la face des choses que ses promesses les plus solennelles font sourire, ici, à l'aspect glacial et indifférent de la mort. Et j'ai déjà maintes fois aperçu cet étonnement des esprits simples, surpris également par la futilité de leurs droits et par l'énormité de leurs devoirs.

3. — VERS LA LIGNE DE FEU.

1^{er} juillet 1917.

Le matin, à 5 heures, je pars à pied jusqu'au poste de commandement du 7^e C.A. de Sibérie. J'y trouve le commandant général Lavdovski et son chef d'état major, général Lignof. On est très content de la préparation d'artillerie, qui a été minutieuse par ce beau temps, et dans laquelle l'aviation française a joué un rôle considérable. L'attaque commencera à 10 heures. Les batteries qui continuent leur feu, mais mollement, commenceront la rafale à 9 heures.

Accompagné du colonel qui fait le service de liaison avec le front, je me rends chez le général Savéliéf, commandant la division qui mènera l'attaque principale. Il me reçoit dans son poste d'observation et m'explique la manœuvre du combat. Les Allemands occupent ici une très forte position en avant du sommet de la colline Dzike-Lani, dans la ligne de contre-pente. Leurs positions forment un saillant dans les lignes russes et dominant de 132 mètres toute la vallée de la Zlota-Lipa.

Il y a à Dzike-Lani une forte organisation de tranchées et de redoutes, que l'infanterie ne pourrait prendre sans l'énorme préparation d'artillerie qui a été poursuivie pendant deux jours et demi. Le fait que Dzike-Lani forme un saillant dans les lignes russes a facilité à notre artillerie un feu extrêmement concentré. Aussi, espère-t-on que la position ennemie sera « mûre pour l'attaque » (ce que les Allemands appellent *sturmreif*) au moment où l'assaut se déclanchera. On prendra d'abord le centre de Dzike-Lani ; on s'emparera ensuite de la Redoute Blanche, qui est aussi fortement située et domine la vallée de la Lipa ; en troisième lieu, on se tournera vers Mislouyka. Notre assaut sera exécuté par quatre régiments, qui sont indiqués sur le croquis : I, II, III et IV. Ils ont en face d'eux au moins cinq régiments allemands.

Le premier mouvement sera exécuté par les régiments I et II, qui pénétreront jusqu'à la ligne A-A. A ce moment, le régiment III avancera à son tour pour s'emparer de la Redoute Blanche. Le régiment IV, placé en réserve, enverra deux bataillons pour flanquer l'attaque principale.

...Il est 9 heures. Un feu terrible commence. Le sommet de Dzike-Lani est entouré d'un nuage de fumée et de poussière, à travers lequel percent des flocons blancs et de hautes colonnes noires. J'aurai juste le temps de me trouver en première ligne au moment de l'assaut.

Une chaleur accablante tombe d'un ciel de plomb. Je marche à pied en suivant la vallée. A des distances variant de 300 à 500 mètres, des postes sont placés. A chacun d'eux, il me faut réveiller un homme qui me conduira au poste suivant, où

un camarade le remplace. Je perds ainsi un temps précieux, car nous trouvons des postes où tout le monde ronfle, et il faut s'expliquer, endormir les soupçons que la paresse inspire.

Ce sont d'abord les troupes en réserve qui attendent en bas, derrière la digue du chemin de fer ; d'autres, plus près de la colline, et qui n'entreront dans la fournaise qu'en cas d'échec des premiers régiments. Elles se sont établies dans la craie du sol, dans des abris souterrains qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Argonne, particulièrement à ceux du Four de Paris, que j'ai visités en 1916.

L'ennemi semble avoir vu des mouvements suspects dans nos lignes : des shrapnells commencent à éclater au-dessus de la pente que nous occupons, et d'où l'attaque doit s'élancer dans un quart d'heure. Il y a un arrêt dans le mouvement en avant.

Je vois des soldats qui reviennent et s'abritent dans des boyaux de traverse, où ils n'ont rien à faire pour le moment. On leur crie : « Pourquoi retournez-vous, camarades ? En avant ! » Et, lentement, ils rentrent dans les rangs.

Des colonnes suivent les tranchées qui mènent au combat. Quelques-unes s'avancent, l'air assuré, les yeux brillants ; d'autres marchent sans enthousiasme. Il faut comprendre qu'aucun régiment n'a voulu intégralement s'élancer sur l'ennemi. On peut même considérer comme des *volontaires* tous les hommes que je vois maintenant s'approcher de la ligne d'assaut.

On leur a enseigné pendant quatre mois que c'est un péché de se battre ; on a essayé de ridiculiser ceux qui portent les médailles de Saint-Georges « pour bravoure ». Je comprends donc que certains hésitent un instant et peut-être se repentent d'avoir pris, hier, la résolution de combattre, alors qu'ils pourraient se trouver quelque part en arrière, tranquillement assis dans l'herbe, jouissant de la plénitude de vie qu'exhalent les paysages de juin, parmi toutes ces douces et gentilles populations de Petits-Russiens, chez lesquelles ils furent si bien accueillis...

Les Allemands n'avaient d'abord pas répondu au feu des batteries russes, espérant peut-être que, la préparation achevée, l'infanterie n'attaquerait pas. Mais maintenant leur défense devient sérieuse, à coups d'obus asphyxiants, et puis de grands obus brisants, qui répandent des pluies meurtrières d'éclats de fonte et de rocher.

Voici nos premiers blessés. Ils se traînent le long des tranchées. Ils ont le visage haut en couleur, le regard allumé. Ils crient : « En avant, *torarichtchil!* » D'autres : « Camarades, allez-y ! Mettez-les en pièces ! » Un autre, un gros gaillard, dont la jambe est probablement cassée : « Les Autrichiens sont fichus, finissez-en avec les Allemands ! » Et leurs terribles blessures finissent par encourager leurs camarades.

C'est la première fois que je les entends crier ainsi. Je me les rappelle, ces grands blessés de l'an 1915, dans les forêts de Volhynie, dans les plaines de Galicie, silencieux, sans cris, sans plaintes, couchés dans les charrettes, pensifs et résignés.

Leurs yeux, très doux et douloureux, vous suivaient, tandis que leur main impuissante esquissait un geste de salut. Ils semblaient faire pour d'autres hommes une guerre qui ne les regardait point. Ils n'avaient aucune responsabilité, aucune espérance dans leur vie interminable de fatigues et de privations. Ils n'avaient que la souffrance.

Combien tout cela semble changé aujourd'hui ! Ils se battent pour leur cause, et parce qu'ils le veulent. Je ne suis pas du tout certain qu'ils se battent pour une république, comme ils ont jusqu'ici fait la guerre pour un empire. Mais, s'ils souffrent cette fois, c'est parce qu'ils l'ont voulu, en hommes libres, et parce que le prix qu'ils attendent de leurs peines vaut bien les blessures qu'ils exhibent avec une visible fierté.

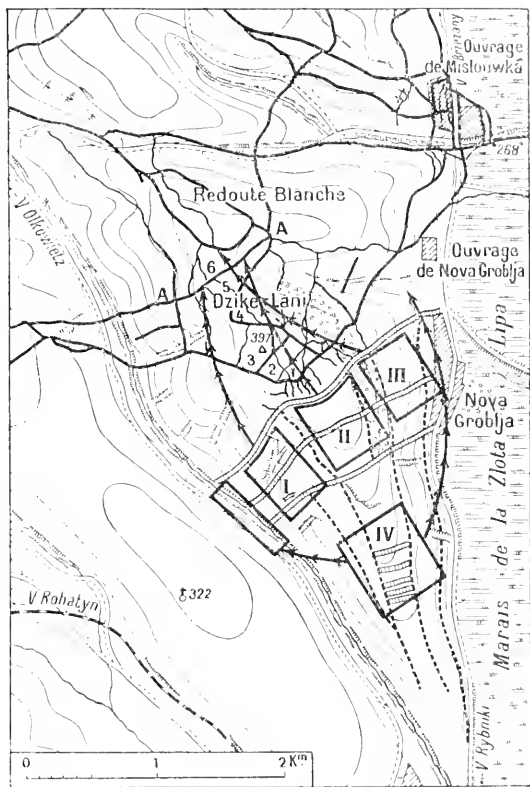
Ces cris des blessés, qu'on entend encore longtemps le long des boyaux par lesquels ils s'éloignent, ont fini de décider les soldats. Un frisson a passé tout d'un coup, très visible, le long des lignes. C'est l'appel des camarades qui entrent dans la



Croquis du soldat russe Anton Komachka : table des officiers étrangers au G. O. G. russe, avril 1917. De droite à gauche : général Janin, général Sir Williams, général baron Van Bijsterveld, colonel Marsengo, général Gauda, général comte Benno von Guericke, commandant Buchsenschultz.

fournaise déjà, et qui invoquent la fraternité de ceux qui sont en arrière.

J'ai vu tant de fois les élans subits de cette race qui est si



— Lignes Allemandes - - - Lignes Russes

CROQUIS DES POSITIONS DE COMBAT A DZIKA-LANY

lente à dépenser ses énergies, mais qui les verse aux vents sans les compter, dès qu'une idée irrésistible s'est emparée d'elle ! Désormais plus d'hésitations ! Je les vois s'avancer maintenant, ces braves soldats qui sont les premiers soldats au monde, comme je les ai vus tant de fois, sous le tsar, aller à l'assaut.

I. — L'ASSAUT.

La première vague est sortie des tranchées six minutes trop tôt, par suite d'un mauvais réglage des montres. Je suis donc en retard. Je rejoins la deuxième vague, et me mets à côté du lieutenant Glouchkof, qui commande une compagnie. Nous attendons le signal de départ. Il n'y a aucune possibilité pour moi, en ce moment, de rejoindre la première vague par ces tranchées remplies de soldats, et par lesquelles on ne saurait passer. J'attends donc à côté de Glouchkof, qui se tient très bien, et d'un petit soldat très brave, Alexandre Ignatief, lequel porte mon appareil. Je lui demande de temps en temps : « Tu n'as pas peur ? » Et sa réponse est invariablement : « Mítchevo ! »

Tout à coup, en bas, à notre gauche, nous voyons de toutes petites silhouettes qui courent vers nos lignes, irrégulièrement, par sauts brusques. Ce sont des Allemands qui vont se rendre. Et nos soldats de rire ! En haut, un aéroplane ennemi plane sur nos têtes. Mais une mitrailleuse commence son tir monotone, et il fait volte-face. Puis ce sont des cris : « En avant les mitrailleuses ! » Les lignes de téléphone semblent cassées, et on se crie les ordres d'un bout des tranchées à l'autre. Dans les boyaux parallèles, d'autres cris : « Avancez, la ...^e compagnie ! » Et, enfin, chez nous : « Avancez, la 12^e compagnie ! » Nous nous mettons en marche.

En première ligne, tout en avant de nos positions, encore une petite halte. Les blessés de la première vague reviennent, et, avec eux, un seul prisonnier. Le capitaine Régof, l'épaule percée, s'avance entouré de deux soldats qui ont chacun pris une mitrailleuse allemande, et qui se feraient tuer plutôt que de s'en séparer. Cette prise signifie pour eux la croix de Saint-Georges, et par conséquent toute une vie de liberté.

Le signal est donné. Nous escaladons le parapet avec notre toute petite compagnie, qui forme la deuxième vague d'assaut. La résistance ne sera pas forte, mais le bombardement devient de plus en plus intense. Les shrapnells et les gros obus font

un bruit singulier qui semble se prolonger à travers les rares silences. Les hommes sont superbes. Ni exhortations, ni supplications ne sont nécessaires. Il faut seulement de temps en temps les tirer des grands trous d'obus dans lesquels ils s'attardent.

Et, tout comme mes camarades russes, je les tire des entonnoirs : « *Vpériod, tovarichtchi.* » En avant, camarades ! Tous les officiers sont d'ailleurs magnifiques, froids, autoritaires, très habiles, d'une bravoure très simple, poussant leurs hommes. Mais ils ne leur parlent pas et cela a toujours été une cause d'étonnement pour moi toutes les fois que je les ai accompagnés au combat. Serait-ce parce que les soldats marchent sans qu'on les encourage, d'abord par devoir et ensuite par la passion guerrière qui se réveille en eux ?

Ce qui me surprend aujourd'hui, puisque j'en suis témoin pour la première fois, c'est qu'à côté des officiers, des soldats encouragent leurs camarades : « *Vpériod, tovarichtchi!* » Ces cris, calmes et autoritaires chez les officiers, sont passionnés chez les soldats.

Nous pénétrons dans les tranchées allemandes. Les prisonniers se font cueillir partout. Deux blessés allemands, attardés dans leur troisième ligne, sont soignés par nos soldats, parce que nos ambulanciers n'ont pas encore eu le temps de suivre les vagues d'assaut. J'ai pansé deux des nôtres, blessés par des balles de shrapnells à la tête. Et ce sont alors, pour cet insignifiant service qu'on rend, tandis qu'on est simplement apitoyé par tant de souffrances et un si simple héroïsme, des épanchements de tendresse et de reconnaissance, qui effraient presque.

5. — DANS LES LIGNES ALLEMANDES.

En troisième ligne ennemie — parce que les troupes d'occupation n'offrent plus ici aucune résistance — je m'aperçois que nous sommes fusillés par les Allemands qui se trouvent dans l'ouvrage de Mislouyka et qui menacent notre flanc droit.

Le lieutenant Zdorof, que j'avais vu auparavant, très brave et énergique, s'est installé ici avec deux ou trois mitrailleuses, pour repousser — si besoin en était — une attaque partant de Mishourka. Le régiment IV (voir la carte) doit protéger les flancs des colonnes d'attaque ; mais il ne faut pas compter sur les autres ; il faut tout attendre de soi-même. Ce Zdorof, très vif, et rendu nerveux par les dangers qu'il a traversés, excite les soldats qui passent à activer leur marche : « Courez plus vite, camarades ! Vos officiers vous ont devancés. Rejoignez-les. Battez-vous pour la République démocratique ! » Et à d'autres : « Attaquez aujourd'hui, mes camarades ! C'est pour la libre Russie ! » Je lui dis, — en passant, parce que j'ai hâte de rejoindre les autres : « C'est de ce jour que datera votre République ! » Mais il répond : « Non, ils se battront parce qu'ils appartiennent déjà à la Russie libre et à la grande République ! »

Nous nous donnons une poignée de main en nous quittant sous le feu des obus et sous la pluie de balles qui nous prend en enfilade. Mais je ne crois pas que la forme d'un régime puisse provoquer l'héroïsme.

Ces soldats se battent parce qu'ils le veulent, et aussi parce que, arrivés dans la fournaise, l'appel des combattants les pousse à ne pas abandonner leurs camarades, et plus encore, peut-être, parce qu'ils ont la vertu guerrière, le don du sacrifice, l'animalité saine et brusque.

Nous arrivons enfin dans la ligne 6. La première vagne s'y repose déjà. Le lieutenant Glouchkof, dont je m'étais séparé une dizaine de minutes auparavant, est tué. En général, les pertes sont élevées ; mais nous sommes dans la position ennemie. Pour peu que les troupes restent animées du même esprit combattif, et, pour peu que, sous l'influence d'un retour momentanément de l'ancienne discipline, elles occupent le terrain stoïquement (ce qui est plus pénible que de le conquérir), je ne doute pas que la journée que je viens de passer avec ces braves troupes ne soit décisive pour la campagne actuelle.

Les ambulanciers ne sont pas encore arrivés dans cette

sixième ligne allemande, dont nous nous sommes emparés après une marche d'une heure et demie. Il nous faut assister aux spectacles les plus épouvantables, découvrir des blessures si affreuses, des tortures si horribles, qu'on voudrait partir pour ne plus demeurer impuissant devant ces malheureux blessés, ne plus entendre leurs gémissements, ne plus voir leur sang se perdre par flots dans le sable ensoleillé.

Un paysan russe, le genou percé par un éclat d'obus et dont on a coupé les vêtements pour mettre rapidement un premier pansement sur sa blessure, est las d'attendre ; il se traîne, sur les mains et sur la jambe qui lui reste, à la rencontre des ambulanciers.

Je prends un autre blessé par le bras. Il a la mâchoire traversée par un projectile ; le sang lui sort du cou et de la bouche. Je le soutiens et, pour gagner du temps, nous quittons la tranchée tortueuse que suivent deux courants de soldats en direction inverse, et marchons en haut, à travers les champs, où tombent les obus et sillent les balles. Le pauvre bougre, qui fut sans doute très froid et flegmatique au combat, mais qui est affaibli par une abondante perte de sang, a pris peur. Chaque fois que le gazouillement d'un obus annonce une explosion prochaine, sa bouche ouverte d'écumie prend une expression d'effroi, et il se jette, en gémissant, dans un des milliers de trous d'obus dont le sommet est couvert.

Un peu plus loin, gît par terre un Allemand, blessé par les éclats d'un obus de gros calibre, sans doute en prenant un raccourci vers ses lignes. Je me penche un instant sur lui. Il râle, et des bruits très légers et très doux, qui sont peut-être des tendresses pour un être aimé, montent de ces pauvres restes humains. Le mourant ne semble plus souffrir, et ses yeux sans expression regardent un point du ciel, comme pour y fixer une pensée qui déjà s'enfuit.

Dans une tranchée moins remplie, je remets mon blessé à un poste d'ambulance. J'y apprends que Mislouyka est pris, ainsi que la Redoute Blanche.

A Rybniki, je me trouve tout d'un coup parmi les troupes

de réserve. Des soldats crient d'une façon très brutale : « C'est défendu de fumer ! » Je ne comprends pas, et, tout en continuant de fumer, j'interroge du regard. Mais on insiste : « Comment, cet officier allemand ose fumer ! » Cet incident manquait à cette journée ! Je riposte vertement : « Vous ne voyez pas, bande d'idiots, que je porte des décorations russes ? »

Ils sourient aussitôt. Ceux qui étaient tout près de me saluent et déclarent : « Mais on voit maintenant tout de suite qu'il est un des nôtres ! »

Le soir, chez le commandant du corps d'armée, j'entends, par contre, raconter qu'un officier allemand du 133^e d'infanterie de réserve avait demandé au capitaine S..., qui l'interrogeait : « Comment les Russes acceptent-ils d'être conduits à l'assaut par un officier français ? » Le capitaine S... s'était récrié et avait assuré son prisonnier qu'il se trompait, qu'il avait mal vu. On rechercha l'origine de cette confusion et on découvrit que c'était moi que l'Allemand avait pris pour un officier français. Il faudra décidément que je change mes costumes...

On peut me fournir maintenant des données plus précises sur l'action : la position de Dzike-Lani était défendue par six régiments, comprenant environ 13.000 à 15.000 hommes. C'étaient des régiments d'infanterie de réserve, le 164^e et le 133^e (21^e division de réserve), le 17^e et le 161^e (15^e division de réserve) et le 361^e et le 172^e (19^e ou 21^e division de réserve). 590 prisonniers sont restés entre nos mains, dont 5 officiers parmi lesquels un « major », le commandant de la position centrale de Dzike-Lani. Les Allemands ont subi de grosses pertes sur tout le front d'attaque, excepté dans la position centrale, composée d'abris souterrains profonds. On pouvait y entrer par des escaliers à 39 marches.

Le butin compte en outre 9 mitrailleuses prises à Mislouyka et 13 conquises à Dzike-Lani, ainsi que 9 canons de tranchée.

6. — RENCONTRE DE KÉRENSKI.

2 juillet.

Les Allemands bombardent la position conquise avec toutes les batteries dont ils disposent. De nos tranchées des gens reviennent, hagards, presque aveugles, trébuchant, heurtant à chaque pas les parois avec des gestes de fous. Quand je les interroge, ils répondent par des phrases qui n'ont pas de sens. Ce sont des contusionnés. Puis, des blessés, tordus par la douleur, mais ne criant plus vengeance comme hier. Le premier enthousiasme est passé. Et je vois des morts qu'on n'enterre pas et à côté desquels on se couche et on s'endort, comme si les malheureux camarades ensanglantés et mutilés dormaient aussi.

Et ensuite des groupes lamentables, composés de soldats chez qui la première ardeur est tombée, qui ne sont retenus par aucun sentiment de discipline et qui vont simplement manger et boire à Rybniki, à une heure de distance, abandonnant les lignes qui ont coûté le sang de tant de leurs frères.

A la fin de la journée, je rencontre Kérenski, qui fait le tour du front et qui vient causer avec les soldats. Après que je lui ai été présenté par le commandant du corps, nous échangeons quelques paroles. Il fait sur moi l'impression d'avoir de fortes convictions. Ayant appris que j'avais assisté à la bataille d'hier, il m'interroge sur le rôle que l'idée républicaine y a joué. Il me demande ensuite si les troupes qui ont pris Dzike-Lauï ont déployé à l'assaut des drapeaux rouges. Je dois lui répondre que je n'en ai vu aucun et même que j'ai vu très peu de cocardes rouges. Je mentionne pourtant le fait qu'un officier républicain a prononcé dans les tranchées des discours au nom de la République démocratique. J'aurais pu ajouter que l'attaque a réussi grâce aux qualités guerrières du Russe, et non par l'effet des nouvelles idées politiques, répandues d'une façon fort inopportune, et qui ont affaibli l'armée. Mais je garde cette opinion pour moi.

Kérenski signera ce soir même un décret, par lequel le

gouvernement provisoire fait à chaque régiment le don d'un drapeau rouge, pour remplacer celui avec lequel ils montèrent à l'assaut et indiquer sous quelle égide les soldats devront tenir leurs positions dans l'avenir. Je dois avouer que la couleur ne me dit rien. Mais on n'a pas encore trouvé le temps de remplacer les deux aigles qui flottaient si magnifiquement au-dessus des anciens champs de bataille...

Les régiments qui se sont battus hier ajouteront à leur nom : régiment du 18 juin (calendrier russe, en retard de treize jours sur le nôtre).

Le ministre de la Guerre est adoré des soldats, comme le fut le tsar et sans qu'on le comprenne ni qu'on le connaisse mieux. On le dit très ambitieux. Je le crois et je l'espère. Il a les yeux attentifs de ceux qui ne veulent pas perdre le contact avec la réalité. S'il commet des fautes, en introduisant de malheureux changements dans l'armée, je crois qu'il pêche par erreur, étant d'ailleurs d'accord avec les généraux les plus réputés. Car, s'il est ambitieux, il semble bon patriote et il donne l'impression d'être capable de mourir pour la cause qu'il embrasse.

... Ce soir, des contre-attaques se produisent, qu'on repousse. Toute la nuit, ce sont de terribles feux de barrage autour du sommet de Dzike-Lani qui semble être en flammes.

7. — CONVERSATIONS DE SOLDATS.

4 juillet.

Ce matin, le général Lavdovski m'apprend que le général Goutor, commandant le groupe d'armées, d'ailleurs sur sa proposition, m'a conféré le S.-Mladimir avec épées et rubans.

Hier encore, des contre-attaques de l'ennemi nous ont fait perdre quelques lignes. Les comités de soldats continuent leur propagande sous le feu de l'ennemi, et les hommes, oubliés des services de l'arrière, et manquant de nourriture, les écoutent. Heureusement les relations entre les officiers et les hommes s'améliorent silencieusement, par la tragique commu-

nauté des pertes, qui remontent, pour les soldats, à 30 %, pour les officiers à 70 %.

Je reviens chaque jour parcourir nos lignes qui sont vastes. A midi, aujourd'hui, je visite une ancienne tranchée allemande, la dernière que nous occupons encore, et y trouve un bataillon. Quand j'y retourne deux heures après, je n'y vois que huit officiers et trois soldats. Je demande aux officiers :

— Comment, les Boches sont à cinquante mètres, et vous êtes dix pour défendre votre tranchée ?

— Oui, mais l'autre bataillon n'est pas arrivé.

— Vous quittez vos lignes avant que les troupes de relève y soient ?

— Que voulez-vous, les soldats ont décidé qu'on était resté assez longtemps en première ligne.

Chaque jour, quand je retourne, tout seul, des tranchées à l'état-major, je suis accompagné par un grand nombre de soldats, qui vont en bas, à Rybniki, prendre le thé et qui abandonnent leurs positions, où reposent encore les corps de leurs camarades, tués pendant l'assaut. Et parmi les blessés qui se rendent aux lazarets, je remarque déjà un grand nombre d'hommes blessés à l'index de la main gauche.

5 juillet.

Dans les tranchées de Dzike-Lany, où je vais de nouveau passer la journée, des morceaux de morts partout, dans le fond des boyaux et contre les parapets. On les laisse pourrir en plein soleil, par groupes de quatre ou cinq. Je m'assieds près de deux cadavres russes, noircis par la chaleur, parmi une colonne en marche pour relever la dernière tranchée allemande, où nous tenons encore.

En face de moi, un vieux soldat à la figure ridée, aux yeux paisibles et doux. Après m'avoir regardé pendant quelque temps, il m'interpelle :

— Dis-moi, camarade, pourquoi cette guerre ?

J'essaie de lui expliquer, en mauvais russe, qu'il faut défen-

dre la liberté. Si elle est menacée, mieux vaut mourir que de subir la moindre contrainte.

— Et, dis-je, que vaut donc la vie ?

— Oui, répondit-il, c'est vrai, la vie vaut peu de chose !

Après un silence, je lui demande à mon tour :

— Et toi, camarade, pourquoi es-tu ici ? Après la révolution, tu pouvais retourner tranquillement chez toi !

— Ma foi, répond-il, je suis venu parce que tout le monde prétend qu'il le faut.

Ses regards se fixent sur les cadavres à côté de moi. Ensuite il lève les yeux vers moi, et dit avec un soupir :

— Ceux-là, du moins, ont la terre et la liberté (*Zemlia i Volia*, terme de propagande révolutionnaire). Il se tourne de nouveau vers les deux morts, et, s'adressant à son voisin :

— Qu'ils ont donc de belles bottes !... Il serait dommage de les laisser pourrir ici !

Mais quand il voit que je reste très froid et que je ne l'encourage nullement, il n'ose pas prendre les bottes. Puis à un cri qui retentit, tout le monde se lève, et nous allons occuper la tranchée à 50 mètres de l'ennemi.

Qu'est-il devenu, ce vieux soldat aux yeux doux, attentifs et cupides ?...

CHAPITRE VI

AVEC LA “DIVISION SAUVAGE” PENDANT

LA RETRAITE DE GALICIE

Staro-Poriéche, le 23 juillet/5 août 1917.

C'EST aujourd'hui, pour la première fois, depuis deux semaines, que je trouve le loisir d'arranger mes notes et de décrire mes impressions sur la retraite précipitée et douloureuse à travers la Galicie. Le régiment de cavalerie irrégulière, auquel j'ai été attaché, celui des Tchetchens, occupe ce village. Les deux colonels, l'aide de camp du régiment, et moi-même, nous nous sommes emparés d'un grand château d'origine polonaise où nous trouvons enfin, après de longues marches fatigantes, un peu de repos sous les hautes colonnades grecques et les sombres sapins séculaires.

Nous venons de vivre des jours tourmentés et pleins d'amertume. Combien tout aurait pu marcher autrement, avec notre énorme supériorité numérique, avec les magnifiques qualités guerrières que présentait l'armée russe avant qu'elle ne fût gâchée par la gigantesque aventure à laquelle on l'a livrée.

I. — LE GÉNÉRAL TCHOURÉMISSOFF.

La vaste opération du 1^{er} juillet avait été groupée par Bronsilof autour d'un mouvement qui devait nous assurer la posses-

sion de Lemberg. L'attaque principale, visant Lemberg par Bjéjeany, avait été confiée par le général Goutor, commandant le groupe d'armées du Sud-Ouest, au 7^e C.A. sibérien, supérieurement équipé, et dont l'attitude morale inspirait de l'optimisme.

Simultanément, le 22^e C.A., commandé par le général Tchérémissof, et occupant le secteur Nord de Stanislau, dut tenter une très forte démonstration destinée à donner le change à l'ennemi. Cette manœuvre ne pouvait d'ailleurs aboutir qu'à la prise des petites villes Galitch et Kalucz, après lesquelles elle devait se perdre dans une région sans importance politique, où les succès militaires seraient condamnés à la stérilité.

J'ai décrit, dans un chapitre précédent, comment les fortes positions de Dzike-Lany furent prises et perdues. D'autre part, le général Tchérémissof, malgré qu'il ne disposât que de trois cents pièces de campagne, franchit la Lomnitsa, prit Galitch, Kalucz, et réussit à s'y maintenir, même après qu'une partie du front de bataille eût été obligée de se retirer à cause de la scandaluse défaillance de deux régiments de la garde faisant partie de la 9^e armée. Ce succès fut d'autant plus remarquable, que, au milieu du mois de juillet, l'armée russe semblait définitivement atteinte par la propagande bolcheviste et par les doctrines militaires, plus dangereuses, des socialistes-révolutionnaires.

L'explication en est la suivante : le général Kornilof, commandant la 8^e armée, avait attaché au 12^e C.A. deux corps de troupes dans lesquels l'ancienne discipline s'était maintenue.

Le premier fut un petit groupe de deux « bataillons d'attaque », du capitaine Négentof, qui, sous les auspices de Kornilof, avait réuni des volontaires triés, ayant tous juré de ne jamais reculer, et formant, sous l'anarchie républicaine, une heureuse survivance de l'ancien régime.

Le second fut la division de cavaliers indigènes du Caucase, mieux connue sous le redoutable nom de « Division Sauvage ».

Lors de l'assaut général près de Stanislau, du 25 juin/8 juillet, les bataillons Négentof, sortis de leurs tranchées,

cinq minutes avant le signal du départ, traversèrent d'un seul bond les lignes autrichiennes et s'emparèrent des trente-quatre pièces de campagne que l'ennemi avait alignées pour enrayer l'avance russe. Les troupes autrichiennes, se sentant menacées au dos, n'offrirent qu'une faible résistance. Néanmoins, de lâches fuites des troupes révolutionnaires nécessitèrent, par deux fois, dans la semaine suivante, une nouvelle intervention des bataillons Négentsof.

La « Division Sauvage » entra en jeu, quelques jours plus tard, quand la ville de Kalucz, conquise par les soldats révolutionnaires qui y commirent ensuite de scandaleux excès et s'enivrèrent effroyablement, avait été libérée par les Autrichiens. Les cavaliers du Caucase, s'attaquant d'un bel entrain aux positions fortifiées de l'ennemi, reprirent la ville.

Les mérites exceptionnels de ces deux unités, que le maintien de l'ancienne discipline et un vif attachement au chef de l'armée avaient fait haïr des camarades révolutionnaires, et suspects au gouvernement provisoire, furent jugés inavouables par le général Tchérémissof. Sur la liste de propositions pour décorations et promotions, que le gouvernement lui avait demandée, il ne mentionna aucun nom d'officier ou de soldat, ni des bataillons d'attaque, ni de la division sauvage. Mais le général Kornilof, saisi de leurs plaintes, et anticipant son opposition aux méthodes de Kérenski, décora *proprio motu* chaque officier et chaque soldat des bataillons Négentsof, et plusieurs membres de la division du Caucase (1).

(1) Ces deux bataillons Négentsof furent, en juillet, changés en un régiment, comprenant une sotnia de cosaques du Don et quelques pièces de campagne : c'e fut le « Kornilofski Oudarni Polk », qui a, par la suite, joué un rôle si considérable sous Kornilof, Dénikine et Wrangel. Les demandes d'admission affluant de toutes les parties du front par dizaines de milliers, le capitaine Négentsof offrit au général Kornilof de former sur les mêmes bases tout un corps d'armée. Ce dernier, alléguant les soupçons immodérés du gouvernement provisoire avec lequel il désirait coopérer, et peut-être cédant en une justice immanente, déclina la proposition.

Chaque aspirant — officier ou soldat — au régiment d'attaque resta pendant deux semaines en observation dans une caserne spéciale, où des sous-officiers ancien régime contrôlaient sa tenue et son attitude politique. A l'expiration de ce terme, il était admis ou mis à la porte,

Mécontent du rôle secondaire que le commandant du groupe d'armées dans le plan d'ensemble des opérations avait assigné au 12^e corps, le général Tchérémissof essaya d'imposer au commandement une autre manœuvre et l'attribution à son C.A. de toutes les réserves du groupe Sud-Ouest. Le général Goutor, espérant un retour de la fortune, refusa. Mais, à l'état-major du 12^e corps, les officiers se promenaient avec les soldats, bras dessus, bras dessous, sous la surveillance paternelle du général Tchérémissof qui en fit parfois de même, ce qui le rendit extrêmement populaire. Le commissaire révolutionnaire de la 8^e armée, un praporetchik, pris d'amitié pour l'excellent général, jeta son poids démagogique dans la balance contre la mûre expérience du général Goutor, et, dans le désordre général, l'emporta sur le vieux chef.

Le gouvernement provisoire — en restant fidèle à son système — accusa des honteux échecs qui s'accumulaient, non les soldats, ni les nouveaux règlements ou la fatale désagrégation des esprits, mais les chefs, qu'il destitua en grand nombre et remplaça par de jeunes ambitieux qui hâtèrent la catastrophe finale.

Le général Tchérémissof, — tout en entamant des pourparlers secrets avec le Comité exécutif (bolchevik) de Petrograd, — profita des excellentes dispositions de Kérénski à son égard, amassait ses réserves pour frapper un grand coup, quand d'inouïes trahisons au Nord l'obligèrent à se retirer.

2. — SUR LA LOMINSA.

Maïdan, le 6-19 juillet.

Le 12^e C.A. est occupé à remanier son tout petit front d'attaque — hélas ! trop grand pour le nombre de ses forces effectives. La majorité des troupes est restée en arrière et refuse de

sans aucune explication. Chaque membre du régiment portait au bras gauche des chevrons noirs-rouges et une tête de mort. Les officiers sortaient généralement de la petite noblesse, à l'exception du prince Onkhtomski, aide de camp du régiment. Les hommes avaient presque tous été décorés d'une ou de plusieurs croix de Saint-Georges.

marcher. Il n'existe aucun moyen de les y forcer, tant que le gouvernement persiste à confier le sort de la Russie au bon vouloir des soldats, et la direction des affaires aux comités, indifférents et sceptiques, s'ils ne sont pas nettement hostiles à la guerre.

L'attitude des soldats frappe tout de suite par sa brutalité, comme elle frappait autrefois par une trop grande humilité. Certains officiers de l'état-major, qui font partie de comités militaires, ont pris peu à peu, en cajolant les réunions de soldats, des gestes et des manières plébésiennes, et ils parlent d'une façon véhémement, avec des intonations d'agitateur. Aussi vois-je avec surprise le général Tchérémissof faire les cent pas entre deux soldats.

On est parvenu au point de vouloir flatter les hommes et de chercher à obtenir d'eux, par une fausse camaraderie — qui ne trompe d'ailleurs personne — ce que le nouveau régime ne permet pas d'imposer par des sanctions disciplinaires. Le temps se perd à convaincre les réserves qu'il faut aller de l'avant et remplacer les camarades qui ont jusqu'ici tout fait, seuls. Heureusement, l'ennemi ne montre pas grande envie d'attaquer. Il espère probablement obtenir plus par la patience que par une opération hasardeuse.

Il reste pourtant parmi les soldats — dont la révolution n'a pu faire que de mauvais citoyens — un noyau d'hommes qui veulent se battre par sentiment de devoir, ou pour leur plaisir. En imitant les bataillons d'attaque du capitaine Négentsof, ils se sont enrôlés dans les « Smertielnia batalioni », ou « Bataillons de la Mort », qui, isolés, échappant au contrôle du haut commandement, sous des chefs de hasard, continuent à faire, à peu près seuls, la guerre contre l'ennemi national.

Pour les visiter, je prends, en auto, un chemin qui descend vers la vallée de la Lomnitsa. Sur la rive opposée, je vois les positions ennemies qui serpentent sur les pentes en face, et je quitte la voiture. Alors, c'est une promenade délicieuse dans la fraîcheur des forêts, par une de ces admirables routes de Galicie.

Tout d'un coup, à gauche, un commandement : « Smirno ! » Ce sont quelques centaines de soldats campant en pleine forêt, qui se lèvent à notre approche et se mettent à l'alignement. Ils sont, de leur libre gré, rentrés dans les préjugés disciplinaires de l'ancien régime.

Ce sont, sans exception, de jeunes gars, un peu apaches souvent, un peu brutaux, mais qui saluent et se redressent d'un air à la fois si sérieux et si naïf, qu'ils font sourire. Ils donnent presque l'impression de boys-scouts campant ici pour jouer, comme ceux de France et d'Angleterre, avec leur feu de bivouac et leur énorme drapeau rouge où sont dessinés une blanche tête de mort et des os blancs croisés. Mais en faisant la guerre pour leur plaisir, ils se tiennent très bien au feu, où on peut les mener quand on veut. D'ailleurs, discipline très rigoureuse.

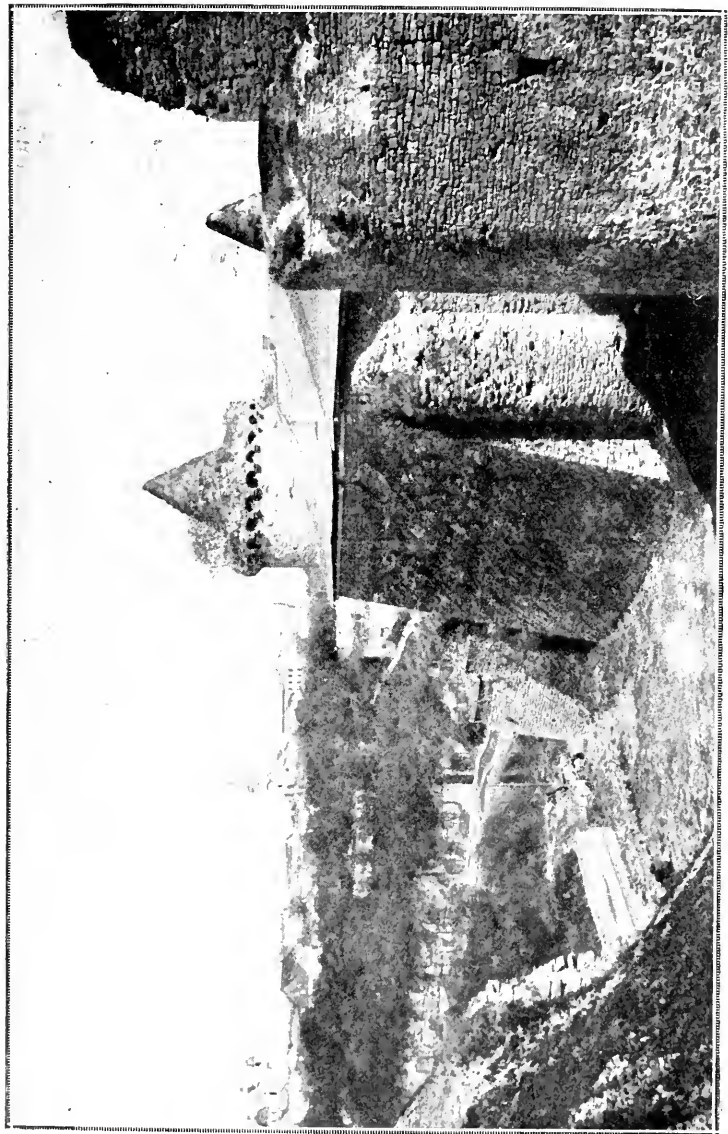
On me présente encore une jeune fille qui s'était d'abord cachée à notre approche. Elle a le type un peu masculin des conductrices de tramway anglaises, type énergique et agréable. Ioulia Kazanenko, Oukrainienne, a 21 ans. Elle a gagné deux croix de Saint-Georges et vient d'être proposée pour la troisième, après avoir été blessée à la main, par des éclats de grenade à main, pendant l'assaut du 25 juin. On ne peut rien reprocher à la jeune héroïne, sinon qu'elle a mis par ses rigueurs plusieurs jeunes officiers de son bataillon au désespoir.

3. — L'ÉTAT-MAJOR DES « SAUVAGES ».

Stanislan, le 7/20 juillet.

J'ai fait une visite à l'état-major de la célèbre « Division Sauvage » (1). Elle a joué un rôle assez important pendant la dernière avance, où les Circassiens ont chargé à l'arme blanche. Et c'est dans l'espoir de pouvoir participer à une de ces charges de cavalerie que je suis allé demander la permission d'accompagner ces régiments indigènes du Caucase.

(1) Partout où elle avait passé, en Roumanie, au début de l'an 1917, les autorités locales avaient invité les habitants à fermer leurs portes et de ne pas se montrer à ces farouches mais peu scrupuleux guerriers.



Kamenez-Podolsk : Vue de l'ancienne citadelle turque.

Ils se sont, avec la permission du général Kornilof, retirés du front pour donner du repos à leurs chevaux et pour célébrer la grande fête du Baïram. Car les cavaliers de la « Division Sauvage » sont presque tous musulmans.

Quand je me rends, de bonne heure, à Stanislav, en auto, pour rejoindre la 2^e brigade qui m'a invité à assister à sa fête, je dépasse à chaque instant les cavaliers circassiens attardés qui se pressent pour ne pas manquer le dîner collectif, les jeux, les courses qui rassembleront les tribus de mahométans, perdus dans cette vaste armée de chrétiens.

Ce qui m'inquiète, toutefois, c'est que tous les convois, toutes les charrettes chargées de foin, de vivres, de munitions, et tous les soldats qu'on voit se traîner dans les tourbillons de poussière, s'éloignent du front, et que personne ne semble se rendre aux premières lignes pour approvisionner ou relever les soldats épuisés qui occupent depuis deux semaines les tranchées conquises.

La « Division Sauvage », que j'ai entrevue plusieurs fois et que je vais revoir, est un des plus brillants corps de l'armée russe. Formé exclusivement de volontaires caucasiens et recrutant ses officiers de préférence parmi les grandes familles caucasiennes, il fut, depuis sa formation qui ne date que des premiers mois de la guerre, l'enfant chéri du gouvernement impérial. Pour cette raison, et pour des raisons politiques, le grand-duc Michel a été longtemps son commandant. Depuis, le frère du tsar a été remplacé par le prince Bagration, le meilleur gentilhomme et le plus grand seigneur du Caucase, le dernier descendant direct des Bagratides qui ont régné sur le royaume de Géorgie depuis le v^e siècle. Quand la famille est entrée dans la noblesse russe, le nom a été légèrement changé et le titre de prince a été le seul qu'on ait trouvé admissible en Russie. On le dit officier très capable. D'ailleurs, sa conversation est charmante et pleine d'intérêt. Manières très douces et cette véritable courtoisie qui est la politesse du cœur. Avec lui, malheureusement, la race royale des Bagratides s'éteindra.

Parmi les autres officiers de la « Division Sauvage », on

trouve nombre de têtes brûlées, d'une intrépidité et d'un élan, d'une intensité de vie toute méridionales. Tel officier a dû quitter son pays pour un meurtre — question de vendetta — et n'a été admis dans l'armée que lorsque la guerre a éclaté. Tel autre a été en Sibérie pour avoir tué son adversaire dans une rixe d'amour. La plupart sont très brillants officiers, extrêmement chics dans leurs costumes pittoresques du Caucase.

Une des aventures les plus extraordinaires a été celle du chef d'état-major de la division, le colonel Gatofski. Quelle carrière que celle de cet officier, joli page de l'empereur, breveté de l'école du G.E.M., qui parvient facilement au poste de chef d'état-major d'une division de cavalerie que commande un Karageorgeitch, frère du roi Pierre de Serbie, mais se trouvant en mauvais termes avec son chef, le soufflette ; qu'on dégrade ensuite ; qui, comme soldat-aviateur, pendant six mois, faisant tranquillement son devoir, gagne par une bravoure extrême les quatre croix de Saint-Georges, et auquel, au début de la révolution, on rend son grade.

Je ne puis pas m'empêcher de regarder du coin de l'œil avec admiration ce colonel qui soufflette des monseigneurs, et le général qui, évidemment, n'a pas peur d'un chef d'état-major aussi impétueux.

La « Division Sauvage », composée de mahométans, n'a pas de drapeaux, qui, sans exception, en Russie, portent des images saintes, bénies avec pompe par le haut clergé. Elle a, selon la mode turque, le *bountchouk*, la queue de cheval, suspendue à une hampe. Les régiments n'arborent que les fanions peints aux couleurs des *soldats*.

4. — LA FÊTE DU BAÏRAM.

Stanislaw, le 8/21 juillet.

Je suis aujourd'hui l'hôte de la 2^e brigade, composée des régiments tatare et tchetchen. Quand j'arrive, en auto, la table est dressée chez les Tchetchens, dans un verger où l'orchestre joue des mélodies du Caucase.

Le chef de la brigade, prince Fazonla-Mirza-Kadjar, oncle

du shah de Perse, de la vieille famille dynastique des Kadjar, me reçoit avec son air tranquille et parfaitement distingué de grand seigneur persan. Ensuite viennent les chefs des deux régiments, colonel Mouzoulaïef et prince géorgien Magalof, avec leurs seconds, les lieutenants-colonels O'Remm, de descendance irlandaise, et le vieux comte Komarovski; ils ont avec eux une suite brillante de jeunes officiers tatares, tchetchens, circassiens et russes.

Après un court déjeuner très gai, en plein air sous un ciel presque méridional, nous nous rendons au déjeuner du régiment des Tatares, qui bat son plein, où il faut recommencer, et où nous goûtons encore une fois ces étonnants plats caucasiens, composés de riz, de viandes, d'oignons et de raisins séchés.

Dans une grange, officiers et soldats sont entassés autour de tables qu'on a rangées en fer à cheval. Assis sur un banc trop étroit, pressé entre les princes Kadjar et Magalof, il faut que je m'habitue lentement à la pénombre, à ce groupe extraordinaire de gens de la cour et paysans, de gentilshommes campagnards et petits bandits caucasiens, tous armés de poignards étincelants, rassemblés avec une simplicité patriarcale, juchés les uns sur les autres, d'ailleurs tous très dignes et presque silencieux. Dans la mi-obscurité, je vois briller les yeux luisants et mobiles dans les visages basanés. Les hommes sont d'une politesse exquise envers les officiers, et cela reconforte après le désordre révolutionnaire.

Tout d'un coup, la musique commence à jouer : deux instruments monotones qui erient sans interruption une plainte assourdissante, et une sorte de musette nasillarde qui répète toujours la même mélodie, indéfiniment. Aussitôt, des soldats commencent une danse, et ensuite un officier danse aussi, sur la pointe de ses pieds agiles comme ceux d'une ballerine. Il danse très bien, le lieutenant Tlatof, avec ses yeux rians, fixés sur les miens, tandis qu'il s'approche et s'éloigne tour à tour, avec des mouvements des bras languissants et gracieux. Et les soldats se pressent autour de leur officier qui participe à leur

jeu, et l'applaudissent avec un sens très fin et très savant des distances, sentiment que le fantassin russe, dans de semblables circonstances, oublierait tout de suite.

Ensuite, ce sont en plein air des courses à cheval, des luttes, encore des danses au poignard entre des haies de spectateurs qui battent des mains et qui enflamment le danseur par leurs cris. Et enfin des exercices au sabre dans lesquels on passe à cheval, au galop, et on coupe des branches posées à quelques mètres de distance à gauche et à droite. Ils sont merveilleusement agiles, ces cavaliers du Caucase, qui aiment seulement les armes tranchantes. Ils dédaignent la lance, l'épée et le poignard, puisqu'ils considèrent les armes pointues comme traîtresses. Ils disent : « Ce sont les Juifs qui piquent. » Leur adresse s'exerce à donner des coups formidables qui coupent un cou d'homme, qui s'enfoncent de l'épaule jusqu'au cœur. Ou bien des coups dans l'eau qui ne doit pas rejaillir. Les officiers ont parfois des sabres qui datent de plusieurs siècles et qu'a fabriqués jadis, aux anciens temps, un célèbre armurier de Damas ou de Choucha.

Dans ces peuples guerriers du Caucase, la discipline est basée sur des traditions patriarcales. Les officiers russes sont entourés du même respect que leurs hommes témoignent aux chefs de leur tribus, à ces descendants des anciennes familles dynastiques du Caucase, des rois d'Abkhazie, de Nakhitchevan, ces Khans Chervachidzé, Nakhitchevanski, Jorjadzé, qui à côté du prince Fazoula, enflammés tout comme leurs soldats, suivent leurs danses, et participent à leurs jeux sportifs, comme ils partagent leur extrême mépris des dangers et de la mort.

Le soir, les princes Fazoula et Magalof me reconduisent à Stanislau en auto. Et là, déjà, des bruits alarmants flottent dans l'air. La population, respectée jusqu'ici par l'armée d'occupation, s'assemble dans les rues. Les soldats d'infanterie occupent en trop grand nombre les coins des trottoirs, discutent les nouvelles, les rumeurs qui précèdent les défaites et les paniques.

5. — CONVERSATION AVEC UN SOLDAT.

Stanislaw, le 9/22 juillet.

Le prince Bagration me montre une dépêche du général Kornilof, promu commandant du groupe d'armées du Sud-Ouest, qui, en des termes chaleureux, loue sa division de ce qu'elle a fait pendant l'avance sur Kalusz et prie les troupes du Caucase de vouloir bien suspendre les fêtes religieuses du Baïram pour venir protéger, dans la 11^e armée, des positions qu'une trahison subite et scandaleuse de deux régiments de la révolution, aussitôt suivie par d'autres libres citoyens, a, d'une façon inouïe, mises en danger.

Nous partirons donc demain pour cette armée, et nous nous réjouissons d'entrer bientôt en contact avec l'ennemi. Cependant, la division a beaucoup donné. Lorsque l'infanterie russe, en supériorité numérique sur l'ennemi, eut pris le 26 juin Babine, le 27 Bloudniki et Padvorki, assurant ainsi à l'infanterie le passage de la Lomuitsa, elle se trouva arrêtée sur l'autre rive de la rivière par de nouvelles lignes de fils de fer. Mais, après avoir défendu et dépassé Kalusz, elle s'est avancée jusqu'à Mossiska et Kopanka, où elle se heurta de nouveau — et cette fois définitivement — à une position préparée.

Un soldat, membre d'un comité de corps d'armée, a exprimé le désir de me questionner. Je me rends volontiers à son désir. Le gouvernement et le G.Q.G., qui a institué ces comités, les croit utiles à la continuation de la guerre ; mais je n'en suis point sûr.

Le soldat me demande pourquoi la France veut continuer la guerre. Je lui explique que, forcée, comme la Russie, à la faire, elle se trouve dans l'impossibilité de la finir maintenant.

— Le pays est épuisé, réplique-t-il. On a versé du sang pendant trois ans. Nous en avons assez.

Je réponds que l'ennemi est encore en Russie, qu'une paix allemande ferait perdre aux républicains russes tous les avantages qu'ils se promettent du nouveau régime, et que l'avenir de la Russie serait compromis par une attitude trop molle pendant ces mois qui peuvent être décisifs.

— Mais si nos soldats ne veulent plus se battre ?

— Eh bien ! dis-je, est-ce que cela dépend maintenant d'eux, qu'ils continuent, oui ou non, à se battre ?

— Dans une République démocratique, on ne peut pas faire la guerre contre la volonté des soldats !

— Oui, surtout s'il y a tant de mauvais citoyens parmi eux. Il faut, dans ce cas, employer quelques groupes d'autos-mitrailleuses contre les récalcitrants.

Mon interlocuteur se fâche alors et commence à épuiser son vocabulaire de propagandiste révolutionnaire contre la France, qui est une « République bourgeoise », tandis qu'au contraire la Russie est ou sera une véritable « République prolétaire », etc., etc.

Les trains des régiments quittent Stanislau ce soir. Les rues sont obstruées par les voitures, parce que ce départ, prenant tout de suite forme de retraite, inquiète les soldats des transports, qui sont peu militaires, qu'on tient toujours éloignés des batailles, qui ont « la fronsse » et se hâtent de détalier. Ce sont partout, dans l'obscurité, des jurons, des cris qui sortent des voitures arrêtées en quatre files, sur une longueur de plusieurs kilomètres.

Les bruits se précisent. A Tarnopol, l'infanterie a pillé et incendié la ville, en commettant des atrocités sans nombre. Stanislau verra-t-elle les mêmes hontes ? Je vois des soldats du train qui pillent des boutiques sous prétexte qu'il ne faut rien laisser aux Allemands. Ils entassent des ballots qu'ils abandonnent dans la boue. Je dois m'employer moi-même, pendant une nuit pénible, pour aider un restaurateur à défendre ses convertis, ses nappes et ses tables.

6. — SCÈNES DE RETRAITE.

Le 10/23 juillet.

Après un sommeil de trois heures, je me réveille en sursaut. La division est partie et il me faut la rejoindre coûte que coûte. Dans les rues, on voit des scènes d'une terrible désol-

tation. Et, puisque je porte l'uniforme, je suis en quelque sorte complice de ce désordre et j'en ressens une honte très vive. Une charrette qui passe, un cheval d'officier tenu à la bride par une ordonnance : je charge quelques effets dans la toute petite voiture et je pars à bride abattue pour retrouver ma « Division Sauvage ».

Je rejoins ses régiments déjà à Mikéintse, où ils attendent l'arrivée de leurs trains, à un carrefour où un autre convoi, immense, marchant vers le Sud, les a arrêtés.

Tout à coup, notre cortège s'ébranle, et, parce que je suis avec des officiers d'un régiment qui forme notre arrière-garde, je vois passer toutes les peuplades du Caucase, qui se sont volontairement engagées dans la « Division Sauvage » : les gens de Kabarda, ceux de Daghestan, les Tartares, les Tchetchens, les Circassiens, les Ingouchs, tous types orientaux, mais appartenant à cent races différentes, qui se sont croisées, ou qui, dans quelques endroits, vallées séparées ou crêtes inaccessibles, se sont maintenues pures. L'œil furtif et perçant, qui regarde surtout à la dérobée, la tenue nonchalante, mais d'une bravoure et d'une discipline à toute épreuve, ils manifestent un visible dédain pour l'infanterie, qui a décidément mauvaise tenue, et qui ne les aime pas. Sans hésitation, ils tourneraient leurs armes contre ces bandes indisciplinées qui, sans cohésion, sans chefs, traversent selon leur plaisir tout ce pays.

Enfin viennent les Turcomans, qui forment le plus extraordinaire régiment de Russie, et que le commandement a provisoirement attaché à notre division comme septième régiment. Sous d'énormes « papakhas » (bonnets noirs), leurs faces très brunes d'Arabes font une très martiale impression. Mais ce que nous ne cessons pas d'admirer, ce sont leurs chevaux, parfois de pur sang arabe, aux jambes fines et aux queues superbes, vibrants de feu, et qui peuvent galoper pendant des heures. Ces beaux soldats passent sans regarder personne, très fiers. Il y a un escadron entier monté sur des grisons, un autre sur de magnifiques chevaux noirs.

De temps en temps nous nous arrêtons dans un champ, pour nous reposer après cette nuit sans sommeil, et ce sont alors des spectacles inoubliables, pleins de vie et d'une beauté qui dépasse toutes les imaginations. Toute la plaine semble animée. Les officiers en leurs costumes superbes, aux capes rouges et jaune d'or, forment un groupe magnifique, et autour d'eux une multitude de chevaux broutent l'herbe, jusqu'à la crête des collines qui entourent ce fertile paradis galicien, sur lequel le soleil épand un glorieux rayonnement.

Un commandement retentit à travers la vallée, on le répète partout, et les régiments qui s'étaient rapprochés se séparent. On monte à cheval, on se met en lignes, on pique vers la voie, en brisant subitement les cortèges des troupes à pied et les trains des régiments, et on reprend majestueusement sa place dans l'énorme défilé, qui — nous commençons à le comprendre — signifie la retraite et l'abandon. Et je vois dans les yeux étonnés des soldats de la révolution l'admiration et la terreur que leur inspirent nos cavaliers impassibles.

A Kloubovtse, j'assiste à une scène pleine d'intérêt. Nous dépassons le régiment de Lithuanie, celui même qui a décidé du sort de la révolution dans les rues de Petrograd. Près d'une voiture de transport, dans laquelle un homme est étendu, un sous-officier à cheval, dans un état de fureur sourde. Les yeux semblent lui sortir des orbites. Il fouette de sa nagaïka l'homme couché, qui est ivre, et autour de lui les soldats du régiment semblent l'approuver. Il hurle :

— O cochon, tu es donc ivre ! Ce n'est vraiment pas le moment d'être ivre maintenant que nous allons à la bataille. Voilà donc la liberté, n'est-ce pas !

Et en se tournant vers ses camarades :

— Jetez-le dans le fossé. Je prends ceci sous ma responsabilité. Et que personne ne mette ce cochon dans sa voiture !

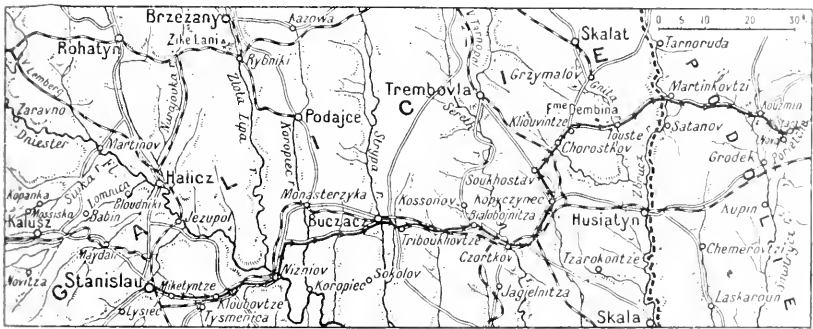
Ainsi fut fait. Le cortège se mit en route et l'homme, ivre et hébété, resta dans la boue.

Un officier aurait-il pu faire la même chose sans vexer ces soldats, si jaloux de leurs libertés ? Et que de tels sous-officiers

sont rares, malheureusement, parmi ces paysans dont on a déchaîné les mauvais instincts !

La principale vertu militaire du simple soldat russe est l'obéissance. Il se sent de plus en plus embarrassé par la fausse liberté que des combinaisons politiques lui ont donnée. Une forte voix qui crie, un bras de fer qui frappe, — et il comprend.

Nous ne ferons aujourd'hui que 35 kilomètres à peu près : l'ordre nous est venu de nous arrêter pour cette nuit à Nizniouf.



ITINÉRAIRE DE LA DIVISION SAUVAGE PENDANT LA RETRAITE DE GALICIE
JUILLET 1917.

Nous apprenons que, déjà, nos troupes au Nord de Stanislaw, abandonnées par les trains et les réserves, se replient sur la ville, et qu'ici et là nos batteries, dans une fuite précipitée, ont été abandonnées.

7. — AVEC TCHETCHIENS ET TATARES.

Le 11/24 juillet.

J'ai passé la nuit dans la chambre du colonel Mouzoulaïef, l'excellent commandant du régiment des Tchetchiens. Mes bagages, éparés sur différentes voitures, se perdent, mais je n'ai qu'à offrir un bon pourboire, et ils se retrouvent immédiatement.

Nous partons à 6 heures pour Monasterzyka et Buczacz. Le temps est excellent. Pendant notre trajet, nous sommes coupés

de la division, qui a quitté Nizniouf une heure après nous, et de tout le reste de l'armée. De temps en temps, une auto qui passe, un courrier au galop, nous renseignent bien vite sur la situation qui empire. Mais nous coupons vers Buczacz par de petites routes, nous passons les fleuves à gué pour faire boire les chevaux. L'insouciance martiale des hommes, l'attitude dégagée des officiers accroissent l'impression que nous faisons une simple promenade par des paysages qui sont d'une invraisemblable beauté. J'accompagne le régiment des Tatares, marchant en avant, entre les colonels, prince Magalof et comte Komarofski. Le premier extrêmement brillant officier, Géorgien à la culture européenne. L'autre, grand, très franc, le type de ces vieux gentilshommes russes d'un temps qui semblerait trop rude et surtout trop guerrier aux délicats d'aujourd'hui. Le comte Komarovsky fait la guerre pour la cinquième fois. Il a promené son activité et son enthousiasme du Transvaal à Pékin, de la Mandchourie aux Balkans. D'ailleurs, d'une très grande culture universitaire, méprisant tous les « bureaux », quoique lui-même breveté d'état-major. — et mauvaise langue spirituelle à tout casser.

Avant Buczacz, nous rejoignons sur la grande route les régiments d'infanterie qui marchent, sans officiers, en complet désordre. Des clameurs épouvantables : quelques conducteurs de voitures, hurlant sans trêve, fouettent leurs chevaux pour se forcer un passage à travers un inextricable chaos de camions, charrettes, calèches, remplis de fuyards, avec les plus invraisemblables collections de meubles, samovars, vases, porcs et sacs remplis d'objets pillés. Le prince Magalof, qui chevauche en tête, de notre régiment, ordonne au conducteur d'une voiturette de transport de l'arrêter, pour laisser passer ses cavaliers. Mais l'homme — moins par insolence peut-être que par une inertie orientale — continue tranquillement sa marche. Sur un ordre de notre chef, s'élancent plusieurs Tatares qui battent à pleins bras, de leurs formidables « nagaïkas », ce soldat de Kérenski, tout stupéfait de son infortune. Tout

autour, les soldats regardent, les yeux écarquillés d'étonnement : cela ne s'était plus vu sous le nouveau régime. Mais aucun cri de conscience, ni de protestation. Komarofsky crie : « Assez ! » Chacun retourne dans le rang, et nous continuons notre marche.

Il va sans dire que Buczacz, où l'armée révolutionnaire, sous le contrôle des comités gouvernementaux, a passé, est pillée de fond en comble, et à plusieurs endroits incendiée. Quelques cadavres d'habitants, et aussi de soldats révolutionnaires, exécutés par les bataillons Négentsof qui ont traversé la ville avant nous.

La division reste à Buczacz, nos régiments vont à Triboukhytse. Nous sommes de nouveau coupés du reste de l'armée, et seulement le soir, après le rétablissement des communications téléphoniques, nous apprenons ce qui se passe sur le front. Les Allemands ont pris Podajce, à une trentaine de kilomètres d'ici, et semblent s'approcher à marches accélérées.

Il se passe des choses épouvantables. Les réserves qui marchaient vers Podajce, pour secourir les troupes qui l'occupaient, ont partout été arrêtées par des individus en uniforme et en civil, qui les ont immobilisées par de fausses nouvelles, en les convainquant qu'elles seraient inévitablement prises si elles continuaient leur chemin. Les Allemands avancent à peu de frais.

C'est partout la même chose : les vieux soldats et les jeunes patriotes, consolidés par les officiers en des *bataillons smerti*, occupant les premières lignes, font généralement leur devoir. Mais, gagnées par une incessante propagande bolcheviste, les réserves, les troupes de relève, les services d'approvisionnement et de transport, pris par la panique, font le vide derrière ce tout mince cordon de combattants qui bientôt, à leur tour, n'ont qu'à se retirer, ou à se rendre à l'ennemi, s'ils s'aperçoivent trop tard de l'isolement complet dans lequel les ont laissés leurs camarades de l'arrière.

Et partout ce sont les Juifs qui font entendre à demi-mot que c'est la punition des pogroms de Kalucz, de Tarnopol, de

Stanislau, et des pillages systématiques de tous les villages de Galicie, par où l'infanterie de la liberté a passé. Et il se pourrait très bien, qu'à la punition céleste — combien méritée d'ailleurs — se soient ajoutées les vengeances humaines.

8. — SCÈNES DE PILLAGE ET DE DÉROUTE.

Triboukhovtse-Czortkof, le 12/25 juillet.

Nous voilà de nouveau en selle à 6 heures du matin. J'accompagne le docteur du régiment des Tchetchens. Suivis de nos ordonnances, nous sommes sur le point de prendre la chaussée vers Czortkof, quand nous entendons tout près des coups de fusil et des cris déchirants. L'ennemi est-il déjà si proche ? Il faut en avoir le cœur net. Nous piquons vers le village, où une autre partie de notre division vient de passer la nuit. Des scènes invraisemblables nous attendent, des femmes en pleurs, des enfants qui crient et qui nous implorent de ne pas leur faire de mal. Une vieille grand-mère avec sa fille et ses petits-enfants, en nous voyant, se sont mises à genoux dans la rue, devant nos chevaux, et nous prient de leur rendre justice : on leur a volé leurs dernières ressources en argent. Non l'ennemi, mais les soldats révolutionnaires, et des cavaliers de notre division, les Kabardiens, ont passé par là ⁽¹⁾. Dans une ferme, un vieillard se découvre. Sous son chapeau de feutre, on voit une fraîche blessure faite par un coup de sabre. Il semble n'avoir pas été assez prompt à donner sa montre et ses dernières couronnes. Le docteur, d'ailleurs aussi impuissant que tous les autres officiers de l'armée russe, panse le pauvre vieux diable, autour duquel des femmes et des petites filles, en sanglotant, se sont rassemblées.

Partout des maisons qui s'allument à l'horizon : là-bas, l'infanterie russe passe par les villages.

(1) Les musulmans du Caucase se battent pour des motifs séculaires : chacun veut regagner son village ou son « clan » avec une croix sur la poitrine et les poches pleines d'or. Pour se faire obéir par ces fatalistes intrépides, leurs officiers sont obligés de fermer souvent les yeux sur leurs *faiblesses*. Cela est dur pour les jeunes nobles sortis des écoles militaires du Nord, mais ils doivent s'y faire !

Après avoir fait une vingtaine de kilomètres, nous sommes arrêtés à Biélobojnitza par un ordre de la division. L'ennemi semble attaquer Buczacz. Et des cavaliers qui passent assurent que les réserves du front sont toutes en fuite. Il est 11 heures. Nos Tchetchens mènent leurs chevaux paître dans les champs d'avoine et d'orge. Les voitures de transport, sans relâche, se dirigent vers l'Est, pour mettre en sûreté les bagages de l'armée.

Tout d'un coup, de petits points apparaissent sur la crête des collines, qui limitent le paysage vers le Nord. La vue en est tellement extraordinaire que nous nous portons instinctivement au-devant de cette ligne vivante qui se rapproche. Et puis on voit que c'est l'avant-garde des déserteurs, gens sans fusils, sans sacs, et ne portant que leurs vêtements. Encore d'autres lignes qui approchent et descendent dans cette vallée qui semble vivre partout d'une vie fiévreuse. Ce sont des milliers de fuyards, tous pris d'une panique irrésistible, et qui se hâtent d'échapper à l'ennemi qu'ils n'ont même pas vu. Et nos cavaliers, avec leur discipline d'ancien régime, regardent avec surprise et ironie ce spectacle abominable.

Une auto paraît, au petit drapeau rouge, filant à toute vitesse : c'est un soldat, membre d'un comité de corps d'armée, qui a réquisitionné une auto militaire pour sa fuite avec ses « tovarichtchi ».

9. — LE TROUPEAU DES FUYARDS.

Czorthof, le 12/25 juillet.

Une estafette nous apporte l'ordre de nous rendre à Czortkof. Mais nous y sommes à peine depuis une heure qu'il nous faut repartir. Le rôle de notre division est subitement changé par la désertion monstrueuse de l'infanterie. Au lieu d'aller secourir les troupes de la 11^e armée, mises en danger par une défaillance locale, il faut, aux lieux mêmes où nous sommes, protéger une retraite générale qui menace de tourner au désastre.

On préparait déjà un repas, une bonne soupe dont l'odeur commençait à remplir la maison où nous sommes descendus, les colonels Mouzalaief et O'Remm et moi ; mais les ordres sont formels. Nous ferons une très forte reconnaissance avec une brigade entière : les régiments des Tatares et des Tchetchens.

Il est 7 heures. Le soleil couchant jette de longues ombres sur les voies encombrées par mille voitures, où les bagages des régiments et tous les objets volés sont entassés. Le mécontentement général se traduit par des tempêtes de jurons que de grands éclats de rire interrompent : il faut gravir une colline, et des dizaines de volontaires se présentent pour pousser les voitures avec de sauvages hurlements de plaisir. Ce sont de grands enfants, et au fond de bons diables, mais qui ont besoin de sentir la main d'un maître.

Le cortège de nos huit cents hommes est coupé par cet étonnant désordre. Et, tandis que nous attendons à cheval que toutes ces confusions et ces clameurs cessent, il se fait, tout d'un coup et partout, un grand silence à la vue d'une étrange procession qui arrive.

Ce sont des soldats hâves, sans fusils ni sacs, sans casquettes, avançant en désordre, les yeux hagards et fatigués, à la marche chancelante, vil troupeau égaré par la peur et livré à la faim. Quinze mille jeunes hommes passent ainsi en un quart d'heure, entre deux haies de cavaliers, abattus par la panique et les privations, et poursuivis par les moqueries et les cris de mépris de nos gens du Caucase. « O braves fantassins ! vous voulez vous battre avec les mains, camarades ? Retournez vite. Vous marchez vers l'ennemi ! »

En effet, ils retournent au front, ces quinze mille soldats révolutionnaires et libres, conduits par huit cosaques, lance au poing. Ils ne feraient qu'une impression piteuse avec leurs figures brutales et abattues, leurs mauvaises mines de chiens affamés, si on ne les savait pas coupables d'une si lâche trahison envers leur patrie. Aucun officier n'a manqué à ses devoirs. On n'apprend que plusieurs d'entre eux, abandonnés par leurs

hommes, ont péri à leurs postes. Les fuyards que le nouveau régime avait, sur leur seule conscience d'hommes libres, chargés de garder le nouveau gouvernement, armes en mains, ont manqué si unanimement à tous leurs devoirs qu'ils viennent de prouver en un jour la criminelle faiblesse et l'insolente stupidité de cette discipline inédite que des politiciens venaient de « fonder sur de nouvelles bases ».

10. — LA CAUSE DE L'INDISCIPLINE.

Un nouvel ordre du gouvernement provisoire nous apprend que les officiers auront désormais le droit de fusiller les pillards et les déserteurs. On vient donc, en haut lieu, de regretter cette liberté spéciale, concédée aux « tovarichtchi » par les socialistes-révolutionnaires conjoints aux bolcheviks pour les gagner à la légère aventure révolutionnaire, — et qui a été la liberté de fuir devant l'ennemi, d'abandonner les officiers et de commettre des atrocités et des vols partout.

Par cette nouvelle mesure, on prétend remettre sur les épaules des officiers la responsabilité des excès que les soldats commettront désormais. Malheureusement, on ne pourra remédier en un jour aux effroyables fautes qui ont été commises pendant de longs mois.

Rien de plus facile que d'abattre le maraudeur, le déserteur, si la grande masse des soldats, qui assistent à ces exécutions expéditives, les appuient unanimement et sur-le-champ. Il ne suffit pas de tuer deux ou trois hommes qui tournent le dos à l'ennemi, il faut avoir l'assentiment des autres, en même temps avertir ceux qui hésitent et encourager les braves.

On savait que, même pour les races les plus braves et instruites des autres nations de l'Europe, les armées ont en de tous les temps besoin de sanctions terribles contre les passions que les batailles et les défaites déchaînent. On en a libéré les soldats russes, qui, pour une grande partie, sont des âmes simples, et qui ont les goûts des simples pour le vol, l'ivresse, les violences.

On les a flattés d'une façon incompréhensible, de haut en bas (1), par des harangues qu'on se figurait enthousiastes et qui n'étaient que stupides, par des raisonnements plus ineptes que profonds. On a abaissé ainsi en trois mois une armée moderne au niveau d'une horde de la migration des peuples.

Et on veut maintenant, tout d'un coup, que ces centaines de mille « camarades », qui traversent, en les dévastant, ces vastes pays, et qu'on a méthodiquement encouragés à se cabrer contre toute parole d'autorité, soient maîtrisés par de tout jeunes sous-lieutenants, revolver en main, dont on a d'abord miné le prestige, et dont on exige qu'ils retrouvent leur autorité par des coups de feu, au milieu d'une universelle panique, isolés parmi des multitudes de paysans farouches, préparés aux révoltes et aux massacres ?

II. — PILLARDS. — REPRISE DU CONTACT AVEC L'ENNEMI.

Kopyczynec, le 13/26 juillet 1917.

Ce matin, notre corps d'armée, le 34^e, ne compte que 1.500 soldats. Et encore, sont-ils tous sûrs ? La retraite, qui est maintenant devenue un fait accompli, sera protégée par la cavalerie. Le 2^e corps de cavalerie se trouve autour de Kopy-

(1) Un général russe m'a raconté le fait suivant, caractéristique et très typique, auquel il a assisté :

Le général Kouropatkine se rendit un jour chez le ministre de la Guerre Kérenski. Il ne le trouva pas et se fit annoncer au chef de cabinet Iakoubovsky par l'aide de camp du ministre. La salle d'attente où il entra, était remplie de soldats qui venaient de profiter de leur droit de prétoriens pour causer avec le ministre de la Guerre. Ils avaient, comme de coutume, pris les meilleures places, et ils barraient les passages, assis ou debout, en des attitudes plus pittoresques que polies.

L'ancien généralissime de la guerre japonaise et ancien commandant du groupe d'armées Nord-Ouest fut reçu par le chef de cabinet, avec lequel il resta une dizaine de minutes. Lorsqu'il fut sorti, le chef de cabinet réprimanda l'aide de camp à voix si haute que ses paroles furent entendues par une partie des soldats :

— Comment, dit-il, vous laissez entrer le général Kouropatkine avant que son tour soit arrivé ? Si lui ou un autre général reviennent, une autre fois, faites-les attendre jusqu'à ce que tous les soldats qui seront arrivés avant eux aient eu leur audience !



Attaque du 47^e régiment sibérien, de la position fortifiée de Dzike-Lany,
le 1^{er} juillet 1917, sous un feu de barrage.

czynce, on vient de débarquer le 3^e corps de cavalerie vers le Nord, à Voloczycz, et nous commençons notre travail dès ce soir, à Khorotskof.

Un fait significatif : l'avance des Autrichiens, après notre retraite de la ligne de la Lomnitsa, a été si lente, que nos corps de patrouille chargés de retrouver le contact avec l'ennemi ont retrouvé des batteries que nous avons abandonnées pendant les premières paniques.

Pendant que nous nous préparons, rassemblés autour de la fontaine du village, au départ, un Juif très maigre, au teint bilieux, vient se plaindre qu'on lui ait pris son cheval. On le confie à deux Tatares qu'il accuse, pour qu'il leur désigne sa monture. Mais il refuse de les suivre, et sa frayeur est si vive devant l'attitude moqueuse des Tatares, qui sont évidemment des brigands, et devant les yeux froids et menaçants desquels il baisse les siens, qu'il inspire en même temps la pitié et la dérision. Komarovsky ordonne de lui rendre son cheval et il disparaît derrière une haie, où il « aura certainement du coton ».

Le régiment aligné s'ébranle. Nous cachons nos inquiétudes et nos douleurs derrière le magnifique appareil militaire de nos régiments. Notre musique joue cent mélodies que chaque Russe connaît : chansons populaires de Caucase, les *Brigands dans la forêt*, *Alla Verdi*, et surtout le célèbre chant épique du cosaque Stenko Razine, qui noie sa fière et heureuse fiancée dans les sombres eaux de la Volga.

Partout, laboureurs, femmes et enfants, sortent des maisons, et admirent l'allure guerrière de nos gens, qui semblent encore plus formidables dans la solitude qui se forme autour de nous. Nous nous redressons sur nos selles et oublions nos fatigues des derniers jours, pour faire de notre douloureuse fuite à travers des haies d'Autrichiens qui ne cachent souvent pas leur joie, une série d'entrées triomphales dans tous ces prospères villages que nous abandonnons peut-être pour toujours.

Mais, dans tous les villages que nous laissons de côté, des cavaliers Gabardines ou Ingoushs, après s'être écartés du rang,

enlèvent le bétail pour le vendre — la pointe du poignard sur la poitrine — au village suivant, où nos Tatares, à leur tour, les volent, pour les vendre au village suivant, et ainsi de suite.

Kliouvintse-Toouste, le 14/27 juillet.

J'ai passé la nuit avec le comte Komarovsky dans une de ces jolies et propres maisons galiciennes, peintes en couleurs claires du village de Khorotskov. A une heure du matin, un Tatar entre chez nous pour nous avertir de la part du prince Magalof que « la dernière ligne de l'infanterie vient de nous dépasser, qu'il ne se trouve plus rien entre nous et l'ennemi, et que nous ferons bien de nous tenir prêts à toutes les éventualités ».

Nous nous habillons et nous jetons de nouveau sur le lit pour attendre le signal du départ, qui s'effectue à 6 heures. Point d'ennemi ! Et c'est presque un désappointement pour nous que les Allemands, et surtout ces « uhlands » que nous avons attendus anxieusement et impatiemment pendant la nuit, ne nous aient pas rejoints. Ce serait une fête pour tous de les charger, à nombre égal, ou même s'ils nous étaient supérieurs en nombre.

Je trouve le prince Gagarine à Kliouvintse. Il a fait devant Kalusz une de ces jolies actions qui caractérisent le soldat né. Le nouveau régime l'avait écarté, et ce n'est que sur la prière unanime de tous les officiers de sa brigade qu'il a conservé son poste. Quels que puissent avoir été ses torts aux yeux des meneurs révolutionnaires, il les a largement rachetés par le fait suivant : la subite défaillance d'un régiment d'infanterie devant Kalusz jeta plus d'un millier d'hommes en désordre sur les réserves, et fut près de les entraîner dans leur fuite. Le prince Gagarine vit le danger, descendit de son cheval, harangua les soldats et réussit à les emmener avec lui, chargeant lui-même, sabre au poing, vers l'ennemi qui s'était avancé pour profiter du désordre, et qu'il rejeta tout de suite dans ses anciennes positions.

Le prince Gagarine me permet d'accompagner, pour quelque action que ce soit, les escadrons de ses deux régiments. Puisque la 3^e solnia du régiment des Circassiens doit aller prendre le contact avec l'ennemi, je me rends chez son commandant, le capitaine Boutchkief, qui me présente aux officiers qui partiront bientôt : les princes Mahomet-Ghirei et Seid-Pay, Krym-Chankalof et le lieutenant Kournakof.

Le village de Kliouvintse s'étend dans la petite vallée et remonte des deux côtés sur les collines qui longent la petite rivière la Tlodne-Strave.

Nous partons avec l'ordre de chercher le contact avec l'ennemi et de le charger à l'arme blanche, s'il insiste et s'approche. Partout apparaissent sur les collines en face des points noirs : des patrouilles d'infanterie, — et d'autres points qui marchent vite contre le fond clair du ciel : la cavalerie ennemie.

Notre grande crainte, ce sont les autos-mitrailleuses ennemies qui nous surprendraient sans que nous puissions nous défendre. Nous détruisons les petits ponts avec les mains, car nous n'avons pas de dynamite. Il faut disloquer une poutre avec nos sabres, et ensuite l'employer comme un levier pour enlever une par une les planches du pont.

La division est partie ; les régiments des Ingouchs et des Circassiens s'éloignent aussi, et notre demi-escadron reste pour surveiller l'ennemi. Les régiments de Kabarda et de Daghestan prennent position sur notre flanc gauche avec leurs mitrailleuses, tandis que les batteries de campagne de la division prennent à partie les groupes de cavaliers qui se montrent partout et bombardent les chemins vers Kliouvintse.

L'ennemi répond avec de petits obus de trois pouces, qui éclatent à shrapnells au-dessus de la principale route de communication, et que nous pouvons donc facilement éviter, en restant dans les champs.

Commence maintenant le léger flottement du « rideau vivant » que nous tendons devant l'armée en retraite. Il faut se montrer partout, faire semblant d'attaquer et tromper ainsi sur notre nombre et nos véritables intentions, mais sans être

jamais trop brusque et sans trop risquer. Notre division a excellente renommée chez l'ennemi, et cela nous sera fort utile pour le tenir à distance, l'effrayer s'il le faut, et surtout semer dans son esprit l'inquiétude et l'incertitude sur nos forces que ses craintes agrandiront. Pendant ce temps, notre brave infanterie et nos convois pourront se sauver.

Le danger est surtout dans la nature du terrain. En suivant une vallée, on arrive tout à coup à un point où une autre la coupe, et où on peut avoir été guetté avant d'avoir vu. En montant sur la crête, on est sûr d'être découvert par l'ennemi, et le charme de l'entreprise est mêlé d'un trop fort sentiment de danger. Je longe donc la crête à contre-pente.

À droite, trois cavaliers. Nous nous arrêtons pour distinguer qui ils sont. Deux d'entre eux nous imitent. Nous nous approchons prudemment : C'est le capitaine en second Baranof, du régiment des Ingoulsis. Nous nous serrons la main ici, loin derrière l'armée russe, dans ce terrain que l'ennemi a déjà occupé et qu'il semble de nouveau avoir abandonné. Mais une fusillade extrêmement vive à notre droite nous avertit que l'ennemi a simplement concentré ses efforts dans une autre direction. D'autres cavaliers nous appellent par de grands gestes de bras et nous filons à toute vitesse vers le lieu du nouveau combat.

Quatre mitrailleuses du régiment de Daghestan tirent vigoureusement sur l'ennemi qui semble avoir fait une attaque, qui s'est jeté à terre ou qui s'est retiré, qu'on ne voit donc plus, mais sur lequel on continue de diriger un feu extrêmement nourri.

Cette « bataille » manque d'intérêt et je rejoins, dans la nuit, le régiment des Tatares. L'ennemi ne veut pas mordre évidemment.

Quand nous nous approchons de Toonste, une maison flambe à notre droite. Je hasarde la remarque que cet incendie révolutionnaire signifie la joie d'avoir rendu à l'ennemi les annexions qui souillent la conscience russe. Mais on prétend qu'il n'est pas impossible que cette maison soit incendiée par des espions

dans le seul but de faire savoir aux Autrichiens où se trouve l'arrière-garde de l'armée russe.

Nous nous chauffons tous près de ce feu énorme, en un groupe pittoresque, où surtout les colonels prince Magalof, comte Komarovsky, Monzalaief et O'Rennin se font remarquer. De la petite ville en émoi, monte une tempête de bruits indécis, où se distinguent des jurons, des voix menaçantes, des hurlements de femme, des cris perçants d'enfants. Personne de nous ne semble rien remarquer. Je regarde mon ami, comte Bobrinski, jeune savant, homme distingué et aimable : il détourne le regard. Nos officiers aussi perdent lentement l'ascendant sur leurs hommes. Il faut les laisser faire aujourd'hui pour pouvoir demain compter sur eux. Je pousse un juron, et sans compagnon me rends en ville.

Dans toutes les maisons, les armoires et bahuts sont ouverts, les vêtements éparpillés, par terre. Les femmes pleurent, deux vieux Juifs me montrent de profondes blessures dans la poitrine, le cadavre d'un autre gît au milieu d'une pièce désolée. Je chasse quelques Ingoushs d'une maison qu'ils pillent, le poignard nu à la main. Des femmes, des vieillards me supplient de venir passer la nuit chez eux pour pouvoir les protéger, puisque les officiers ne le peuvent plus. Quel pouvoir occulte ces pauvres gens m'attribuent-ils donc ?

Plus tard, après avoir trouvé dans une maison juive un banc dur, pour m'y étendre durant les quatre heures que les chefs nous ont bien voulu laisser pour tout repos, j'entends dans la ville, partout, les bruits significatifs du pillage et de l'assassinat. Et je m'aperçois que la Russie vient de perdre infiniment plus que toute sa belle et importante conquête en Galicie et d'abandonner tous gages pour son avenir national, la solidarité et le sentiment de l'honneur dans les rangs de l'armée. Mais que signifient, pour ces bolcheviks, la solidarité et l'honneur de l'armée (1) !

(1) Comme chacun sait, les chefs bolcheviks se sont par la suite favorablement distingués des socialistes-révolutionnaires, par leur sens pratique et de saines méthodes dictatoriales qui sauvent en Russie ce que le tsarisme avait de plus solide et de plus bienfaisant.

Le 15/28 juillet.

Nous partons le matin, poursuivis par les malédictions de la population, chez laquelle notre armée révolutionnaire a réussi à réveiller toutes les sympathies pour sa dynastie et tous ses goûts pour un gouvernement doux sans sentimentalité, ferme sans cruauté. En dix jours, nos bandes de « nouveaux et libres citoyens » auxquels les socialistes-révolutionnaires ont pris l'unique religion politique dont ils furent capables, ont détruit la bonne renommée qu'avait jusque-là laissée l'armée tsariste pendant une domination modérée et saine de près de trois ans.

12. — UNE RECONNAISSANCE AVEC LES TATARES.

Martinkovtzi (frontière austro-russe), le 16/29 juillet.

La deuxième brigade a aujourd'hui le service de jour. J'obtiens du prince Magalof la permission d'accompagner ses Tatares qui, ce soir, rentreront en Autriche pour chercher le contact avec l'ennemi, dont nous ignorons les mouvements.

Le lieutenant musulman Zenal-Bek Sadekhof a reçu l'ordre d'aller me chercher à la 1^{re} sotnia avec ses vingt Tatares, et de fixer avec moi dès cette nuit la position exacte des Autrichiens près de la « ferme Dombina ».

L'ennemi ne semble pas nous poursuivre sérieusement. Notre infanterie est retournée en Autriche, et occupe près de Toouste des tranchées, qu'elle a le devoir de défendre, coûte que coûte. Les Autrichiens ont été vus à la ferme Dombino, à 6 kilomètres à l'Ouest de Toouste. Il faudra déterminer s'ils disposent là-bas de positions fixes.

Mon compagnon, Zenal-Bek-Sadekhof, propriétaire natif de Ghoncha, Sud des montagnes caucasiennes, s'est engagé comme volontaire au commencement de la guerre. Après avoir gagné, comme soldat, pendant des reconnaissances importantes et dangereuses dans les Karpathes, trois ou quatre croix de Saint-Georges, ce gentilhomme a été promu officier. On le choisit pour les petits coups de main, qui exigent de l'officier

de rares qualités de bravoure, de sang-froid et d'intelligence. Je suis donc enchanté de l'accompagner.

Les hommes sont pleins d'entrain. L'un d'eux nous amuse, en chevachant à la tête de notre colonne, jambes en l'air, pendant un temps considérable. Quand Zenal-Bek, pour un motif ou un autre, quitte notre groupe, j'en prends la direction, jusqu'à ce qu'il l'ait rejoint, et nos cavaliers règlent la marche de leurs chevaux à celle du mien. La bonne humeur de ces gens ne quitte jamais une gravité orientale qui prête au plus petit soldat un air de distinction.

Lorsque nous nous approchons de Toouste, un mouvement insolite de gens qui vont et viennent, nous frappe de loin. C'est un petit détachement d'infanterie russe qui, à travers une immense contrée, délaissée par les armées de la révolution, est venu ici occuper une tranchée avancée tout près du village, à contre-pente de la colline qu'il domine. Pourquoi le poids de la guerre pèse-t-il sur un si petit nombre d'hommes dans cet immense pays ? Déjà au commencement de la campagne, on ne pouvait pas s'empêcher de remarquer le contraste qui éclatait entre la zone de la guerre avec ses souffrances et privations inouïes et celle de l'arrière, qui semblait si peu se soucier des sacrifices de la première ligne.

La défense du pays qui fut jadis la « Sainte Russie », et qui est maintenant une terre en quelque sorte neutre, pour ainsi dire « internationale », est confiée à un petit nombre de volontaires qui forme à peu près la cent vingtième partie de l'armée russe.

Nous descendons pour causer avec ces hommes que nous ne pouvons qu'estimer, parce que l'entière propagande de la révolution, si l'on excepte un petit nombre de phrases évidemment hypocrites, a tendu à leur faire oublier leur patrie et leurs devoirs historiques. Ils ont l'aspect hâve et semblent dépourvus de cet orgueil militaire qui me semble indispensable pour compenser, chez des gens prêts à mourir, la perspective de la mort et les mille privations quotidiennes.

On observe si souvent sur le théâtre de la guerre — et je

J'avais particulièrement remarqué pendant mon séjour dans l'armée russe en 1915 — une santé excessive, le bon appétit, la bonne humeur et le goût de vivre au moment même où on va risquer sa vie pour un rien. Rien de cela chez ces gens, qui font l'impression de pauvres diables déterminés à faire leur devoir, mais peut-être chancelants en leurs décisions, et sans ce robuste enthousiasme qu'avaient en 1915 les plus mauvais bataillons russes.

Mon ami Zenal-Bek va leur remonter le moral. Il parle très bien, mon bon Sadekhof, avec sa voix sympathique et douce et ses gestes simples et courtois. Aussi les soldats sont-ils, au fond, d'accord avec lui, et, s'ils font des objections, c'est parce qu'ils mettent un temps convenable à se laisser gagner. Tout ce qu'ils disent semble si clair :

— Nos soldats sont égarés, dit l'un d'eux ; aujourd'hui on leur dit ceci, demain on leur crie cela ! Ils ne savent que faire !

— Vous êtes braves, réplique le gentilhomme circassien ; tout le monde sait que le soldat russe est brave ! Mais on vous a mis des idées dans la tête que vous ne comprenez peut-être pas tout à fait. Comment, dans un régiment, les ordres peuvent-ils être donnés par trois ou quatre chefs en même temps ?

— Que voulez-vous, répond un soldat, la plupart de nos gens ne savent pas lire ou écrire. En France et en Angleterre, cela doit être tout autrement.

Et tous me regardent.

Je parle alors en mon mauvais russe de la liberté, dont tous les mauvais et faux esprits ont la bouche pleine ; j'affirme qu'elle vaut plus que tout au monde, plus que la prospérité, plus que le bonheur, plus que la civilisation, qu'elle mérite d'être défendue au prix même de la vie, parce que la vie n'a de valeur sans elle.

Et nous conversons ainsi quelque temps avec ces braves gens, plus malheureux d'être laissés à leurs raisonnements.

A un commandement de Zenal-Bek, nos cavaliers montent en selle, agiles et superbes. Notre cavalcade s'éloigne, suivie



MLIBNSKI parmi les soldats. A côté de lui, le général Lavlovski.



longtemps des yeux par ce petit groupe de pauvres troupiers perdus dans l'immensité du paysage et dans les solitudes du doute et de la défaite.

.....

Lentement, la nuit commence à vivre. Du Nord au Sud nous viennent des fantassins montés, des cavaliers de divers régiments, etc., une troupe de Kabardiens. Nos chevaux sont attachés à la haie qui forme la lisière de Toouste et nous tenons un conseil de guerre. Les ennemis qui viennent de tirer sur les nôtres se trouvent en avant de la ferme Dembina et nous irons d'abord par petits groupes en trois directions chercher le contact avec eux.

Je pars avec les fantassins sous les ordres du lieutenant Karéline. Nous sommes sept, trois officiers, trois soldats et moi. D'autres groupes de sept ou huit hommes partent en même temps que nous et nous quittent à la sortie du village.

Nous sortons de la nuit et découvrons en face de nous, très nettement, les lignes des crêtes où une lune très claire descend dans un ciel pur. Il est impossible à l'ennemi de nous voir sur nos chevaux que nous avons tous choisis de couleur sombre, bien entendu.

Mais nous venons à peine de monter la première pente qu'une vive lueur, derrière nous, nous oblige à nous retourner : on vient d'incendier une maison, et cette lueur, qui semble immense dans cette partie si obscure du ciel, nous éclaire. Notre avantage est perdu et nos mouvements doivent être parfaitement visibles devant le brasier.

Nous continuons prudemment notre marche, d'abord en suivant un chemin entre des champs d'orge et de maïs. Puis nous piquons vers le Sud-Ouest, à travers des blés mûrs, vers un autre chemin parallèle au premier. Tout d'un coup, à notre droite et à notre gauche, nous distinguons d'assez nombreuses silhouettes en mouvement pour nous tourner. Il ne nous reste que la retraite devant l'incertitude du nombre des ennemis.

Nous filons en galopant à travers champs et rapportons au lieutenant Zenal-Bek, qui s'est promu commandant en chef, le résultat de notre promenade.

Puis, sous ses ordres, nous repartons, à vingt cavaliers, cette fois. L'incendie de tout à l'heure s'est éteint, et nous commençons notre deuxième expédition de nouveau dans l'obscurité. Mais à peine sommes-nous en pleins champs, que le ciel, derrière nous, est de nouveau éclairé par des flammes : une seconde maison a été incendiée. Et quoique nous ayons maintenant les chances contre nous — parce que la lune a disparu et l'ennemi est devenu invisible — nous continuons notre marche silencieuse.

Cette fois nous n'irons pas aussi loin. A peine avons-nous atteint le premier chemin, dont je parlais tout à l'heure, qu'un feu bien nourri éclate, de différents côtés à la fois. Nous répondons à la fusillade, mais les coups de fusil partent de trop bas : ce sont des gens à pied qui tirent. Nous sommes à cheval, placés contre un ciel allumé par un incendie qui vient d'atteindre son maximum, tous parfaitement visibles, et impuissants contre ce poste ou cette patrouille, qui s'est cachée dans la nuit et qui tire à l'abri des balles explosives, dont je vois, en galopant, les petites flammes blanches et un peu bleuâtres dans l'herbe, lorsque les projectiles ont rencontré un corps dur.

Quelques-uns de nos chevaux, effrayés, prennent le mors aux dents ; les autres suivent. C'est une folle chevauchée dans la nuit. J'ai perdu mes étriers, j'essaie en vain pendant quelques minutes de retenir mon cheval, et je dois sauter, en serrant la selle des genoux, un ruisseau qui coule par la vallée.

Après avoir réussi à calmer nos bêtes, nous prenons le pas près du village. Partout les coups de feu éclatent. Toutes nos reconnaissances semblent s'être heurtées à l'ennemi en éveil. Si les deux maisons n'ont pas été incendiées par ses espions, le hasard l'a admirablement aidé.

13. — LES PETITES FILLES DANS LE CHAMP DE MAÏS.

Près Touuste, le 17/30 juillet.

Il semble impossible à Zenal-Bek — et je suis de son avis — de continuer nos reconnaissances cette nuit. Nous prendrons quelques heures de repos — il est trois heures et demie — et reviendrons demain matin à nos projets.

Huit officiers s'étendent sur les tables et par terre dans une petite ferme où une vieille femme grommelante les aide le plus lentement possible. Nos Tatares sont occupés à plumer un grand nombre de poules, dont la mort a visiblement augmenté la mauvaise humeur de la vieille. Ils ont allumé, dans la petite cheminée, un immense feu, dans lequel ils suspendent deux grandes chaudières à trois fusils en faisceau.

Je sors dans la nuit claire. Contre la haie, une cinquantaine de chevaux sont attachés, et près d'eux dorment dans l'herbe nos Tatares, les Kabardiens, enveloppés de leurs capotes grises ou de leurs énormes manteaux noirs. Chacun tient son fusil à la main, et ne le lâche pas dans le sommeil. A gauche et à droite, des cavaliers — nos avant-postes — à quelques centaines de mètres de nous, et sur le pont, gardent le sommeil des autres.

J'entre dans une maison pour y chercher un lit : je ne redoute pas les duretés de la vie militaire, mais préfère le confort. Un vieillard, bientôt accompagné d'une fille de dix ans, sort, à peine habillé, de sa chambre, et me demande ce que je désire. Nous nous mettons à causer. Il s'est battu pendant la guerre de 1866. Après une vie de travail difficile, il a accumulé une toute petite aisance, une ferme, une terre bien labourée, des vaches, des moutons, des meubles qui lui appartiennent. Tout cela lui semblait si sûr, si bien protégé contre les à-coups de la vie. Et même, quand la guerre a éclaté, les Russes sont entrés sans rendre aux habitants la vie trop désagréable. Pas d'excès, pas d'abus : les soldats s'habituèrent à vivre parmi les villageois. Les officiers les tenaient bien en mains. Le cœur des habitants — et certainement son vieux

cœur d'ancien soldat — battait pour la patrie galicienne, mais il avait presque commencé à sympathiser avec l'envahisseur.

Comme tout cela lui semble changé maintenant ! « Ils font absolument ce qu'ils veulent ! » Les soldats russes entrent à chaque instant dans les fermes, sabre au clair, et prennent ce que bon leur semble. Sa maison a été quatre fois pillée. On traite les Juifs d'une façon pire. Envers eux, tout est permis, parce qu'ils amassent plus d'objets qui tentent les paysans russes, tandis que les cultivateurs ont de plus simples ustensiles qui n'attirent guère les pillards.

La petite fille, qui a des yeux admirables, très clairs et tout enfantins, commence subitement à sangloter. Je demande au grand-père ce qui l'attriste. « Si vous saviez, répond-il, ce que tout cela signifie pour une enfant délicate comme notre petite Maria. Les soldats qui entrent, qui bousculent tout, qui me menacent, bien inutilement — parce que je ne me défends pas — qui font tout passer dans leurs mains, cherchent dans les armoires, jettent par terre et brisent ce qui ne leur convient pas, avec des jurons et de vilains propos ; parfois, ils sont ivres. Sa mère et sa grand-mère se sont enfuies après la première invasion et je ne sais pas ce qu'elles sont devenues. »

Je demande si Maria a des frères et des sœurs. « Oui, elle a deux petites sœurs, de six et de huit ans. Ce sont mes trois petits-enfants. Maria a voulu rester près de son grand-père, mais les deux autres gosses ont creusé pendant la journée un grand trou dans le jardin : bien cachées parmi les maïs, elles y passent la nuit froide, pour ne pas tomber dans les mains de ces gens terribles. Si vous saviez combien tout a changé pour nous avec la révolution russe ! »

Le vieux m'offre un lit, du lait, des fruits, et me remercie de lui avoir si gentiment parlé. « Si vous saviez combien cela fait du bien d'être gentiment traité, d'entendre de bonnes paroles, et de ne pas sentir à chaque phrase la menace de la baïonnette ou du sabre. Maria, baise la main de cet officier. » Mais je ne laisse pas faire. Je lui dis qu'il serait bien cruel de n'être pas gentil pour un vieillard et une si douce petite fille.

Maria me montre ses trésors, qu'elle a mis à l'abri des convoitises des « cosaques ». Ce sont une ardoise, une poupée très « amochée », un livre aux gravures en couleurs, et d'autres choses très précieuses, qu'elle aurait défendues même contre les sabres de ces vilains soldats ivres.

Les deux maisons qui ont flambé dans la nuit ont épouventé le vieillard et les petites filles. Mais celles-ci reviennent. La petite Maria est allée les chercher, et j'en suis entouré, et toutes doivent me baiser la main dans cette nuit obscure que l'aurore éclaire déjà.

Je ne puis pas trouver le sommeil, comme d'ailleurs nulle part dans ces lits infects de paysans, remplis de vermine. Et j'entends pendant les trois heures qui me restent le murmure des voix des enfants — bien douces pour ne pas me gêner — qui se sentent rassurées par ma présence, mais que le hennissement des chevaux et les voix rauques des soldats à chaque instant ramènent à la réalité.

Je réussis avec grande difficulté à mettre un peu d'argent dans la main de la petite fille, et je retourne au bivouac. Les officiers dorment dans un chaos indescriptible. Le feu flambe toujours. Tous les fagots de la vieille y ont passé. La soupe — où les soldats font délicieusement cuire une dizaine de poules — n'est pas encore prête. On alimente le feu qui donne un aspect d'incendie à la chambre en désordre : les meubles, les chaises, armoires, nombre de petits articles de ménage sont avec une remarquable adresse mis en pièces à coups de sabre par un de nos Tatares. Un autre les jette au feu. Un troisième remue le précieux potage avec sa « chachka », son poignard à manche argenté. Ils font ces travaux à grand tapage, en fredonnant leurs airs du Caucase, ou en parlant leurs dialectes nasillards et lents.

Après avoir mangé chacun sa poule, avec les mains et les poignards, bien entendu, et sous les malédictions de la pauvre vieille, dont les yeux séchés semblent continuer à pleurer, nous nous éloignons du village. En effet, une patrouille est venue

annoncer ce matin — tandis que nous dormions — que les chemins où nous nous sommes cette nuit heurtés à la résistance ennemie sont pour le moment accessibles, si l'on excepte des coup de fusil tirés de très loin. Nous n'avons donc eu affaire cette nuit qu'à des avant-postes.

Le village de Toonste est abandonné par les habitants qui ont passé à l'ennemi. Nous attendons de nouveaux ordres dans une maisonnette délaissée, ou Zenal-Bek fait cuire un mouton qu'on a sur ses ordres vraiment acheté, un admirable « chachlik » caucasien : de petits morceaux de viande, enfilés à une branche de saule, et rôtis au feu.

Les ordres viennent : notre mission est accomplie. Une reconnaissance des Ingoulsis vient nous remplacer. Je m'informe auprès du commandant Moukhine sur cette mission, s'il peut m'assurer qu'on ira jusque chez l'ennemi. Mais, comme il ne peut rien me promettre, je cède aux instances de Zenal-Bek et m'en retourne avec lui.

Pour nos chevaux ce sont des journées admirables. Nous leur faisons manger dans les champs l'avoine, l'orge, le maïs, qui sont tout frais. Ils boivent dans les rivières que nous passons à gué, souvent enfoncés dans l'eau jusqu'à la selle. Et nous aussi, nous réjouissons de ces fatigues qui sont parfois intolérables, mais dont on sort toujours endurci, plus intrépide et plus vigoureux.

11. — RETOUR ET FIN DE L'AVENTURE.

Staro-Poriétshe, le 18 juillet/1^{er} août.

A Martinkovtse, nous ne trouvons plus notre régiment. Il faut donc repartir à l'instant dans la direction de Kouzmine, où on nous assure qu'il s'est rendu, sans avoir d'ailleurs laissé pour nous la moindre indication.

Les deux régiments avec lesquels je me suis trouvé continuellement en contact, ceux des Tchetchens et des Tatares, ont été séjournés à Novo et à Staro-Poriétshe. Je partage avec les deux excellents colonels Mouzalaïef et O'Remm et l'aide

de camp du régiment, un magnifique château d'origine polonaise, où nous trouvons enfin, après notre odyssee de neuf jours, le repos chez un Russe, M. Nikitine. Après avoir pris congé de ces officiers, je rends une visite à l'état-major de la division.

Il est logé dans le château d'une princesse Czartoriska. Le prince Bagration, avec qui je passe ma dernière soirée, me décrit les attaques auxquelles il a assisté pendant la grande guerre, et m'invite, dès que ses troupes se seront reposées, à venir dans ses régiments accompagner les assauts de ses cavaliers caucasiens (1).

(1) Bientôt, la division du général Bagration, appelée par Kornilof pour souligner à Petrograd sa menace de dictature, échoue dans les plaines du Nord. Qu'ont-ils à faire avec ces seigneurs étrangers que commandait jadis un grand tsar russe, depuis que son prestige magique qui dominait deux mondes s'est écroulé ? Ces guerriers caucasiens sont-ils faits pour être policiers ? Pour risquer, en des combats sans gloire et sans butin, de ne jamais plus revoir le Kazbek et les plaines ensoleillées du Caucase ? Leurs sacs sont remplis de l'or et des bijoux des mécréants. Ils se sont couverts de gloire, et les chants nationaux célèbrent la crainte qu'ils inspirent à leur ennemi « muet ». Le dernier lien qui les unissait au Russe est coupé. Que les Russes se battent entre eux. La guerre est terminée, les fils du Caucase retournent, libres et impassibles, vers leurs champs, leurs troupeaux, leurs cols inaccessibles !

Le prince Bagration, retourné en Caucase, a été plus tard fusillé par les bolcheviks.

CHAPITRE VII

DANS L'ARMÉE DES PATRIOTES

Après avoir quitté la Division Sauvage, je me fis transporter à la gare la plus rapprochée, pour me rendre à Kaméniets-Podolsk. J'avais espéré y accompagner le comte Komarovsky, que l'état-major de la 2^e brigade de la Division Sauvage avait envoyé « en mission » auprès du groupe d'armées, mais en réalité pour en ramener quelques tonneaux de boissons : les régiments des Tatares et Tchetchens, condamnés à l'abstinence depuis bientôt six semaines, n'en pouvaient plus ! Je le manquai, et ne l'ai plus revu depuis.

Je fis le voyage dans le train du général Tchérémissouf, que le gouvernement provisoire venait de nommer au commandement du groupe Sud-Ouest. Cet officier mérite que nous nous arrétions un instant à sa mémoire. Quand la révolution éclata, son esprit fin mais mal équilibré, son ambition passionnée, son ataraxie morale, son mépris des hommes, le mettaient en excellente posture pour exploiter le goût de l'anarchie chez les soldats, et les appétits politiques des hommes novici. Après une longue disgrâce qui avait retardé sa promotion sous l'ancien régime, il était fermement décidé à s'agenouiller devant les nouveaux dieux, et à rattraper le temps perdu. Résolu à faire toutes les concessions aux révolutionnaires, fût-ce aux dépens de l'armée, il était sûr de l'emporter sur ses camarades que des scrupules retenaient. Il chercha, comme Broussilof, l'amitié des soldats, mais il y perdit toute dignité. Broussilof était allé aussi loin que possible, sans compromettre définitivement l'esprit combatif de la troupe. Le général Tché-



Capitaine Rizer, blessé; deux soldats sibériens avec des mitrailleuses allemandes.



Fête du Bügram : lutte de Tatars.
Triple rangée de spectateurs, agenouillés, debout,
à cheval.



remissof offrit au soldat, souvent sans que celui-ci le lui eût demandé, le boïéroï-komitet, et le comité opératif (1).

Il sut convaincre le gouvernement provisoire, si facile à duper, que l'enthousiasme révolutionnaire porterait l'armée jusqu'au cœur de l'Allemagne, si on augmentait les libertés des soldats (2). Ses amis, deux Israélites, M. Rubinstein et un autre dont je ne me rappelle pas le nom, colportèrent partout parmi les comités de soldats l'unique victoire que ce général « vraiment révolutionnaire » avait su remporter. Il s'agissait toujours des combats autour de Stanislau (3), qu'il n'avait gagnés que grâce aux deux bataillons d'attaque Négentsof et à la Division Sauvage, où la discipline classique avait été conservée : les soldats révolutionnaires n'avaient nulle part tenu. Ce qui n'empêchait pas le général Tchéremissof et ses acolytes d'en attribuer tous les mérites aux soldats débandés. Des émissaires allaient partout, dans les comités des unités que le général désirait commander, et des états-majors supérieurs qu'il ambitionnait, faire la propagande pour ce « géné-

(1) *Boïéroï-komitet*, comité de soldats, ayant pour mission de contrôler tous les ordres militaires des chefs. *Opératiwni-komitet*, comité de soldats, ayant le droit de prendre connaissance de tous les plans de bataille des états-major, de les discuter et d'y proposer des amendements. Ces deux comités furent exigés par la propagande bolcheviste, afin de détruire l'autorité des officiers : ils avaient le droit de *reto*.

(2) Le général Tchéremissof avait l'habitude d'aller au-devant des désirs des comités. Depuis qu'on ne se battait plus, il était sûr de gagner partout la partie, puisque aucun de ses collègues n'eut le triste courage de l'imiter. Il parvint jusqu'à dégoûter les soldats.

Appelé au commandement de la 9^e armée, il fit le tour de toutes les unités qui en faisaient partie. Il harangua les soldats, offrit partout les « comités de guerre » et les « comités opératifs ». Le comité du 6^e corps de cavalerie protesta, et on vit le spectacle extraordinaire d'une discussion publique entre un commandant d'armée essayant de pervertir la troupe, et des soldats refusant à se laisser entraîner. La cavalerie avait subi relativement peu de pertes, était donc composée pour une grande partie des combattants magnifiques que l'ancien régime avait formés, et résista encore quelque temps à la révolution. Le 6^e corps de cavalerie envoya quelques soldats au général Golovine, chef d'état-major au groupe d'armées, pour le prier d'incorporer leur unité à une autre armée, « afin de la soustraire à la néfaste influence du général Tchéremissof ». Ce qui fut fait.

(3) Dont on a pu voir le récit dans un chapitre précédent.

ral de la révolution », sous qui « non les chefs, mais les soldats gagnaient les batailles » !

En se rendant à Kaméniets-Podolsk pour y assumer le commandement du groupe d'armées Sud-Ouest, le général Tchérémissouf ne savait pas que Kornilof, qui le détestait — et pour cause — y avait nommé le général Dénikine. Quand nous arrivâmes à la gare de Kaméniets-Podolsk, un officier de l'état-major s'y trouva pour lui intimer l'ordre de se retirer. Penaud et furieux, il dut rebrousser chemin.

Je me rendis à Kief. Vers la mi-août je m'acheminai à nouveau vers le front. L'état-major du groupe sud-ouest, à l'approche des armées ennemies, avait été ramené à Berditchef. Kaméniets-Podolsk était le siège d'un état-major d'armée.

De passage à Berditchef, j'y appris que le ministre des Affaires Etrangères avait donné ordre à son représentant au groupe Sud-Ouest, de faire « prendre des mesures appropriées contre moi ». J'avais en effet écrit quelques lettres au ministre de l'Intérieur pour me plaindre d'une perquisition, conduite de façon ignoble — et naturellement accompagnée de vol — par la crapule habituelle de la police secrète, dont j'avais été l'objet dans l'hôtel Regina à Petrograd. J'y avais ajouté des appréciations sur le personnel que le G.P. avait cru devoir introduire dans tous les services de l'Empire.

Je trouvai, en outre, parmi mon courrier, une lettre du ministre des Pays-Bas à Petrograd, m'avertissant que le G.P. lui avait communiqué son intention de « prendre de fortes mesures contre moi ». Mon ministre y ajoutait — comme c'est la coutume — qu'il se voyait dans l'impossibilité de me protéger. Après conférence avec l'état-major du « groupe », dont mes lettres avaient fait la joie, le représentant de la Chancellerie diplomatique, M. Alféorof, me fit savoir « que l'état-major, après avoir pris connaissance des inconvenantes lettres adressées par moi au ministre de l'Intérieur, au commandant en chef de l'armée de Petrograd, etc., se serait vu dans l'obligation de prendre contre moi, si je ne m'étais pas conduit au front de façon irréprochable, etc. » J'allai le remercier de sa répri-

mande, et nous bûmes un verre au retour de l'ordre en Russie.

C'est que l'on s'attendait à un coup d'Etat. Le prince Kourakine me dit mystérieusement que « bientôt tout serait changé en Russie » ! Tout restant vague, je continuai mon voyage.

De retour à Kaméniets-Podolsk, j'y trouvai un état de choses invraisemblable. Autour de la ville, les troupes continuaient à se retirer en désordre, pillant, commettant des excès nombreux. En ville, ce furent encore les soldats qui eurent le pouvoir. Quand ils en avaient l'envie, ils arrêtaient les officiers dans les rues, pour examiner leurs passeports. Au-dessus de cette armée en décomposition, que les officiers patriotes commençaient à quitter, pour s'organiser en détachements de volontaires, un groupe d'officiers-politiciens occupait gravement les bureaux parfaitement inutiles d'un état-major d'armée, et profita du désordre pour se faire conférer la croix de Saint-Georges pour soldat ⁽¹⁾ et d'autres décorations, ainsi que des commandements surprenants. Tchérémissof, commandant un C.A. en juillet, et en septembre commandant en chef, sans avoir été en contact avec la troupe, ne fut pas le seul.

Je retrouvai à la gare de Kaméniets-Podolsk les régiments des Ingoushs et des Kabardiens en train d'embarquer pour Petrograd leurs chevaux et leur train. Quelques gares plus loin, en cinq échelons, le capitaine Négentsof, avec son régiment d'attaque Kornilof, se préparait aussi à se rendre au Nord. Nous passâmes en revue son merveilleux détachement de trois mille baïonnettes, avec une sotnia de cosaques et une batterie de campagne. Ici aussi le mystère : on se mettait en route pour le front de Riga, mais le prince Oukhtomsky, un scientifique « aide de camp du régiment », me fit comprendre que « quelque chose allait se passer ».

Quelques jours plus tard, j'appris en même temps le coup

(1) Appelée aussi « croix de Kérenski ». Elle fut censée être conférée à l'officier par la troupe. Les soldats la refusèrent aux chefs un peu durs, et on pouvait l'obtenir en augmentant la portion de sucre, ou avec quelques cigares. Elle n'avait de la valeur que dans les bons régiments. On la portait avec une palme.

d'Etat de Dénikine et son échec. Je retournai immédiatement à Berditchef.

J'y rencontrai à la gare le colonel roumain, attaché à l'état-major du « front Sud-Ouest ». Il me confia que Dénikine, Markof, etc., arrêtés sur ordre du commissaire du gouvernement par le comité des soldats, avaient été abondamment insultés. On leur avait craché au visage, on leur avait jeté des pierres, et on leur refusait des matelas pour dormir. Ils étaient en danger de mort. Le colonel se plaignit que le colonel Tabouis, doyen du corps d'attachés étrangers, prétextant qu'il n'avait pas le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures russes, se refusât à une démarche en faveur de Dénikine, Markof, etc., qui, cependant, avaient remporté des victoires aux côtés des Alliés. Il me proposa de me rendre chez le commissaire.

J'y trouvai un général, membre de l'état-major, et quelques journalistes. M. Jordansky, révolutionnaire émérite, avait acquis une profonde expérience des conspirations, pendant sa longue carrière. Il avait sans peine supprimé le complot, et fait arrêter onze ou douze personnalités, parmi lesquelles les généraux Dénikine, Markof, Elsner, Romanovsky, le prince Kropotkine, adjudant de Dénikine, puis le professeur Boudilovitch, une sorte de Tyrlée au cœur de lion, et le capitaine tchèque Klečanda, officier très brave qui avait blessé un soldat voulant l'arrêter, et dont le compte était bon aussi ⁽¹⁾.

(1) Le « coup d'Etat » de Kornilof et de ses généraux avait été conduit avec une maladresse tellement puérile, que tout le monde l'attendait, et que les commissaires eurent toute facilité pour parer le coup. Qu'on se figure Kornilof, utilisant le télégraphe pour conférer avec Kérenski sur une matière aussi délicate, au lieu de le mander à la Stavka, et de l'y forcer à signer les ordres nécessaires. Quand Kornilof invita Dénikine et Markof à se joindre à sa tentative, ceux-ci convoquèrent les officiers de leur état-major, — parmi lesquels plusieurs partisans du nouveau régime, — et les informèrent, sans ambages, de ce qui allait se passer. Dénikine comptait sur un régiment de cosaques pour arrêter les commissaires et les comités, mais avait oublié les sept ou huit auto-mitrailleuses, stationnées à Berditchef, et que Jordansky avait fait retirer du service, sous le prétexte qu'elles avaient besoin d'être réparées. Au moment du coup, les cosaques,

Je demandai au commissaire Jordansky l'autorisation de causer avec Dénikine, afin de pouvoir démentir les bruits fâcheux au sujet du traitement qu'il subissait. Jordansky refusa. Je lui notifiai alors que j'avertirais les autorités compétentes, et, par eux, les gouvernements alliés. Je compris que Jordansky voulait faire juger les « conspirateurs » par le comité de soldats de Berditchef, et que, en ce cas, ils seraient perdus. Après une discussion fort aigre avec Jordansky, à laquelle les journalistes rouges assistèrent furieux, je sortis, et télégraphiai au général Janin.

Le jour suivant, le journal *Kievskaja Mysl*, et par la suite, les autres journaux russes, publièrent des articles où on exigeait du gouvernement qu'il prît de fortes mesures contre moi. Les commissaires à la *Stavka* furent sur le point de mettre la justice révolutionnaire en action. Le général Janin et le commandant Buchsenschutz surent les apaiser. Dans ces circonstances, je préférai quitter la Russie, et je me rendis au front roumain.

Très bien accueilli par le G.Q.G. roumain, auquel j'avais été recommandé par une lettre autographe du général Pellé, par des dépêches du général Coanda et de M. Mitilincu, ministre à La Haye, j'eus un excellent séjour dans l'armée roumaine. Je fus attaché au régiment 55/67, commandé par le colonel Drago, un magnifique chef, très brave, beaucoup aimé de ses hommes. Il commandait le secteur devant Marachesti, petit village, auquel la fameuse bataille russo-roumaine emprunte son nom. Le soldat roumain y a montré de remarquables qualités d'endurance et d'entrain. Il a été très bien conduit par un officier qu'on avait parfois représenté comme plus ou moins efféminé, et qui s'est montré l'égal de ses meilleurs camarades sur les autres fronts.

pris entre les mitrailleuses, se rendirent immédiatement, et au bout d'une heure tout était fini.

Jordansky fit son devoir. Les attachés étrangers firent une seule démarche en faveur du prince Kropotkine, très peu impliqué dans l'affaire. En s'interposant pour les autres prisonniers, ils auraient risqué d'être imprudents !

Je fis de courtes visites à la 6^e armée russe, où je trouvai les mêmes conditions qu'en Russie. De fortes bandes de soldats rouges parcouraient la campagne et commettaient des pillages et atrocités innombrables. Une trentaine de villages avaient disparu au mois de décembre 1917. La situation des officiers russes en Roumanie fut atroce. Impuissants à conjurer le mal, ils en partageaient l'opprobre à cause de l'uniforme qu'ils portaient. Le commandement russe fit tout le possible pour enrayer le désordre dans ses troupes. La présence des belles troupes roumaines, qui ont continué à montrer les plus belles qualités patriotiques, permit au général Tchetcherbatchef de résister aux exigences de ses soldats. Pourtant, il fit aux bolcheviks des concessions peu compréhensibles.

De retour à Jassy, je dinai un soir de décembre 1917 chez le ministre de Belgique, dont la maison se trouvait à côté de la résidence du général Tchetcherbatchef. De grandes clameurs s'élevant de cette maison, nous nous y précipitâmes. Un officier russe venait d'attenter à la vie du général. Comment était-il entré dans la maison ? J'appris, par la suite, que le général Tchetcherbatchef avait offert gratuitement son propre salon à un comité bolcheviste, qu'il pouvait croire envoyé par le Comité exécutif de Petrograd, pour achever la ruine de l'armée russe en Roumanie. Ses hôtes furent présidés par la fameuse propagandiste juive bolcheviste M^{lle} Roch, et par le Juif Rachal, un garçon de vingt-deux ans, ancien président de la République de Kronstadt, et qui, en cette fonction, avait ordonné l'exécution de plusieurs centaines d'officiers de marine, dans les conditions les plus atroces. En fouillant ces conspirateurs, on découvrit que parmi les autres, personne ne possédait aucun mandat. Rachal fut bassement lâche, demanda pardon à genoux, en pleurant. Quand on voulut se débarrasser de cet individu, le député d'Ukraine auprès du général Tchetcherbatchef s'y opposa fortement !

Le front roumain fut tout naturellement engagé dans l'armistice conclu entre Russes et Austro-Allemands, et le canon se tut. Je repris mon travail comme correspondant de guerre

terminé, et je quittai la Roumanie à la fin de décembre, pour me rendre en France. Avant mon départ, le général Grigorescu me remit, pendant une cérémonie intime et touchante, la croix d'officier de l'Ordre de la Couronne avec glaires.

Malgré un séjour relativement peu mouvementé au front roumain — je n'avais fait que deux reconnaissances entre les lignes — j'aurais tenu à honneur de rouer quelques chapitres au beau régiment du colonel Drago, et aux généraux Grigorescu et autres, qui m'ont donné l'hospitalité. Malheureusement, mes notes et photos prises dans l'armée roumaine ont partagé le sort de mes valises, dont une partie se trouve encore à Kief, et dont l'autre partie m'a été volée par des « camarades » russes.

Au début de l'année 1918, je trouvai à Kief un état de choses remarquable. D'un côté, Pellioura, une sorte de Boulanger, peu intelligent, mais très beau cavalier, rassembla des officiers qui se distinguaient surtout par leurs costumes de parade, inutilés du moyen âge. Il y eut rarement des pertes dans leurs engagements avec les bolcheviks, il n'y eut que des fuîtes réciproques. Le « gouvernement oukrainien », création allemande, qui ne pouvait pas invoquer un passé, et n'aura pas d'avenir, dupait les Alliés, en attendant que les Allemands arrivassent. Des émissaires bolcheviks parcouraient la ville, en quasi-sécurité. Des Juifs « intelligents » furent la tête du mouvement, des matelots de la mer Baltique le bras. Il y avait déjà, chaque nuit, des enlèvements et des exécutions. Tout le monde s'attendait à des pogroms. Le banquier Weinstein, de la Banque du Commerce et de l'Industrie, me fit part de ses inquiétudes. Les Alliés ne pouvant intervenir, les uns espéraient le rétablissement de la monarchie par les Allemands, les autres une victoire définitive des bolcheviks. En attendant le cours des événements, on restait les bras croisés.

Je retrouvai un grand nombre d'amis russes, officiers de valeur, mais incapables d'aucune initiative, depuis que la hiérarchie par laquelle ils avaient été formés s'était volatilisée. Un grand nombre de généraux portant de beaux noms et qui,

dans le cadre de l'ancienne armée, avaient bien mérité de la patrie, mais pas un seul chef.

J'avais déjà fait mes valises, et préparé mon départ de Russie, quand j'appris, par hasard, l'existence d'un commissaire du général Alexéief, qui enrôlait des volontaires pour une nouvelle armée du Don. Fallait le trouver. C'était un jeune lieutenant, comte Razoumovsky, caché, en vêtements civils, dans un petit appartement d'une maison de faubourg. Il me donna des détails, d'ailleurs exagérés. Soixante mille cosaques, cent cinquante mille volontaires sous le stratège Alexéief, et le héros Kornilof, étaient en train de se consolider, et ne tarderaient pas à marcher sur Moscou. Je ferai mieux de me faire accepter par un des nombreux échelons de cosaques, en route pour le Don, sur l'appel de leur ataman, le général Kalédine.

La princesse Bariatinskaïa, que je retrouvai avec son mari, l'ancien attaché militaire à Rome, me confia que, le 5 ou 6 janvier, le bataillon de Saint-Georges (garde d'honneur à la Starka) était parti pour Rostof.

VOYAGE DE KIEF AU GOUVERNEMENT DU DON.

I. — PROPOS DE « CAMARADES ».

Tous les efforts pour réorganiser la Russie en désordre sont concentrés à Novo-Tcherkask. Tout ce que la Russie compte de meilleur, — généraux, officiers, gentilshommes, patriotes de toutes les classes, — a quitté l'armée corrompue, la campagne en flammes, les villes en pleine anarchie, et, par des voies détournées, a rejoint l'ataman des cosaques du Don et le grand républicain Kornilof. A Kief, mes amis, les jeunes et fringants officiers appartenant tous à l'aristocratie, ne parlent que d'aller, — sous des déguisements, bien entendu, — prendre place dans les rangs de la nouvelle armée qui se forme au cœur de la Russie, afin de venger leur honneur



Officiers de la Division Sauvage. Debout : au milieu, prince Magalof ; derrière lui, comte Komarofski ; à sa droite, colonel Orenun ; à gauche, prince Farzoula Mirza Kadjar, commandant la 9^e brigade, l'Autour, colonel Abouzoulaf, comte Biobinski. Assis : princes Jorjadze, Jorwajidze, etc.



et celui de l'armée, flétri par les lâchetés, les trahisons, les atrocités de douze millions de « camarades » (1).

La guerre de bandes entre les Ukrainiens et les bolcheviks se rapproche de plus en plus de la ligne de communication Kief-Rostof : je hâte donc mon départ.

Le 10/23 janvier, je pars en wagon d'état-major, en compagnie d'une trentaine de privilégiés comme moi. Notre « privilège » nous fait des jaloux de tous les non-privilégiés. Dans le couloir, des soldats, qui ne nous quittent pas des yeux, échangent des propos où reviennent sans cesse les mots : « contre-révolutionnaires » et « bourgeois ». Nous prévoyons que le voyage ne se passera pas sans accident.

En effet, le matin suivant, de très bonne heure, notre wagon s'arrête dans une petite gare, où on le décroche ; nous avons juste le temps de jeter nos bagages dans un fourgon qui continue de rouler.

Dans ce fourgon, une trentaine de personnes étendues sur le plancher ou assises sur leurs valises et leurs sacs : un médecin militaire sans pattes d'épaule, des soldats, des cosaques, des paysans, dans un coin quelques femmes qui essaient de dormir, et, çà et là, effacés, silencieux, dissimulés sous des manteaux de soldat, mais reconnaissables à la finesse des traits et aux soins de la personne, des officiers qui se rendent à l'armée de Kornilof.

(1) Malheureusement, la plupart n'en sont restés qu'aux bonnes intentions. Après la décomposition de la 1^{re} division de cavalerie de la garde, qu'il avait commandée, le général Bagaevski se trouva, en décembre 1917, à Kief, en compagnie d'un grand nombre de ses officiers appartenant tous à la grande noblesse. Il leur montra leur devoir qui était de s' enrôler dans l'armée de volontaires. Plus tard, au gouvernement du Don, il n'en a retrouvé que deux. Cela n'a pas sauvé les autres d'une mort misérable quand, fin février, les bolcheviks prirent Kief. Il est d'ailleurs avéré que la grande noblesse de la cour a été, en Russie, comme souvent ailleurs, fortement au-dessous de sa tâche. Ce sont les petits Du Guesclin, les simples « dvorianin » qui se sont le mieux comportés.

Au début de l'an 1918, se trouvaient à la station balnéaire caucasienne Mineralnié Vody un millier d'officiers, occupés à s'amuser, tout près du bercail de l'armée du Don. Un mois plus tard, ils furent surpris par les détachements bolcheviks, et fusillés, ou forcés à prendre service chez leurs pires ennemis.

Un silence se fait à mon entrée : il y a là de furieux démocrates à qui je n'ai pas l'heur de plaire. Je décline ma qualité d'étranger : elle les rassure un peu. D'ailleurs, ils m'ont bientôt oublié et je puis, tout à mon aise, observer et écouter.

Un vieux cosaque interpelle un soldat révolutionnaire :

— Que vous êtes donc stupides ! Vous ne voulez pas vous battre contre les Allemands. Bien ! Et maintenant vous risquez de tomber sous les balles de vos frères. Qu'est-ce que vous y gagnez ? Cela ne valait vraiment pas la peine de quitter le front !

— La liberté l'exigeait, camarade !

— Et personne ne travaille plus : cela promet une jolie moisson pour cette année ! Vous ne faites que manger et boire, paresseux que vous êtes ! Vous devriez retourner chez vous et travailler à la terre.

— Non, je ne veux ni retourner ni travailler à la terre. J'ai travaillé aux champs toute ma vie ; ensuite je me suis battu pendant trois ans et demi : j'en ai assez de gratter le sol et de faire la guerre. (*S'adressant à moi :*) Je veux être écrivain !

Un autre soldat révolutionnaire, le visage hostile, interroge le médecin :

— Combien gagnes-tu par mois, camarade ?

— Quatre cent roubles, camarade.

— Comment, quatre cents roubles ? Et moi qui n'en gagne que vingt ! C'est scandaleux.

En dépit de la nuit qui tombe, les conversations continuent. Tout ce monde s'excite en parlant. Ce sont tous soldats qui vont piller les propriétés, ou s'engager comme volontaires dans l'armée contre la « contre-révolution ».

A peine ai-je réussi à m'endormir, assis sur une valise, dans une atmosphère étouffante, je suis tiré de mon demi-sommeil par des éclats de voix. Un groupe, autour d'une chandelle allumée, cause bruyamment : deux faces bestiales, et puis de longues figures de paysans, le regard amusé, riant aux anges.

— Ici, explique un des discours, on a pris et pillé les propriétés, on a coupé et vendu les arbres, on a battu et

chassé le propriétaire, on a tout cassé dans la maison, les tables, les armoires, les tableaux et tout...

Une bordée de rires. Mais quelqu'un réclame :

— C'est stupide. Tuer les bourgeois, c'est bien ; mais pourquoi tout casser et détruire ? Il faut prendre et profiter.

Ils viennent ensuite à parler de l'armée de Kornilof.

— Nous ne faisons pas de prisonniers. Chaque officier qu'on prend, on le tue.

— Ça n'est pas assez de les tuer : il faut les jeter à l'eau... tout vifs... dans l'eau bouillante...

— Il faut les écorcher... leur enlever la peau du dos par lamèbres...

La conversation devient tout à fait intéressante. Je me hasarde à m'y mêler :

— Ou m'a conté que, sur le front austro-allemand, des soldats ont vendu à l'ennemi les chevaux et les canons. Est-ce vrai ? Pourriez-vous me dire combien les Allemands ont payé par cheval, par batterie ?

— Demandez à celui-ci ; il doit le savoir : il est chef de régiment.

Je regarde celui qu'on me désigne, un soldat qui peut avoir une trentaine d'années :

— Eh bien ! monsieur le colonel, lui dis-je sous les rires des assistants, avez-vous vendu beaucoup de chevaux à l'ennemi ?

— Tant que nous avons pu. Qu'est-ce que nous en aurions fait ? J'ai voulu d'abord en vendre aux Roumains, mais ils ne payaient pas assez. Les Allemands m'ont donné dans les cent roubles par cheval.

Tous se récrient :

— Cent roubles ! Alors nous avons été rudement volés !

Volés, oh ! combien ! Ils ont vendu leurs chevaux 8, 5 et même 3 roubles ; d'excellents chevaux d'officier ont été vendus 20 roubles ; ceux du régiment de sapeurs du Turkestan, encore moins cher.

— Et les canons, monsieur le colonel ?

— Au commencement, il y a eu des malins qui ont trouvé le moyen de vendre leurs canons 15.000 roubles par batterie de six canons de trois pouces, et 30.000 roubles par batterie lourde. Mais on a eu vite faite de gâter le marché. Les Allemands n'ont payé à notre division que 1.000 roubles par pièce.

— Et sans doute vous vendiez bien d'autres choses à l'ennemi ?...

— Des tas de choses : du savon, de la farine, tout ce qu'on trouvait à l'intendance.

— Liquidation générale... Pourtant, si je vous demandais le drapeau de votre régiment, me le vendriez-vous ?

— Pourquoi pas ? A trois cents roubles, si vous voulez : j'en serai quitte pour en faire fabriquer un autre.

— Trois cents roubles ? C'est un peu cher pour un drapeau comme le vôtre. Il ne vaut sûrement pas trois cents roubles.

Plus tard, le « colonel » me confie qu'il est revenu du front, — lui, simple soldat, — avec 27.000 roubles en poche, qu'il a d'ailleurs dépensés en deux semaines avec « les femmes ».

Ces soldats du nouveau régime sont uniques au monde, — uniques dans l'histoire du monde !

2. — AVEC LES COSAQUES.

Le 12/25 janvier 1918.

J'arrive dans la matinée à Znamenka, d'où j'espère continuer ma route avec des convois de cosaques, retour du front.

Mes amis de Kief m'ont assuré que les jeunes cosaques, rappelés par le gouvernement militaire du Don, reviennent dans leur stanitsas, complètement gagnés par la propagande maximaliste, mais vivant en assez bonne intelligence avec leurs officiers, tant que ceux-ci n'exigent pas d'eux de remplir leurs devoirs envers la patrie russe. Les vieux cosaques, au contraire, auraient tous pris parti pour leur ataman, pour Alexéïf et Kornilof. Dans ces conditions, le gouvernement du Don disloque les régiments dès leur retour du front, renvoie les hommes chez eux dans stanitsas pour y respirer l'air du

pays et, quelque temps après, les verse dans de nouvelles formations, où ils sont soumis dès le début à une discipline très stricte.

Justement, un « commissaire » des cosaques doit partir aujourd'hui par train spécial, avec ses secrétaires et quelques officiers, pour Novo-Tcherkask. Il m'accorde un coupé dans son wagon-lit. Le ton qu'il affecte vis-à-vis des officiers, les propos qu'il tient sur leur compte, sont d'une suprême inconvenance.

A deux heures l'après-midi, une dépêche annonce que « la gare et la ville d'Alexandrovsk ont été occupées par les bolcheviks, qui ont installé deux canons sur le pont, et une vingtaine de mitrailleuses pour garder le passage du Dnièpr. Les bolcheviks, nombreux et bien armés, seraient décidés à désarmer tous les cosaques en route pour le Don ».

Le commissaire décide que son train, où je viens de m'installer si confortablement, retournera à Kief. Les cosaques continuent leur route vers le Don, par échelons, partie en chemin de fer et partie à cheval : j'irai avec eux. Deux échelons du 11^e régiment sont à ce moment en gare ; je me présente au colonel, qui m'admet avec empressement, et je prends place avec les officiers du premier échelon dans un wagon de troisième classe.

Une grave question reste à régler. Le passage d'un fleuve large et profond comme le Dnièpr n'est pas une opération commode : nous risquons d'être attaqués par les bandes de maximalistes qui courent le pays. Le chef du régiment envoie donc en avant le « docteur », avec mission de nous renseigner sur les conditions dans lesquelles se présente ce passage, seule difficulté sérieuse que puissent rencontrer cinq cents cavaliers bien armés, munis de mitrailleuses.

Ce docteur, un Juif très débrouillard, est constamment employé pour ces besognes moitié d'éclaireur et moitié d'espion, qui exigent non seulement de l'adresse, mais du courage. Pourtant les officiers m'assurent qu'au feu il n'est guère brave. Ce mélange de courage et de couardise étonne d'abord ; mais

sans doute cet habile homme, quand il s'aventure parmi les soldats et les paysans, compte instinctivement sur sa présence d'esprit, pour écarter de lui tout danger. Au feu, c'est différent : on ne parle pas avec les balles.

Le 13/26 janvier.

A toutes les gares par où nous passons, si nos cosaques descendent sur le quai, aussitôt se mêlent à leurs groupes des individus surgis on ne sait d'où : ce sont des matelots et de ces curieux ouvriers-agitateurs aux gestes rigides, au regard halluciné, à qui trois idées et dix mots techniques suffisent pour haranguer et enthousiasmer les foules. Le résultat ne se fait pas attendre : des désobéissances se produisent, soulignées de répliques insolentes. Finalement, le contact des officiers avec leurs hommes est rompu. Plus d'ordres : chacun fait ce qu'il veut.

Dans l'après-midi, le docteur revient. Le passage du Dnièpr s'annonce comme une opération très hasardeuse. Tous les ponts sont aux mains des bolcheviks ; le seul moyen de transport est un bac, qui ne peut prendre que vingt hommes avec leurs chevaux et qui met deux heures aller et retour. Notre échelon, qui compte cent cinquante hommes, mettrait donc au moins seize heures pour traverser le fleuve : ceux qui attendraient la dernière traversée seraient en grand danger.

A Dolguintsevo, le chef de l'échelon reçoit une dépêche du commissaire des cosaques à Znamenka, lui enjoignant d'attendre l'arrivée d'un secours en artillerie, qui permettra d'attaquer Alexandrovsk. On consulte les cosaques ; ils sont d'avis de continuer à avancer ; on continue.

A Nikol, dans la soirée, nouvel ordre formel du commissaire de Znamenka : attendre sur place l'arrivée de l'artillerie ; on compte surtout sur le régiment des Tekintsi (Afghanistan), complètement dévoué au général Kornilof.

C'est l'occasion d'une scène pénible entre officiers et cosaques. Ce de nos officiers vient qu'on les trompe : « C'est un mensonge de dire que les bolcheviks nous prendront nos fusils. » Ce sera

bien inutile en effet : les drôles sont tout prêts à les rendre... Les officiers ont la rage au cœur : ce qui ajoute à leur humiliation, c'est que j'assiste à la scène. Ils me prient de les accompagner au Don, mais je refuse. Je ne veux pas entrer dans les plaines du « vieux Don » avec un régiment sans fusils.

Un instant je songe à reprendre le train pour Dolguintsevo, où je me joindrai à l'autre échelon du même régiment, dont on prétend que l'esprit est meilleur... Justement, voici l'échelon qui arrive. Je me présente au colonel. Je trouve un homme au désespoir : il me confie que ses hommes lui échappent, qu'il a totalement cessé de les avoir en main, qu'il n'y a plus rien à faire.

Le 14/27 janvier.

Cette nuit, à deux heures, nouvelle dépêche du commissaire de Znamenka :

« Les bolcheviks d'Alexandrovsk veulent nous forcer à rendre nos armes. La prétention est absolument inadmissible. D'après les instructions que je viens de recevoir du grand Conseil de guerre du Don, je vous ordonne d'attendre à Nikopol, de vous emparer de la place et d'arrêter le comité révolutionnaire local. Viendront vous rejoindre le 6^e régiment du Don, le régiment des Tekintsi, et de l'artillerie. Ensemble vous marcherez contre Alexandrovsk. Ce n'est pas aux bolcheviks à nous faire la loi, c'est à nous de leur dicter nos conditions. »

Un officier lit la dépêche aux cosaques : force est bien de tout leur montrer, puisqu'ils osent prétendre que leurs officiers mentent. Cet officier est un bon jeune homme, d'une insuffisance lamentable. La scène à laquelle j'assiste alors, dans le plus pittoresque des décors, est une chose navrante. Dans la fantasmagorie d'un merveilleux clair de lune, les cosaques se pressent autour du petit lieutenant. Des figures farouches : regardez-les de près : vous n'y découvrirez que mollesse. A peine la lecture est-elle commencée, c'est un feu roulant de ricanements, de réflexions insolentes et d'interjections hostiles. Cependant un certain flottement se dessine.

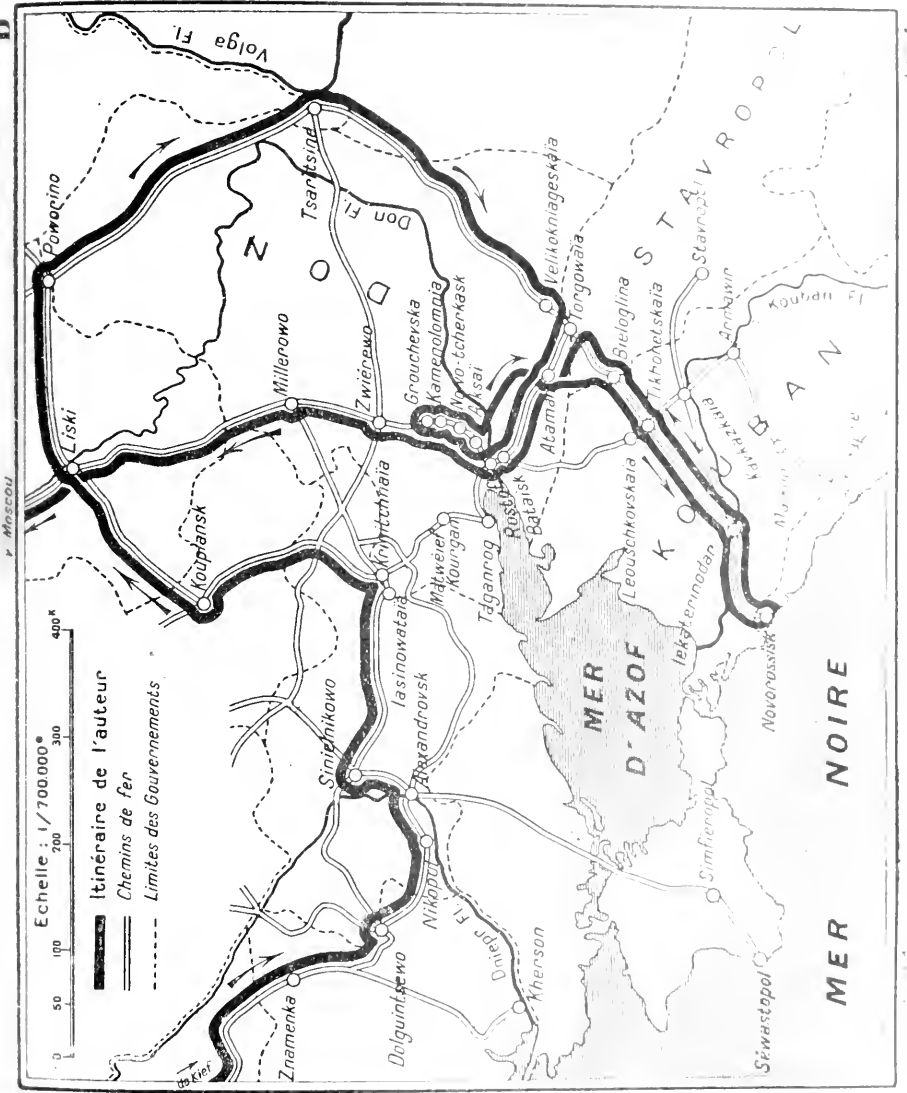
peut-être tout n'est-il pas perdu. Les cosaques veulent être sûrs que l'ordre émane vraiment du grand Conseil de guerre du Don, parce qu'il serait tout de même grave de désobéir. Que l'officier tire parti de cette indication, qu'il insiste... Mais il ne sait rien dire et ne dit rien de ce qu'il faudrait. D'une voix blanche, il a lu la dépêche ; et puis, c'est tout. Maintenant, son esprit semble ailleurs. Les agitateurs ont la partie belle : ils commencent à mettre les rieurs de leur côté. Pourtant le plus grand nombre se tourne encore vers l'officier, attendant de lui quelque chose qui ne vient pas : l'officier reste immobile et muet. Alors, c'est le grand lâchage. On chante en cadence : « Allons-nous-en ! Allons-nous-en ! Et plus vite que ça ! » Et ils s'en vont, comme ils le disent : nous restons seuls, l'officier et moi.

Les huit officiers, colonel y compris, décident d'obéir et de rejoindre les forces annoncées par la dépêche. Je pars avec cinq d'entre eux pour Dolguintsevo, sur une locomotive mise à notre disposition par le chef de gare. Le colonel et les autres officiers, un instant arrêtés par les soldats qui refusent de les laisser partir, sont ensuite relâchés, puis désarmés par des employés de chemin de fer qui ont besoin d'armes à feu, et ce n'est que tard dans la matinée qu'ils nous rejoignent.

Le 15/28 janvier.

Après avoir passé trente-six heures sur une chaise dans une salle bondée de soldats, je puis rejoindre vers la soirée un échelon du 54^e régiment de cosaques du Don. Je n'ai rien gagné à attendre. Parmi les « libres fils des steppes », les uns sont plus insolents, les autres moins, mais tous se ressemblent en ceci que pour eux l'honneur est un vain mot. Ils se laisseront docilement désarmer : ils sont mûrs pour l'opéra-comique.

Cette nuit, couché sur la paille. Deux chevaux du Don agitent leurs têtes intelligentes au-dessus de la mienne, qui ne vaut plus grand'chose après deux nuits sans sommeil. Je rêve que je campe avec les héros célèbres et les bouillants coursiers des anciennes ballades du Don. Ce n'est qu'un rêve. La clarté



du matin me montre la réalité : les visages défaits des hommes, les croupes efflanquées des bêtes.

Arrêt à Khortitsa. On parle avec Alexandrovsk. Les bolcheviks ne consentent à laisser aux cosaques que les armes qui sont leur propriété privée : pour les armes fournies par le gouvernement, elles sont limitées à vingt-quatre fusils par escadron.

Ces scènes m'inspirent un tel dégoût que je quitte ces bandes de cosaques et m'aventure seul chez les maximalistes.

3. — UN CHEF DE BANDE RÉVOLUTIONNAIRE.

Alexandrovsk, le 16/29 janvier.

A peine suis-je arrivé à la gare d'Alexandrovsk, des soldats m'arrêtent. On me mène chez le commissaire de la gare, le matelot Berg. Heureux hasard qui me met en contact avec un des véritables chefs militaires de la révolution.

Combien de fois me suis-je demandé par quel prodige s'expliquaient certains succès foudroyants des bandes révolutionnaires et l'ascendant qu'elles prenaient sur les populations ! Nous autres, étrangers, un abîme nous sépare de ces chefs improvisés : la différence d'origine et de mentalité, et leur méfiance à notre égard autant que nos sympathies pour la classe intellectuelle. Aussi de quel puissant intérêt n'est-il pas pour moi d'écouter l'àpre langage d'un de ces hommes, qui ont réussi à s'imposer aux foules amorphes et inorganiques ! Le secret de ces terribles meneurs est toujours le même : ils agissent suivant la logique d'une passion en accord avec les instincts et les appétits de la foule.

Ce Berg est un homme issu du peuple, violent, cruel, sans scrupules et sans pitié, mais convaincu et prêt à tout : le type du révolutionnaire romantique. Pourquoi m'a-t-il soudain pris en amitié et s'est-il mis à me raconter sa vie ? D'abord ouvrier, puis matelot dans la flotte baltique, il se plaint d'y avoir tout particulièrement souffert de la sévère discipline russe, en raison de son humeur de Letton rebelle à toute règle. Pour avoir

tenu dans le rang des propos antimilitaristes, il a été emprisonné dans la forteresse centrale de Riga, où il prétend qu'on l'a enchaîné au mur. Les termes où s'exprime sa haine contre ses anciens chefs sont sinistres à entendre, en ce moment où c'est par milliers qu'on tue les officiers à travers toute la Russie.

— Jamais je ne leur pardonnerai. Ils ont empoisonné ma vie. Parce qu'ils étaient des nobles, ils nous méprisaient, ils nous traitaient comme des chiens. Alors demandez-vous pourquoi nous en avons tué deux cent trente en une seule nuit, à la nouvelle que la révolution, — si longtemps attendue ! — avait enfin éclaté à Petrograd.

— Rien n'excuse la cruauté des tortures que vous leur avez infligées...

— Nous aurions dû leur en faire mille fois plus, et n'avoir après cela qu'un regret, c'est qu'ils soient morts et qu'il n'y ait plus moyen de les faire souffrir... Croyez-moi : la révolution ne fait que commencer... On tuera tous les dyorianié (gentilshommes). On les tuera à coups de mitrailleuse, à coups de canon, à coups de guillotine. Il s'en est sauvé un grand nombre à Kief, où la Rada (vendue aux Autrichiens) les protège : nous prendrons Kief, et nous achèverons de nettoyer la Russie.

J'apprends de lui qu'ils maintiennent un tiers des équipages sur les navires de guerre, — auxquels ils laissent tous leurs canons et toutes leurs munitions, pour ne pas diminuer leur valeur militaire. — Les deux autres tiers sont employés pour la guerre civile.

— Sans les matelots, nous n'aurions rien pu faire. Voilà de braves bougres ! Savez-vous que nous avons pris à Kérenski. — la canaille ! il m'a tenu trois mois en prison : qu'il soit mandit ! — six auto-mitrailleuses, rien qu'avec cent matelots ?

— Tous mes compliments. Et comment vous y êtes-vous pris pour cette belle opération ?

— C'étaient des autos qu'on faisait marcher contre nous dans les rues de Petrograd : elles étaient fermées par le haut pour qu'on ne pût tirer des fenêtres des maisons dans l'inté-

rier. Mes hommes rampèrent jusqu'à une voiture dont les occupants, à cause de cette disposition, ne pouvaient rien voir. Ils se hissèrent sur le toit. L'un d'eux arracha une mitrailleuse, tandis que, par la brèche, un autre tuait l'équipage à coups de revolver... La première auto prise nous a servi à prendre les autres ; et je vous jure qu'ils ne les ont jamais revues... N'est-ce pas que, pour une petite bande de cent hommes, ce n'était pas trop mal ?

— Après de pareils coups de main, j'imagine que vous distribuez des croix, des décorations...

— Des décorations ? C'était bon pour l'ancien régime. Nous, c'est pour la liberté que nous nous battons. Et contre les contre-révolutionnaires, nous nous battons comme des diables. Jamais plus aucun de nous ne voudra consentir à retomber sous l'ancienne discipline... Mais il faut que je vous raconte encore ce que nous avons fait à Bièlgorod. Les Cadets s'y étaient fortifiés en grand nombre. Des mitrailleuses partout, sur les hauteurs, sur un moulin, dans un clocher. C'est là que nous avons trouvé ce pope qui tirait sur nous...

— Vous êtes sûrs qu'il tirait sur vous ?

— Dame ! Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire auprès d'une mitrailleuse ?

— Ce qu'il faisait ? Il suivait les troupes en campagne : c'était son droit.

— Jamais je n'admettrai qu'un prêtre ait le droit de se trouver parmi les forces combattantes.

— Pourquoi pas ? tant qu'il y aura des hommes pour craindre d'être damnés, s'ils ne reçoivent, à l'article de la mort, les secours de la religion...

Berg éclate de rire.

— Oui, je sais, il existe de tels imbéciles ! Pour moi, on m'a, pendant trente ans, présenté non seulement la croix, mais le knout et les chaînes. Maintenant, c'est fini : personne ne m'y prendra plus... Figurez-vous que ce prêtre, que nous avons pris dans le clocher, dès que je le fis mettre au mur, éleva devant moi une grande croix d'argent et me menaçait

du jugement dernier... Sa croix ! Je lui ai flanqué, au travers, une balle qui est allée lui fracasser la cervelle. Ensuite j'ai fait fusiller un paquet de huit officiers tombés entre nos mains... Il est rare que nous fassions des prisonniers.

— Les officiers que vous avez fusillés sont-ils morts bravement, comme le prêtre ?

— Je le crois, mais — en me fixant aux yeux — qu'est-ce que cela me fait ?

— Vous ne redoutez pas les représailles ? Si un jour vous venez à ne pas être les plus forts...

— Le sacrifice de ma vie est fait. J'ai deux devises : « *Vach einem traurigen Leben, ein muthiger Tod* (1) », et « *Gieb mir nicht ein Kreuz, gieb mir nur einen roten Sarg* (2) ». Et pourtant j'ai connu de beaux moments. J'ai eu en Finlande des auditoires de trente mille personnes, qui m'ont acclamé. Du délire, je vous dis !... Et les belles attaques que j'ai conduites ! Chez nous les chefs ne sont pas imposés aux hommes, ils sont choisis par les hommes. Nous nous sommes vus au danger, mes hommes et moi ; s'ils m'ont choisi et s'ils me gardent, c'est qu'ils savent que je charge à leur tête, revolver au poing, et que, s'ils meurent, ils seront vengés... Et ce furieux assaut d'un train blindé près de Moseou ! C'était beau à voir. Quarante pour cent de mes hommes y sont restés ; de l'autre côté, tous, — sans exception.

Il se tut, comme absorbé par ses souvenirs. Je repris :

— D'où tenez-vous vos pouvoirs ? D'où vient l'argent avec lequel vous payez vos hommes ?

— Je ne dépends de personne. Même pas de Lénine. Je travaille selon ma propre inspiration. Pourvu que je traque les bourgeois, je suis sûr d'être couvert. Voyez plutôt. A Biélgorod, nous prenons la ville. Je taxe la bourgeoisie à un million et demi. Elle ne se presse pas de nous verser la somme, la bourgeoisie. J'entre chez un gros ventru, qui même n'éprouve au-

(1) Après une triste vie, une mort courageuse.

(2) Ne me donnez pas une croix sur ma tombe, donnez-moi seulement un cercueil rouge.

un plaisir à me voir. Je lui tends un chèque de mille roubles à signer : il hésite. Mais alors je lui mets mon revolver à cinq centimètres de l'œil droit, le doigt sur la gâchette. Ce fut magique : il signa instantanément... En général, on ne fait pas de difficultés.

— Ne croyez-vous pas possible que soldats et matelots réquisitionnent de l'argent pour leur propre compte ?

— Cela peut arriver.

Et il a un haussement d'épaules d'une superbe indifférence... Puis, il me montre un certificat qui lui donne pleins pouvoirs pour combattre la contre-révolution, en qualité de « commissaire », dans le district de Biélgorod. Ce certificat lui a été délivré par le Soviet de la ville, sans qu'il y soit soufflé mot du gouvernement et des autorités centrales. Un autre certificat, émanant de même du comité local, lui enjoint d'organiser une flottille de navires légers, pour attaquer Taganrog, dont on veut faire une base pour prendre Rostof. Cette dernière mission ne le rend pas médiocrement fier.

— Avant la révolution, dit-il, on en aurait chargé un amiral.

Rien n'égale le mépris du matelot Berg pour cette foule qui tremble devant lui. Quand nous sortons dans la rue : « Regardez-les, me dit-il, quelles têtes d'idiots ! Ça les épate que nous parlions une langue étrangère (l'allemand) ! »

La soif de la vengeance, une terrible soif de vengeance personnelle, voilà ce qui a jeté dans la révolution cet homme qui est loin d'être le premier venu. Le regard est direct, la physionomie intelligente ; aux lèvres un rictus habitué à railler le danger : tous les signes d'une volonté implacable, avec la décision farouche d'un vrai chef de bande... Mais c'est là un sujet auquel je reviendrai, car je soutiens que cette forme de bravoure est infiniment rare.

Une fois, pendant notre conversation, ce fut lui qui me posa une question :

— A votre avis, me demanda-t-il, qu'est-ce qui fait que nos

détachements de matelots sont tellement supérieurs aux autres corps de la révolution, par exemple aux gardes rouges ?

— Rien de plus simple : cela tient à cette discipline sévère dont vous ne cessez de vous plaindre. C'est elle qui produit chez eux cet esprit de corps, que rien ne remplace et qu'on reconnaît tout de suite. Ce sont vos victimes qui vous ont armés pour la lutte contre la noblesse et le capital.

Il me jeta un mauvais regard et détourna la conversation.

4. — LA SITUATION A ALEXANDROVSK.

PARTICIPATION DES ISRAÉLITES AUX SOVIETS.

Lorsque les bolcheviks s'emparèrent de la ville, — à peu près sans résistance, — ils eurent pour premier souci de se créer une caisse de guerre et d'organiser une garde rouge locale. On s'empara, dans la nuit, de quelques riches bourgeois, et on fit savoir à leurs familles qu'on ne répondait pas de leur vie si, le lendemain matin, la somme de 500.000 roubles n'avait pas été déposée au Comité. Les parents des otages coururent toute la nuit pour réunir la somme exigée en bons billets de la couronne, les bolcheviks ayant refusé d'accepter ni chèques, ni billets de crédit locaux.

Des bourgeois se plaignent que la contribution forcée a été partagée de façon fort inégale parmi les riches, par le soviét local. Un fabricant mennonite, de descendance hollandaise, Koops, me cite le détail suivant : tandis qu'on lui a extorqué 50.000 roubles pour sa part, un commerçant israélite, ayant même fortune et mêmes revenus, n'en a payé que 3.000, ce qui ne l'a pas empêché de protester contre cette *injustice*.

C'est parmi les ouvriers des fabriques que se recruta la garde rouge. La révolution avait déjà sensiblement modifié les conditions du travail : entendez qu'elle avait augmenté les salaires et diminué le rendement. Pour cinq heures par jour du travail le plus médiocre, un ouvrier gagne au minimum quatre à cinq cents roubles par mois. Encore a-t-on soin de placer les meetings, réunions et palabres politiques aux heures de travail.

Si un ouvrier attrape un fusil pour aller garder les ponts, aider à exproprier les bourgeois, attaquer les Ukrainiens ou les contre-révolutionnaires, il continue à toucher son salaire que le patron est tenu de lui payer. Lui prend-il fantaisie de se promener avec son fusil plus de huit heures par jour, le patron lui doit des heures supplémentaires.

Bien entendu, le système des réquisitions est largement appliqué. On réquisitionne les denrées alimentaires, dans les dépôts publics et pareillement dans les boutiques privées, pour les besoins de la garde rouge. On réquisitionne jusqu'aux cigarettes : la garde rouge, si d'aventure elle est en humeur de payer, fixe elle-même les prix, fort au-dessous du prix de revient, cela va sans dire.

A côté des bolcheviks, on voit apparaître immédiatement — et inmanquablement — les anarchistes. Une femme, Nikiforova, se promène à Alexandrovsk avec une bande de compagnons, tous imbus de la théorie que la propriété c'est le vol, et qu'on ne fait donc rien que de juste en prenant à autrui ce qu'il possède. Elle pille jusqu'aux plus petites boutiques. Anarchistes et bolcheviks font excellent ménage. Il leur arrive bien, de temps en temps, de se quereller, et même de se battre ; mais, l'instant d'après, réconciliés, ils font expédition commune.

J'ai eu l'indiscrétion de demander au comité révolutionnaire ce que signifie exactement le mot « bourgeois ». Comme ils avaient tous, dans les vêtements de soldat ou de paysan qu'ils prenaient bien soin de ne pas quitter, leurs poches bourrées de billets de banque, cela rendait la définition malaisée. Sur ces entrefaites, j'apprends que dans une seule fabrique, celle de Koops, quatre-vingt-trois ouvriers ont été chassés la veille par leurs camarades et remplacés. Leur crime : avoir réalisé de petites économies, parfois même avoir acquis une maisonnette, deux ou trois hectares de terre, une vache, etc. Voilà le « bourgeois ».

Dans les environs de la ville, la situation n'est pas moins grave. Des bandes de bolcheviks et d'anarchistes battent la



Le boumbouk (quatre de cheval) de la Division Sauvage, Prince Bagration (main au sabre), l'Auteur, colonel Gabofski.



Type de cavalier turcoman.



campagne, visitent les habitations aisées, et, sous couleur de vérifier s'il n'y a pas d'armes cachées, enlèvent chevaux, vaches, vivres et meubles. Une grande propriété près de Khor-titsa, entourée de deux petits villages et d'un autre plus important, — je les nommerai A., B. et C., — a été l'objet des convoitises de ses trois voisins. Les habitants d'A. se sont les premiers emparés de la terre cultivable, l'ont labourée, et y ont semé du blé. Un beau jour, ceux de B. la leur ont prise, l'ont labourée en sens inverse et y ont semé de l'avoine. Mais C. s'est fâché, a chassé les deux autres villages et occupé la place, où il se maintient par la force du nombre et des mitrailleuses.

Partout dans la bouche des petites gens je recueille cette phrase : « Jamais nous n'avons été aussi peu libres que maintenant. »

Quant à la participation des Israélites d'Alexandrovsk au mouvement bolcheviste, voici ce que les révolutionnaires eux-mêmes m'ont raconté. Dès que la seconde révolution éclata, les Israélites locaux se laissèrent confier par les gardes rouges la présidence, les secrétariats, et toutes les autres charges importantes des comités rouges. Ils profitèrent de leur nouvelle position avec une passion formidable. Ils introduisirent leurs parents jusqu'au quatrième et cinquième degré dans tous leurs bureaux, conclurent avec eux les marchés les plus rémunérateurs, poursuivirent les riches chrétiens en épargnant leurs propres bourgeois, affectèrent à l'égard de l'Église et des Russes un tel mépris, traitèrent tout le monde avec une telle morgue, qu'ils réussirent à soulever la populace, leurs propres soldats compris, contre eux-mêmes. Une partie prit la fuite, les autres durent démissionner. Mais les Russes qui les remplacèrent montrèrent une telle incapacité, les affaires publiques allaient si mal, que les soldats furent obligés de recourir à nouveau aux bons offices des révolutionnaires juifs s'ils ne voulaient pas employer les fonctionnaires ancien régime. Les Israélites s'y prêtèrent, mais avec plus de circonspection. Sous un Russe parfaitement incapable qui occupait le fauteuil présidentiel,

qui signait tous les décrets — sous leur dictée — et qui portait donc l'entière responsabilité du mouvement, ils reprirent, dans un rôle apparemment plus effacé, mais en réalité aussi prépondérant qu'auparavant, la complète gestion des affaires.

Il semble que, limitée d'un côté par la haine séculaire des Russes, de l'autre par leur propre indispensabilité, leur action ait presque partout en Russie présenté le même aspect. Je ne crois pas à un plan préconçu : l'uniformité des causes suffit à expliquer celle des effets.

5. — PÈLERINAGE POUR ROSTOF.

Le 19 janvier/1^{er} février.

Où prétend ici que je ne pourrai pas atteindre Rostof, parce que la ville, accessible de trois côtés, est attaquée par le Nord (front de Zviérévo) et par l'Ouest (front de Taganrog) et menacée à l'Est (stations de Tikhorietskaïa et Torgovaïa).

Mais je refuse de rebrousser chemin, et recommence mon pèlerinage dans les trains bondés et sales. J'arrive à Siniélnikovo dans la nuit du 20 : après une nuit passée sans dormir dans la gare, où les soldats couchent jusque sur les tables et sur le buffet, je pars l'après-midi et descends la nuit suivante à Iasinovataïa. Le 21, de bon matin, je repars pour Kripitchnaïa, et y prends un train de marchandises pour Khartsyskaïa, dans la direction de Rostof. Nous sommes maintenant à 150 kilomètres de Rostof, mais on se bat sur le chemin de fer Nord de Taganrog, à Matvéiev-Kourgan, et il faut couper vers le Nord.

Le 22, après-midi, je pars pour le Nord, et arrive le 23 dans la matinée à Koupiansk. Il faut essayer de remonter à Liski et de descendre de là à Novo-Tcherkask.

Quand, vers la soirée, le train entre en gare, une marée humaine envahit les wagons. Debout dans le couloir, serré à perdre haleine, je suis près de défaillir, — et les « camarades » entrent toujours ! Un soldat, qui n'a pu passer par la porte, brise la fenêtre à coups de crosse, grimpe sur nos épaules, marche sur nos têtes, et chemine jusqu'à un coin où il se

laisse glisser entre nos jambes. L'odeur devient tellement irrespirable que je prends le parti de m'enfuir. J'aime mieux rester toute la nuit dehors par un froid de huit degrés, enveloppé d'une couverture, debout dans le vent et la neige.

J'arrive à Liski le 24 au matin, mais on se bat à Zviérevo et il faut donc essayer de passer par Tsaritsine et le chemin de fer du Caucase. Les employés, avec cette morgue de l'homme du peuple qui porte uniforme, me traitent de fou. Mais je ne renoncerais pas avant échee complet : je continue.

Le 25, à Povorino, j'ai quatorze heures d'attente dans une petite auberge : pour tuer le temps, je m'amuse à observer, à travers la fumée d'une bonne pipe, les types rassemblés autour des samovars.

Un groupe surtout fixe mon attention. Ce sont, assis autour d'une petite table, graves et silencieux, quatre pieux personnages : des têtes d'apôtres, comme on voit à Bruges, dans les tableaux de ces maîtres immortels, Van Eyck et Roger van der Weyden. Mêmes fronts admirablement dessinés, mêmes barbes, mêmes yeux clairs et mélancoliques. Qui devinerait là-dessous la mollesse et l'indolence d'âmes presque orientales ? Je ne me lasse pas de les contempler ; je guette les rares éclairs que jettent leurs yeux enchâssés sous de fortes arcades, je suis la lenteur des mouvements que font leurs doigts courts et minces. Qu'est devenue en eux l'action du Christ ? Qu'ont-ils fait de sa parole et de son geste ? La foi, cette foi sublime qui soulève les montagnes, suffirait-elle à leur faire trouver, un jour par semaine, le chemin de la plus proche église, qu'on me dit à une heure de distance ? Pour le moment, surpris par l'orage qui a éclaté sur la Très Sainte Russie, ce sont de pitoyables épaves. Cependant, je me plais à espérer qu'un soir, un soir de tristesse et de lassitude, un mystérieux voyageur, — ainsi qu'à Emmaüs, — rejoindra leur petit groupe isolé, découvrira à leur vue son front puissant et majestueux, et leur dira de ces paroles lumineuses qui entrent dans l'âme comme des coups de foudre et l'emplissent comme des parfums. Et après le départ de leur auguste visiteur, les apôtres, — la taille redres-

sée, les yeux flamboyants, — se remettrent à répandre les impérissables vérités des Évangiles, qui dorment dans l'âme russe sous les iniquités sans nombre et les hontes sans nom de l'heure présente.

Le 26 janvier/8 février.

Quand je me réveille à Filonovo dans mon fourgon de bagages, — billet de première classe en poche, — je m'aperçois qu'une partie de mes bagages et mon appareil de photographie ont disparu. C'est ma troisième contribution au bonheur du prolétariat russe.

Je viens de passer ma quatrième nuit en fourgon de bagages. Les « camarades » y font du feu, parfois dans un poêle, placé au milieu, d'autres fois à même le plancher qui s'enflamme et se consume. On a, pour s'étendre, des bottes de paille : l'installation est plus primitive, mais l'air est moins vicié que dans les wagons de premières, qui sont ceux où les soldats font irruption et vont tout droit se jeter, la tête en avant.

A Tsaritsine, ville de quelque importance sur la Volga, je m'arrête une journée : arrêt forcé, on le devine. La Volga n'y produit pas encore la puissante impression qu'elle fait à Astrakhan, mais autour de ses rives voltigent mille légendes, et on aime à se figurer le cosaque-brigand Stenko Razine, tel qu'il y naviguait naguère avec sa bande farouche, pillant les navires tatares et persans qui remontaient le fleuve, chargés des étoffes précieuses, des fines lames et de la délicieuse vaisselle d'Orient.

A la gare maintenant, sous des manteaux de soldats, j'aperçois partout des tournures trop distinguées et qui trahissent une autre condition. Les transports de Moscou et de Kharkov se rencontrent ici sur la Volga ; le train pour le Caucase partira cette nuit : le chef de gare m'assure encore que je n'arriverai pas à Rostof, mais je suis allé trop loin pour reculer.

Les salles d'attente sont remplies de cosaques du Kouban, du Don et d'Astrakhan, de petits Arméniens, de jolis Khabardiens. Partout des têtes rasées et moustaches et des nez en bec

d'aigle. Coiffés d'énormes papakhas ⁽¹⁾, couverts de bourkas ⁽²⁾ noires, des Circassiens en costume, cartouches autour de la poitrine, sabre courbé de Tekintsi au côté, ou sabre droit de Tatar. Une foule bigarrée, parlant vingt langues et cent dialectes, pressée de rentrer au Caucase. Toute l'ardente bravoure musulmane, toute la dévorante passion des brigands du Caucase, conduites par l'Aigle russe contre l'ennemi national, ont été libérées par sa chute, et, à grands battements d'ailes, rentrent dans les pays légendaires entre Kazbek et Ordoubate, pour participer à mille nouvelles aventures contre l'ennemi héréditaire, le Turc.

En passant devant moi, un vieillard de haute mine, en costume circassien, m'adresse quelques mots ; chaque fois que nous nous rencontrons, nous échangeons des phrases furtives : nous constatons ainsi que nous avons même but de voyage. Quelques jeunes gens, vêtus d'uniformes et sans doute munis de passeports de soldat, mais qui sont en réalité des officiers déguisés, se joignent à lui : ils forment le noyau d'un détachement dont le vieux Circassien aura le commandement : celui-ci est un propriétaire du Kouban, qui avait grade de khoroumji dans l'ancienne armée.

Plus tard, un voyageur en civil m'offre une chaise et me fait toute sorte de politesses. La conversation s'engage : j'apprends que lui et ses quatre compagnons, dispersés dans la salle, se rendent également à Rostof.

Et puis partout, se mêlant à la foule et gardant, pour ne pas se trahir, un silence prudent, des figures qu'on reconnaît immédiatement pour être celles d'officiers ou d'élèves d'écoles militaires, qui cachent sous des barbes d'une semaine, sous des chevelures négligées et des vêtements râpés, une identité à laquelle l'observateur ne peut se méprendre.

Le soir, je me trouve en présence du général Liechtch, Je l'avais rencontré, en 1915, chez Broussilof, quand il comman-

(1) Bonnets à poils.

(2) Sorte de pèlerine ou manteau épais, portée par les peuplades du Caucase.

daît encore la 3^e armée. Je revois un vieillard brisé corps et âme. Ses soldats l'ont obligé à faire pour eux les bas ouvrages, peler les pommes de terre, etc. Il se retire dans une petite maison du Caucase, qu'il espère retrouver intacte, pour y terminer ses jours. C'est un homme qui a perdu jusqu'au goût de vivre, un homme fini.

Ainsi, pendant toute la durée du voyage, nous évitons d'engager des conversations, afin de ne pas éveiller les soupçons, et c'est pour nous un plaisir subtil de nous jeter quelques mots au passage dans le couloir, presque sans nous regarder. Partout des écouteurs aux aguets, partout des agents provocateurs, prêts à saisir l'occasion d'une parole, le prétexte d'un geste. Mes compagnons sont bien forcés de laisser passer les plus fortes insolences sans rien dire. Moi, en ma qualité d'étranger, je suis libre. Comme j'ai déjà été arrêté onze fois sur le front par les « camarades » pour des répliques un peu vives, je m'étais promis de me tenir tranquille. Mais il arrive une minute où on n'en peut plus : j'éclate ; je leur crie : « Que leur armée, — comme il leur plaît de l'appeler, — n'est qu'une bande ; qu'ils sont un troupeau asiatique indigne de la liberté ; qu'ils sont les seuls soldats au monde qui reculent devant un ennemi huit fois moins nombreux ; qu'aucun autre soldat au monde, à quelque nationalité qu'il appartienne, ne vendrait, comme eux, ses chevaux et ses canons à l'ennemi, etc. »

Aussitôt, je suis entouré d'une bande de furieux qui m'invectivent, me menacent, me montrent le poing ; mais quelque chose qui est en moi, plus fort que moi, me pousse et me fait aller de plus belle en plus belle. Alors, eux qui tout à l'heure voulaient me faire peur, les voilà qui peu à peu se calment, se taisent, s'apaisent, rentrent sous terre. Pourtant, j'aperçois dans un coin, s'épanouissant dans l'ombre, des figures que je n'avais pas encore remarquées. Encore des officiers déguisés : ceux-là, d'où viennent-ils ?

A Torgovaïa entre dans le wagon un garçon apothicaire, devenu agent bolchevik. Il inspecte nos bagages. Nous sommes presque entre nous, les « camarades » ayant pour la plupart

quitté le train. Le jeune révolutionnaire s'obstine à chercher dans la valise d'un colonel, ancien officier d'ordonnance du général Polivanof, des preuves de son identité. Après un quart d'heure de recherche fiévreuse, sous un feu roulant de sarcasmes, il finit par découvrir des pattes d'épaule de colonel. La scène change. Lardé de brocards plus cuisants que la pierre infernale, et plus caustiques que les sels anglais, le garçon apothicaire se met à sangloter : il dit et répète, sous nos éclats de rire, qu'il vient de faire cette besogne pour la dernière fois ; il jure qu'il n'y reviendra plus. Dans cette région, les bolcheviks ne disposent pas encore de forces suffisantes, pour exercer une surveillance vraiment active et un contrôle sévère.

A Tikhoriétskaïa, les crânes rasés, les regards d'aigle et les barbes musulmanes nous quittent. Quelques trains de marchandises partent encore cette nuit pour Rostof. Le matin du 27 février nous sommes arrêtés par un peloton de soldats, dont chacun porte les insignes des divers grades d'officier : c'est que nous venons de pénétrer dans la zone de l'armée volontaire. Bientôt nous passons le Don, et entrons à Rostof, ville au surplus uniquement commerçante et par conséquent sans caractère.

LA DÉFENSE DE ROSTOF

6. — L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE DE VOLONTAIRES.

Les généraux Alexéief et Kornilof, — la tête et le cœur de la nouvelle organisation, — ont choisi le gouvernement du Don comme celui où ils seraient le mieux en mesure de former la nouvelle armée et de rassembler autour d'eux tous les éléments de la nation avides de mettre fin aux désordres de la Russie et d'instaurer un pouvoir stable. Le général Kalédine, chef militaire de tous les cosaques du Don, leur prête son concours : il emploie tout son prestige et toute l'autorité de sa haute fonction, à organiser une armée de cosaques en état de défendre les pays du Don contre les détachements de bolche-

viks qui ont pris pied sur toutes les lignes menant vers Novotcherkask.

On ne trouverait pas d'exemple, dans l'histoire, d'une telle abondance de talents réunie dans une si petite armée. Le général Alexéief, le meilleur stratège russe, ancien généralissime, commande des forces qui atteignent tout juste l'effectif d'un régiment. Il a, à ses côtés, un autre grand chef, son ancien antagoniste, maintenant son ami : Kornilof. A l'état-major, sept généraux, parmi les plus réputés : Dénikine, ancien chef d'état-major au G.Q.G., Markof, Romanovski, Elsner, Erdeli, etc. On verra par la suite que cette profusion de savoir militaire et de prestige n'aura pas été de trop pour guider, à travers tous les dangers dont elle est entourée, cette armée d'élite qui compte à peine 3.500 hommes, et qui a devant elle des forces plus de dix fois supérieures en nombre.

Un bruit de conversations, comme au cercle. Le fait est que sous une coupole, à laquelle aboutissent les divers bureaux de cet extraordinaire état-major, cause une foule élégante, pour la plus grande partie en vêtements civils : j'y reconnais plusieurs généraux.

Le général Dénikine, sans la barbe qui, jadis, lui donnait l'air d'un pape aux armées, n'a plus dans les yeux sa gaieté d'autrefois ; son front s'est chargé de soucis ; mais le geste par lequel il me tend la main a toujours la même cordialité.

Markof, toujours grondant, bonseulant tout le monde, tempêtant contre une porte ouverte ou fermée, contre un chien qui ne passe pas assez vite entre ses jambes, contre un pauvre diable d'officier coupable d'avoir une mauvaise écriture, fait une drôle de mine dans son frac, dont les pans flottent derrière lui, tandis qu'il arpente la pièce à grandes enjambées.

Kornilof, visage pâle, regards brillants de vivacité et d'intelligence, est sans nul doute préoccupé au plus haut point des difficultés au milieu desquelles se débat la nouvelle armée, mais n'en veut rien laisser paraître : esprit simple évoluant parmi les intrigues des conspirations, républicain opérant parmi des monarchistes.



Reconnaissance de cavalerie circassienne juillet 1917.



Cavaliers tatares en reconnaissance juillet 1917.

Alexéief est celui qui a le moins changé. Réfléchissant beaucoup, parlant peu, en mots nets et brefs à son habitude, il est comme tous ceux que ment l'intelligence plutôt que la passion : il n'a pas subi autant que les autres l'influence des nouveaux événements.

Sous le frac qui remplace les brillants uniformes d'hier, beaucoup d'officiers font peine à voir. On les dirait descendus de deux ou trois degrés sur l'échelle sociale. Des dos un peu voûtés, des ventres un peu bedonnants, des visages un peu flasques, qui faisaient leur petit effet en uniforme, ne sont plus que piteux sous le costume civil. Inversement, des gentils-hommes, en tenue de simples cosaques, ne sont que très imparfaitement déguisés : l'aisance et la souplesse de leurs attitudes, la distinction de leurs traits, la finesse de leurs mains sont des signes qui ne trompent pas.

L'officier de service est une jeune femme, la baronne von Bode, si élégante et charmante dans son costume collant, saluant avec un tel empressement, si polie, — très correcte, d'ailleurs, et aussi peu entourée que peut l'être une jolie femme — qu'on serait tenté de sourire, si l'on ne savait qu'elle a été deux fois blessée sur le champ de bataille et qu'elle a amplement mérité sa décoration. Une autre jeune femme, le lieutenant princesse Tcherkaskaïa, bien connue dans la société de Pétrograd, et qui venait d'épouser un officier, a chargé avant-hier à la tête de ses hommes et a été glorieusement tuée à l'ennemi.

C'est ici la dernière redoute du bon ton, le dernier rendez-vous des élégances de la Russie. Cette poignée de braves ose résister à la formidable marée des dizaines de millions de déments qui clament leurs revendications sociales. Et au spectacle de l'immense solitude qui entoure ces patriotes, généraux, hommes et femmes de la cour, républicains honnêtes, on ne peut se garder d'une impression de stupeur épouvantée.

L'armée de volontaires est en voie d'organisation : pour la défense de la ville, on n'emploie que de petites unités, des compagnies, des escadrons. Le régiment de Kornilof, le bataillon

de Saint-Georges, les compagnies d'officiers de la garde, la division de cavalerie Guerchelmann et quelques détachements d'éclaireurs, — en tout, comme je l'ai dit, à peu près 3.500 hommes, — forment un ensemble d'une valeur militaire exceptionnelle. Troupes superbes, animées des plus beaux sentiments, liées par l'honneur, par le serment d'obéissance, par les plus solides traditions militaires.

Elles sont aux prises avec un adversaire qu'une propagande savante a rendu fou de haine et qui ne pardonne pas. Car cette guerre est menée avec une férocité qu'on ne rencontre qu'entre frères ennemis. Un officier, le fils du chef de gare de Martsof, près de Taganrog, vient de trouver son père affreusement mutilé par les gardes rouges. Le crime de ce malheureux semble avoir été de porter sur soi le portrait de son fils en uniforme d'officier de l'armée de volontaires. Le fils a tué les prisonniers qu'il venait de faire, et promenant le pauvre cadavre déchiqueté de son père avec lui pendant quelques jours de reconnaissances, s'est acharné contre les bolcheviks qui lui sont tombés entre les mains. Aussi — depuis ce jour — ne fait-on plus de prisonniers.

Le courage individuel de quelques révolutionnaires convaincus forme contraste avec l'esprit de la masse qui manque de résolution. Un ouvrier que les gardes blancs trouvèrent dans un bureau d'usine d'où on venait de tirer sur eux, se mit contre le mur :

« Fusillez-moi, c'est la lutte entre le prolétariat et le capital ! »

On obéit à sa prière.

Un autre garde rouge, entouré par la compagnie d'officiers du régiment Kornilof, près de Taganrog, s'écria : « Je ne veux pas être tué par un cadet ! » et se mit une balle dans la tête.

Quant aux officiers de l'armée de volontaires, ils achèvent par miséricorde les camarades blessés qu'on est obligé de laisser sur le champ de bataille.

Incorporé dans une compagnie d'officiers du régiment de

Kornilof, je dors avec eux dans une grande chambre, entre mon vieil ami, le khorounji Guevlits, et un capitaine de cavalerie.

7. — LE GÉNÉRAL KORNILOF.

Ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est son âme ardente. C'est par là qu'il excelle, plus que par les qualités du stratège ou du politicien. Son honnêteté immaculée, sa bravoure légendaire, sa confiance dans l'avenir de la Russie et dans sa tâche historique, voilà sa force. Par la confiance instinctive qu'il inspire, par l'ascendant irrésistible qui émane de lui, il a, plus qu'aucun autre, séduit, gagné, entraîné les jeunes héros de la Russie. Rarement chef a vu se grouper autour de lui autant de braves, au cours d'une carrière plus aventureuse. A soixante ans passés, il a gardé toute l'ardeur de la jeunesse. C'est un des plus beaux représentants de la valeur militaire russe, ne trouvant d'attrait qu'aux tâches excessives, soulevé parfois de soudaines colères, incapable de résister à l'emportement de la passion.

Personne en Russie ne semblait moins désigné pour mener à bien les opérations de la guerre moderne qui exigent avant tout d'être prudemment pesées et mûrement réfléchies. Mais aussi personne n'a su comme lui enflammer les jeunes cœurs et galvaniser les patriotes circonspects. Tant il est vrai que les grandes actions collectives n'ont pas leur origine dans le raisonnement, mais que leurs véritables mobiles sont d'ordre mystique.

Chez ce cosaque de Sibérie, la bravoure touche à la folie. Il est de ceux qui ne savent pas reculer et qui dès qu'ils ont flairé l'approche de l'ennemi, d'instinct foncent en avant. Rester inactif en présence de l'ennemi, céder du terrain pour des considérations stratégiques, autant d'impossibilités pour ce grand sabreur. Un tel homme n'est pas fait pour la patiente guerre de tranchées, ne fût-ce que parce qu'il se trouve encadré de chefs plus prudents ou moins enclins aux aventures risquées. C'est un de ces véritables guerriers russes, qu'il faut tenir en

laisse tant qu'ils se trouvent sur les fronts étendus des armées modernes, mais auxquels il faut rendre leur entière liberté, dès qu'ils sont seuls avec leurs compagnons d'armes dans les immenses plaines de leur pays. C'est seulement maintenant, parmi cette élite exceptionnelle de soldats en qui il se reconnaît, qu'il réalise ce rêve suprême d'un chef : être seul, — avec Dieu, — maître des destinées d'une armée.

Cet homme admirable avait, pendant tout le cours de la guerre, montré, à un rare degré, l'impatience d'obéir et de se tenir à la place qui lui était assignée dans le rang. Au début des hostilités, il commandait une division en Galicie sous les ordres de Broussilof qui avait un corps d'armée. Pendant la bataille de Grodek, sa division formait l'aile gauche. L'attaque principale devait se produire au centre ; en conséquence, il reçut l'ordre de rester sur la défensive. Mais quand le canon se mit à tonner à 5 verstes de distance, et quand les autres divisions avancèrent, vous devinez s'il lui fut possible de rester les bras croisés. Il se projeta en avant comme un tigre qui brise ses chaînes, entraîna ses hommes d'un magnifique élan ; mais n'ayant pas été suivi par ses voisins, il perdit la moitié de ses troupes, se fit prendre 28 canons et mit toute la ligne en danger d'être enfoncée. Il fallut envoyer sur-le-champ deux divisions de cavalerie et une brigade d'infanterie, pour le dégager.

Plus tard, dans les Carpathes, près de Goumène, où la 8^e armée devait opérer en liaison avec la 3^e, Kornilof reçut l'ordre de rester sur la crête d'une ligne de collines et d'attendre le développement des opérations. Voilà qui ne convenait guère à un tel tempérament. Un coup d'éclat et de folie était bien mieux dans sa manière. Donc, il lança d'un élan furieux à la descente sa division tout entière, chargeant lui-même à la tête de ses hommes. Arrivé dans la vallée, il s'y trouva réduit à ses seules forces et fut écrasé par un ennemi vingt fois supérieur en nombre.

Mais tel était alors, dans l'armée russe, le respect traditionnel pour la bravoure individuelle, qu'on pardonna ses insuccès et ses désobéissances à ce brave des braves. Sa division fut

rattachée à la 3^e armée qui dut subir près de Gorlitsa le terrible choc des armées de Mackensen. Le front fut sur le point d'être rompu, et on ordonna la retraite générale. Encore une fois, Kornilof refusa d'obéir. En vain le commandant du corps d'armée lui téléphona à cinq reprises de battre en retraite. Ne doutant pas qu'il pourrait, à lui seul, rétablir la situation, il attaqua. Ce fut un désastre. Des éléments isolés de sa division purent se sauver et rejoindre l'armée. Lui-même, avec la presque totalité, tomba aux mains de l'ennemi.

Il refusa de donner sa parole, -- et il s'évada.

A son retour en Russie, on lui fit une ovation. L'empereur s'intéressa personnellement à lui, et confia un corps d'armée à ce général d'une témérité splendide.

Kornilof est un cosaque de Sibérie, c'est-à-dire un républicain-né. Il m'a maintes fois répété qu'il considérait la république comme la forme supérieure du gouvernement, et la royauté ou l'empire comme des formes transitoires, à l'usage des nations qui ne savent pas encore se gouverner elles-mêmes. Quand la révolution éclata, il fut le premier, même avant Broussilof, à manifester ses sympathies pour le nouveau régime. Nommé par Kérenski gouverneur de Petrograd, il lui fut impossible de coopérer longtemps avec le Soviet et les soldats. Il posa des conditions qui ne furent point acceptées, et donna sa démission : le gouvernement provisoire lui conféra le commandement de la 8^e armée que Broussilof venait de quitter.

Une des très curieuses séries de hasards, dont la révolution russe abonde, et dont on soupçonne qu'elles obéissent à une loi cachée, a voulu que Broussilof ait été suivi dans toutes les phases de sa carrière par sa vivante antithèse : Kornilof. Le souple temporisateur Broussilof retenait l'armée et la nation qui couraient aux abîmes : Kornilof précipita leur chute par une manœuvre politique mal conçue et une conspiration militaire faiblement dirigée. Mais il n'est pas impossible qu'un jour, qui n'est pas très éloigné, la Russie soit sauvée non par les savantes combinaisons des habiles, mais par la folle bravoure de ses héros. La brûlante jeunesse qui préparera la résur-

rection de la Russie suivra, non les esprits mûrs et lents, mais les âmes fébriles, et ne sera tentée que par les tâches impossibles.

S'il est vrai que Kornilof, en prononçant trop tôt sa dictature, a perdu la situation politique et l'armée, il ne l'est pas moins que personne autre que lui, ou quelqu'un qui lui ressemble, ne pourra sauver la nation. Il a commis la faute d'agir trop tôt, quand rien ne pouvait arrêter sur la pente fatale la masse en folie. Abandonnés par une armée que la propagande bolcheviste par en bas, et non moins sûrement les décrets de Kérenski par en haut, avaient disloquée, les officiers se déclaraient pour Kornilof quand le « Parleur en chef des armées russes » le trahit et le fit arrêter. Leurs sympathies pour Kornilof coûtèrent la vie à vingt mille d'entre eux.

Malgré toutes ses fautes et erreurs de jugement, il est le seul homme qui puisse rendre à la jeunesse russe la confiance dans les destins du pays. La Russie souffre surtout d'une terrible maladie de la volonté. Ce grain de folie qui caractérise les actions de Kornilof est justement ce qu'il faut pour dissiper les hésitations de ceux qui raisonnent trop et rendre aux esprits paralysés le mouvement et l'action. C'est dans les moments les plus désespérés que le Russe se ressaisit le mieux. Ce n'est pas son plus adroit politicien, c'est son plus brave soldat qui montrera à la Russie le chemin de la délivrance ⁽¹⁾.

(1) Je ne veux rien changer à ces lignes, restées vraies — encore maintenant — malgré l'apparence du contraire. Je les écrivis au moment de quitter l'armée des volontaires. Elle fut le résultat d'une sélection que l'Histoire prépare rarement avec un tel soin, et qu'elle ne maintient jamais. Ceux qui restèrent spectateurs — en Russie comme ailleurs — reprochent maintenant à Kornilof, Dénikine, Koltchak, Wrangel, d'avoir manqué de prudence, d'avoir sacrifié inutilement la fleur de la jeunesse russe. Cependant, par leurs échecs tristes et éclatants, ces chefs firent la démonstration, non de leur aveuglement, mais de l'indifférence patriotique et de la veulerie de la jeune bourgeoisie qui refusa de quitter le parterre pour monter sur la scène. Les avocats dont fut composé le parti de « l'ordre » et leur légion d'émules, se lamentaient, à l'étranger comme en Russie. Kornilof et les siens firent mieux : ils se battaient.

8. — LE RÉGIMENT DE KORNILOF.

Rostof, le 28 janvier/10 février.

Mon compagnon de voyage, le sotnik ⁽¹⁾ Guevlits et moi, nous sommes incorporés dans la compagnie d'officiers du « régiment d'attaque » de Kornilof. Notre nouveau chef, le capitaine Zarembo, nous fait installer deux lits dans la chambrée, où nous partagerons la vie et les repas de nos nouveaux compagnons d'armes. Dans une autre chambrée, les jeunes officiers et cadets, qui sont arrivés avec nous, rasés et vêtus d'uniformes tout battant neufs, attendent la formation d'un détachement volant, pour lequel on les exerce chaque jour.

Ce régiment Kornilof, auquel je me suis joint, a été formé en juin 1917, sur l'initiative de Kornilof, par un officier du plus beau dévouement, le capitaine Négentsof. Sa formation fut une protestation contre les désordres qu'occasionnaient les bolcheviks et les décrets du gouvernement provisoire.

Qu'on le sache bien : la célèbre avance de l'armée russe en Galicie, dans la direction de Kahuze et Galitch fut l'œuvre non des misérables bandes révolutionnaires, — comme une presse trop docile a voulu le faire croire, — mais presque exclusivement de deux corps qui avaient gardé l'ancienne discipline : la Division Sauvage et les deux bataillons d'attaque Kornilof. Je ne veux pas récapituler ici les indicibles complaisances militaires et lâchetés politiques, auxquelles j'ai assisté en juillet 1917. Je mentionne uniquement ce fait peu connu : le général Tchérémissof, commandant le 12^e corps d'armée auquel furent adjoints les bataillons Kornilof et la Division Sauvage, refusa la moindre citation aux officiers et soldats, qui venaient d'assurer son succès militaire, tandis qu'il décorait à tour de bras les troupes chères à Kérénski. Une enquête fut ouverte : Kornilof décora de sa main chaque officier et chaque soldat ayant pris part à l'assaut.

Le gouvernement provisoire voyait d'un mauvais œil ce

(1) *Sotnik* : chef d'un escadron de cosaques (sotnia).

superbe régiment ; c'est pourquoi, et bien que les circonstances eussent exigé la formation d'unités semblables, Kornilof, tout commandant en chef qu'il était, n'osa pas permettre à Négentsof d'organiser de nouveaux corps sur le même modèle. La révolution russe aura donc été jusqu'à la fin une série ininterrompue d'hésitations et de défaillances. Au moment où Kornilof eut le plus besoin de troupes sûres, il ne trouva, — et cela par sa propre faute, — que le régiment de Négentsof et celui des Tékintsi. Kornilof, cœur de lion et esprit faible, abandonné par ses armées, dut se rendre. Son régiment fut rattaché au corps tchèque à Pétehanovka, et, à la fin d'octobre, envoyé par le gouvernement provisoire à Kief, pour y tenir tête à la fois aux bolcheviks et aux Ukrainiens. A Kief, où il arriva le 29 octobre, Négentsof fut bientôt tiraillé entre les deux partis qui se disputaient la suprématie en Ukraine. Ne voulant pas intervenir dans ce conflit d'ordre intérieur, il sollicita du commandant en chef l'autorisation de se rendre à l'invitation de l'ataman Kalédine et de se joindre à ses troupes. Doukhonine refusa et renvoya le régiment à Pétehanovka. Après le massacre de Doukhonine, le nouveau commandant en chef, Abram, — *alias* Krilenko, — exigea des officiers le serment au nouveau gouvernement. Force fut donc de repartir. Devant l'évidente impossibilité de regagner le Don en échelons, Négentsof disloqua ses troupes et donna l'ordre aux hommes de se rendre individuellement à Rostof. On découpa le drapeau, qui fut emporté par Négentsof et le prince Oukhtomski. Parmi les soldats, il y en eut qui se découragèrent et n'allèrent pas jusqu'au bout ; mais les autres se glissèrent dans des échelons de cosaques à destination du Don. Le régiment se reconstitua plus tard, réduit de moitié, mais toujours en possession de son drapeau, de ses 32 mitrailleuses et de 600.000 cartouches.

Rostof, le 29 janvier/11 février 1918.

Ce matin, Kornilof est venu chez nous. Après nous avoir passés en revue, il nous assemble autour de lui, et nous dit :

« Les 7^e et 16^e régiments de cosaques du Don sont résolus à marcher contre les Allemands ; d'autres régiments se forment sur le Don ; les cosaques de la Kouban s'organisent. Il est de toute nécessité que nous tenions ici quelque temps pour laisser aux stanitsas le temps de lever de nouveaux détachements. Nous n'avons en face de nous que des Autrichiens et des Allemands, qui ont pris la direction des forces bolchevistes. Il faut marcher contre eux. Je compte sur vous pour donner l'exemple. »

Sans rien dans l'aspect qui le distingue, le regard mobile et doux, Kornilof nous parle d'un ton uni, d'une voix sans timbre. De petite taille, il disparaît au milieu de nous qui le dominons de toute la tête. Nul fluide ne se dégage de sa personne, rien qui magnétise, rien qui électrise. C'est son passé qui agit sur nous, un passé, devenu légendaire, de bravoure inouïe et de patriotisme pathétique. Pourtant ses paroles sont accueillies sans enthousiasme, sans un mot d'approbation. Bien entendu, on obéira ; mais les fronts restent soucieux : c'est que les nouvelles qui arrivent du Don sont des plus inquiétantes.

Présenté à Kornilof, je cause quelques instants avec lui. Il continue de croire aux cosaques. Nous restons, nous, très sceptiques. N'ont-ils pas, partout et toujours, trahi ou abandonné l'armée des volontaires ? S'ils s'étaient levés en masse, ou simplement s'ils avaient fait un effort quelconque, il y aurait lieu de venir à leur aide pour la défense du Don ; mais ils ne sont ni meilleurs soldats ni plus patriotes que les autres « camarades » russes : il n'y a vraiment aucune raison pour rester ici dans une grande ville impossible à défendre, et perdre du monde inutilement. Ce que nous voudrions, c'est garder notre formation intacte, et nous retirer chez les cosaques de la Kouban, ou même plus loin, vers Astrakhan.

.....
Ce soir, on chuchote la terrible nouvelle : l'ataman des cosaques, le général Kalédine, s'est suicidé !

Cette mort symbolise l'épouvantable délabrement de la Russie et la fin tragique d'un rêve grandiose. Elle tranche bien

des questions. Rien ne nous retient plus au Don. Notre départ pour le front est devenu ridiculement inutile.

Rostof, le 30 janvier/12 février 1918.

Conversation avec le général Kornilof. Tout l'état-major est au sombre, ce matin, mais Kornilof garde l'optimisme des braves. Celui-là est Russe dans l'âme. Il a cette confiance illimitée dans la bravoure, qui chez le Russe dispense si souvent des minutieuses préparations.

— Vous savez, me dit-il, que le général Kalédine s'est suicidé ? C'est une perte très douloureuse, mais ce n'est pas une raison pour désespérer. Les cosaques commencent à se lever, et le gouvernement militaire du Don vient de proclamer l'état de guerre pour toutes les stauitsas.

— Ne craignez-vous pas que des troupes peu sûres ne constituent un grave danger pour l'ensemble de l'armée ?

— Aussi ne fais-je pas trop de fond sur ces êtres vraiment incompréhensibles. Je diffère le départ du régiment. La compagnie d'officiers à laquelle vous appartenez occupera seule un poste avancé. J'ai dû cette nuit me replier jusqu'à la prochaine gare, pour ne pas être enveloppé. L'ennemi, mieux conduit depuis quelques jours, a changé de tactique. Nous, pour bien marquer que ce n'était pas une fuite, nous avons donné un formidable coup de pied en arrière, et pris onze mitrailleuses.

Khapti, le 31 janvier/13 février 1918.

Dès que je suis arrivé à la dernière gare que nous occupons dans la direction de Taganrog, je me rends chez le colonel Koutiépoï, de la garde impériale, qui commande nos avant-gardes.

L'ennemi dispose de 3.500 hommes sous les ordres du lieutenant allemand von Sienwers. Les éléments les plus fermes — mais qu'on épargne le plus soigneusement — sont d'anciens vétérans de guerre germano-autrichiens, et des Lettons, qui, comme partout en Russie, se battent à côté des bolcheviks.

L'ancienne armée russe est représentée par la 1^e division de cavalerie, sous le colonel Davidof. Elle comprend douze escadrons à pied, douze autres montés, et une batterie à cheval, en tout 1.200 hommes. Enfin, trois bataillons de gardes rouges, sous Trifonof.

Nous n'avons à leur opposer que 350 hommes, officiers et cadets. L'incertitude où est l'ennemi à l'égard de notre nombre, son indiscipline et sa lâcheté rendent seules notre résistance possible. D'avance, il a limité le combat aux lignes de chemin de fer. Il s'approche en trains blindés, locomotives en arrière, prêtes à repartir.

Khapri, le 31 janvier/13 février 1918.

Notre compagnie d'officiers monte la garde dans la gare, où nous couchons sur des bottes de paille. Le capitaine Zarembo a aménagé, dans le cabinet du chef de gare, une ambulance où deux infirmières, une Polonaise et une Anglaise, soignent nos blessés.

Soirée des plus mélancoliques. Nous fumons en silence, l'attention en éveil, l'oreille au guet, occupés à écouter les coups de fusil qui crépitent sans cesse, au loin, où nos postes avancés gardent les groupes d'arbres et le sommet des petites collines qui surplombent le Don.

Un capitaine, ancien ingénieur, intelligent et homme de cœur, me confie ses doutes : « Pourquoi nous battons-nous ? Pourquoi toutes nos pertes et tout ce sang qui coule, — Dieu sait pour qui ? Pour la patrie qui nous abandonne ? Pour le peuple, qui nous traque comme des bêtes féroces, qui nous poursuit de sa haine, et qui, non content de nous achever quand nous serons blessés, mutilera nos pauvres cadavres ? En vérité, à quoi bon ? »

Il est clair que notre situation est des plus périlleuses. Nous sommes entourés d'une population dont les sympathies sont partagées. Impossible de distinguer lesquels nous sont amis ou ennemis : les gardes rouges, qui même au combat con-

servent leurs blouses ouvrières, n'ont qu'à jeter leurs armes pour disparaître dans la foule. Nous, dans les gares, paysans et ouvriers nous espionnent. Ils peuvent faire sauter les rails derrière nos trains et nous couper la retraite. Les représailles collectives, seul moyen efficace contre une population armée, ne sauraient être employées dans un pays qu'on espère gagner à sa cause. Aussi nos blessés, sachant le sort qui les attend, préfèrent-ils se suicider sur le champ de bataille.

9. — UNE ARMÉE COMPOSÉE D'OFFICIERS.

Khapri, le 1^{er}/14 février 1918.

Ce matin, la compagnie d'officiers de la garde impériale revient du front, dans des fourgons de bagages ; ils dorment sur la paille. Je cause avec leur chef, le colonel Morozof. Tous étaient, sous l'ancien régime, de brillants seigneurs : ils ont librement choisi cette rude existence. Obligés maintenant de porter le sac et le fusil, de faire les travaux qui exigent de la vigueur physique, de suffire au transport des mitrailleuses et des munitions, aussi bien qu'au nettoyage des effets militaires et à la cuisine, il est inévitable qu'ils se fatignent plus vite que le moujik. Mais ils s'y font. A l'heure du combat, ils sont incomparables, leur bravoure est à toute épreuve. Presque tous ont été blessés pendant la guerre ; animés du plus noble sentiment d'honneur militaire, ardents patriotes, ils ont pour leur ennemi le plus profond mépris, ce qui les aide à supporter les dures épreuves de cette guérilla.

Spectacle unique dans l'histoire que celui de ces troupes formées exclusivement d'officiers ! L'ancien gouvernement, et, hélas ! bon nombre de généraux, avaient étendu à l'armée la conception nouvelle de l'autorité, suivant le mode révolutionnaire. L'armée, fût-ce chez le plus libre des peuples, est obligée de conserver entre le chef et ses hommes un reste des vieilles relations féodales, sans quoi il n'y a pas de commandement possible. Cette discipline, il fallait la réintroduire dans l'armée qu'on allait créer. Alexéief et Kornilof partirent de ce

principe que la plus petite unité, dont on est sûr, vaut mieux qu'une armée nombreuse, où la défaillance d'une partie peut amener la débâcle du tout. De là ces formations par sections, compagnies, bataillons d'officiers de l'ancienne armée, auxquels sont adjoints, dans la proportion de quelques unités à peine, des volontaires non gradés.

Voici comment est composée une compagnie d'officiers de notre régiment : un colonel, 4 capitaines, 12 capitaines en second, 30 lieutenants, 23 sous-lieutenants, 47 *praporetchiks* (sous-lieutenants temporaires), 3 élèves-officiers et 3 volontaires non gradés.

L'organisation de l'armée de volontaires, fondée sur l'espoir d'une forte affluence de volontaires, comporte des troupes régulières et des détachements irréguliers.

Dans les troupes régulières, les bataillons — en attendant qu'ils s'enflent jusqu'à devenir des corps d'armée — sont commandés par des généraux, anciens commandants d'armées et de groupes d'armées. Ce sont :

Le *régiment d'attaque Kornilof*, composé d'officiers, cadets, élèves-officiers, volontaires, tous appartenant à la classe des intellectuels.

Trois *bataillons d'officiers*, sous le général Markof.

Le *régiment de Saint-Georges*, composé de soldats, membres du célèbre bataillon de Saint-Georges, tous décorés.

Le *bataillon de l'École militaire*, composé exclusivement d'élèves-officiers.

La *division de cavalerie Guerschelman*, officiers, élèves-officiers, cadets, cosaques, solidement encadrés parmi les officiers.

Une *division d'artillerie*, commandée par le colonel Ikihef.

Les troupes irrégulières ont été organisées par les soins de leurs chefs, les bataillons amenés tout formés à Rostof, agissant presque indépendamment de l'état major. Le plus célèbre est celui du colonel *Tchernectsof*, composé de volontaires de toutes sortes. Ensuite ceux du colonel *Sémilétsof* (cosaques), du capitaine *Karğaïski* (cosaques), du colonel *Simanorski*, du *sotnik Grekov*, du colonel *Krasnianski*, du *khoroumji Mazaroj*

et du colonel *Sarenof*, commandant les cosaques de la stanitza *Gniliovskaja*.

Ce qui caractérise tout spécialement ces organisations militaires, c'est qu'il n'y a pas de services de l'arrière. Chaque *otriad* (détachement) doit se ravitailler soi-même. Il dispose d'un train qui, pendant le combat, lui sert de base. Le commandant y accumule les provisions en armes, munitions, matériel d'ambulance, vêtements : il est de ce fait indépendant du reste de l'armée.

10. — UNE RECONNAISSANCE.

Khapri, le 1^{er}/14 février 1918.

Depuis que les Allemands ont plus de part au commandement, les gardes rouges montrent plus d'audace. Ils ont une nouvelle tactique et des ruses de guerre inédites. C'est ainsi que, le jour qui précéda mon arrivée sur ce front, les bolcheviks de Taganrog envoyèrent des émissaires au colonel Koutiépoï : ils l'invitaient à s'unir avec eux dans un commun effort contre « l'ennemi national ». De sérieuses querelles auraient éclaté entre les garnisons russe et allemande à Taganrog, on se battrait dans les rues... Koutiépoï n'est pas un imbécile : l'affaire en resta là.

Ils essayent maintenant de nous tourner, mais la peur les paralyse. Ils se refusent à avancer autrement que par masses. Leur cavalerie n'ose même pas affronter nos poignées d'officiers en reconnaissance.

Nous supposons que l'ennemi s'est divisé en trois corps, de mille hommes chacun, ayant pour objectif de nous couper la retraite vers Rostof. Pour s'en assurer, le colonel Koutiépoï décide d'envoyer en reconnaissance neuf officiers de ma compagnie, sous les ordres d'un capitaine. Je leur suis adjoint. On nous a trouvé des chevaux de cosaques, petits, peu élégants, mais forts et endurants.

Un ciel couvert de nuages que chasse très bas un vent glacé ; un sol dur sous une mince couche de neige. A notre gauche,

le bras supérieur du Don coule sous une épaisse couche de glace. Nous tenons la crête des hauteurs qui longent la rive Nord. Partout de petits villages, et des groupes de maisons, peuplés d'ennemis ; plus loin, sans doute, des nids d'importantes forces bolchevistes.

Après une marche de trois verstes, nous dépassons nos avant-postes groupés autour d'une maison de garde de chemin de fer. Rien de suspect. Le village de Khopiorsk, un *khoutor* ⁽¹⁾, a évidemment des sympathies bolchevistes. L'ataman, qui est un vieillard, n'ose ou ne veut nous donner aucun renseignement sur l'ennemi. Plus loin, dans le village de Savianovka, — une stanitsa, je crois, — les vieux cosaques se rassemblent autour de nous. Ils sont d'un autre type que les paysans. La liberté séculaire, l'habitude de porter des armes et de se gouverner en citoyens indépendants, leur ont donné fière mine sous leurs énormes bonnets de fourrure noirs. Ils nous témoignent de la sympathie, mais la propagande bolcheviste, menée par les jeunes cosaques qui reviennent du front, dépeint le système des Soviets, — lequel, en réalité, détruira toute l'organisation traditionnelle du Don, — comme un nouvel ordre de choses dirigé uniquement contre les « grands capitalistes ». Notre chef les exhorte : « Engagez-vous : vous aurez un équipement complet, et 150 roubles par mois. » Un vieux cosaque et son fils, garçon de quinze ans, promettent qu'ils se rendront demain au bureau de recrutement à Rostof. Ils nous avertissent que les villages suivants sont occupés par l'ennemi. En effet, à peine sommes-nous arrivés à une distance d'un kilomètre du village de Nedvikovskaya, une mitrailleuse se met à tirer et nous force à rebrousser chemin. Les villages de Malye-Saly et Bolchy-Saly sont occupés par des forces considérables, entre autres par la 4^e division de cavalerie sous le colonel Davidof, — déjà nommé !

(1) Les cosaques habitent dans les *stanitsas*, villages plus prospères, et représentés dans le gouvernement du Don. Dans les *khoutors*, en général misérables et pauvres, habitent les paysans, dépendant des Cosaques, et privés des droits de libre citoyen.

Nous retournons par le village de Saityr, non occupé.

11. — LES « LIBRES FILS DU DON ».

Les renseignements que nous rapportons, — la présence d'une force de 3.000 bolcheviks, puissamment munis d'artillerie et de mitrailleuses, — indiquent clairement qu'il faut nous préparer à la retraite. Koutiépoï téléphone ses craintes à l'état-major. Mais on nous répond que tout le pays du Don, électrisé par la fin tragique de son ataman, se lève en masse, et que nous recevrons, dès ce soir, des renforts. En effet, à quelques heures de là, un train entre en gare, rempli de vieux cosaques de la stanitza Gniliovskaïa, qui ont répondu au vibrant appel du Conseil militaire du Don, du « Kroug », et sont accourus en formation improvisée sous le colonel de cosaques Sarenof. Il y a vingt ans qu'ils n'ont manié leurs armes et qu'ils vivent en dehors de toute discipline : peu importe, l'ardeur qu'ils nous témoignent, la chaleur de leur enthousiasme nous remplit d'espérance. Enfin ! le voilà, le secours tant de fois promis, et chaque fois refusé ! Un groupe d'artillerie, exclusivement servi par des officiers, est arrivé presque en même temps. Les officiers souhaitent la bienvenue aux cosaques :

— *Ourra, da zdravstvouïout, Kosaki ! Hourrah, vivent les cosaques !*

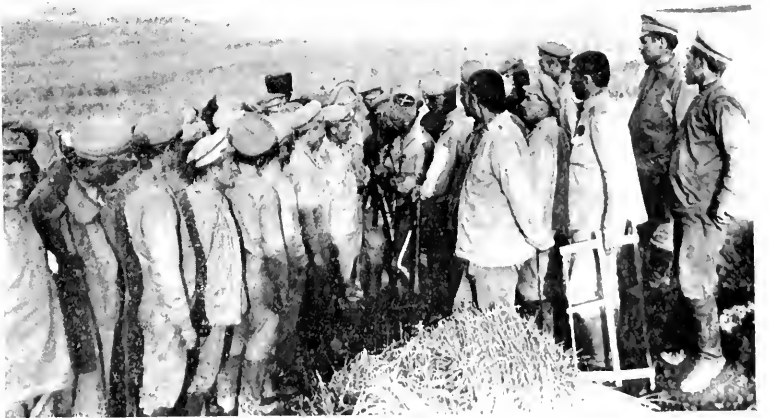
Et les vieux répondent en chœur, comme c'était l'habitude dans l'ancienne armée :

— *Zdravïa getaïem, gosпода ofitseri, ourra, ourra !* Nous souhaitons votre bonne santé, messieurs les officiers, hourrah, hourrah !

Il y en a de tous les âges, jusqu'à des vieux qui approchent de la soixantaine. A la haine invétérée pour les Allemands, s'ajoute chez eux le mépris pour les ouvriers et les paysans qu'ils considèrent comme pétris d'un limon inférieur et aussi une vague inquiétude devant le danger imprécis des théories nouvelles. Ainsi s'est réveillée leur ardeur guerrière, évoquant les belles époques lointaines.



Le régiment de Tchetchens franchit le Zbroudek, frontière entre la Russie et la Galicie. A part quelques reconnaissances, c'est la dernière fois que des troupes russes se trouvent sur territoire autrichien.



Le lieutenant ZENAL-BEK harangue un petit groupe de soldats resté fidèle à son devoir dans la débandade générale.

Les cosaques sont partis vers Khopiorsk. Je m'endors tard, fatigué de la course et des émotions de la journée. Pendant la nuit, vers 3 ou 4 heures, je me réveille en sursaut : coups de canon et vive fusillade à proximité.

12. — COSAQUES ET BOURGEOIS.

Khapri et Rostof, le 2/15 février.

Dans la matinée, quelques officiers, dont plusieurs blessés, reviennent furieux, se plaignant amèrement des cosaques. Une demi-heure plus tard, c'est au tour des cosaques de revenir, eux aussi très excités, et vociférant contre « messieurs les officiers ». Ce sont les mêmes que nous avons vus partir hier d'un si bel élan !...

Voici ce qui s'est passé.

Pour mettre tout de suite à profit les excellentes dispositions des cosaques, on les a fait attaquer, sur le village Malye-Saly. Ils sont partis avec une vingtaine d'officiers de Kornilof, sous les ordres du lieutenant-colonel prince Matchavariani.

Cette attaque était évidemment une faute. Cette troupe bigarrée, mêlée de gens de tous âges et de toutes conditions, inexercés, sans cadres, presque sans commandement, allait se heurter à un ennemi huit fois supérieur en nombre, solidement retranché, muni de canons et de mitrailleuses, commandé par les officiers allemands. Et elle chargeait à l'ancienne mode, datant d'avant les mitrailleuses !

Le plus étonnant est que ces 20 officiers et ces 300 cosaques, les uns montés, les autres à pied, s'emparèrent d'une batterie, prirent dix mitrailleuses et semèrent le désordre dans les rangs de l'ennemi. Mais, en plein succès, une fausse alerte vint tout gâter. Bolcheviks ou Allemands dispersèrent quelques cosaques à cheval, et les autres — déconcertés par cet échec dont leur simplicité de primitifs s'exagérait la gravité — tournèrent bride, dans une soudaine panique. La fuite des cosaques à cheval jette le désarroi parmi les cosaques à pied ; les bolcheviks reprennent courage ; il se forme dans la nuit un centro

de résistance ; la retraite des cosaques devient générale, et les officiers restent seuls devant plus de deux mille ennemis qui tirent comme des fous. Blessé à l'épine dorsale, le pied broyé l'abandonne : les officiers refusent. Au prix des plus grandes difficultés, ils parviennent à le transporter sur une verste et par une mitrailleuse, le prince Matchavariani supplie qu'on demie. Mais les douleurs se faisant plus intenses, Matchavariani, changeant le ton de la prière pour celui du commandement, donne l'ordre qu'on l'achève. Son adjudant, devant l'approche de la horde hurlante, se décide à obéir :

— Où voulez-vous que je mette la balle ?

— Visez derrière la tête.

Il tombe frappé à bout portant : une dizaine de survivants réussissent à nous rejoindre, à pied, épuisés.

Grand tumulte à la gare. Un cosaque, insolent et bruyant, crie : « Nous avons été trahis par les officiers ! » Le mot fait traînée de poudre ; on jette à notre groupe de « Kornilovtzi » qui assiste, silencieux et sombre, à cette débâcle :

— Que messieurs les officiers se battent, si ça leur fait plaisir ! Nous autres, nous en avons assez : nous retournons chez nous. La guerre est finie ! »

Aux abords de la gare, les cosaques montés, qui se sont enfuis dans toutes les directions pendant la nuit, regagnent leurs stanitsas : ils passent par groupes de deux ou trois, sans nous jeter même un regard. Ceux de leurs camarades qui sont dans la gare crient qu'il faut mettre un train à leur disposition. « La guerre est finie ! On rentre chez soi ! » Quarante d'entre eux montent sur une locomotive, les autres dans des fourgons de bagages.

L'aventure des cosaques est terminée. Encore une fois, nous nous sommes laissé prendre aux folles clameurs, aux promesses trompeuses des « libres fils du Don ». Une angoisse nous étreint. Alors ce serait donc fini, bien fini ? L'ennemi qui avance, le désordre et la folie qui rongent l'immense nation, les forces matérielles qui manquent, et jusqu'à l'élément moral et à la foi qui nous abandonnent... Comment

pourra-t-on jamais réorganiser ces foules, aussi promptes au découragement qu'à l'enthousiasme ?

Tout le problème est là.

Le soir de ces tristes événements, je rentre à Rostof, en compagnie de quelques camarades, tons éreintés, boueux, découragés, pour escorter les cadavres de deux officiers qu'on va enterrer avec les honneurs militaires. Des passants, avec leurs épouses, en splendides manteaux de fourrures, pressés de rentrer, nous jettent un regard curieux, mais à peine sympathique. Devant les fenêtres grandement éclairées des cafés, sont assis des jeunes gens solides, bien mis, aimables, buvant le champagne avec des filles de mœurs équivoques. L'une d'elles nous montre du doigt. Tous ces commerçants et fils de commerçants commencent à trouver notre présence encombrante. Nos échecs les ont étonnés, puis alarmés, et les rendent hostiles à notre égard. Cette ville de marchands, en escomptant nos espérances d'un avenir heureux et profitable, a fait une mauvaise affaire, en nous accueillant. Nous sommes des gens compromettants. Quant aux bolcheviks, on les trouve inquiétants, on leur prête des façons grossières, voire dangereuses. Mais on est sûr de pouvoir faire du commerce avec eux. Et cela, c'est le principal.

AU PAYS DU DON

13. — UNE VISITE A LA VEUVE DE KALÉDINE.

Rostof, le 3/16 février.

On se bat au Nord de Novo-Tcherkask : il paraît que les cosaques s'y comportent mieux qu'au Sud : je veux y aller voir. Les généraux Bagaevski, sous-ataman du Don, et Stépanof, me font le meilleur accueil et me facilitent l'accès à l'état-major de « l'ataman de campagne » du Don. Je me mets donc en route.

La gare de Rostof est gardée par une compagnie d'officiers

qui campent dans les salles d'attente. Ce sont partout et toujours les anciens officiers qui s'offrent pour protéger le pays contre les deux fléaux qui le menacent : l'invasion et l'anarchie. Cependant les rues sont pleines de jeunes gars, robustes et bien vêtus, qui continuent à faire la fête, tandis que la patrie est en danger...

Novo-Tcherkask, le 4/17 février 1918.

J'ai encore sur moi des lettres que j'aurais dû remettre au général Kalédine de la part d'amis communs, le général prince E. Bariatinski et son ancien aide de camp, comte Bobrinski. C'est pour moi maintenant un triste devoir de les porter à sa veuve.

Je trouve M^{me} Kalédine dans le palais de l'ataman du Don. Dans les vastes salles de l'immense demeure, son deuil prend une grandeur tragique, un air d'infinie désolation. Avec la mort de cet homme, c'est le rêve de tout un peuple qui s'est évanoui.

Cette malheureuse et vénérable Française, à qui les doux souvenirs de sa patrie semblent plus beaux encore et plus chers dans sa solitude et son deuil, ne veut pas quitter le palais, menacé pourtant par le plus cruel des ennemis.

Je lui raconte la douloureuse stupéfaction, le désespoir qui s'est emparé de l'armée de volontaires, quand la terrible nouvelle y a été connue : dans les yeux de la pauvre veuve, — ces yeux qui savent encore voir et qui ne savent plus pleurer, — passe comme un éclair : l'orgueil d'avoir été associée à l'œuvre du grand patriote.

« Le patriotisme a été pour lui une religion. Sa patrie, c'était son Dieu. »

Ce sera le jugement définitif de l'histoire sur cet homme, qui a pendant quelques mois rempli l'unique grande charge seigneuriale qui nous ait été léguée par le moyen âge. Les uns l'accusent de faiblesse, les autres d'un manque de souplesse. Kalédine est tombé à son poste comme un des derniers soldats qui aient lutté pour la Russie. Comme Alexéïf et Kornilof, le

dernier ataman du Don a levé l'étendard du patriotisme en face de l'anarchie.

— Mon admirable mari s'est suicidé pour enflammer les cosaques. Quand il s'est aperçu que sa voix était couverte par les clameurs de l'anarchie, et que sa parole n'était plus écoutée, il a pris le dernier moyen qui lui restât pour pousser les stamitsas à la révolte contre l'ennemi. Sa mort glorieuse a plus fait que tous les actes de sa vie. Tout le Don se lève.

Voilà donc pourquoi le métropolitain a revêtu le front de l'auguste mort de la « couronne des vainqueurs » ! Toute une foule, pleurant et désespérée, a défilé devant le cercueil de celui dont la vie, selon la conviction de l'Église, se termine en victoire. Hélas ! peut-on croire que sa mort suffise à galvaniser les guerriers du Don, après que les horribles malheurs de leur patrie les ont laissés indifférents ? Mes souvenirs, qui datent d'hier, ne me permettent guère de le croire.

14. — LA FIN D'UN RÊVE.

Pour comprendre cette chute si brusque, et sans doute inévitable, il faut remonter aux causes. Il faut se rappeler que, dans la « Donskaïa Oblast », les cosaques proprement dits sont en minorité. On compte 1.700.000 cosaques et 2.000.000 de non-cosaques. Ces derniers sont des commerçants, et surtout des paysans, anciens serfs des propriétaires cosaques. Au moment où la révolution a éclaté, les non-cosaques n'étaient pas représentés dans ce gouvernement exclusivement guerrier.

Cependant les cosaques du Don, — surtout ceux du Nord, — avaient perdu la plus grande partie des fameuses qualités guerrières qui avaient motivé leurs privilèges. La frontière russe, qu'ils avaient à défendre contre les populations musulmanes du Sud, les Tatares, les Tchetchens, les Teherkesses, s'était déplacée depuis longtemps. Les cosaques des stamitsas du Nord, dont les terres touchent à la Grande-Russie, sont

depuis longtemps devenus des paysans. Ceux du Sud ont davantage conservé l'esprit militaire.

Chaque cosaque naissait propriétaire et soldat. Dès que la guerre éclatait, il devait accourir, à l'appel du tsar, avec son cheval et sa selle; le gouvernement lui fournissait la lance, le fusil et l'uniforme. Depuis plusieurs siècles les cosaques avaient leur chef, l'ataman, élu par les « krougs » qui représentaient les stanitsas. Le gouvernement russe redoutait cette force placée au centre de l'Empire, et qui réunissait dans une seule main plus de cinquante bons régiments de cavalerie; aussi la désignation de l'ataman appartenait-elle à la couronne, qui choisissait rarement un cosaque. Le dernier ataman, sous l'ancien régime, fut le général comte Graabe, d'origine balte.

La révolution russe eut pour principal effet, dans les pays du Don, de ressusciter l'énorme privilège militaire de l'élection d'un commandant en chef, dont le pouvoir échappait au contrôle du gouvernement. Le kroug usa de son droit pour élire le cosaque le plus populaire au Don, le commandant de la 8^e armée, le général Kalédine. Pour comprendre l'importance de cette nomination, et l'ampleur des espoirs dont elle emplit les cœurs des cadets, il faut savoir que l'ataman des cosaques du Don est « *primus inter pares* »; il est de droit le porte-parole des onze tribus de cosaques de la Russie: ceux du Don, de la Kouban, du Terek, de l'Oural, d'Orenbourg, de Sémiriétchie, d'Astrakhan, de Sibérie, du Transbaïkal, de l'Amour, et d'Oussouri. Au congrès de Moscou, le général Kalédine a en effet lu une résolution au nom de tous les cosaques de Russie.

Après la « rébellion » de Kornilof, Kalédine prit hautement parti pour lui et fut défendu par ses cosaques contre les émissaires de Kérénski venus pour l'arrêter. Plus tard, il se tourna résolument contre les bolcheviks. Il comptait beaucoup, pour la défense du Don, sur les jeunes cosaques qu'il avait fait revenir du front. Mais il s'aperçut bientôt que ceux-ci étaient, en grande partie, gagnés par l'esprit maximaliste. Les pères qui s'étaient rangés derrière Kalédine, ne reconnurent

plus leurs fils ; aussi bien, ceux-ci avaient moins adopté les idées politiques nouvelles, qu'acclamé l'insubordination dans les régiments.

Un projet de dislocation et de réorganisation des régiments échoua : personne ne voulut se rendre aux endroits désignés. Les frontovié-cosaques voulaient marchander avec les bolcheviks, les vieux se battre avec eux, mais personne ne se battait.

Au grand kroug de décembre 1917, les différences éclatèrent. Tous les représentants des stanitsas, à l'exception de celles du Nord, furent cependant pour les mesures que proposa Kalédine.

Craignant que son nom n'attirât sur le Don toutes les haines des bolcheviks, Kalédine donna sa démission, mais fut réélu par 570 voix contre 100, aux applaudissements frénétiques de l'assemblée où les frontovié ne comptaient que 200 membres. Ce fut un beau succès pour Kalédine. Malheureusement la réunion prit une résolution qui hâta sa chute.

Un certain Agnéef proposa un projet de loi qui tendait à donner aux non-cosaques une part du pouvoir, Kalédine, soit diplomatie, soit faiblesse, ne se prononça pas clairement sur cette proposition qui allait subitement déplacer l'équilibre des forces. Le sous-ataman, le général Bagaevski, flairant le danger, essaya de décider le kroug à n'admettre comme électeurs que les paysans. Mais on passa outre. Les ouvriers et la petite bourgeoisie eurent droit de vote. Le gouvernement du Don, représenté jusque-là par 8 cosaques, compta au mois de janvier 15 membres, dont 7 socialistes, inclinant au maximalisme ; ceux-ci firent tout le possible pour mettre fin à la guerre, amnistier les bolcheviks, punis ou exilés, etc.

Depuis le 15/28 janvier, une dizaine de régiments, parmi lesquels deux régiments de cosaques de la garde, se révoltèrent contre l'ataman, élurent un comité révolutionnaire sous le soldat Podziolkof, et exigèrent la démission intégrale du gouvernement, ataman inclus, et le renvoi immédiat de l'armée de volontaires. Les dix régiments occupèrent Likhaya, Zvié-revo, Makécievka et d'autres nœuds de chemin de fer importants. Impuissant à maîtriser ce mouvement, et ne disposant

d'aucune force contre les rebelles, le gouvernement promit de convoquer un nouveau kroug.

A ce moment, où l'édifice de l'État semblait près de s'écrouler dans la défection des hauts dignitaires, généraux et députés, un seul homme fit face au danger. Le colonel Tchernetsof, encore jeune et d'une bravoure inouïe, attaqua les cosaques avec son détachement de 400 jeunes gens, lycéens, étudiants, cadets, officiers, occupa Zviévevo, Likhaïa, chassa les frontowicki de partout, bouscula les dix régiments de Cosaques, et rétablit en deux jours la situation chancelante de l'ataman. Il battait partout — à raison d'au moins une bataille par jour — des troupes de métier, dix fois supérieures en nombre, mais moins décidées, et surtout moins bien conduites, et acquit en quatre jours une magique renommée.

Le 25 janvier/7 février, il attaqua avec trente hommes un millier de bolcheviks, rencontrés au cours d'une reconnaissance, et eût, cette fois encore, remporté une de ses incroyables victoires, s'il n'eût été blessé. Je tiens de ses hommes qu'ils l'ont vu tomber, mais aussitôt se relever, s'élancer sur un cheval et disparaître. Les bolcheviks prétendent l'avoir pris et tué, et avoir gardé sa tête pendant deux semaines fixée à une baïonnette dans la salle de réunion du comité révolutionnaire de Millerovo. Mais ses « partisans » assurent qu'il est vivant, et qu'il n'attend que sa complète guérison pour se joindre à ses braves troupes. Au moment où j'écris, ils se refusent à se laisser dissoudre et verser dans un autre détachement. Le colonel Tchernetsof continue à mener ses hommes au combat !

Le jour où le bruit se répandit que Tchernetsof avait disparu, le prestige du gouvernement s'écroula, et cette fois définitivement. Le lieutenant-colonel Goloubief, qu'on avait connu très conservateur avant la révolution, prit le commandement des cosaques rebelles. Il avait été arrêté par Kalédine, puis relâché après avoir donné sa parole qu'il ne tenterait plus rien contre le gouvernement.

Kornilof, qui espérait encore que les vieux cosaques écoute-
raient l'appel de leur chef, envoya un bataillon à Novo-

Teherkask. Les stanitsas promirent d'envoyer des troupes, mais elles n'en firent rien. L'armée de volontaires n'avait pas été créée pour sauver le Don contre la volonté de ses habitants, mais pour établir un « gouvernement national » en Russie. Elle était maintenant dans une terrible position : sévèrement menacée du côté de Taganrog, et mise en danger par l'inutile attente de renforts cosaques qu'on avait escomptés et qui n'arrivaient pas. Kornilof retira le bataillon de Novo-Teherkask, et manifesta l'intention de quitter le Don.

Ce fut le dernier coup porté à Kalédine.

Les rares troupes qui lui étaient restées fidèles tenaient la voie ferrée. La nouvelle que Goloubief approchait de Novo-Teherkask, du côté de l'Ouest, le prit au dépourvu. Une panique s'empara des habitants. Kalédine se sentit abandonné. Une orageuse séance du krong finit de lui enlever toute l'autorité sur l'assemblée. C'est alors qu'il décida de se brûler la cervelle.

Ce que le grand ataman des cosaques du Don avait été impuissant à faire, revêtu du grand appareil de sa dignité, il faillit le faire, sous le catafalque où il reposait dans la cathédrale de Novo-Teherkask, au milieu d'une foule en pleurs, tandis que les vieux chefs de guerre renouelaient leur serment de sauver le pays de leurs pères.

La légende du Don reflorit encore une fois pour quelques jours ; puis elle s'est évanouie à jamais.

15. — GUERRE DE DÉTACHEMENT. — ATTAQUE DE NUIT.

Persianovka, le 5-18 février.

L'« ataman de campagne », le général Popof, veut bien me donner une recommandation pour le commandant des troupes opérant au Nord. Le commandant de la gare de Novo-Teherkask met aussitôt une locomotive à ma disposition.

La gare de Persianovka, où j'arrive dans la soirée, est occupée par une curieuse collection de militaires de toute espèce. Cosaques, officiers, lycéens, élèves de l'école militaire de Novo-

Tcherkask, en manteaux de fourrure, ou simples « polouchouki », remplissent les salles d'attente et les abords de la gare. Le colonel Mamoutof, qui commande ce front, m'invite à rester chez lui ; mais je préfère aller de l'avant. Les bolcheviks, abondamment pourvus de matériel de guerre, occupent Kamenolomnia, au Sud d'Alexandro-Grouchevski. Le détachement de Tchernetsof est envoyé en avant pour protéger la capitale que les cosaques ne veulent plus défendre. Ma locomotive me transportera chez lui.

Après une course de quelques kilomètres, le mécanicien me dépose en plein paysage de neige, à côté d'un train en marche et retourne à Novo-Tcherkask. Imaginez un train, composé d'une quinzaine de voitures, roulant tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, à travers les immenses champs blancs où l'ennemi le guette de tous côtés. Je cours, mes deux valises en main, saute dans un wagon d'ambulance, d'où l'on me dirige vers le poste de commandement.

Entre Novo-Tcherkask et Alexandro-Grouchevski,
le 6/19 février 1918.

A midi, notre train arrive à Gospodski Dvor, à une distance de six kilomètres de Kaménolomnia. Nous avons reçu l'ordre d'attaquer d'abord cette gare et ensuite Alexandro-Grouchevski, en compagnie de deux autres détachements de cosaques, ceux du capitaine Kargaïski à droite et du colonel Sémiletof à gauche.

A 2 heures, nous quittons nos wagons, et nos 170 hommes se disposent en tirailleurs, sur deux lignes, front vers Kaménolomnia. Il y a deux pieds de neige ; sous un ciel couvert, une brise glacée nous souffle au visage. Un message nous parvient du capitaine Kargaïski : avec ses 150 cavaliers cosaques, il est arrivé à la hauteur de Kaménolomnia. Le colonel Sémiletof, avec ses 200 fantassins et 30 cavaliers, a été arrêté par la rivière l'Atioukta, imparfaitement gelée. Quatre ou cinq hommes seulement ont réussi à passer et à couper la voie entre Alexandro-Grouchevski et Kaménolomnia.

A 4 heures, nous recevons l'ordre de marcher résolument sur cette dernière gare. J'accompagne la 1^{re} sotnia du capitaine Kornilof, et choisis ma place à côté du lieutenant de vaisseau Diakof, volontaire, commandant la 2^e section.

La marche est difficile, et on ne peut reprendre haleine que sur les plateaux d'où la neige a été balayée par le vent. A la traversée des vallées, il faut former des équipes pour traîner nos six mitrailleuses. Pendant cette surprenante marche de sept heures, nous sommes continuellement sous les vues de l'ennemi qui nous envoie des obus de tranchée. A gauche, devant nous, des cavaliers, que nous supposons être les cosaques de Kargaïski.

A 9 heures, nous rejoignons la voie ferrée où nous retrouvons les colonels Cherivkof et Mamontof. La première sotnia se place à gauche, la deuxième à droite de la voie ferrée. Je suis à côté du capitaine de cavalerie Kornilof, qui commande la première. Les commandants de section sont les lieutenants Toulevierief et Poudlovski en première, et Samokhine et Diakof en deuxième ligne.

Devant nous, rien dans la nuit noire que les silhouettes sombres de fermes, en groupes compacts, et de bois touffus, d'où commencent à sortir des milliers de coups de fusil tirés au hasard.

Le capitaine Kornilof et moi, debout, dirigeons l'avance de la sotnia. Dans l'obscurité qui nous enveloppe, impossible de distinguer aucun objectif. Kornilof donne l'ordre : « Feu à volonté ! » Nous avançons par bonds d'une cinquantaine de mètres, que Kornilof fait précéder chaque fois de tirs de mitrailleuse. Nous n'avons plus qu'une seule mitrailleuse en état, toutes les autres ayant été abîmées pendant la route ; nos mitrailleurs, qui ne connaissent pas leurs instruments, ne sont pas capables de les réparer. Mais, heureusement, l'ennemi ne tient pas sous notre choc. Quand nous arrivons à la broussaille, d'où les coups partaient tout à l'heure, il n'y a plus personne. Nous nous emparons de quatre pièces de campagne, complètement abandonnées dans la neige entre les premières habitations

du hameau. Kornilof et moi, nous nous consultons. Aucuns bruits, ni à droite ni à gauche, où les cosaques devaient seconder notre manœuvre.

Tout d'un coup, il me semble que je vois l'horizon se mouvoir. A notre droite, noire sur noir, une masse avance silencieusement. C'est un train qui glisse lentement sur les rails. Cinq plates-formes en avant pour le cas où la voie serait minée, des wagons blindés, encore deux plates-formes, et ensuite une interminable série de fourgons, évidemment pleins de soldats. Du premier wagon blindé, on tire sur nous, d'autant plus aisément que, nos silhouettes se détachant sur la neige, nous sommes parfaitement visibles : plusieurs des nôtres sont atteints. A cet instant, l'unique mitrailleuse qui nous reste cesse de fonctionner. J'y cours et vois les trois desservants couchés nonchalamment auprès d'elle.

— Qu'est-ce que vous f... là, n. de D. ?

— Celui-ci est blessé !

— Et toi, tu n'es pas blessé ! Pourquoi est-ce que tu ne tires pas ?

— Impossible d'ouvrir la boîte de cartouches.

J'ouvre la boîte avec une baïonnette, j'introduis la bande et commence à tirer sur l'ouverture du wagon d'où partent les coups. J'ordonne au mitrailleur de continuer, sachant que, même s'il les manque, à 40 mètres, les soldats maximalistes, par poltronnerie, cesseront le tir, dès que les balles frapperont de trop près la tôle de fer.

Je retourne ensuite auprès du capitaine Kornilof pour conférer avec lui. Nous continuons à perdre du monde. Quel parti prendre ? J'émet l'avis d'attaquer le train à tout prix :

— Le wagon blindé est ouvert par en haut. Nous en aurons raison avec quelques grenades à main et nous prendrons le train par surprise.

— Contre un train blindé, il n'y a rien à faire. C'est la retraite forcée.

— Nous perdrons bien plus de monde en nous retirant qu'en attaquant.

— C'est à peine si nous avons trois ou quatre grenades par section !

Ce dernier argument clôt la discussion. C'est vrai qu'il n'y a rien à faire. Les nôtres continuent de tomber. Le capitaine Kornilof, frappé d'une balle à la cuisse, vient de passer le commandement au lieutenant Poudlovski. A son tour Poudlovski s'affaisse, une balle dans le ventre. Nous courons à lui. Il ne peut plus marcher et nous crie : « Ne vous embarrassez pas de moi : j'ai mon compte ! » J'ordonne à deux soldats de lui faire un brancard avec leurs fusils entre-croisés.

Le lieutenant Toulovierief, qui a pris le commandement de la sotnia, est bientôt blessé, lui aussi : une balle lui traverse le bras. Le capitaine Kornilof donne le signal de la retraite. Quelques soldats sont pris de panique, à commencer par ceux que j'avais envoyés au secours de Poudlovski. Je m'agenouille près de l'officier et lui demande s'il peut se lever et s'appuyer sur moi. Il n'y a plus une minute à perdre : les bolcheviks, enhardis par notre retraite, commencent à sortir des wagons, en poussant des cris de victoire. Je sens Poudlovski se raidir entre mes bras : il est mort, — du moins je l'espère.

Je me joins à nos hommes et suis la retraite. Pendant quelques pas, j'aide à marcher un blessé que soutient de l'autre côté l'un des nôtres ; le blessé est tué, son compagnon tué : de nouveau je me retrouve seul. On n'avance qu'à grand-peine. Tout à coup j'entends un tumulte derrière moi ; je me retourne et j'assiste à l'une des scènes les plus impressionnantes de ma vie.

Le khorounji Samokhine, revolver en main, a rassemblée six soldats. Il fait cette folie : contre-attaquer avec six hommes pour aller au secours des blessés ! Il m'aperçoit et me crie, toujours brandissant son revolver :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le Hollandais.

— Votre place n'est pas ici. Allez à l'arrière !

— Jamais de la vie ! Je reste avec vous.

Deux blessés nous ont rejoints. Partout, dans la nuit sans

lune, des groupes lugubres. Un des nôtres dévisage un soldat dont il vient de prendre le fuil. L'autre proteste :

— Laisse-moi donc ! Tu vois bien que je suis ton camarade. Samokhine l'interroge brusquement :

— De quel otriad es-tu ?

— De l'otriad de Moscou.

L'otriad de Moscou est un détachement bolcheviste... Une détonation : la lueur éclaire la face terreuse de l'individu qui s'écroule. Il s'était imaginé, — voyant que nos hommes étaient déjà loin, — que nous étions des bolcheviks comme lui.

Mais il faut nous hâter. Toujours soutenant les deux blessés, nous rejoignons le reste du détachement, qu'on voit par petits groupes quitter la voie ferrée dans toutes les directions. Derrière nous une clameur confuse, où se mêlent dans un concert sinistre les cris de joie des bolcheviks et la plainte de nos mourants.

Enfin nous rattrapons la voie ferrée et nous la suivons jusqu'à l'endroit où notre train nous attend. Il est minuit. La manœuvre a manqué. Nous avons perdu 73 hommes, sur les 170 qui composaient notre détachement.

Le matin suivant, notre chef, le colonel Cherivkof, envoie un officier s'informer au sujet des détachements Kargaïski et Sémilétof, qui, en nous abandonnant hier soir, ont occasionné notre échec. La réponse nous parvient : ces messieurs n'avaient pas pu continuer leur marche après 9 heures, chevaux et hommes avaient été trop fatigués.

16. — NOUS QUITTONS NOVO-TCHERKASK.

Novo-Tcherkask, le 8/21 février.

Je cause longuement avec la femme du capitaine Kornilof, une ancienne actrice de l'Opéra de Petrograd, qui a voulu suivre partout son mari. Elle aspire à la fin de cette meurtrière et vaine campagne : « Chaque fois l'otriad perd le tiers ou le quart de son effectif. C'est la faute des cosaques ! Ils lâchent

partout. Quand donc en aurons-nous fini de souffrir ! Ah ! me retrouver au calme quelque part avec mon mari !... »

Pour la première fois, le petit kroug a forcé une stanitsa à former une « drougina » (1). Le comité révolutionnaire qui s'était formé à Grouchevskaïa, à 15 kilomètres de Novo-Tcherkask, a été arrêté. On prétend ici que, partout chez les cosaques, la majorité voudrait se battre : une minorité de « frontoviki », qui suffit à les terroriser, paralyse toutes les bonnes volontés.

Grande nouvelle ! Le 6^e régiment de cosaques du Don est revenu avec ses armes, qu'il a refusé de rendre aux bolcheviks. C'est trop beau : il doit y avoir quelque chose là-dessous ! Le régiment est reçu par les autorités du Don, devant la cathédrale avec un immense déploiement : musique, discours, prises d'armes, etc. On exalte leur courage : on déborde d'enthousiasme. Chaque cosaque reçoit un cadeau de 400 roubles...

Novo-Tcherkask, le 9/22 février 1918.

Au commencement du soir, de sinistres bruits nous parviennent : le régiment Kornilof aurait été presque entièrement anéanti. Les généraux Alexéief et Kornilof, après avoir prolongé le séjour de leur armée à Rostof, dans l'espoir de voir se joindre à eux un fort contingent de cosaques du Don, vont quitter Rostof. Une forte avant-garde se trouve à Aksaï, petite gare à mi-chemin entre Rostof et Novo-Tcherkask, où nous sommes invités à nous rendre.

Je me rends à Aksaï, en compagnie de quelques officiers de notre détachement, pour recevoir les ordres des chefs. En route, notre locomotive, sur laquelle nous sommes entassés, est fusillée, probablement par des cosaques qui sentent notre défaite.

A Aksaï, je rencontre le capitaine Levachef, que j'avais jadis entrevu à la Stavka. Grand, très distingué, conversation pleine d'insouciance. Il me raconte l'anecdote suivante qui semble vivement le préoccuper :

(1) Bataillon de l'armée territoriale.

« Figurez-vous à quel point les esprits ont été bouleversés par la révolution. Avant-hier, un professeur de théologie demande à être admis chez le général Alexéief, pour lui faire une proposition intéressante. Il développe à notre vieux chef tout un plan, pour faire assassiner Lénine et Trotsky. Cela ne nous coûterait, à l'entendre, que cent mille roubles pour le moment. Voilà un homme qui a, toute sa vie, étudié les Saintes Écritures ! »

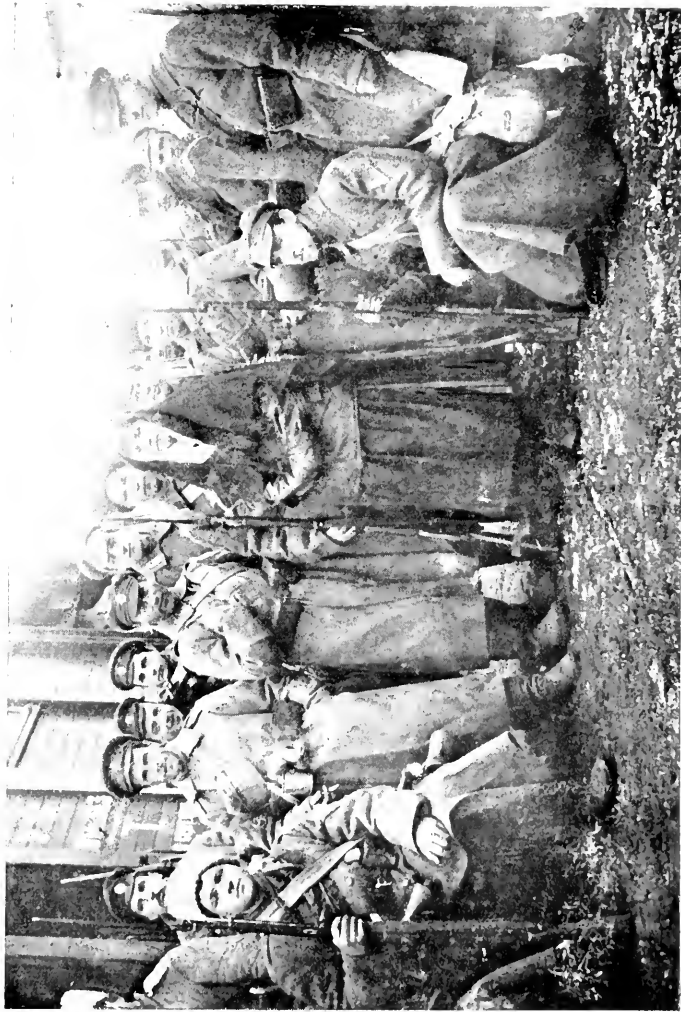
« Il aura probablement lu et relu les histoires d'Ehud et de Judith ! »

« N'importe, ce n'est pas une affaire pour un gentilhomme ! »

Aujourd'hui, la première scission se fait dans nos rangs. Quelques officiers, parmi lesquels notre chef, colonel Cherivkof, et le docteur Pétrof, refusent de quitter Novo-Tcherkask. Ils m'avouent n'avoir aucune confiance dans l'avenir de l'armée de volontaires. En restant à Novo-Tcherkask, ils conservent une chance de se fondre dans la population civile et d'échapper aux boleheviki qu'on attend dans une dizaine de jours.

Au délégué du kroug, qui vient s'informer des motifs de notre décision, le conseil des officiers de notre otriad, réuni, répond que le détachement a été toujours mis aux endroits les plus dangereux, qu'il n'a jamais été soutenu par les cosaques, qu'il a été sans cesse sacrifié, perdant le tiers ou la moitié de son effectif à chaque engagement. Nous maintenons notre demande d'enrôlement dans l'armée de volontaires, qui a quitté Rostof, et marche sur Nakhitchevan.

Dans la soirée, le général Popof, ataman de campagne, vient nous trouver à la gare et nous apporte l'autorisation du kroug : nous pouvons nous rendre où nous voudrons. La démission de Cherivkof est acceptée. Le capitaine Kornilof, fils du célèbre amiral, est promu lieutenant-colonel, et nommé commandant de l'« Otriad de Tchernetsof ». Chaque combattant ayant pris part à la dernière attaque reçoit une médaille de Saint-Georges.



Compagnie d'infanterie de l'Armée de Volontaires composée d'officiers de la garde.



L'ARMÉE DE KORNILOF DANS LES STEPPES

17. — EXODE DE PATRIOTES.

Aksaï, le 11/24 février 1918.

Nous voici à Aksaï. C'est dimanche : dans l'air pur du matin, les cloches sonnent à toutes volées. Le lieutenant-colonel Kornilof, accompagné de sa femme, passe Potriad en revue. Le moral est superbe. Quel courage ne faut-il pas, et quelle inextinguible flamme d'espérance à tous ceux qui composent ce détachement volant, pour oser ainsi embrasser librement le sort de l'armée Kornilof, cette poignée d'hommes perdue dans un océan d'ennemis !

Nous partons à pied, par deux, sur l'étroit sentier que les traîneaux ont tracé dans ce désert gelé. Nous traversons le Don sur la glace. Derrière nous, les sœurs de charité, montées sur des charrettes. Le brave colonel Kornilof, blessé, est à cheval, ainsi que Toïloviérief, blessé comme lui. M^{me} Kornilof suit en charrette. A côté de vieux briscards, chevronnés et barbus, de vrais gamins, des étudiants, des lycéens. On les exerce, à même la marche : « Un, deux, trois, quatre, gauche... un, deux, trois, quatre, gauche... »

Nous approchons de la stanitsa Olguïnskaïa, point de concentration pour tous les détachements. Du Sud arrivent les troupes de cette extraordinaire armée de volontaires : fantassins, cavaliers, artilleurs, tous ou presque tous officiers, portant les insignes de leurs grades, sous les ordres des plus grands généraux russes. D'anciens commandants d'armée commandent des compagnies ; Dénikine, ancien commandant de groupe d'armées, un bataillon. A la tête de cette armée à l'effectif d'un régiment, marchent Alexiéef et Kornilof, tous les deux fusil sur l'épaule, sac au dos, suivis par Elsner, Romanovski, Dénikine, Markof, et tant d'autres.

Peut-être une prudence moins bien avisée eût-elle conseillé, après les amères déceptions de trois mois d'efforts inutiles, de dissoudre cette armée et de remettre à un lointain avenir la

réalisation des plus chères espérances. Mais l'amour de la patrie chez Alexéief et l'indomptable courage chez Kornilof ont été plus clairvoyants. Cette minuscule poignée d'hommes représente une impérissable idée qu'il importe de ne pas abandonner aux hasards d'un obscur avenir. Au milieu de cette folie générale de destruction, où tout semble avoir sombré à la fois, voici une clarté qui subsiste, une pensée lucide, un espoir invincible auquel se rattacher.

L'importance de ce brillant groupe d'hommes ne consiste pas en ceci, que ce sont tous des chefs sachant commander. Ils sont plus que cela, mieux que cela : ce sont des soldats, qui, au milieu de l'anarchie et par protestation contre elle, ont fait vœu d'obéissance. Pour prix de leur bien-être perdu, de leur sécurité compromise, de tant de sacrifices et de tant de dangers, ils se consolent avec la pensée de sauver le trésor cher aux patriotes. Ils emportent au cœur des steppes l'honneur de l'armée russe.

18. — GENTILHOMMES ET PAYSANS.

Olguinskaïa-Stanitsa, le 11/24 février.

Dès notre arrivée, nous nous présentons chez le général Kornilof, à qui le colonel Kornilof présente notre détachement.

Le général nous passe en revue : arrivé devant moi, il me serre la main et me pose quelques questions. Un dernier cri sorti de toutes les poitrines : « Hourra pour le héros Kornilof ! » Puis nous rompons les rangs et nous nous mettons en quête d'un abri. Tous les détachements volants seront dissous et réunis en un seul grand otriad de reconnaissance sous l'ancien sous-ataman du Don, le général Bogaévski. Seul notre otriad, en récompense de sa belle conduite, conserve sa formation et son nom. Quel plus bel hommage à la mémoire vivante du colonel Tchernetsof ?

Dans les maisons des cosaques, après un an de révolution, partout le portrait du tsar. La renommée elle-même de Kérénski

et la gloire de Kalédine n'ont pu chasser du pusillanime et faible cœur cosaque l'amour pour le souverain légitime !

Olguinskaïa-Stanitsa, le 13/26 février.

Un officier nouvellement arrivé de Novo-Tcherkask me donne des nouvelles du fameux 6^e régiment, revenu au Don avec ses armes, et si bien fêté devant la cathédrale par les autorités du Don. Une fois encaissé le cadeau de 400 roubles par tête, il a reçu l'ordre d'avancer contre les bolcheviks de Kaménolomnia. Sur l'heure, et sans autres explications, le régiment a fait demi-tour et regagne ses foyers... J'avais raison de me méfier !

Notre odyssée recommence. La division Guerchelmann doit aller vers le Nord chercher des chevaux pour l'armée. Je l'accompagne. En attendant le cheval qu'on vient d'acheter pour moi, je passe quelques heures chez deux officiers de cet otriad, le prince Khiemschéief et le comte Buchholz. Je savoure ce bout de dialogue :

— Faites-moi le plaisir, *prince*, de me dire quelle heure il est.

— Je crois, *baron*, qu'il est tout juste quatre heures et demie, répond incontinent Khiemschéief.

Et ainsi de suite. Cete affectation à conserver les formes de la plus parfaite courtoisie est du plus singulier effet dans ce milieu et quand on songe que ces gentilshommes, qui accentuent les signes extérieurs de la politesse et mettent leur coquetterie à souligner leurs privilèges, sont de toutes parts entourés par une population hostile qui prendrait à les torturer un plaisir féroce.

Dans les villages en apparence les plus calmes, couvent les plus terribles haines. Je croise un traîneau monté par deux hommes :

— Dis-moi, cosaque, quelle distance y a-t-il d'ici à la stanitsa ?

— Je ne suis pas un cosaque, je suis un paysan. Celui-ci (désignant son compagnon) est cosaque. Moi, je suis bolchevik.

Comme son compagnon me donne le renseignement demandé, il l'interrompt pour me dire que je suis à trois verstes de la stanitsa. Mais le paysan continue :

— Votre Kornilof... qu'il soit maudit ! (*Il crache par terre.*) D'ailleurs on lui fera bientôt son affaire, à lui et à ses partisans. On vous tuera tous, jusqu'au dernier.

— Nous verrons bien... Je vous connais, tout étranger que je suis... Vous êtes très braves en paroles ; mais j'ai vu ce que vous savez faire en face des Allemands. Dès que vous les apercevez, vous vous sauvez comme des lapins.

— Les Allemands ? Ils ne nous font pas peur... Nous les chasserons, à coups de bâton... Nous n'avons pas besoin de fusils, nous autres... A coups de bâton !

— Tais-toi, moujik ! Tu as bu, moujik ! Tu bats la campagne.

Et le cosaque de rire.

Je passe la nuit dans la chambre du colonel Guerschelman, ancien chef du régiment de cuirassiers de la garde, à Varsovie. C'est un esprit raffiné, curieux mélange de douceur slave et de décision occidentale. Il m'explique pourquoi on a dû abandonner Rostof. L'armée de volontaires ne pouvait envoyer en avant que des petits détachements. Ces postes avancés ne comptaient jamais plus de 300 hommes. Aucune attaque frontale n'a jamais pu avoir raison d'eux ; mais ils risquaient d'être enveloppés : la retraite s'imposait.

19. — VERS LES ZIMOVNIKI ⁽¹⁾.

Chomoutofskaya, le 14/27 février.

Chemin faisant, notre division, cent cavaliers, deux infirmières, dépasse le gros de l'infanterie, Kornilof marche à

(1) Les steppes du Don sont les terrains classiques pour l'élevage des chevaux pour la cavalerie russe. Le cheval indigène, utilisé depuis plusieurs siècles par le guerrier du Don, y vivait, jusqu'aux derniers temps, à l'état sauvage, en grands troupeaux. Les violents vents d'hiver les chassaient parfois en cohues de plusieurs dizaines de mille jusqu'à la rive orientale du Don. Ce cheval est fort et endurant, mais manque d'allure. On a amélioré sa race, en intro-

• pied; Alexéief, trop vieux et fatigué, est en voiture. Nous faisons le salut en passant. Partout des connaissances : voici Polovkof, ancien membre de la Douma, qui est cocher sur une voiture de viande. Il n'est tel de ces menus détails qui n'ajoute encore à la grandeur du spectacle vraiment unique que nous avons sous les yeux.

En déviant vers le Nord, notre division quitte la région des stanitsas et des riches villages, situés autour des grandes voies de communication du Don. Maintenant s'ouvre devant nous une plaine infinie, immense pelouse d'herbes courtes que recouvre une mince couche de neige.

À la tête de notre cavalcade, calme et souriant, le colonel Guerchelman, figure aristocratique, caractère créé pour cette

duisant des pur sang anglais. La combinaison de trois quarts pur sang et un quart sang indigène, jugée la meilleure, fut le cheval-type de la cavalerie russe.

Un immense terrain de 840.000 desiatines, que le chemin de fer Tsaritsine-Iékaterinodar coupe en deux moitiés sensiblement égales (*Vostochnoe* et *Zapadnoe Stepnoe Konnozavodstvo*) était destiné à l'élevage par le gouvernement militaire (*Woiskevoie Pravitelstvo*) qui en retirait 13.000 excellents chevaux par an.

Ce terrain était partagé en « morceaux » de 2.400 desiatines chacun, délimités par des lignes droites. Le gouvernement les louait à des particuliers à un prix ridicule : 50 kopeks par desiatine et par an. Ces éleveurs y bâtirent des fermes avec granges, écuries, remplies de chevaux, bœufs, brebis, que gardaient des Kalmouks, armés de lasses. Certaines familles administraient plusieurs « morceaux », par exemple la famille Sopronof, 13 morceaux, la famille Pichvanof, 8, etc. L'éleveur devait obéir aux conditions suivantes :

Il ne pouvait labourer que 400 desiatines par morceau, les autres 2.000 desiatines étant exclusivement destinées au pâturage. Il ne pouvait entretenir pour son propre profit que 300 bœufs et 600 moutons au maximum. Au moins 200 chevaux devaient continuellement paître sur chaque morceau. L'éleveur ne pouvait vendre aux particuliers que des pur sang, tous les autres devant être présentés aux commissions de remonte qui y choisissaient les meilleurs. Chaque morceau devait fournir à l'État un minimum de 15 chevaux par an. L'éleveur qui, par trois fois, ne pouvait fournir ce nombre, se voyait enlever sa concession.

Les chevaux broutaient en plein air, l'hiver ils grattaient des pieds la neige pour trouver l'herbe. Chaque nuit, les Kalmouks les conduisaient avec leurs longs fouets dans les écuries éparses du zimovnik.

L'État russe eut ainsi l'avantage d'assurer à sa puissante cavalerie de splendides chevaux, à un prix peu élevé (variant de 100 à 280 roubles par tête). Il réussit en outre à peupler les vastes déserts que dix siècles de colonisation n'avaient pu rendre utilisables.

de guerre. Je chevauche tantôt à côté de lui, tantôt en tête, à tête avec le général Rièznikof. Suivent, deux par deux, une centaine de cavaliers. Nos vêtements sont en loques, nos armes ne reluisent pas comme aux jours de parade, mais on a rarement vu au monde une semblable collection de bons cavaliers et de guerriers décidés. Tous ont brûlé leurs vaisseaux derrière eux. La plupart, officiers de la garde, gentilshommes et propriétaires, ruinés par la confiscation de leurs biens, se sont éperdument jetés dans l'aventure.

Aussi loin que porte le regard, rien, pas une maison, pas une grange, pas un arbre, rien que ces courtes herbes que les troupeaux broutent, et que, depuis la création du monde, aucun paysan n'a coupées. Nous suivons, tantôt au pas, tantôt au trot, les sillons que les paysans ont tracés au hasard, en tâtonnant dans cette immensité sans points de repère. Parfois se profile, dans le lointain, une verte coupole, un moulin, sur lequel bientôt se referment les lignes veloutées de l'horizon ; d'autres fois, surgissent de petits groupes de cavaliers que les regards d'acier de nos cavaliers ne quittent plus.

...Des traîneaux viennent dans notre direction. Ils ont esquissé un mouvement pour nous éviter, puis ils ont pris le parti de braver le danger. Bientôt nous distinguons des femmes en costumes clairs, des hommes en habits de fête, — quel contraste avec nos guenilles ! — et nous reconnaissons une noce. Sur un signe de la nouvelle mariée, fine diplomate, le mari descend du traîneau, et offre au colonel d'abord, à tous les autres ensuite, un verre de vin du pays. Notre infirmière, jeune fille noble, n'est pas oubliée. Le petit vin a fort bon goût : nous buvons tous à la santé et au bonheur futur des nouveaux mariés.

Et tout retombe dans le silence si lourd dans cette solitude et dans cette immensité ! Une sorte d'angoisse dont rien ne peut donner l'idée nous étreint à voir, pendant des heures et des heures, toujours le même horizon, toujours la même route, ou s'effacent à mesure les pas de nos chevaux et ne subsiste nulle trace de notre passage. Vers le soir, dans l'accablement

de la fatigue, nous allons comme en rêve. Alors, pour réveiller nos esprits qui s'assoupissent, une voix s'élève, entonne une de ces chansons de route si vives, si gaies, d'un mouvement endiablé. Chacun de nous se redresse sur sa selle : l'espace d'un instant, nous oublions le steppe, son aridité morne et sa lassante monotonie. Le refrain que nous entonnons va se perdre là-bas, loin, très loin. Et c'est une tempête de cris, un ouragan de coups de sifflet... Mais la gaieté détonne dans cette solitude. Peu à peu les visages reprennent leur gravité, les fronts redeviennent mélancoliques. A quoi pensent tous ces jeunes hommes, beaux, fiers, et qui portent à un si haut degré le sentiment de l'honneur militaire et l'esprit de sacrifice ? Chacun a laissé une mère, une fiancée, une maîtresse, qu'il ne reverra peut-être plus jamais, et dont la blanche image se dresse avec une douce insistance sur l'infini de l'horizon.

Une voix chaude entonne la chanson populaire de Borissouf.

Comme une fleur dans les neiges immenses de l'hiver,
Ta beauté a lui sur mon âme,
A travers le brouillard un rayon de soleil
Évoque une amère illusion.

Nous reprenons en chœur :

Le présent s'effacera,
Notre tristesse s'oubliera,
Notre cœur endolori
Connaitra un nouveau bonheur.

La chanson achevée, tout rentre dans le silence. On n'entend plus que le bruit léger de l'escadron en marche, — si petit, tellement perdu dans ce désert !

A la nuit tombante, nous nous arrêtons dans un misérable « khoutor », Kontorski, dont les habitants, de pauvres paysans non cosaques, ou « inogorodni » ⁽¹⁾ sont évidemment des bolcheviks et ne nous reçoivent qu'à contre-cœur.

Deux chambres sont réservées à notre « état-major ». On m'abandonne l'unique lit; le général Riéznikof, les colonels Guerehelman et Janovski et l'adjudant couchent à côté sur

(1) Étrangers, venus d'une autre ville.

la paille. Les ordonnances dans l'autre pièce. J'ai pour ordonnance un gentilhomme d'origine balte, bon patriote russe, le baron von Tischenhausen : ce ioumker de l'École militaire de Novo-Tcherkask, avant de se mettre à table avec nous, éponge mon cheval, et soigne mes effets. Nous vivons ici sous l'ancienne discipline russe.

Kontorski, le 25/28 février.

De 6 heures à 9, le canon se fait entendre dans la direction de Bataïski. Est-ce le général Erdeli, qui revient avec des renforts de cosaques du Kouban ? Ou bien Allemands et bolcheviks, — comme le prétendent des cavaliers arrivés ce matin, — sont-ils en train de s'entre-déchirer ?

Nos chevaux, insuffisamment nourris, n'en peuvent plus. Après une étape d'une vingtaine de verstes, nous nous arrêtons au khoutor Kouznetsovka, village sans cosaques, où le pope nous offre l'hospitalité la plus cordiale.

Il nous apprend que notre arrivée a été l'occasion d'une délibération orageuse au comité révolutionnaire. Le comité, réuni d'urgence, avait d'abord décidé de tirer sur nous ; mais il s'est ravisé : « les cadets brûleraient le village ! » Cela nous intéresse médiocrement. *Aquila non capit muscas*. D'ailleurs le président et le secrétaire se sont enfuis, et les paysans ont fermé le bâtiment du soviet.

Une députation vient nous demander la permission de poser au colonel les questions suivantes : « Quelle est la situation sur le Don ? Lesquels ont le plus de chances, les bolcheviks ou les kornilovtzi ? » L'adjudant est envoyé pour renseigner sommairement ces... idéalistes.

Quelques anecdotes que nous conte le pope achèvent de nous édifier. L'éducation politique des paysans est faite par les soldats qui reviennent du front. Ils assistent encore aux services, mais se mettent à fumer et à cracher dans l'église. Quand le pope leur fait lire les affiches recommandant d'avoir une bonne tenue dans la maison de Dieu, ils sourient d'un air de

supériorité : « Vous ne savez donc pas ? Maintenant, on est libre ! »

Korolkovo, le 16/29 février.

Nous arrivons à midi au zimovnik ⁽¹⁾ Korolkovo, dont le propriétaire est un certain Goudovsky.

Ce propriétaire ne témoigne pas d'une excessive envie de nous vendre ses chevaux. Ceux qu'il nous offre sont maigres et laids : nos officiers les refusent. Alors, il nous promet ses bons offices auprès des Kalmouks, chargés de la garde des troupeaux ; mais nous le soupçonnons de leur donner en secret des instructions toutes contraires. Douze cents chevaux errent en liberté sur un espace de près de dix milles où il est impossible de les attraper sans l'aide de ces Kalmouks, qui eux-mêmes défient quiconque voudrait les atteindre à la course. Cavaliers infatigables, ils gardent jour et nuit leurs fiers troupeaux, par groupes de trois : l'un se repose tandis que les deux autres sont en selle. On me montre l'un de ces Kalmouks qui, naguère, deux fois par semaine, sur le même cheval, allait prendre le courrier pour son maître, à 50 kilomètres de là, faisant ainsi près de 110 kilomètres dans les vingt-quatre heures.

Le colonel cherche à convaincre Goudovski qu'il faut lui vendre des chevaux : autrement les bolcheviks les prendront. Mais cet honnête homme ne veut rien entendre. Nous n'aurons pas les chevaux ; les bolcheviks ne les auront pas non plus : à quoi bon les vendre, quand l'argent diminue tous les jours de valeur ?

20. — LE CHATIMENT D'UN VILLAGE.

Korolkovo, le 18 février 3 mars.

Le village de Krasnovka a mis les doctrines maximalistes en pratique. Après une résolution unanime du soviet de vil-

(1) Endroit protégé contre les vents froids et qui sert de pâturage pour les chevaux en hiver.

lage, la population en armes, accompagnée d'un grand nombre de « frontoviki », s'est rendue avec des charrettes à un zimovnik voisin, l'a mis à sac, s'est enivrée dans les caves puis est repartie, emportant le vin qui restait, emmenant les chevaux et le bétail. Le propriétaire qu'ils avaient enfermé et menacé de mort, a réussi à s'échapper. C'est lui qui nous fait le tableau de l'ignoble et odieuse scène. A ce récit, les nôtres voient surgir derrière l'image du zimovnik détruit, celle de tous les biens pillés et incendiés, de tous les malheureux maltraités et massacrés dans la Russie en feu. En conséquence, le colonel Guerchelmann ordonne au capitaine Somof, commandant de *vzvod* ⁽¹⁾, de se rendre avec 30 de nos hommes et 10 Tchèques au village, situé à une distance de 12 verstes, d'y ouvrir une instruction, et de faire un exemple. Je me joins à l'expédition.

A 11 heures du matin, notre petit groupe quitte la ferme où il est installé, contourne un bois où les loups se cachent pendant le jour, et s'engage dans la steppe. Nous suivons, sous un ciel bas, l'unique sentier, tracé par le passage de milliers de traîneaux, et cheminons au pas. Tous sont des officiers ou iouнкers, ayant appartenu à l'ancienne cavalerie russe. Somof, en raison de sa réputation de bravoure et de décision, a reçu pleins pouvoirs du colonel Guerchelmann. Pas un chant : on n'entend que le bruit des pas assourdi par la neige, et les hennissements des chevaux. Mon ordonnance, le baron de Tischenhausen, qui n'a pas encore vu le feu, me donne l'adresse de ses parents, pour les prévenir en cas d'accident.

A une demi-verste du village, cinq cavaliers piquent à gauche, cinq autres à droite, pour le cerner et empêcher les coupables de se sauver. Deux d'entre eux qui essayent de passer sont cueillis à l'instant. Puis, sur l'ordre de Somof, nous nous élançons en « lava » ⁽²⁾, fusil en main, au grand galop, vers la principale entrée du village.

⁽¹⁾ Peloton.

⁽²⁾ Charge de cavalerie dans un ordre spécial aux cosaques.

Nous ne rencontrons aucune résistance. Des observateurs, montés sur des meules de foin, ont donné l'éveil. Pas un homme : seulement des femmes qui feignent de ne rien comprendre à notre subite arrivée, font mine de continuer leur travail dans les champs, sans lever les yeux.

Cependant voici un paysan. Somof le fait arrêter :

— Où se cache le président du Comité révolutionnaire ?

Le paysan balbutie, jure ses grands dieux qu'il n'en sait rien.

Alors, Somof, lui mettant le revolver entre les yeux :

— Si tu ne nous l'amènes pas, tu es un homme mort.

L'effet est magique. Trois minutes ne se sont pas écoulées, le paysan revient, traînant à sa suite ce fameux président, petite figure trapue, yeux fous et perçants sous un front étroit, bouche têtue. Il se couvre la face pour se garantir des coups de cravache et de nagaïka qui pleuvent sur lui. Ensuite les Tchèques, avec délices, s'emparent de lui. Bientôt une salve nous apprend qu'il a payé de sa vie sa complicité avec les théoriciens de Moscou.

Quant au secrétaire du Comité, il demeure introuvable.

Un paysan, sommé de nous indiquer où il se cache, répond sottement :

— Je ne sais pas, camarade !

— Comment, tu oses dire : camarade ?

Les coups tombent sur ses épaules.

— Dis tout de suite : Votre Noblesse, monsieur l'officier !

Le paysan porte la main à son bonnet :

— Je vous demande pardon, Votre Noblesse !

— Comment, tu n'es pas militaire, et tu salues ?

Le paysan enlève son bonnet, et faisant, tête nue, une légère révérence :

— Je vous demande pardon, Votre Noblesse !

Abasourdi par le brusque retour de l'ancienne étiquette, l'échine courbée, il prend nos ordres. On le charge de faire le tour des quarante-deux misérables habitations qui composent le village et d'annoncer :

— Dans un quart d'heure, toutes les armes, le vin et les

chevaux volés devront être livrés. A l'expiration de ce terme, quiconque détiendra encore une seule arme, un seul cheval du zimovnik, sera impitoyablement fusillé.

Nous nous faisons ensuite conduire à la maison du secrétaire. Sa femme restée au logis, avec un enfant dans les bras et trois autres pendus à ses jupes, ne peut nous dire qu'une chose : les papiers ont disparu avec son mari. Il ne reste que le cachet du comité, que Somof saisit à l'effet de s'en servir pour fabriquer de faux passeports.

Nos cavaliers ont fait le tour de Krasnovka. Les femmes continuent de travailler, affectant toujours le plus grand calme. On a évidemment, à notre approche, soigneusement dissimulé toutes les traces du vol. Les horribles haridelles des indigènes de l'endroit, deux bouteilles de vodka, des fusils de chasse, de vieux pistolets, des sabres rouillés, c'est tout ce que nous trouvons.

Cependant, on nous amène un soldat qui a « rencontré quelque part » un cheval pur sang, et deux autres, qui se cachaient derrière le foin dans une écurie, et sur lesquels on a trouvé des cartouches. Hier, sans doute, c'étaient des paysans inoffensifs : le nouveau régime en a fait des bandits : sur leurs pauvres faces de déséquilibrés et d'ivrognes, je lis une peur atroce, la peur de cette mort violente qui leur a fait quitter le front, et qu'ils risquent fort de trouver ici.

Les officiers les interpellent, comme si aucun cataclysme social n'était intervenu, et l'ancien régime durait encore :

— Pourquoi n'as-tu pas la cocarde réglementaire sur ta casquette ?

Ils balbutient de vagues excuses.

— De quel régiment es-tu ? Pourquoi as-tu ôté tes pattes d'épaule ?

Nouveau bredouillement.

— C'est bien, montez tous les trois dans la voiture !

Le capitaine Somof compte ses hommes. Un ordre bref, et nous quittons le village, suivis cette fois par les regards an-

goissés des habitants qui ont cessé de faire semblant de travailler et n'ont plus du tout leur air insouciant de tout à l'heure.

Le soir descend sur la vaste plaine blanche. La silhouette du misérable village avec ses meules et ses cabanes accroupies dans la neige, commence à se perdre dans la brume où tout s'efface...

Quand nous rentrons au zimovnik, la nuit est entièrement tombée : on entend les loups qui rôdent autour de la ferme. Après avoir reçu le rapport de Somof, le colonel Guerchelman procède à l'interrogatoire du prisonnier qu'une escorte de trois Tchèques vient d'amener. Je demande :

— Où sont les deux autres prisonniers ?

— Il paraît qu'ils ont essayé de se sauver en route...

Tremblant de peur, le bolchevik essaie d'expliquer sa présence dans ces parages, en prétendant qu'il appartient à un régiment de réserve de l'ancien front turc. Mais, en observant la face hautaine et silencieuse de Guerchelman, il change de tactique, et nous fait ses offres de service contre ses camarades. Guerchelman le regarde fixement pendant quelques instants, et, sans répondre, en riant, le remet aux Tchèques.

— Que va-t-on en faire ?

Le colonel semble réfléchir un instant, et puis, nonchalamment :

— Je crains beaucoup qu'il ne cherche à s'évader cette nuit.

Korolkovo, le 19 février/4 mars.

Le village de Chérevkova est occupé par 2/4 bolcheviks avec 2 canons et 4 mitrailleuses. Ce serait amusant de capturer ces canons, avec notre unique mitrailleuse ; mais ils ne feraient que nous encombrer.

Le capitaine Aprelef est allé prendre les ordres de Kornilof. Nous rejoindrons l'armée de volontaires demain à Lezgeanka, à l'entrée du gouvernement de Stavropol. Les vingt chevaux que nous avons pu nous procurer seront conduits par deux

Kalmouks ⁽¹⁾, que Guerchelmann a décidés à se déclarer pour nous, non sans lâcher la forte somme. Hauts en selle, droits sur les étriers, ils font décrire de grands cercles à leurs fouets. Les chevaux nous suivent librement en « taboun ».

21. — LES CADETS DE GASCOGNE.

Zimovnik Kouznetsovka, le 19 février/4 mars.

Partout de petits groupes de cavaliers en reconnaissance. Je rencontre un détachement de l'otriad de Tchernetsov, qui a, quelque part dans une stanitsa, trouvé des lances. Nous cher-

⁽¹⁾ Ces Kalmouks habitent les contrées qui bordent la Volga, formant des peuplades à caractéristiques nettement distinguées, mais sans existence proprement nationale. Ils sont cavaliers et dresseurs de chevaux remarquables, et se rendent en Russie, à cheval, accompagnés de leurs familles, pour s'y louer dans les zimovniki, où ils ne s'assimilent pas aux Slaves. Ils y amènent leurs petits dieux en pierre ou en simples étoffes — car ils sont fétichistes — qu'ils nourrissent de lard, ou qu'ils battent, selon les circonstances. Ils n'ont pas d'égaux au monde pour l'endurance, pouvant rester vingt-quatre heures et plus à cheval. Les troupeaux de chevaux que les propriétaires des zimovniki leur confient, sont généralement gardés par trois Kalmouks : à tour de rôle chacun dort, tandis que les deux autres guettent le troupeau, ce qui fait pour chacun seize heures de garde par jour. Dans le zimovnik que j'ai visité, un Kalmouk allait deux fois par semaine chercher le courrier au bureau de poste le plus rapproché (à 55 verstes de distance). Il revenait chaque fois dans les vingt-quatre heures, après avoir parcouru 110 verstes d'un seul trait.

L'ancien régime les considérait comme inutilisables dans l'armée et les exemptait du service militaire. Au cours de l'an 1918, le général Dénikine fit inscrire leur peuplade parmi les cosaques d'Astrakhan, ce qui l'assujettit au recrutement normal. Le jeune colonel Kornilof, le même que je viens de mentionner plus haut, fut chargé de les organiser. Les vieux généraux lui déconseillèrent de compromettre sa jeune renommée par un travail condamné à l'insuccès : « Vous serez d'ailleurs trahi par eux, lors de la première rencontre avec l'ennemi. » L'expérience a prouvé que cette race mongole, enfermée dans ses plaines arides, séparée des peuples environnants par sa religion et ses habitudes nomades, et habituée à des gestes timides et craintifs devant l'effroyable ours russe, tenait enfermées d'excellentes prédispositions au métier militaire. Leurs prouesses ne se comptaient plus. Et ce qui, vraiment, distingue le guerrier, il n'y avait pas d'exemple qu'ils se séparassent de leurs armes. Une fois, cinq Kalmouks, envoyés en reconnaissance, et obligés, étant surpris par l'ennemi, d'abandonner leurs chevaux, revinrent chez le colonel Kornilof, après une marche difficile de 20 verstes, tous porteurs d'un fusil, d'une longue lance et du lourd sabre de cavalerie anglaise.

chons des yeux des partis de bolcheviks, prêts à foncer sur eux ; mais ils ne se montreront pas. Gardes rouges et soldats révolutionnaires ont bien su massacrer les officiers à l'armée en les frappant dans le dos, ou dans les maisons de Kief, Sébastopol, Taganrog, en les attaquant isolément et par surprise : mais ils n'osent pas les affronter quand ils les savent en état de se défendre.

Le soir, nous couchons dans un zimovnik abandonné, où les Tchèques nous rejoignent. Nous sommes sept dans une petite chambre : Rièznikof, Guereheman, Ianovski, Apriélef, Kritski, Fermor et moi. Nos vêtements sont en loques. Le comte Fermor a sa culotte déchirée et sa tunique percée aux coudes. Nous nous mouchons avec les doigts, et souffrons cruellement de manquer de linge de corps. Nous mangeons à la pointe du couteau, ou tout bonnement avec les doigts, à même dans la casserole, des nourritures fort sommaires. Mais on conserve, tout déguenillé qu'on est, les formules et les gestes de la plus exquise politesse. Nous en rions nous-mêmes. Cette guerre d'un contre cent ressemble si peu à une expédition raisonnable, elle vous a tellement l'air d'être le résultat d'une folle gageure ou d'une insolente fanfaronnade ! Le comte Fermor trouve que nous lui rappelons *Cyrano* et se met à déclamer :

Ce sont les cadets de Gascogne,
De Carbon de Castel-Jaloux,
Bretteurs et menteurs sans vergogne,
Qui font cocus tous les jaloux...

Voilà qui est de circonstance !... On rit... et puis soudain on retombe dans un profond silence... On rêve, on se rappelle les jours où l'on parcourait les rues de Varsovie, brillant essaim de iringants officiers de la garde, à la tête des beaux régiments de Leurs Majestés impériales.

Une question me brûle les lèvres : le soir, après un de ces longs silences rêveurs, je demande :

— Le bruit court que Kérenski est dans le voisinage. Que feriez-vous, s'il se présentait à vous et réclamait votre protection ?

— Je lui donnerais une escorte pour le conduire à l'état-major. Mais je doute fort qu'il y arrivât.

— Pourquoi, chez vous tous, cette haine contre lui ?

— Pourquoi ? Savez-vous ce que c'est que d'avoir formé un beau régiment, de lui avoir pendant vingt ans consacré toute sa pensée, toute son activité, tous ses soins, d'en avoir rehaussé l'éclat et la renommée, d'y avoir créé un magnifique esprit de corps, d'en avoir fait un instrument docile et terrible ? Et puis imaginez après cela qu'en trois mois, par une série de décrets, par une continuité d'action malfaisante, par la ruine de toute discipline, les régiments retombent à l'état de bandes de lâches et de pillards, fuyant devant l'ennemi, et massacrant leurs concitoyens ? Regardez alors qui a signé les décrets : un nom, toujours le même. Demandez-vous d'où est venue la propagande révolutionnaire et défaitiste dans les rangs : un homme, un même homme auquel remonte toute la responsabilité. Comprenez-vous maintenant pourquoi nous haïssons l'auteur responsable de cette œuvre néfaste ?

— Et que dites-vous des généraux, anciens ministres de la guerre, anciens commandants d'armée, dont la docilité militaire n'a jamais été trouvée en faute pour servir en même temps leurs ambitions et les desseins politiques des avocats ? Les généraux Ianouchkévitche et Polivanof, préparant et contre-signant les décrets que vous condamnez ; Tchérémissof, conspirant avec des soldats et commissaires révolutionnaires contre ses supérieurs ; Cltcherbatchef, offrant son salon à de petits conspirateurs bolchevistes ; Alexéief, signant le décret instituant les comités de soldats, et Broussilof encourageant le même Kérénski à continuer son rôle d'électrificateur d'écrevisses pourries ? Les feriez-vous fusiller s'ils tombaient entre vos mains ?

— Ce sont mes supérieurs, je n'ai pas à les juger !

22. — LA BATAILLE DE LEZGEANKA.

Zimovnik Kouznetsovka, le 20 février/5 mars.

Depuis le matin le canon tonne devant nous. Les troupes de



La dernière photographie de KORNILOF prise dans la chambre d'une compagnie d'officiers du régiment Kornilof. Derrière lui, capitaine Zarenba; à sa droite, colonel Nejentsov, chef du régiment.

Kornilof sont engagées contre les bolcheviks. Nous passons sans incident le chemin de fer Torgovaïa-Bostof. Partout des paysans en fuite, des cosaques, les uns à pied, d'autres à trois ou quatre sur la croupe d'un cheval. Nous ne doutons pas un seul instant que la victoire ne soit de notre côté. Mais la voie est barrée par un encombrement de voitures et de chevaux. Nous ne pouvons entrer au village qu'à 7 heures, en pleine obscurité. Nos chevaux trébuchent sur les cadavres, surtout aux abords du pont et autour de l'église, endroits où s'est concentré l'effort de la résistance. Enfin, nous pouvons nous installer dans une maison qu'occupaient les bolcheviks. Nous y trouvons tout servi un repas que ces messieurs n'ont pas eu le temps de déguster. Nous nous l'adjugeons sans remords.

L'ennemi avait l'avantage de la position, les nôtres étant obligés de descendre jusqu'au pont pour remonter ensuite vers le village. Les bolcheviks, au nombre de 600 soldats, 400 gardes rouges, aidés par les paysans, avaient creusé deux lignes de tranchées. Huit canons de 3 pouces ouvrirent le feu sur nos troupes, qui disposaient pour toute artillerie de 6 pièces de campagne.

Après le duel d'artillerie, Kornilof et Alexéief donnèrent le signal de l'assaut. Ce fut un spectacle magnifique. Alexéief et Kornilof, celui-ci avec son escorte de Khaus des Tékintsi, chargèrent, fusil en mains. La première ligne fut tout de suite enlevée : on n'y trouva que quelques cadavres. Le régiment de Kornilof arrivé devant la deuxième ligne, à l'entrée du village, l'emporta à la baïonnette. Une demi-heure après le déclenchement de l'attaque, l'ennemi était en pleine retraite, emmenant son artillerie : un canon et onze mitrailleuses restèrent entre nos mains. En fouillant les caves, on y trouva un grand nombre de bolcheviks : 200 furent passés par les armes. La compagnie d'officiers de la garde en fusilla 50 dans une petite enceinte, les Tchèques 35.

23. — DERNIÈRE CONVERSATION AVEC KORNILOF.

Srédni-Iégorlik, le 21 février/6 mars.

Au lendemain de ces événements, j'ai pu m'entretenir longuement avec Kornilof. Les déclarations qu'il m'a faites peuvent se résumer ainsi :

« J'ai été obligé de faire un exemple. Une armée comme la nôtre est tenue de se faire craindre, sans quoi elle est perdue. Vous savez quelle est la bravoure de nos hommes et aussi quels dangers nous courons. Telle est la minceur de nos lignes que tous — jusqu'aux médecins et aux infirmières — se trouvent toujours en première ligne. Chacun de mes deux officiers d'ordonnance, des princes Tekintsi, a tué cinq ennemis de sa main, en bataille, sous mes yeux. Notre tactique n'est pas de nous battre à tout prix, mais en conservant le plus grand nombre des nôtres, et en intimidant l'ennemi, regagner le Kouban, nous y reconstituer, et de là, dès que les circonstances nous seront favorables, faire un nouveau bond en avant.

« J'avais fait avertir le village, par des cosaques neutres, de nous laisser passer. Les paysans se sont réunis en conseil. Les vieux, résistant aux propositions des émissaires bolchevistes, furent d'avis que la guerre entre les kornilovtzi et les gardes rouges ne les regardait pas. Les jeunes ont tenu le langage suivant : « Si Kornilof nous fait des propositions, cela « prouve qu'il se sent faible ; il faut donc l'attaquer. » Cet avis ayant prévalu, j'ai été obligé d'exercer des représailles.

« La prise de Lezgeanka a été si subite que les bolcheviks n'ont pas même eu le temps de couper les communications avec leur état-major. Un de mes officiers, qui s'est mis à l'appareil, a pu causer avec le commandant en chef. Nous savons exactement le nombre des troupes bolchevistes à Tikhorietskaïa, Torgoyaya et Biéloglina.

« J'ai confiance dans l'avenir. Le général Popof viendra bientôt me rejoindre avec 2.000 hommes. Dès demain, nous

entrons sur le territoire de Yésky-otdiél, où se trouvent deux régiments, jadis rattachés au mien, quand nous opérons dans les Carpathes : j'ai reçu aujourd'hui leurs délégués. Au Kouban, le général Erdeli m'amènera deux bons bataillons de cosaques et deux autres bataillons de montagnards.

« Quant aux troupes caucasiennes, j'ai, au mois de décembre dernier, signé une convention avec le Conseil de l'Alliance des Montagnards, stipulant qu'il mettra le corps de cavaliers indigènes du Caucase sous mes ordres.

« Vous savez quelle déception les cosaques m'ont causée. Partout où j'ai pu, dans les stanitsas, leur adresser la parole, je leur ai affirmé qu'ils me reviendraient, quand ils auraient fait connaissance avec le système des bolcheviks.

« Je suis un cosaque, c'est-à-dire un républicain-né. Dès le commencement de la révolution, j'ai embrassé la cause de la liberté, et rassemblé les bons éléments autour de moi. Malheureusement j'ai vu que mon pauvre pays n'est pas encore mûr pour cette forme supérieure de gouvernement qu'est le régime républicain. C'est pourquoi je dis à tous : « Si le retour à la « monarchie est réclamé par le libre vœu du peuple russe, « nous l'accepterons ; jamais nous ne l'accepterons sous la « pression allemande. Nous n'accepterons aucun régime quel « qu'il soit qui nous sera imposé par l'Allemagne. »

« Vous allez nous quitter, et vous choisissez un moyen dangereux pour essayer de regagner Kief. Je vous conseillerais d'accompagner deux de mes officiers qui iront demain, seuls, au gouvernement du Kouban, rejoindre le général Erdeli, si j'étais sûr qu'ensuite, arrivé à Novorossysk, vous pourriez trouver un bateau pour Odessa. Il m'est connu qu'il se trouve à Kief un grand nombre d'officiers, dont la place est ici. Revenez avec eux. Vous nous trouverez, en prenant un bateau pour Touapse.

(1) Le général Kornilof avait pris l'habitude de rassembler, dans chaque stanitsa du Don qu'il allait quitter, les cosaques, de les exhorter à le suivre — toujours sans succès — par des discours patriotiques qui se terminaient invariablement par les mots : « Vous êtes des salauds (*svolotchi*) ! »

« Dites partout, et en particulier au général Janin, si vous le rencontrez, que nous représentons l'armée russe, que les nobles traditions militaires russes, son esprit de corps, son sentiment d'honneur continuent à vivre en nous. Un jour viendra, où tous les patriotes accourront à nous, et où la malheureuse Russie comprendra qu'elle a été trahie et vendue. Jusque-là, nous avons mission de tenir. Nous tiendrons. »

CHAPITRE VIII

EN CAPTIVITÉ

CHEZ LES BOLCHEVIKS

I. — JE QUITTE L'ARMÉE DES VOLONTAIRES.

Srédni-Iégorlik, le 22, 7 mars 1918

JUSQU'ICI notre petite armée, avançant par petits bonds a fait le vide autour d'elle. La fuite la plus invraisemblable de très forts détachements de bolcheviks, armés de canons et de mitrailleuses, devant nos reconnaissances, nous a prouvé que ces immenses attroupements de quasi-soldats ne sont nullement, en face de nos officiers décidés, un danger, tant que nous nous trouvons dans les steppes. Partout où la cavalerie de Guerschelman ponnait de l'avant, à trente kilomètres à la ronde, on attelait les batteries, réquisitionnait les chevaux et charrettes, et on partait comme poursuivi par des démons.

Désormais cela changera. Nous sommes entourés par les multiples lignes de chemin de fer du Caucase, qui serviront à l'ennemi à transporter ses trains blindés, son matériel de guerre, ses armées. Pour effectuer la traversée des voies ferrées, il faudra éparpiller encore nos forces, afin de pouvoir, au fur et à mesure que nos transports passeront, attaquer les lignes, faire sauter les ponts, réduire les petites garnisons des haltes, couper les fils téléphoniques et télégraphiques.

Espionnés de tous côtés, nous devons sévir avec sévérité, semer l'effroi parmi les populations pour immobiliser les ini-

mitiés. Il faudra par mille artifices tromper l'ennemi sur la route que nous prendrons, et sur les points que nous choisirons pour traverser des voies ferrées que l'ennemi battra de ses pièces à longue portée. Il n'y a pas que les cavaliers qui devront les franchir, il y aura les voitures avec l'or, les charrettes avec les provisions, les voitures d'ambulance et les infirmières. Et à mesure que notre troupe, abandonnant son magique isolement, déconvrira sa faiblesse à un ennemi féroce et attentif, les populations amentées se rangeront de son côté.

Je ne puis partager l'optimisme de Kornilof. Je crois à l'incomparable héroïsme de ses camarades, mais je ne crois pas que, dans le malheur, ils soient secourus par la masse chaotique du peuple russe, dépourvue d'idées, et alléchée par une anarchie dont elle croit encore tirer profit.

J'ai promis au colonel Hucher, chef de la mission française à Novo-Tcherkask, de porter un billet pressant à son chef, le général Tabouis, à Kief, pour lui faire connaître le danger dans lequel se trouve la mission qui sera bientôt à la merci des gardes rouges ⁽¹⁾. D'autre part, j'espère trouver à Kief de nombreux officiers que Kornilof me prie de lui ramener par la mer Noire.

Il est convenu que je resterai en arrière, dans une charrette, et me laisserai prendre par les bolcheviks. Pour dépister ceux-ci, le général Alexeief a fait fabriquer un certificat, dont voici la traduction :

*Chef du 4^e Bureau
de l'Etat-Major
de l'Armée des Volontaires.*

Le 22 février 1918.

N^o 237

à Srédni-Jégorlik.

Le correspondant d'un journal néerlandais,
Dr Grondijs et Paul Alexandrovitch Demidof,
arrêtés par l'état-major de l'Armée de Volon-

⁽¹⁾ Les bolcheviks avaient intercepté une correspondance prouvant les excellentes relations que le gouvernement français entretenait avec l'Armée des Volontaires. A l'entrée des rouges en la ville de Novo-Tcherkask, les officiers français furent arrêtés et condamnés à mort par le comité local, mais relâchés par ordre de Moscou.

laïques, sont mis en liberté et autorisés à quitter le secteur occupé par l'Armée de Volontaires, en prenant la direction qu'ils choisiront.

(*Signé*) Lieutenant-Colonel BARKALOF.

Sous-chef lieutenant (*signé*) : SOROTCHIKINE.

Hier très tard, l'officier chargé de me remettre ce document, me conseilla de la part du général Alexiéef de prendre le chemin de Biéloglina.

Ce matin, à 5 heures, après avoir pris congé de Guerchelmann, Ianovsky, Kritski, Fernior, Apriélef et les autres, je me rends chez le comte Sieuwiers, où une petite comédie sera jouée. J'y trouve la petite baronne Bode, Boris Souvorine, et d'autres personnes notoires. Pendant le thé du matin, nous discouons sur la possibilité d'échapper aux fureurs de la populace, sans doute excitée par l'exécution des 260 prisonniers à Srédni Iégorlik. On est sceptique, mais puisque chacun, à Kief, à Kharkof, à Petrograd, a un fils, une épouse, un ami, auquel on veut adresser un salut, peut-être le dernier, tous me chargent de lettres ou de dépêches. J'accepte, mais prévient que, si je dois être fusillé, l'argent qu'on me confie pour l'envoi des dépêches servira aux menus plaisirs de nos ennemis.

Six heures : il faut partir. On me serre la main. Sieuwiers et un autre officier, fusil en main, me prennent rudement par le bras, et me jettent dans la charrette que j'ai louée, en criant : « Allez-vous-en immédiatement, et que nous ne vous revoions plus. »

2. — SAUVÉ PAR UN COMMISSAIRE BOLCHEVIK.

Vers 7 heures, l'armée des volontaires quitte le village, précédée par un essaim d'éclaireurs. Les ailes se détachent ; à gauche la colonne de cavalerie du colonel Baklanof, à droite celle du colonel Guerchelmann. Au centre les non-combattants, ambulances, charrettes à provisions.

Partout se dressent, à l'horizon, les silhouettes de nos hommes. Demidof et moi, nous laissons passer les cavaliers —

dont plusieurs me reconnaissent — sans nous trahir, pour ne pas donner l'éveil au vieux paysan qui nous conduit.

Après une marche d'une heure, d'autres cavaliers apparaissent à l'horizon. Les nôtres chargent, ventre à terre, et aussitôt les lointaines silhouettes s'évanouissent. Le colonel Baklanof que je rencontre bientôt, à la tête d'un détachement, me conseille de m'arrêter en plein champ et d'attendre la nuit pour franchir les lignes ennemies. Mais je crois qu'il vaut mieux les atteindre pendant qu'il fait encore jour, que de risquer dans l'obscurité d'être tué par les sentinelles.

Des coups de feu éclatent partout. Baklanof, en s'éloignant, me crie que je me trouverai bientôt entre les lignes de tirailleurs. Je donne l'ordre d'arrêter près d'une meule de paille, au milieu d'un immense désert. Trois cavaliers formant l'arrière-garde de la colonne Baklanof, nous dépassent. Puis, un officier qui revient, seul, d'une reconnaissance, me salue, et, en galopant, s'éloigne pour rejoindre les volontaires. Et ensuite, c'est la solitude.

Après une heure d'attente, deux petits points apparaissent, très loin. Notre cocher soutient que ce sont de vieilles femmes retournant au village qu'elles avaient quitté pendant le combat. Il les appelle avec des gestes suppliants, en agitant son bonnet, faisant force révérences, et en leur parlant, comme pour mieux inspirer ses gestes de naturel et de sincérité : « Pourquoi ne venez-vous pas ? Mais pourquoi avez-vous peur ? C'est un camarade, un ami qui vous parle. Nous n'avons pas d'armes, babouchki. Venez donc, venez ! »

Les silhouettes fuient d'abord, puis s'arrêtent, et se dirigent lentement vers nous. Après une demi-heure de pantomime entre notre paysan et les arrivants, ceux-ci se décident finalement à s'approcher. Ce sont des soldats bolcheviks, tenant leurs fusils en joue, ce qui fait sensiblement diminuer la tendresse et l'enthousiasme qu'éprouvait notre paysan.

Les deux soldats, auxquels se joignent deux autres, surgis de l'herbe, nous somment de lever les mains, nous fouillent, et nous font prisonniers. L'un d'eux est un ancien officier,

servant sous les ordres d'un soldat. Après avoir examiné mon passeport diplomatique, long de 70 centimètres, et couvert de visas, il s'excuse d'avoir voulu ouvrir le feu sur nous : « C'est votre faute, vous êtes habillés en *cadets*. »

Arrivés près d'une petite maison de garde, à proximité de la gare Biéloglina, nous sommes bientôt entourés par des ouvriers et gardes rouges, qui quittent les tranchées qu'on construit parallèles à la voie ferrée. Quoique nous portions des vêtements râpés et défraîchis, notre tenue ne semble inspirer aucune sympathie. Partout des faces défigurées par la haine. Des cris : « Ce sont des capitalistes, tuez-les. » On commence à nous pousser, on lève le poing. Il y a des gens armés, et il suffit dans ces circonstances d'un premier coup de poing pour déchaîner une ruée de toute la bande. L'ancien lieutenant de l'armée impériale semble éprouver de la pitié pour nous : il nous jette dans la charrette, et nous partons accompagnés des cris menaçants d'une centaine de gardes rouges qui nous suivent d'abord, puis se dispersent.

À la gare se trouve un train blindé bolcheviste, avec un membre de l'état-major du groupe d'armées bolchevistes, et c'est vers celui-là qu'on nous conduit. Nos gardiens nous séparent, et, en examinant notre certificat, clignent de l'œil. Tandis que Demidof est interrogé, j'ai le temps d'examiner ma situation, qui commence à m'inspirer des inquiétudes. J'ai en poche des certificats prouvant ma participation aux combats de l'A.V. et que je tiens à conserver. Si, d'un autre côté, on les découvre, je suis sûr d'être immédiatement fusillé. J'ai le temps de les détruire, mais je préfère courir un risque, et conserver les papiers.

Mes gardiens, en me conduisant vers leur chef, parlent en riant du « prisonnier de Kornilof », et je me crois perdu. Ils m'introduisent auprès du commissaire Chostak. C'est un jeune homme de vingt-trois ans, bien bâti, de type israélien, aux yeux vifs et intelligents. Il a été en Californie pendant la guerre, parle couramment l'anglais, et semble heureux de rencontrer un étranger. Il me paraît satisfait, mais non dupe

du conte que Demidof et moi avons imaginé. Il me retint prisonnier, dans mon intérêt: en quittant le train, je serais massacré!

Je réponds que je dois me rendre à Kief, etc.

— Vous ne le pourriez pas. Les voies ferrées entre Torgovaïa et Rostof, Novo-Tcherkask et Tikhorietskaïa sont coupées par les éclaireurs de Kornilof.

— Je pourrais prendre un traîneau.

— Vous n'iriez pas loin. On vous tuerait au premier village. Je vous donne un coupé dans mon train. Et, puisque vous êtes resté neutre dans la guerre civile, vous assisterez, en témoin, à la destruction de cette petite bande (*that little bunch*) de brigands.

Un officier, rapportant que 230 hommes, pris de panique, viennent de quitter la ligne de défense devant Biéloglina, entre essoufflé. Chostak, imperturbable, ordonné de prendre 230 autres soldats à la gare et de les transporter sur la ligne abandonnée. A mes questions, il répond qu'on ne peut encore parler de formations régulières. On est obligé de prendre hommes et chefs au hasard.

3. — UN COMMISSAIRE BOLCHEVIK.

Chostak, Israélite russe de Crimée, a gagné les Etats-Unis pendant la guerre, probablement pour se dispenser du service militaire. Il est intelligent, quoique peu instruit, ambitieux, et a — grâce à son séjour à l'étranger — assez bonne façon. Il est remarquablement sceptique pour son âge, n'a aucune foi dans les hommes, et adopte les idées de Trotsky, sans en être pénétré.

Il hait les aristocrates, et méprise le peuple. Il a l'ambition d'être un vrai Russe, et prétend travailler pour le bien du peuple. Mais il manque des moyens pour se laisser comprendre d'eux. Il traite officiers et soldats avec hauteur. Les gardes rouges supportent parfois difficilement ses maladresses, mais leur méfiance à l'égard des classes qui les avaient dirigés sous

l'ancien régime les livre aux « persécutés » de jadis : Polonais, Lettons, Israélites.

Ses « convictions » se composent de sympathies et de penchants irraisonnés.

Il adore les États-Unis, où il a trouvé la considération que ses compatriotes lui avaient parfois refusée. Dans ce Nouveau-Monde, d'une si effarante simplicité, il a appris à mépriser mille facteurs qui constituent la richesse des véritables civilisations. Comme les dizaines de milliers de révolutionnaires revenus d'Amérique dès l'effondrement de l'ancien régime, il affecte n'envisager la culture russe, si magnifique en ses débuts, et si pleine de promesses, que sous l'aspect économique du conflit entre capital et travail. Le dollar le hante jusque sur les rives de la Volga. Toutes les questions profondes et délicates, qui se rattachent à la religion, les vieilles institutions, les usages et anciennes traditions, à la vie ancestrale qui prépare l'avenir de la race, il s'en moque, et il refuse hautainement d'en parler. Un million de soviets, voilà le remède, composés des opprimés d'hier, et posant en un clin d'œil les bases de la société future.

Il a une confiance excessive en cette panacée universelle qu'il vante de sa parole trop facile, et son entourage, complètement purgé de l'« intelligentsia », l'encourage en ses ambitions démesurées. Après n'avoir été que simple artilleur sous l'ancien régime — selon ses dires — il est maintenant membre du grand état-major du Caucase du Nord, avec droit de *veto* sur les décisions du commandement. Trotsky lui a en outre confié l'importante mission d'organiser la guerre contre la « contre-révolution » dans les gouvernements du Kouban, de Tiersk et de Stavropol, et d'y introduire, en toutes les communes et fonctions sociales, le système des soviets.

Les forces bolchevistes se composent de trois groupes :

Les détachements révolutionnaires des grandes villes (Moscou, Petrograd, Kronstadt).

Les anciens soldats, se groupant selon leurs anciennes unités.

Les détachements locaux, rassemblés et commandés par des soviets locaux.

Les derniers, beaucoup plus nombreux que les autres, obéissent à leurs états-majors, tant qu'ils sont hors de danger.

La tâche de Chostak et de ses camarades est de coordonner toutes ces masses informes dont les différents groupes échappent continuellement à l'autorité centrale.

Il faut à Chostak toute la souplesse naturelle de son intelligence, pour imposer son autorité à des gens pour qui la révolution signifie n'en plus reconnaître aucune. Contre son prestige, si peu motivé, s'élèvent continuellement les échafaudages d'autres ambitions. Isolé, et ne disposant pour tout instrument que du certificat que Trotsky a signé, il oppose à ses concurrents la méfiance du bas-peuple. Les règlements étant abolis, et ne pouvant se baser sur aucune loi, il punit la désobéissance par le soupçon.

J'ai été deux fois témoin de scènes où il employa cette arme formidable. Un jeune ambitieux qui protesta contre une de ses décisions fut arrêté sur un ordre de Chostak, qui affecta de ne pas même le remarquer : « Arrêtez-le, c'est un provocateur ! »

L'homme essaya de se défendre, mais ne put détruire le soupçon qui, chez ces soldats poltrons et excités, équivaut à une condamnation.

4. — LA POURSUITE DE L'ARMÉE DES VOLONTAIRES.

Biéloglina, le 23/8 mars.

L'exécution des 260 prisonniers par les Kornilovtzi a produit le plus grand effet. Chostak en parle en termes mélodramatiques. On a évidemment peur. Les soldats rouges ne veulent sortir de leurs retranchements qu'en masses compactes.

Chostak se plaint qu'on ne voit de l'armée des volontaires que la cavalerie, dont la renommée exagère l'importance. L'état-major bolcheviste croit à une force de 8.000 hommes à pied, de 3.000 cavaliers, de 8 canons et d'un nombre immense de mitrailleuses. Il n'y a que les canons qui ont été exactement comptés par les espions ou les villageois.

En réalité, l'infanterie de Kornilof ne compte qu'environ 3.000 hommes que couvrent de petits groupes de 60 à 80 cavaliers, sous les colonels Baklanof, Guerchelmau, etc. Ceux-ci sont entourés de petits « raziézds » de 3 à 10 hommes, toujours en mouvement, se dispersant avec un incroyable mépris du danger, pour aller en reconnaissance, se rassemblant à nouveau pour exécuter un coup de main, et — si l'ennemi se montre — avertissant le gros de leur détachement qui accourt pour attaquer à la lance la cavalerie ennemie, et enveloppant ainsi l'armée de volontaires d'un rideau agité, cachant ses moindres mouvements.

Chostak attend toute la journée la traversée des Kornilovtzi à un endroit de la voie ferrée qu'ils n'ont jamais pensé franchir.

Pokrovka, le 25/10 mars.

A 9 heures du matin, notre train blindé, suivi de quatre trains remplis de soldats bolchevistes et ornés de drapeaux rouges, entre au village Pokrovka dont les habitants ont menacé des bolcheviks qui auraient voulu s'opposer au passage des Kornilovtzi. Deux généraux que Kornilof a envoyés pressent actuellement un bataillon d'ancienne formation de se joindre à l'A.V.

Sur la voie ferrée qui tourne près du village, les quatre trains de l'armée rouge sont visibles, et Chostak me les montre avec fierté. Il envoie aux villageois le message suivant :

« Au nom de la révolution, je vous donne une demi-heure pour livrer vos armes. Pas de paroles inutiles. Si vous n'obéissez pas, nous bombarderons votre village. »

Les cloches de l'unique église sonnent à toute volée, pour rassembler les habitants. Les soldats rouges manifestent quelque désir de s'élancer dans le village pour arrêter les officiers. Mais Chostak, ne voulant pas risquer sa vie avec des soldats si peu sûrs, préfère l'arme de la terreur.

A 10 heures, un premier obus explose près de la maison

qu'on disait habitée par les généraux. Un quart d'heure après, les délégués du régiment viennent offrir leur soumission, 8 mitrailleuses et leurs fusils. Ils ont l'air martial et gardent l'attitude de soldats d'ancien régime. Les deux généraux et tous les officiers se sont enfuis à cheval, après avoir vainement tenté de les persuader de les suivre.

Après-midi, à 4 heures.

Chostak continue la campagne contre Kornilof. Nous venons à peine d'arriver à une petite halte, Porochinskaïa, quand nous entendons des cris : « Arrêtez le train tout de suite ! ».

Sa marche ralentit, et nous courons aux portières. Deux cavaliers s'éloignent au galop. Les fils téléphoniques et télégraphiques pendent, coupés, aux poteaux. La section de rouges qui occupe la halte, ayant cru que ces cavaliers étaient des bolcheviks poursuivant des cadets, ils en ont profité pour s'enfuir. Un petit sac de cartouches de dynamite abandonné sur les rails témoigne qu'ils avaient l'intention de faire sauter notre train.

Sur la crête, à 2 kilomètres de distance, nous apercevons un groupe de cavaliers qui galopent parallèlement à la voie : ce sont probablement ceux de Baklanof.

Chostak est encore occupé à commenter l'événement, quand nous entendons des cris : « On les bat, on va les tuer ! » Sans savoir de quoi il s'agit, Chostak s'élançe hors du train, en criant :

« Je ne veux pas qu'on les batte, je défends qu'on les tue ! »

Ce sont deux cosaques non armés, que les rouges ont pris, et dont le crime consiste à habiter un village que les Kornilovtzi viennent de quitter. Ils auraient été mis en pièces, sans l'intervention de Chostak.

Tikhoriëtkaïa, le 26/9 mars.

Revenus à Tikhoriëtkaïa, où réside Avtonomof, commandant le groupe du Caucase du Nord, pour chercher des ordres,

Chostak, commandant l'échelon, et Longoytsof, commandant le train blindé, sont obligés par l'état-major de retourner et de s'opposer à la traversée du chemin de fer Tikhoriètskaïa-Rostof, que Kornilof semble méditer.

Le départ, fixé à 6 heures du matin, ne s'effectue qu'à midi : les soldats ont refusé de partir avant d'avoir rempli leurs wagons d'une immense quantité de boîtes de conserves, qu'ils viennent de découvrir.

Chostak, devant une carte, dite « de 2 verstes », expose ses théories stratégiques à des soldats qu'il remplit d'admiration. A chaque instant, des gardes rouges, qui se trouvent dans un incroyable état de nervosité, font invasion dans son coupé, pour l'interroger sur ses plans, qu'ils critiquent d'un ton rogue. Imperturbable, Chostak répond, de sa voix indifférente, et les soldats se retirent chaque fois, comme des chiens battus.

Les deux fois, que je suis sorti aujourd'hui du train, pour me promener à la gare, j'ai été arrêté, et ramené chez Chostak, qui me conseille de ne plus quitter mon coupé.

Dans toutes les gares, les appareils de téléphone ont été enlevés par la cavalerie de Kornilof. Je vois presque continuellement ses éclaireurs au loin, guettant la voie. La proximité des volontaires semble galvaniser les fonctionnaires aux gares, qui visiblement sabotent les ordres que Chostak leur donne. Nous approchons du Kouban.

Léouchkovskaïa, 4 heures 30.

Nous voyons au loin un grand nombre de cavaliers ennemis, immobiles, guettant nos trains. Se préparent-ils pour une manœuvre ? Toutefois, les soldats rouges, frappés de peur, et se cachant derrière le train blindé, ouvrent un feu de fusils et de mitrailleuses, à une distance de 3 kilomètres. Chostak, furieux, crie de cesser cette stupide dépense inutile de cartouches, mais personne n'obéit. Le feu ralentit, quand, tout près de nous, une huitaine d'hommes s'élancent sur nous. La fusillade recommence de plus belle. Après quelques instants, ils reparaissent d'un autre côté : ce sont des éclaireurs bolchevistes.

Le soir, à 5 heures 30.

On apprend à Chostak que Kornilof se trouve à Léouchovskaïa. Tout le monde s'excite. Le détachement que Chostak commande, et qui compte quelques milliers d'hommes, veut cerner l'A.V., fusiller tous ses membres, etc. Mais les trains de renfort que l'état-major avait promis ne sont pas arrivés, et Chostak n'a nulle envie de courir des risques.

A ce moment s'élève un terrible tumulte. Les soldats entourent, furibonds, un paysan qu'ils menacent de mort. Puis qu'il venait de nous rejoindre par la voie, on lui avait demandé si les rails étaient en bon état, et il avait répondu affirmativement. Il paraît, cependant qu'ils ont été brisés par de faibles charges de dynamite, légèrement, mais suffisamment pour faire dérailler les trains. Chostak, considérant que sa culpabilité n'est pas prouvée, lui donne asile dans son wagon.

Soir, 7 heures.

On rapporte que Kornilof vient d'échapper sans pertes, et que seule une faible arrière-garde se trouve encore au village. Chostak, furieux, accuse de haute voix son état-major d'avoir *saboté* sa victoire. Les soldats menacent de mettre le quartier général de Tikhoriëtskaïa à sac. Le bruit que de nombreux détachements rouges approchent par la plaine fournit à Chostak et à ses soldats, furieux et satisfaits, le dernier prétexte pour retrouver Tikhoriëtskaïa.

5. — UN ÉTAT-MAJOR EN FUITE.

LA SITUATION A TIKHORIËTSKAÏA.

Tikhoretskaïa, le 27/12 mars 1918.

L'A.V. vient de franchir le chemin de fer, sans pertes. L'arrière-garde, composée de 300 hommes, et attardée à Léouchovskaïa, a été entourée par les 2.000 rouges que



Le dernier ataman du Don, général KALÉDINE qui s'est suicidé à l'approche des cosaques rebelles, dans la cathédrale de Novo-Tcherkask. Parmi la foule en pleurs, à droite, Mme Kalédine.

Aytonomof y avait expédiés, et qui, grâce à l'obscurité, avaient pu se glisser entre les maisons. Les Kornilovtzi se sont barricadés, à raison de 10 à 15 hommes par maison, résolus à défendre chèrement leur vie. C'est à ce moment que les rouges, fatigués par leur marche, se sont sentis « impuissants à rien entreprendre » et que les Kornilovtzi ont pu échapper sans avoir perdu un seul homme.

Le matin, à 10 heures.

Les soldats ont entouré et attaqué le train qu'habite Aytonomof avec son état-major. Aytonomof se trouve par hasard au Nord, en voyage d'inspection. Le chef d'état-major, Ivanof, a eu tout juste le temps de sauter dans un train de voyageurs, et ne s'arrêtera qu'à Armavir. D'autres membres de l'état-major se sont enfuis et se cachent au village. Trois *dii minores* ont été battus sans pitié, et doivent s'aliter.

Le nombre des troupes amassées à Tikhoriètskaïa dépasse 20.000 hommes. Après avoir signé un contrat pour six mois, ils reçoivent des vêtements, un salaire, la nourriture. Aujourd'hui on annonce un nouveau décret du gouvernement : Seuls toucheront leur solde, ceux qui auront rejoint leur unité. Cela ne les empêche nullement de rester chez eux, les jours de combat.

Aussi le nombre de combattants est-il faible, comparé avec celui des fusils que le gouvernement soviétiste a distribués. Selon Chostak, on trouverait au Kouban 230.000 hommes armés contre l'A. V., au gouvernement de Térék 200.000, dans le Daghestan 100.000 et dans celui de Stavropol 150.000.

On attend ici l'arrivée de troupes plus sérieuses : quelques régiments de Lettons, qui, pour le moment, occupent encore la gare et les environs de Rostof. Chassés de Riga par l'approche des Allemands qu'ils détestent presque autant que les tsaristes, ils se sont voués au service du gouvernement soviétiste, sans être pour cela bolcheviks convaincus, mais surtout alléchés par la position privilégiée que Moscou leur accorde. Voici une anecdote qui les caractérise :

Ayant appris qu'une stanitsa, près de Novo-Tcherkask, manifestait des sympathies pour Kornilof, quelques officiers et soldats lettons, déguisés en officiers russes, s'y sont rendus, alléguant vouloir recruter les cosaques pour Kornilof. Un nombre de cosaques, confiants et séduits par les conditions qu'on leur offrait, se rendirent à un endroit convenu où on leur remettrait armes et argent. Ils y furent encerclés et fusillés par un bataillon de Lettons, en embuscade.

6. — PSYCHOLOGIE DES MASSACRES DITS BOLCHEVISTES.

Tikhoriëtkaïa, le 27/10 mars.

J'avais été frappé, en Russie, bien avant la révolution, par la distance qui sépare la classe « intelligente » formant à peine un pour cent du peuple, de la grande masse. Les grands hommes russes, hommes politiques, écrivains, compositeurs, peintres, généraux, appartiennent presque exclusivement à la noblesse, dont le type se distingue tellement de celui des couches inférieures de la société, qu'on pourrait presque parler de deux races différentes, séparées par un gouffre à peine franchissable. Le prestige de l'« intelligentsia » était si naturellement fondé dans ses qualités, le peuple admettait si aisément son autorité, qu'elle se trouva complètement isolée, au jour que la révolution éclata, et en butte à toutes les persécutions après la proclamation de Radek (1).

Depuis que même la petite bourgeoisie se cache, on peut voyager en Russie pendant des semaines, sans voir une seule face intelligente. De tout côté, les paysans accourent pour voir « la révolution passer ». Ils ont suspendu leur travail, et se promènent pendant des jours entiers autour des drapeaux rouges dans les gares. Retombés dans l'anarchie, ils montrent la faible volonté et la faible intelligence des sauvages, la bouche toujours frémissante et mi-ouverte, les yeux lents et incertains.

1) Chaque aristocrate, chaque bourgeois est contre-révolutionnaire, on peut le tuer.

A chaque moment les mouvements de la figure suivent ceux de l'âme. A l'observateur qui passe, et dont ils ne se savent pas observés, ils présentent un curieux objet d'études. L'incohérence de la vie intérieure, qui est la même chez tous les êtres humains, et qui ferait parfois désespérer de l'existence de l'âme, est ici moins dissimulée. Leur physionomie est transparente, et ils n'en sont pas encore arrivés à cette hypocrisie qui est le commencement de chaque civilisation. Ils reprochent aux classes supérieures ces raffinements qu'ils semblaient auparavant vénérer d'une façon si exagérée. Mais le respect de jadis et la haine d'aujourd'hui s'expliquent par la même infériorité inguérissable. On peut s'habiller de leurs vêtements, on peut essayer de copier leurs habitudes, mais rien n'y fait. Votre manière de vous asseoir, de lever la tête, de porter le verre aux lèvres, et jusqu'à votre bienveillance à leur égard vous trahit. Partout vous trouvez ces faces bestiales, qui vous interrogent et vous soupçonnent. On vous pose des questions adroites, on vous aborde par interruptions brutales, derrière lesquelles apparaît la férocité de panthères auxquelles on a donné le goût du sang.

Ce matin, nous trouvons près de la gare le cadavre d'un homme en vêtements d'ouvrier, percé de balles. Il sortait hier d'un train venant du Sud. Frappés par sa bonne mine, des gardes rouges lui demandèrent son passeport. Il exhiba un certificat — probablement faux — de chasseur à pied d'un régiment du front caucasien. Mais les soldats et les ouvriers qui l'avaient dénoncé regardèrent d'un air incrédule sa taille élancée, son beau port de tête, ses traits bien coupés. L'un d'eux cria, en ricanant : « Montrez vos mains ! »

Cinq minutes après, il tomba devant le mur ensoleillé où nous l'avons trouvé.

J'en parle à Ghostak, qui me remet un petit paquet de passeports et de rapports signés d'un comité révolutionnaire, au sujet du massacre d'un détachement sanitaire par des paysans et gardes rouges. En feuilletant les documents, je me rappelle

les victimes : deux jeunes sœurs de la Croix-Rouge que j'avais rencontrées à la gare de Novo-Tcherkask, où elles dirigeaient un détachement de la Croix-Rouge. Dès que leur tâche auprès de l'A.V. fut terminée, elles partirent avec le docteur et les ambulanciers, pour regagner Tsaritsine et ensuite Moscou. A la gare Tséline, les gardes rouges les arrêtrèrent et les transportèrent au village Pétchanokovski, où siégeait un comité révolutionnaire. L'état-major rouge de Biéloglina apprit leur arrestation et envoya quelques soldats pour chercher les inculpés. Dès qu'ils sortirent de la prison, la foule, composée d'ouvriers, de paysans et d'anciens soldats, se rua sur eux. Les malheureux coururent pour sauver leur vie, poursuivis par une foule en fureur, qui les abattit avec sabres, bâtons, faux.

En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux carnets et certificats des quinze personnes qui trouvèrent la mort à cette occasion. Les jeunes filles étaient les demoiselles Ossipova, Russe, 19 ans, deux fois médaillée pour bravoure au front, et Zamouta, Polonaise, 18 ans. Que Dieu ait pitié de leurs pauvres âmes !

Les dernières nouvelles venues de Novo-Tcherkask confirment les dispositions féroces de la populace. Les gardes rouges, entrés dans cette ville, en compagnie des cosaques du colonel Goloubief, ont immédiatement commencé à fusiller les officiers qui, n'ayant pas voulu se joindre à nous, étaient restés en ville. 500 ont été tués, près de la gare. 1.700 autres ont été écronés par les cosaques, puis relâchés, et placés sous une étroite surveillance.

Je demande à Chostak si ces massacres sont commis sur ordre du Comité exécutif de Moscou. Il me montre, en réponse, la copie d'un rapport sur les meurtres d'Astrakhan, que son état-major avait envoyé, par dépêche, à Trotsky.

Comme partout ailleurs, le parti « cadet » d'Astrakhan a dû quitter la ville, n'ayant pas d'artillerie à opposer à celle des bolcheviks, et ne voulant pas inutilement exposer les habitants. En entrant, les gardes rouges ont massacré, en pleine rue,

dans les maisons ou devant les prisons, 6.000 bourgeois, parmi lesquels même les élèves des gymnases.

Notre état-major s'est souvent plaint en haut lieu de semblables assassinats inutiles, mais n'a jamais reçu aucune réponse. Il semble que Trotsky n'ait jamais donné l'ordre d'exterminer les bourgeois. Mais il ne s'est pas non plus opposé aux articles de la presse officielle exigeant l'attitude la plus inexorable à l'égard de cette classe haïe. Jamais non plus un blâme aux auteurs. Chostak a l'impression qu'on se réjouit

(1) On a parfois cherché dans ces massacres la preuve de je ne sais quelle cruauté asiatique. C'est avoir la mémoire bien courte. Les atrocités sont essentielles à toutes les révolutions, et l'Occident n'a eu dans ses meurtres que la supériorité de la méthode. Je doute même que Lénine ou Trotsky — qui ont préféré laisser agir — aient donné à leurs commissaires des prescriptions semblables à l'ordre de la Convention du 19 janvier 1794, chargeant le général Turreau d'organiser douze colonnes afin d'exterminer en Vendée tous les « brigands », leurs femmes, leurs filles et leurs enfants, sans épargner les personnes simplement suspectes, et de livrer aux flammes tout ce qui peut être brûlé, villages, métairies, bois, genêts, etc. Le général écrit le 19 germinal au II : « Mareuil-sur-Lay en ce moment brûle. Vive la République. Les brigands se multiplient ; tant pis et tant mieux, plus de coquins, plus de scélérats à détruire et la terre sera purgée. »

Sur la paroisse de Beaufon les colonnes passèrent et repassèrent treize fois. Elles trouvèrent un plaisir diabolique à torturer et à assassiner les pauvres gens qui s'étaient repris à la joie d'espérer. Quinze cents femmes, enfants, vieillards, amenés d'Anjou, par les colonnes de Turreau, furent fusillés à Tiffauges, ayant marché plusieurs jours, dans l'accablement de la faim, et la rage impuissante des insultes subies.

Aux Épesses et à Montournais, des vieillards et des enfants à la mamelle avaient été grillés dans des fours ou égorgés après des raffinements de cruauté. Aux Herbiers, des enfants avaient été tirés du sein de leurs mères et portés, palpitants, au bout des baïonnettes. Les femmes et filles avaient été sonillées ; beaucoup d'entre elles gardaient les stigmates indélébiles des maladies honteuses dont étaient rongées les brutes des colonnes incendiaires. Voir Gabory, *Napoléon et la Vendée*.)

Quant aux atrocités populaires, il est douteux que la femme russe y ait participé comme la femme du bas-peuple parisien, qu'on a vue porter, en manière de bouquet au corsage, une oreille sanglante piquée d'une épingle, pour ne mentionner que ce fait typique.

Le supplice de Marie Gredeler par les massacreurs de septembre (après l'avoir liée au poteau, des raffinés lui tailladèrent la poitrine à coups de sabre, lui clouèrent les pieds au sol et allumèrent entre ses jambes un feu de paille, (voir Lenôtre : *Le Tribunal révolutionnaire*), reste toujours le modèle du genre.

à Moscou d'exécutions automatiques dispensant les autorités soviétiques d'en accepter la responsabilité par des décrets signés.

Les prisonniers qu'on conduit à l'état-major sont presque toujours écronés. Et aux jours où le prestige d'Avtonomof faiblit, les gardes rouges en profitent pour les fusiller. Parmi les officiers qu'on avait amenés à Tikhoriètskaïa, le plus notable fut le colonel Polkóvnikof. L'ancien aide de camp de Kérenski avait organisé, en décembre 1917, un détachement composé de propriétaires du Don, surtout provenant des zimovniki spoliés par les bolcheviks. Détesté autant des cadets que des bolcheviks, — c'est le sort habituel des modérés, — il a fait bravement la guerre à lui seul. Captivé par les rouges à Sofronov, il a été relégué à Tikhoriètskaïa et mis sous les verrous, quoique convenablement traité. Il ne se plaignit à Chostak que du manque de vêtements propres. Pendant la dernière scène tumultueuse, il a été enlevé par les gardes rouges et massacré à Rostof.

7. — VILLAGES ARMÉS JUSQU'ÀUX DENTS.

Tikhoriètskaïa, le 1/14 mars.

Chostak a reçu un ordre de se rendre à Tsaritsine, pour régler la liaison de l'état-major avec les comités révolutionnaires des villes. Aujourd'hui, les chemins de fer, partout coupés par les petits détachements de partisans que Kornilof a laissés dans la région, ont été remis en état. Il partira ce soir, dans son train blindé, armé jusqu'aux dents.

Il vient d'arriver de l'ancien front caucasien un régiment, ou ce qu'il en reste, muni d'une vingtaine de mitrailleuses et d'une batterie de six pièces de campagne. Au nom de l'état-major d'Avtonomof, Chostak est allé les sommer de laisser leurs armes, dont ils n'auront nullement besoin, à la disposition de l'état-major pour la guerre contre « la bande de brigands contre-révolutionnaires ».

Les soldats considèrent les canons et mitrailleuses comme leur propriété collective. Gagnés à la révolution par l'encouragement à la désobéissance aux états-majors, ils se sont mis subitement en colère, à la seule idée de pouvoir être contraints à quoi que ce fût. Ils ont entouré Chostak, lui ont appuyé la bouche d'un revolver sur le front, en criant : « Si tu dis encore un mot, tu es mort ! » Chostak, battu, s'est retiré, impuissant et furieux.

Les soldats viennent donc de continuer leur voyage vers le pays natal où ils mettront la batterie en position devant le siège du Comité révolutionnaire, qui aura ainsi le moyen d'imposer sa volonté aux villages environnants. Le système d'autonomie des petites communes et de toutes autres cellules sociales marque le terme de la doctrine socialiste-révolutionnaire. La savante propagande de ses avocats malicieux ou illuminés, n'a fait ni fera que détruire les principes de cohésion. Elle a divisé la Russie en un nombre immense de petites Républiques qu'aucun lien n'unit. Comment coordonner ou cimenter ces grains de sable ? L'unique remède — universellement désapprouvé — sera la reconstruction d'un impitoyable pouvoir central. Déjà, pour réquisitionner et transporter les produits du pays, le Conseil de commissaires de Moscou est obligé de recourir à de terribles expéditions armées, dont les exploits, d'ailleurs nécessaires au maintien du régime actuel, font regretter l'ancien régime qui, même dans ses pires excès, semble maintenant doux et paternel.

8. — CHANTAGE DE COMMISSAIRES.

ATTAQUE DE DÉTACHEMENT.

Tsaritsine, le 4/17 mars 1918.

A mon étonnement, je vois dans cette ville de commerçants les trottoirs remplis de gens convenablement habillés, de militaires qu'on reconnaît — sans qu'ils portent les insignes de leur grade — pour des officiers, de marchands bien nourris,

se promenant, épouse au bras, sans être inquiétés. Les fureurs révolutionnaires s'éteignent à mesure qu'on s'éloigne des lieux des combats. Le célèbre marché, qui n'emprunte un caractère original qu'à la rencontre de cinquante races et peuplades différentes, est presque abandonné, comme pendant le règne de Pougatchef. Le reste de cette ville, entièrement marchande, ne vaut pas la peine d'être mentionné. Mille commissaires — bourgeoisie de demain — essayent d'entrer dans les familles et salons, et s'associent à l'« intelligentsia ».

Chostak reçoit dans son wagon la visite d'une vieille dame juive et de sa fille, qui viennent implorer sa protection. Le père, qui habitait la ville d'Astrakhan, l'a quittée avant l'entrée des rouges et les massacres, portant sur lui, dans un petit sac, toute sa fortune, lentement — depuis la chute du rouble — transformée en bijoux et diamants, dont la valeur dépassait un million. Arrêté dans un village près de la ligne Tsaritsine-Torgovaïa, les soldats l'ont accusé — pour pouvoir confisquer le petit sac — d'avoir voulu porter des subsides à une des bandes de partisans de Kornilof, qui courent la région. Cette accusation lancée contre un vieil Israélite d'avoir voulu risquer sa vie au profit de partisans de l'ancien régime, est manifestement stupide, mais elle est maintenue, pour motiver la confiscation.

Il ne s'agit plus de sauver la fortune — définitivement perdue, cela est bien entendu, — mais la vie du malheureux. Et les femmes offrent à Chostak, comme cela semble être la coutume en des cas semblables, une somme de 100.000 roubles comptant, s'il veut intercéder pour le vieillard. Chostak, qui a des principes, n'accepte pas l'argent, mais envoie immédiatement par le télégraphe les ordres nécessaires. Il avoue que la fortune d'un grand nombre de commissaires prend origine dans l'arrestation d'un richard.

Tikhoriëtkaïa, le 6/19 mars.

En passant par la gare de Véliko-Kniageskaïa, vers minuit.



Devant le train blindé rouge :
le commissaire Cnoszak, le commandant (ancien soldat) Fortcosor.

Chostak — et moi probablement aussi — a échappé à un grand danger. Une heure après le départ de son train blindé, un détachement volant de 170 hommes, sous le capitaine Matti, et appartenant aux troupes du général Popof, a attaqué la gare, qu'occupaient 700 rouges.

Le nombre des bolcheviks n'étant que quatre fois supérieur à celui des assaillants, la tâche a été facile pour les derniers. Après avoir sabré l'état-major de la garnison, coupé les fils télégraphiques et téléphoniques, ils se sont éloignés, en laissant dans les mains des rouges quatre de leurs blessés, probablement supposés morts. Au moment de l'assaut, la plupart des 700 rouges se trouvaient casernés dans une école. Quand ils entendirent les cris de Kornilovtci, et les clameurs du combat, ils se sont enfermés dans le bâtiment, refusant de sortir, en alléguant que leur éducation militaire n'était pas encore terminée. Les prisonniers ont reconnu, avant d'avoir été achevés, que leur détachement, au moment de la formation à Novo-Tcherkask, comptait 1.200 hommes, mais avait été abandonné dès qu'il eut quitté la ville.

Tikhoriëtkaïa, le 7^o mars.

Un fort détachement d'Arméniens, armés de fusils et de mitrailleuses, munis de cartouches en quantités imposantes, viennent du Nord à destination du front caucasien, qu'ils veulent reconstituer, contre les Turcs, maîtres de leur pays. Trotsky leur a reconnu le droit de défendre l'indépendance de leur nation contre leurs ennemis héréditaires. Probablement toutefois, il y a eu ordre contraire de Moscou. Leur train, arrivé ici aujourd'hui, a été rangé sur une voie morte de la gare. Après avoir dirigé une batterie sur le train, les cosaques bolchevistes l'ont entouré, menaçant de le bombarder à la moindre résistance. Ils ont ensuite désarmé les Arméniens, les ont rossés et chassés.

J'exprime mon étonnement à Chostak :

— Comment l'état-major peut-il permettre un si ignoble

acte de violence ? Leur droit de défendre, par les armes, l'autonomie de leur peuple, repose sur les principes mêmes de votre révolution. Faites donc le possible pour leur faire rendre les armes.

Mais Chostak paraît satisfait. Les cosaques semblent s'être amusés aux dépens des Arméniens, très peu guerriers :

— Si vous saviez, dit-il en riant, combien les cosaques détestent les peuples caucasiens !

Il n'est pas difficile de deviner par quelle puissance étrangère les cravaches des cosaques ont été guidées.

9. — L'ARMÉE DE VOLONTAIRES PASSE LE CHEMIN DE FER VERS IÉKATERINODAR.

Tikhoriëtkaïa, le 13/26 mars 1918.

Après avoir exécuté des manœuvres vagues dans d'autres directions, l'armée des volontaires s'est énergiquement tournée vers la voie ferrée, qu'elle a atteinte en coup de surprise, par une marche de douze heures dans la nuit. Après avoir occupé, dans un village situé sur la voie ferrée, les points dominants, et hissé des mitrailleuses jusque dans le clocher, elle a ouvert le feu sur les maisons vers l'aube. Les bolcheviks, réveillés par les coups de feu, ont été facilement réduits au silence. Une partie des Kornilovtzi ont ainsi pu passer, avant que le combat ait été engagé.

Le chef d'otriad Lougovtsof, qui vient de rentrer, a été aux prises avec le détachement de Guerchelmann. Plusieurs de ces cavaliers se battaient, la tête en écharpe. Lougovtsof me montre le calepin ensanglanté, trouvé sur le cadavre du capitaine Kritsky. Combien de fois, pendant de longues journées, n'avons-nous pas chevauché ensemble dans l'intimité d'une inoubliable camaraderie ! Combien avons-nous passé de nuits sur la paille, dans une même pièce !

Parmi d'autres cadavres, les hommes de Lougovtsof ont trouvé le cadavre d'un des aides de camp de Kornilof. Est-ce un des jeunes et fidèles Khans de Tékintsi ? Et puis encore

des cadavres de cavaliers de Guerchelman, dont « plusieurs déjà deux ou trois fois blessés et ayant la tête bandée ».

Lougovtsov, ancien soldat, trois croix de Saint-Georges (il se plaint que la « jalousie » des commissaires ne lui permette pas de les porter), prétend avoir remporté une « victoire » sur les Kornilovtzi. Cette victoire, remportée par 3.000 hommes avec 6 canons sur 600 « blancs » avec 4 pièces, se réduit finalement à une tentative, qui a échoué, pour empêcher les Kornilovtzi d'entrer au gouvernement de Stavropol. Il semble déjà satisfait que ses hommes n'aient pas pris la fuite. Il explique d'ailleurs son succès par la circonstance qu'une grande partie des combattants ennemis étaient ivres. Il prétend avoir vu tituber plusieurs d'entre eux pendant le corps à corps. Serait-il possible que quelques officiers, devant la menace du nombre et de la supériorité du feu, aient cherché un excitant dans la boisson ?

Pendant la dernière bataille, ses soldats ont voulu s'enfuir à un moment extrêmement critique. Il leur a barré la route en criant « qu'il savait manier la mitrailleuse et n'hésiterait pas à tirer sur les fuyards ». Je lui demande :

— Comment, vous avez le droit de tuer les déserteurs ?

— J'ai tous les droits !

— Je vous demande si vous disposez d'une autorisation écrite, émanant du commissaire pour la guerre, vous permettant de tuer des hommes fuyant devant l'ennemi ?

— Non, mais maintenant il n'y a pas de lois.

— Vous agissez donc sous votre propre responsabilité ?

— Je fais tout ce qui me semble nécessaire.

— Mais un jour vos soldats vous tueront, si vous vous tournez contre eux.

— C'est très possible, mais je m'en fiche. Je n'ai pas peur.

— Très bien ! Ceci prouve que vous êtes brave. Mais je ne vois pas comment faire entrer de telles habitudes dans vos bandes indisciplinées ?

Lougovtsof avait occupé avec ses hommes la stanitsa Korénovskaïa. Un Cosaque, enthousiaste admirateur de Kornilof, avait tiré de sa fenêtre sur des bolcheviks qui passaient. Trahi par ses voisins, simples paysans, quand Lougovtsof arriva, il fut conduit devant un tribunal révolutionnaire, et, après de longues délibérations, acquitté, faute de preuves. Retournant auprès du peloton qui l'avait pris, et qui l'accabla d'insultes, il lui montra son certificat d'acquittement en disant :

— J'ai tiré sur vous, cela est vrai, mais on m'a acquitté. Vous ne pouvez rien faire. Je continuerai à tirer sur vous.

Sur cette folle provocation, les soldats l'emmenèrent et le tuèrent. C'était un géant ; il fallut au moins quinze coups de baïonnette pour l'achever.

Un des aides de camp du général Alexéief a malheureusement perdu sur le champ de bataille un précieux calepin contenant l'énumération intégrale des unités de l'armée de volontaires, ainsi que d'autres détails sur elle. Le petit nombre des combattants stupéfie et rassure l'état-major.

10. — LE COMMANDANT EN CHEF DES ROUGES,
ANCIEN OFFICIER TSARISTE.

Tikhoriëtkaïa, le 16/29 mars 1918.

Le « Glavaokomandoïonchtchïy » Avtonomof n'a aucunement le type militaire. Il a les lèvres et le nez minces. Pas de poitrine. Aucune allure. Il est le type d'un bureaucrate et d'un politicien réunis, et n'a probablement jamais été au feu.

Il est Cosaque du Don, de la stanitsa Kamenskaïa, et khorounji dans un régiment du Don, quand la révolution éclata, il fit arrêter par les soldats tous les officiers de son régiment — le colonel inclus — le jour même où les succès des révolutionnaires à Petrograd se répandirent dans l'armée. Cette action méritoire, dont Avtonomof se vante auprès de moi, lui assura toutes les sympathies bolchevistes, et lui ouvrit une brillante carrière révolutionnaire. Il continua au régi-

ment, comme la plupart des officiers révolutionnaires, une violente propagande pour les principes socialistes-démocratiques, et glissa comme eux, au moment propice, vers le bolchevisme.

Revenu vers le Don, avec sa division (la 8^e), il s'établit à Novo-Tcherkask, le jour même où Kalédine occupa Rostof pour la première fois. Le colonel Goloubief, candidat à la dignité d'Ataman, fut l'inspirateur de la violente opposition des cosaques frontoviki contre le travail patriotique du général Kalédine. Avtonomof en fut l'âme damnée.

Il fut élu député des cosaques frontoviki au « Voïskovoï Kroug » et au « Siezd ». Arrêté par Kalédine, et jeté en prison, ses gardiens l'aidèrent à s'évader. A Tsaritsine, il organisa, comme membre de l'état-major rouge, le mouvement populaire contre les héros du Don. Bientôt, la 39^e division, excellente division du front turc, retourna en Russie presque complète, dirigée par Chostak. Avtonomof y fut délégué par Tsaritsine, fut élu praporehitchik par les soldats — les grades d'officier étant abolis par la révolution, mais pouvant être rendus dans certaines unités — puis commissaire.

Il dirigea les combats contre les « cadets » près de Iékatérinodar, entre autres celui de Viselki, et ensuite les opérations à Bataïski, où l'armée de volontaires fut forcée de quitter Rostof et de gagner le Kouban. L'ancien officier Antonof, *commissaire pour toutes actions contre la contre-révolution*, nomma son jeune collègue commandant des troupes révolutionnaires du Caucase du Nord, et, après que ses soldats eurent confirmé cette nomination, il entra en fonction.

Je suis en train de causer avec Avtonomof, quand entrent trois militaires d'aspect convenable. Ce sont des colonels de l'ancienne armée. Un d'eux, secrétaire du comité révolutionnaire de Novorossysk, est venu conférer avec Avtonomof sur le sort d'un grand nombre d'officiers, cadets, « ioukiers » et élèves de lycées, soupçonnés de sympathies pour les Kornil-

lovtsi, et arrêtés par le comité. Avtonomof conseille de les mettre en liberté. Mais Chostak est d'avis qu'il faut les laisser où ils se trouvent. Et c'est évidemment le dernier avis qui prévaut.

Les deux autres colonels, brevetés d'état-major, et spécialisés pour l'artillerie et les services d'auto, se sentent visiblement gênés par ma présence. L'artillerie que le premier commande est dirigée contre ses anciens chefs qui traversent, à pied, les plaines du Kouban. Les auto-mitrailleuses de l'autre iront les mitrailler dans les pentes Sud de Iékatérinodar.

II. — UN COMMISSAIRE ANCIEN SÉMINARISTE :

LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR.

Ivanof me reçoit dans son wagon, où il a posé une mitrailleuse Lewis depuis qu'il a été obligé par ses soldats de s'enfuir dans un train de passagers. C'est un des plus beaux types d'homme qu'on puisse voir en Russie : grand, mince, bien proportionné, aux épaules larges, avec des yeux graves dans une sympathique figure de prêtre, un profil bien découpé.

Destiné à la prêtrise par ses parents, il a fait son éducation au séminaire de Novo-Tcherkask. En 1907, un mois avant d'être ordonné prêtre, il fut arrêté avec onze autres séminaristes comme membre d'une société révolutionnaire secrète. Après une année de détention préventive et neuf mois de prison, il fut mis en liberté. Mais il trouva l'Église et toutes autres carrières fermées. Il quitta la Russie pour aller travailler dans les usines d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, suivant l'exemple des grands socialistes russes, cherchant à connaître la vie des ouvriers à l'étranger. Revenu en Russie, où son cœur l'appelait, en 1912, il y fit le service militaire, puis il se battit jusqu'en 1916, qu'il fut fait prisonnier par les Allemands. Interné dans un camp de Stargard, il réussit à s'enfuir, et, par la Suisse, rentra en Russie, où on l'expédia

sur le front. Les excellentes qualités qu'il venait de montrer, son intelligence, son patriotisme, l'ascendant qu'il exerçait sur son entourage, ne suffisaient pas à lui faire pardonner son passé. Il ne réussit pas à passer officier ; la révolution le trouva rempli de rancune et d'ambition.

Ses qualités naturelles de meneur d'hommes, son enthousiasme révolutionnaire le servirent dans ces armées du Sud, encore si peu influencées par Moscou. Élu par les hommes, il les conduisit à l'assaut de Rostof, défendu par le général Potocki, dont il désarma les troupes.

Je cause longuement avec lui sur la désorganisation du commandement et de la troupe, sur la destruction du prestige de l'officier, dont le parti socialiste-révolutionnaire (le sien) s'est rendu coupable. Lui, comme Avtonomof et les autres chefs, que la première révolution a formés et pétrifiés par la superstition de la liberté, ne savent plus comment sortir de l'anarchie qu'ils ont créée.

Il avoue qu'il faudra renforcer les sanctions, mais se tient encore toujours aux comités de soldats, auxquels un fameux décret du général Alexéief avait confié la punition des délits militaires.

— Vous perdrez un temps précieux, et vous élargirez le désordre, en vous fiant aux camarades, pour punir un délinquant dans les rangs.

— Que faire ? Nos hommes n'admettront jamais qu'ils puissent être punis par un camarade.

— Vous fuyez les responsabilités. Après avoir aboli la peine de mort, vous l'avez réintroduite dans l'armée, pour les agitateurs contre-révolutionnaires, les espions et les spéculateurs. Pourquoi ne l'appliquez-vous pas, par décret, sur la désertion devant l'ennemi ?

— Ce décret serait en contradiction avec nos principes politiques, que les soldats pourraient nous opposer. Si l'officier ne peut être qu'un camarade, nommé par eux, et auquel ils se sont obligés, par leur libre consentement, d'obéir, en le critiquant et le contrôlant, jusque sur le champ

de bataille, comment lui confèreraient-ils le droit de les fusiller, à lui dont les pouvoirs ne dépendent que d'eux ? Et si nous leur avons reconnu les droits des hommes libres, le droit de représentation, de libre parole, ces droits sacrés, comment leur prendre celui de désapprouver les ordres de combat qu'on voudra leur imposer ?

— Je vois que vous êtes dans le marais. Remarquez la différence entre vos centaines de mille quasi combattants et les mille Kornilovtzi, dont vous ne pouvez pas venir à bout.

— Seul le comité exécutif de Moscou peut intervenir et changer les relations entre nos chefs et nos soldats. Nous sommes impuissants.

— Permettez-moi une question. Les officiers de Kornilof qui tombent entre vos mains sont généralement massacrés par vos soldats. Agissent-ils sur vos ordres ?

— Non. Je ferais peut-être une exception pour quelques chefs particulièrement dangereux. Mais nous sommes entièrement impuissants à protéger les Kornilovtzi contre nos soldats. Notre origine bourgeoise nous expose aux soupçons et nous lie les mains.

— Plusieurs journaux et le bas-peuple demandent la guillotine et le meurtre sur une plus grande échelle.

— Pour moi, jamais je n'autoriserai l'extermination de quelque classe que ce soit !

12. — JEUNES FILLES AU COMBAT. — MASSACRE DE PRISONNIERS.

Iékatérinodar, le 19/1^{er} avril 1918.

La prise de la capitale du gouvernement des cosaques du Kouban, par l'armée rouge, est une grave perte pour l'armée des volontaires. Elle obstrue la principale issue vers la Mer Noire et limite la sphère d'action pour les manœuvres futures. Les batailles n'ont rien présenté de remarquable. Une énorme supériorité numérique, une forte artillerie, le concours de la population pauvre, concours volontaire de la part des paysans, forcé chez les cosaques, ensuite la tactique passive



Le chef d'état-major (ancien séminariste) Ivxov.



Société de savetiers intellectuels. De gauche à droite : général Bekhtiev, ancien maréchal de noblesse du gouvernement Tambovsk, le banquier Sigov, général Okolokoulak.

des « volontaires » a permis aux bolcheviks de remporter quelques victoires.

Il ne faut pas non plus oublier quelle fut la composition des détachements « blancs » locaux, qui coopéraient avec les Kornilovtzi. De jeunes gymnasiastes, des cadets, sans instruction militaire, portés par leur enthousiasme, et puis défaillant aux combats, formaient des détachements que conduisaient des chefs improvisés.

Chacun sait comment, sous l'ancien régime, des jeunes filles furent poussées, par de fortes convictions révolutionnaires, au sacrifice. La contre-révolution aussi aura eu ses jeunes martyres, dont les rouges eux-mêmes parlent sans haine ni ironie.

Le 24/6 février, un détachement de Iékatérinodar montait la garde à la voie ferrée près de Viselki. Une jeune fille, de la famille honorable Bogarzoukof, maniait une mitrailleuse, postée sur le remblai du chemin de fer. L'approche d'un train blindé mit en fuite le détachement tout entier. La jeune fille, légèrement blessée, fut abandonnée et faite prisonnière par les soldats qui voulurent la lyncher. Le commandant du train la fit conduire devant un tribunal militaire et fusiller le même jour.

Une semaine plus tard, il y eut bataille près du village Platnirovskaja, à proximité de Iékatérinodar. Cinq jeunes élèves du lycée communal, âgées de 17 à 18 ans, prirent position dans un sous-sol, armées de fusils et d'une mitrailleuse dont le canon fut braqué à travers le soupirail. Là aussi, le détachement, dont elles faisaient partie, recula et les abandonna à l'ennemi. Tandis qu'elles continuaient à tirer, un cosaque entra par la porte et les tua à coups de sabre.

Iékatérinodar, le 20/2 avril 1918.

Ce matin, le chef d'état-major reçoit la visite d'une jeune femme qui lui demande l'autorisation d'exhumer le cadavre de son mari, tué dans les circonstances suivantes, qu'elle me révèle en pleurant.

Le 4/17 mars, le jour que l'armée rouge reprit Iékatéri-

nodar, la foule, jusqu'alors maîtrisée par les Kornilovtzi et les détachements de gardes blanches locales, arrêta deux mille citoyens soupçonnés d'être des « bourgeois » et de sympathiser avec la contre-révolution. On les entassa près de la gare — où siégeait en permanence le comité révolutionnaire — en des wagons et baraques. Les juges nommés par Avtonomof et Ivanof, et encore indépendants de Moscou, étaient disposés à l'indulgence. Ils firent relâcher un grand nombre de bourgeois que ni leur patriotisme ni leurs sentiments de classe n'avaient jamais portés vers des tentatives contre-révolutionnaires. La foule, excitée par une presse qui, elle, est inspirée par Moscou, ne l'entendit pas ainsi. Une masse de gardes rouges et paysans, après des réunions, où le commandement révolutionnaire de Radek ⁽¹⁾ fut commenté dans tous les tons, se rua sur les prisonniers et les tua, sans exception.

Ivanof permet à la jeune veuve de retirer le cadavre de son mari de la fosse où on a jeté pêle-mêle tous les bourgeois tués. Il met à sa disposition une dizaine de soldats triés, qui la protégeront, elle et les membres de sa famille, pendant la cérémonie de l'exhumation. La foule, en voyant un groupe assez considérable de bourgeois, pourrait bien ne pas résister au désir de reprendre ses tueries.

13. — L'ARMÉE DES VOLONTAIRES EST SAUVÉE.

Iékatérinodar, le 20/2 avril.

Selon l'état-major rouge, les troupes de Kornilof auraient vainement essayé de s'emparer du chemin de fer de Tikhoriëtkaïa-Toapse. Les détachements des généraux Baratof et Pokrovitsof, formés à Iékatérinodar, et d'abord laissés en arrière pour couvrir la retraite, se seraient joints à l'armée de volontaires, qui compterait maintenant 12.000 hommes. Elle se trouve dans un pays riche en céréales, dispose de

⁽¹⁾ Déclarant suspects et proscrits tous les bourgeois, et enjoignant aux prolétaires de les exterminer.

grandes quantités de cartouches et même d'auto-mitrailleuses, qu'on fait tirer par des chevaux, en attendant qu'on arrive dans les régions pétrolifères. Mais sa provision d'obus semble presque épuisée.

Les sentiments de la population sont favorables aux Kornilovtzi. Les bolcheviks, en entrant au Caucase, se sont conduits à l'égard des Musulmans en conquérants. Après les pillages, et surtout après les viols inévitables chez une pareille troupe de sauvages, les habitants des villages les plus proches de la voie ferrée se sont enfuis dans les montagnes, et tirent sur chaque train qui passe.

Les Circassiens, vivant dans les environs de Iékatérinodar, sont une population guerrière, ayant conservé leurs vieilles habitudes chevaleresques de guerriers musulmans. Ils sont restés attachés à leurs Khans, et méprisent et détestent les « barbares du Nord ». Les rares sentiers dans les marais qui entourent Iékatérinodar ne sont connus que d'eux. Les sentinelles avancées et les petits détachements d'éclaireurs que les bolcheviks envoient dans la campagne ne reviennent jamais : on retrouve plus tard leurs cadavres portant la trace d'une balle ou d'un coup de poignard. Il s'est joint à Kornilof quelques otriads de cavalerie circassienne et tchetchen, célèbre pour sa fougue et son mépris de la mort.

Après avoir quitté Novo-Dmitrievsk, l'armée de volontaires se dirige vers les montagnes près de la Mer Noire. Dans une vallée parallèle à la mer, 6.000 bolcheviks ont été envoyés de Toapse, et attendent, en embuscade, l'A. V. Toutefois, l'ardeur guerrière chez les rouges ne semble pas s'accroître. Deux compagnies d'infanterie bolcheviste avaient pris position derrière le remblai du chemin de fer de Iékatérinodar-Novorossysk, avec de nombreuses mitrailleuses. Cinquante cavaliers sous le colonel Guerehman, surpris et violemment canardés, prirent le parti d'attaquer au galop. Les bolcheviks s'enfuirent et auraient été hachés en pièces, si une forte reconnaissance rouge n'était intervenue.

Avtonomof répand des proclamations, exhorte chefs et

soldats au combat et envoie à Moscou les nouvelles les plus rassurantes. Chacun répète, et docilement les journaux publient : que toutes mesures ont été prises pour l'extermination de l'armée de volontaires, en deux ou trois jours. Mais les jours et les semaines sont passés. Les héros de Kornilof ont traversé les pires épreuves, et, plus unis que jamais, se réorganisent dans une région à l'accès difficile, parmi une population bien disposée, et qui accueille à bras ouverts cette épave ensanglantée de l'ancien régime.

14. — JE RETOURNE DANS LE MONDE CIVILISÉ. — UNE DÉLATION.

Iékatérinodar, le 21/3 avril.

L'issue de la Mer Noire est fermée pour moi. Après l'occupation d'Odessa par les Allemands, les matelots de Sébastopol ont interrompu les services maritimes entre le Caucase et Odessa. Ils visitent avec la dernière sévérité tous les navires qui passent, retiennent les passagers suspects et les exécutent au moindre soupçon.

Chostak va faire une visite au commissariat de la guerre à Moscou, pour transmettre à Trotsky les désirs de l'état-major du groupe d'armées. Les sentiments d'hostilité contre les Allemands, auxquels des ordres d'en haut avaient mis un frein, semblent revivre dans l'armée rouge. On sait que l'armée d'Antonof se replie devant les troupes allemandes. On sait aussi que les dernières fusillent tous les communistes — et spécialement tous les matelots de la flotte baltique — qui leur tombent dans les mains. Des représailles sanglantes ont été exercées contre ouvriers et paysans lettons, sur l'indication des barons baltiques. L'armée rouge ne comprend pas très bien l'attitude des commissaires de Moscou à l'égard du gouvernement allemand, dont ils combattent les troupes et dont ils accréditent les représentants diplomatiques et consulaires à Moscou et Petrograd. Commissaires et officiers croient qu'on ferait mieux, dans l'intérêt de la patrie et de la révolution, de diriger les armées que la fin de « l'aventure Kornilof » a libérées, sur le front d'Oukraine.

Chostak m'offre de faire le voyage dans son wagon particulier, et j'accepte.

Je ne puis oublier que j'ai trouvé, dans la confortable captivité qu'il m'a offerte, un refuge contre la haine des gardes rouges, qui, deux fois, entrés dans sa voiture pour lui demander « pourquoi je n'avais pas encore été fusillé », ont été éconduits par lui. La mort me semble toutefois préférable à cette vie, si elle devait se prolonger dans les circonstances actuelles.

Mes conversations avec Chostak auraient été intolérables s'il avait été un bolchevik convaincu. Mais la position sociale, de laquelle il est redevable au régime actuel, l'embarrasse autant qu'elle le flatte. Je ne lui ai jamais caché ce que je pense des théories bolchevistes qu'il est censé représenter. Seulement, de temps en temps, peut-être pour m'impressionner, Chostak dirige le canon de son revolver, en jouant, sur moi. Il n'y a qu'à le laisser faire, en le priant d'être prudent. Par deux fois, quand j'employai des expressions un peu fortes, il s'est probablement souvenu d'être un commissaire soviétique, et s'est écrié : « Je ne sais pas pourquoi je ne vous fais pas arrêter. » (Je le sais, moi ; il espère encore sortir du bolchevisme.) Je le regarde tranquillement dans les yeux. Tout rouge, il quitte le compartiment, et revient quelques instants après, calmé et parlant de sujets indifférents.

Rostof, le 27/9 avril.

Chostak et moi, nous profitons de notre passage à Rostof pour visiter la ville, et, si possible, y prendre un bain. Dans les rues, très peu de traces de l'activité des gardes rouges. Nous voyons de nombreux commissaires attablés dans les restaurants avec de jolies femmes — tout comme les ci-devant officiers — au milieu d'une foule de bourgeois apeurés, mais convenablement habillés.

Quelques effets que j'avais déposés en consigne à la gare sont encore toujours là, sous la garde sévère d'un véritable tchinovnik ancien régime dans sa longue redingote aux

boutons dorés. Il serait capable d'ôter la casquette en me saluant, si cela n'était pas si rigoureusement défendu ! Il refuse même le « natchaï » dont je voudrais récompenser son honnêteté. Voilà donc encore une de ces consciencés que Pierre le Grand, de sa main impérienne et fébrile, avait huilées et remontées, et dont les rouages et ressorts ont résisté au désastre !

Le guide Chostak, qui veut acheter des articles de toilette, chez un droguiste israélite, que je fréquentais, il y a deux mois, sous Kornilof. La mère et les jeunes filles me reconnaissent immédiatement pour m'avoir vu souvent entrer avec des officiers de Kornilof. Elles avaient noué conversation avec moi, nous avions échangé des informations, des amabilités, voire quelques timides galanteries. Dès que je m'écarte un petit moment pour me pencher sur une vitrine, ces femmes échangent à voix basse quelques propos avec Chostak. Elles me dénoncent à lui comme Kornilovets ! Tout cela n'est pas, au fond, très redoutable ; ma présence tantôt parmi les membres d'un parti politique, tantôt parmi ceux du parti opposé, peut très bien s'expliquer chez un étranger, mais les femmes — après une réponse de Chostak — reviennent à la charge, et semblent choquées de mon impunité. Et moi, je ressens un réel sentiment de malaise, non parce que je me représente le danger que je pourrais avoir couru, mais je suis pris d'un subit dégoût devant cette indicible bassesse, devant ce geste si spontanément ignoble qui livrerait sans hésitation, sans scrupules, sans l'ombre d'un motif (qui serait par exemple un désir de vengeance) un homme à une mort terrible !

15. — UNE VISITE A BROUSSILOF.

Moscou, le 2/15 avril 1918.

Pendant le bombardement de Moscou par les bolcheviks, le 2 novembre, ceux-ci ont, avec une rare adresse, envoyé un obus dans la maison que le général Broussilof habitait, et qui se trouvait dans un quartier uniquement occupé par les

rouges. Cet obus, le seul qui soit tombé dans ce quartier, fracassa la jambe de l'ancien commandant en chef des armées russes, qui prétend que le coup a été dirigé par un artilleur allemand.

Je retrouve mon grand et ancien ami dans la clinique du docteur Roudnief, dans la rue d'Argent. Il a subi de longues et douloureuses opérations. On pratique à peu près une fois par mois une incision, pour extraire encore un éclat d'os, ou bien pour ouvrir un abcès. Je le trouve sur son lit de souffrances, épuisé, mais souriant de son bon sourire d'autrefois. Il a, comme en 1915, quand je prenais, trois fois par jour, mes repas avec lui, la physionomie fine et légèrement railleuse, les yeux perçants, les manières polies et douces, la parole claire et nette.

Des officiers russes m'avaient raconté dans l'armée que les commissaires de Moscou auraient envoyé, à la nouvelle de la blessure, quelques-uns d'entre eux pour porter à l'illustre chef l'expression de leurs regrets. Quelle incurable crédulité a donc porté des officiers à inculper ces commisaires des vices bourgeois, que sont la générosité et la délicatesse !

Nous parlons de Kornilof, dont les journaux de la capitale viennent de rapporter la mort, une glorieuse mort de soldat. Après avoir exalté sa bravoure, Broussilof critique sévèrement sa carrière politique.

— On a choisi Kornilof comme mon successeur, contrairement à mon conseil. Dès le moment, où la question d'une distature composée : Kornilof-Kérenski fut posée, il est certain que le dernier, qui n'avait pas l'appui des militaires, devait être écarté. Mais il n'aurait jamais fallu la poser.

» Kornilof, cette tête fêlée, n'est qu'un sabreur, chez qui la bravoure fut un culte, tandis qu'elle ne doit être qu'un moyen. Il a tout perdu, l'armée et la situation politique, à laquelle il était le dernier homme en Russie à pouvoir porter remède. En commençant trop tôt un mouvement, qui n'était pas soutenu par les sympathies du peuple, et qui ne fut qu'un geste nerveux, mal calculé, il a fait naître chez les uns une

inguérissable apathie, chez les autres une telle réaction des idées révolutionnaires, que, d'un seul coup, les bolcheviks ont pu s'emparer du pouvoir. Les soldats auraient pu être gagnés, avec du tact, à un prudent mouvement contre-révolutionnaire. Ils ont abandonné et laissé tuer leurs officiers par dizaines de milliers. Kornilof est responsable de leur mort.

» Si Napoléon — et Kornilof ne saurait lui être comparé — avait pris le pouvoir deux ans plus tôt, il aurait été balayé et tué, et sa nation aurait été précipitée dans le gouffre vers lequel elle courait. Le dictateur Bonaparte ne s'est révélé qu'au moment où les esprits étaient fatigués du désordre et blasés des idées révolutionnaires.

» Aucun homme ne peut édifier rien qui soit durable contre la volonté d'une nation. On ne peut forcer ni la conscience ni les convictions de tout un peuple. Les dernières fautes de Kornilof ressemblent à toutes les précédentes. Il a voulu forcer les circonstances par l'obstination. Il a eu le culte de la bravoure, toute sa vie. Mais la bravoure ne suffit pas à un chef : il lui faut des décisions mûries par la prudence, par l'observation attentive et réfléchie.

» Ma jambe m'a empêché de rejoindre mon ancien chef Alexéief au Don. Mais après l'échec de sa première tentative d'organisation des cosaques du Don, j'aurais refusé à sacrifier inutilement toute cette brave jeunesse : j'aurais licencié l'armée de volontaires, quand il était encore temps.

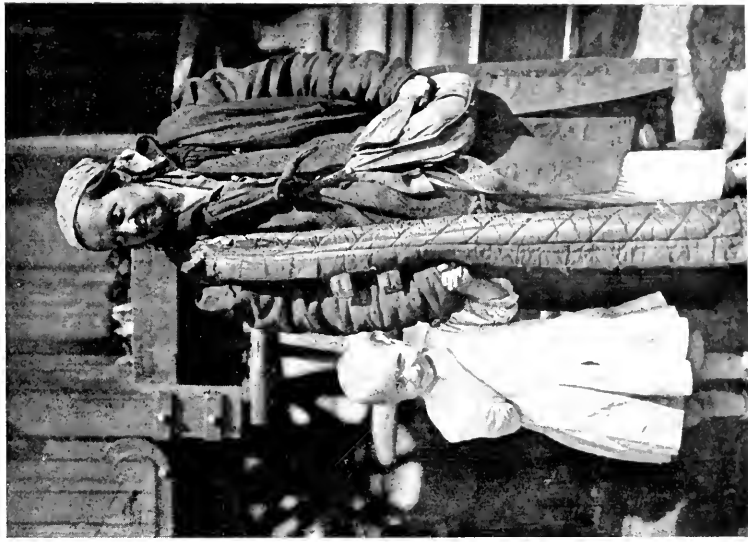
» Cette armée, avec toute sa bravoure, avec son programme généreux et patriotique, a été abandonnée par la population. Le courant de l'opinion publique est favorable — pour le moment encore — au mouvement maximaliste, et tous les efforts de Kornilof sont condamnés à échouer. »

Je raconte au général que des amis, anciens officiers de régiments aristocratiques, se sont joints aux anarchistes, qui sont le seul parti se dressant encore contre les maximalistes.

— C'est noble, mais stupide. Quel gaspillage de jeunesse et d'énergie ! Mieux vaut ne rien faire, si l'on ne peut s'atta-



Le Commandant Avetisyan
du groupe d'armées du Caucase.



Épaves humaines : femme et petite-fille
d'un rebelle déhydrés par les troupes sibériennes.

quer au cœur de l'ennemi. Nos espoirs déçus le réconfortent. »

Je lui demande s'il est vrai que les maximalistes lui aient fait des offres d'emploi.

— Cela est exact. Je n'ai jamais fait de politique, et des intérêts de service m'ont souvent obligé à désobéir à mes sympathies sociales naturelles. Je considère l'ancien régime comme aboli pour une époque considérable. Tous mouvements contre-révolutionnaires sont condamnés à s'éteindre. Si l'on me présente une armée purement russe, et qui se battra pour un but national, j'en prendrai le commandement, si l'on veut me l'offrir, et sans m'occuper des convictions économiques et politiques des dirigeants. *

» Il est évident que je pourrais, en donnant mon nom, être utile au gouvernement actuel. J'ai conservé une certaine popularité auprès des soldats. Ceux que les commissaires envoient de temps en temps perquisitionner chez moi s'excusent en entrant, me saluent, observent une attitude pleine de déférence. Grand nombre d'officiers qui se sont attachés au ministère de la guerre actuel seraient contents de couvrir de mon nom leur « conversion ». A ceux qui sont venus, au nom des commissaires, me proposer la reconstitution de l'armée russe, j'ai posé trois conditions :

» L'introduction de la peine de mort ;

» La nomination des officiers non par les soldats, mais par les supérieurs hiérarchiques ;

» La subordination, dans les zones de guerre, des autorités civiles aux autorités militaires.

» Je n'ai plus jamais reçu de réponse. »

Un grand philosophe ⁽¹⁾ a parlé de la « Ruse de la Divinité » qui tire l'homme de son inertie naturelle, le pousse à des actions qui le surpassent, et finalement utilise toute l'énergie qu'il apporte à la réalisation de ses buts personnels

(1) HEGEL. *Phénoménologie des Gestes*. L'expression qu'il emploie est : « la Ruse de la Raison », c'est-à-dire : de la Raison qui gouverne le Monde.

en les faisant servir à des desseins cachés. Chez la plupart des hommes, l'étonnement et la douleur de voir constamment les espérances dé trompées par les résultats, sont atténuées par de nouvelles illusions qui, habilement, surgissent. Seul celui qui est clairvoyant s'aperçoit qu'il « est joué » et se dégoûte de l'action.

Broussilof et Kornilof, voilà deux hommes également notoires, et dont la personnalité a influé — mais pour une petite partie, et contrairement à leurs prévisions — sur la révolution. Leurs vies passées, également honorables et remplies de gloire, ont, aux moments où ils furent placés devant les problèmes les plus terribles, déterminé les voies qu'ils ont suivies. Combien de façons n'y a-t-il pas d'être en même temps patriote et homme d'honneur ! Ces deux chefs ont agi comme ils ont dû le faire. Tous deux ont précipité le cours d'événements inévitables, l'un par sa souplesse, l'autre par sa brusquerie ; l'un par son inaction clairvoyante, l'autre par sa folie divinatrice. Qui a eu raison des deux ?

16. — MOSCOU, LA GRANDE. — LA SOCIÉTÉ DES SAVETIERS
INTELLECTUELS. — LES CONTINUEURS DES TSARS.

Moscou, le 19/2 mai.

Quelle différence entre les deux capitales russes ! Petrograd, ville sans caractère — ville allemande, disent les Moscovites — s'est laissé vaincre par la révolution, sans résistance. Les soldats victorieux y dominaient facilement une bourgeoisie apeurée, et un quatrième État hésitant et flottant. Moscou a toujours opposé aux nouveautés son imperturbable sang-froid. En septembre 1917, j'y avais trouvé une population très sûre d'elle-même, se maintenant dans un ordre parfait, ne se laissant entraîner que juste assez pour ne pas faire obstacle au mouvement victorieux. Je devinai déjà que le clan révolutionnaire, en infime minorité, ne régnait que par intimidation et par la passivité d'une race dont les convictions séculaires restaient invaincues.

Revenu à Moscou, après les sept terribles mois de la seconde révolution, de l'invasion du bolchevisme, d'une sanglante guerre civile, je retrouve le moral de la grande ville à peine changé. Pour découvrir dans l'histoire russe un antécédent de la situation actuelle, il faudrait peut-être remonter non au dieu national que fut le formidable Ivan le Terrible, mais aux invasions des Khans mongols qui essayèrent — vainement — de briser les croyances et l'orgueil de cette forte race.

Je suis frappé d'étonnement de voir le bruyant mouvement bolcheviste, qui remplit l'empire russe jusqu'aux frontières les plus éloignées du fracas de ses mitrailleuses, du clinquant de ses furieux discours, prendre à Moscou un caractère aussi effacé et disparaître aussi complètement sous la surface unie de cette civilisation profonde et ancienne. On voit d'ailleurs chez chaque bourgeois conscient d'être fils de la mère des villes slaves une foi profonde à la destinée de son peuple, une dignité résistant aux malheurs, qui le rendent cent fois supérieur au citoyen de plusieurs pays d'Europe, et à celui des colonies européennes aux Amériques, en Asie et en Australie (1).

Les nombreuses perquisitions, arrestations et exécutions sont restées sans effet sur une ville dont les commissaires ont voulu surtout ébranler l'inquiétante insoumission qui fait craindre de futures insurrections. De temps en temps, je vois de grandes processions, que les commissaires essayent de combattre par des affiches. Les centaines de croix, icônes, bannières, « khorougvi », sont suivies par des dizaines de milliers de croyants, tous sans exception appartenant aux classes les plus pauvres. Hommes, femmes, enfants, conduits

(1) Je rencontre souvent des Russes, choqués — mais pas assez — des airs protecteurs qu'osent assumer à leur égard des citoyens américains, âmes toujours simplistes et rarement développées, qui prétendraient représenter une culture égale ou supérieure à la leur. Mais est-il vraiment humainement possible de s'imaginer que ces pauvres institutions démocratiques, ces ignobles sky-scrapers, l'application plus étendue des boîtes de conserve, ajoutent pour un griviennik à la civilisation d'un peuple ?

par leurs prêtres, délirant d'enthousiasme, prêts au sacrifice, défilent sous le regard arrogant des gardes rouges (1).

En général, la vie normale semble continuer, et il faut vraiment que quelque groupe de soldats demi-ivres passe, en déchargeant ses fusils sur les façades des maisons, pour que nous nous ressouvenions de la révolution et de ses excès. Il est à peine parti que, déjà les boutiques se rouvrent, et que les trottoirs se couvrent à nouveau d'une foule urbaine et mesurée, vieux ouvriers mélancoliques, petits garçons joufflus en longues redingotes bleues, prêtres au regard perçant et à la barbe d'or, belles promeneuses en robes claires, qu'abordent des cavaliers qui se penchent, d'un geste courtois, sur leurs petites mains.

D'autres que moi ont décrit dans tous ses détails la surprenante cité que les Soviets ont voulu fonder, cité sans bases et sans coupoles. Les milliers de décrets que les commissaires font papillonner au-dessus de leurs « adeptes » ne changent aucunement le caractère de la révolution. Elle repose, comme toutes celles qui l'ont précédée, sur un malentendu obstiné et inguérissable entre la foule et les dirigeants. La foule révolutionnaire ne marche pas pour réaliser des doctrines, pour créer des sociétés idéales, et ses meneurs le savent. La foule veut d'abord avoir, sans efforts, sa part des richesses nationales, et surtout — voilà sa part de l'idéal — elle veut la liberté, c'est-à-dire elle veut briser toutes les chaînes du respect. Elle ressent une honte de s'être inclinée devant des individus supérieurs, par la naissance, le maintien, l'intelligence, les talents, le raffinement. On les lui a abandonnés comme une proie : « Bafouez, tuez, torturez ceux que vous avez jusqu'ici admirés et adorés, ce sont vos ennemis et ceux de la révolution! » (2)

Observez le garde rouge qui passe dans la rue : il examine les passants, pour constater qu'ils ne portent ni insignes

(1) J'ai vu un petit commissaire qui souffla la fumée de son cigare dans la direction d'un icône, vigoureusement souffleté par un ouvrier furieux.

(2) Décret de Radek.

scolaires, ni médailles ou décorations. Le reste lui est bien égal. En province, on maltraite ou tue, pour avoir les mains soignées, pour se moucher dans un mouchoir. A Moscou, la seule préoccupation des soldats révolutionnaires est la poursuite de la « revanche du prolétariat » qu'on leur prêche journellement.

Aujourd'hui la servante d'une famille amie est retournée à la maison, toute tremblante. C'est une paysanne qui a pris l'habitude des vêtements citadins, et qui porte chapeau. Des soldats rouges qui passaient l'ont menacée de leurs baïonnettes : « Si tu oses venir ici, nous vous tuons, vous êtes une bourgeoise ! » La pauvre a riposté : « Mais je suis une paysanne, regardez comment je suis habillée, et je n'ai même pas de quoi manger ! » Et les soldats, en la chassant : « Tant mieux, on voit bien que vous êtes une bourgeoise, nous vous couperons la tête ! »

Partout où les révolutionnaires ont manipulé les anciennes institutions et organisations, ils n'ont eu qu'un seul souci : nier la supériorité de l'« intelligentsia », se venger sur la bourgeoisie. Dans les usines, des ouvriers remplacent les ingénieurs. Dans les gymnases, c'est le portier qui dirige l'enseignement, et qui touche plus qu'un professeur. Dans les ambulances militaires et quelquefois civiles, les soldats ont augmenté le salaire du « feldscher » (1) à 450 roubles, tandis que les médecins — pour bien marquer la différence sociale — ne touchent que 400. Dans les gigantesques maisons de Moscou, le concierge est nommé président du comité de la maison (domovoï komitet). Ces réformes accomplies, les comités n'ont plus qu'un seul souci : se concher sur leurs excréments pour empêcher qu'on y touche. C'est ce qu'ils appellent défendre la révolution.

Toute cette société renversée, ivre et folle, trébuchant sur ses mains, jambes en haut, fait un effet d'un comique irrésistible. Dans les usines, personne n'obéit et tout s'arrête. Déguisé en barine, le dvornik ne se sent pas plus sûr de sa

(1) Feldeher = aide-médecin.

tenue. Le feldscher, embarrassé de sa nouvelle autorité, commet gaffe sur gaffe, sous les regards ironiques des médecins, ses subordonnés. Il faut souvent forcer le portier du gymnase par des menaces à continuer la direction du lycée, qu'il n'avait jamais parcouru que le plumeau et le torchon mouillé en main.

Mes bottes ont besoin d'être raccommo­dées. On me conseille de m'adresser à la « société des savetiers intellectuels » (1) qui occupe un appartement de la maison que j'habite. Je trouve dans une grande pièce, assis autour d'une longue table, une dizaine de messieurs à l'aspect très distingué. Tous portent des tabliers et sont occupés à couper des morceaux de cuir, de ressemeler, de coudre des bottes, bottines d'homme, de femme, sous la direction technique d'un ancien savetier militaire. Je me présente, les messieurs se lèvent, et le président de l'assemblée me les nomme. Lui-même est le banquier Sigof, organisateur de l'affaire. Le secrétaire est le général Okolokoulak, le fisc le général Bekhtéief, ancien maréchal de noblesse du gouvernement de Tambov. Le nombre d'aspirants a été si considérable qu'on s'est vu obligé de n'accepter aucun officier au-dessous du grade de colonel. Plusieurs dames, toutes appartenant aux cercles aristocratiques de Moscou, font partie du club. Quelques-unes d'entre elles, retenues par la lumière du jour, se glissent vers la tombée de la nuit pour y gagner de quoi se nourrir. Vers le soir, les officiers, en pardessus râpés, gantés, très droits, et d'une allure distinguée, regagnent leur domicile. Je leur demande s'ils n'ont pas envie de travailler dans quelque bureau soviétique. L'un d'eux me répond : « Comment le pourrais-je, moi qui suis monarchiste ! »

D'autres officiers, jeunes et plus ardents, ne se contentent pas d'une attitude aussi effacée. Il ne se passe pas un seul jour où je ne rencontre un de mes camarades du front. Quelques-uns rédigent un journal constitutionnel-démocrate, à

1) *Sobies intelligentnikh sapojnikof.*

la barbe des bolcheviks. D'autres appartenant à des régiments de la garde, aux régiments des Ingouchs, des Tatares, préparent une contre-révolution. Je les rencontre parfois en compagnie d'individus louches : ce sont des membres de l'état-major anarchiste, qu'ils essayent de diriger.

Mais il n'y a aucun système, aucune organisation dans ces efforts individuels. L'un après l'autre, ces grands enfants seront arrêtés et exécutés. L'éducation militaire les a formés pour obéir, elle en fait rarement des chefs. Kornilof erre dans les steppes. Broussilof, invalide, attend. Les Romanof, chefs légitimes du peuple russe, mais déçus des fortes qualités de la race, ont failli à leur devoir, et les jeunes cœurs qu'ils devaient conduire se brisent comme verre.

Mais au Kreml, parmi les ombres des demi-dieux que furent les princes de Moscou, gouvernent quelques hommes, sans aucuns droits d'hérédité, mais qui semblent les légitimes continuateurs des anciens tsars, tellement ils leur ressemblent par la clarté des buts, l'impitoyable dureté des moyens, par la force, l'astuce, la cruauté, l'ascendant sur leurs féaux. Résolus à se maintenir sur le plus magnifique trône que l'univers ait connu, se méfiant des instincts populaires qui les y ont portés, ils imitent les empereurs romains du Bas-Empire, qui se faisaient acclamer par des émeutes de soldats, mais dont les portes étaient défendues par des barbares varègues. Le Kreml est gardé, non par des Russes inconstants et volages, mais par des bataillon lettons, soldats grossiers et instruits, indépendants et disciplinés, qu'ils nourrissent, enrichissent et cajolent.

Peut-être pourra-t-on invoquer plus tard comme excuse pour leur règne sanglant que les commissaires de Moscou ont, pendant une période où la Russie était en danger d'être livrée aux plus dangereuses expériences ochlocratiques ⁽¹⁾, sauvé l'idée de l'autocratie, sans laquelle la Russie périrait.

(1) Les comités des usines, qui ont perdu l'industrie russe, ont été institués par le gouvernement provisoire.

ÉPILOGUE

DE LA DEUXIÈME PARTIE

Le projet de Chostak (et de l'état-major d'Avtonomof) consistait en l'envoi des armées rouges du Caucase, au front oukrainien, sous les ordres d'Antonof. Il fit plusieurs démarches pour y gagner le Conseil des commissaires. Il visita les chefs des missions alliées, qui — habilement bernés par Trotsky — se flattaient d'espoirs insensés. Après deux semaines d'efforts inutiles, il me confia qu'aucun des commissaires du peuple, ni des personnes formant leur entourage, ne pensait sérieusement à une rentrée en guerre aux côtés des Alliés. En causant avec les officiers alliés, on ne voulait que gagner du temps. C'était le mois de mai 1918. Sur le front français cela semblait aller mal, de loin, et vu à travers la presse soviétique. Pendant la conversation prolongée que Chostak eut avec Trotsky, il lui développa la nécessité de diriger toutes les armées rouges contre l'impérialisme allemand. Trotsky le fixa dans les yeux :

— *Et pourquoi pas contre le capitalisme français et anglais ?*

Cela n'empêchait pas le Grand État-Major soviétique d'élaborer avec les officiers alliés des projets de réorganisation de l'armée russe, et de son regroupement contre « l'ennemi national ». Ce Grand État-Major occupait à la gare d'Alexandrovsk un train luxueux. J'y visai deux fois les généraux Bontch-Brouévitch et Soliman. Partout en Russie on tuait des officiers pour avoir porté des distinctions qui rappelaient l'ancien régime. A la gare d'Alexandrovsk, les généraux et leur suite exhibaient les décorations tsaristes, pour recevoir les représentants étrangers. C'étaient de pauvres sires, dont les commissaires exploitaient le beau port, et les habitudes diplomatiques, pour mieux duper l'étranger. Ils n'étaient au courant de rien, on leur cachait tout. Pendant une conversation entre les deux officiers généraux, Chostak et moi, Soliman demanda brusquement à Chostak qui



Le Général BROUSSILOFF
dans la clinique du D^r Rougnier - mai 1918.

venait de mentionner Antonof, commandant le groupe d'armées du Caucase :

— Dites-moi, s'il vous plaît, qui est-ce? Est-il officier de métier? Par qui et quand a-t-il été nommé?

Quand nous demandâmes où se trouvait actuellement Antonof, commandant en chef les forces soviétiques combattant la contre-révolution, le chef et le sous-chef du G.E.M. n'en savaient rien. Ils ne pouvaient même pas nous dire si le commissariat de la guerre était au courant.

A la fin de mai, je me rendis à Petrograd. Je fis ce voyage dans le plus luxueux coupé de wagons-lits imaginable. Un excellent service, beaucoup d'ordre. Tandis qu'en province l'abolition des classes dans les voitures du chemin de fer faisait encore partie du programme révolutionnaire, on ne couvoyait ici dans les couloirs que commissaires soviétiques et spéculateurs : les gardes rouges en chassaient les intrus pauvres. Le gouvernement soviétique commença à se convaincre des charmes que possèdent certains détestables préjugés d'ancien régime, et cela nous donna espoir pour l'avenir.

A Petrograd, une pauvreté et une détresse inimaginables. L'« intelligentsia » vendait des allumettes aux coins des rues. La portion de pain n'était que de 50 grammes par jour, un pain contenant de la paille hachée. Quand il manquait, le soviét le remplaçait par 50 grammes de hareng salé. Ce fut à cette époque que Zinovief, président du soviét de Pétrograd, prononça cet adage devenu fameux : « qu'il fallait donner aux bourgeois juste assez à manger pour ne pas leur faire perdre le souvenir du pain ». Lui et les siens n'ont jamais manqué de rien, ni les matelots de Kronstadt, qui étaient le soutien du régime. On les voyait, gras et repus, accompagnés de femmes bien vêtues, se promener aux grands Prospekts, parmi les spectres. A côté de la profonde misère, les plus scandaleux excès, toujours caractéristiques pour les révolutions. Mes amis étrangers rencontraient dans les bars les plus réputés, les manitous du bolchevisme, Ioffe et autres, dépensant l'argent sans compter, avec des filles richement habillées. Les dames du bal-

let n'avaient rien perdu au changement du régime. Pour elles les bijoux réquisitionnés et les landaus impériaux.

Le monde soviétique — les plus petits commissaires inclus — occupait les somptueux palais des ci-devant. On était plein de joie : les missions allemandes s'étaient installées en ville. Paris, bombardé, allait être pris. Avec l'Allemagne victorieuse on espérait faire de bonnes affaires : voilà le ton des conversations !

J'eus d'abord l'intention de regagner la France par la Suède. Le navire suédois, sur lequel j'avais pris place, n'attendait que l'arrivée d'une considérable quantité de cuivre brut, dont le Conseil des commissaires avait ordonné l'exportation. Quand le cuivre arriva, le soviét du port en défendit l'embarquement. Au capitaine qui lui montra le certificat d'exportation signé Trotsky et Tchitchérine, le président répondit qu'ici, à Petrograd, on n'avait à compter qu'avec les autorités locales. .

Je pris donc la route de Mourman. Le jour même de mon arrivée dans ce port, le navire Porto, battant pavillon anglais et portugais, partit pour l'Angleterre avec 2.500 passagers.

J'arrivai à Paris au début du mois de juillet. Mes récits sur la magnifique épopée des Kornilovtzi y firent une grande impression. J'étais le seul participant au « Koubanksky Pokhod » qui eût jusqu'ici réussi à sortir de la fournaise, et on écoutait avidement les précisions que je pus donner. L'armée des volontaires, entourée d'ennemis, coupée de l'étranger, mais invaincue, entra dans les calculs d'avenir. D'ailleurs, les soviets venaient de découvrir leur jeu : ils misaient sur l'Allemagne.

Un nouveau chapitre de la révolution russe avait commencé en Sibérie. Le gouvernement français allait s'y faire représenter par une mission militaire sous le général Janin, et par un haut-commissaire, le comte de Martel. Les Affaires Étrangères et la Guerre m'attachèrent à cette mission militaire en fonction de correspondant militaire officiel.

TROISIÈME PARTIE

EN SIBÉRIE

*...saepe homines morbos magis esse timendos
infamemque ferunt uitam quam Tartari leti,...
...
...auarities et honorum caeca cupido
quæ miseris homines cogunt transcendere
iuris et interdum socios scelerum atque minis-
[fines
[tros
... .. haec uulnera uilae
non minimam partem mortis formidine alun-
[tur.*

(Lucretius, *de rerum natura* III.)

« Je te donne ce premier conseil : ne cause jamais de tort à ceux de ton sang : et quand ils te feraient injure, modère ta vengeance... »

« Je te donne aussi ce conseil : de ne jamais croire aux promesses d'un ennemi dont tu as égorgé le frère ou terrassé le père. Le loup vit encore dans le louveteau, bien que tu penses l'avoir assouvi d'or. »

(Brynhildar quida, I.)

CHAPITRE PREMIER

A KHARBINE

Au commencement de septembre 1918, je quittai la France pour la Sibérie. De passage à Washington, j'y eus plusieurs entrevues extrêmement intéressantes avec l'ambassadeur de France. Je m'y entretins avec quelques personnalités du War Office, et du State Department. J'eus le plaisir de causer longuement avec l'ancien président Roosevelt, à New-York, ensuite dans sa propriété d'Oysterbay. Il plaidait, par la suite, une forte intervention militaire des États-Unis contre les soviets. Sa mort qui intervint deux mois plus tard, a privé son parti d'une politique extérieure indépendante et l'a livré aux impulsions des luttes de politique intérieure.

A Tokyo, je me suis entretenu avec le ministre de la Guerre, avec le chef et le sous-chef du G.E.M. Le problème de l'intervention japonaise m'apparut dans toutes ses complications. Vers Noël, je fis la traversée de la mer du Japon, sur un transport japonais, en compagnie du général Takayanagui, très gai convive et fin diplomate. Enfin, à Vladivostok, je me hasardai, prudemment, dans le corridor de la longue aventure sibérienne. Avant d'aller voir de mes propres yeux ce qui se passait dans les Ourals — je compris que la question Koltchak ne serait résolue que là-bas — j'allai causer à gauche et à droite.

Le général Khorvat fit sur moi une excellente impression : vieillard très fin, grand patriote, ne perdant jamais de vue les intérêts de la Grande Russie rétablie. Le général Knox me donna l'impression d'un tempérament de conspirateur contre-révolutionnaire, aimant la manière forte, d'ailleurs caractère franc

et énergie infatigable. Le général Graves, exactement son antipode, sympathique, mais peut-être un peu trop paternel, semblait convaincu que ses sept mille soldats se trouvaient en Sibérie pour empêcher que les gardes blanches, dans leur traitement des bolcheviks, s'écartassent des préceptes évangéliques. Le général Otani, vieux gentilhomme, sembla incorporer le meilleur raffinement et l'inimitable correction de l'aristocratie japonaise.

Kharbine, le 10 janvier 1919.

LE transsibérien traverse la Chine neutre sur une longueur de 1.400 kilomètres (2). Les villes et terrains avoisinant la voie ferrée se trouvent — par une exterritorialité fictive, réglée par traité — sous la juridiction russe, devenue bien illusoire, depuis que gendarmes et soldats russes manquent pour la soutenir.

Les garnisons chinoises ont partout repris de l'importance depuis la chute du prestige russe en Mandchourie. Et par une singulière ironie de l'histoire, la Russie doit en premier lieu aux baïonnettes des peureux indigènes la reconstitution de son gouvernement.

Pendant les plus obscurs moments de la domination bolcheviste, la résistance des partis « de l'ordre » s'est organisée le long de ce réseau neutre du Transsibérien. Et après que les armes étrangères ont fait refluer le courant politique, la même neutralité chinoise continue à protéger les partis vaincus contre les représailles des poursuivis de jadis.

1. — LA VILLE.

La gare et la ville russes (ville nouvelle et le quartier Pristan) tombent sous la surveillance de la police russe qui,

(2) Entre Mandchouria et Pograditchnaïa.

déjà fort affaiblie en Sibérie, a de tous temps été considérablement relâchée ici. Kharbine sert d'asile aux criminels russes qui ont réussi à franchir la frontière, et qui se rencontrent librement avec les bagnards de tous les pays.

Au quartier Pristan, ville des commerçants, les marchés les plus infâmes sont librement conclus. L'astuce orientale, combinée avec la criminalité, plus savante, des occidentaux, peut seule expliquer l'abondance des grands capitaux.

Parmi les nombreux millionnaires se font en premier lieu remarquer d'anciens bolcheviks, venus de Russie et de Sibérie, les poches pleines. Anciens présidents de comités militaires qui ont vidé la caisse des armées, anciens commissaires révolutionnaires qui ont amassé une fortune par le « chantage à exécution » ou par la réquisition des capitaux privés, mènent ici une vie luxueuse.

D'anciens ouvriers et soldats entretiennent des artistes de théâtre. Des fonctionnaires gagnant 2.000 roubles par mois en dépensent 15.000. Des officiers en retraite perdent au jeu, sans broncher, des sommes de 40 et 50.000 roubles, dans une seule soirée.

Toute cette horde vit du désordre et le protège comme son gagne-pain. La décentralisation de tous les services permet l'exercice de cent métiers louches. Il y a la contrebande des boissons alcooliques, qu'on introduit avec la complicité des douaniers. L'opium, la cocaïne, fabriqués en Perse et introduits en Chine depuis l'avènement du régime rouge, sont introduits par des civils et des militaires qui font la navette entre les villes frontières et gagnent à chaque voyage une petite fortune. Ce sont l'anarchie et la désorganisation des transports qui causent les énormes différences de prix des articles de première nécessité dans les villes sibériennes. Le retour de l'ordre les ferait disparaître. Aussi le parti des commerçants de Kharbine est-il opposé au rétablissement des services réguliers, et considère-t-il l'intervention des Alliés comme une peste.

2. — LE CHEMIN DE FER.

A l'exception des divisions japonaises, généralement bien tenues en main, les troupes alliées sont disséminées le long de la voie ferrée en trop petits paquets, et ébranlées par le désordre général, participent aux abus. D'autre part, les fonctionnaires du chemin de fer continuent à désorganiser intentionnellement les services. L'anarchie est telle, que les ordres les plus pompeux, les nécessités militaires les plus impérieuses peuvent se briser contre la mauvaise volonté d'un tout petit fonctionnaire.

Le transport de wagons de marchandises en Sibérie, supprimé depuis le 23 décembre, en faveur des transports militaires, continue avec la même régularité. Les chefs de gare et les officiers russes et alliés, disposant de trop grandes quantités de wagons pour articles militaires, tous obéissant au principe : « *Tolko douraki nié imiéout diénégy tiépiér* » (1), vendent aux commerçants des voitures à des prix qui augmentent à mesure que les transports en Sibérie promettent plus d'avantages. Le prix d'un wagon varie de 20 à 50.000 roubles pour un voyage jusqu'à Irkoutsk ; il faut y ajouter une prime d'assurance contre la confiscation par les garnisons russes situées en route.

Le wagon acheté et rempli de denrées pour la Sibérie, la mauvaise volonté du chef de gare et des officiers est éliminée. Mais tel petit fonctionnaire, chargé de la vérification des voitures, peut le refuser comme « inapte au transport ». 200 roubles dissipent ses doutes. Pour que le wagon ne reste pas indéfiniment en gare, il faut un permis du chef de gare ou du fonctionnaire du jour, pour le faire accrocher à l'unique train par jour, qui part en Sibérie : 1.000 roubles. Rangeurs et mécaniciens ont maintenant le droit, mais non l'obligation, d'accrocher le wagon : 50 roubles pour chacun.

Le wagon parti, les risques du commerçant restent considérables. Il peut être réquisitionné par un Sémconovets (2) ou

(1) « Il n'y a que les imbéciles qui maintenant n'ont pas d'argent. »

(2) Les garnisons russes entre Vladivostok et Verkhné-Oudinsk ne reconnaissent pas l'amiral Koltchak. Ils n'obéissent qu'au chef régional, l'ataman Séméonof.

déclaré brûlé par un officier chef de transport, et dans les deux cas, vendu à des marchands en embuscade. Pour que les marchands de Kharbine continuent à courir de tels risques, ils doivent se proposer des bénéfices immenses, qu'on s'explique par la hausse des prix à mesure qu'on s'éloigne de la Chine. Le sucre coûte 90 kopeks ici, et 25 roubles à Omsk, les paquets de vingt cigarettes, respectivement, 1 et 10 roubles.

La vénalité traverse toutes les sphères. « Nous en sommes venus au point, me dit M. Stevens, que la situation ne peut plus devenir pire. »

On trouve le guichet fermé : plus de places disponibles. Mais en entrant par une porte de derrière, et en payant quatre fois le prix du billet, on l'obtient. Le conducteur refuse avec véhémence qu'on porte d'avance ses valises dans le coupé qu'on s'est réservé. Dix roubles, et il sourit obséquieusement. Les mécaniciens, irrégulièrement payés, accélèrent, ralentissent la marche, prolongent ou diminuent les arrêts aux gares, à des prix vraiment raisonnables.

A l'exception des Français et des Japonais, rigoureusement contrôlés par leurs missions, et d'ailleurs également gouvernés par des traditions contraires à tout genre de commerce, les officiers, tant russes qu'alliés, se livrent pour une partie au trafic, et font peser sur l'intervention militaire le reproche des mercantis, qu'on est venu pour leur faire concurrence (1).

3. — LA BOURSE ET LA POLITIQUE.

La Bourse de Kharbine est la seule en Sibérie, où les cours et valeurs suivent celles des marchés étrangers. La finance et le commerce de Kharbine influencent donc profondément le trafic — et la politique — sibériens. Ces marchands russes

(1) Les envois qu'on confie à certains groupes d'officiers alliés sont généralement, pour la plus grande partie, pillés, si l'on ne peut se remettre qu'à leurs sentiments d'honneur. Des caisses renfermant des articles pour usage personnel, que je m'étais fait envoyer d'Amérique, ne me sont jamais parvenues qu'ouvertes et honteusement pillées : et ce fut la règle ! Mais c'était la mode de n'accuser que les Russes des malversations.

et étrangers, qui ont l'œil constamment fixé sur le théâtre de la guerre civile, y forment un troisième groupe politique, essentiellement neutre, aussi indépendant des patriotes que des rouges, sans convictions, et occupé à acheter et régler celles des autres, à son gré. Leur louche bande — d'autant plus dangereuse que le monde moderne leur reconnaît une sorte d'honorabilité — n'a aucune sympathie prononcée pour le bolchevisme qui ne semble pas leur offrir assez de sécurité pour l'exercice de leur métier. Mais le régime Koltchak-Sémeonof et l'intervention des Alliés, que les patriotes implorent et que les mercantis étrangers acclament, certes pas pour des raisons d'ordre moral, signifie pour les marchands de Kharbine le rétablissement d'un ordre moins profitable que l'anarchie, et l'intrusion d'un commerce menaçant de les chasser du marché sibérien.

Chez tous ces commerçants, accourus en quantités impressionnantes, aucun souci national, cela va sans dire. Ceux de Mandchouria et Tchita, vivant en symbiose avec les officiers, se sont rangés parmi les patriotes et regardent d'un œil favorable les Japonais, dont la présence leur garantit la stabilité de leurs commanditaires militaires. Ici, à quelques centaines de kilomètres de Tchita, l'intérêt dicte une politique différente: un gouvernement russe faible et livré à leurs manigances, l'éloignement du contrôle étranger. A mesure qu'ils sont plus ou moins haut placés sur l'échelle sociale, qu'ils ont des attaches plus ou moins solides avec la finance, ces âmes de Melmoth flottent vers un patriotisme à vues larges, ou vers la trahison pure et simple.

De larges groupes de mercantis — sans faire un appel direct aux rouges après une tentative échouée — envisagent avec sympathie les émeutes et insurrections contre lesquelles se débat le gouvernement d'Omsk, et les difficultés que rencontrent les étrangers. Des émissaires qu'ils encouragent et soutiennent, entretiennent un continuel va-et-vient le long du Transsibérien, jusqu'à Tomsk et Omsk, et permettent de fomenter des troubles dans la nouvelle armée russe. Je rencontraï

chez un intellectuel juif un de ces jeunes émissaires, qui raconta joyeusement les progrès de la propagande bolcheviste (ou socialiste-révolutionnaire de gauche, ce qui revient pratiquement au même) dans l'armée sibérienne.

A l'égard des étrangers, les opinions des commerçants varient, à mesure qu'ils envisagent des intérêts d'ordre plus ou moins général. On peut dire que les cercles russes craignent surtout l'effort américain, et que les milieux juifs s'opposent avec le plus de vigueur à l'intervention japonaise.

Voici les opinions du président du Comité de la Bourse de Kharbine, homme nouvellement converti à l'orthodoxie, et qui m'a été spécialement recommandé par le prêtre principal de l'église de Sainte-Sophie.

« Les Américains et les Japonais veulent introduire leurs marchandises, exploiter le pays, immobiliser le commerce russe. Surtout les Américains sont dangereux. Sortis de la guerre, sans y avoir presque rien perdu, ils peuvent s'adonner au commerce. Ce ne sont pas des démocrates — comme ils veulent le faire croire par leurs proclamations — mais des bourgeois infatués. Il n'est pas vrai que les Alliés aient ici rétabli l'ordre. Le contraire est vrai : chaque fois que des patriotes russes ont établi un système convenable, des étrangers sont survenus — les Tchèques après Sémeonof, les Japonais après Kalmykof — s'attribuant le mérite des opérations, mais ne faisant pour nous qu'occuper le chemin de fer, et en diminuer le rendement. Notre armée est forte, et bientôt viendra le jour où nous pourrons dire aux Alliés : « Nous n'avons plus besoin de vous, allez-vous-en d'ici. »

Ainsi parle M. Vodianski, nouveau converti, récent patriote, et surtout boursier.

Les cercles juifs en Chine et surtout à Kharbine sont fortement influencés par l'effort américain qui s'exerce presque exclusivement par l'intermédiaire de Juifs américains. Aussi rencontre-t-on chez les Juifs russes, très bien accointés avec la finance américaine en Chine et en Sibérie ⁽¹⁾, une extrême

(1) Parmi les interprètes russes qu'emploie la mission américaine

japonophobie. Elle ne peut être que partiellement expliquée par l'invasion du marché par la manufacture japonaise. Les articles de la presse — exclusivement dans les mains des Israélites — sont généralement d'une violence qu'on doit attribuer aux difficultés qu'éprouve le génie commercial juif à assujettir la société japonaise. Le militaire japonais, si honorable et mesuré, le code d'honneur japonais, tellement opposé à l'immoralité du mercanti, sont, on ne peut plus, contraires à leurs convictions. L'Empire japonais, jalousement gardé par un gouvernement très nationaliste contre les empiétements de tous les efforts internationalistes, échappe, peut-être seul, aux combinaisons de la haute finance. En Sibérie, les Japonais n'ont pas voulu se contenter d'une gloire exclusivement militaire, en laissant cueillir les fruits de leurs sacrifices par des alliés. Ils ont voulu assurer à leurs commerçants et industriels un gain proportionné aux efforts du pays. En s'isolant et se méfiant des immenses entreprises financières machinées en Amérique et en Europe, ils s'attirent l'antipathie des agents qui en ressortissent en Chine.

4. — GRANDS ET PETITS BOLCHEVIKS. — UNE PLAINTE JUIVE.

On a parfois exagéré l'importance de la coopération des Juifs au régime rouge. Ni en Russie, ni en Sibérie, on ne pourrait leur reprocher d'avoir obéi à une sorte de vaste conspiration contre la société russe. Ils ont partout joué un rôle exceptionnel, mais très peu prémédité. Ils n'ont fait en somme qu'accepter les fonctions pour lesquelles la révolution, arrivée à une certaine phase de son développement, les a trouvés aptes. Ils se sont laissé aspirer par le vide qu'avait laissé la disparition de l'« intelligence », mais cela si uniformément, avec une telle

de l'ingénieur Stevens, mission à vastes vues financières, 90 % au moins appartiennent à la religion juive. Je donne leurs noms dans un autre chapitre. Les sympathies pour la politique « démocratique » de la mission, et l'aversion séculaire pour le service, y entrent pour une partie. D'autre part, ces gens sortent tous de milieux commerçants, intéressés à l'œuvre américaine.

conformité de dispositions et de talents, avec un entrain si remarquable, et une solidarité si naturelle, qu'on a cru parfois devoir expliquer cette large harmonie de leur ensemble comme l'effet d'un complot.

Ce qui confond, au contraire, l'observateur, c'est, chez une grande majorité des Israélites sujets russes, le constant souci de leurs intérêts joint à une inexplicable indifférence politique. Je n'ai cru au talent politique de Séméonof, qu'après avoir observé les bataillons de Juifs, qu'il a mobilisés. Sans les exposer au feu (il les eroit peu sûrs en première ligne), il s'est assuré leur appui, en les invitant à participer, fût-ce nominativement, aux privilèges et aux devoirs de son régime. Partout où un gouvernement établi, rouge ou blanc, semble peu sûr, les Israélites ont rarement voulu se décider à prendre parti. On les a vus traverser plusieurs régimes consécutifs, s'enrichissant toujours, protégés par tous les gouvernants qu'ils ont fait participer aux profits de leurs négoees.

Il n'y a que quelques personnages de moindre rang, qui ont mal fait leurs calculs. Ce sont, en Sibérie, de petits Israélites que leur énergie et leur intelligence avaient fait remarquer dans les premières réunions révolutionnaires, et que la perspective d'un pouvoir sans contrôle et de succès sans bornes a séduits. D'ailleurs, ces déshérités de l'ancien régime, grisés par des acclamations inespérées, attirés par l'espoir d'éclatantes vengeances, se sont partout ici grièvement brûlé les ailes.

Tel cet Arkous, garçon apothicaire de Kharbine, petite âme, petite intelligence, mais vif et bruyant. Personne ne le connaissait, mais il avança au premier plan dès que le mouvement bolcheviste commença à se dessiner à Kharbine. Les soldats le remarquèrent : il avait la même « soif de la liberté » qu'eux-mêmes, et puis il avait la parole facile, il était ambitieux, violent, et il n'était pas tsariste. Trop turbulent au gré de ses coreligionnaires, et trop imprudent, il en fut désavoué, mais il put se consoler : le Comité révolutionnaire en Chine emprunta toute sa force à l'élément israélite, comme ailleurs.

Sous un président russe — comme ailleurs — qui avait la responsabilité, les Israélites Arkous, Slavine, Maïoffes, etc., furent l'âme du mouvement. Les soldats nommèrent Arkous à l'importante fonction de chef de police. Il échangea sa chemise crasseuse contre un uniforme tout neuf, et se promenait avec un grand pistolet automatique qu'il mettait à chaque instant sous le nez de quelque bourgeois. Il arrêta bon nombre de « suspects », extorqua de l'argent aux « capitalistes », mena un train considérable. Mais, un certain jour, les deux mille soldats russes, sur lesquels reposait son pouvoir, furent subitement désarmés par les soldats chinois. Le président Routine, ses aides, Slavine, Maïoffes, etc., purent se sauver. Mais Arkous eut tous les yeux fixés sur lui. L'attention de toute une ville scandalisée ne lui permit pas de s'esquiver. On l'arrêta, et on le fit conduire, par quelques complaisants soldats chinois, à Mandchouria, où Sémeonof le fit fouetter et fusiller.

Le chef et les membres de la communauté juive me confirmèrent ces informations. Le premier, Mordokhovitch, fabricant de vodka, à la figure de sage, à l'aspect vénérable et intelligent, se plaignit, de sa voix grave et douce, que tant de jeunes Israélites se fussent laissé entraîner par les idées bolchevistes.

« Le sang de tant de nos pauvres coreligionnaires qu'on tue depuis quelques mois en Galicie et en Pologne est sur leur tête. Nous les avertissons de ne pas s'occuper de ces néfastes doctrines qui ne les regardent nullement. Tout le monde s'en mêle, mais on fait payer cette faute plus cher aux nôtres qu'à ceux qui les ont séduits (!). Et encore, les plus coupables sont des renégats, qui ont pris des noms russes, qui ont trahi la foi de leurs pères, des internationalistes qui renient chaque lien avec nous, et contre les actes desquels nous protestons. »

Je lui réponds que les sentiments qu'il professe lui font honneur. Mais les Israélites qui se sont mêlés du bolchevisme en Sibérie ont été si peu séduits que, sans eux, ce mouvement n'aurait nulle part pu durer. L'ancien président de Vladivos-

tok, Krasnochtchokof, les Goldberg et Goldstein d'Irkoutsk ont été non des victimes mais des animateurs. Si quelques manitous du bolchevisme juif ont été des incrédules, on doit leur avoir pardonné depuis longtemps cette apostasie. Aucune synagogue en Russie ou Sibérie n'a été souillée, les « bourgeois » juifs ont été traités partout avec une extraordinaire douceur. Ceux qui viennent de repasser la frontière voyagent avec des passeports en règle, et ont sauvé une partie importante de leur fortune. On ne peut s'empêcher de supposer qu'ils rendent de très importants services, puisqu'on semble avoir acheté leur participation avec des privilèges considérables : les armées « blanches » n'en rencontrent jamais en première ligne, et les morts et blessés qu'on ramasse sur les champs de bataille sont presque sans exception des « douraki » russes, dont la servitude a changé de nom, non de caractère.

Et puis, parmi le groupe des mécontents, il y a ici toute une classe d'individus qui gravitent, par le poids de leur origine ou de leurs ambitions sociales, vers le bolchevisme, sans y appartenir. Mus par des sentiments de révolte, esprits inquiets et sans doctrines (la pensée se repose dans une conviction), ils sont condamnés à être dans l'opposition, toujours et partout, à force de vouloir être quelque chose. Ce sont les socialistes-révolutionnaires de gauche. Sous le régime bolcheviste — qui est un système d'ordre et d'autorité — leurs sympathies se dirigent vers le libéralisme, et l'ancienne société russe (la plus libre qui fût) leur inspire des regrets. Mais la domination glisse fatalement d'un extrême dans l'autre. Dès que, à nouveau, les sabres et les épérons tintent sur les trottoirs, leur activité s'anime de la jalousie des privilèges de caste, et de la répugnance contre la force, qui fut l'âme de la révolution. Anciens détenus politiques ou leurs descendants, étudiants pauvres, cosaques ambitieux, ils guettent chaque régime, essayent d'en découvrir les faiblesses, et s'y attaquent dès qu'il meurt. On a donc raison de dire que la Sibérie, récalcitrante contre chaque autorité, fût-elle celle

d'un simple agent de police, mais se rangeant parfaitement sous chaque pouvoir capable de se maintenir, soit socialiste-révolutionnaire. Peut-être n'est-il pas toujours possible de tenir compte des programmes des socialistes-révolutionnaires de gauche, mais il est toujours intéressant de les observer : la virulence de leur parti indique l'état de faiblesse du gouvernement.

5. — OPINIONS D'UN PATRIOTE.

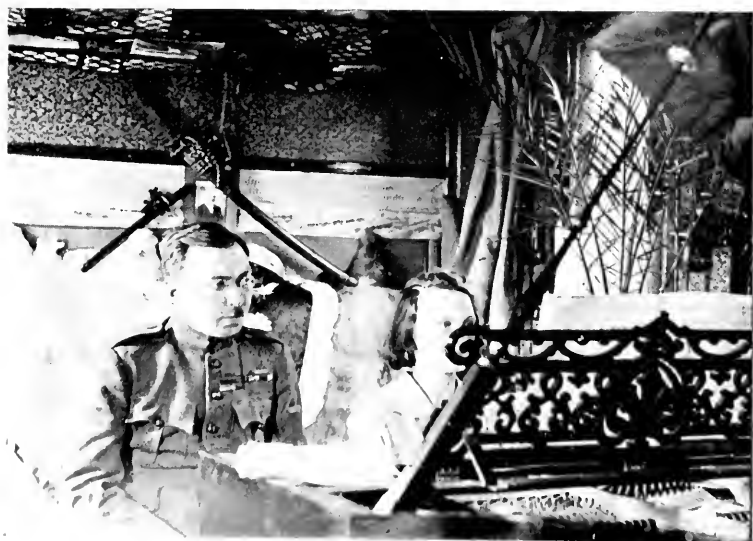
Il existe donc à Kharbine tout un groupe de gens qui ont un intérêt à s'opposer au rétablissement de l'ordre par les Alliés. Commerçants, socialistes-révolutionnaires de gauche, anciens commissaires rescapés, se trouvent idéalement placés, en terre neutre, sur l'unique voie de communication entre le gouvernement d'Omsk, ses armées, les missions étrangères et les bases du Pacifique. D'ici se répand toute une propagande contre la discipline militaire, qui est la bête noire de tous les révolutionnaires. Ici se fabriquent des milliers de rumeurs alarmantes, qui essaiment et vont se poser en Sibérie jusque dans les hameaux et stanitsas les plus éloignées. Pas un seul bruit qui renforce le moral de la population. Tous les propos, sur des révoltes dans la nouvelle armée, sur de graves désaccords entre Alliés, sur d'importants soulèvements dans les provinces, tiennent les citoyens en haleine et empêchent la consolidation des convictions agitées par mille expériences contraires.

Agissant par cent mobiles différents, les mécontents sont généralement d'accord sur les éminentes qualités de la jeune armée sibérienne. Ses soldats sont braves et patriotes, tous ses officiers font leur devoir. Et cette appréciation est encore une façon de protester contre l'intervention des Alliés.

Au contraire, le parti cadet en Mandchourie montre que l'ordre relatif qui règne actuellement en Sibérie n'est que pour une partie presque négligeable l'œuvre d'un petit nombre



Pétrovka, dans l'Oural. Type de ville sibérienne.



L'Auteur et sa femme dans leur wagon, en Sibérie.

de détachements russes, encore peu consolidés. Il est assuré que la retraite des forces étrangères signifierait immédiatement le retour définitif de l'anarchie.

Le chef du parti cadet, M. Tichenko, maire de Kharbine, m'explique, comme suit, ses opinions :

— Quand nous avons signé, le 18 juin dernier, une supplique des citoyens de Kharbine aux gouvernements alliés de venir en aide à la Russie, nous avons surtout pensé à la France et à l'Angleterre, et nous nous sommes ainsi laissé exclusivement inspirer par des considérations d'ordre patriotique. Nous avons besoin d'une armée étrangère, et il est évident que ni la France ni l'Angleterre n'ont des vues sur la Sibérie. Une aide exclusive par les armes françaises nous serait la plus agréable : la politique française n'a jamais été une politique rapace, l'actuelle mission française est la seule qui ne soit pas accompagnée de conseillers financiers.

« Il est cependant évident que nous ne pouvons compter que sur les Japonais et les Américains. Le parti commercial en Chine est pour ces derniers, d'abord parce que les financiers américains abordent plus facilement des transactions avec les nôtres, parce que les conditions dans lesquelles s'effectue l'intervention armée des Japonais permet aux trafiquants japonais des facilités considérables, et parce que l'armée japonaise appuie Séméonof, qui est peu populaire parmi nos mercantis.

« Quant à nous, qui nous plaçons exclusivement au point de vue patriotique, nous préférons l'aide japonaise. Le Japon a été absolument correct pendant la guerre. Sa politique est intéressée — comme la politique de tous les gouvernements qui se respectent — mais claire et lucide. Cette intervention américaine, montée comme une affaire, nous effraye : la Croix-Rouge en avant, puis une aide généreuse en vêtements, mais seulement aux fonctionnaires du chemin de fer, dont les États-Unis veulent s'emparer, ensuite ces soldats qui répandent partout des proclamations, offrant d'aider nos citoyens à fonder une république comme la leur (sans

demander si celle-là nous conviendrait), tout cela nous semble inquiétant. Pour tous les deux, Américains et Japonais, le caractère national est trop éloigné du nôtre pour que nous nous sentions tout à fait à l'aise avec eux. Nous sommes des alliés de la France et de l'Angleterre, non seulement au point de vue militaire, mais parce que nos civilisations se ressemblent. Nous n'avons rien à apprendre de l'Amérique ou de l'Australie, civilisations si incomplètes, ou du Japon, civilisation profonde mais différente de la nôtre. Mais nous croyons que nous pourrions trouver facilement un terrain d'entente avec le Japon. Nos militaires admirent les leurs à tel point que notre défaite n'a laissé aucun amer souvenir chez ceux qui se sont battus contre eux en 1904. Leurs troupes se conduisent partout d'une façon excellente. Il y a très peu de cas d'inconduite chez les soldats, et les officiers ne participent pas au commerce éhonté auquel se livrent la plupart des officiers russes et étrangers. »

CHAPITRE II

VICTOIRES DE L'ARMÉE SIBÉRIENNE

Après de courts séjours à Tchita, Irkoutsk et Omsk, je me rendis au front. Ce fut surtout par les armes que le sort du nouveau gouvernement allait être décidé. Je ne m'attardai pas dans les états-majors, souvent mal informés, et pour qui la valeur combative des unités restait un facteur mystérieux. Je ne pus voir clair que parmi les troupes.

J'arrivai à Tchéliabinsk, siège de l'état-major de l'armée de l'Ouest ⁽¹⁾, quelques jours après la prise d'Oufa (13 mars). Le général Khangine, artilleur émérite, et son état-major étaient pleins d'espoir. L'arrivée des missions alliées, la distribution de nombreuses mitrailleuses (400 dans la seule armée Khangine) et de canons par la mission française, l'annonce d'ailleurs erronée d'une intervention militaire des Alliés, la certitude que le monde entier suivait le cours des événements en Sibérie, fouettaient l'énergie. Et puis, ni Koltchak ni ses généraux n'étaient encore grisés par des succès. Dans ce pays, où l'optimisme est toujours un danger, l'incertitude au sujet des forces ennemies, l'inquiétude devant la bataille qu'on venait de hasarder, stimulaient encore au travail.

En somme, le centre de gravité de toute cette guerre civile ne se trouvait nullement en arrière, chez l'état-major qui exagérât son importance, il était situé dans certaines unités

(1) Il y a trois armées : l'armée de Sibérie, général Gaïda à Iékatérinbourg; l'armée de l'Ouest, général Khangine, à Tchéliabinsk, et l'armée Doutof.

de choc qui allaient partout facilement décider de l'issue des combats, si elles voulaient bien se battre.

Pour bien comprendre la situation au front, à cette époque de l'année, il faut se représenter toute la région que couvraient les hostilités, comme couverte de trois pieds de neige (jusqu'à dix pieds sur certaines pentes), en dehors des routes. Très peu de skieurs. Tous les mouvements se font donc par les chemins et les sentiers. Aucune retraite n'est possible, si l'ennemi a réussi à se glisser entre un détachement avancé et sa base. Tous les calculs chez ces troupes gélatineuses sont donc régis par la crainte de l'encercllement ⁽¹⁾. On sent chaque armée presque toujours prête à céder, et la plus petite masse de manœuvre, bien conduite, peut apporter la victoire.

L'armée Khangine dispose de deux remarquables unités « de choc » : la « division de tirailleurs d'Oufa » sous le colonel Kosmine, et la « brigade Igevski » sous le colonel Moltchanof ⁽²⁾. Avant de les faire marcher, l'état-major Khangine en divulguait en quelque sorte le secret, en faisant répandre par ses espions à Oufa, que l'armée « blanche » allait tourner Oufa pour faire toute l'armée d'occupation prisonnière. Les commissaires rouges étaient même obligés de rassurer leurs troupes dans un journal d'Oufa du 20 février, mais le coup était porté.

Quand la « division Kosmine » perça le front ennemi dans la direction de Birsk, deux bataillons ennemis se joignirent à elle et se battirent par la suite contre leurs anciens camarades. Cinq détachements rouges, envoyés pour entraver son avance sur Oufa, furent facilement défaits : il suffisait d'attaquer avec force et décision. Les pertes furent peu nombreuses. Oufa fut évacué dans un tel désordre que la garnison de Sler-

(1) La guerre changera de caractère par la fonte des neiges, qui rendra au front son immense longueur.

(2) Cette belle troupe fut composée d'ouvriers de l'usine Igevsky, particulièrement acharnés contre les soviétiques. Les femmes accompagnaient leurs maris aux combats, transportaient les munitions, soignaient les blessés. On les utilisait toujours aux endroits de résistance maxima (contre les Magyars, les Chinois, les détachements de communistes).

Ilamak n'en fut même pas avertie. Un commissaire israélite, envoyé à l'état-major d'Oufa, croyant voyager en sécurité sur la chaussée, fut pris par des cosaques qui le mirent en pièces. L'avance décisive de la division Kosmine avait été accompagnée par le capitaine François de la mission française. Je l'avais connu à Rostof.

Note sur l'armée soviétique en Sibérie

I

Chaque « division » compte 3 brigades, à 3 régiments, à 3 bataillons, à 3 compagnies, à 3 sections (vzvod), à 3 oddiéniés.

Chaque chef de régiment dispose d'une compagnie de mitrailleuses (8 pièces), chaque chef de bataillon d'un « komando » de mitrailleuses (6 pièces), chaque chef de compagnie d'une section de mitrailleuses (2 mitrailleuses). Chaque régiment compte ainsi nominale-ment 44 mitrailleuses.

Une compagnie compte normalement 150 hommes, un régiment entre 1.200 et 1.300, une division a 10.500 baïonnettes.

Par division, une brigade d'artillerie à 3 « divisions » d'artillerie, à 3 batteries, à 4 pièces. Chaque chef de régiment a une batterie à sa disposition. Le chef de chaque brigade d'artillerie ne donne à ses batteries que des ordres techniques.

Chaque division dispose d'une division de pièces lourdes, à 3 batteries, à 4 pièces. Nominale-ment, chaque division compte 2 batteries de canons anti-aéroplanes, et 2 détachements d'aviateurs.

II

La guerre est organisée par le *Comité Supérieur Révolutionnaire de la Guerre*, sur trois fronts :

Front Ouest : contre Polonais et Lettons ;

Front Est : contre l'armée sibérienne ;

Front Sud : contre l'Ukraine, le Dou, Dénikine.

Le chef d'état-major au G.Q.G. est le colonel Kostiaïef.

III

Le front sibérien est gardé par cinq armées. Chaque commandant technique est secondé par des membres du Comité Supérieur Révolutionnaire de Guerre, qui ont droit de *вето*. J'ajoute à certains noms d'officiers tsaristes la mention : « forcé » (à la collaboration avec les bolchevistes), sans pouvoir en garantir l'exactitude.

Le groupe d'armée en Sibérie est commandé par le colonel *Kaménef* (*forcé*) ; chef d'état-major, capitaine *Kolioukojsky* (*forcé*) ; membres du C.S.R.G., *Chmilga* et *Mikhanochine*.

3^e armée devant Perm (29^e, 30^e et moitié de la 7^e divisia) : commandant *Lachévitch* ; chef d'état-major, capitaine *Aïafouzof* (*forcé*), membre du C.S.R.G., le cosaque *Trifonof*.

2^e armée devant Krasno-Oufinsk (28^e, 5^e divisia d'Ouralak et moitié de la 7^e) : commandant général *Khorine* (*forcé*) ⁽¹⁾ ; chef d'état-major, colonel *Afanasiéf* (*forcé*) ; chef du bureau des opérations, général *Smblad* (*forcé*) ⁽²⁾ ; membres de C.S.R.G., professeurs *Steinberg* et *Solovief*, tous deux Israélites.

5^e armée devant Oufa (26^e et 27^e divisia) : commandant *Blumberg*, 23 ans, Israélite ; chef d'état-major, colonel *Iérmoline* (*forcé*) ; membres du C.S.R.G., *Mikhaïlof*, *Smirnof*.

1^{re} armée devant Orenbourg (24^e et 1^{re} divisia de Penza) : commandant, praporchtchik *Gaï* ; membre du C.S.R.G., *Berzine*, ancien commandant de la 3^e armée, mais déposé après les défaites de *Kouchno* et *Perm*.

4^e armée devant Ouralak (25^e divisia) : commandant *Antonof* ; membres du C.S.R.G., *Lindof* et *Maïolof*, tous deux tués par les cosaques lors d'un assaut sans lendemain.

Les cinq armées comptent entre 120 et 140.000 baïonnettes avec 200 canons.

I. — OÜFA.

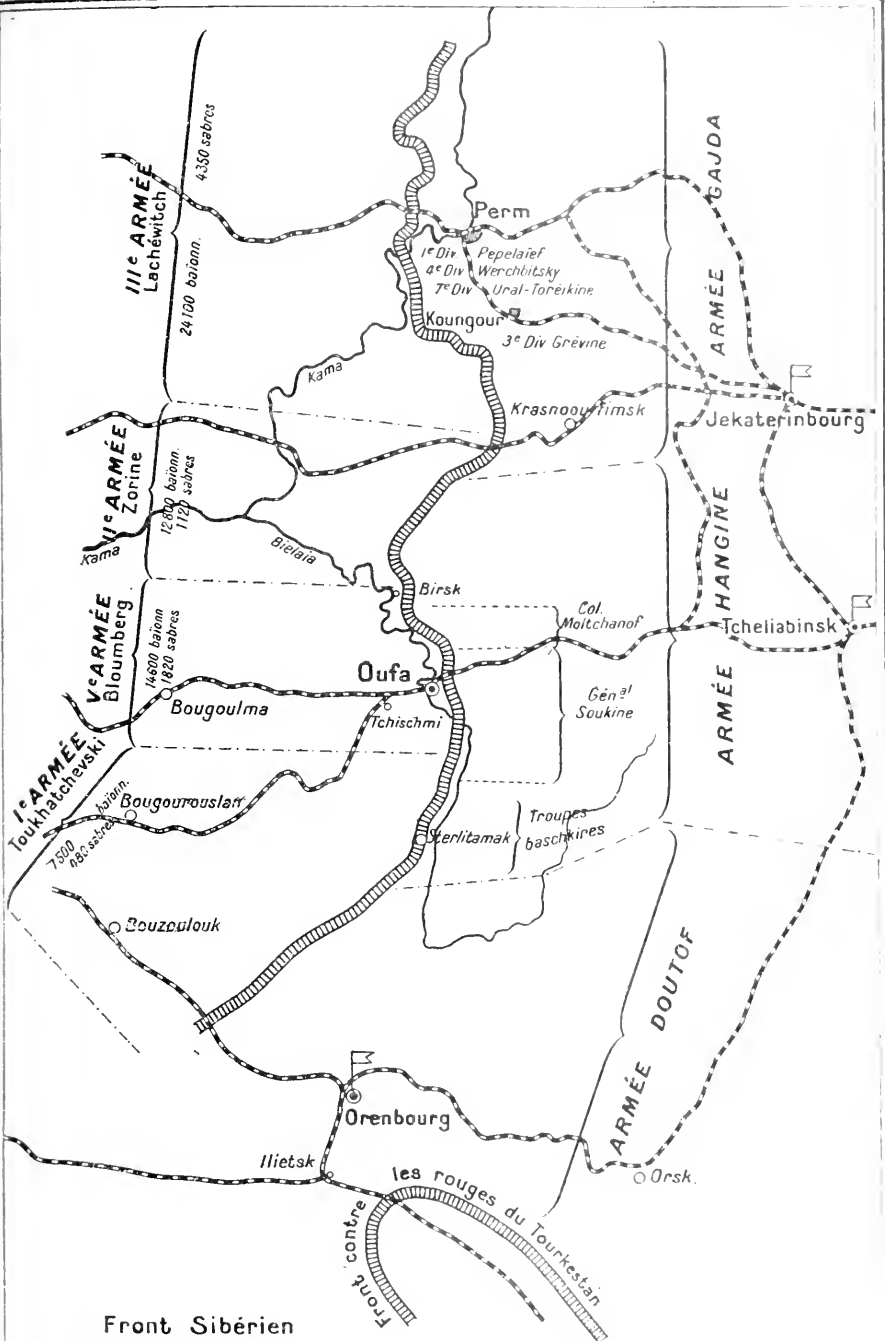
Oufa, le 28 mars 1919.

LA rive Sud de la rivière l'Oufa s'élève ici brusquement, en formant une colline, au sommet large, aux pentes raides, qui rompt d'une façon inattendue la monotonie d'un paysage qui continue les plaines infinies de Russie. En haut, Oufa, avec son rayonnement de tours dorées et de clochers verts, son monastère, les riantes couleurs des toits, et le fleuve, source de vie pour les habitants, évoque l'étonnante image des grandes villes russes et surtout la vision de l'immortelle cité des antiques pèlerinages, Kief, couronnée de cyprès, que reflètent les eaux rapides du Dnièpr.

Mais, en remontant les escaliers et les routes escarpées vers la ville, on perd cette impression de beauté et de félicité.

(1) A commandé pendant la grande guerre deux brigades au front allemand.

(2) Ancien commandant de C.A.



Front Sibérien
 lors de la relève des Tchéco-Slovaques
 10 Janvier 1919

--- Chemins de fer

Echelle 1:500,000
 0 50 100 150

Editeur: Guillaud

Dans ce chef-lieu de gouvernement, naguère prospère et animé d'une agréable culture provinciale, les rues sont vides, les familles dispersées, la vie est rabaissée à l'état de barbarie par la plus terrible des guerres civiles. On ne voit que paysans et de rares ouvriers. Les autres ont suivi l'armée rouge en fuite.

Les bonnes maisons bourgeoises, en bois, et toutes couvertes, à la mode sibérienne, de décorations sur poutres et planches, travaillées à jour, sont maintenant délaissées et en désordre. On s'attendait toutefois, dans une guerre qui sévit si atrocement contre les personnes, à plus de traces d'incendies et de dévastations. Mais cette guerre se distingue de toutes les autres en ceci : qu'elle est menée parmi une population qui, de plus en plus neutre, s'écarte du conflit, et que les deux partis veulent gagner à leur cause. En perdant une ville, chacun des partis prononce hautement l'espoir de la reprendre et de revenir y vivre. Tant qu'ils espèrent encore réoccuper la Sibérie, qu'ils réclament intégralement pour eux, les bolcheviks, en quittant ces territoires, s'y conduisent comme chez eux.

Ils n'ont pas observé les mêmes ménagements à l'égard des sujets qu'ils revendiquent. Pendant les deux mois et demi que le régime bolcheviste a pesé sur la malheureuse ville, le nombre d'exécutions a atteint un chiffre entre 1.200 et 1.300. Il est facile de recueillir les témoignages les plus complets sur les meurtres d'hommes, de femmes, d'enfants.

Une dame Charoykina avait exprimé, en cercle intime, son contentement quand les troupes de Koltchak approchaient. Dénoncée et accusée de « sentiments bourgeois », elle a été fusillée dans la nuit.

Un certain Pountakof, adolescent de seize ans, avait ramassé des proclamations imprimées, que d'intrépides cosaques avaient jetées aux habitants d'un faubourg de la ville. Dénoncé par des camarades, auxquels il avait distribué quelques feuilles, il a été condamné par un tribunal révo-

lutionnaire. Ses parents, en pleurant, me décrivent son pauvre cadavre, dont la tête fut percée de multiples coups de baïonnette.

Pour « épurer » les faubourgs, les gardes rouges jouaient souvent la comédie suivante : ils entraient d'une façon mystérieuse chez les habitants et demandaient logis, en disant : « Nous sommes des blancs ! » Si l'hôte répondait : « Dieu soit loué ! », on le fusillait.

Ces massacres ne sont pas l'œuvre de l'armée rouge, qui est une armée de mobilisés, mais d'équipes spéciales d'étrangers (Chinois, Lettons, Austro-Allemands, etc.) sous les ordres de commissaires pleins de rancune contre la bourgeoisie. A Oufa, ce fut surtout une Israélite, appartenant à l'entourage du commandant Komrakof, qui se distingua par son acharnement. Chaque matin, elle se rendait à la prison soviétique et demandait au commissaire-geôlier :

— Est-ce qu'il y a des oies aujourd'hui ? »

S'il y avait des oies à tuer, cette femme, encore jeune, universitaire, prenait rang au peloton d'exécution, en épaulant son fusil comme les autres.

Il ressort de tous mes renseignements que l'élément israélite a été fortement représenté parmi les commissaires. Ici, comme partout ailleurs en Russie, les Israélites protègent leur religion, même s'ils affichent publiquement leur apostasie. D'autre part, il est jugé mauvais ton parmi les orthodoxes de s'avouer orthodoxes. Exprimer la plus légère méfiance à l'égard d'un commissaire juif expose le critique à être dénoncé comme « pogromtchik » ou même « tchernosotniets ». Ce délit, inventé par la propagande judéo-bolcheviste dès le début de la dévolution, a de tous temps exposé le délinquant à être exécuté comme suspect de « sentiments contre-révolutionnaires ». L'outrage à l'égard des Israélites, que le régime protège — comme protestation contre l'ancienne société russe — et la fausse honte des croyants dont nulle autorité en Russie n'ose patronner le culte, renverse les bases de la vie religieuse. Les

commissaires fermaient à Oufa (et ailleurs) leurs bureaux un jour par semaine, et ce fut le samedi. La signature de commissaires israélites figure sur des brochures officielles et des articles de journaux soviétiques, où j'ai lu l'avis aux gardes rouges de ne pas tolérer que les prêtres portassent en public la croix de la « riassa » (soutane). Jamais de propagande contre les synagogues. Nulle part, aucune synagogue n'a été souillée. On punirait de mort le pogromtchik qui oserait commettre un sacrilège dans une synagogue. Mais je vois dans l'église des casernes les clous que les gardes rouges ont enfoncés dans le nez du Christ et de la Sainte Vierge, pour y suspendre leurs casquettes. Dans la chapelle de l'école de l'église Iéparkhalnaïa, les gardes rouges ont commis des orgies bestiales. Sur une église, dont je ne me rappelle pas le nom, la croix au-dessus du toit a été remplacée par l'étoile à cinq pointes.

Je trouve quelques officiers supérieurs — entre autres le général commandant la garnison — logés chez des commerçants israélites, et vivant en bons termes avec eux. Après que ces derniers ont fait de bonnes affaires avec leurs camarades rouges, on les utilise pour leur faire dénoncer les bolcheviks et anciens amis attardés en ville, ce qu'ils font avec un louable empressement. Peut-être profite-t-on aussi de leur expérience mercantile. Ils font ainsi oublier leurs anciennes complicités et survivent — en s'engraissant toujours — aux régimes consécutifs.

2. — UN NOUVEL ACCESSOIRE DE L'ARMÉE : LE PODVODCHIK.

PRAPORCHTCHIKS RUSSES.

Kamykli, le 1^{er} avril 1919.

Le matin, à 10 heures, je pars d'Oufa, seul en traîneau. La grande chaussée vers Sterlitamak descend rapidement de la ville en haut, vers la plaine, couverte de deux à trois pieds de neige. Je me trouve bientôt dans un immense désert

de neige, mal protégé contre une violente bise de 10 degrés par les rares platanes qui bordent la route. Aucune maison, La solitude n'est interrompue que rarement par quelques convois : du foin, de la farine. Mais sur ce chemin désert, je me sens en sûreté, en pleine guerre civile : la population ne prend aucune part aux hostilités. Il y a deux armées qui se battent, voilà tout.

Le vent augmente en violence dans cette immense plaine d'Oufa et d'Orenbourg, qui est fameuse pour ses terribles hivers. Dans les traîneaux de fourrage, les soldats sont couchés, la tête complètement enfouie dans le foin. Des paysans passent rapidement, sur des chevaux sans selle. Je les interroge. Ils avaient été mobilisés par les rouges, avec chevaux et traîneaux. Il ont profité des désordres de la retraite pour déguerpir en abandonnant les traîneaux.

A côté de la route quelques cadavres que personne ne songe à enterrer. Un groupe de nos soldats les regarde avec curiosité : ce sont peut-être d'anciens compagnons d'armes qu'on avait quittés pour suspendre la guerre contre l'étranger et qu'on retrouve ici dans une guerre entre frères. Les corbeaux ont élargi les blessures faites à la baïonnette ; la tête de l'un d'eux a presque déjà disparu.

A Kamyehli, je m'arrête à un commandement d'étape. Trois sous-lieutenants y sont occupés à assurer le départ des provisions pour le front. A chaque instant, ils envoient un soldat appeler le « starost », le maire.

— Starost, tout de suite dix traîneaux pour un transport de cartouches à Tolbasy ! »

Le vieux répond : « J'obéis ! », et court immédiatement les chercher. A mesure que les transports arrivent de l'arrière — mais ils arrivent rarement — le village livre traîneaux avec chevaux et conducteurs pour les convoier aux régiments, sans que personne y mette un obstacle.

La contrainte que l'ancien régime imposait aux villages, toujours obligés à des services gratuits, est mille fois surpassée

par la tyrannie des rouges qui à la dureté militaire ajoutent je ne sais quelle goujaterie de soldats débandés. Un des bienfaits de la révolution les mieux appréciés de la classe rurale fut sa libération des charges militaires: Après avoir rendu les jeunes classes au travail agricole, les bolcheviks non seulement les ont reprises, mais ils mobilisent les pères de famille, parmi lesquels des vieillards, pour les transports; ils les emmènent avec eux loin de leurs foyers, souvent dans d'autres gouvernements, et les exposent fréquemment au feu de l'adversaire.

L'armée sibérienne apporte plus de sagesse dans ses réquisitions et se fait suivre d'un train peut-être unique dans les annales militaires. Les « *podvódechiki* » (de *podroda*, voiture de transport) font le transport nécessaire jusqu'au prochain village — généralement sur une distance de 20 à 25 kilomètres — où ils retournent après avoir remis les effets militaires à d'autres paysans. Il y a donc toujours sur les routes un va-et-vient de traîneaux chargés montant vers le front et de traîneaux vides rentrant chez eux.

Après une année de liberté absolue et une autre année de tyrannie intolérable, compliquée de vols et tracasseries, le paysan est content d'un arrangement, qui ne l'éloigne de sa ferme que pour un ou deux jours, qui ne le sépare pas de sa monture, et qui lui en assure (à part un maigre payement — 5 roubles par jour) la disposition entière, dès que les armées sibériennes avancent.

Les militaires sont contents aussi: on trouve toujours des traîneaux pour les services d'étapes, et on dispose — en éventualité de retraite — selon le même échelonnement, de chevaux frais et dispos.

Vers le soir, le vent est chargé de neige. Des tourbillons de gros flocons aveuglent gens et chevaux. Je préfère passer la nuit chez les trois *praporchitchiks*, très jeunes, étudiants, mobilisés par le gouvernement d'Omsk après avoir fait déjà sur l'autre front la guerre contre l'ennemi national.

Ils appartiennent, comme la plupart de leurs camarades, à la bourgeoisie moyenne et petite, mobilisés et partant en guerre, non sans regrets. Peu enthousiastes et ne cherchant pas les brillants sacrifices, ils ne posent pas — comme nombre de volontaires — des conditions à leur concours. Ce sont les officiers dont la nouvelle Russie a besoin. L'« intelligentsia » contribue pour une trop petite partie aux détachements de volontaires. Mais, forcés à se battre, ces jeunes bourgeois se résignent vite, et s'abandonnent à la tâche imposée. Ils vont à la guerre, comme les bons pions qu'ils sont, exécutent avec zèle quoique sans grande expérience, le travail que leur imposent des chefs impatientes et railleurs.

L'officier ancien régime exaspère parfois par sa raideur, sa morgue ou une inconciliable hauteur un soldat revenu aux devoirs militaires, mais demandant de légères concessions à sa dignité passagère. Ces praporchtchiks ont envers le soldat jeune et de bonne volonté, tout comme eux-mêmes, un ton sans dureté qui n'exclut pas le prestige.

Ces jeunes officiers sont pauvrement vêtus, presque en haillons, et manquent de toutes les commodités dont regorge l'arrière. On ne voit d'ailleurs les beaux uniformes, les manteaux, dolmans, bonnets en couleurs éclatantes, les sabres richement décorés, qu'à Omsk, Irkontsk, Tchita, Kharbine, Vladivostok, où les officiers ancien régime qui se disent ruinés par la révolution, étonnent et épatent le public par leurs largesses. Ici, dans l'armée combattante, on ne trouve ni tabac, ni sucre, ni café, ni même de farine, quoique les intendances du C. A. et de l'armée en disposent. On ne profite des provisions qu'en arrière, hors de portée de la voix du canon.

Mes jeunes amis — l'aîné a vingt ans — apportent dans leur nouvelle vie les habitudes de leurs familles. L'un d'eux joue admirablement du violoncelle ; je trouve chez l'habitant un vieux violon, et nous organisons le soir un petit concert. Au dehors hurle un ouragan déchaîné. Par toutes les ouver-

tures des portes et fenêtres, aux coins du poêle et d'une armoire monumentale, apparaissent des têtes de soldats et paysans, et les figures souriantes de femmes tatars, tout étonnées de se trouver en présence de Bach et de Corelli. Pendant que je joue, un petit veau furette mes bottes avec une douce insistance, et une oie essaye d'en démolir les agrafes. Et dans cette classique et bienheureuse atmosphère de Noël, les instruments chantent des adagios italiens et de traînantes mélodies slaves.

3. — GUERRE DE SURPRISES.

Békétova, le 2 avril 1919.

Aujourd'hui la tempête continue, véhémence, chassant de grands nuages de neige et de grêle à travers la blanche immensité. On me fournit des chevaux, et, suivi de mon ordonnance et d'un traîneau avec mes valises, je me jette dans l'orage. Sur toute cette large chaussée d'Oufa à Sterlitamak, bordée de bouleaux séculaires, il n'y a qu'une seule ornière que, depuis de longs mois, tour à tour, rouges et blancs utilisent. Dès que je la quitte pour dépasser le lent contège des podvodchiki, mon cheval s'enfonce dans une neige de deux ou trois pieds, molle sous une légère surface plus dure.

Seize kilomètres plus loin, je m'arrête, à Beketova, prendre haleine dans la maison du prêtre, où, très hospitalièrement, on nous prépare le samovar et le pain. J'y rencontre l'artilleur S... qui, au moment le plus critique de l'avance des rouges, il y a une semaine, a perdu ses canons. Voici le récit qu'il me fait :

— Désireux d'effacer l'impression énorme que la reprise d'Oufa par l'armée sibérienne avait faite sur la nation, le commandant de la 5^e armée soviétique avait entassé des forces importantes devant la seule ville d'Oufa : 8.000 baïonnettes avec 120 mitrailleuses et 21 canons. Le 3^e régiment international et le 3^e régiment soviétique figuraient parmi les troupes

de choc qui, en trois jours, devaient ramener les rouges à Oufa.

« Le 27 mars, Békétova était occupé par deux bataillons du 45^e régiment sibérien. L'ennemi pouvant surgir de n'importe quelle direction, dans cette guerre sans front, la petite garnison ramena ses deux canons à côté des mitrailleuses, au sommet de la colline qu'elle occupait, creusa des tranchées à l'Ouest, au Sud et à l'Est, et posa dans les vallées environnantes des sentinelles.

« Avertie de l'approche des ennemis, la garnison veilla toute la nuit, mais vers l'aube, qui s'annonça à travers un fort brouillard, tous les hommes s'endormirent avec une incroyable insouciance. A 6 heures, les rouges se trouvèrent au milieu du village, sans avoir tiré un coup de feu. Un chef de bataillon fut achevé dans son lit, l'autre grièvement blessé. Les artilleurs tirèrent, d'un mouvement instinctif, trois coups. Le lieutenant S... essaya de retirer les pièces de fermeture de ses canons, mais les rouges attaquèrent à la baïonnette. Le même brouillard qui avait favorisé la surprise permit à un petit nombre d'officiers et de soldats d'échapper. »

Un paysan qu'on m'amène confirme que le lieutenant Lochkine, gravement blessé à la poitrine, fut porté dans sa maison, où les rouges l'étendirent par terre, en le couvrant d'injures. Quand il demanda à boire, un soldat lui versa de l'eau bouillante dans la bouche. L'officier poussa un cri terrible. Personne ne peut me dire ce qu'il est ensuite devenu.

4. — UN GÉNÉRAL LETTON. — LES LETTONS PENDANT LA RÉVOLUTION. — GUERRE DE BATAILLONS.

Bouzoviazi, le 2 avril 1919.

Vers l'après-midi, après de passagères clartés, l'horizon disparaît. La tempête redouble en violence. Des cosaques me dépassent, debout sur les étriers, courbés sur le cou de leurs montures, pressés de trouver le gîte espéré. Dans les traî-

neaux que je dépasse, paysans et soldats m'étonnent par leurs faces immobiles et flegmatiques.

A la tombée de la nuit, j'arrive à Bouzoviazzi, village tatare. Rien que de sordides petites cabanes, rangées sans ordre autour du médzjid et de l'école musulmane. Le général Banguerski, commandant la 12^e division, me reçoit dans une petite pièce de l'école.

Il est Letton, de haute stature, issu du peuple. De ses trois frères, soldats dans l'armée russe, deux ont été tués à l'ennemi. Après avoir reçu sa première éducation dans un village sur la rive baltique, il a réussi à être admis à l'Académie du G. E. M. à Petrograd, dont il est sorti avec un beau numéro. N'appartenant pas à un clan privilégié, il est resté profondément attaché à l'armée combattante, dans laquelle il est ancré par sa bravoure reconnue, par ses dispositions envers les nouveaux soldats, par la part qu'il prend aux privations et dangers de la vie au front.

Sa double popularité l'avait en quelque sorte désigné comme porte-parole du front entier, quand il demanda, en novembre 1918, à Perm, au ministre de la guerre Koltchak, au cours d'un banquet monstre, de mettre fin à l'anarchie politique qui sévissait en Sibérie, et de prononcer sa dictature. Ce ne fut pas le parti monarchiste qui exigea le règne du sabre. Tous les officiers le réclamèrent, au nom de l'ordre. Koltchak ne sut pas immédiatement répondre au toast que le républicain Banguersky lui porta, mais l'armée s'était prononcée contre les doctrines socialistes-révolutionnaires, comme toute armée saine l'aurait fait. Le coup d'État sortait d'en bas (1).

(1) La conduite des régiments lettons pendant la seconde révolution a étonné Russes et étrangers. Voici l'explication : l'ancien régime n'avait jamais osé mobiliser les populations lettones, dont les sentiments antirusse étaient notoires. En 1915, le capitaine Banguersky proposa d'utiliser la haine des Lettons contre les Allemands. En effet, les premiers ont, de tous temps, difficilement supporté le joug féodal des barons baltiques. Des faits comme le suivant continuent à vivre dans l'imagination de ces paysans farouches et intelligents. Pendant la révolution de 1905, un propriétaire balte tua 45 paysans lettons



Oufa. Prisonniers rouges, après échange de leurs uniformes contre les nôtres.



Au fond, le clocher de l'église de Sterlitamak. Ceux qui sont les premiers entrés dans la ville : le praporetchik Borissouf, l'Autem, le praporetchik Lebedef, deux sous-officiers; au milieu, l'ammônier du 45^e régiment.

La guerre sibérienne est menée par des forces restreintes — 140 à 150.000 chez les rouges — sur un front d'à peu près 900 kilomètres. Il ne pourrait donc être question d'entretenir un front continu. Dans ces gouvernements, où pendant de terribles hivers de six mois, les neiges s'accumulent sur de

qui voulurent entrer chez lui, et fut ensuite protégé contre les vengeances de la populace par la police russe.

Le capitaine Banguerski proposa de ramasser de partout les Lettons affectés aux services des ambulances, du télégraphe, des bureaux d'état-major, etc. Le G.Q.G. accepta son plan. En juillet 1916, 8 bataillons étaient organisés, dont Banguerski commanda le premier et le capitaine Watséties, breveté d'état-major comme lui, et son adversaire, le deuxième. Watséties méditait l'organisation des Lettons en régiments, divisions, en un C.A. Banguerski était d'opinion qu'il fallait se limiter à la formation de petites unités de choc, et n'utiliser les éminentes qualités guerrières de cette race, dont les sympathies nationales sont si peu sûres, que pour de petits coups très osés. Ces bataillons lettons furent particulièrement haïs des Allemands, et ni d'un côté, ni de l'autre, on ne se donnait quartier.

Quand la paix de Brest-Litovsk entra en vigueur, les Lettons eurent le choix de se rendre à l'armée allemande, ou de se retirer en Russie avec l'armée débandée. L'armée allemande ayant commencé à servir la politique des barons baltes par de sanglantes représailles parmi les paysans lettons, les bataillons que Banguerski avait formés suivirent les rouges et tombèrent lentement sous l'influence des meneurs bolchevistes, qui leur promirent la rentrée dans leur pays, et les comblèrent d'argent et de privilèges.

Watséties montra beaucoup de souplesse pendant la révolution. Ayant fait des offres à Kérenski, quand celui-ci arriva au pouvoir, il proposa sa collaboration à Trotsky dès le mois d'octobre 1917, et en devint la main droite. Toute la récente organisation des armées soviétiques est son œuvre. Il est juste d'ajouter que la plupart des officiers lettons ont refusé de suivre son exemple. Le mouvement contre-révolutionnaire à Moscou, en juin 1918, comptait 1.825 officiers russes et 400 officiers lettons qui s'étaient désolidarisés de leurs soldats. Une indiscretion livra le secret au fameux géant Mouralof, qui réussit à en arrêter 125, qui furent fusillés.

Pendant longtemps les troupes lettonnes ont été l'unique appui des commissaires de Moscou, et c'est un fait curieux que, ennemis des Allemands à Riga, les Lettons ont été leurs alliés à Moscou, sans y gagner le moindre droit à des ménagements, s'ils rentraient dans leurs foyers.

Je les ai vus deux fois. D'abord à Tikhoriëtkaïa au Caucase, en avril 1918, où on les avait envoyés sous Watséties pour en finir avec les Kornilovtzi. Ils faisaient bonne impression parmi les inqualifiables troupes bolchevistes. La seconde fois, ils m'arrêtèrent au Kremlin, en mai de la même année. Ces beaux gars s'y étaient installés en maîtres, faisant, sous le regard bienveillant des commissaires, exactement ce qu'ils voulaient, et protégeant, par la seule menace de leur présence, la tranquillité de Trotsky.

larges espaces, la guerre est limitée aux routes, en dehors desquelles la neige atteint une hauteur de deux à trois pieds dans les champs et jusqu'à douze pieds dans quelques vallées. Les forêts sont inaccessibles aux deux partis. Avances et retraites se font donc — si l'on exclut quelques petits détachements de skieurs — presque uniquement par les routes et sentiers, que la cavalerie ne peut sous aucun prétexte quitter.

La guerre emprunte à cette simplification des mouvements un caractère extrêmement curieux. Les forces se heurtent toujours sur les routes, dont la défense est relativement facile. Toute cette guerre se résume donc en des efforts pour isoler et entourer les détachements ennemis. Les cas sont rares, où ils réussissent, entourés, à se frayer, baïonnette au canon, un chemin à travers le cordon ennemi.

Il n'y a que les villages qui soient occupés. La colonne de manœuvre part donc, en suivant les sentiers, pour couper une garnison ennemie de l'arrière. Dès que l'adversaire flaire le danger, il envoie à son tour une colonne par un sentier perpendiculaire, pour couper la retraite à la première, qui est souvent obligée de rebrousser chemin.

Parfois aussi, de fortes colonnes ennemies partent simultanément des deux côtés, s'emparent d'une base de l'adversaire, et, revenant chez eux, après un succès vivement remporté, y sont reçus avec des salves de mitrailleuses. Ainsi le 46^e régiment sibérien, occupant Térégoulova, et le 231^e soviétiste, au village Adzitarova.

Ces attaques ne pourraient d'ailleurs réussir que si elles étaient exécutées avec célérité et entrain. On se figure aisément le caractère irrésistiblement comique et horriblement meurtrier de ce genre de manœuvres dans un pays où toutes les actions sont ralenties par l'apathie et l'obstination.

5. — BACHKIRS NEUTRES. — UNE ARMÉE DE PROLÉTAIRES EN VOITURES. — ON NE SERA APPROVISIONNÉ QUE PAR L'ENNEMI.

Tolbasy, le 3 avril.

Après avoir passé la nuit chez le maître d'école tatar au

village Bouzoviaz, j'ai longuement causé avec lui pendant que je me rasais sans miroir, en multipliant les mouvements de mon rasoir, que femmes et enfants, tassés devant l'ouverture de la porte, suivaient avec des « Ah » et des « Oh » d'un effroi sincère et amusant.

Le chef de la famille m'assure que la population musulmane est contente du départ des rouges et de notre arrivée, sans toutefois vouloir prendre une part active dans la guerre civile. C'est une autre race, avant-poste de la Mongolie et du Caucase, se désintéressant de conflits entre Russes. Ce sont d'ailleurs des paysans, ressemblant peu aux montagnards caucasiens, leurs frères, mais ayant conservé les appétits des anciennes invasions guerrières.

Gens alertes, mais peu robustes, au teint basané, aux yeux vifs, ils sont sérieusement attachés à leur religion et aux anciens usages. Ils ne désirent que vivre modestement dans le cercle étroit de la vie communale. Les femmes, peu jolies, marchent le visage découvert, mais ont une attitude pleine de réserve et de dignité. Les cabanes sont, à l'exception de celles du prêtre et du maître d'école, pauvres et mal entretenues. Nous nous trouvons parmi une race vaincue et repoussée jusqu'aux confins de la civilisation chrétienne.

Ils prétendent s'être soumis aux exigences des rouges, parce qu'ils en étaient bousculés. Mais si nous leur parlons d'une voix plus douce, ils essaieront de nous cacher leurs petites provisions, et nous n'obtiendrons rien. Il faut donc hausser la voix, les pousser par les épaules, puisqu'ils n'obéissent qu'à la force, et puisque l'arrière ne nous envoie rien du tout.

Nous partons tôt dans la matinée, le général Banguersky, son aide de camp et moi, couchés tout long dans des paniers d'osier, posés sur patins, qui sont ici le véhicule coutumier pendant l'hiver. Une escorte de cosaques nous protège contre une attaque toujours possible de la cavalerie ennemie.

La grande et ancienne chaussée d'Oufa à Sterlitamak, que nous utilisons, ne montre qu'une seule ornière au milieu, par

où les traîneaux et toute l'artillerie amie et ennemie ont passé. La route présente l'aspect d'une mer fouettée par une tempête, et dont un froid terrible et subit aurait coagulé les vagues. Les chevaux tirent difficilement nos traîneaux par d'énormes fosses, perpendiculaires à la chaussée, profondes parfois de plus d'un mètre, qui se succèdent sur des dizaines de kilomètres, sans interruption.

Le vent a cessé. A travers un brouillard qui se dissipe, un faible soleil jette des lueurs rouges sur la quadruple rangée de vieux bouleaux qui borde le chemin. D'énormes volées de corbeaux se lèvent à notre approche, des champs, où gisent les chairs sanglantes d'hommes et de chevaux. Seuls, les rares cadavres tout près de notre ornière, livides et durs comme pierre, ont, par le bruit continu des transports, échappé à leurs becs. Personne ne les enterre, mais je vois chaque fois des groupes de soldats qui ont arrêté leurs traîneaux pour les observer, froidement et en silence. Ce ne sont que des cadavres d'ennemis.

Nous nous arrêtons à Tolbasy, pour la nuit. Les affaires vont bien, mais notre situation n'est pas sans danger.

L'ennemi fuit par la chaussée, sur laquelle tous les villages avoisinants ont déversé leurs garnisons. Une ligne ininterrompue de traîneaux, longue de plusieurs dizaines de kilomètres, se meut, en panique, vers le Sud ⁽¹⁾. Notre division, la 12^e, les poursuit, le 45^e régiment sur la chaussée ; les autres, à notre droite et à gauche, les menacent d'encerclement. Les régiments 41 et 46, devançant le 45^e d'une dizaine de kilomètres, ont pris

⁽¹⁾ Oui, les soldats rouges, prolétaires et communistes, s'épargnent les fatigues de la marche, en se laissant transporter en traîneaux par les paysans. Calculé à 4 hommes par traîneau, cela fait, pour un régiment de 1.400 baïonnettes, et le reste, 450 traîneaux, auxquels il faut ajouter au moins 650 traîneaux pour provisions de toutes sortes, munitions, etc. Chaque régiment forme donc une immense procession de 1.100 transports, qui occupe l'unique route qu'elle peut suivre, sur une longueur de 10 kilomètres ou plus. Nos soldats, qui vont à pied. — tout comme nos officiers — ont ainsi l'avantage de la vitesse, étant moins encombrés.

à la baïonnette les villages qui leur avaient été désignés. Mais notre rapide avance nous a fait perdre la liaison avec nos voisins de gauche. Et évidemment, les rouges, qui se retirent devant ces derniers, pourraient nous jouer un mauvais tour, en nous tombant dans le dos, par des sentiers de traverse, que garde incomplètement notre régiment 47, qui a été réduit à un quart de son effectif par des combats antérieurs.

Mais nous supposons que des troupes qui se font transporter en traîneaux et se font suivre de si nombreux bagages ne pensent qu'à leur sécurité. La division rouge, qui se retire par la chaussée Arkhanguelski Zavod-Sterlitamak, est menacée par la 3^e brigade de cosaques d'Orenbourg, opérant de l'Est. Mais on ne peut généralement compter sur les cosaques, tant qu'ils ne flairent pas la défaite chez l'ennemi. Et les rouges, qui se retirent sans pertes considérables, ne peuvent encore être considérés comme battus.

Je passe la nuit dans une ferme tatare, avec trois officiers d'artillerie, qui ont fait la grande guerre. Après avoir fait enlever tous les lits et divans, qui sont infectés de vermine, nous nous sommes couchés sur la paille. Au milieu de la nuit, le téléphone résonne dans notre pièce. Le colonel Chlésinski, réveillé en sursaut, écoute les plaintes de deux batteries lourdes et de deux batteries légères (chacune de 2 pièces) que l'ennemi, supérieurement organisé, arrose avec abondance. Ayant reçu l'ordre de bombarder les positions ennemies dès l'aube, les artilleurs demandent des renforts immédiats en projectiles. Les batteries lourdes disposent, l'une de 35, l'autre de 10 obus, les batteries légères respectivement de 5 et de 10 obus. Le colonel Chlésinski, furieux de son impuissance, hurle dans l'appareil :

« Vous n'avez qu'à obéir aux ordres que le commandant du corps vous a donnés. Quant à moi, je ne puis rien vous envoyer. Je vous ordonne d'observer la plus stricte économie avec vos provisions ! Vous vous approvisionnerez demain chez l'ennemi ! »

Immédiatement après, il expédie au C.A. le téléphono-gramme suivant :

« Je vous propose de donner un ordre pour retirer immédiatement toutes les batteries du front, où elles sont en danger. Depuis plusieurs jours, nous ne recevons plus aucun projectile. »

Le fait est que les obus qui nous sont destinés se trouvent depuis six jours à Tcheshnakovka, et ne peuvent être transportés, faute de traîneaux. A Oufa, où habitent le général, directeur d'artillerie du 4^e C.A., avec ses aides de camp, etc., tous responsables de l'approvisionnement du front, les traîneaux ne manquent pas, mais il fait gai dans les cafés, on y trouve quantité de femmes faciles, on peut encore y mener — Dieu soit loué — une existence digne d'un gentilhomme, tandis que, dans ces villages de païens, il fait diablement froid, on s'y ennuie, et on s'y trouve parfois en danger.

Mes braves camarades, colonels Chlésinsky et Bek-Mamédof, se plaignent surtout de la pénurie d'obus, mais je n'ai eu aucune peine à constater que rien, ou à peu près, n'arrive de l'arrière, ni farine, ni surtout ces friandises qui rendent la dure vie au front supportable : café, sucre, tabac, etc. On se console déjà :

« Si nous parvenons à accélérer la fuite de l'ennemi, il sera bien obligé de rendre gorge. »

Et je commence à comprendre que cette armée, portée en avant par l'énergie des chefs et les excellentes qualités du soldat, mais presque isolée de l'arrière, se bat non seulement pour vaincre l'ennemi, mais aussi pour se ravitailler.

6. — SOLDATS SIBÉRIENS. — ENTRÉE A STERLITAMAK.

Sterlitamak, le 4 avril 1919.

La neige continue à tomber à gros flocons dans une très vague clarté du jour. Cavaliers, paysans tatares, soldats sibériens, et les traîneaux et canons, placés sur de longs patins, tout ce cortège d'hommes et de choses semble se mouvoir

comme sous la surface d'une eau transparente, où la lumière pénètre de tous les côtés à la fois.

A une distance de 6 kilomètres de la ville, je rejoins le chef du régiment, gesticulant dans un groupe d'officiers, sous un des bouleaux séculaires qui bordent la célèbre chaussée. Le 45^e se trouve seul sur la route. A droite le bruit du canon : les rouges résistent devant la route vers Samara, qu'on veut leur couper. A gauche, rien. Une reconnaissance, pour retrouver la liaison avec le 47^e, faiblement menée, n'a pas eu de résultat. Devant nous, sur la même route que l'ennemi ne pourra quitter, d'importantes forces qu'il faudra bousculer, si elles ne se retirent pas, car il faut occuper Sterlitamak cette nuit.

Je regarde attentivement les soldats qui se rassemblent autour de nous. Ce sont les jeunes classes, gamins de 18 à 20 ans, dans lesquels la révolution n'a pas encore tué toute obéissance. Ils ont fait de rudes marches pendant quatre jours, dans une neige profonde, pauvrement vêtus et nourris, se trouvant au feu deux ou trois fois par jour, et n'ayant eu pour dormir que trois heures chaque nuit. Je vois parmi eux des garçons maigres, aux yeux écarquillés de fatigue, presque des enfants qui font pitié, puisqu'ils n'ont pas la consolation d'être partis comme volontaires. Mais ils sont d'une race accoutumée à toutes les duretés de la vie, aux terribles froids qu'aucun autre soldat au monde ne supporterait pendant six mois consécutifs, qui, enfants encore, dans les immenses solitudes de Sibérie, ont pu s'attendre à devoir s'engager, armés seulement de haches, des combats avec des loups et des ours affamés. On n'a pas eu le temps — placé devant une armée nombreuse, et ne manquant de rien, — d'exercer ces jeunes soldats, d'aguerrir leurs corps contre les fatigues de la vie militaire. L'arrière s'enrichit à leurs dépens, leur volant jusqu'aux couvertures et bottes, les laissant sans médicaments, sans armes suffisantes, sans munitions, sans les douceurs qui consolent les soldats des autres armées.

Mais ils sont soutenus par une discipline que je trouve excellente, obéissant à de jeunes officiers sans arrogance qu'ils

comprennent, soutenus par leur classe à laquelle le régime bolcheviste répugne profondément, et par les villages qui les reçoivent en sauveurs. Ils sont soutenus aussi par la victoire, par les preuves du désarroi chez les rouges, et enfin par ce mélange de camaraderie et d'orgueil militaire, qui — déjà — constitue l'âme du régiment. Ils sont les cadets de ces soldats russes, qu'on envoyait au feu, en 1914 et 1915, sans fusils, sans préparation d'artillerie, en masses denses que fauchaient les mitrailleuses allemandes, ces braves qui étonnaient l'étranger par leur douceur et leur enthousiasme, ces incomparables soldats russes — que l'histoire ne reverra plus.

Deux bataillons du 45^e restent en place ; le premier, commandé par le capitaine Sédich — que j'accompagne — avance. Sédich range ses 200 hommes (certaine compagnie ne compte que 43 soldats) en deux lignes perpendiculaires à la chaussée. Plusieurs soldats se mettent à creuser dans la neige dure de petites tranchées, d'où il faut les chasser, puisque nous attaquons. Il est 8 heures. Une neige humide nous souffle au visage, mais l'atmosphère s'éclaircit. Bientôt il nous semble apercevoir à l'horizon le profil sombre de la ville entre la neige claire et le ciel grisâtre. Au loin, de furieux aboiements, qui, pendant des périodes d'assoupissement, semblent une longue plainte àpre et étouffée. Là-bas, passe probablement le train des rouges.

A gauche, vers l'horizon, un petit point rouge qui s'élargit : une maison qui flambe. Contre les nuages incendiés, nous distinguons l'élégant profil d'un minaret et de la cathédrale. Quelques cavaliers passent au loin, parfaitement visibles contre le brasier et qui reviennent, puis des mitrailleuses qui éclatent.

Des coups de fusil sont tirés en face de nous. Il faut de nouveau pousser nos soldats qui se sont arrêtés. Un éclaireur vient nous avertir que la tranchée ennemie se trouve devant nous, à un demi-kilomètre. Par nervosité, quelques soldats se mettent à tirer, sans but, et il faut encore leur imposer le silence.

D'un clocher de la ville, nous parvennent très distinctement les neuf coups de l'heure. Presque aussitôt, un nouvel incendie éclate, tout près du premier, et nous assistons à de brillants feux d'artifice, des fusées à double éclatement, de longues paraboles lumineuses, allumant le ciel d'un bout à l'autre, et accusant contre la neige rougie la longue ligne double de silhouettes noires des soldats. Bientôt de longues séries d'explosions violentes nous parviennent. La retraite des rouges est donc un fait accompli, puisqu'ils incendient leurs magasins de munitions.

Des cris prolongés sortent des tranchées ennemies. D'abord des noms ou mots que nous ne comprenons pas, et après quelque temps une voix forte et claire qui crie :

« Le 3^e bataillon vers la chaussée! »

Nous nous attendons maintenant à une furieuse attaque par la chaussée, menée par les Magyars et Chinois que nous savons en face de nous (de jeunes troupes auraient depuis longtemps ouvert le feu). Nous mettons nos trois mitrailleuses en position sur la chaussée, mais le silence revient.

Je rejoins les éclaireurs qui, cent mètres en avant, se sont installés des deux côtés du chemin. Au loin de vagues figurés qui se meuvent dans l'obscurité relative. Il faut en avoir le cœur net. Je pousse les deux praporchtchiks, et leurs 17 hommes en avant. Après trois minutes, les tranchées ennemies, vides. Après dix autres minutes, les premières maisons ; les habitants, vivement interpellés, rapportent que les rouges viennent de passer.

A un demi-kilomètre de la cathédrale, voilà des figures qui courent : toute une débandade de fuyards. Des avertissements, ensuite des coups de fusil. Nous poursuivons les ombres les plus proches dans la cour d'une maison, où elles disparaissent, mais, au moment où nous y entrons, revolver en main, elles sautent par-dessus un mur. Il faut bien abandonner la poursuite.

Tandis que nos soldats, par groupes de deux, fouillent les maisons, pour y découvrir des bolcheviks cachés, une fusillade

derrière nous : le 1^{er} bataillon, enfin arrivé en ville, nous prend pour des ennemis. Nous épuisons notre vocabulaire militaire : « Idiots, cochons, espèces de saletés, vous tirez sur les vôtres! »

Dix coups d'airain sonnent d'en haut. Une furieuse galopade : les cosaques viennent « poursuivre » l'ennemi. La nouvelle que nous étions entrés en ville a donc atteint l'arrière-garde. Au tournant d'une rue, c'est une joie de voir la sombre masse de la vieille cathédrale, avec son lourd clocher, noirci par l'âge, surgir de l'immense fond des neiges. Sterlitamak est à nous!

7. — LES HABITANTS. — UN « TRAITRE ».

Sterlitamak, le 5 avril 1919.

Quand j'entre dans la rue, ce matin, toute la population est dehors. Bourgeois et prolétaires, ouvriers et paysans, Russes, Tatares ou Bachkirs, chrétiens ou musulmans, hommes, femmes et enfants, pleins d'une joie nerveuse, se rassemblent en groupes autour de nos soldats et cosaques.

Habités à des fusillades et à d'incessants mouvements de troupes, ils ont passé la nuit, enfermés dans leurs maisons, sans se douter que leur sommeil fût interrompu — déjà — par le bruit de nos armes. Quand on a vu les insignes distinctifs des grades chez nos officiers, les pattes d'épaule rouges chez les cosaques, et l'ordre parfait chez nos troupes qui entrent d'un flot continu, tout le monde est resté ébahi de surprise. Il n'y a pas d'épanchements de joie ni acclamations ou chansons dans les rues, puisque ce sont des Russes. Mais les habitants semblent respirer comme une atmosphère rassérénée, ils se promènent — du matin au soir — en masses compactes, sans but, bavardant avec les nôtres, suivant nos musiques, entrant dans les églises pour prier ; il n'y a que les malades restés à la maison.

La réalisation des rêves bolchevistes avait été confiée aux camarades tous ensemble, et à chacun individuellement. Les soldats prenaient aux passants les paletots qui leur plaisaient, tel communiste entrait dans les chambres de femme, exigeant

une place au lit ou le lit tout entier. On entrait dans toutes les maisons, jour et nuit, armes en mains, pour voler. A la moindre résistance, vous voilà arrêté comme contre-révolutionnaire et, le malentendu « éclairci », vous trouviez votre maison vide. Et entendez bien que ces mesures n'étaient plus dirigées contre les « bourgeois ». On s'attaquait à tout le monde, on prenait les meubles aux pauvres, qui, apeurés, laissaient faire.

Devant la maison qu'habite le chef du 45^e régiment, tout un attroupement de pauvres paysans tatares et russes, à l'aspect misérable, aux vêtements déchirés. En criant, en pleurant, ils se plaignent que les rouges leur aient pris les derniers chevaux, la dernière vache. Voilà bien des gens guéris du bolchevisme, pour les quelques jours que nous serons là.

La note gaie ne manque pas. M^{me} N..., pianiste méritoire, me raconte que les commissaires rouges avaient décidé, dès leur entrée en Sterlitamak, que les soldats profiteraient des bienfaits de la culture, que la bourgeoisie s'était monopolisée. M^{me} N... et une collègue, sortie, comme elle, du Conservatoire de Petrograd, furent nationalisées, pour donner des leçons de piano collectives aux camarades. On rassembla une quarantaine de pianos dans une salle publique. Les deux dames, assises sur une estrade, devant deux pianos à queue, enseignèrent les secrets musicaux à une centaine d'ambitieux, pressés autour des instruments dans la salle. Les pauvres prolétaires apprirent à leurs dépens que les meilleures joies de la civilisation n'appartiendront jamais qu'aux « kaloï kagathoï » et que leur or pur se changera, par le contact avec la foule, en vil métal d'ennui et de souffrance. Quand ils s'aperçurent, après deux séances, qu'il leur était impossible de jouer un fox-trot ou un two-step (idéal musical de la canaille), ils s'éloignèrent en grommelant.

Sterlitamak, le 7 avril 1919.

Avant-hier, une vingtaine d'officiers, qui avaient servi les rouges, se sont présentés chez le général Banguerski, demander asile. Ils appartiennent à trois catégories :

La première, celle des aventuriers, est représentée par un Tchèque, individu louche qui, après avoir servi le général Doulof comme espion et s'être attaché à un service de contre-espionnage bolcheviste (il le prétend, afin de mieux servir notre cause), offre de s'engager dans notre état-major. Il supplie de ne pas l'envoyer à Omsk, où il serait très probablement fusillé par ses compatriotes.

Il y a ensuite une quinzaine d'officiers de régiments bachkirs, qui, trahis par leurs troupes et entourés par les communistes, avaient été forcés de suivre leurs soldats chez les rouges. On les accepte après une courte enquête.

La dernière catégorie divise les opinions de nos officiers. Un poroutchik de l'ancienne armée, qui vient de remplir les fonctions de chef d'état-major de la 20^e division de Penza, est tombé dans nos mains. Je l'ai rencontré trois fois dans les bureaux et couloirs de la 12^e division. Il cause avec nous d'un air distrait, accepte les cigarettes que je lui offre, mais se sent déjà séparé de nous par un abîme. Il refuse de dire ce qu'il sait sur l'armée rouge, et s'expose à la malveillance, même chez ceux qui seraient portés à excuser sa « trahison ». Dans les violentes discussions qui s'engagent sur lui entre nous, les mêmes faits servent de prémisses pour des arguments opposés. Pour les uns, son refus de révéler les plans des rouges prouve des conceptions honorables de l'honneur militaire. Pour les autres, le poroutchik accepte ainsi la solidarité avec une armée qui a traité avec la dernière sauvagerie nos officiers — et ses anciens camarades — qu'elle avait pris. En général, les officiers volontaires qui ont appartenu à l'armée tsariste demandent sa mort, à l'exception des vieux, auxquels la vie a appris le pardon pour les faiblesses humaines, et qui ont peut-être des fils en Russie.

Le poroutchik a été fusillé cette nuit. Il s'était laissé forcer par un membre du Comité supérieur révolutionnaire de guerre, à mettre sa signature sous un décret de condamnation à mort de nombre de civils. Le peloton d'exécution fut dirigé par un de mes amis, jeune officier très brave, sympathique, silen-

cieux, qui avait perdu ses biens par la révolution, dont le père avait été massacré et les sœurs maltraitées par des rouges. Il avait prié le général Banguerski de lui accorder la faveur de pouvoir commander le feu contre les « traîtres » condamnés. Nous sommes dans les meilleurs termes, et j'échange avec lui une chaude poignée de main quand je le rencontre. Il a une conversation pleine d'intérêt ; mais, quand je l'interroge sur « ses » exécutions, il sourit d'un sourire énigmatique, et refuse de répondre.

8. — OPTIMISME A OMSK.

Sterlitamak, le 8 avril 1919.

Le général Banguerski vient de recevoir copie des nouvelles directives pour l'armée. Omsk, tout en joie et répandant son allégresse dans l'univers, ordonne de poursuivre l'opération, sans relâche. On prendra Kazan et Samara, on marchera ensuite sur Moscou. En attendant, nos soldats feront des marches de 30 verstes par jour contre le feu ennemi. Bien entendu, ce chaleureux optimisme de l'arrière, ce patriotisme des embusqués n'améliorera pas le service des intendances. La farine n'arrive pas, ni les munitions, ni les bottes, ou les couvertures, ou les fusils. Le dégel élargit les rivières ; de petits fleuves ont des lits d'une ou deux verstes de largeur. Mais l'enthousiasme supportera nos jeunes soldats, là où le feu de mitrailleuses posées derrière d'immenses champs de boue, le manque de nourriture et de vêtements démoraliseraient tout autre soldat au monde. Les compagnies comptent en moyenne une quarantaine d'hommes de bonne volonté, mais trop jeunes, épuisés. On complétera les effectifs, pendant la marche. Les commandants de régiment supplient d'accorder du repos, des équipements et du temps pour le cimentage de la troupe. Mais à Omsk, cercles civils et militaires rivalisent en toasts rouflants sur les merveilleuses qualités de ce pauvre soldat russe, qui se tirera bien lui-même d'affaire, supporté qu'il est par la sympathie et la reconnaissance de l'arrière.

Cependant les rouges, en retraite mais non battus, commencent à offrir de la résistance; les cosaques d'Orenbourg, envoyés à leurs trousses, s'en aperçoivent. Leurs soldats ne manquent de rien, nous le constatons par les provisions qu'ils nous abandonnent. Ils disposent d'une classe qui nous manque: celle des « communistes », qui envahissent, partout animés de la même furie de fanatisme, tous les services. Ils ont de la discipline, de haut en bas. Ils ont retrouvé, tous, la soumission, ce bienfait de l'ancien régime, sous des hommes funestes, mais qui sont des maîtres.

CHAPITRE III

UNE RETRAITE STRATÉGIQUE

I. — L'ÉVACUATION D'OUFA.

Tourkan (Ouest d'Oufa), le 29 mai 1919.

La retraite générale de l'armée de l'Ouest sur la ligne de la Bielaia a été décidée. Les raisons en sont multiples : Enfiévrés par des succès miraculeux depuis deux mois, Omsk et l'état-major de l'armée avaient décidé de continuer l'avance, contrairement à l'avis des états-majors au front. Les troupes étaient épuisées et avaient perdu jusqu'à deux tiers de leurs effectifs ⁽¹⁾. Plusieurs régiments comptaient entre 700 et 800 hommes, certaines compagnies entre 40 et 50 soldats. La fonte des neiges avait démesurément élargi les rivières, dont la défense était devenue extrêmement facile. L'ennemi allait nous opposer des unités de choc, très bien organisées et conduites, qu'enflammerait l'aère parole du prophète Trotski. Nos soldats, mal équipés et mal nourris, feraient des marches de 30 verstes par jour, et seraient — pour éviter tout retard dans la marche victorieuse sur Samara — complétés et consolidés en route.

Aux inévitables arrêts de l'avance s'est ajoutée la trahison. Dans cette armée de paysans mobilisés dans les gouvernements d'Oufa, Perm et Akmolinsk, n'ayant donc aucune raison pour se rendre à l'ennemi, on vient d'ajouter des Oukraïniens, supérieurement équipés en costumes anglais tout neufs. Au lieu de les disperser parmi les Sibériens, on les a organisés

(1) Morts, blessés, prisonniers, déserteurs.

collectivement, probablement pour leur faciliter la trahison. En leur confiant les attaques, le long de la voie ferrée, on a peut-être voulu leur suggérer l'idée d'une reddition en bloc, et l'entrée dans leur patrie. La propagande bolcheviste n'a pas tardé à s'en emparer. Près de Bougourouslan, un régiment oukrainien, favori de la mission anglaise et du général Kappel, a massacré un grand nombre (on rapporte deux cents) d'officiers, s'est unanimement joint aux troupes rouges qui attaquaient et a ainsi ouvert le front.

Une longue série ininterrompue de petites défaites, tout le long du front, ne permet plus d'espérer un retour de la fortune. Il sera même impossible de prendre *brusquement* position sur la rive droite de la Bielaia, ce qui ôterait pour le soldat fatigué et désappointé, à cette grande opération, le caractère d'un nouvel échec.

Des milliers de wagons, l'artillerie de trois corps d'armée, d'importantes provisions de guerre, poussés en avant pour la marche sur Samara, sont maintenant entassés derrière un front faiblement défendu. Tout l'intérêt que présente donc la retraite d'une armée quelque peu démoralisée devant un ennemi supérieurement approvisionné, se concentre sur ce tronçon de chemin de fer qui de Tchichma — point de réunion des deux lignes de Simbirsk et Samara — mène, par le grand pont de Dioma, à la ville d'Oufa.

La zone entre la Bielaia et le front d'aujourd'hui, déjà vouée à l'abandon, et où l'ennemi commence désormais à s'infiltrer ici et là, ressemble ainsi à un vague champ de bataille, par les fréquentes incursions de la cavalerie rouge, et l'inégalité des résistances que nos troupes, si peu homogènes, opposent à la constante pression de l'ennemi.

Dans cette zone, tout le long du chemin de fer, des troupes de garde, stationnées près des gares et des haltes, et campant en plein air, surveillent les accès de la voie ferrée. Dès le coucher du soleil, on allume dans les prairies et forêts de grands feux de camp. Pendant les interminables soirées,



Au fond, la boucle de la Biélaïa, où cette lourde pièce doit diriger un tir de destruction. Personne ne veut aller de l'avant pour l'observation.



Par la fonte de la neige, le chemin est couvert de crottin de cheval. A gauche : soldat de Nicolas I^{er}, monarchiste; à droite : le colonel Bek-Mamedof, républicain.

les soldats, couchés ou assis autour des flammes rouges, retrouvent de chères réminiscences de la vie villageoise dans les danses et les délicieuses ritournelles des mélodies nationales, souvent supérieurement exécutées par un artiste campagnard. Les départs réitérés des éclaireurs et sentinelles pour les postes avancés sont à peine remarqués dans la flegmatique et insouciant gaité, qui étonne par son contraste avec l'incalculable calamité qui frappe nos armées.

Mon wagon, voyageant contre le courant des trains qu'on renvoie vers l'Est, n'a avancé que fort lentement pendant les dernières vingt-quatre heures. A Tourkan, il s'arrête indéfiniment.

Une seule fois, ce matin, un commandement a rangé les trains dans les haltes et gâres sur des voies latérales, sur toute la longueur de la voie, et un train blindé, transportant des plates-formes chargées d'autos-mitrailleuses, en route pour le front, a traversé, lourd et menaçant, les resplendissants paysages ensoleillés.

Je me trouve maintenant depuis douze heures immobilisé dans la petite localité-halte de Tourkan, à 6 kilomètres de Tchichma. Des coups de fusil éclatent à proximité. Nos avant-postes chassent une reconnaissance de cavalerie ennemie. Les rouges font quelques efforts pour couper la voie entre Tchichma et Oufa, où un millier de wagons sont entassés. Ne voulant pas risquer de perdre mon wagon, je le fais accrocher au premier train en destination d'Oufa.

2. — OPTIMISME PENDANT LA RETRAITE.

Oufa, le 29 mai 1919.

Par les mauvaises routes, on voit l'artillerie se retirer, avec un peu trop d'empressement. Les lourds convois, précédés de fortes cavalcades, cherchent de nouvelles positions en arrière, positions qu'on abandonnera bientôt, faute de confiance dans l'infanterie.

Quelques états-majors envoient leurs trains en arrière, et ne retiennent pour leurs transports que voitures et montures. Tous ces trains, wagons d'état-major, wagons sanitaires, d'intendance, de munitions, de transport de troupes, d'ateliers militaires, plates-formes chargées de pontons, de canons, de charrettes, de traîneaux, et de toutes les machineries imaginables, roulent, avec une lenteur amusante, vers Oufa, sur une ligne, dont les constructeurs ne se sont certainement jamais laissé inspirer par des considérations stratégiques. Des entassements se produisent à Dioma, devant le grand pont, sur la Bielaia, et ici à Oufa. Mais de ce désordre apparent se dégagent régulièrement d'énormes trains de 70 à 75 wagons qui, retardés à chaque halte pendant des heures, rampent tout doucement, en faisant leurs 2 kilomètres à l'heure, vers la zone de sécurité.

Pendant sa retraite, notre armée détruit les petits ponts pour retarder les trains blindés ennemis, et s'il le faut, sacrifiera le grand pont de Dioma. Mais un tel acte de vandalisme, après onze mois d'une guerre, dont l'acharnement ou le désespoir ne sont jamais allés jusqu'à supprimer un des principaux instruments pour la revanche, signifierait peut-être le trop complet aveu d'une irrémédiable défaite.

Acha Balachovska, le 1^{er} juin.

Après avoir mis mon wagon en sécurité, je retourne au front. Mais l'esprit simpliste des fonctionnaires, tant civils que militaires, admet difficilement — une fois la retraite commencée — un seul mouvement en sens inverse. J'ai donc tout le temps, dans la « tiéplouchka », où j'ai pris place avec une dizaine d'officiers et une vingtaine d'hommes, de faire mes petites observations.

Les espérances d'il y a un mois ont un caractère si obstiné, et la retraite y est tellement contraire, que les bruits les plus extraordinaires se répandent et se font admettre, même par les officiers généraux, bruits qu'il serait difficile de contrôler, puisque les relations avec certains états-majors,

complètement perdues depuis quelques jours, n'ont encore pu être rétablies. On croit, toutefois, que notre retraite fait partie d'un plan général, que l'armée Gaïda, qui s'était déjà trouvée à 120 kilomètres de Kazan, aurait forcé cette dernière redoute du bolchevisme sur la Volga, que la fuite des rouges et la liaison avec les troupes de Dénikine ne seraient qu'une question de quelques jours, etc. On revit, les courages se raniment.

Plusieurs des états-majors se sont bien conduits. Celui du général Voïtsekhovski, commandant le 2^e C. A. d'Oufa, est par deux fois resté à portée de fusil de l'ennemi. Tel autre, par exemple celui du général Kappel, s'est mis à cheval, entouré d'une garde de cavalerie, pour pouvoir plus longtemps contrôler le travail des régiments. L'absence complète de ses nouvelles, depuis cinq jours, a donné naissance aux conjectures optimistes, dont j'ai parlé. Il est toutefois étonnant qu'on ne soit pas parvenu à établir une liaison par postes de cosaques.

3. — MISÈRE DE RÉFUGIÉS.

Entre Acha-Balachovska et Oufa, le 2 juin.

Et toujours ce bruyant mouvement vers l'Est. 3.500 wagons transportent le matériel de l'armée, et la bourgeoisie d'Oufa. Fonctionnaires du gouvernement, autorités locales, personnel du chemin de fer, prêtres, grands et petits bourgeois, Chrétiens, Juifs, ou Tatares, tous ceux qui, sous la terreur rouge, sont menacés de mort ou de tracasseries réglementées, et qui, par leur position sociale ou leurs amis, ont pu s'emparer d'un wagon de voyageurs, ou de bagages, ou à bestiaux. Partout, les portes des wagons sont ouvertes, et dans ces milliers de voitures se déroule une vue kaléidoscopique sur la misère humaine.

Tous ces pauvres gens, revenus à Oufa, il y a un peu plus que deux mois, avec meubles et bagages, pleins de confiance en des proclamations et perspectives trop optimistes, s'étaient

mis à rebâtir leurs foyers détruits. Cette fois, ils n'emmenent dans leur douloureuse fuite que ce qui leur tient le plus à cœur. Une dame, propriétaire, que j'avais rencontrée à Sterlitamak, voyage avec deux enfants et cinq chevaux, tous entassés dans le même wagon de bétail. Dans d'autres voitures, deux ou trois familles se sont réunies : gens de condition, bien habillés, mais qui, en ce sordide entourage, ont de la peine à maintenir la propreté. Parfois aussi des spectacles plus gais : autour d'une table chargée d'un énorme samovar, un étonnant nombre de jeunes filles, en robes claires, pleines de gaieté et de verve. Mais par la plupart des larges portes entre-bâillées, on croit voir dans des wagons de bétail, des gens courbés sous l'inquiétude et le découragement.

Et encore, parmi la nombreuse population en fuite, tous ceux qui ont su se faire inscrire sur les listes pour les wagons, sont-ils des êtres privilégiés. Aux côtés de la voie ferrée, un autre interminable cortège accompagne la fuite de la bourgeoisie : c'est l'exode des petites gens. Il y a d'abord quelques « bourgeois », qui n'avaient pas voulu croire à une si invraisemblable et subite défaite, ou avaient préféré rester sous la terreur rouge plutôt que d'abandonner le peu qu'ils possédaient, et qui, le dernier jour, quand le canon tonnait devant la ville, pris d'une peur féroce, ont jeté quelques effets dans une charrette, et se sont sauvés, comme s'ils étaient poursuivis par des démons. Et puis, en nombres incalculables, des ouvriers et paysans, parents de soldats qui servent dans l'armée « blanche » ou simplement gens qui avaient fait l'expérience du bolchevisme, et qui remplissent maintenant, jusqu'à l'horizon, les routes menant d'Oufa à Zlatoust.

Après l'exode encombrée de la classe aisée et rattachée aux traditions gouvernementales, en voici donc une autre qui donne bien plus à penser. Toute une populace, sur laquelle le gouvernement n'a pu exercer aucune pression et qui, par une fuite éperdue et spontanée, manifeste ses véritables sentiments à l'égard d'un régime qui prétend se fonder sur ses aspirations. Campagnards, ouvriers, ou tout petits bourgeois,

fuient la cherté des vivres, l'insécurité de la vie, la famine, une intolérable tyrannie à mille têtes, qui n'épargne ni les croyances séculaires, ni les traditions de la race, ni l'intimité de la famille. Ils ne manifestent aucune affection exagérée pour le gouvernement de l'Amiral, mais ils y apprécient un régime purement national, dans le sens très vague et d'autant mieux compris du mot. Et ils opposent au règne des classes aristocratiques russes ce régime rouge avec son incroyable grossièreté qui n'est d'ailleurs qu'une grotesque exagération des mauvaises manières, naturellement inhérentes à toutes les démocraties (1).

Tout près de nous passe un paysan tatare, avec sa femme et un petit garçon, nu-pieds, chargés de sacs, sombres et fatigués. Partout, dans les prairies, les champs et aux abords des forêts, je vois des camps de réfugiés, qui préparent leurs sommaires repas au-dessus des branches sèches que les enfants sont allés chercher sous les arbres. Des chevaux dételés, du bétail qu'on sauve, paissent autour des groupes que composent toutes les classes, mêlées dans la fraternité du malheur. Et enfin, sur tous les chemins, jusqu'à perte de vue, la procession de réfugiés, par petits paquets. Ce que je vois est comme le plébiscite muet et éloquent de tout un peuple, sur cette révolution, acclamée comme transition vers un état social supérieur, et qui, n'aboutissant pas, devient définitive.

4. — SOLDATS EN ÉQUIPEMENTS ANGLAIS. — RÉQUISITIONS.

Taxtimanova, le 3 juin.

L'armée Khangine est composée d'unités de valeur fort inégale. Tout un corps d'armée, aussi bien préparé qu'il pouvait l'être à mille kilomètres de cette guerre de surprises, par le général Kappel, avait récemment fait son entrée au front. Ces soldats, chez qui on avait voulu éveiller, par de complets

(1) « Die guten Manieren verschwinden in dem Maasse, in welchem der Einfluss des Hofes und einer abgeschlossenen Aristokratie nachlässt. »

(Nietzsche, *Menschliches Allzumenschliches*).

équipements anglais, une nouvelle dignité devant engendrer ensuite, tout naturellement, toutes les autres vertus militaires, n'ont en rien prouvé être supérieurs à leurs frères d'armes, ces sans-enlottes qui se battent depuis onze mois. Au contraire, un régiment, que tout le monde à l'intérieur de la Sibérie admirait comme une preuve vivante du secours que les Alliés apportent à leur sœur malheureuse, s'est rendu aux bolcheviks — comme je l'ai dit plus haut — et ces faux braves attendent, pour prix de leur trahison, d'être renvoyés en Oukraïne.

Je vois, dans les voitures d'ambulance et « tiéplouchkas » qui passent, de nombreux blessés, vêtus à l'anglaise. Un calcul sommaire donne pour résultat : 80 % blessés à l'index de la main gauche, 15 % au même doigt de la main droite (des gauchers vraisemblablement), et seulement 5 % blessés plus sérieusement. Tout cela est fort peu rassurant. Je doute que de si palpables cas de lâcheté soient avec la même impunité commis chez les bolcheviks, dont il y a lieu d'admirer la sévère et sanglante discipline.

Iglino, le 3 juin.

Deux wagons de munitions, demandés d'urgence pour le front, et auxquels j'ai fait attacher notre tiéplouchka, se trouvent déjà depuis deux jours à Tavtimanova. Puisqu'il y a un ordre général de retraite, MM. les fonctionnaires, à moins d'être suffisamment secoués, — il n'y a rien comme les commissaires rouges ou les cosaques pour leur mettre le revolver sur la tempe — n'envoient plus rien en avant.

Je laisse donc rouiller cartouches et obus à 50 kilomètres du front, je fais réquisitionner une charrette de paysan à deux chevaux, conduits par un Bachkire, et pars avec mon ordonnance pour Iglino.

Au village Bachkiraskaia — qui est *mirabile dictu* un village russe — où je m'arrête pour prendre quelque part le samovar, de simples paysans, auxquels je me suis adressé, me désignent

une petite maison blanche : « Ne venez pas chez nous. Allez là-bas, c'est un bourgeois ! »

Quelle accusation mortelle à un moment où tout le monde croit l'arrivée des rouges prochaine ! Dans la maisonnette blanche, pauvre mais propre, et où des gravures et de gracieux bouquets de fleurs montrent un certain goût, je trouve la femme et la mère du maître d'école, qui lui-même s'est enfui en compagnie du prêtre et d'un certain nombre de paysans.

A Iglino, je passé la nuit chez des paysans. Comme presque partout, le village se trouve en lutte avec le commandant d'étapes, auquel les militaires s'adressent à chaque instant pour voitures et chevaux. L'armée « blanche » avait introduit, après les méthodes arbitraires et vexatoires des bolcheviks, un plus humain système de réquisitionnement. La populace avait commencé par accueillir joyeusement — parfois en processions religieuses ⁽¹⁾ — les « libérateurs », mais a inévitablement fini par se cabrer contre les abdications du droit sacré de la propriété, que chaque armée range parmi les non moins inviolables devoirs du citoyen. Pour la guerre sainte contre les bolcheviks, les paysans ont donné, sans résistance, leurs fils ; mais dès qu'il s'agit de leur apporter vivres et cartouches au front, ils cachent les voitures et chassent les chevaux dans les lointaines forêts. Ils espèrent que, sitôt la paix déclarée, leurs fils leur reviendront, et qu'ils retrouveront la cour et l'écurie remplies.

(1) Ces mêmes paysans se sont plus tard partout portés à la rencontre des troupes soviétiques, prêtre en tête, portant des ikones et des bannières flottant au vent, offrant le pain et le sel aux vainqueurs. Fut-ce une protestation contre les atrocités du gouvernement de l'amiral ? Ou la pure joie du prolétariat de pouvoir acclamer ses libérateurs ? Nullement. Un gouvernement russe (ou autre) aurait le plus grand tort d'attribuer une valeur excessive aux manifestations de la « volonté du peuple ». Le gouvernement d'Omsk ne disposait pas de l'élite nécessaire pour diriger la nation. Il avait été trop dur dans les villes et trop mou en province. Les paysans redoutaient les commissaires et se moquaient de l'humanité des officiers et fonctionnaires de Koltchak. En portant chaque fois au vainqueur non seulement le pain, mais l'hostie, ils semblaient dire : « Qui que vous soyez, soyez forts, et nous vous obéirons et vous aimerons ! »

Mais le temps presse, et il est impossible de faire le procès aux intentions récalcitrantes des habitants. Après avoir, par une politique sage et prudente, qui est celle du gouvernement d'Omsk pour les provinces, si longtemps ménagé la chatouilleuse susceptibilité des petits propriétaires, sur lesquels le régime a voulu s'appuyer, il faut donc hâtivement arrêter et punir les gens qu'on soupçonne de vouloir se dérober aux ordres de réquisitionnement.

Torbasly (sur la Bielaia), le 4 juin.

Parti d'Iglino dans la matinée, j'arrive à midi à Chakcha, petite gare au bord de la rivière l'Oufa, où réside le général Voïtsekhovski, commandant le 2^e C. A. C'est un jeune officier plein d'énergie et d'intelligence, dont les débuts en Sibérie — comme ceux du général Grévine — ont été secondés par les Tchèques. Je retrouve auprès de lui le capitaine Lacau, officier français d'une bravoure éprouvée et d'une culture distinguée.

Les deux armées se regardent, tout le long des rives de la Bielaia. Les rouges ont l'initiative, puisque notre rôle se borne à attendre. On craint leur traversée à un point particulièrement dangereux, où la rivière forme, près de Krasni Yar, une boucle qui empêche la défense intégrale de notre rive.

Je me rends ensuite chez le général Kosmine, commandant la 4^e division, à laquelle le secteur Nord d'Oufa est confié. Le général Kosmine s'est acquis une renommée, en pénétrant, au mois de mars, avec 4.000 hommes, profondément dans les lignes rouges, et en déterminant ainsi la prise d'Oufa. C'est un officier instruit et énergique, et il a donné les preuves d'une intrépidité qui n'est pas de trop chez les chefs de division dans cette guérilla sibérienne. Au courant de ce qui se passe à Omsk et dans les intendances, il m'annonce son arrivée prochaine à Omsk, si les circonstances au front le permettent, pour y balayer toute la bande d'embusqués, avec ses quatre régiments, qu'il assure avoir complètement en main.

Dans la soirée, j'arrive chez le colonel Slotof, commandant le 14^e régiment. C'est un cosaque d'Orembourg, trapu, respirant

l'énergie, aimant la guerre pour la guerre, partageant les haines de ses troupes et les enflammant à propos. Il appartient, comme les généraux Banguersky, Kosmine, Grévine, les colonels Moltehanof, Lareonof, et quelques autres, à une catégorie d'officiers supérieurs patriotes — pas très nombreux en Sibérie — intrépides, d'habitudes simples, aimant et cherchant le contact de leurs hommes, ouverts à leurs plaintes et souffrances, en somme le genre d'officiers pour ces organisations de soldats forcés à la guerre, et qui pourraient faire plus, s'ils étaient mieux appuyés par l'arrière, qui les lâche ou à peu près. Il existe un abîme entre les régiments qui se battent, isolés, dans une profonde misère, et les états-majors éloignés qui dirigent la guerre d'une distance de quinze cents verstes. Et on y rencontre deux opinions opposées sur le recrutement, l'exercice, l'armement des unités combattantes.

Par le nombre peu élevé des troupes par rapport au front, par les convictions peu décidées chez les adversaires, la guerre sibérienne est plus sujette aux surprises et au hasard. Elle exige des chefs plus hardis, animés d'un esprit d'initiative et d'à-propos, et dont une longue expérience de la guérilla a créé une renommée personnelle de bravoure et comme une habitude du succès pouvant agir sur les hommes.

Il y a un an, les officiers dont j'ai parlé ont groupé sous l'égide des Tchèques — on retrouve l'étranger dans tous les commencements en Sibérie — les premiers volontaires autour du drapeau russe. Ces officiers, promus à des postes plus importants, sont à peu près les seuls exécutants d'aujourd'hui, ne pouvant en aucune façon influencer la conduite générale de la guerre.

On organise en arrière du front, sous des officiers dont l'expérience militaire a été interrompue par un séjour en Chine et dans les capitales sibériennes, de nouvelles unités, auxquelles on distribue en abondance armes, équipements et commodités de la vie. On abandonne à eux-mêmes ces autres régiments qui sont en campagne depuis une année, on les laisse se débrouiller comme ils le peuvent, pour la nourriture, l'habil-

lement, l'armement, et on leur conseille cyniquement, quand ils se plaignent, d'aller s'approvisionner chez les rouges. Ils l'ont fait depuis l'avance. Pendant la retraite, l'intendance rouge, abondante et contrôlée par des maîtres sévères, leur fait défaut.

6. — SANS-CULOTTES MAHOMÉTANS.

Novo-Torbasli, le 5 juin.

Le colonel Slotof me présente son régiment. Figurez-vous plusieurs centaines de jeunes gens, ayant en général bonne mine, et dont une grande partie ont un air fort décidé, mais qui, par l'ensemble de leurs costumes, casquettes, armes, ressemblent plutôt à une bande de brigands qu'à un régiment de ligne. Ils sont vêtus de tuniques, vestons, fracs, blouses ou chemises, la plupart honteusement déchirés. Ils portent une effroyable collection de culottes, pantalons collants ou flottants de toutes couleurs, et à travers les innombrables déchirures desquels le corps nu est pleinement visible. Des casquettes grises, brunes, noires et vertes, bonnets d'étoffe ou de fourrure, chapeaux de feutre, de cuir, de castor, ronds, pointus, carrés, tricornes, chapeaux de noce, de Tyrolien, de prêtre. Des bottes noires, rouge flamboyant, jaunes, souliers de cuir ou de feutre (valenki), jambières et guêtres, dans un état horrible, déchets de collections préhistoriques. Un soldat sur neuf ou dix est nu-pieds. Ici et là un type souriant, tout fier de pouvoir se présenter dans un costume neuf, aux bottes reluisantes : l'heureux bougre a tué un communiste de marque.

Pourtant cette troupe s'est battue depuis un an, manquant parfois de linge pour se couvrir les pieds par un froid de 40 degrés (pendant quelques mois, personne ne disposait de chaussures). Après avoir commencé la campagne de Iékatérinbourg en septembre 1918 avec 5 cartouches par homme et sans mitrailleuses, ce régiment en loques et haillons peut maintenant mettre en ligne 70 mitrailleuses, prises à l'ennemi.

Une des raisons de ces remarquables qualités de combat consiste en un acharnement religieux et racial. Le régiment

est, pour 75 %, composé de musulmans (Bachkires) du district (ouezd) de Zlatoust, dont les habitants ont considérablement souffert des détachements rouges. Le nombre des volontaires (200 sur les 900 hommes que compte le régiment) est relativement élevé. Les populations musulmanes, cherchant une remarquable solidarité avec les orthodoxes, dont ils ont parfois défendu églises et cloîtres, ont apporté, dans les attaques, un peu de la sainte fureur que les trop prétentieuses négations de la religion inspirent au vrai musulman : « Les incrédules ont le mensonge pour guide. Les croyants marchent au flambeau de la vraie foi (1)! » Un jeune garçon me dit : « Les bolcheviks nous ont dit qu'il fallait que la Russie tout entière ait les mêmes opinions en toutes choses, et que nous-mêmes, pour cette raison, devrions sacrifier les nôtres. Ils ont pris à nos parents le blé et les chevaux, ils veulent aussi nous prendre la foi. Nous ne nous soumettrons pas! »

Je considère comme une autre raison des remarquables succès que le régiment a connus, l'impitoyable dureté qu'il exerçait envers l'ennemi. Après avoir trouvé officiers et camarades massacrés dans des circonstances atroces, ces soldats ont usé systématiquement et sans pitié du droit de représailles. Leur renommée, faite de bravoure et de dureté, est telle, que partout le vide s'est fait autour d'eux. Dans cette guerre, toute la tactique des petites unités consiste en des essais d'encerclement: une force ennemie, menacée d'être coupée de sa base par un tel régiment, se retire immédiatement.

Le gouvernement d'Omsk flotte entre deux courants : celui

(1) Les seules églises auxquelles la propagande bolcheviste en Sibérie ne s'est jamais attaquée sont les synagogues. Les églises orthodoxes ont été le plus souvent abandonnées par les Russes avec une venlerie remarquable. Au gouvernement d'Oufa, non seulement les mosquées, mais les cloîtres chrétiens ont été défendus par les Bachkires. Un Tatar qui remplit à Oufa, au mois de mars la fonction de gardien de deux boutiques, l'une d'ikones, l'autre de linge, ne quitta pas la ville — quand les rouges approchèrent — avant d'avoir mis les ikones en sécurité. Il abandonna le linge. Au gouvernement de Belebey, les Tatares vivant près d'un cloître de femmes en défendirent, armes en mains, l'approche aux rouges : les paysans russes l'avaient abandonné.

des cosaques, dont on oppose la nagaïka à la terreur bolcheviste, et une politique, peut-être influencée par l'étranger, qui repose sur des principes humanitaires et des considérations utilitaires. Au moment où j'écris, des procureurs militaires provoquent arrestations et emprisonnements de nombreux officiers qui ont exercé des représailles contre le prisonnier ennemi. Des chefs méritoires ont ainsi été jetés en prison, pour avoir maltraité et tué des communistes ⁽¹⁾. Si les quatre services du contre-espionnage d'Omsk avaient usé des mêmes méthodes — ils auraient sans danger pu apporter des ménagements dans les leurs — envers ceux qui conspiraient contre les précieuses vies de l'amiral, de ses ministres et des 2.500 officiers des bureaux de la capitale, le gouvernement aurait succombé depuis longtemps.

Même la guerre au front occidental — guerre entre gens plus civilisés et de mœurs apparemment plus douces — a connu de nombreux cas d'atrocités qu'on a été obligé de commettre, afin de ne pas laisser à l'adversaire un avantage dont il abusait. Dans toutes les guerres, les inventions de l'adversaire le plus dur et impitoyable ont une tendance à devenir de droit et définitives. Seul celui qui se sent fort, a droit d'être généreux. La générosité d'un faible n'est jamais interprétée comme une vertu, mais comme un calcul.

7. — GUERRE DÉFENSIVE.

Novo-Torbasly, le 5 juin.

La rivière Blanche (Bielaïa) sépare les adversaires sur une longueur de 200 kilomètres, et il semblerait que chaque rivière sibérienne est une idéale ligne de défense. Ici, le fleuve forme cependant une boucle, coupant dans notre front une presqu'île, qu'il est difficile de défendre intégralement. L'ennemi en occupe — c'est-à-dire sur notre rive — la pointe, où

(1) Deux jeunes officiers m'ont écrit des lettres demandant d'intervenir à leur profit auprès du général Sakharof : pour avoir fait battre un spéculateur bolcheviste, ils étaient menacés de détention comme criminels de droit commun.

ses positions fortifiées et cachées derrière une forêt, sont, en outre, protégées par ses mitrailleuses sur la rive gauche. Il a un excellent observatoire au sommet d'une colline, remontant à pic de la rivière.

En face, près du village Krasni-Yar, qu'il occupe, l'ennemi tient sous vapeur un bateau, que nos troupes ont malheureusement laissé sur l'autre rive, et que la forêt dont j'ai parlé plus haut ne permet pas de repérer. Nos batteries ont reçu pour tâche de détruire par tir indirect ce navire qui pourra, un jour, servir au transport des canons ennemis. Avant d'épuiser les 45 obus qu'on vient de nous apporter, il faudrait installer un observatoire, dans la forêt qui nous cache le navire. Il faudrait pour cela une centaine d'hommes décidés, sous un chef énergique, mais il semble que, depuis peu, un ressort se soit brisé. L'ordre d'aller incendier la forêt n'a pas été exécuté : « Le sol serait trop marécageux ! » Un autre ordre : « Pousser les rouges à l'eau et installer sur la rive un artilleur pour diriger le tir », ne l'est pas non plus. « On ne connaît pas exactement le nombre des ennemis ! » Les tranchées dans la presqu'île, que je visite minutieusement, se trouvent séparées de la forêt que l'ennemi occupe par une bande de terrain d'un demi-kilomètre. Aucun désir d'avancer. L'artillerie ne pousse donc pas, l'infanterie reste sur la défensive, et chacune des deux se plaint de l'autre. L'esprit d'initiative est sévèrement atteint.

A ceux de mes lecteurs qui seraient disposés à blâmer sévèrement les jeunes officiers de l'armée sibérienne, je fais remarquer qu'aucun officier au front occidental ne s'est jamais trouvé dans des circonstances semblables : après la trahison de Bougouroustan, chaque chef russe peut craindre d'être abandonné par ses hommes et livré à d'atroces tortures, tandis que les ordres d'en haut défendent des représailles préventives.

Les ordres de retraite étant donnés, on n'attaque plus, ni ici, ni nulle part ailleurs. Sur un front aussi dégarni (des deux côtés), la chance est inévitablement pour l'adversaire qui attaque, si l'autre n'est décidé qu'à tenir. On laisse donc tran-

quiellement en possession de l'ennemi ce bout de terrain dans notre zone, où, probablement, une traversée — que tout le monde craint avec une philosophie stoïque et résignée — se prépare déjà.

8. — LA VILLE D'OUFA SOUS UN RÉGIME DE COSAQUES.

Oufa, le 5 juin.

J'entre à Oufa, du côté Nord, à la fin de l'après-midi. A part un bombardement peu intense, auquel les rouges soumettent la ville, j'y trouve un ordre parfait. Dans les faubourgs — pour une grande partie abandonnés — quelques familles d'ouvriers et paysans, tranquillement assises devant leurs maisons, attendent les rares soldats qui passent, pour les interroger. Le centre de la ville est complètement abandonné : le regard traverse les maisons vides.

Au logis qu'on me désigne, je trouve la lumière électrique, l'eau dans la salle de bain. La municipalité siège ; un bureau pour les affaires du gouvernement, un autre pour les questions du ravitaillement, fonctionnent ; la milice occupe les carrefours ; les pompiers traversent les rues pour éteindre les incendies causés par les obus des rouges. Cet appareil de l'ordre dans une grande ville vide, cette apparence de vie normale dans une population d'ouvriers, travaillant sous le regard des cosaques qu'on voit circuler partout, fait soupçonner que la *nagaïka* et le revolver n'ont pas été étrangers à ces subites conversions. Voici ce qui s'est passé :

Le 1^{er} régiment de cosaques de Sibérie, en temps ordinaire caserné à Omsk, avait été envoyé dans la direction de Tchichma, pour y arrêter l'avance ennemie. Il se trouva en face d'un détachement monté, fameux pour sa bravoure et ses cruautés, celui de Kachérine (1). Il le retint pendant 24 heures

(1) Trois frères Kachérine ont organisé des détachements de cosaques « rouges ». Leur père, riche cosaque, ataman d'une stanitza de l'Oural, et ancien khorounji au front allemand, avait posé sa candidature pour le poste d'ataman du district (okroug) de Verkhnié-Oural, et échoué. *Deinde irae*. Homme sans conviction — comme Goloubief

devant le grand pont de Dioma, permettant ainsi aux piétons et équipages attardés de se retirer en ville. Pendant cette journée, les scènes les plus sinistres s'y jouèrent.

Une nuée de spéculateurs — on dit pour la plupart israélites — venus de Sibérie pour attendre ici, entre deux fronts, la vague de famine montant du Centre de Russie, se mirent en contact avec les soldats, qui leur vendirent les provisions de farine (240 tonnes à la gare) de l'armée. Les énormes quantités d'eau-de-vie que le gouvernement de l'amiral avait préparées dans les villes sibériennes furent l'objet de tous les désirs. La direction du Vinni-sklad distribua aux soldats, à leurs amis et amies, en quelques heures, mille védros (20.000 bouteilles) d'alcool à 96 %. Ce fut bientôt une ivresse générale. On brisait les devantures des boutiques, des bandits entrèrent dans les maisons et commirent des vols et des meurtres. Hommes, femmes et enfants se réfugièrent dans les églises pour prier. Les ouvriers de toutes les usines cessèrent le travail, prétextant le bombardement. Le personnel médical d'un grand asile d'aliénés, médecins et gardiens, déserta. Les incendies qui éclatèrent partout ne furent plus éteints, sous le prétexte que tous les chevaux avaient été emmenés par l'armée « blanche ». Les bolcheviks locaux, en face de ce désordre, croyant en la prochaine entrée des bataillons soviétiques, sortirent de leur longue réserve. Quelques « intelligents » rouges répandirent des proclamations acclamant la République soviétiste et préparèrent d'énormes drapeaux rouges, où j'ai vu en colossales lettres blanches : « La bienvenue à la République socialiste soviétique fédérative russe ! » Ils entrèrent en contact avec l'ennemi et favorisèrent l'entrée de quelques commissaires et officiers bolcheviks déguisés. Vers le soir, des signaux lumineux éclatèrent tout près de nos batteries en haut de la gare. Nos radeaux, amarrés près de la rive droite, en vue d'une

au Don, etc., — il offrit son bras aux bolcheviks. Ses trois fils, officiers russes comme lui, gens fort peu intelligents, comme la plupart des cosaques, mais brutaux, féroces, grands buveurs, compris et aimés des leurs, organisèrent des détachements de choc qui sont parmi ce que Trotski a de meilleur au front.

digression possible vers l'autre rive, furent détachés et emmenés par le courant. Dans ce pandémonium, de petites bandes de brigands furetaient les maisons pendant une interminable nuit sans lumière.

C'est à ce moment que les cosaques entrèrent en scène. Le 1^{er} régiment de cosaques de Sibérie a une longue expérience à manier les problèmes que les révolutionnaires posent aux gouvernements russes. Dans quelques heures, les ouvriers de l'usine à eau et de l'usine à électricité avaient été ramenés à leur travail par des pelotons de cosaques parfaitement disposés à les exécuter au moindre signe de chômage ou de sabotage. Les médecins de l'asile d'aliénés, placés entre l'alternative d'être fusillés sur place ou de continuer leurs travaux, se rangèrent docilement, suivis de leurs acolytes. Les pompiers, sous leurs énormes casques de cuivre poli, attelés, au lieu des chevaux, aux pompes, et toujours escortés de cosaques fort taciturnes, allèrent partout éteindre les incendies. Les explosions de joie des rares, mais bruyants bolcheviks cessèrent. Espions, propagateurs du nouvel évangile, bandits, spéculateurs, marchèrent, en lignes ininterrompues, sous les fouets des cosaques, hauts à cheval, vers les lieux les plus déserts, et certes pas pour y être décorés. Après un jour et demi, on aurait pu entendre tomber une épingle à Oufa. Il y régnait un ordre qu'elle n'avait pas connu dans ses jours les plus prospères. Ce fut l'ordre de Varsovie.

Mais là ne s'arrêtèrent pas les bienfaits des cosaques. Le commandant de la ville, le très énergique aide du chef du 1^{er} régiment, jugea nécessaire la reprise de la vie « normale ». Puisque le conseil municipal avait été évacué avec tous ses services, la population tout entière fut convoquée, toujours par les cosaques. Le commandant tint à cette foule apeurée un discours plein de menaces et de bon sens, lui fit nommer, en moins d'une heure, sous un beau ciel d'été, un maire, un conseil municipal, un conseil régional (ziemskaia ouprava) et quelques autres comités qui reçurent l'ordre d'ouvrir, sans aucun retard, leurs bureaux.



Soldats Bachkirs du 14^e régiment sibérien, en haillons, plusieurs nus-pieds. Les effets envoyés au front ont généralement été vendus en route.



Un des régiments les mieux habillés, Russes et Bachkirs.

Pour ma part, je suis d'avis que les cosaques, à Oufa, ont donné un excellent exemple au régime démocratique. Ils ont, sans effort apparent, tiré de l'anarchie une organisation sociale, basée sur le système électif, et appuyée sur un ordre absolu. Il est vrai qu'ils ne se sont pas pour cela démis — après cet insigne bienfait — de leurs pouvoirs de contrôle. La milice portait les rouges pattes d'épaule des cosaques de Sibérie, et les pelotons d'exécution continuèrent à organiser, jour et nuit, de sinistres cortèges par les rues, dont le spectacle fit perdre l'haleine aux bourgeois mêmes (1).

Dans les sociétés civilisées, nous ne connaissons la force qui en assure la stabilité que sous l'aspect d'agents de ville paternels et débonnaires, posés — presque en sinécure — aux coins des rues. Ces cosaques de Sibérie sont leurs confrères, et il serait injuste de leur associer, tant en Russie qu'en Sibérie, les organisateurs de meurtres en masse et les assassins de citoyens innocents.

Il faut toutefois que cette force brutale, inexorable et — il faut le dire — parfois aveugle qu'on lâche sur des groupes entiers de fauteurs de désordres, soit bien domestiquée. Que leur chef soit Son Excellence Volkof ou quelque autre formidable cosaque enraciné dans le dogme de la force, il faut que le chef du gouvernement soit tellement au-dessus et indépendant de lui, qu'un simple geste d'autorité — sans jeux d'équilibre — suffise pour le faire rentrer dans son rôle subordonné. Des deux côtés de la frontière d'Asie, c'est la faiblesse des gouvernements qui se venge sur les citoyens.

9. — LA BIELAIA EST TRAVERSÉE.

Oufa, le 6 juin.

Hier, la Bielaia, puissant fleuve sibérien et obstacle quasi définitif, a été traversée par l'ennemi, en face du C.A. du général Galitsine, au moment même où son état-major rap-

(1) Les cosaques ont fusillé à Oufa, pendant leur court interègne, 670 personnes.

porta au commandant de l'armée que les rouges ne passeraient pas et que les patriotes pouvaient dormir sur deux oreilles. Pendant toute la journée, les officiers de notre 12^e division (général Banguerski) occupant le secteur Sud d'Oufa, ont observé des transports de troupes et de canons dans la direction Nord. C'est donc là que va se jouer le sort de la ville.

Cette nuit, les rouges ont avancé leurs canons, avec une incroyable audace, jusque tout près du fleuve, d'où nous les avons chassés par un tir direct. Pendant ce duel d'une heure qui n'a, en somme, abouti à rien, l'ennemi a fait un essai de traversée qui a échoué, grâce à une bonne surveillance par le 13^e régiment.

On a placé quelques batteries légères en haut de la gare, surplombant la rivière. J'y trouve une vue magnifique sur les immenses prairies du gouvernement d'Oufa, couvertes d'une herbe claire et touffue, et inondées par la fonte des neiges. Les eaux puissantes de la Bielaia serpentent entre les rares bosquets et dessinent en bas, sur l'interminable pelouse, un large méandre, resplendissant sous un ciel brûlant. Sur les rives de ce fleuve, jadis si vivant et maintenant si complètement abandonné par la navigation, au-dessus de la ville naguère si prospère, et sur les champs que personne ne laboure, éclatent les obus, au hasard, et dans le vide.

Nos batteries attirent le feu de l'ennemi, notamment deux canons lourds, posés en plein marché, au centre de la ville, et quelques batteries derrière la crête qui surplombe la Bielaia. Mais on semble en avoir mal signalé les emplacements à l'ennemi. Le bombardement traverse la ville, ne portant l'indice d'aucun système. Après trois jours, aucun obus n'a touché nos batteries, aucun soldat n'a été tué ou blessé. La bourgeoisie est entièrement absente. On ne voit courir partout, blêmes et haletants, que des femmes et enfants, appartenant à la classe ouvrière, pour échapper aux projectiles de leurs amis.

Ce matin, la Bielaia, insurmontable obstacle, si elle était gardée par de bonnes troupes régulières, a été franchie par

l'ennemi à un second endroit, près du village Krasni-Yar, exactement au secteur que j'avais visité. Les rouges ont utilisé pour le transport des 24 canons, qui se trouvent déjà sur notre rive, ce bateau à vapeur que nous n'avons pas, depuis quatre jours, réussi à détruire.

Qu'est-ce qui se trouve à la base de ces séries ininterrompues de coups d'audace (audace si peureuse !) et de succès chez l'adversaire et des uniformes négligences, faiblesses, aveuglements chez les nôtres ? Pourquoi cette brusque inversion des rôles ? D'où vient aux bolcheviks, après une si misérable retraite, cette subite tension de l'esprit qu'on appelle un « moral élevé », et comme une confiance en la supériorité de leur cause ? Comment cette volonté si tenace de vaincre, chez les chefs bolchevistes, se communique-t-elle avec une plus grande facilité aux jeunes paysans, pourtant si peu enflammés pour la guerre civile ?

L'absence de boissons alcooliques chez les rouges, les formations de volontaires communistes, l'impossibilité pour les officiers du métier de se faire embusquer, le contrôle des intendants et des états-majors par des commissaires politiques intéressés à la conservation de leur régime, voilà autant de facteurs imperceptibles, dont chacun semble sans importance et négligeable, mais qui découlent si uniformément de leur système, qu'ils en prouvent la supériorité et qu'ils déterminent nos défaites.

10. — BATAILLES SANS ÉNERGIE.

Stepanovka, le 8 juin.

Trois régiments rouges ont franchi la Bielaïa et marchent sur Oufa. Le commandant de l'armée leur oppose un groupe de manœuvre composé de trois régiments (29^e et 30^e d'infanterie et 1^{er} de cosaques d'Orembourg), sous le colonel Lareonof, compagnon d'armes de Pépélaïef, Voïtsékhoyski, Grévine. Voici donc un objectif déterminé : on devra rejeter une force à peu près égale, acculée à une large rivière, sur l'autre rive.

Le salut de toute l'armée dépend de l'issue de la lutte, et peut-être celui de la patrie. Combien de raisons impérieuses pour engager toutes ses forces dans le combat! Malheureusement, on n'improvise rien sur les champs de bataille. Les forces, les actions du passé s'y jugent, toutes les fautes et impréparations s'y vengent!

A peine sorti d'Oufa, je tombe dans un groupe nombreux de soldats en guenilles, conduits par des sous-officiers. Ce sont des effectifs de complément, qu'on vient d'envoyer à quelques régiments au front, sans fusils (il n'en manque pourtant pas), et qu'on a utilisés, faute de mieux, à charger, dans les wagons les provisions de l'armée à la gare d'Oufa. Ce travail terminé ou simplement interrompu par l'approche des rouges, on les envoie en arrière, sans indications quelconques.

Le colonel Lareonof se trouve à Stepanovka. La route qui y mène se trouve sous le feu ennemi. En faisant un détour, pour épargner nos montures, je rencontre le colonel Lareonof, en route pour l'état-major du groupe. Un lieutenant-colonel offre de me conduire vers les lieux du combat. Il semble qu'on va attaquer! Nous prenons le galop pour arriver à temps, et distançons bientôt mon ordonnance, un Serbe, dont — contrairement aux traditions de sa race — l'ardeur guerrière diminue à l'aspect d'une bataille.

La bataille se déroule dans une vallée formée par deux énormes vagues de terrain parallèles à la Bielaia. Du village où nous nous trouvons, une brusque pente descend vers un petit ruisseau et forme ensuite, en remontant doucement vers une seconde crête qui ferme l'horizon et qu'occupe l'ennemi, une plaine sans élévations et tout unie, profonde de deux kilomètres. Deux petits ruisseaux et quelques longues haies la coupent en larges bandes, couvertes de blés et d'herbes fleuries et parsemées de petits bosquets d'arbres et d'arbrisseaux. Un second village, Gladigewa, situé en bas et à droite, dont les maisons disparaissent dans une sombre verdure, est le premier objectif de l'ennemi. Les mitrailleurs ennemis arrosent la vallée de balles, dans toute sa largeur et au hasard.

Descendus dans la plaine, nous dépassons, déjà avant le premier ruisseau, nos cavaliers, une compagnie d'éclaireurs montés et deux sotnies de cosaques, en réserve. Plus loin, deux auto-mitrailleuses qu'on me dit inutilisables, et les voitures de munitions pour fusils et mitrailleuses, cachées derrière les buissons. Ensuite une longue ligne de petites fosses individuelles, parcourant toute la vallée, et d'où nous poursuivent les yeux fatigués des fantassins sordidement vêtus. Devant les fermes isolées, qui précèdent le village, quelques officiers d'un régiment en ligne et une demi-sotnie de cosaques cachent leurs chevaux pour les protéger contre les nombreuses balles égarées dont on entend, autour de nous, le doux bruissement dans l'herbe, ou le clapotement dans les étangs et flaques de boue. Les habitants attendent avec une obstination vraiment russe, mais la mort dans l'âme, la fin de la bataille dans leurs maisons sans caves, que, de temps en temps, les balles traversent, mais qu'ils craignent d'abandonner au hasard d'un incendie.

A un demi-kilomètre en avant de nous, deux vagues de soldats ont dépassé le village dans la direction de l'ennemi. Le feu ennemi redouble d'intensité, je vois les hommes subitement se coucher et puis se lever après des signes ou menaces des officiers. Un ralentissement du mouvement ; puis la première vague, en s'arrêtant, arrête la seconde. Au village, nous trouvons une compagnie entière, nouveaux soldats, pour une partie sans armes, errant derrière les maisons, craintifs comme des moutons. Nous leur crions qu'il faut se mettre en ligne, rejoindre leurs camarades en haut et nous demandons où se trouvent leurs officiers. On ne peut nous en désigner. Probablement ceux-ci ont-ils simplement ôté — comme j'ai déjà pu le constater quelquefois — les insignes de leur grade, qui, en cas de capture, aggraveraient leur sort. Voilà donc la démonstration faite de l'utilité des atrocités, contre ceux, bien entendu, qui n'y répondent pas.

Nos soldats, en haut, n'ont pas mangé depuis deux jours, les provisions ont été envoyées en arrière, par surcroît de prudence, et personne ne leur apporte quoi que ce soit. Pourtant,

je les entends qui poussent des cris : « Hourrah! », cris bien faibles et presque étouffés par le piaffement des chevaux, le sifflement des balles, et par d'autres cris venant de l'arrière et qu'il est difficile de comprendre. A nos côtés, les piétons regardent, hébétés. A gauche, près de la crête que les rouges ont abordée obliquement, une sotnie de cosaques attend l'issue du combat, décidés à poursuivre, mais non à attaquer.

Sur la crête, devant les nôtres, se dessinent contre un flamboyant coucher de soleil, les nombreux profils des rouges, accompagnés de celui d'un cavalier haut à cheval, probablement un commissaire, en tout cas un type qui n'a pas la frousse. Il y a comme un moment d'attente entre nos vagues qui avancent et la ligne de rouges, immobile à cent mètres, inondant la vallée de balles. Deux silhouettes tombent, encore une, quelques soldats à côté commencent à fuir, la première vague arrête la seconde, puis toutes deux disparaissent, mais après quelques instants, nous voyons les nôtres, ici et là, surgir des hautes herbes et, par bonds courts, fréquemment interrompus, revenir derrière les postes avancés et la ligne de tranchées. Les blessés sont, comme presque toujours, abandonnés.

C'est donc le tour aux rouges de crier « Hourrah! », et ils pourraient, en poursuivant leur élan, enfoncer nos lignes. Mais n'oubliez pas que ce sont exactement les mêmes soldats que les nôtres, ni mieux ni moins bien disposés et que leur supériorité relative est composée d'un nombre de facteurs impondérables, n'agissant que lentement. Ne vous attendez pas à des coups de théâtre chez ces troupes si faiblement inspirées! Dès que nos vagues sont rentrées et que nos mitrailleuses ont commencé à tirer, les rouges victorieux disparaissent à leur tour. Nos réserves se mettent à fuir. Il n'y a plus rien à faire, nous suivons le courant. Très peu de blessés, et déjà quelques-uns de ces fuyards que la guerre actuelle a fait connaître et qu'une subite et souveraine peur emporte, isolés, sans arrêt, jusqu'à 30 ou 40 kilomètres en arrière. Je vois encore la face d'un pauvre diable de paysan baehkire, qui nous dépasse, vieillot, les yeux écarquillés et en pleurs dans un visage hébété par

l'effroi, et courant à perdre haleine. Nous lui demandons : « Où ? Pourquoi ? » Mais il n'entend rien et poursuit sa course sans regarder.

Rentrés près de nos autos-mitrailleuses, nous persuadons le commandant de les faire avancer. Il objecte que les moteurs se trouvent dans un pitoyable état et s'arrêtent fréquemment, que les pneus sont pleins de trous et de cassures, que les cartouches (françaises ou américaines, je ne me souviens plus) ne sont pas adaptées aux mitrailleuses, et que toute réparation a été impossible depuis deux semaines, puisque, par une des inexplicables maladroitures auxquelles on se heurte ici à chaque instant, les voitures-ateliers ont été envoyées 50 verstes plus loin. Le commandant, un capitaine et officier du métier, hésite à envoyer ses machines à l'avant, mais je réussis à l'y décider. Quelques verres de vodka au chauffeur et aux hommes de l'équipage, et nous voilà partis.

Je suis placé à côté du chauffeur. Quand nous dépassons notre première ligne, je vois passer dans les yeux de ces soldats misérables un éclair d'espoir. Avancés à une centaine de mètres plus loin, nos deux mitrailleuses se mettent à tirer *au hasard*, ne faisant chaque fois que sept ou huit coups, après lesquels il faut extraire du canon une cartouche, dont le culot est resté enfoncé. Mais ceci suffit. Au loin, dans la soirée tombante, de multiples points noirs courent et deviennent invisibles dans les hautes herbes. Par deux fois, notre moteur s'arrête : il faut alors sortir pour le remettre en marche. Si les rouges avaient un peu d'initiative, il leur aurait été facile de nous mettre en mauvaise posture, mais ce sont les mêmes montons que les nôtres. Toutefois, le chauffeur refuse d'entrer au village Gladigewa, alléguant que nous ne serions pas secourus par l'infanterie, en cas de danger. Je dis qu'une avance concertée des autos-mitrailleuses et de l'infanterie déciderait définitivement de la bataille, et je fais un effort en ce sens auprès du commandant des autos-mitrailleuses, dont je tairai le nom. Celui-ci a continué ses abondantes libations, et ne veut rien entendre. Le teint enflammé, il décide que ses deux machines iront en

réserve : « On se reposera d'abord, puis demain on verra ! »

Les opérations s'arrêtent donc pour la nuit. Le principal coupable est le commandant du groupe, le colonel Lareonof, dont la place est ici, au milieu de la troupe, et non parmi les inutiles paperasseries de son « état-major » ridicule. Après s'être fait une renommée, les Tchèques aidant, par l'organisation d'un détachement de volontaires au beau début de l'affaire sibérienne, il aurait dû continuer, puisque les circonstances ont à peine changé, en se battant au front parmi ses soldats. Il n'a pas le droit de restreindre son action à des ordres tactiques, sans en contrôler et en forcer l'exécution par une action directe sur ses troupes, qu'il sait commandées par de jeunes élèves de gymnase, indécis et incapables de transmettre à leurs soldats la volonté de vaincre du commandement.

Mais chez nous, tout le monde est déjà rudement content que les ennemis se soient retirés un peu plus que les nôtres. Voilà un fameux résultat. On en restera donc là pour aujourd'hui !

Ces fuites simultanées, satisfaisant les deux adversaires, se produisent fréquemment dans cette guerre, et on y reconnaît facilement le prototype classique des retraites mutuelles simultanées, qui eut lieu en 1480 dans les armées du tsar Iwan III, et du Khan Akhmet. Ces armées avaient été séparées pendant deux semaines par les eaux rapides de la rivière l'Oka. Dans une seule nuit de froid terrible, l'Oka se couvrit de glace. Cet événement imprévu ouvrit aux deux armées, rangées depuis longtemps en ordre de bataille et incitées à la guerre sainte par deux clergés, la possibilité de réaliser leurs intentions belliqueuses. Mais, prises de panique, au même moment, elles s'enfuirent sans se retourner, et ne s'arrêtèrent que, l'une à Saraï sur l'Aktouba, l'autre à Moscou. La Russie était libérée des Mongols, et par miracle.

Malheureusement, les hordes rouges, conduites avec plus de méthode que celles du Khan Akhmet, reviendront certainement demain à la charge.

II. — LE SOLDAT A FAIM.

Maximovka, le 7/8 juin.

La nuit est tombée, et une profonde tranquillité règne sur le « champ de bataille ». Entre les trois régiments rouges, tenus à exploiter leur traversée sensationnelle de la Bielaia, et les trois « blancs », qui doivent les refouler vers la rive opposée, il reste toute la nuit une zone neutre, large d'au moins de trois kilomètres. Des nuages sombres se détache une pluie tiède et pénétrante; on entend la chute des gouttes sur les troits. Rien dans ce paysage indécis et mélancolique ne rappelle la guerre. Les profils pittoresques des cavaliers cosaques, lance à l'étrier, si ardents dans les poursuites et les retraites, sont depuis longtemps passés, et ont disparu dans les ténèbres. Suivi de mon ordonnance serbe, que je retrouve en sûreté et bien reposé, à trois kilomètres du front, je chevauche vers le village bachkire Maximovka, situé six kilomètres en arrière.

On m'y trouve une place, en compagnie d'un prêtre militaire et de trois officiers, dans une petite chambre de paysans, où des régiments entiers semblent avoir passé. La saleté du lieu et la vermine abondante nous forcent à aller nous coucher en plein air sur la paille, près d'un feu que les cosaques ont allumé. L'air nocturne est délicieusement frais et embaumé des parfums qui se dégagent des prairies en fleurs. Dans la direction du Sud-Ouest, un ouragan de détonations semble descendre des nuages en feu. Vers le matin, nous apprenons que des rues entières de la ville d'Oufa, incendiées par les obus des rouges, ont été consumées. Les cosaques s'étant retirés, les pompiers avaient immédiatement cessé le travail.

Dans la première clarté livide du matin apparaissent des ombres grises. Une main se glisse par une fenêtre entre-bâillée, l'ouvre et une voix plaintive crie : « Femme, donne-moi du pain, je n'ai rien à manger ! » Nous criions que nous n'en avons pas nous-mêmes, qu'il faut chercher autre part. Le

même cri se répète à toutes les maisons. Ce sont de jeunes garçons bachkirs, impliqués par de lointains et anciens enchevêtrements historiques, dans une guerre entre Russes. Ils sont vivaces, agiles. Ils ont en maintes circonstances montré de la bravoure et un véritable attachement à leurs chefs. Ces enfants, aux yeux vifs dans des visages basanés, si mal vêtus et armés, abandonnés à leurs souffrances et à la vengeance de l'ennemi, s'ils sont blessés, condamnés — sans équivalent — à supporter une part si disproportionnée des souffrances et privations de cette guerre civile, mais partis si joyeusement — il y a deux mois — à la conquête de la ville d'Oufa, semblent maintenant vaincus par la lassitude et abandonnent la partie. Leurs cris plaintifs remplissent la nuit, en vain. La populace leur refuse son pain. Et nous-mêmes devons montrer quelques billets de bon argent, pour obtenir, à prix fort, du lait et une croûte.

N'oublions pas que ces habitants sont des paysans, égoïstes et indépendants. Après avoir eu un geste spontané de générosité au moment où nos troupes mirent fin aux insupportables méthodes bolchevistes, ils retombèrent bientôt dans leur indifférentisme politique naturel. Aux rouges qui traversèrent ces villages en maîtres inexorables, ils se sont soumis en gémissant. Les nôtres ont fini par être traités en usurpateurs. Personne parmi nos officiers ne pense à opposer aux impitoyables refus des habitants, la recherche dans leurs caves et armoires et la confiscation. Nos jeunes officiers, à peine sortis des douces habitudes de la vie de famille, répugnent-ils aux procédés à main forte ? Leur faiblesse reste sans excuse. Les cosaques ne manquent jamais de nourriture pour eux et leurs chevaux.

12. — NOUVELLE RETRAITE SUR LA RIVIÈRE L'OUFINKA.

Chakcha, le 8 juin.

Dans la matinée, je cours mettre mes bagages en sécurité dans le train du général Voïtsekhovski. Celui-ci me dit que,

La manœuvre de la veille ayant manqué, son C. A. se sera, vers le soir, retiré sur la ligne de la rivière l'Onfinka. Je repars immédiatement vers les lieux du combat.

Vers midi je retrouve à Maximovka le colonel Lareonof, en compagnie du commandant de la 8^e division, sur le point de quitter le village. Il se plaint qu'on l'ait trop tard informé de la fuite de l'ennemi, et qu'il n'ait pu faire avancer son régiment que vers l'aube. Le 30^e régiment (dont j'avais hier observé l'effort impuissant) a porté ses lignes quatre kilomètres en avant, sans la moindre résistance des rouges. En établissant des cordons d'éclaireurs jusqu'à la rivière, il a coupé les trois régiments rouges de la ville d'Onfa, et serait en état de pousser l'ennemi, si par cette avance, « son élan et son initiative n'étaient épuisés ». Le feu des mitrailleuses rouges l'a définitivement arrêté aux abords du village Alexandrovka. Entre temps, le 32^e régiment, opérant à sa droite, a reculé. Aucun effort pour se ressaisir. On continue à jouer ici à l'état-major, au lieu d'aller se battre. Au lieu de faire un crochet défensif, et de ramener le 32^e régiment au combat, on permet au 30^e de se retirer sur les positions d'hier — intenable — et de perdre tout l'avantage de la journée.

La pluie tombe à jets. On ôte les dernières cartes des murs, et l'on charge les caisses dans les charrettes. Encore quelques coups de téléphone au C. A. et on décroche les appareils. Ayant perdu la liaison avec les troupes, on a perdu confiance en elles, et on craint que par une fuite éperdue elles n'amènent subitement la cavalerie rouge dans ce village. Les derniers espoirs s'effondrent, le dernier élan s'éteint. Et le pire c'est que tous se sentent un peu responsables de ces malheurs. Après avoir cru pendant plusieurs mois à des victoires faciles et prochaines, on vient de prendre depuis un mois presque l'habitude du découragement. Les officiers, parmi lesquels je retrouve des hommes de valeur de l'ancienne armée, ne se reconnaissent plus dans la guerre actuelle qui leur rappelle quelques cruels souvenirs de l'année 1917, et aucun de la retraite de 1915. Les visages s'échauffent, on a des gestes du

plus complet découragement. Si on n'a pas pu tenir devant le fleuve Bielaïa qui est une rivière puissante, où donc pourrions-nous arrêter l'ennemi ? Les deux régiments d'infanterie — les cosaques ont disparu depuis hier — retiendront les rouges pendant encore quelques heures, et puis se débrouilleront pour venir occuper vers le soir de nouvelles positions sur l'Oufimka. Pour combien de temps ? Nerveux, furieux, maugréant contre tous les diables, l'état-major se met en selle, et s'efface dans la tempête.

Je continue mon chemin vers Stepanovka, où je retrouve à peu près le même spectacle qu'hier, avec cette différence que les autos blindées ont fait demi-tour — pour se reposer — et que les rouges ont amené de l'artillerie. Nous ne pouvons rien y opposer, celle du C. A. se trouvant en position autour d'Oufa. Nos soldats viennent de recevoir une ration de pain, après n'avoir rien mangé pendant trois jours. J'apprends au chef du 30^e régiment — qui n'en savait rien — que le colonel Lareonof s'est retiré.

Pendant que nous nous entretenions dans la rue, les yeux fixés sur la vallée, un vieux paysan de haute stature, entouré de quelques soldats, s'approche de nous. Les soldats se plaignent qu'il ait refusé de leur préparer le samovar. Mais d'une forte voix il nous dit :

— Je veux bien leur donner le thé et même plus que ça. Mais je leur ai dit : chassez d'abord les rouges qui sont là en face de nous, et alors vous aurez tout ce que vous voudrez. Dites, ai-je raison ? »

Il cherche des yeux l'approbation de nous tous. Personne ne répond. Les officiers haussent les épaules et quittent le village. Un éclaireur monté est envoyé transmettre aux troupes l'ordre de la retraite.

En face de nous, le même décor qu'hier. Il règne seulement une plus grande activité. Le continuel crépitement des coups de fusil fait contraste avec l'apparente immobilité et le vide

des prairies. Les soldats que le paysage avait absorbés en grand nombre se détachent lentement des fosses, plis du terrain, bosquets, broussailles des fermes et hangars, et découlent vers les sentiers. Seules les premières lignes restent en position. Quelques officiers supérieurs, puis les éclaireurs montés, les charrettes à munitions pour mitrailleuses, le bataillon de réserve, et parmi les combattants, crosse en l'air, les blessés, peu nombreux pour cette partie du front, où l'issue a décidé du sort de l'armée tout entière.

Nos mitrailleuses, comme celles de l'ennemi, se font entendre par intermittences. Enfin, quand notre régiment s'est retiré presque tout entier derrière la colline, nos premières lignes se lèvent à leur tour ; elles ont retenu l'ennemi pendant une demi-heure. Aussitôt le bruit de la bataille change : toutes les mitrailleuses ennemies s'acharnent avec un bruit terrible et continu sur nos piétons qui courent à toute vitesse. L'artillerie ennemie qui s'était tue jusqu'ici — probablement pour surprendre nos autos-mitrailleuses, si elles reentraient en action — bombarde les routes. Cette fois, je vois tomber nos soldats qu'aucun feu ne protège. Ils se dispersent en panique, se glissent dans le blé, en sortent, grimpent par les pentes en haut, se jettent dans les hautes herbes, et regagnent à cent endroits différents la crête derrière le village. Les rouges se contentent de tirer : aucune poursuite ! Ainsi notre retraite s'effectue-t-elle dans le plus grand ordre, et seulement quand quelques obus, bien dirigés, éclatent sur la route qui descend vers Maximovka, l'imperturbabilité de la race se dément, et les chevaux prennent le galop.

Les piétons se retirent par le pont de chemin de fer de Chakcha, les équipages sont amenés sur l'autre rive par un bac attaché à un bateau à vapeur qui passe et repasse nuit et jour le rapide courant de l'Oufimka. On met les batteries lourdes en position sur la rive gauche, qui est fortement escarpée. Les groupes d'éclaireurs se mettent en mouvement, tout le long de la rivière. Et au moment où nos canons lourds lancent leurs premiers projectiles d'une distance de 6 kilo-

mètres sur l'ennemi, le train du général Voitsekhovsky quitte lentement la ligne du front.

On a fait sauter — à la même heure — le grand pont de fer de Dioma, et ajouté ensuite à cette destruction les débris de nombreux wagons qu'on a roulés dans le trou béant. La retraite est ainsi entrée dans sa dernière phase. Par cet aveu de l'impossibilité d'un retour, elle semble devoir se prolonger indéfiniment, et peut-être rester sans issue.

CHAPITRE IV

LA RETRAITE CONTINUE

1. — L'INITIATIVE CHEZ L'ENNEMI.

Iékatérinbourg, le 23 juin 1919.

L'ARMÉE Gaida, emportée — il y a deux mois — jusqu'à 130 kilomètres de Kazan, dont la possession nous aurait assuré la Volga, et probablement la liaison avec Dénikine, a été finalement entraînée par les échecs de l'armée Hagine.

Gaida, dont les troupes avaient occupé, au moment de l'évacuation d'Oufa, une ligne passant par Glazof, Ourgeoum et Malmige, avait espéré profiter de cette position avancée pour tomber dans le flanc de l'ennemi. Mais une menace analogue se dessina contre son flanc gauche. Les nombreuses armées ennemies étaient dirigées par des stratèges avertis : Samoïlof, Parsky, et précédées d'un flot puissant de propagateurs qui poussaient les soldats rouges, prêchaient les populations et ici et là corrompaient les soldats sibériens.

Un régiment du groupe du général Pepelaïef, chef vaillant et énergique, passa à l'ennemi. Les jeunes classes sibériennes, mal armées contre l'inlassable prosélytisme rouge, avaient été soutenues par les succès militaires et l'enthousiasme des villages qui les accueillaient en libérateurs : tout cela leur fait défaut.

L'ennemi essaye de percer nos lignes près de Krasno-Oufinsk. Le chemin de fer Perm-Koungour-Iékatérinbourg, parallèle au front, est en danger. L'état-major parera cette menace par une attaque latérale qu'exécute un corps d'attaque

nouvellement formé, et inspirant une grande confiance. Il est placé sous les ordres du général Grévine, commandant le 4^e C. A. qui occupe le secteur de Krasno-Oufimsk.

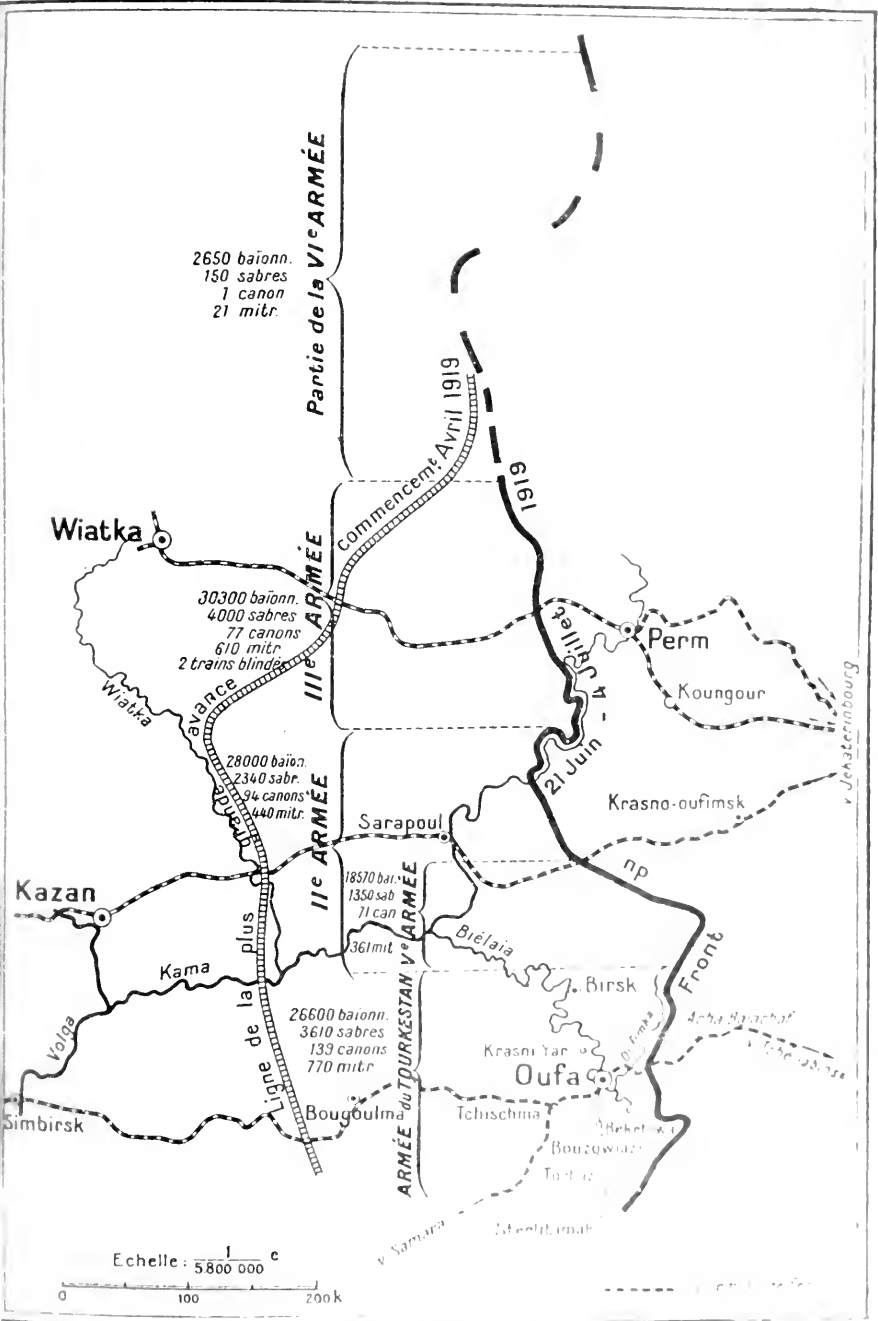
2. — PAYSAGES DE L'OURAL.

Iékatérinbourg-Krasno-Oufimsk, le 24/28 juin 1919.

Le projet de chemin de fer Kazan-Iékatérinbourg n'avait été réalisé, au début de la guerre, qu'entre Kazan et Krasno-Oufimsk. A mesure que le front sibérien avançait, le général Grévine a fait poser des rails sur les remblais préparés entre Iékatérinbourg et Krasno-Oufimsk. Ces remblais sont peu sûrs, les fortes pluies des derniers jours ont creusé de petites voies d'eau sous les rails qui, à certains endroits, sont presque suspendus dans l'air. Même en marchant à petite vitesse (de 3 à 5 kilomètres à l'heure) nous nous sentons secoués comme par les vagues de la mer.

Mais, tandis que nous rampons ainsi à travers ces contrées désertes, quelles vues splendides s'ouvrent à nos yeux ! Ici, les montagnes de l'Oural ont d'autres beautés qu'entre Tchéliabinsk et Oufa. Là, parfois, comme près de Zlato-oust, les pics s'élèvent, portant au ciel les pentes brusques et la pierre nue des vrais rochers. Là aussi, à chaque pas, les travaux humains, aqueducs, ponts, usines, constructions de mines, de nombreuses villes et villages, interrompent l'aspect de la nature éternelle.

Ici non plus, aucun de ces effets grandioses de forme ou de couleur, que présentent ailleurs les profils capricieux des sommets élevés, l'air purifié des grandes hauteurs, l'or d'une lumière n'ayant traversé que les couches supérieures de l'atmosphère. Le rocher a partout disparu sous une abondante végétation, et l'Oural semble ici continuer, en larges ondulations, l'immense plaine verte de Sibérie. Les vallées sont remplies de forêts interminables, où sur des centaines de kilomètres, les arbres se suivent, chênes, hêtres, sapins, bouleaux, tilleuls, mélèzes, avec à peine, quelques fois par jour,



Echelle: $\frac{1}{5800000}$ c
 0 100 200k

la maisonnette solitaire d'un gardien de chemin de fer. Sur les pentes des collines et des montagnes, rien que les inséparables sapins et bouleaux, et même dans les crevasses des rocs qui, ici et là, en longues veines ou taches larges, traversent le paysage, de frêles mais tenaces bouleaux se cramponnent à la pierre dure.

La beauté des sites, endormie sous la dure lumière du jour, se réveille vers les soirs. Point de précipices, où des torrents s'élancent en avalanches écumantes. Mais de gigantesques amphithéâtres descendent graduellement des sommets élevés vers des fleuves sans rides, qui, d'un flot tout uni et rapide, se jettent dans des lacs, dont nous n'entrevoions que quelque contour brisé. Et de temps en temps la chaîne des collines doucement s'ouvre, et une large vallée fuit vers de lointaines prairies, où, pendant les soirées chaudes, les brumes brillent sous les rayons du couchant.

Près de ces ruisseaux sans nombre, dont le murmure remplit les nuits silencieuses, les prés sont couverts de fleurs, étincelant dans l'ombre des arbres. Des campanelles bleues, des orchidées écarlates et de forme exquise, des roses qui suivent le cours des eaux, et font briller mille flammes rouges dans les buissons. L'homme semble absent de ces paradis, et rien ne trouble le bonheur bruyant des oiseaux, folâtres et remuants. Mais parfois leurs chœurs se changent en appels stridents, et s'éteignent dans les hautes herbes. En haut, un aigle décrit de grandes spirales, plane quelque temps — le bec pointu dirigé en bas — au-dessus de notre train, et puis, brusquement, suit le cours d'une vallée transversale.

Dans ces paysages, où la nature par sa relative douceur semble préparer le labeur humain, l'homme semble absorbé par son entourage et oublié par l'histoire. Rarement, on les voit passer, solitaires et indifférents, ces autochtones russes, géants à peine courbés sous des poids énormes, et détachant contre la sombre profondeur des forêts, ce profil que la figure patriarcale de Lev Nikolaïevitch a immortalisé. Une blouse de laine couvre la puissance poitrine, le large pantalon disparaît

dans de hautes bottes. Entre les cheveux mal soignés, et la barbe hirsute, on voit des traits fortement dessinés, et souvent, sous un très beau front, dorment les yeux comme ces étangs cachés dans les forêts, sur lesquels le soleil n'a jamais lui. On croit ainsi voir passer, dans son impassible et farouche indépendance, et presque isolé du progrès, l'ancien maître de la terre russe. Eloigné des grandes routes, que les cultures ont suivies, il a gardé, depuis la naissance des nations européennes, la vie de ses aïeux, dans toutes ses formes. Assujéti, tantôt par les invasions étrangères, tantôt par les machinations ou les caprices de ses propres princes, chassé de ses champs, ou lié par un dur esclavage, vendu, opprimé ou exploité, il n'a jamais perdu la notion de ses droits à la liberté, et, bondissant sous ses chaînes, a conservé dans ses forêts désertes l'adoration des impérissables idoles slaves, et l'attachement à ses terres.

3. — UN SOUFFLET. — LE GÉNÉRAL GRÉVINE.

Krasno-Oufimsk. le 1^{er} juillet 1919.

Une petite ville sans caractère, avec, le long d'une petite rivière boueuse, l'Oufimka, sa grande « promenade » à trois lignes de tilleuls. Mais loin d'elle, et loin des vastes étangs, couverts de lotus, par lesquels le fleuve lentement se traîne, mon wagon s'arrête dans un bois de bouleaux, où nous trouvons un peu de fraîcheur sous un ciel livide qui nous accable de chaleur et de lumière.

Je n'ai pas besoin de me rendre à l'état-major du corps d'armée, pour m'approcher du front. Le front s'approche de moi. Une demi-journée après mon arrivée à Krasno-Oufimsk, le général Grévine, commandant le 4^e C. A., auquel on avait confié la défense de ce front critique, entre en gare.

Le général Grévine est officier de troupe, connaissant à fond la guérilla sibérienne, dont il possède toutes les qualités et tous les défauts. Il appartient à ce petit groupe d'officiers, pleins de mérite, qui, après le début de Seméonof, bientôt

localisé et arrêté, ont inauguré un second effort de libération de la Sibérie, sous l'égide des Tchèques. Grévine a organisé un des premiers bataillons russes qui se soient battus sous Gaïda, et a gagné ses grades supérieurs sur les champs de bataille, autour de Perm. Nature froide et flegmatique, chef brave, dormant dans son uniforme, sans douceur pour les civils, plein de préventions et d'indulgence pour ses hommes, il personnifie le vrai grognard russe de la Beresina et de Plewna, incomparable aux attaques, exécration pendant l'attente (1).

Des officiers étrangers se plaignent de ses « méthodes ancien régime ». Il a souffleté publiquement un technicien du chemin de fer, et l'affaire n'a fait du bruit que parce qu'elle illustre un conflit d'opinion sur la discipline démocratique. Ce « natchalnik distantsi » ou technicien, chargé d'un certain trajet de la voie ferrée, avait constamment opposé aux ordres de Grévine une résistance muette, refusant de faire travailler ses ouvriers pendant la nuit, etc. Le C. A. avança avec enthousiasme, mais la construction du chemin de fer ne tint pas le pas avec lui, et les transports n'arrivaient que péniblement. Grévine souffleta l'homme publiquement, mit 3.000 prisonniers de guerre à sa disposition, et le menaça de mort si son travail n'était pas achevé à terme fixé. Quinze jours après, 20 kilomètres de rails avaient été posés, et douze ponts de bois bâtis.

Le général Grévine fut en ce cas symbolique (d'ailleurs plus fréquent que les étrangers n'aiment à supposer), le disciple de Gaïda, dont les succès militaires en Sibérie ont été beaucoup facilités par l'extrême dureté que ce chef improvisé, mais brillant et heureux, manifestait devant toutes hésitations, retards, sabotages, qui pouvaient compromettre l'issue des opérations. Tchèques et Russes également aiment à évoquer l'esprit de justice avec lequel il avait l'habitude de mettre

(1) Son camarade d'armes Voitsekhovski, plus jeune que lui, mais sous les ordres duquel Koltchak avait mis Grévine, pendant la retraite, l'a fait froidement exécuter pour refus d'obéissance, en octobre 1919.

indistinctement le revolver sur le front, de tel commandant de batterie, de tel chef de gare, ou ingénieur, ou mécanicien, qui n'apportait pas tout le zèle voulu dans sa coopération aux entreprises militaires. Chaque troupe qui met son ardeur et sa vie à la disposition d'un tel chef lui sait gré de se sentir par lui protégée contre cent faiblesses ou mauvaises volontés pouvant rendre ses sacrifices illusoires.

Le Russe, nature lente mais facilement inflammable, pardonne à ses plus implacables chefs les duretés par lesquelles il se sent poussé vers les grandes destinées.

4. — SCÈNES D'IVRESSE. — FANFARES.

Krasno-Oufimsk, le 1^{er} juillet.

Mon « provodnik », que j'avais envoyé en ville faire des achats, revient avec la nouvelle que des scènes de désordre grave y ont lieu. En même temps arrivent une dizaine de soldats, avec un cylindre de 50 vedros (seaux) d'alcool, destiné à notre état-major. Avant de le charger dans un de nos wagons, ils y puisent à pleins verres et en boivent sous ma fenêtre. Je cours avertir le général Grévine que ses soldats s'enivrent à côté de son train — il n'en semble aucunement choqué — et qu'il ferait bien d'envoyer un « komando » en ville pour y rétablir l'ordre. Je saute en selle, et arrive à peu près en même temps que l'officier et les cinq hommes que le général a immédiatement expédiés.

A Krasno-Oufimsk, comme dans toutes les autres villes de Sibérie, se trouve un « vinni-sklad » (magasin d'alcool), dont le gouvernement de l'amiral avait ordonné la réouverture. Après la fuite des fonctionnaires responsables, la soldatesque s'en est emparée, sous les regards bienveillants et convoiteux de l'autorité militaire. D'abord les cosaques, qui ont brisé les scellés, puis les soldats accourus de partout, enfin les paysans attardés, avec bouteilles, seaux et tonneaux sur des charrettes, arrivant en cohue, en jurant et grognant, puis rangés par des sous-officiers en une longue file, et attendant chacun son tour.

On se met à boire, dans la rue. Bientôt les trottoirs sont couverts d'abominables ivrognes. D'autres, plus résistants et plus entreprenants, brisent les devantures des boutiques que les réfugiés avaient abandonnées, et vendent les articles les plus divers aux paysans.

Les gendarmes réussissent à y mettre un peu d'ordre. On porte les soldats ivres-morts dans les maisons, on chasse les pillards, on ferme le vinni-sklad. Tous me regardent d'un œil fort mécontent : il semble que ce soit ma faute si le paradis se ferme.

Toutefois, le transport de tonneaux et de cylindres d'alcool vers la gare continue, et je les y vois, chargés sur des voitures, partir dans toutes les directions : les divers états-majors font provision.

Dans l'après-midi, le général Grévine fait distribuer de l'alcool parmi les conducteurs, mécaniciens et soldats de notre train. Chaque groupe de 15 à 16 hommes reçoit — et à partir d'aujourd'hui journellement — un « quart » d'alcool à 96 %, ce qui fait douze litres de vodka à 40 %. A partir donc d'aujourd'hui, je vois chaque soir tout le monde ivre. La « brigade de chemin de fer de l'état-major » titube autour de nos wagons. Les soldats, composant la garde personnelle du général, font la fête avec les paysannes, accourues de tous côtés. Je les vois danser en vêtements déchirés, puis tomber comme un bloc dans l'herbe, ou s'éloigner dans la forêt, avec les compagnes, hurlant et vociférant. Le matin, on va les prendre parmi les arbres, et ils rentrent dans les wagons, ivres-morts, trainés par les jambes.

Dans la soirée, des fanfares bruyantes et joyeuses éclatent à proximité. Tout le monde sort des voitures, on court et on interroge, il se produit des rassemblements de gens, prêts à accueillir, après les calamités ininterrompues de tout un mois, les nouvelles les plus optimistes de succès au front. Mais bientôt, les curieux, après s'être renseignés, se dispersent : c'est le général Gaïda, commandant l'armée, en visite chez le général Grévine.

Le colonel Lubignac, très actif, est venu offrir au général Grévine le concours d'un officier, d'un sous-officier et d'un soldat français, munis de mitrailleuses, et disposés à organiser un détachement « de choc », dont l'officier français prendrait le commandement. Je crains que ce secours énergique, d'ailleurs froidement accueilli, ne vienne trop tard. J'ai encore à peine de l'espoir.

5. — MISÈRE HUMAINE.

Krasno-Oulinsk, le 2 juillet.

Aujourd'hui, le front s'est rapproché de 15 à 20 kilomètres, et à plusieurs endroits l'ennemi a traversé la rivière l'Irèn. L'état-major restera ici jusqu'au dernier moment, mais la population en détresse, soutenue jusqu'ici par un espoir insensé, accourt pour trouver des places dans les derniers trains qu'on renverra plus loin, et dans lesquels on jette le matériel et les provisions amassés depuis longtemps pour l'avance.

Ici se répètent donc les mêmes scènes désespérées auxquelles j'assiste depuis un mois. On entasse, pêle-mêle, bourgeois, paysans, prisonniers de guerre, femmes, enfants, sur les plates-formes, entre les charrettes, les canons, les caisses de munitions, sous un soleil brûlant.

Un groupe de quatre prêtres, assis entre des voitures militaires, ne portant avec eux rien que quelques sacs pour tous bagages, présente comme l'image de la misère générale. Drapés en leurs soutanes râpées, ils causent entre eux, sans détourner pour un seul instant leur regard vers les autres habitants de la plate-forme, dont ils sont d'ailleurs séparés par quatre roues de charrette. Nu-tête, et portant de longues barbes mal soignées, comme les Évangélistes, ils appartiennent visiblement, comme eux, au prolétariat du clergé. Ce sont de simples intelligences; eux-mêmes paysans, ils doivent mener la vie et ont probablement les goûts des villageois. N'ayant ni les consolations des bourgeois, ni le goût du martyre,

ils n'en sont pas moins coupables de représenter, en face du bolchevisme, de cette délirante religion des masses qui approche, l'ancienne foi, contre laquelle toutes les passions s'acharnent.

Les plus malheureux, dans cette guerre à rallonges, ne sont pas les soldats, combien mal vêtus, et combien négligés par une administration marâtre, mais qui trouvent, même pendant les retraites, une place pour dormir et de quoi manger. Dans ces petites villes de province, la prévoyance des autorités militaires et les moyens d'action des puissantes corporations de fonctionnaires ont fait défaut à la population en détresse. Pas de wagons de bagages disponibles pour les familles de réfugiés. Des groupes appartenant à l'« *intelligentzia* » s'installent dans des sortes de tentes, cousues autour d'une pièce d'artillerie lourde, qu'ils sont bien résolus à défendre. Deux jeunes filles qu'on reconnaît immédiatement pour des « demoiselles d'institut », assises sur une plate-forme, parmi des caisses d'obus en plein air, barricadées derrière leurs valises, essayent de défendre l'entrée de leur nid contre une invasion de types invraisemblables de criminels et de désœuvrés, qui montent, en grognant, et s'approchent d'une poussée brutale et irrésistible. Tout d'un coup, débordées, les malheureuses, les yeux mornes, les visages contractés, prennent la fuite, et cherchent une protection quelconque.

J'avais assisté en automne de l'an 1915 au terrible spectacle de l'évacuation de la population dans les provinces polonaises et lithuaniennes, évacuation imposée par des considérations militaires et politiques, et à laquelle les habitants des villages se soumettaient, forcés et souvent récalcitrants. Je me rappelle les cimetières improvisés au milieu des forêts, en pleine campagne, où on laissait les vieillards et les enfants morts en route, et dont les groupes de croix, coupées de branches vertes, marquaient les étapes d'un horrible exode. Mais ces horreurs semblaient étouffées dans les clameurs d'une conflagration universelle.

Combien aujourd'hui la fuite d'une population entière,

quittant ses foyers librement et spontanément, est plus impressionnante ! Quelle peur profonde et irrésistible pousse ces milliers de gens, chargés seulement de sacs et de bagages à main, à abandonner au pillage et à l'incendie, les propriétaires leurs maisons de campagne, les commerçants leurs boutiques remplies de marchandises, la petite bourgeoisie, les paysans et nombre d'ouvriers, les meubles hérités des ancêtres, et leurs jardins fruitiers ?

Les prisonniers de guerre hongrois, soumis, avec raison, à un traitement spécial, sont renvoyés loin de la ligne du combat. Allemands et Autrichiens, profondément neutres maintenant dans la guerre civile, seront occupés, jusqu'au dernier moment, aux travaux de destruction et d'évacuation du matériel.

6. — LE CORPS D'ATTAQUE.

Voici l'origine des « corps d'attaque » russes :

Au mois de mai 1917 — la propagande bolcheviste commença à vider les fronts russes — le capitaine Négentsof, appartenant à l'état-major de Kornilof, organisa deux détachements de volontaires, auxquels on donna, en se conformant à la terminologie militaire usitée, le nom de bataillons. Parmi les volontaires, accourus de toutes les unités russes, Négentsof choisissait, après un mois de stricte observation, les meilleurs. Ces soldats, presque tous décorés, et s'étant sans exception déjà battus contre Allemands et Autrichiens, se « vouèrent à la mort » et on les revêtit — afin de les distinguer des mobilisés — des insignes spéciaux et bientôt fameux : une tête de mort flanquée de deux chevrons noir-rouge. Les deux « oudarnié-bataliona », à eux seuls, déterminèrent l'issue de la bataille, près Stanislau, qui ouvrit la route vers Galitch.

Kérenski ne permit pas une multiplication de ces fameuses unités. Cependant, l'exemple de Négentsof — depuis glorieusement tombé devant Iékatérinoudar — fut bientôt suivi, quoique avec moins de méthode, par de nombreux officiers.

Quoique d'une façon moins éclatante que les bataillons de Négentsof, ces détachements d'« oudarniki », précurseurs des « partisans blancs », qui vont désormais naître sur le territoire russe, se sont généralement bien battus, et l'histoire en conservera un pieux souvenir.

La guerre civile manque des stimulants patriotiques. L'ardeur des troupes ne peut être maintenue que par une forte propagande, et par des organisations spéciales de volontaires. Trotski dispose, à cet effet, soit d'anciens détachements rouges réorganisés en régiments de formation régulière, soit de nouveaux détachements spéciaux. Les régiments 238 et 239 (anciens otriads des villes de Briansk et Koursk) sont des exemples de la première catégorie, le détachement Kachérine de la seconde.

Le gouvernement sibérien, en se laissant inspirer par la mission anglaise, a probablement voulu recourir aux mêmes expédients. Il a décidé de revêtir des belles pièces d'équipement, que le général Knox lui apporte, non les troupes aguerries, en haillons, qui lui ont conquis la Sibérie, mais la plus jeune classe. Convaincu — conviction d'intendants — que, bien armés et convenablement nourris, ces paysans mobilisés formeraient un corps d'élite, on leur a collé, à tous, sur la manche gauche, les chevrons noir-rouge des « oudarniki », et à certains groupements les têtes de mort des vieux briscards de 1917. Un régiment, particulièrement bien soigné, qui faisait au champ de parade de Lékatérinbourg la plus admirable impression sur la société élégante de la ville, reçut, avant que ses membres eussent senti l'odeur de la poudre, le nom de « *Régiment immortel du général Guïda* ». Les dames, enthousiasmées à la vue des beaux jeunes officiers, qui s'y étaient laissé incorporer, après avoir tardé pendant un an à aller s'enrôler, applaudirent à ce nom, que les plus anciens régiments russes, de Préobrajenski et d'Ismailofski, n'ont jamais porté. Les gens sérieux — très peu nombreux — se crurent transportés en plein vaudeville.

7. — LE RÉGIMENT IMMORTEL ET LES RÉGIMENTS QUELCONQUES.

Atchitskoe, le 4 juillet 1919.

La 3^e division, commandant Rakitine, se trouve à cheval sur la chaussée Koungour-Iékaterinbourg. Elle est flanquée, au Nord par le Régiment immortel, au Sud par le reste du corps d'attaque.

Une poussière jaune et lourde flotte dans une atmosphère sans vent. Sur la chaussée, se presse, entre de triples rangées d'arbres, un interminable cortège militaire : les réserves d'infanterie dans leur marche irrégulières et dispersée, les escadrons impassibles et minutieusement alignés, les batteries, gueules en bas, et les innombrables charrettes formant le train de tout un corps d'armée. Et personne qui s'étonne de cette retraite devenue chronique. Le flegme russe ralentit parfois les avances, il conduit toujours admirablement les retraits.

Je trouve enfin, à Atchitskoe, le capitaine Rakitine, commandant la 3^e division. La situation, dans ce secteur du front, semble entrée dans une phase tragique et probablement définitive. Pendant une manœuvre d'enveloppement de deux régiments ennemis, le Régiment immortel, ayant pour tâche de rester dans ses positions, a subitement fléchi. Les détachements de cavalerie, envoyés pour en déterminer la position actuelle, en signalent des débris jusqu'à 35 kilomètres d'ici. Les éclaireurs ennemis entrent par les vides qu'ils ont laissés dans notre front.

Rakitine a groupé trois régiments en demi-cercle autour du village. Le général Grévine, qui espère boucher le trou avec une division de cavalerie qu'on a mise à sa disposition, ordonne que la 3^e division reste dans ses positions.

Dans la nuit tombante, nos mitrailleuses crépètent donc, à 3 kilomètres de notre état-major. Un léger scandale dans la rue : un colonel et trois officiers subalternes, ivres, bousculent les passants. Ce sont le chef du 57^e régiment avec

ses officiers, qui ont su se procurer de l'alcool gouvernemental.

Un petit groupe de soldats, appartenant au Régiment immortel, conduits par deux jeunes officiers, dépassent le fanion de notre division, sans venir demander des instructions au commandement. On les rappelle et on les accable de remarques sarcastiques. En fuite depuis midi, ils se sont rassemblés quelque part, et ils promènent, fatigués, mais non glorieux, par monts et chemins, les magnifiques insignes de « ceux qui se sont voués à la mort ». Il faut en convenir : si leur régiment, reculé sans pertes, ne parvient pas à l'immortalité, ce ne sera pas la faute de ses hommes et officiers : ils ont fait tout ce qui était possible pour y arriver.

Atchitskoe, le 5 juillet 1919.

A 4 heures du matin les bombardements se font à nouveau entendre. En suivant la chaussée, qui mène vers une vallée, je trouve nos officiers et soldats couchés dans de petites fosses individuelles, dont la longue série traverse un champ de blé. Chacun est à son poste. Les officiers sont sales et déguenillés, les soldats en loques. Ils montrent peu d'entrain, après les incessantes retraites, mais leur obéissance est, dans les circonstances, une qualité inappréciable. Le soldat russe n'a pas besoin de costumes superbes pour bien se battre, et même a-t-on tort de trop s'écarter, pour lui, des uniformes nationaux, de la longue culotte, des bottes hautes aux semelles minces, et de la blouse large d'une étoffe forte et rude, mais qui sied bien à son corps grossièrement taillé et solide. Peut-être aussi les tuniques anglaises, plus coquettes et soignées, en le transformant en un objet de parade, choyé par les états-majors, l'ont-elles dégagé des duretés et misères du front, et attaché — plus qu'il ne l'est permis à un soldat russe — à la vie.

Ces sans-culottes, qui se battent depuis un an, et qu'on laisse souvent sans pain et sans les moindres commodités de la vie, on ose à nouveau les envoyer à la ligne de feu,

sans armes. La division où je me trouve a reçu, pour compléter son effectif, dès le 15 mai, 2.100 hommes qu'on avait jusque-là employés aux travaux du chemin de fer Sarapoul-Krasno-Oufimsk. Ils arrivaient non seulement sans fusils, mais n'en avaient, pour la plus grande partie, jamais en entre les mains. Le 1^{er} juillet, la division du capitaine Rakitine en reçut 1.500 autres, mieux exercés, mais toujours sans fusils. Et les temps ont passé, où on put voir cet héroïque et admirable soldat russe suivre, sans armes, sous les feux de barrage, les vagues avancées, pour recueillir sur ses camarades morts et blessés les fusils, afin de pouvoir, à son tour, se battre pour sa mère, la Très-Grande et Très-Sainte Russie (1).

Pour les mitrailleuses, on se heurte aux mêmes maux : dans la 3^e division, le capitaine Rakitine me montre, dans un régiment, 6, dans deux autres 3 et 4 mitrailleuses en bon état. On réclame, depuis six mois, inutilement, des pièces de rechange pour celles qui sont défectueuses. Les hommes, comme une grande partie des officiers, souffrent terriblement de la gale, n'ayant jamais reçu les sous-vêtements que leur envoyait Omsk sans en contrôler la distribution. Pendant les derniers six mois, le corps d'armée tout entier n'a reçu pour ses officiers, comme vêtements, que mille paires de bretelles : le reste a disparu entre Omsk et le front (2).

Jamais plus de sucre ou de tabac, depuis qu'on se retire et que les provisions de l'ennemi ne tombent plus dans nos mains. Quelques officiers ont su s'en procurer de petites quantités, par des parents civils, qui en ont acheté aux intendants de l'armée (3).

(1) On comprendra mieux la scandaleuse négligence — ou pis — des services d'intendance, en sachant que l'armée de Koltchak compte un surplus de 80.000 fusils.

(2) On a envoyé d'Omsk vers un seul C. A. 40.000 collections d'effets et du drap pour 30.000 costumes. Rien de cela n'est arrivé. Les services d'intendance ont envoyé d'Omsk à l'armée 300.000 paires de souliers, dont la plus grande partie a été vendue en route.

(3) D'un énorme envoi de tabac, acheté à Kharbine pour le front, 85 % a été vendu en route par les officiers conducteurs du transport, et le reste égaré aux états-majors. Et ainsi de suite.

En plus haut lieu, on ne s'occupe pas non plus des promotions et décorations, mettant en relief les actions d'éclat, et constituant des preuves vivantes de la confraternité entre la troupe qui souffre et se sacrifie et le pouvoir qui veille, observe et encourage.

Le capitaine Rakitine, nommé au commandement de sa division, pour actions d'éclat, porte les insignes de son grade pendant déjà une année d'un service dur et brillant. Les six ou sept propositions par le général Grévine, pour le grade de lieutenant-colonel, sont restées sans réponse. Par contre, un lieutenant-colonel, commandant un régiment de la 3^e division, et servant donc sous les ordres de Rakitine, proposé au G. E. M. pour le grade de colonel, a immédiatement reçu son brevet. Quant aux praporchtchiks, sur lesquels pèse le poids entier de la guerre, pour eux ni promotions, ni décorations. Ils savent parfaitement que ces faveurs sont réservées à leurs camarades d'Omsk, Irkoutsk, Kharbine et Vladivostok.

Le chef du régiment que je trouve là, sur la route de Koun-gour, des deux côtés débordé par l'ennemi, à son poste, est un des mille enfants perdus de l'armée, qu'on oublie dans un poste que peu ambitionnent. Ancien soldat de 1914, promu praporchtchik après nombre d'actions d'éclat, il me semble personnifier toute une classe énergique, saine, ambitieuse, en étroit contact avec les couches inférieures de la populace, disposée à acclamer chaque régime prêt à abandonner certains détestables privilèges et à détruire certaines confréries dans l'armée, et qu'on pourrait utilement opposer à la classe des communistes, qui constitue la force de l'armée bolcheviste.

Ce sont lui et ses camarades, sales, déguenillés, atteints de gale, ne disposant d'aucuns des adoucissements de la vie, négligés pendant les transports, mal soignés au régiment, et, s'ils sont blessés, maltraités sur les tables d'opération, par des médecins auxquels on ne fournit ni instruments ni médicaments, ce sont ces chiens galeux du régime, qui en sont l'unique soutien, et chez lesquels on a réussi à éteindre, par une longue série de fautes et de négligences, le feu sacré,

que les Tchèques avaient allumé, et qu'une ardente et énergique jeunesse avait entretenu dans la troupe.

8. — ON LES AURA QUAND MÊME ! — POURQUOI LES OUDARNIKI ONT-ILS RECULE ? — CONVERSATION ENTRE ANCIENS COLLÈGUES.

Ialima, le 5 juillet 1919.

Enfin, à 8 heures, le général Grévine autorise la retraite des trois régiments en position devant Atchitskoe. La manœuvre, où le général Gaïda avait assigné un rôle si important au corps d'attaque, est donc abandonnée. On essaiera demain un grand coup vers Koungour, que le général Pépelaïef dirigera en direction Sud-Ouest, et un autre dans la même direction, mais sortant de la voie ferrée entre Koungour et Iékatérinbourg. On jettera en même temps une entière division de cavalerie dans la région des forêts au Nord d'Atchiskoe.

Ces grands projets d'en haut trouvent chez nos officiers un accueil remarquable. Les cœurs sont ranimés de nouvelles espérances que d'autres troupes inspirent, dans d'autres secteurs du front.

— Quelle belle manœuvre ! Peut-elle ne pas réussir ?

— Les rouges sont fichus cette fois Vous verrez encore des choses remarquables !

Mais on ne s'en sent pas en meilleur état de se battre.

— Nous mêmes, que pourrions-nous faire, avec trois ou quatre mitrailleuses par régiment ! » En escomptant déjà l'inévitable succès quelque part au Nord, on se prépare à un nouveau recul dans notre secteur, et on répond à mes observations sarcastiques :

— Tout cela ne signifie rien. Nous reculerons bien peut-être encore mille kilomètres. Ensuite ce sera leur tour : nous leur mettrons le pied dans le derrière, sur deux mille.

Une musique joyeuse monte de la vallée : *Stendio Razine*, *Alla Verdi*, *Sopki Mandchoury*, les armes brillent au soleil, etc., tout y passe. Cela signifie-t-il un succès, un motif de

joie ? Au contraire : c'est le 10^e régiment qui approche, cuivres en tête, et le seul régiment de notre division ayant connu un moment de recul involontaire, et donc écarté du front (1). Les clairons éclatent, les clarinettes sifflent, les tambours bourdonnent, les badauds accourent émerveillés, et même la paysanne qui nous sert, toute en pleurs parce que les rouges lui reprendront ses dernières vaches, essuie ses larmes, et sourit.

Eh bien, cette incompréhensible bonne humeur est peut-être ce qu'il y a encore de mieux dans ces tristes circonstances. S'il faut bien y voir ce que l'optimisme dans l'adversité cache généralement d'aveuglement ou de lâcheté, on peut s'en consoler : la veulerie sauve du désespoir, et les esprits restent intacts.

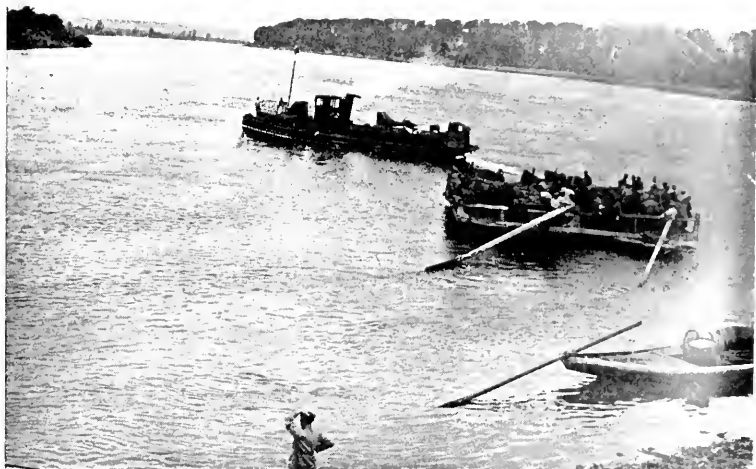
Vers midi, deux régiments de cavalerie passent vers le Nord prendre d'inutiles positions de combat. Tout le long de la chaussée, les cuisines de campagne et des centaines de casseroles, sur de petits bûchers, répandent de délectables odeurs. Parmi les groupes de nos sans-culottes se trouvent partout assis, venus de Dieu sait où, sans sacs ni fusils, les jeunes et solides soldats du Régiment immortel. Ils ont jeté en route les forts souliers anglais, solides, aux semelles puissantes mais dures, qui leur cassent la peau du pied, et ils portent, tant qu'ils ont pu s'en procurer, de simples « valinki » ou « lapti » (2). Quelques-uns ne portent que des sous-vêtements.

— Pensez-vous, me disent-ils, que nous désirons tomber dans les mains des bolcheviks en ces costumes neufs, portant les insignes des oudarniki ?

Et c'est l'explication de l'énigme que me pose aujourd'hui un major anglais, officier de valeur, n'ayant aucune expérience des Russes et attaché spécialement au corps d'attaque :

(1) Dans ce régiment les officiers ne réussissent pas à se faire comprendre des soldats, pour 75 % composés de Tchérémisses.

(2) Bottes de feutre, et pantoufles d'écorce de tilleul.



Unique moyen de transport pour le train d'un C. A. La rivière Oulinka.



Soldats de Koltchak en fuite. Juin 1919, Nord d'Oufa.)

— D'où vient-il que ces gens, jeunes et solides, supérieurement équipés, tout comme les meilleures troupes européennes, se conduisent d'une façon si inattendue ?

Je lui réponds :

— Ces pauvres mobilisés, partis sans enthousiasme, et nullement disposés au martyre, promus héros par les intendants, acclamés pour la bravoure, à laquelle les a prédestinés la société élégante de Perm et Iékatérinbourg, ont bien compris au front — et d'ailleurs la propagande bolcheviste le leur a fait entendre — ce que l'uniforme anglais, et surtout les chevrons noir-rouge et les têtes de mort signifieraient pour eux, s'ils tombaient dans les mains de l'ennemi. Ceux-ci pardonnent parfois aux mobilisés de l'armée sibérienne de se battre contre « leur classe », mais ils ont sans doute préparé de nouvelles tortures pour ces « volontaires », ces « héros », ces « régénérateurs de la Russie », prêts à « succomber plutôt qu'à céder ». Ainsi, en attifant théâtralement ces malheureux pour des sacrifices héroïques, les a-t-on préparés pour des fuites ignominieuses.

Bisertskoe, le 6 juillet 1919.

Ce matin, le général Grévine essaye de regrouper ses forces. Une trentaine d'hommes viennent de désarmer le Régiment immortel. Le 1^{er} régiment du corps d'attaque, qui s'est un peu mieux conduit — ses soldats portent les chevrons noir-rouge, mais non les têtes de mort — a été posté le long de la rive gauche du Bisert jusqu'à Krasno-Oulinsk. La 4^e division de cavalerie, chargée hier de remplacer le Régiment immortel, a été reçue par un feu de mitrailleuses, et a définitivement rebroussé chemin.

A 11 heures, je visite le malheureux État-major du corps d'attaque qui, au lieu de rester au milieu des combattants pour les enflammer, selon les traditions des oularduiki, occupe gravement tout un terrain quelque part en arrière, d'où il lui est impossible de diriger les combats. Le colonel

Stepanof me raconte que son 1^{er} régiment a été réparti en petits paquets sur un front de 10 kilomètres.

— Et vos réserves ?

— Je n'en ai pas. J'ai à peine assez du régiment pour garder 10 kilomètres d'une rivière presque partout guéable.

Au lieu de masser le régiment en deux ou trois groupes de manœuvre, tenus en liaison avec quelques patrouilles montées, qui parcourraient la rive, Stepanof a disséminé ses hommes en cinquante petits détachements, prêts à être bousculés par la première colonne rouge qui traverserait le fleuve.

Je me jette en selle pour examiner la situation, mais j'ai à peine fait cinq ou six verstes que je rencontre les premiers groupes des fuyards : le Bisert est traversé, les « noir-rouge » sont de nouveau en retraite. En relongeant la voie ferrée, je passe d'abord le train du colonel Stepanof, et je l'avertis de cette nouvelle défaite : il n'en savait rien, mais je crains qu'il ne s'y attendît.

Un quart d'heure après, je rentre chez le général Grévine :

— Vous n'avez qu'à décamper, mon général ! Les rouges pourront être ici dans quelques heures.

Il se mit à rire :

— Ah ! diable, les oudarniki nous ont à nouveau lâchés ? Ça ne m'étonne pas. Mais le danger n'est pas pressant. Mes propres troupes tiendront bien encore un jour. Ce que je crains pour le moment, c'est que les salauds aient pris la fuite, sans avoir préalablement coupé les fils de téléphone. Allons à l'appareil prévenir que les bolcheviks causent directement avec Iékatérinbourg.

En route, le général Grévine me dit avoir reçu du général Gaïda l'ordre de restituer au colonel Stepanof toutes les armes qu'il venait de faire prendre au Régiment immortel. Il a riposté par la prière de le débarrasser définitivement du corps d'attaque.

Nous sommes à peine entrés au cabinet du chef d'état-major que la sonnerie retentit. Le colonel, chef d'état-major, prend l'appareil :

— Qui est au téléphone ? — Silence. La question est répétée.

— Paroutchik N. de l'état-major de la 3^e division. (Cet officier n'existe pas.)

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

Suit une conversation animée : questions sur nos effectifs, nos projets, et réponses de plus en plus décousues. Le général Grévine, qui souffle les informations, se tient les côtes de rire. Après quelques minutes, notre interlocuteur, s'apercevant d'être dupe, éclate en jurons et insultes vigoureuses, que le colonel transmet fidèlement à son chef, non sans y répondre par des expressions non moins poivrées. Enfin on calme ses transports. L'interpellateur n'est autre que le chef de l'état-major de la 26^e division soviétique, sans doute un officier breveté, oui ou non forcé de servir la cause rouge.

Notre colonel remarque :

— Cela ne va pas mal chez vous !

— Je vous remercie, nous sommes contents.

— Et, dites-moi, puisque nous causons si agréablement : que dites-vous de nos oudarniki ?

— Excellentes troupes, que nous aimons beaucoup. C'est toujours un véritable plaisir de les attaquer : ils fichent invariablement le camp ! N'oubliez pas, surtout, de nous les opposer à la prochaine occasion !

Le général Grévine, qui se tord de rire, me dit :

— Vous l'entendez, nous ne sommes pas les seuls à admirer nos oudarniki nouvellement cuisinés. L'ennemi est d'accord avec nous !

9. — UN BIENFAIT DE L'AUTOCRATIE.

Bisertscoe, le 6 juillet 1919.

En retournant à mon wagon, je vois un nombre de soldats couchés sur l'herbe, ronflant à tue-tête, les faces congestion

nées. D'autres titubent dans la forêt, avec les jeunes paysannes, que les puissantes rations d'alcool ont attirées. Ces ivrognes forment la garde (okhrana) de l'état-major. La fusillade au front est facilement distincte. L'orgie a duré toute la nuit, et il est heureux que le front n'ait pas fléchi et livré passage à un détachement audacieux, qui aurait sabré l'état-major tout entier.

Le plus considérable service que le tsar Nicolas II ait rendu à son peuple a été l'interdiction de la vente de la vodka. On n'exagère pas, en prétendant qu'il ne faut pas moins que le pouvoir d'une autoeratie presque absolue pour que, dans une société moderne, le peuple puisse bénéficier d'une semblable mesure. Parlements ou gouvernements, fondés sur des compromis de partis, ne pourraient peut-être s'élever jusqu'aux excès du bien. Ils obéissent aux instincts des partis dont ils dépendent, ou représentent de puissants intérêts, au-dessus desquels ils ne peuvent s'élever.

Le fléau de l'alcoolisme en Russie est tel qu'il ne trouve sa comparaison dans aucun autre pays. L'ivresse prend ici souvent des formes terribles et malades. Quiconque a vu, comme moi, pendant la révolution, les délires et les scandaleux excès d'une foule qui s'était emparée d'une cave de palais, ou d'un régiment qui avait pu mettre la main sur quelques tonneaux d'eau-de-vie, conviendra que l'alcoolisme russe est pire qu'une dangereuse habitude : une peste contagieuse et funeste.

Dans de tels pays, où les usages et la morale courante ne s'opposent pas à des vices qu'on se plaît à considérer comme d'innocentes faiblesses nationales, on a besoin d'un gouvernement, pouvant non seulement imposer sa volonté au peuple, mais empruntant ses pouvoirs à son seul prestige.

La vente de la vodka, défendue d'abord pour la période de mobilisation, puis pour la durée de la guerre, a été finalement interdite pour toujours par décret impérial du 28 septembre 1914. Des milliers de lettres, adressées au tsar, rédigées de ce ton familier et touchant qui caractérise le genre d'affection patriarcale que la presque totalité de la nation ressentait

pour l'empereur — j'en ai eu quelques-unes sous les yeux — évoquaient en images précises le bonheur que l'interdiction apportait au pays.

Avec la vente de la vodka s'éteignit en même temps sa production. L'empereur fut d'ailleurs vigoureusement secondé par des chefs, dont le pays retiendra un souvenir éternel. Broussilof, entre autres, fit détruire les citernes et toutes les machines pour la distillation de l'alcool dans l'entier rayon de ses armées. Quelques vieux officiers se plaignaient parfois hautement de cette abstention qu'ils prétendaient insupportable, mais on ne les écoutait pas : la sobriété, tout comme la chasteté, est un mal réconfortant.

Ce fut seulement en juillet 1917, que je vis dans l'armée russe des cas d'ivresse en masse, et encore s'était-on enivré dans les caves autrichiennes de Galicz. Vers la même époque, les journaux russes signalèrent d'horribles ivresses dans toutes les villes de Russie, suivies de massacres. On pouvait même se demander si ces foules mues par des colères théâtrales et frénétiques, parcourant les quartiers riches, étaient poussées par la seule soif de la liberté.

Le décret impérial contre la consommation des liqueurs alcooliques, maintenu et renforcé par le gouvernement bolcheviste — autre autocratie — (1) a été abandonné par celui d'Omsk. En face des énormes provisions de vodka, amassées en Sibérie, ce gouvernement a cru devoir permettre de nouveau la vente, restreinte seulement par la fixation d'un maximum par tête et par mois, et la défense absolue pendant la période de mobilisation. Mais le gouvernement ne pourrait ignorer que l'esprit du bolchevisme a tellement gagné toutes les classes de la population, qu'aucune défense ou restriction

(1) La vente et la consommation d'alcool sont punies, chez les rouges, par la peine de mort. J'ai visité, à Oufa, la maison qu'avait habitée une veuve, fusillée sur ordre des commissaires, pour avoir fabriqué de la « samagonka ». La sobriété des chefs bolchevistes — pour une grande partie Israélites, petits buveurs — est un fait reconnu.

n'y ferait rien (2). Fonctionnaires préposés aux ventes, contrôleurs, tous cèdent à la soif illimitée qu'exhale le pays. Pendant les périodes de mobilisation, à Omsk et Novo-Nicolaïevsk, il a été possible de se procurer en plein marché, et presque dans les « magasins de vin du gouvernement », toute quantité voulue de vodka.

On assiste donc dans toutes les villes sibériennes, depuis l'avènement du régime actuel, à des scènes qu'on n'avait plus vues depuis août 1914, et auxquelles le bolchevisme avait déshabitué le pays.

Mais surtout au front l'alcool a fait des ravages. Le gouvernement est coupable, et non ces hommes de caractère souvent si faible, énervés par la vie des camps et des combats malheureux. Je considère comme une des raisons non négligeables des succès de l'armée sibérienne, en mars et avril, le manque de boissons alcooliques dans les villes et villages qu'on pre-

(2) J'eus à ce sujet une conversation, en février 1919, avec le ministre S..., faux esprit. Je lui demandai :

— Quels motifs ont guidé votre gouvernement à la réintroduction de la vente de la vodka ? Tout le monde sait quelles proportions prend, dans votre malheureux pays, l'abus des boissons alcooliques.

— Plusieurs raisons ont déterminé notre attitude. D'abord la pénurie dans laquelle se débat le gouvernement. Ensuite, nous nous trouvons en face d'une fabrication de vodka, la « samagonka », par les paysans mêmes. L'alcool y est mêlé à des alcools supérieurs nuisibles à la santé, et le gouvernement a cru mieux d'y substituer un alcool pur et moins offensif.

— Mais pourquoi ne pas en défendre tout à fait la fabrication et la vente ? Pourquoi ne pas punir, comme le font les rouges, les paysans coupables de fabrication clandestine ? Il vous est connu que Trotski y a mis comme sanction pénale la mort.

— Ce serait impossible. Calculez combien de gendarmes il nous faudrait. Le paysan fera toujours de la samagonka et on boira donc toujours de l'alcool en Sibérie. Ici, je touche à notre principal argument. En en défendant au citoyen la consommation, celui-ci se trouverait en contradiction flagrante avec la loi. Nous l'habituerions à un état d'âme funeste chez un citoyen : celui de se trouver coupable et en transgression de la loi. Mieux vaut permettre ce que nous ne pourrions prévenir.

— Votre argument est on ne peut plus ingénieux. De Liguori lui-même n'intercéderait avec plus de ménagements pour le pécheur. Ne pouvant éliminer de votre nouvelle société la concussion et le vol, les autoriserez-vous, en vous laissant inspirer par votre jurisprudence préventive ?

naît, après que les rouges y eurent introduit leurs mesures draconiennes. En se retirant, les troupes de Koltchak trouvent « chez eux » des provisions immenses, plus qu'il ne faut pour tuer les dernières ressources de l'énergie, et accélérer l'épouvantable défaite.

10. — SCÈNES DE RETRAITE. — ACCIDENTS DE CHEMIN DE FER.

Iékaterinbourg, le 13 juillet 1919.

Dans ce paysage sans grands fleuves, et où collines et forêts favorisent les coups de surprise, la retraite de nos troupes, habituées au recul, devient presque stationnaire. Tout le monde semble infecté d'une lassitude sans remède. Pas de pertes au front. L'adversaire ne semble avancer que parce que nous reculons. Tous se consolent, qu'en se retirant, ils restent intacts, et que cette fuite de plusieurs centaines de kilomètres sera un jour arrêtée, et qu'alors nous passerons à l'offensive. Mais on ne prévoit pas comment et où, et on semble attendre une impulsion du dehors.

A la gare de Bisertski-Zavod, où le général Grévine s'arrête, je fais accrocher mon wagon au premier train de matériel, qui roule dans la direction de Iékaterinbourg.

Dans toutes les gares, l'approche du front se fait pressentir. Les cheminots sont depuis longtemps gagnés aux rouges, et maintenus dans une attitude favorable au régime soviétique par les ouvriers de quelques grandes usines, qui, fortement organisés, passifs, ne donnant aux cosaques aucun prétexte d'intervention, préparent la jonction aux bolcheviks.

Les petits fonctionnaires du chemin de fer, qui ne perdront rien au changement de régime, puisque les bolcheviks savent distinguer parmi les « bourgeois » ceux qui pourront servir leur cause, et probablement déjà gagnés à l'armée victorieuse par d'énormes pourboires, ralentissent le travail, commettent ouvertement des actes de sabotage.

Chaque gare a son commandant, en général un jeune officier qui ne comprend rien à l'engrenage compliqué des voies, aiguil-

lages, dépôts de gare, d'ailleurs manquant de l'esprit d'initiative des Gaïada, Semeonof, Kalmykof, et autres fameux chefs de bande, habitués à forcer, revolver en main, l'obéissance qu'on leur dispute. On voit donc invariablement, à côté d'une gare, un jeune officier occupé à signer des ordres de transport de troupes, de matériel, de blessés, et dans un autre bâtiment de la même gare, un fonctionnaire mettant à chaque occasion des bâtons dans les roues, et ordonnant sans cesse des manœuvres compliquées sur toutes les voies, capables de retarder départs et arrivées des trains.

A la gare Droujina, où les deux voies de Krasno-Oufimsk et de Berdiaouch vers Lékatérinbourg se rencontrent, je fais accrocher mon wagon à un train dont on m'a promis le prochain départ. On le fait, en effet, sortir de la gare, mais là nous restons indéfiniment, bloquant l'unique voie de débordement pour les trains du C.A. Après quatre heures d'attente, je prends des informations, d'abord chez l'autorité militaire, qui se contente de signer un nouvel ordre d'expédition, puis chez le fonctionnaire du jour, qui profère des phrases désordonnées, regorgeant d'expressions topographiques et techniques, enfin chez les fonctionnaires de deuxième et de troisième rang, qui m'éclaircissent l'énigme. De la direction de Lékatérinbourg approche un autre train, invisible par un tournant de la voie, et qui, entré, après autorisation du même chef de gare qui a fait sortir le nôtre, y touche presque du nez, depuis quatre heures. A-t-on simplement voulu, au bénéfice des rouges, retarder les trains du C.A., ou avait-on préparé une collision qui aurait bloqué définitivement une centaine d'échelons? J'entre chez le chef de gare et y prononce quelques phrases pleines de menaces et de bon sens. Un quart d'heure plus tard, notre train a été ramené en gare, celui d'en face y est rentré, et le nôtre reparti pour Lékatérinbourg.

La ville est en pleine ébullition. De longues processions de charrettes vers la gare, et partout, sur les quais et en plein air, des campements de familles bourgeoises et paysannes, attendant leur tour de partir. Tout le monde est plongé dans la plus

profonde stupéfaction, par cette subite évacuation, deux mois après la préparation du prochain transfert des bureaux gouvernementaux vers cette ville.

Partout des forces obscures s'agitent. Autour du chemin de fer et des autres voies de transport, éclatent des révoltes de travailleurs. Il y a bataille près des provisions de farine, que les cheminots refusent de laisser évacuer ⁽¹⁾. Dans la nuit, je distingue sur les emplacements de la gare de petits groupes qui chuchotent, mais se dispersent à la vue de mon uniforme. Je rencontre des figures sinistres, parfois mi-ivres, abordant le personnel inférieur : mécaniciens, chauffeurs, aiguilleurs, rangeurs, conducteurs. Vers le matin, cinq personnes, parmi lesquelles deux femmes bien habillées, ont été arrêtées et, convaincues d'avoir poussé au sabotage, ont déjà subi le sort que les bolcheviks destinent aux propagateurs de la cause opposée.

A 1 heure du matin, se produit, en pleine gare, une collision qui brise quatre wagons de bagages et met deux voies hors de service. Vers 4 heures, une autre collision a lieu, à 39 kilomètres de nous, et l'unique voie entre Iékatériembourg et Omsk est, pour une demi-journée, bloquée. Ce ne sont évidemment que de purs accidents.

Cet incessant sabotage est combiné avec un chantage systématique et on se fait ainsi payer de deux côtés. L'état-major du général Diterichs a préparé son départ, en le cachant avec soin à la mission française, et surtout aux habitants, qu'il trompe sur la situation au front, au point de les abandonner à l'ennemi, sans avertissement. Mais on s'en doute et, toute la nuit, il y a un va-et-vient chez les mécaniciens-rangeurs, pour les pousser à ranger tel wagon dans tel échelon dont on prédit

(1) Partout, d'importantes provisions de céréales ont été abandonnées à l'ennemi, et il y a eu souvent lieu de douter que les personnes responsables, intendants, généraux chefs de transports, puissent invoquer la force majeure. Devant le pont d'Oufa, plusieurs échelons de blé, à Oufa 6 millions de pouds de blé et 4 millions de pouds d'avoine ont été abandonnés aux rouges exultants, et vendus aux commerçants israélites, venus de Sibérie, pour aller en faire le trafic en Russie. A Tcheliabinsk, les intendants ont abandonné, plus tard, de façon inexplicable, 4 millions et demi de pouds de blé.

un prochain départ. Mais au dernier moment, ce sera un autre train qui partira, parce qu'on aura graissé la patte à un fonctionnaire plus puissant.

J'en parle au général Jack, qui me blâme de proposer des mesures plus sévères contre rangeurs, aiguilleurs et mécaniciens, qui font perdre à l'armée un temps précieux. Quand il s'agit de faire accrocher cinq wagons de diverses missions étrangères au train de l'état-major de l'armée, il se contente d'ordonner purement et simplement la manœuvre ⁽¹⁾ et ne semble aucunement surpris par l'exécution automatique de son désir. Le général Jack ignore jusqu'au moment actuel être redevable de cette satisfaction à un fabricant russe (mais directeur d'une usine à capital anglais, ce qui lui a assuré la protection de la mission anglaise) dont le « sloujebny » wagon se trouvait placé entre ceux des officiers alliés, et qui, dans son propre intérêt, a assuré le transport du groupe entier de voitures, en payant 250 roubles au rangeur. Le principe était sauvé : les officiers n'avaient ni employé la force, ni graissé la patte aux fonctionnaires. Le général Jack m'en exprima son contentement.

Une interminable série de trains, se succédant à 50 mètres d'intervalle, rampe vers Omsk. Le public vit, par ce temps ensoleillé, pour la plus grande partie du temps, en dehors des voitures. A perte de vue, les trains se succèdent. Dès que le plus avancé s'ébranle et que l'écho cent fois répété des locomotives résonne, on se jette dans les voitures. Quatre fois nous dépassons, en route, les traces des collisions récentes : locomotives enfouies dans le sable, wagons réduits en miettes ou carbonisés, signes précurseurs du nouveau régime que le pays va acclamer.

Au marché des villes, où je vais m'approvisionner, la population rurale montre une joie maligne à la vue de cette bourgeoisie déchue, entassée en de sales wagons à bestiaux, fuyant

(1) Le matin suivant, le général Jack se plaignit d'avoir été réprimandé par l'état-major russe, lui, spécialiste pour transports de chemin de fer, d'avoir commandé d'accrocher les wagons franco-anglais à l'échelon !

devant les prophètes du prolétariat. Mais pourquoi les paysannes nous jettent-elles en passant des mots si méchants et méprisants, au moment même où approche ce régime stérile et cruel dont elles avaient fêté, en processions religieuses, en grandes explosions de joie, le départ, il y a sept mois?

« Nous ne vous donnerons pas de pain, me dit une paysanne, il faut laisser quelque chose pour les rouges! »

« Courez, me dit une autre, courez, mais ne vous arrêtez pas avant la mer, si vous ne voulez pas être rattrapé! »

« Nous ne voulons pas de vos billets d'Omsk, dit un vieux paysan, bientôt on n'en voudra plus à Omsk, et peu après on ne les acceptera plus à Irkoutsk! »

Pendant treize jours, nous parcourons, entre Iékatérinbourg et Omsk, les immenses champs de blé des gouvernements de Perm et d'Akmolinsk. Voilà le véritable but de l'invasion rouge. Ne rappelle-t-elle pas ces guerres de conquête du bas moyen âge? Des tribus guerrières et nomades, se jetant dans des civilisations plus douces et rangées, pour s'y enrichir des produits du travail systématique et continu, dont elles sont, elles-mêmes, incapables, pour refluer ensuite, chargées des trésors conquis, vers leurs tentes, leurs montagnes?

CHAPITRE V

SOULÈVEMENTS DE PAYSANS

I. — PAYSANS SIBÉRIENS.

Barnaoul, le 10 août 1921.

LE transsibérien est, à certains endroits, menacé par des bandes ayant pour base les villages avoisinant le chemin de fer. En identifiant ces bandes avec les bolcheviks russes, on commettrait une erreur. Quoique la propagande rouge ait joué un rôle assez considérable dans la formation de ces détachements de partisans, on ne pourrait y voir des avant-gardes de l'armée soviétique. Le mécontentement qui pousse un si grand nombre de paysans (20.000 dans la seule région Sud de Novo-Nikolaïevsk) à prendre les armes contre les troupes du gouvernement sibérien et leurs alliés, Tchèques, Polonais, Italiens, Japonais, a des causes compliquées.

Le rêve séculaire du paysan russe n'a pas seulement été la possession des terres que lui et ses ancêtres ont labourées, mais aussi l'autonomie des petites communes (mirs), c'est-à-dire leur droit exclusif et illimité de régler leurs intérêts. La révolution bolcheviste avait surtout gagné les sympathies des villages — en Sibérie comme en Russie — par son institution typique des comités locaux. Ces comités nommaient fonctionnaires, tribunaux, états-majors des bandes communales, instituaient de nouvelles lois, concluaient des alliances avec d'autres communes ou avec des groupes de communes. Ces alliances, d'ailleurs temporaires, créaient la seule forme d'une personne morale supérieure au comité. Mais la tendance décentralisatrice de la commune russe, d'abord favorisée par les propagateurs

bolchévistes comme le plus sûr instrument de désorganisation de l'ancienne société ou de ce qui en était resté à la campagne, entra bientôt en conflit ouvert avec le principe unificateur de la « dictature du prolétariat ».

Le prolétariat ne pourrait subsister ni lutter comme parti politique, que discipliné et conduit par une main de fer. Le prolétariat russe eut un chef, fut représenté par mille commissaires qui allaient porter au pays entier « les volontés du prolétariat ». Après une éphémère illusion d'indépendance, les paysans se virent, à nouveau, placés devant un gouvernement centralisé et devant une nouvelle aristocratie, bien autrement arrogante et moins paternelle que l'ancienne. Ils se sentirent trahis, armèrent contre les commissaires leurs partisans, mais partout la fureur de leur résistance brute s'épuisait contre les forces organisées du prolétariat.

En Sibérie, généralement, les paysans en sont encore à leurs premières illusions révolutionnaires, acclamant une autonomie que de jeunes idiots, étudiants, étudiantes, continuent à leur prêcher, et qu'aucun régime jamais ne leur accordera.

2. — MÉCONTENTEMENT DES PAYSANS. — L'ATAMAN ANNEKOP.

On aurait pu essayer, par un traitement méticuleusement juste, quoique rigoureux, d'amener le paysan à reconnaître ses obligations — qu'il considère comme profondément anti-démocratiques — envers la nation. Il n'a pas manqué de bonne volonté au gouvernement d'Omsk. Ses lois et décrets, ses prescriptions aux fonctionnaires sont, en général, inspirés de principes humains. Malheureusement, le gouvernement d'Omsk n'a encore qu'une valeur symbolique, et le pouvoir réel de l'ataman d'Akmoliask dépasse à peine le comté d'Omsk.

Il y a d'abord les petits griefs de la populace contre les fonctionnaires. Les habitants du village Panfilovo, près de Semipalatinsk, forcés de déblayer les neiges le long du chemin de fer, pendant tout l'hiver, à raison de 7 roubles par jour, n'ont jamais reçu un kopek.

Les communications des villages avec les chefs-lieux de comté ou de gouvernement étant insuffisantes, les décrets de mobilisation ou de levée d'impôts arrivent avec des retards considérables chez les « starosts », le plus souvent après le terme ultime fixé pour l'inscription des recrues ou le paiement des impôts. Néanmoins, les villageois ont été forcés de payer les amendes.

De telles peccadilles n'amènent pourtant pas le soulèvement d'une province entière. Un mécontentement plus sérieux est causé par la conduite des bandes qui, au service du gouvernement d'Omsk, « rétablissent » l'ordre dans ces régions. Les plus fameux détachements de pillards se trouvent sous les ordres de l'ataman Annenkof.

Le capitaine Annenkof, cosaque de Sémiriétch, fougueux et brutal, bon chef de détachement, se vit, au début de l'action sibérienne, refuser des subsides par le fameux général Griha Amazof, ministre de la Guerre à Omsk. Subventionné par des particuliers, il exigea la démission et l'exécution du ministre. Il se battit ensuite parmi les Tchèques au front de l'Oural, où il se distingua par des répressions très sanglantes. Le village Slavgorod, où une vingtaine d'officiers avaient été traîtreusement massacrés par des rouges, fut noyé dans le sang. Refusant d'obéir au commandement tchèque, imposé aux troupes russes par la Constituante d'Oufa, il quitta le front et se rendit au sol natal, à Semipalatinsk, où on l'accueillit sans joie.

Annenkof s'installa à Semipalatinsk, guidé — dit-on — par des officiers anglais. Il y réunit rien de moins qu'une armée nationale : Cosaques, Grandrusses, Oukrainiens, Magyars, Baschkirs, Prussiens, Mongoles, Tatares, Chinois, tout y était. Sous des têtes de mort, ces guerriers inscrivent sur leurs wagons : « Dieu et l'ataman », ou : « Nous ne craignons au monde que notre ataman. » Aucune justice n'est reconnue que celle d'Annenkof, et les civils, dans la région, ne peuvent avoir raison des violences dont ils sont sans cesse menacés qu'en flattant les ambitions de l'ataman.

En défendant le « front de Sémiriétch » contre de peu dangereuses bandes rouges, ces troupes entrent dans les villages, sous les moindres prétextes, pour y voler et incendier. Annenkof réquisitionne tout : coffres-forts des banques, effets des intendances russe et alliée, maisons, bijoux, matières premières. L'anecdote suivante prouve l'indépendance de l'ataman à l'égard du gouvernement. Annenkof avait fait occuper le bâtiment de la Banque Volga-Kama. Le directeur envoya une plainte motivée à l'amiral et alla causer avec l'ataman. Celui-ci, favorablement impressionné par cette démarche, céda : il ne confisqua que la caisse d'assurances contre maladie des ouvriers. Le lendemain, en retournant à son bureau, le directeur trouva le bâtiment vide : jusqu'aux tables et chaises, tout avait été enlevé. Ebahi et désespéré, il alla se plaindre à Annenkof : celui-ci brandit une dépêche intempestive de l'amiral, lui défendant de toucher à la banque. « Vous n'avez qu'à vous plaindre à l'amiral ! » lui dit-il.

Après le pillage systématique de la ville et de la région, Annenkof devint plus traitable : les fonds allaient manquer. Les Alliés offrirent leur médiation. Afin de réaliser la fiction d'une unité de commandement en Sibérie, il ne restait qu'à reconnaître Annenkof et sa bande et à les incorporer, tels qu'ils étaient, dans l'armée sibérienne. Malheureusement, le gouvernement d'Omsk, encore trop faible pour exercer un contrôle suffisant, se rendait en quelque sorte responsable de la conduite de ces bandes régionales, sans en tirer, aux heures du danger, les moindres avantages pour la cause nationale (1). Les paysans, s'opposant aux brigandages des Annenkofsy, se mettent en état de rébellion ouverte contre le gouvernement sibérien, qui est désormais obligé d'organiser des campagnes

(1) Quand en juillet 1919, le détachement d'Annenkof fut envoyé au front d'Iékatérinbourg, pour rétablir la situation, il refusa de se battre. Il se contenta de chasser les Juifs du jardin public, de piller certains quartiers, de massacrer le 12 juillet, les Juifs en masse, et de s'enfuir trois jours avant l'arrivée des rouges. Pour s'excuser du pogrom, le chef du détachement envoya le rapport suivant : « Le

par ses troupes régulières et des troupes alliées, pour rétablir son prestige et tirer les coupables d'embarras.

A côté des Annenkoftsi, les troupes gouvernementales et les détachements agissent de même.

Le major tchèque Beil trouva pendant une opération, en mai 1919, contre une bande « rouge » de Krasnoïarsk, le détachement Krasilnikof au village Talaia, Sud de Kamentchaga, occupé à piller les habitants. Paletots, samovars, montres et bijoux avaient été chargés sur les voitures du détachement. Aux objections de Beil, le chef du détachement répondit : « C'est l'ordre de Koltchak ! » Quelques cosaques, émus par les cris de désespoir des femmes, proposèrent de mettre fin au scandale : « Frères tchèques, si vous voulez agir, nous agirons de concert avec vous ! » Beil ne put que défendre aux Russes le pillage pendant les quatre heures que dura son séjour au village.

Le lieutenant Vasilief, du 42^e régiment sibérien, le juge d'instruction Fried et le chef de la milice locale de Voltchikha, agissant de connivence, ont battu les paysans, « réquisitionné » de l'argent, violé des femmes, etc.

Le dernier grief est dirigé contre les Tchèques, que la population accuse d'appauvrir le pays par l'achat de bétail, céréales et matières premières (1).

11 et le 12 juillet, les éclaireurs de mon détachement ont pu confirmer que les Juifs à Iékatérinbourg achetaient en masse les billets de Kérenski de 20 et 40 roubles et qu'ils se préparaient à recevoir d'une manière triomphale l'armée rouge. Trouvant cette manœuvre anti-gouvernementale, je donnai ordre à mon détachement, chargé de la défense de la ville, de mettre fin à cela, par les armes, si nécessaire. Les soldats, fidèles serviteurs de la patrie, ne pouvant supporter une offense si grande de la part des Juifs, décidèrent, sans y être autorisés par leurs chefs, de massacrer les Juifs, ce qui eut lieu. Tenant compte de la conduite exceptionnellement brave des soldats (1), j'interviens pour eux afin qu'on ne les punisse pas. »

(1) Par la confusion monétaire régnant en ce pays, la circulation d'une trentaine de différentes sortes de billets de banque et de crédit, et d'innombrables billets faux, la population est retournée aux méthodes primitives de commerce par échange de marchandises. On refuse le rouble comme paiement, mais on le conserve comme base de calcul des prix. Ainsi les Kirghizes vendent : les vaches à raison de 1.500 roubles, le beurre à 300 roubles le poud ; l'avoine à 30, le



Général Guvaine, commandant le 4^e C.A. sibérien,
plus tard fusillé sur ordre du général Voïtsekhovski.



Retraite de Stépanovka vers la vallée de Poudinka.
(juin 1919.)



3. — PROPAGANDE BOLCHEVISTE AUX VILLAGES.

Les paysans sibériens, et surtout ceux qui habitent la région que je viens de visiter (entre Novo-Nikolaïevsk et l'Altaï) ne sont nullement des bolcheviks. Descendants de colons intrépides ou de forçats, ils sont une race jalouse de son indépendance et opposée à toute contrainte. Ils ne pourraient pas un seul jour supporter la tyrannie des rouges, et perdraient d'ailleurs à ce régime, étant tous propriétaires, et souvent grands propriétaires. Mais par la pénétration superficielle du bolchevisme, à peine entré dans sa phase définitive, il y a un an, le danger bolcheviste leur est resté à peu près inconnu. Plusieurs des villages qui entretiennent actuellement des bandes contre le gouvernement de l'amiral ont spontanément chassé les rouges au moment même où les Tchèques balayèrent le Transsibérien. Ces « rébellions » ne signifient donc pas une adhésion au régime de Moscou, et il est certain que celui-ci, s'il pénètre jusqu'ici, aura à compter avec des mouvements semblables.

Cependant, les organisations « révolutionnaires » aux villages se concentrent autour de propagateurs et instigateurs venus de Russie. Le gouvernement d'Omsk a manqué de contrôler suffisamment les milliers de prisonniers de guerre qui, au début de cette année, ont reflué d'Allemagne vers la Sibérie, et que les rouges, pendant l'avance des troupes de l'amiral, avaient, avec une si remarquable générosité, laissé passer à travers leurs lignes. Au mois de mars, j'interrogeai près d'Oufa quelques anciens prisonniers de guerre qui m'avouèrent que beaucoup de leurs camarades n'avaient jamais été en Allemagne. Il s'était ainsi glissé parmi eux un grand nombre d'agents bolchevistes, largement munis d'argent et d'instructions, et dont il est facile de suivre l'activité en Sibérie.

Dans chaque groupe de partisans rouges qui opère dans cette

blé à 22 roubles le poud. Ils échangent ces articles contre : le thé à 30 roubles la livre, les cordes pour voitures à 25 roubles par aune, les tôles de fer, les clous à 120-150 roubles le poud ; le feutre à 60 roubles l'aune carrée.

contrée, il y a au moins un chef importé, plus intelligent, plus hardi que les autochtones. A Bisk, on mena devant mon wagon un groupe de 30 paysans, surpris par les Tchèques dans une forêt, où ils s'étaient cachés en vue d'une attaque sur notre échelon. Il m'aurait été difficile de les voir prisonniers sans ressentir une certaine satisfaction. La nuit suivante fut orageuse. La gare n'est jamais gardée. Nous y aurions tous passé, si on ne les avait pas découverts, et je crains qu'ils n'aient tous payé de leur vie l'attentat projeté. Parmi ces gens, désarmés, farouches, il me fut facile de distinguer le chef : si près de la mort, il semblait encore conserver un ascendant sur les siens.

L'approche des armées soviétiques a augmenté le prestige des agents que les paysans avaient commencé par accepter avec méfiance. Désirant se venger sur les Annenkofsi, les fonctionnaires, etc., les paysans insoumis, sans vouloir le moins du monde engager leur avenir, se mettent, de plus en plus, sous la tutelle des « commissaires ». La propagande de ces prophètes, jeunes et ardents pour la plupart, pour une grande partie étudiants et étudiantes, chassés des villes, se limite aux idées qui avaient rendu la première révolution populaire : abolition de la grande propriété, autonomie des communes, extension des droits des zemstvos, création de comités de villages, abolition des privilèges de classe, etc.

Partout des « états-majors » rouges, dont l'activité rayonne dans toutes les directions. Des officiers du 5^e régiment tchèque trouvèrent au village Chilova, affiché à l'église, l'avertissement suivant : « L'un de ces jours viendra une forte bande de brigands déguisés en soldats (*allusion à la compagnie tchèque gardant la voie ferrée*) qui essaiera de piller et brûler vos maisons et d'enlever votre bétail. Que tous s'arment et chassent les usurpateurs! (*Signé :*) Etat-major des Rouges, Izima. »

4. — COMPOSITION DES BANDES DE REBELLES.

On peut estimer le nombre des « bolcheviks » armés, entre Novo-Nikolaïevsk et Barnaoul à 3.000, entre Barnaoul et Semi-

palatinsk à 4 à 5.000, et autour de Bisk à 12.000. Puis, partout ailleurs, une population en ébullition, d'où sortiront de multiples bandes, dès que les circonstances seront favorables.

Il y a deux mois, il se trouvait dans cette région un noyau tout prêt pour la future insurrection. Des forçats libérés par les soviétiques, d'anciens soldats rouges, chassés dans les forêts par les Tchèques victorieux, des journaliers n'ayant rien à perdre et gagnés par la propagande rouge, se tenaient cachés dans les taïgas (forêts impénétrables soit par l'eau soit par d'épaisses broussailles) d'où ils sortaient faire des incursions dans les villages opulents. A ces brigands, les émissaires des rouges ont pu joindre les paysans révoltés contre Annenkof et les Tchèques, ou — en rébellion pure et simple — contre le gouvernement actuel.

On commençait par forcer les habitants à les héberger et à les nourrir, et l'on profitait de chaque signe de mécontentement pour mobiliser par la force ou la persuasion, au nom de la révolution — mot vague et irrésistible! — de nouveaux villages. Depuis quelque temps, on voit même des paysans riches (gens ayant 10.000 et 20.000 pouds de blé en grenier) entrer dans les bandes.

Les acquisitions les plus précieuses sont les permissionnaires, venus du front avec fusil, sabre et cartouches (!). Plusieurs d'entre eux, ayant dépassé le terme de leur congé, n'osent plus rentrer au régiment et se laissent gagner, avec leurs armes, aux bandes. Il y a ensuite les déserteurs. Les petites patrouilles passent généralement à l'ennemi. Il y a six semaines, le poste de garde du pont sur l'Ob, près de Barnaoul, a déserté, avec armes et plusieurs caisses de cartouches (!). Il y a un tarif en cours pour la vente des munitions de l'armée. Deux soldats, partis du front de l'Oural en permission sont rapportés avoir volé et transporté, tout le long du Transsivérien, deux mitrailleuses avec munitions.

(!) Le rapport officiel russe dit que le poste du pont avait été surpris par les rouges et fait prisonnier. L'enquête par des officiers tchèques et russes établit les faits comme je les ai mentionnés ci-dessus.

L'armement des partisans consiste, pour 10 à 20 % de fusils, principalement des Berdans et des fusils de chasse. Les autres ne disposent que de faux et de piques : barres rendues pointues par le forgeron de village et attachées à de longues perches, à la façon des cosaques. Ils attaquent, toujours en grand nombre et à cheval, avec un remarquable courage, même contre les feux des mitrailleuses, parvenant parfois jusqu'aux premières lignes de l'adversaire. A la gare de Toptchikha, les Tchèques, assiégés par les paysans, en sont venus aux mains avec eux. Contre de telles troupes solidaires et disciplinées, leurs pertes sont effroyables. Il arrive qu'on compte 78 morts chez les partisans contre 2 blessés chez les Tchèques (à Toptchikha), ou 256 morts contre quelques blessés (près Oust-Talmenka).

On les voit souvent venir, nombreux, de loin, cernant l'horizon. Ce sont gens rudes, trapus, féroces, grossiers, assis en majorité sur le dos nu d'un cheval, lance en main, guettant les gares pendant des journées, chargeant en faisant le signe de la croix comme contre un ennemi de légende, se retirant devant une attitude résolue de l'adversaire, puis revenant d'un autre côté. L'infanterie, isolée sur d'immenses distances, impuissante contre eux, doit être sur ses gardes, jour et nuit, ce qui rend la surveillance de la voie ferrée extrêmement fatigante. Polonais et Tchèques ont retrouvé les cadavres mutilés de leurs camarades, que ces partisans avaient surpris : avant de pouvoir mourir, ces pauvres exilés, plongés dans cette guerre civile à laquelle ils sont si complètement étrangers, ont subi des tortures sans nombre : de profonds trous ont été brûlés dans la chair, au fer rouge, les membres coupés par petits fragments, les crânes enlevés, les yeux enfoncés, la peau arrachée, et cent autres inventions où l'on reconnaît l'imagination des assassins échappés aux grandes prisons sibériennes.

5. — RÉPRESSIONS PAR TCHÈQUES ET RUSSES.

Les Russes ne suffiraient pas à la garde du chemin de fer. L'actuel régiment russe ne montre des qualités militaires tolé-

tables que près du front, en formation de combat. La guerre de grande envergure sépare les combattants et rend la propagande chez l'adversaire difficile.

Les corps de milice et les petites garnisons des villes de province ne sauraient être isolés de la contagion. Les partisans, ne se distinguant en rien des autres paysans, se mêlent au public des gares, aux groupes de marchands et d'acheteurs allant ou revenant des marchés. Ils vous parlent, puis, dès que vous vous tournez, vous tirent dans le dos. A Barnaoul, je vis un cavalier russe abattre, d'un seul coup de sabre, un homme du peuple qui faisait de la propagande parmi ses camarades. Mais une autre fois, l'émissaire tombe mieux, et des unités entières disparaissent pour aller renforcer les partisans.

Les officiers commandant de petits détachements isolés, craignant l'indécision, le manque de convictions arrêtées, ou la trahison des hommes, n'osent agir. Il reste pour la troupe, à l'heure du danger, l'issue de sauver sa peau, en sacrifiant le chef. Il y a des cas où un jeune officier, subitement pris de peur, abandonne, à tort ou à raison, ses soldats, et regagne seul la caserne. Les garnisons russes n'opèrent qu'en masse, fortement armées, manœuvrant avec circonspection, lentement, lourdement, attaquant un ennemi toujours averti et qui a le temps de se sauver dans une région éloignée.

L'incertitude qui plane sur l'attitude de la troupe pèse sur les autorités, vivant dans leurs villes sous l'incessante menace d'une insurrection. Tous ménagent l'ennemi, espérant l'amadouer. Un campagnard partisan, fait prisonnier par les Tchèques près de Kalmanka, déclara que sa bande — qu'on n'avait jamais réussi à surprendre — recevait ses informations du praporetchik N... et du chef de milice de Barnaoul. Dans les conversations avec les citoyens, je me heurte souvent à la phrase suivante : « Nous sommes neutres, nous attendons l'issue de la guerre civile et ne prendrons pas parti. » Un gouvernement qui lutte pour son existence est impuissant devant de telles faiblesses et hésitations. Seul le prestige de la force pourrait les dissiper.

La rébellion de la garnison de Krasnoïarsk, coopérant avec des prisonniers magyares, qui ne put être matée que grâce aux Tchèques et cosaques, a démontré que la garde du Transsibérien ne peut être confiée qu'à des étrangers. Troupes tchèques, polonaises, italiennes, japonaises, américaines, stationnées le long de la voie ferrée, non seulement sont fermées à la propagande rouge par leur cohésion disciplinaire et leur esprit national — les rouges se sont d'ailleurs chargés par quelques menues atrocités de les rendre tous furieux — mais par leur seule présence soutiennent le moral des garnisons russes.

De petits détachements étrangers, souvent conduits de façon supérieure, suffisent pour réprimer les désordres et punir les auteurs, mais ne pourraient prévenir les activités des « podryvnia otriady », bandes exclusivement destinées à la destruction systématique du chemin de fer. La voie Novonikolaïevsk-Barnaoul et ses deux bifurcations vers Bisk et Semipalatinsk, longues de 740 verstes, ne sont gardées que par un régiment de cavalerie, un bataillon d'infanterie et une batterie tchèques.

Aux gares, les destructions se pratiquent par de fausses manœuvres avec les aiguillages, par le décrochage des boîtes de graissage, par la détérioration des freins. A de nombreux endroits, pendant la nuit, on courbe les rails, détachés à un bout, par des équipes de 8 chevaux qu'on promène le long de la ligne ; le rail est devenu inutilisable et on perd du temps pour en amener d'autres. On brûle les ponts de bois, innombrables dans ce pays de petits ravins secs. Des bandes de quelques milliers de partisans isolent des transports de troupes, ou des trains blindés, au milieu des forêts, en incendiant les ponts avoisinants, pour achever ensuite plus facilement les occupants.

Il n'y a que la cavalerie qui puisse agir, en poursuivant les partisans. La cavalerie tchèque, même en petits paquets, a beau jeu avec les partisans. Ne pouvant ralentir les marches que seule une extrême rapidité peut rendre victorieuses, par le transport de prisonniers, on est obligé de ne pas en faire.

On a d'ailleurs des camarades à venger, dont on se rappelle les restes sanglants, parfois ramassés à la pelle.

Ainsi figure, sur toutes les affiches que les « états-majors rouges » répandent aux villages, sous la déchéance du gouvernement sibérien et la proclamation de la République russe, fédérative, socialiste, soviétique, la mise à prix des têtes des contre-révolutionnaires régionaux : chefs de cosaques, et aussi tête par tête, tous ces farouches démocrates que sont les Tchèques.

6. — UN POSTE AVANCÉ DANS LA NUIT.

Barnaoul, le 13 août 1919.

Le bataillon tchèque (du 5^e régiment), sous l'excellent capitaine Costiaak, stationné à Barnaoul, est réparti comme suit : deux compagnies montent la garde au grand pont sur l'Ob, au port et en ville. Une autre compagnie se tient prête à intervenir un peu plus vers le Nord, près de la gare Oust-Talmenka, où des détachements nouvellement formés viennent d'interrompre les services du chemin de fer. La quatrième compagnie occupe un poste avancé à la gare Kalmanka, que je me propose d'aller visiter.

Quoique les rues soient remplies de soldats russes, qu'on entend à chaque instant chanter pendant leurs marches fréquentes, les Tchèques exercent la surveillance de la région avoisinant la voie ferrée, comme s'ils étaient seuls à défendre l'ordre dans cette société si gravement minée. On voit bien partir de nombreux détachements russes, avec mitrailleuses et canons, des régiments entiers de cavalerie régulière ou de cosaques, en costumes étincelants, mais tout ce mouvement militaire n'est qu'apparent. On opère avec trop de circonspection, et s'il n'y a pas connivence, il y a teneur et manque de décision : l'ennemi est toujours parti. Entre Barnaoul et Semipalatinsk, comme entre Barnaoul et Bisk, seules les colonnes tchèques comptent.

Le train blindé du bataillon se trouve à Kalmanka. Nous

nous rendrons au front dans un transport qui offre bien moins de garanties de sûreté. Derrière la locomotive, où un soldat tchèque, baïonnette au canon, surveille mécanicien et chauffeur, d'abord une dizaine de plates-formes chargées de sable et transportant des coolies chinois qui, dans ce malheureux pays, viennent de plus en plus remplacer l'ouvrier russe. Finalement un wagon de bagages, où nous sommes cinq, le capitaine Costiaak et moi, avec trois soldats, tous armés de fusils et grenades.

Entre mille collines peu élevées, continuation lointaine des montagnes d'Altaï, les perspectives changent sans cesse. Des champs pauvres et mal cultivés alternent avec de larges bandes de forêts qui traversent le pays et que les marais ou les broussailles touffues rendent presque impénétrables. En traversant l'ombre des hauts arbres dans une telle région, créée pour la guerre de surprises, nous nous sentons mal à l'aise.

Nous entrons dans la zone des récents combats. Cinq ponts neufs sont entourés de rails tordus et de poutres mi-brûlées. Les trois premiers sont à la charge du village le plus proche, que les Tchèques ont averti : « Si un des ponts flambe, nous incendierons votre village tout entier ! » Des paysans sans armes y montent la garde, prêts à donner le signal d'alarme aux postes de soldats qui gardent les deux ponts plus éloignés.

Soufflant, s'arrêtant à chaque montée, pour reprendre haleine, notre train rampe tout doucement par cette région peu florissante et semblant si peu justifier la construction d'une si longue voie. Mais elle conduit, plusieurs centaines de verstes plus loin, vers la riche région de Semipalatinsk, où depuis des siècles, les pionniers de la grande nation slave, cosaques de Sémiriétch ou de Sibérie, colons ou commerçants ou chefs militaires russes, ont tendu la main ou se sont heurtés aux peuplades musulmanes et bouddhistes d'Asie : Bachkirs, Tatares, Mongoles et Kirghizes.

A Kalmanka, nous entrons dans un camp militaire, protégé par des postes de sentinelles et de patrouilles. Une compagnie de Russes, campée aux environs de la gare, n'emprunte sa

valeur qu'à la proximité d'une compagnie tchèque, très solidaire, alerte, féroce, redoutable. Aux wagons tchèques — auxquels ces guerriers sont collés comme des escargots à leurs coquilles — sont attachées, comme trophées, de nombreuses lances bolchevistes couronnées de fleurs et des pavillons blanc-rouge. Sur les quais, se promènent, très corrects et très sûrs d'eux-mêmes, les frères slaves de ces soldats russes, mais autrement développés par des luttes séculaires avec les races germaniques, par leur discipline rigide, et unis par une étroite confraternité.

Cette compagnie tchèque a été, il y a une semaine, l'objet d'un siège en règle, à la gare de Toptchikha, qu'elle a été obligée d'abandonner. Elle y habitait ce même train, et fut brusquement isolée à 120 verstes de ses plus proches compagnies voisines, par la destruction des fils télégraphiques, et par des tentatives d'incendie sur les multiples ponts de bois. Une bande de deux ou trois mille partisans montés essaya de déborder, par la force du nombre, la petite troupe de 107 Tchèques, barricadés entre leur échelon et un train de bagages. La plupart des paysans n'étaient armés que de piques, mais ils attaquaient avec ardeur. Ils usèrent de toutes les ruses auxquelles nous avaient habitués les récits de Mayne-Reid et Aimard : attaques masquées derrière des files de bœufs, mouvements rampants dans les blés et les hautes herbes, suivis de sauts à cris horribles, etc. La nuit fut agitée et terrible. Plusieurs partisans réussirent à approcher des trains et furent assommés à coups de crosse. Un officier avec quelques hommes qui étaient partis en locomotive, avec les deux mitrailleuses de la compagnie, retournèrent vers l'aube, après une poignante traversée de ponts, déjà sérieusement entamés par les flammes. Avec ces mitrailleuses, dont l'effet sur ces simples est toujours incalculable, on repoussa les forceés, dont le cercle s'élargit sans se rompre. De tous côtés retentirent les cris des partisans et le meuglement des bêtes blessées. Les Tchèques se mirent en route, réparèrent quelques ponts, arrivèrent à la gare Chilova. Ici la même scène recommença. Des partisans,

accourus de partout, refermèrent le cordon. La destruction de plusieurs ponts leur ferma le chemin du retour. Les Tchèques se préparèrent à se frayer, armes en main, un chemin à travers des milliers de fanatiques. A ce moment, le demi-escadron du poroutchik Saibert tomba comme une trombe dans le village Chilova, sabra une vingtaine de paysans, qui avaient levé les bras en l'air, et chassa les autres, en panique. Assiégés et libérateurs s'embrassèrent chaudement. Les fantassins jurèrent d'enterrer pour toujours les anciens sentiments de haine et les vilains propos contre la cavalerie.

Le capitaine Costiaak et moi, nous continuons notre voyage dans le train blindé du bataillon. Nous irons visiter le demi-escadron posté, comme avant-garde des groupements de protection de la voie ferrée, devant le village Chilova.

Nous nous sommes à peine arrêtés, en pleine campagne, que déjà le poroutchik Saibert se porte à notre rencontre. Saibert, jeune, taille élancée, au visage osseux et énergique, respire la bataille. Magnifique mousquetaire, aimant la guerre comme un art et un sport, il a fait de ses 50 cavaliers un détachement splendide et redouté plus que le « petit père » Masaryk ne l'a jamais espéré pour ses fils spirituels. Il nous fait le résumé de sa vie monotone, où seule l'attente de quelque aventure guerrière soutient l'âme pendant les heures et les journées d'un ennui insupportable.

Le détachement s'est installé dans un petit camp retranché, entouré d'une fosse. Cinquante cavaliers. Les desservants de 2 canons de 37 millimètres à tir rapide et de 4 mitrailleuses portent la minuscule garnison à 90 hommes. On se couche dans deux petites cabanes de paysan, et puis à la belle étoile.

De légers nuages flottent dans un ciel obscur. Nos yeux, enfin accoutumés à la nuit, croient distinguer, partout autour de nous, comme des ombres qui flottent. Une reconnaissance de 3 cavaliers sort au galop et disparaît dans l'obscurité.

« Notre situation est un peu ridicule. Nous sommes entourés, nuit et jour, de quelques milliers de partisans, désireux de se venger, nous guettant de loin, se faisant relever s'ils sont

fatigués, attendant un court moment d'inattention pour nous tomber dans le dos. Nous ne les voyons donc jamais que très loin, de petits profils se dessinant sur l'horizon, se rapprochant la nuit, et gardant contre des dangers imaginaires — nous n'attaquons jamais que forcés — une vague contrée, qu'ils ne pourraient défendre, si nous voulions nous en emparer. Jour et nuit, incessamment, mes patrouilles sortent et reviennent. Cet après-midi, sept cavaliers, sortis avec une mitrailleuse faire un tour dans les environs, ont été bientôt entourés par trois cents partisans montés. Ils ont continué leur promenade sans tirer un seul coup, toujours suivis — mais à une distance respectable — de cette dangereuse escorte.

« Notre collaboration avec les Russes? Je la refuse absolument. L'état chancelant de leurs troupes ne permet plus de compter sur elles. Une compagnie, voire un régiment russe, qu'on mettrait sous mes ordres, compromettrait la sécurité de mes hommes et la réussite de mes plans. Chez eux, rien de la détermination, de l'entrain, de la rapidité qui expliquent nos succès et le nombre très restreint de nos pertes. »

7. — UN OFFICIER RUSSE CHEF DE MONGOLS.

Bisk, le 16 août 1919.

Bisk est situé sur la rivière la Bia, qui, non loin de la ville, conflue avec le fleuve Katoun et forme l'Obi. Chef-lieu de district et poste russe avancé vers une des parties les plus sauvages de Mongolie, Bisk est situé sur une importante voie, qui, par les cols des montagnes Altaï, mène en Chine. Le marché est important ; il s'y rencontre les chasseurs et les mineurs de l'Altaï, avec les négociants et les acheteurs de vingt races différentes. Devant la grande église, se coudoient, aux jours de marché, Khirgizes, Kalmouks, Bachelkirs, Tatares, Mongols en longs manteaux de fourrure, sous bonnets, mitres, capuchons en couleurs éclatantes, avec les marchands russes, japonais, chinois, coréens.

Le lendemain de mon arrivée, les partisans font dérailler un

train près de Khaïrouzovka et arrêtent ainsi tous les transports pour quatre jours. Je profite de ce séjour forcé pour me présenter chez quelques personnages de marque. A part les Tchèques, je n'ai rencontré que le capitaine Von Meer capable d'avoir une conviction et d'agir.

Le capitaine Von Meer, après s'être bien battu pendant la guerre japonaise (1), s'est vu écarté du front pendant la grande guerre, à cause de son origine baltique. La méfiance des Grands-Russes à l'égard des officiers d'Esthonie fut souvent mal fondée. Les mères et aïeules russes contribuent au caractère et non au nom de famille. Von Meer fut relégué au district de Bisk, près de l'Altaï, et mis à la tête d'une sotniâ de cosaques du Transbaïkal, dont il porta les larges galons jaunes.

Il a haute taille, est cavalier endurant, aime l'aventure. En 1915, il arrêta dans les montagnes un officier allemand, venu de Peking, probablement avec des intentions sinistres. Chargé de poursuivre et de punir des Mongols, sujets russes, qui avaient refusé de servir au front et d'autres, voleurs de bétail, il franchit, avec 75 cosaques, l'Altaï, pénétra en Mongolie, punit les coupables, et battit les détachements de Mongols qui s'opposèrent à son entrée en territoire chinois. Entré en contact avec des chefs mongols, il sut les attacher à sa personne, comme seul un Russe, et encore un officier russe, peut le faire. Trois khans mongols, Klan-goun, Tsouker-baï et Kou-

(1) Le 14 juin 1904, il fut envoyé en reconnaissance avec dix-huit cosaques montés, dans la région de Sin-You-Tsen. Au tournant d'une vallée, il rencontra un lieutenant japonais, à pied, accompagné de deux soldats. Sommé de se rendre, le dernier refusa et se mit en posture de combat. Ne voulant pas charger, le rotmistre Von Meer proposa un duel au sabre, que le Japonais accepta. Les hommes reçurent l'ordre de ne pas intervenir, quoi qu'il arrivât. Désarmé par son gigantesque adversaire, le petit Japonais refusa à nouveau de se rendre. Pendant la deuxième phase du combat il réussit à blesser son adversaire au cou (le fameux coup droit à la gorge). Considérant ce coup comme traître — en quoi il eut tort — Von Meer lui fracassa la tête. Il congédia ensuite les deux soldats avec le cadavre de leur chef, et rentra faire panser la blessure qui saignait abondamment. Le matin suivant, il reçut la visite d'un parlementaire japonais, que le général Kouroki avait expédié pour s'enquérir du nom de l'officier russe qui s'était si admirablement conduit. De semblables incidents qui rappellent les guerres de l'ancienne chevalerie, ont été assez fréquents.

baï-goun, commandant des tribus de dix mille sabres, se sont mis à l'aimer. Ils adorent sa stature puissante, son parler franc et rude, sa résistance contre les intempéries, la fatigue et la boisson, son intelligence pratique mêlée de ruse, ses efforts pour comprendre d'autres races, sa diplomatie justicière : jamais être dupe, ne pas s'obstiner dans la haine, savoir pardonner. En se soumettant, comme à un demi-dieu, ils savent être appréciés, et s'ils demandent d'être conduits, ils sont certains de n'être pas méprisés. Ces Mongols adorent en lui le Russe.

Von Meer rêve d'une suprématie russe sur les peuplades de Mongols, Kirghizes, Kalmouks, tous nomades, excellents cavaliers. Vivant parmi leurs troupeaux sous des tentes, braves, pillards, dangereux, mais disciplinables par des chefs qui sauraient leur en imposer. Il rêve de ne pas abandonner aux rouges ou aux étrangers les incalculables richesses de l'Altai : mines d'or, d'argent, de platine, de charbon, les rares fourrures, les immenses troupeaux, la force vive des courants rapides et cataractes.

Deux ingénieurs américains, venus pour étudier un plan d'exploitation de la « houille bleue » du fleuve Katoun, ont été subitement arrêtés par des Kirghizes, un peu malmenés et relâchés.

Von Meer tremble de colère à l'idée d'une approche des soviétiques, ou d'une entrée en Chine. Il croit pouvoir utiliser contre un mouvement militaire, dans la direction du Sud, une force de cavaliers mongols, qui se joindrait à l'aile droite des cosaques sibériens. Ces hordes braves et sans pitié, il se fait fort de les organiser. Les défilés de l'Altai peuvent être facilement défendus, à Tcharatskaïa, Solonernaïa, Koungan, Komar, que quelques mitrailleuses suffiraient à garder.

Et si — ce qui lui semble improbable — les armées soviétiques réussissaient à prendre pied jusqu'à Bisk, avec le concours des paysans soulevés, il lancerait une nouvelle invasion mongole jusqu'au Transsibérien. Ce serait terrible, mais il préférerait une victoire de ces peuplades guerrières à

celle des froids théoriciens qui ont détruit sa patrie. En attendant la restauration des Romanof, il régnerait, délégué du pouvoir de l'ataman Semeonof, sur un empire situé dans les deux mondes, et qu'il garderait intact pour une future domination russe.

S. — SUSPENSION DES HOSTILITÉS.

Barnaoul, le 18 août.

De nombreux partisans se retirent dans leurs villages. Les épis sont chargés, les champs portent d'abondantes récoltes. Les partisans quittent leurs lances et leurs fusils **Berdan**, et vont récolter de plus paisibles moissons. On ne s'attend à une reprise de la guerre civile que dans six ou sept semaines.

CHAPITRE VI

UNE CONSPIRATION BOLCHEVISTE

1. — DÉCOUVERTE D'UN COMLOT BOLCHEVISTE.

Novo-Nicolaïevsk, commencement août 1919.

IL y a six semaines, le service secret tchèque découvrit à Novo-Nicolaïevsk l'existence de l'organisation centrale des conspirations bolchevistes en Sibérie. Destructions systématiques des chemins de fer et usines, incitation des armées à la rébellion, armement des paysans rouges dans les villages sibériens, sabotage aux services publics, tout cela figurait dans des complots étendus et longuement préparés. Je me suis longuement entretenu avec le policier qui, après avoir eu, le premier, vent de l'affaire, l'a poursuivie avec un zèle infatigable jusque dans les racines les plus inextricables et les plus éloignées. J'ai pu ensuite feuilleter les notes du procès, et j'ai été frappé par nombre de détails essentiellement humains qui nous aident à évoquer des vies si sombres et si difficilement compréhensibles, et à y découvrir les fatalités tragiques qui les traversent comme des veines écarlates.

Ces sociétés secrètes s'entourent d'un mystère longtemps impénétrable. Chaque conspirateur, qu'il soit chef ou instrument, illuminé ou converti, dès qu'il touche à leurs terribles secrets, sent, comme un solennel avertissement, le doigt glacial de la Mort sur son front. Elle le guette désormais : une mort dure et subite, une mort ignominieuse, dans l'obscurité et l'oubli, souillant son héroïsme et effaçant jusqu'à la dernière trace de sa personnalité.

La police ne dispose envers ces silences obstinés, devant ces mornes menaces qui se cachent dans l'ombre, que d'une inlassable patience. Seul, le hasard se charge de lui jeter, de temps en temps, le bout d'un fil fragile, qu'il importe de suivre, doucement, avec une prudence infinie.

Ce bout de fil, ce sont les conspirateurs mêmes qui le lui livrent. Ils préparent longuement, minutieusement, avec habileté et prévoyance, un de ces cataclysmes sociaux qui doivent changer la face du monde, le renversement d'un gouvernement, le massacre de toute une classe. Ils portent, pendant les longues journées d'un travail absorbant, ce secret mortel dans leur cœur. Ils cachent les desseins les plus horribles derrière des masques impénétrables, pendant des semaines. Et puis, un soir d'ivresse, on chuchote un mot imprudent, mot qui s'envole, léger comme une plume, mais sous le poids duquel toutes ces vies, déjà vouées à la mort, subitement s'écroulent.

2. — VARA ET LA PETITE OLGA.

Des milliers de propagandistes, ou réfugiés dans les villages éloignés par l'approche des armées tchéco-slovaques en août-septembre 1918, soit envoyés directement de Russie à travers les lignes de combattants, ont préparé la classe rurale à la révolte. Des garnisons entières ont été gagnées. Il s'agit maintenant de se procurer fusils, mitrailleuses, canons. On a pu s'emparer, par un coup de main audacieux d'un envoi de munitions d'Omsk, mal gardé. Quelques soldats polonais d'un régiment de Novo-Nicolaïevsk se sont trouvés prêts à entrer dans le complot, ayant pour but de s'emparer de deux batteries et des armes du régiment. Des bandes armées entreront pendant une nuit, déjà fixée, en ville, attaqueront casernes et maisons habitées par les officiers, et, après un massacre général où les aideront les troupes secrètement gagnées à la conspiration, organiseront, avec les armes dont on se sera emparé, une petite armée d'insurgés, très bien placée



Soldats tchêques revenant d'une reconnaissance sur l'Ob,
près de Barnaoul.



Victime de la guerre civile : Bachkir blessé.

au beau milieu de la Sibérie, sur la grande artère de la vie militaire et commerciale, et en position excellente pour isoler le gouvernement d'Omsk entre une guerre et une insurrection. On va enfin toucher au but. On tisse les derniers fils d'une toile d'araignée qui descend jusque dans les marais du Nord, qui monte vers les montagnes de l'Altaï au Sud. Personne au camp gouvernemental ne se doute encore de rien.

Et puis, un soir, deux ouvriers descendent, chancelants, l'escalier d'une de ces grandes casernes russes, rue Vorontsofskaïa. où tant de vies humaines, sans jamais se toucher, sont entassées. Ils se croient seuls dans l'obscurité. L'un se penche vers l'autre, et dit à voix basse : « Une femme et une petite fille viendront bientôt pour parler à Pavlof, et préparer l'insurrection. » Les deux ivrognes continuent leur chemin, et la phrase semble évaporée dans l'air froid de la nuit.

Mais, en haut, une jeune femme, penchée sur la rampe de l'escalier, attend son amant, un soldat tchèque. Elle a distingué les mots, qui l'ont amusée, et les redit à son ami. Voilà l'armure entamée, et il s'agit maintenant de découvrir, par une surveillance attentive, d'autres fissures.

On arrête la jeune femme, et on la force à se soumettre à la police, mais on n'a pas besoin d'y mettre une grande pression. Dans de semblables affaires, une maîtresse est précieuse. L'amour la rend attentive, clairvoyante, discrète, et en fait un instrument inappréciable.

Deux jours après, elle signale l'arrivée de deux nouveaux locataires, qui se sont glissés vers la tombée de la nuit par la porte de la cour. Les soldats tchèques entourent la maison, la fouillent, et découvrent, cachées dans une pauvre mansarde, une femme et une petite fille de 10 ans, qui répondent à toutes les questions avec la leçon apprise : une tante avec sa nièce venues en ville pour faire des achats. On les sépare en des cachots différents. La femme connaît fort bien les conséquences d'un aveu, et persistera encore quelques jours à débiter ses ingénuités. Mais la petite a des vues moins héroïques. Il suffira de la détacher du sinistre prestige de

sa complice. Après avoir passé un jour dans la mi-obscurité, elle écrit une lettre à l'agent de la police secrète pour se plaindre de son ennui et demander des livres. On les lui donne, et on y ajoute des bonbons. Alors ce n'est plus seulement l'intérêt, mais aussi la sympathie de l'enfant éveillée. A force de caresses et de cadeaux, le secret si artificiel, si peu fondé dans la nature enfantine, commence à s'émietter. Un reste de fidélité l'empêche encore de tout révéler, mais un policier plus impatient ou plus brutal la menace de quelques coups sur certain endroit de son corps, et elle avoue tout.

Elle est dressée à l'espionnage, la petite Olga Solntsova, par la femme Vara, qui l'a achetée à sa tante Lise, avec laquelle, après la mort de ses parents, elle habitait à Omsk. Personne à la gare de Novo-Nikolaïevsk n'a soupçonné cette petite de 10 ans, qui vendait cigarettes, gâteaux et limonades aux soldats tchèques. Elle les interrogeait innocemment, en riant, sur les échelons qui passent, sur les envois d'armes et de munitions, sur la disposition des troupes tchèques, ennemies de la liberté. Elle est encore trop jeune pour des amourettes dangereuses, sa volonté se plie sans résistance. Elle est donc, avec sa face gentille et innocente, impayable. Après avoir ramassé, pendant la journée, des informations utiles, elle les communiquait, le soir, pleine de son importance, dans les réunions secrètes, où elle assistait aux délibérations, caressée, flattée, en petit animal domestique que personne ne prend au sérieux. Dangereux de se fier à un enfant ? Mais tout est danger dans une conspiration qui a commencé à se ramifier.

Après l'avoir détachée de ses anciennes sympathies, on la confronte avec Vara qui s'est enfermée dans un silence morne et obstiné. Pour des policiers expérimentés, il est facile d'endormir, pendant une telle rencontre théâtralement aménagée, la vigilance qu'une longue solitude a mise à une si dure épreuve. Vara avoue brusquement, et, sachant qu'elle est désormais condamnée, dit, pour quelques verres de vodka et quelques paquets de cigarettes par jour, tout ce qu'on

vent savoir. Elle avait fait partie d'une fameuse « petiorka » d'Omsk, dont les membres avaient été, après une éclatante découverte, exécutés. Elle a échappé, simple femme sans instruction, à une retentissante série de fusillades, vers lesquelles les cosaques d'Omsk avaient conduit des révolutionnaires plus notoires. Il lui avait été facile, à cette femme vulgaire et peu remarquable, de se cacher d'abord à Omsk, et puis de quitter la capitale, en compagnie de la petite Olga, pour Novo-Nicolaïevsk, où elle espérait retrouver, dans une nouvelle vie, après des journées remplies d'angoisse, la tranquillité.

Mais toute personne qui est une fois entrée dans cette vie de conspirateurs traqués, dans ces habitudes de joueur, ne pourra jamais complètement en sortir. Qu'est-ce qui pousse vers de si tragiques destinées des gens si peu intelligents, si peu faits pour l'exercice de ces charges responsables, sinon une ambition démesurée ? Pour de petites ouvrières comme cette Vara, sachant à peine lire et écrire, pour des paysans railleurs et stupides, incapables d'une suite quelconque d'idées, mais animés d'une haine féroce contre la « bourgeoisie », quelles délices de se réunir en des tribunaux nocturnes, d'y juger le monde et les hommes, de condamner à des supplices raffinés des classes entières qu'on a, toute sa vie, enviées et détestées ! Après s'être sentis frôlés par la mort, on aspire à la sécurité, mais jamais on ne se pliera à un simple travail manuel, jamais on ne se résignera à l'obéissance de petite ouvrière, après avoir goûté la volupté de gouverner.

A Novo-Nicolaïevsk, la femme Vara est donc insensiblement rentrée d'abord dans la fiévreuse atmosphère de propagande bolcheviste, et ensuite dans une des « petiorkas » secondaires, n'y apportant pour tout mérite que sa haine intransigeante contre les gens bien mis. Cette fois, le jeu est perdu, elle le sait, et l'avoue brutalement et cyniquement. Elle ne partira pas seule. Pour de la vodka et des cigarettes, elle trahit un camarade, Pacla Lavrentief, qu'on arrête, et qui, après une pénible confrontation avec Vara, insolente jusqu'au bout, avoue tout. Pour de la vodka et des cigarettes,

ces deux misérables ensuite donnent toutes les informations qu'on leur demande, certains qu'ils touchent à leur fin, se vantant des meurtres qu'ils ont commis ou préparés, pleins de dépit d'avoir échoué, et ne voulant pas quitter ce monde avant d'avoir perdu leurs complices.

Les procès politiques nous apprennent sans exception dans ce pays que les conspirateurs issus des classes inférieures, généralement dépourvus de sentiments d'honneur, trahissent avec la plus grande facilité complices, amis, parents. La fidélité et l'honnêteté, fleurs du romantisme, appartiennent uniquement à une instruction et une éducation déjà supérieures.

Grâce aux dénonciations de Vara et Pacha, la police tchèque arrive bientôt à soupçonner l'existence du comité central bolcheviste.

3. — ETUDIANTS ET ÉTUDIANTES.

Au moment dont je parle, les organisations bolchevistes de Sibérie se groupaient autour du comité central de Novo-Nicolaïevsk, nommé « Tsentr », et dont on sait maintenant qu'il fut composé de onze personnes. Il se réunissait dans une maison, dont la police, au moment actuel, après la mort d'une moitié et la fuite de l'autre moitié des membres, ne connaît pas encore l'emplacement. Les membres de ce comité central, choisis avec soin parmi l'élite révolutionnaire, auraient probablement échappé aux recherches policières, s'ils avaient pu opérer seuls. Mais il fallait attirer de partout, des clubs révolutionnaires existants, des villages éloignés, et jusque des taïgas impénétrables, chefs et instruments, réunir ces volontés éparses, les instruire et les organiser en comités secondaires et comités locaux, leur prescrire minutieusement les travaux, régler les communications entre centre et périphérie, les envois d'armes et d'argent, enfin tout un va-et-vient d'agents primaires recevant leurs instructions directement des chefs, d'agents secondaires qui ne voient que les premiers, etc.

Si les chefs, reliés à un vaste dessein international, sont sûrs ou à peu près, les instruments sont mus par des intérêts et des ambitions plus personnels. La toute petite partie du secret qu'on leur confie suffit pour les rendre dangereux en cas de faiblesse ou trahison. On peut les exclure des délibérations centrales. En les maniant à la pelle, on peut les maintenir à la circonférence des activités, mais on ne peut pas les empêcher de reconnaître et de dénoncer d'autres conspirateurs plus rapprochés du centre, qui, à leur tour, trahissent d'autres intermédiaires par lesquels on arrive aux chefs. Il faut se rappeler qu'en effet l'histoire connaît de remarquables exemples de fidélité, résistant aux tortures, aux désespoirs d'un long emprisonnement, mais il s'agit alors toujours — avec de rares exceptions — de conspirations entre gens choisis, et encore faut-il exclure les époques de forte décadence ⁽¹⁾. Dans les conspirations bolchevistes, on se trouve toujours en pleine canaille.

Le président du club central, un certain Pavlof, avait su attirer dans le complot quelques soldats polonais de la garnison de Novo-Nicolaïevsk par qui il espérait se procurer canons, fusils, mitrailleuses de la division polonaise, siégeant dans cette ville. Quelques indications précises de Wara et Paclia permirent d'approcher ce complot polonais. Les Tchèques y firent entrer un des leurs, qu'on nommit du passeport d'un bolchevik tchèque, depuis longtemps disparu. Il fut admis et assistait aux fréquentes réunions, dont il allait tous les matins apporter les détails à son chef. Mais, étant d'âge mûr, et marié, il lui fut impossible après trois semaines de prolonger cette activité dangereuse et équivoque. Sa dernière révélation fut précieuse : la prochaine réunion aurait lieu dans une petite forêt hors de la ville. Les Polonais la cernèrent et arrêtèrent sept soldats polonais, le président

(1) Qui ne pense pas ici à l'aristocratie romaine sous les règnes de Tibère et de Néron, plébiscitée par la terreur, et au contraste de ces chevaliers et sénateurs romains, trahissant ami, frère et mère, avec l'affranchie Epicharis qui, brisée par la torture, refusa de dénoncer les complices, étrangers et presque inconnus. (Tacite, *Ann.*, 15, 57.)

Pavlof, Iourlof, et deux autres membres du comité. Immédiatement traduits devant un tribunal tchéco-polonais, ils furent interrogés, et fusillés avec une hâte inexplicable, quelques heures après leur arrestation.

Le personnage le plus important du groupe était le président Pavlof. Il mérite que nous nous arrêtions quelques instants à sa mémoire. Il fut reconnu par un officier polonais qui l'avait rencontré à Petrograd, où il avait été étudiant à l'université. Après avoir acquis — sous l'ancien régime — une certaine expérience des sociétés secrètes et une habitude des conspirations — sport intellectuel très répandu parmi la jeunesse russe — il sut se faire distinguer par la révolution. Ses chefs, méfiants des talents, mais sachant récompenser le zèle, l'appelèrent à des charges importantes. Après avoir exercé la fonction de commissaire au front de l'Oural, il avait été choisi pour organiser en Sibérie de vastes émeutes et insurrections dans le dos du gouvernement provisoire. Muni d'instructions et d'importantes sommes d'argent, il s'était glissé parmi les prisonniers de guerre revenus d'Allemagne, et avait facilement pénétré jusqu'au front des combats, négligemment gardé par les autorités sibériennes.

Il était jeune, très bien vêtu, avait des manières distinguées, une face intelligente, et était coquet de sa personne (portant sur lui, au moment de l'arrestation, des instruments de manucure). Il avait un prestige sur ouvriers et paysans, comme seul un bourgeois distingué — ou, comme ils disent, un aristocrate — peut en inspirer. En cherchant à approcher ce caractère probablement si simple et si étroit, par l'étude de détails que les policiers, occupés à voir en lui, non l'homme, mais un dangereux malfaiteur, ont négligés, en fouillant dans mes réminiscences d'adolescents révolutionnaires que j'ai observés dans leur activité, ou entrevus et compris sous un soudain coup d'éclair, je crois reconnaître en Pavlof ce type de gentilhomme révolutionnaire que Dostoïevsky, il y a cinquante ans, a peint sous le masque de Nicolas, dans les *Démons*. Pierre lui adresse la parole :

« Vous regardez tout le monde avec indifférence et tous ont peur de vous. Cela est très bien. Personne n'ose chez vous se permettre des familiarités. Vous êtes un terrible aristocrate, et quand un aristocrate descend dans la démocratie, c'est merveilleux. Pour vous, ce n'est rien de sacrifier votre vie ou celle d'un autre. Vous êtes juste celui dont on a besoin... »

Pavlof a été parfait jusqu'au bout. Très dédaigneux de sa vie, ne faisant aucun effort pour se défendre, il avoua immédiatement son identité et donna des détails personnels. Mais même, après avoir été, devant Polonais et Russes, cruellement fouetté par un cosaque sur l'ordre d'un officier russe — forme de torture facile et coutumière — il refusa de donner aucun indice sur le complot ou sur ses complices. Très pâle et très froid, il persévéra jusqu'à sa mort dans un silence correct. Il offrit sa poitrine aux balles du peloton d'exécution d'un air blasé et indifférent. Ses erreurs et sa vertu stoïque furent toutes deux le fruit de la culture qu'il avait reniée. Il fut de ces pervers qui méritent également l'admiration et la mort.

Dans la même nuit, la mort de Pavlof a été connue de son entourage. Ses collaborateurs purent hâtivement quitter la ville et se réfugièrent dans les villages, où ils fomentent ces rébellions qui, à chaque moment, interrompent le service du chemin de fer vers Bisk et Semipalatinsk. Les dénonciations de leurs admirateurs et créatures les désignent unanimement : Ce sont surtout trois jeunes et jolies femmes : une Véra Chiglatova, 22 ans, étudiante de l'Université de Kazan, une Lettonne, Hilda Rada, 23 ans, de la colonie lettonne de Krasnoïarsk, toutes deux blondes et non sans distinction. Ensuite une jeune modiste de 18 ans, possédant une petite fortune, Motia Jedanova. Un autre personnage, le cinquième en importance, était un tout jeune étudiant de l'Université de Kazan, dont le nom m'échappe. De deux autres individus, moins qualifiés, on ne connaît que les prénoms, Glieb et Vassili. Voilà les membres du comité révolutionnaire « Tsentra ».

Si donc on se demande par qui, en dernier lieu, ces collisions de trains, où des centaines d'innocents périssent à la fois,

ces rébellions où le sang coule à flots dans des massacres atroces, ces guerres civiles qui arrêtent les rares communications et réduisent à la famine des provinces entières, — si on se demande par qui ces inutiles calamités sont causées, on trouve inévitablement quelques jeunes étudiants ou étudiantes de 20 ans, ayant quelque instruction de gymnase, n'ayant pu encore acquérir un bagage d'études ou de réflexions, des ignorants, qui, à leur ignorance, empruntent une volubilité et une sûreté étonnantes.

Ils avaient conspiré sous l'ancien régime, sous le regard sympathique de l'« intelligence » qui aimait à opposer leurs vagues opinions d'amateurs ambitieux et amusants à l'inflexible dureté de la police. Ils gagnaient à être poursuivis par les agents secrets et frappés à coups de nagaïka par les cosaques, à errer, exilés, à travers les capitales européennes avec leur vague sourire de supériorité, de blasés avant l'expérience, de désillusionnés avant la foi.

Quel minimum de science, de sagesse et d'expérience chez ces démolisseurs de gouvernements! Dans les sociétés bien ordonnées ou fonctionnant convenablement, les têtes les mieux averties, les plus froides et désintéressées suffisent à peine à entretenir la marche des plus simples événements sociaux, et ne construisent qu'en tâtonnant, dans la pénombre de mille possibilités.

Par quelle mystérieuse fatalité l'histoire confie-t-elle pendant les périodes troubles et tourmentées la direction des affaires à des esprits médiocres, à des enfants mal appris, dont la seule vertu, ou la seule excuse, sont la passion du sacrifice et l'aveuglement?

Car ces illuminés mal équilibrés, qui, aux yeux de leurs ouvriers et paysans, personnifient la pure doctrine, ont le mépris de la science et de tout ce qui constitue la gloire et l'honneur des sociétés modernes. Dostoïevsky a caractérisé leur type de barbares, légèrement effleurés par la culture, dans les paroles suivantes de Pierre :

« On descend d'abord le niveau de l'instruction, de la

science, des talents. Puisque les hauteurs de la science ne sont accessibles qu'aux capacités élevées, nous ne voulons pas de ces capacités. Les gens ayant les hautes capacités finissent par s'emparer du pouvoir et par devenir des despotes. Ils ne peuvent ne pas devenir des despotes et pervertissent donc fatalement leur entourage. A Cicéron on coupera la langue, à Copernic on crèvera les yeux, Shakespeare sera lapidé. »

4. — PETIT GIBIER.

Lentement, patiemment, et le hasard aidant — qui se déclare toujours contre ceux qui perdent, — on arrive, par des dénonciations successives, de conspirateur en conspirateur, jusqu'aux plus petits. Cette canaille se mord comme des rats dans une cage chauffée. Aucun sentiment élevé, aucun trait noble n'éclairent ces interrogatoires, où les policiers n'ont souvent qu'à écouter et épier. On a travaillé pour le plaisir de démolir ou d'être redoutable dans un monde où on avait été si peu de chose, ou pour des commissariats lucratifs, ou pour exercer une puissance flatteuse.

On a perdu? Que tous y passent maintenant! Ces malheureux qui touchent à la mort semblent approuver l'habileté de leurs ennemis, et parfois, éprouvant comme une détente après ces longs mois d'une lourde contrainte, rient avec eux. Souvent aussi, par un soudain épanchement envers le geôlier ou justicier qui leur inspire de subits sentiments fraternels, ils trahissent, sans qu'on le leur demande, leurs amis, ceux qu'on pourrait sauver, même ceux que personne ne soupçonne. Ceux qui n'ont pas pu à temps se sauver dans les plaines lointaines, où les troupes ne se hasardent qu'en nombre imposant, sont ainsi perdus : ce sont leurs camarades qui les guettent et qui, du fond de leurs cachots, étendent leurs bras vers eux.

La petite espionne Olga est donc passée au camp ennemi. Elle se promène maintenant, sous la garde d'un soldat tchèque, en quête de nouvelles révélations. Elle a tout dit dont elle a

pu se souvenir, mais on peut encore en tirer ce qu'elle flairera, cette petite bête promené en laisse.

En visitant une des maisons où les conspirateurs avaient auparavant tenu leurs réunions, ils voient au jardin un homme couché dans l'ombre d'un arbre. Ils viennent de le dépasser, quand Olga se retourne : « Oncle, je crois savoir qui c'est. » Et après l'avoir quelque temps fixé : « Oui, c'est Bytkof. » L'individu, pris au bras par le Tchèque, nie son identité et montre un passeport au nom de Semeonof. Il prétend ne pas reconnaître Olga, ni un revolver qu'on découvre dans un bosquet à côté de lui. Quelques coups de nagaïka et une nouvelle confrontation avec l'enfant le font tout avouer : ne sachant pas que Pavlof est mort, il est venu pour lui demander argent et instructions. On l'interroge sans brusqueries, et il dénonce immédiatement une certaine femme Choura...

Le même soir, on arrête Choura dans sa chambre, où Bytkof a conduit la police. Aucuns papiers compromettants, rien que la dénonciation de son ami. Au moment où on l'interroge, des soldats qui ont cerné la maison voient dans la rue un passant qui regarde attentivement par la fenêtre de la chambre où l'arrestation a eu lieu. C'est un jeune homme, convenablement vêtu, semblant ému par l'événement : ne sachant qu'en faire, on l'écroue aussi.

Choura, confrontée avec Vara, Olga et Bytkof, commence par nier ; elle défend sa vie. Ses amis se chargent de fournir les preuves qui manquent encore à la police et font tout le possible pour confondre leur ancienne complice. Vara lui fait observer en riant :

« Mais dis donc tout. A quoi bon nier ? Ils ont déjà arrêté une moitié et fusillé l'autre. Ne sois pas si bête. »

Choura continue à nier, puis, un jour, pressée par ses amis, elle s'affaisse et avoue.

Le jeune homme qu'on avait, apparemment sans raison, arrêté dans la même nuit que la femme Choura, fut bientôt « reconnu » par celle-ci. Il persista à se taire, mais après avoir

passé trois semaines en prison, perdit subitement courage et écrivit au chef de la police un billet ainsi conçu : « Je connais Choura, j'ai travaillé avec elle dans le mouvement bolcheviste, et suis prêt à dire ce que je sais. »

Désirant abréger l'interrogatoire auquel on le soumit immédiatement, il demanda du papier et écrivit un rapport détaillé, où il évita tout ce qui aurait pu compromettre ses complices, mais se vantait d'avoir organisé dans les environs de la ville des bandes d'insurgés contre le gouvernement sibérien. Il sortait d'une bonne famille bourgeoise et avait étudié à l'Université de Kazan. Il finit son rapport avec la phrase : « Je chercherai et trouverai les moyens de m'évader. »

En découvrant ainsi le fond de ses pensées, il avait probablement sous les yeux l'exemple d'un confrère, deux fois arrêté et deux fois évadé d'une prison russe. Mais aux recherches policières dont je parle et qui intéressent si profondément les armées alliées en Sibérie, « ennemies de la liberté », aucun sujet russe, aux seules exceptions de deux officiers, ne participe. Le gardien russe est corruptible dans les circonstances actuelles. Mais d'une prison tchéco-polonaise, ces ennemis du genre humain n'échappent pas. L'étudiant de Kazan, enthousiaste amateur politique, a subi le même sort que les autres.

Quelques jours après ces événements, la garde tchèque du grand pont sur l'Ob remarqua un paysan ivre, criant comme tous les diables, cherchant querelle aux passants et menaçant une femme de son revolver. Les Tchèques n'y virent qu'un incident sans conséquence, mais puisque l'individu avait franchi une zone défendue, y avait fait du bruit et était porteur d'un pistolet automatique, on l'écroura pour quelques jours. Il se trouvait dans une salle commune de la prison, quand Pacha Lavrentief la traversa sous escorte pour se rendre à un nouvel interrogatoire. Pacha reconnut l'ivrogne (porteur d'un passeport au nom d'Ivanof) et s'écria :

« Ah! tiens, c'est toi? On t'a aussi pris? Comment ça va, Polikarpe Ponomaref? »

L'autre pâlit et ne répondit pas. Les Tchèques dressèrent l'oreille. On cherchait depuis longtemps ce Polycarpe Ponomaref, grand démolisseur de voies ferrées, incendiaire de ponts, et collisionneur de trains, dont des dénonciations antérieures par des amis avaient livré le nom. On l'interrogea immédiatement; il insista sur le passeport dont on l'avait trouvé porteur et nia. Mais Paclia Lavrentief, en riant, nonchalamment, le força d'avouer, en invoquant nombre d'actions entreprises en commun.

Ce paysan trapu, ignorant, violent, avait le goût des destructions. A la tête d'un fort détachement spécialisé en ce genre de travaux, un « podryvny otriad », il se promenait à travers la province, détériorant, incendiant les quelques restes du matériel qui attachent encore au monde civilisé les profondeurs de Sibérie, que ces philanthropes se croient appelés à « libérer ».

5. — UN MONDE NOYÉ DANS LE SANG.

En parcourant mes notes, en consultant mes souvenirs, j'essaye d'évoquer l'étrange existence de ces conspirateurs, gens comme nous-mêmes, hommes et femmes que nous frôlons chaque jour dans les rues, indifférents à leurs vies et confiants dans l'uniformité de leurs existences avec les nôtres. Mais déjà sont-ils irrémédiablement séparés de nous mêmes par leur haine, et de la vie sociale par une mystérieuse et mortelle obstination.

Il me semble voir surgir leurs visages du brouillard ensanglanté qui les a, depuis longtemps, ensevelis : visages jeunes ou ridés, attrayants ou hideux, pensifs ou béstiaux, illuminés et soucieux ou brutaux et vulgaires, visages de jeune fille ou de bandit. Mais tous ont ce même regard tendu, tous semblent poussés par le même appétit étroit et fatal, et les meilleurs

d'entre eux cachent déjà sous des dehors de prophète des âmes de malfaiteur.

« Le monde tourne sans bruit », les évolutions s'accomplissent par le silencieux travail des idées. Mais ici tout est bruit et explosion. Aucune prudente conception de l'avenir, et partout cette hâte d'accomplir, cet empressement d'en finir qui caractérise le genre révolutionnaire.

Et rien de plus contagieux que cette philosophie de la canaille. Devant ces incendies, assassinats, ces longues séries d'attentats, ce désordre systématique, ces incessants appels à l'anarchie et au despotisme, tous, les raffinés comme les humbles, s'habituent à la barbarie avec une facilité déconcertante.

Les fréquents coups de pistolet qu'on entend dans les soirées d'hiver échangés entre promeneurs, les détonations des pelotons d'exécution chaque nuit vers la lumière du jour, les cadavres horriblement mutilés, les meurtres compliqués des pires atrocités n'étonnent plus personne. Il suffit de si peu pour effacer dans la vie la légère couche d'habitudes plus douces, que les lentes alluvions des siècles avaient déposée.

Vara, Pacha, Choura, Polycarpe, l'étudiant de Kazan, Bytkof, et tant d'autres encore, ont été transportés à Tomsk, et, dans des nuits froides et obscures, sont tombés sous les balles.

Partout en province, les paysans attaquent à la lance — en faisant pieusement le signe de la croix — les bandes de brigands qui les oppriment et violentent et, par l'ironie de cette comédie d'erreurs, ce sont les mitrailleuses des Tchèques, du parti de l'ordre, qui les fauchent.

On assomme ses ennemis politiques l'après-midi, en pleine place publique, impunément, d'un coup de revolver. On jette du sable sur la mare de sang et, une heure après, personne n'en parle plus.

On est tué, en Sibérie, comme en Russie, pour un mot, pour un geste imprudents. Les trains blindés arrêtent les malheureux par centaines, puis, lourdement et majestueuse-

ment, vont les déposer sur la neige, dans une forêt éloignée. Et à côté de ces spécialistes du meurtre, il y a l'amateurisme : chacun dénonce amis et parents avec abnégation, pour le bien public.

Et pour que l'ennemi ne s'habitue pas au spectacle de la mort, on ne se contente plus de tuer : on aveugle, écorche, entaille, saigne lentement les chairs vivantes, qu'on affiche ensuite sur les routes publiques, afin que, pour les survivants, les traces des souffrances semblent arrêter la mort.

Ce n'est donc pas le moment — maintenant que les partis qui se combattent rivalisent en duretés — d'insister sur de nouvelles exécutions. Mais les principaux coupables, s'il y en a dans une conflagration aussi universelle, ne sont pas ces paysans et ouvriers, si souvent dupés par les parleurs, mais ces ineptes étudiants et étudiantes, dont on admirait les discours si chauds et si sympathiques, mais dont la lèvre souriante sentait le sang.

CHAPITRE VII

PARMI LES TROUPES JAPONAISES EN SIBÉRIE

*populi... quos ille timorum
maximus haud urget lethi metus : inde ruendi
in ferrum mens prona viris, animaeque capaces
mortis, et ignarum rediturae parcere vitae.*

LUCAIN (Pharsale 1).

I. — RÉBELLION DE COSAQUES.

L'AVANCE des armées soviétiques en Sibérie a inspiré de frais espoirs et un nouvel élan aux insurrections régionales du gouvernement du Transbaïkal. Tout le long du chemin de fer de l'Amour, ponts et ateliers flambent. A l'intérieur du pays, les coups de main, souvent supérieurement exécutés, les assassinats de fonctionnaires et officiers de Semeonof deviennent de plus en plus fréquents. Les usines et les mines sont abandonnées, les transports empêchés, la sécurité compromise, les sentiments de loyauté à l'égard du gouvernement troublés, les éléments douteux encouragés.

L'organisation centrale des rebelles s'est installée tout près de la frontière chinoise, dans trois villages : Bogdatskoe, Berenski et Zeren-ki, sur le fleuve Ourionmkan. Le chef, Jourovliof, ancien capitaine sous le tsar, y dirige, avec son « état-major », toutes les insurrections de la région.

Les commandements russe et japonais ont décidé de détruire ce nid par une opération d'enveloppement qui sera exécutée par 9 régiments de cavalerie et 2 bataillons d'infanterie avec 13 pièces de campagne pour les Semeonofsky, et 14 compagnies

d'infanterie avec 6 canons pour les Japonais. Les cosaques de Semeonof refusant — comme toujours — de se battre seuls, on a réparti les troupes japonaises parmi eux, à raison d'une ou deux compagnies par régiment russe.

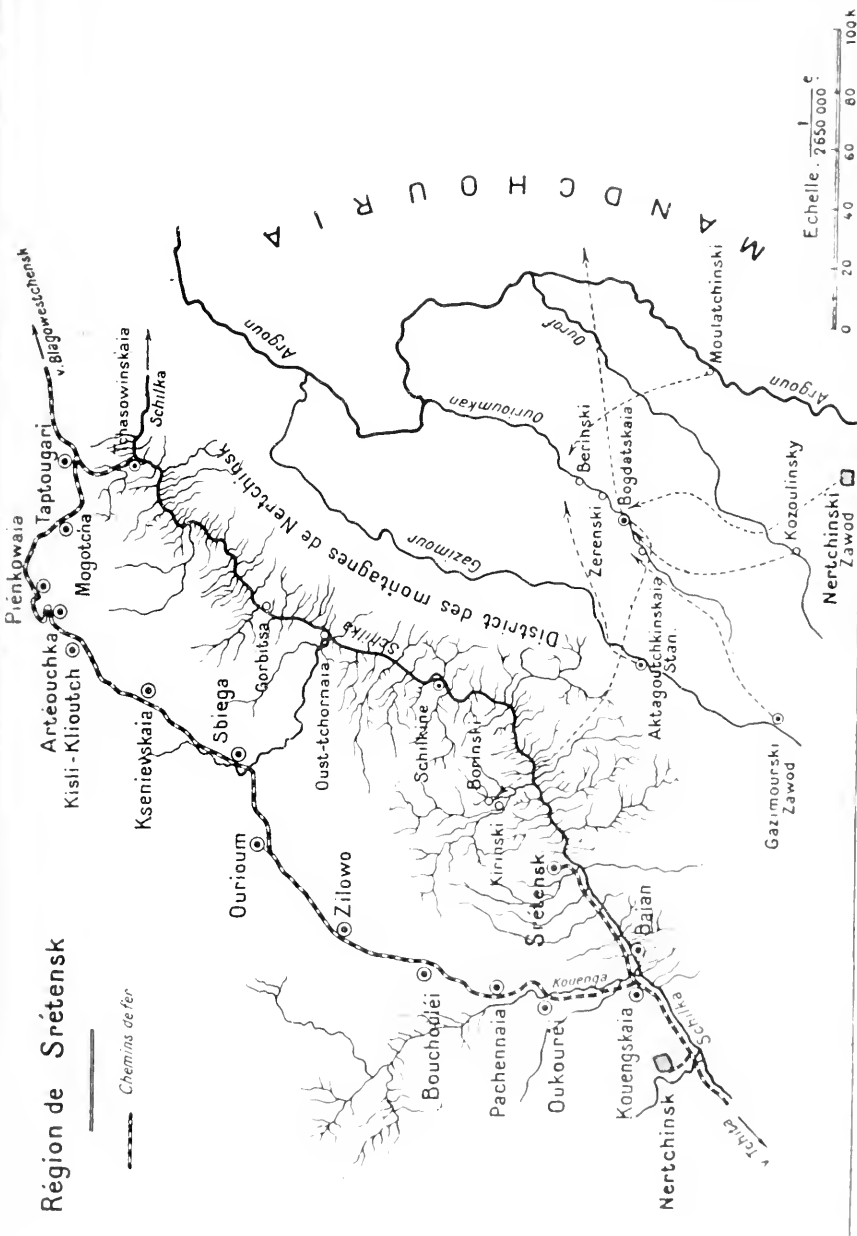
Invité à assister à cette opération, je me suis rendu à Sré-
tensk, où le général Suzuki, commandant la 5^e division japo-
naise, et le général Semeonof (oncle de l'ataman), comman-
dant les « détachements de Mandchourie », dirigeront la ma-
nœuvre. Retardé par le désordre au chemin de fer, je n'y arrive
que le 1^{er} octobre, après le départ de la dernière colonne pour
l'intérieur. Me hasarder seul sur ces routes solitaires entre les
stanitsas partagées par la guerre civile serait courir à une mort
certaine. Je me trouve dans un pays de chasseurs, accoutumés
à guetter patiemment, cachés dans la broussaille, le gibier qui
passe. Deux soldats japonais faisant partie d'un détachement
et marchant dans le rang, ont été blessés, hier, par des coups
de fusil isolés et les coupables ont facilement échappé dans la
taïga.

Il ne me reste donc, pour le moment, que d'attendre les rap-
ports, qui nous parviennent bientôt. Les cosaques indépen-
dants, entourés par huit colonnes russo-japonaises, ont été
battus. 600 cadavres trouvés sur les terrains des combats, 2
canons et 300 charrettes remplies de vivres, pris, et les trois
villages rasés, voilà le bilan de l'opération. Jourovliof, ac-
compagné de quelques fidèles, a réussi à échapper en Mand-
chourie. Les restes des 6 régiments dont il avait disposé errent
à travers la région.

Ici, le désaccord règne entre les chefs. Le général Semeonof
et son chef d'état-major, colonel Zoubkovsky, se plaignent
que le général Suzuki vient de retirer toute sa coopération aux
troupes russes. Le chef de la 5^e division japonaise m'explique
sa subite abstention : partout, les cosaques de l'ataman ont
pris honteusement la fuite et ce sont donc chaque fois les
minuscules détachements japonais, posés — comme d'habi-
tude — en arrière-garde, qui, abandonnés par leurs alliés,
mais trop orgueilleux pour céder, ont supporté le furieux

Région de Srétenek

— Chemins de fer



Echelle : 1 / 2650 000



assaut d'un ennemi vingt fois supérieur en nombre et désespéré par la crainte d'un encerclement.

Par exemple, une colonne, composée de deux régiments de cosaques, avec une compagnie japonaise en réserve, partie de la stanitza Nertchinski-Zavod, se heurta, près de Bogdatskoe, à trois régiments de cosaques indépendants, résolus à se frayer un chemin à travers le cordon qui les enserrait. Le capitaine commandant la compagnie japonaise s'était avancé, avec un lieutenant, un sous-officier et une section, pour observer la situation. Au moment de l'attaque, les cosaques de Semeonof lâchèrent pied et laissèrent les 40 Japonais plantés en pleine route, sur un point difficile à défendre, et bientôt débordés par 1.500 cavaliers. Les Japonais se retirèrent à un point culminant de la route, où ils attendirent, de pied ferme, le corps-à-corps. Le reste de la compagnie, accourue au bruit de la fusillade, trouva 13 blessés et les cadavres des deux officiers, du sous-officier et de 18 hommes. Autour des deux corps des officiers percés de plusieurs coups de sabre, gisaient sept cosaques, tués par eux à l'arme blanche : deux d'entre eux avaient la tête fendue jusqu'au cou.

De semblables incidents, les pertes très élevées et inutilement cruelles que certaines compagnies japonaises ont éprouvées, ont exaspéré la troupe et les chefs. Le général Suzuki quitte Srétensk avec ostentation. Les unités japonaises engagées dans les derniers engagements sont reversées dans leurs régiments. Le commandant Nakatani, de l'état-major de la 5^e division, restera à Srétensk pour opérer un regroupement des troupes japonaises dans la direction de Blagoviéchtchensk.

Je décide d'attendre le développement des événements militaires.

2. — UNE GRANDE ARTÈRE SIBÉRIENNE, LA CHILKA.

Sur la rivière Chilka, le 9 octobre 1919.

Hier soir, le commandant Nakatani m'a fait avertir que le lieutenant Kikiyo irait cette nuit porter un ordre à un deta-

chement japonais opérant vers le Nord. J'accompagnerai le jeune officier.

Vers une heure du matin, celui-ci est venu me chercher à mon wagon et m'a conduit vers un des petits bateaux à vapeur faisant partie de l'ancienne « flottille de l'Amour », réquisitionnée par l'armée japonaise. Le navire offre le même aspect d'abandon et de pauvreté qui caractérise tous moyens de transport par lesquels la révolution a passé. Ni meubles, ni tapis, ni rideaux ou articles de ménage. Les destructions ont été partout si complètes et spontanées, que le plus petit coin de Sibérie présente, dans son dénuement, comme une image de la détresse du grand Empire.

Les lanternes du bateau éclairent dans la nuit et le brouillard une sphère qui tantôt se retrécit ou s'élargit. De vagues formes d'arbres ou contours de rochers y entrent de temps en temps et se perdent ensuite dans les ténèbres. A la rencontre de chaque autre navire, ce sont de minutieuses interpellations en langue japonaise : il faut s'assurer que nous ne manquions pas le colonel Oumeda avec ses hommes, déjà en route pour les cantonnements d'hiver, et qu'un nouvel ordre renvoie vers le Nord.

Encore faudra-t-il se hâter. Cet épais brouillard que nous traversons est un présage de la forte gelée qui approche. Déjà, les petits affluents de la Chilka se ralentissent et dans une dizaine de jours, le fleuve principal aussi commencera à se fermer. Tous les navires de la flottille de l'Amour devront alors être rentrés à Srétensk, sous peine de tomber quelque part dans les mains des rouges.

A plusieurs reprises, notre bateau entre dans une zone de brouillard particulièrement dense, et nous jetons l'ancre. A un tel endroit, invariablement, un affluent se déverse dans le fleuve principal. Le courant y est rapide et dangereux, et nous attendons, pour nous hasarder entre les énormes bancs de sable, qu'un coup de vent disperse la brume que le choc de deux courants d'air a fait naître.

Ce n'est que dans l'après-midi qu'un soleil malsain perce

les nuages. Un vent frais et subitement violent chasse le brouillard par longues traînées et gros flocons, le long des vallées, et découvre lentement le sauvage paysage de l'Amour.

Dans cette vallée qui se courbe sans cesse et se heurte partout à des rochers formant obstacle, le fleuve, enfermé et continuellement dévié, fait l'illusion d'un lac immobile qui s'allonge, se rétrécit, se déforme entre des décors variant à l'infini. De temps en temps, il s'élargit brusquement : un nouvel affluent ajoute la masse claire de ses eaux rapides au courant turbulent de la Chilka.

Rien, pendant des heures et des heures, que des rochers vierges, où se détachent des mousses brunes et des bruyères violettes. Ici et là, au fond d'une large vallée, l'eau a amené de fortes couches d'alluvion, parfois épaisses d'une dizaine de mètres, et où elle a, à une époque postérieure, dans son travail follement prodigue, de nouveau creusé un lit. Partout aussi des cours d'eau abandonnés, des travaux d'érosion depuis longtemps interceptés par d'autres labeurs de la nature, bancs de sable ou petites îles, où elle a fait éclore quelques bouquets de verdure. Mais, en général, pas d'arbres, excepté quelque opiniâtre bouleau qui s'est cramponné à une fente de rocher et dont le vent secoue les dernières feuilles.

A de rares endroits, la brusque pente des collines s'adoucit, et sur la rive se forme une bande plate de terre arable. Quelques dizaines de maisons pauvres à toit de chaume, cabanes d'ouvrier ou de pêcheur, y entourent deux ou trois maisonnettes blanches et propres de petits fonctionnaires.

Nulles traces de labeur humain, excepté à l'intérieur, derrière les collines, dans quelque mine d'or ou d'argent. La farine doit venir d'autre part, du Sud, de la région de Tchita, ou du Nord, des environs de Blagoviéchtchensk, mais les transports sont arrêtés, les dernières provisions s'épuisent, la faim qui approche vide la contrée et chasse la population dans les bras des bolcheviks.

Près d'Oust-Tchornaïa, où le fleuve décrit un énorme S, la prodigieuse masse de ses eaux se jette par deux fois contre les

hauts rochers et, en serrant la pierre, s'y brise et y creuse, en écumant, de profondes entailles. Après que de nombreux navires eurent sombré dans les tourbillons et contre les pierres sur la rive, on a élevé des échafaudages de poutres, bâtis dans le courant, protégeant les bateaux que le courant jetterait contre la côte.

Plus loin, vers Gorbitsa, les rouges, au moment de rendre le pouvoir aux troupes de Semeonof qui allaient profiter des victoires tchèques et japonaises, ont coulé un grand navire de transport, après l'avoir posé en travers du fleuve, pour le boucher à la navigation. Mais le courant s'est chargé du désencombrement et a doucement, mais irrésistiblement, poussé l'obstacle de côté.

Pendant notre voyage, les sentinelles japonaises guettent les deux rives, d'où souvent des coups de fusil sont tirés sur les navires qui passent. Il y a un mois, six passagers du bateau qui nous transporte ont été blessés par les balles d'un détachement rouge tirant de la rive. Un officier de Semeonof qui avait risqué ce dangereux voyage pour retrouver des parents à Blagoviéchtchensk, s'est tué avec une grenade à main, au moment où les rouges allaient l'arrêter.

Le capitaine et le personnel civil du navire, tous Russes, parfaitement neutres dans cette guerre civile, et obéissant passivement aux autorités du moment, se cachent sur le pont, derrière d'énormes plaques de tôle de fer, renforcées par des poutres. Deux mitrailleuses sont continuellement braquées sur les rives.

Vers le soir, nous apercevons un groupe de paysans attendant, parmi une quinzaine de charriots attelés, le bac qui les transportera sur la rive opposée. Arrivés à portée de voix, nous apprenons que leurs voitures avaient été réquisitionnées par un détachement de cosaques indépendants, en fuite vers les régions du Nord-Ouest.

Dans la soirée, apparaissent, derrière un tournant de la rivière, deux grands transports qui remontent le courant. Nous les arrêtons : ce sont les soldats du colonel Onmeda. Celui-ci

m'assigne une cabine et une ordonnance qui la partagera avec moi. Voici le but de la nouvelle opération :

L'incendie de tous les ponts du chemin de fer de l'Amour, sur une étendue de 250 kilomètres, a isolé la petite garnison japonaise de Mogotcha. Après un silence de trois semaines, on vient d'apprendre qu'elle est entourée par une nombreuse bande ennemie qui s'épuise en efforts pour la réduire. Quatre-vingts hommes se sont enfermés dans un bâtiment de la gare et y subissent des attaques répétées. Nous irons les secourir.

Le chemin de fer de l'Amour, bâti parallèlement à la rivière, est lié, par de courts tronçons de voie ferrée, à de petits ports de transbordement sur la rivière. Nous débarquerons à l'un des derniers, Tchessovinskaïa, et y commencerons notre marche.

3. — PAYSAGES DÉSOLÉS.

Tchessovinskaïa, le 10 octobre.

Notre barque a amarré à une heure du matin. Vers 2 heures et demie, je trouve sur la rive, près de la petite gare, les troupes préparant le départ. Les provisions s'amassent sur la berge. Des chevaux hennissent quelque part dans la nuit. Partout un va-et-vient de petites ombres japonaises passant devant les nombreux feux allumés. Près d'un gigantesque bûcher de poutres, je rejoins le colonel Oumeda, dont j'ai entrevu la silhouette courte et trapue. Nous venons à peine d'échanger quelques paroles courtoises, qu'il donne déjà le signal pour la cérémonie du départ.

Le colonel avance, seul, devant le front des troupes, alignées par sections et compagnies. Le lieutenant Miano, portant le drapeau du 71^e régiment, suivi de sa garde, faisant un long détour, comme pour une entrée de théâtre, arrive sur une petite hauteur, en face des troupes alignées. Il y déploie le disque et les flamboyants rayons du soleil levant, et descend, en tendant le drapeau, d'en haut, vers la troupe, jusque tout près du colonel.

Il me semble revivre les époques classiques de l'humanité.

Le colonel prononce un discours enflammé, les yeux levés vers l'étendard, exhortant officiers et soldats à faire leur devoir et assignant à chaque chef sa tâche. Ceux-ci, chefs de compagnie, et ensuite le sous-officier commandant le groupe d'éclaireurs, répondent, en répétant à haute voix l'ordre donné. Les fanfares éclatent, le porte-enseigne remet le drapeau dans la housse, le colonel Oumeda rengaine l'épée, et la colonne se met en marche, le long de la voie ferrée.

Cette voie qui relie le chemin de fer de l'Amour à la navigation sur l'Amour a été menée par la vallée de la Tchessovaïa, ruisseau qui serpente autour de la voie, roulant ses eaux transparentes sur un lit couvert de rochers et de cailloux.

Aucune culture nulle part, si ce n'est un minuscule jardin potager, autour d'une maisonnette de gardien de chemin de fer, abandonnée depuis les dernières escarmouches. Par terre, gisent meubles et articles de ménage. Ici et là, des poutres ont été prises à la toiture, pour des feux de bivouac. Dans une de ces maisons en détresse, un grand caniche, couché entre les débris des armoires, le museau par terre, ne levant même pas les yeux à notre approche, attend son maître qui ne reviendra peut-être plus.

Les collines s'élèvent à une hauteur de quelques centaines de mètres et souvent s'élargissent, en formant de larges plateaux nus. Rien que des broussailles partout ou de petits arbres mal établis dans une légère couche de terre. Aucun sentier dans ce paysage aride et inhospitalier. Aucun travail humain, depuis la création, n'a neutralisé la stérilité du sol, la dureté du climat, la courte durée des étés.

Chaque détachement d'infanterie opérant dans cette région s'expose à deux genres de difficultés. En suivant, dans la vallée, la voie ferrée, qui est la seule voie praticable, il est menacé par des coups de surprise de partisans bolchevistes qui se seraient cachés derrière les crêtes en haut. En se laissant guider par de simples considérations tactiques, et suivant les crêtes, la troupe devrait se frayer un chemin à travers la broussaille

difficilement pénétrable, ce qui, souvent, retarderait inutilement l'action.

Il y a un an, deux compagnies ont succombé sur un terrain identique près d'Ioufta, à l'Ouest d'Ouchoumoun. L'avant-garde du détachement, en poursuivant quelques ennemis montés, qui semblaient fuir, s'était laissé attirer dans un guet-apens, et fut exterminée par six compagnies de cosaques « indépendants », cachés derrière la crête. Les deux compagnies, entendant la fusillade, accoururent au secours des camarades, follement, en négligeant toutes mesures de précaution, et succombèrent intégralement. Personne ne se rendit. Officiers et hommes, animés d'une bravoure égale, se battirent jusqu'au corps à corps que de rares combattants eurent à soutenir. Les blessés se suicidèrent. On retrouva plus tard tous les cadavres, affreusement mutilés. Les bolcheviks mêmes apprécièrent ce simple et unanime héroïsme, que l'imprudencé du chef avait rendu si tragiquement inutile. Seuls, les journaux japonais refusèrent d'en parler, et cachèrent à leur peuple une bravoure dans laquelle se serait reflétée la plus ancienne gloire de leur race.

Dans l'alternative entre vitesse et sécurité, le colonel Oumeda décide de suivre la voie ferrée, après avoir pris des dispositions pour déployer, à la moindre alerte, une partie de la troupe aux deux côtés vers les crêtes. Le colonel — que j'accompagne — avance à la tête de 40 éclaireurs montés. Viennent ensuite de petits détachements d'infanterie de 10 à 20 hommes chacun, le gros des troupes, de la force de six compagnies, les sapeurs, les mitrailleuses, les caisses de munitions, et, finalement, deux petits canons de 37 millimètres.

A Taptougari, où nous nous arrêtons dans la maison d'un garde du chemin de fer, nous apprenons que deux compagnies japonaises, appelées par un ordre antérieur au nôtre, ont chassé la bande rouge, après une fusillade assez nourrie. Il se rassemble autour de l'uniforme étranger que je porte un petit groupe d'ouvriers. Tandis que la maîtresse de la maison nous sert du lait et des œufs, les hommes se plaignent des bolcheviks



Profil d'Irkoutsk, vu de l'autre rive de l'Angara.



Marché à Bisk (frontière de Mongolie).



qui « infectent » la contrée. Sachant que notre séjour sera de courte durée, je leur conseille, dans leur intérêt, de se borner à une attitude strictement neutre.

La bande, dite « bolcheviste », qui opère dans ces régions, est composée de 600 hommes, dont 60 % de Chinois (des brigands Khoungouzes). Les membres russes sont, pour une grande partie, des forçats sibériens, relâchés par la révolution, pour une autre des paysans pauvres, alléchés par une vie aux dépens des « bourgeois ». Venus pour appliquer les principes révolutionnaires, en remplaçant les anciens chefs de gare, ingénieurs, contremaîtres, par des ouvriers, et en déshéritant la bourgeoisie, ils laissent généralement les pauvres tranquilles, et ne s'attaquent qu'aux stocks des commerçants étrangers, et surtout aux provisions de farine et d'articles pour le ménage, que l'ancien régime, avec la sage prévoyance qui le caractérisait, avait amassées pour les habitants d'un pays qui ne produit ni céréales ni autres articles de première nécessité. Ils déclarent « bourgeois » et voués aux représailles sociales tous ceux qui portent la casquette d'un service public : chefs de gare et d'atelier, médecins, dont ils vident ensuite caves et garde-robes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les atamans de village, représentants d'un pouvoir que ces brigands prétendent combattre, sont toujours mis à mort, avec les complications de la plus terrible cruauté.

4. — LA GARNISON DE MOGOTCHA.

UNE ÉPAVE DE L'ANCIEN RÉGIME.

Taptougari, le 11 octobre 1919.

Quelques kilomètres plus loin, nous sommes arrêtés par un obstacle curieux. Les rouges, après avoir fait sauter un pont, ont poussé le train qu'ils avaient habité depuis quelques mois dans le fleuve. La queue du train, suspendue en haut, repose sur la locomotive et quelques voitures gisent, en bas, parmi les décombres du pont.

La garnison de Mogotcha, secourue par deux compagnies

fraîches, et pourvue de vivres et de munitions, se trouve hors de danger, après avoir vécu des semaines pleines d'angoisse. Les ennemis, descendus de cheval, rampaient sous la protection de l'obscurité, jusqu'à proximité du bâtiment où les 80 Japonais, sous un lieutenant, s'étaient enfermés. Toutes les attaques furent repoussées. Ne réussissant pas à venir à bout de la brave petite bande, les rouges essayèrent de la déprimer moralement. Ayant laissé, à dessein, le téléphone en bon état, ils employèrent un jeune Sibérien, qui parlait couramment le japonais, pour faire parvenir aux assiégés les bruits les plus sinistres et les plus aptes à leur ôter tout espoir de délivrance. Irkoutsk aurait été pris par les armées soviétiques, Semeonof et les siens exécutés par la population exaspérée, les troupes japonaises battues et en pleine déroute, abandonnant la garnison de Mogotcha, qu'elles croyaient détruite. Le jeune commandant ne daigna pas répondre aux propositions de se rendre. Mais les munitions touchèrent à leur fin, la provision de riz était depuis longtemps épuisée et on commença à rencontrer de grandes difficultés à se procurer du pain parmi cette population apeurée par les menaces des maîtres de la situation.

Le jeune commandant, après avoir écouté silencieusement ces longues expectorations, avait daigné répondre : « Venez nous prendre. Les derniers survivants commettront harakiri ! »

N'ayant plus rien à faire dans ces parages, nous allons reprendre la route vers nos barques, après avoir passé la nuit chez le chef de gare. Je m'entretiens longuement avec lui et les siens, sur sa malheureuse patrie. Par son apparente neutralité dans l'horrible guerre civile, il est un exemple typique du fonctionnaire sibérien, si singulièrement déchu depuis la révolution.

Il se tient encore tout droit dans sa redingote de service, où les aigles des boutons dorés brillent sur l'étoffe râpée. Après avoir été copieusement pillé et houspillé dans sa propre maison, il a conservé, de l'ancien régime, cet air d'autorité,

quoique bien adouci, contre lequel, plus que contre le « capital », l'envie et les vengeances du quatrième État sont dirigées. Il ne prononce plus ni sympathies ni affinités politiques. Sa confiance en une saine restauration et en une réaction nationale contre le bolchevisme s'est lentement étiolée. Les troupes de Semeonof, qu'il a vues à l'œuvre, n'ont, à ses yeux, rien qui rappelle la puissance, la grandeur et le prestige de l'ancien régime. Il a appris à n'aspirer qu'à un peu d'ordre pour le chemin de fer, dont il est un humble serviteur, et un peu de sécurité pour les siens, que tantôt les Semeonoftsy, tantôt les brigands rouges bousculent dans ses appartements vides. Ancien croyant au tsarisme, il est prêt, après mille déboires, à se soumettre et se conformer à tout pouvoir qui saurait se rendre définitif. Et, renfrogné et sans espoir, devant la longue nuit qui approche, comme un bon chien de garde, il s'attarde, hébété et sans savoir pourquoi, dans la maison abandonnée de ses maîtres.

5. — AVEC LES JAPONAIS SUR LE CHEMIN DE FER DE L'AMOUR.

Srétensk, le 16 octobre 1919.

Le colonel Onmeda avait espéré pouvoir regagner, avec ses troupes, les quartiers d'hiver du 71^e régiment, à Nertchinsk. Mais un nouvel ordre du général Suzuki les renvoie vers le Nord.

La Chilka-Amour s'est couverte d'une luisante et transparente membrane de glace. Elle sera complètement fermée, avant que six jours soient passés, et jusqu'au mois d'avril. Il s'agit de ramener la garnison de Mogotcha, qui a besoin de repos, d'aller déposer quelques petites garnisons le long de la voie ferrée, et de réorganiser une communication avec les régions du Nord, avant que les profondes neiges rendent la campagne trop périlleuse.

Un demi-bataillon de troupes du chemin de fer nous accompagnera, au Nord, pour réparer les innombrables ponts que les rouges ont détruits. La garnison de Mogotcha, renforcée

par deux compagnies et une compagnie du corps du génie, descendra du Nord-Est. Les deux colonnes, en essayant de prendre les bandes ennemies entre deux feux, se rencontreront probablement à la gare d'Ourioum.

Entre Oukouréi et Bouchoulé, le 18 octobre 1919.

Quatre trains remontent le chemin de fer de l'Amour : l'échelon du sous-capitaine Tchessinski, le train du colonel Oumeda — auquel j'ai fait attacher mon wagon, — un train avec des fonctionnaires et ouvriers du chemin de fer, et finalement un échelon japonais. Nous suivons donc exactement le protocole de l'intervention étrangère en Sibérie : troupes indigènes en première ligne, troupes étrangères en formation d'arrière-garde et n'intervenant qu'en cas de danger extrême.

Le détachement Tchessinski, qui nous précède, vient d'être chassé de Bouchoulé dans les circonstances typiques qu'on va lire, et dont le récit donnera au lecteur une idée des forces militaires en présence.

La garnison de Bouchoulé était composée de deux sotnies de cosaques du Transbaïkal (droujina régionale), sous le sotnik Liskovski, et les cent vingt fantassins du sous-capitaine Tchessinski, occupant un train à la gare. Hier au soir, sur quelques coups de feu, partis de la crête des collines qui surplombent la gare, Liskovski résolut de pousser l'ennemi vers la voie par un large mouvement tournant. Il piqua perpendiculairement sur la voie, avec ses deux cents cosaques, et on ne l'a plus revu. Ses cosaques ont-ils refusé de foncer sur l'ennemi, parmi lesquels ils auraient reconnu des cosaques des stanitsas voisines (1) ? ou a-t-il simplement hésité devant le nombre inconnu des assaillants (2) ? Toutefois, vers la nuit, la fusillade reprit de plus belle. Le lieutenant Staniévitch, commandant le détachement des mitrailleuses, fit descendre le sous-officier Zouief avec deux hommes et une mitrailleuse sur le perron, d'où ils arrosèrent de balles les vagues ombres qu'on put à peine dis-

(1) Liskovsky l'a prétendu plus tard.

(2) A peu près cent vingt cosaques « indépendants ».

tinguer dans la pénombre. Ils eurent à peine ouvert le feu, que les ennemis aux cris : « Hourrah ! », attaquèrent. Tchesinski donna immédiatement ordre de partir. Le lieutenant Staniévitch se pencha hors de la fenêtre et cria aux trois hommes qu'on abandonna ainsi : « Tirez, tirez, par tous les diables ! » Les malheureux tirèrent encore quelques bandes, mais les cosaques ennemis, cachés derrière des tas de bois, jetèrent des grenades à main. Zouief eut tout juste le temps d'ôter la pièce de fermeture de la mitrailleuse, qu'il abandonna aux rouges avec 2.000 cartouches. Les trois hommes eurent la chance inouïe de pouvoir se cacher au grenier d'un bâtiment de la gare, où ils échappèrent aux recherches des cosaques ennemis.

Tchesinski retourne donc aujourd'hui sur l'ennemi, pour reprendre Bouchoulé. Tard dans la soirée, je visite le vieux colonel Oumeda. Il a été adjudant du ministre Terauchi et ne se trouve en Sibérie que depuis deux mois et demi. Il semble fortement embarrassé d'une coopération avec de si étranges militaires, et me demande :

— Dites-moi, s'il vous plaît, croyez-vous que ces Russes puissent nous trahir ?

— Ayez du succès, et ils vous resteront très probablement fidèles.

— Mais comment travailler avec eux ?

— Vous êtes évidemment mal placé entre de tels amis et de tels ennemis. Vous êtes moins sûr des premiers que des derniers. Vous ferez donc mieux de ne compter qu'avec les bolcheviks. Si les soldats de Semeonof insistent — cela me semble improbable — laissez-vous suivre d'eux, et employez-les, mais arrangez-vous comme si vous étiez les seuls à vous battre. Ne leur confiez aucun rôle dans un plan d'ensemble. Ne subissez aucun ordre. En n'opérant qu'avec vos soldats, même en petit nombre, vous risquerez moins leurs vies.

Je lui raconte ensuite, à l'appui de ma thèse, mes expériences comme combattant sous Kornilof, dont les manœuvres furent constamment compromises par des trahisons de cosaques.

Vers Bouchoulé, le 19 octobre 1919.

Notre train suit passivement celui du sous-capitaine Tchessinski, qui a, en quelque sorte, le commandement des trains combinés. Le colonel Oumeda, le lieutenant-colonel Kato et le porte-drapeau Miano font le trajet dans mon wagon. Ils s'étonnent, comme moi, des fréquents arrêts et de la marche lente et comme hésitante des trains. Craignant une tentative de sabotage chez notre mécanicien, Oumeda lui expédie un soldat armé pour le pousser à un peu plus de zèle. Ce soldat revient nous rapporter :

« Le commandant russe avait ordonné d'arrêter son train dès que la distance qui le séparât du nôtre excédât une cinquantaine de mètres. Les officiers, assis aux fenêtres, ne perdaient pas de vue notre train, sur cette voie qui ne décrit que spirales et méandres. »

Alors, le colonel Oumeda, amusé, laisse faire. A 3 kilomètres de la gare, nous apprenons que l'ennemi a fui à notre approche. Les éclaireurs que Tchessinski expédie vers Bouchoulé refusent de suivre la voie ferrée. Vingt hommes marchent vers la colline située à gauche, quarante vers celle située à droite de la voie, où ils se trouvent à plus d'un kilomètre de la gare. Après avoir attendu vainement pendant une heure, le colonel Oumeda envoie un lieutenant japonais avec deux soldats sur une petite voiture à rails. Ils reviennent après une demi-heure : la voie est libre.

6. — L'ACTION COMMENCE. — MORALITÉ SOCIALE DES ROUGES.

Bouchoulé, le 19 octobre 1919.

L'ennemi s'est enfui dans la direction d'Adamski. Une compagnie d'infanterie et une section d'éclaireurs partent cette nuit pour le chasser en avant. Vers l'aube, le lieutenant-colonel Kato part avec deux compagnies pour protéger les travaux du détachement de sapeurs.

Les 120 cosaques « rouges » qui avaient chassé les 200 cosaques de la droujina régionale sous Liskovski et les 120 sol-

dat de Tehesinski proviennent, pour la plupart, de la stanitza Ġazimourskaia et du posselok (village) Adamski. Leur action, motivée au début par les désirs d'indépendance et de vengeance contre le rude régime de Semeonof, a, par le genre même de leur vie de rebelles et outlaws défaits, pris la forme du brigandage. Il entre pourtant dans leurs exploits une réminiscence des principes humanitaires qu'ils ont évoqués pour expliquer les débuts de leur action. Il est vrai qu'ils ont volé aux habitants du village Bouchoulé, n'en exceptant pas les plus pauvres, jusqu'aux dernières papakhas, bottes, paletots de fourrure. Dans la boutique coopérative du chemin de fer, qui pourvoit presque intégralement aux besoins d'une région sans céréales, ils ont pris toute la farine (197 pouds) que les officiers de Semeonof avaient laissée.

Mais, à l'orphelinat, où ils se sont présentés avec les mêmes intentions, ils se sont inclinés devant la faiblesse de cette colonie d'enfants. J'y vois les granges de provisions intactes. Le directeur de l'institution qui, après avoir été nommé par le gouvernement tsariste, avait continué ses fonctions sous tous les régimes successifs qui avaient, par la suite, tourmenté la Russie et ce village, a même dû refuser la farine que la bande lui offrit pour ses petits.

7. — DÉMOCRATIE GUERRIÈRE. — CONCEPTIONS DE SAMOURAÏ.

Bouchoulé, le 19 octobre 1919.

Ne voulant pas risquer mon wagon dans les rencontres auxquelles nous nous attendons pour demain, je le renvoie à Kouenga, et prends place, avec le soldat russe que l'ataman Semeonof a mis à ma disposition, dans le wagon de 3^e classe que les officiers japonais occupent.

Il existe un contraste frappant entre le genre de vie que les autres Alliés — entre autres les Tchèques — mènent dans leurs wagons parfois si confortables, et même luxueux, et la vie extrêmement simple, sobre et dénuée de confort, que mènent ici les officiers japonais. On a enlevé du wagon toutes les

banquettes. Nous sommes tous couchés sur le plancher, les uns à côté des autres, sur toute la longueur de la voiture, sur les abondantes couvertures que les autorités japonaises mettent à la disposition des militaires sans distinction. Les bagages personnels sont défendus. Chez ces officiers, qui sont parfois de grands seigneurs, aucun objet qui rappelle, même de loin, le luxe. Je me souviens d'une visite que j'avais faite au général Hosono, commandant de brigade, à Mandchouria. La chambre d'hôtel où le vieux guerrier me reçut, extrêmement propre, ne contenait cependant qu'une seule petite valise, et ses ustensiles de toilette étaient exactement les mêmes que ceux de n'importe quel soldat. Ce vrai samouraï conduisait souvent des reconnaissances à la tête de ses éclaireurs.

Dans notre wagon, les soldats d'ordonnance couchent à nos pieds, aux côtés du poêle, toujours chauffé rouge, par ce froid sibérien. Ils y posent sans cesse de nouvelles chaudières, théières, casseroles, où bouillent toujours les mêmes viandes et légumes de conserve. Car officiers et soldats mangent exactement les mêmes plats que chacun prépare, selon un rite identique, dans la même et identique boîte d'aluminium.

Les relations entre les soldats et leurs supérieurs me surprennent par leur cordialité et leur simplicité. La tant vantée discipline japonaise a ceci de remarquable, qu'elle fonctionne sans bruit ni effort. Le soldat qui entre fait une révérence cérémonieuse, qu'il répète en sortant. Il parle à l'officier d'une voix un peu artificielle et avec un timbre rudement masculin, qui surprend chez de si jeunes gens. Cette façon de parler, le cou tendu, la voix sortant du gosier, en phrases soigneusement articulées et que le paysan japonais, si timide quand il entre au service, apprend pourtant si facilement, est un legs de l'ancien samouraï, aux époques heureuses où les obligations militaires remplissaient des centaines de mille existences, du matin au soir.

L'officier donne ses ordres sans jamais élever sa voix, et le soldat, silencieux, s'efforçant de comprendre le commandement, obéit religieusement. Le contraste est frappant avec



Le fleuve Chilka (Amour).



Paysage typique du Transbaikal. Le fleuve Chilka.

l'armée russe, où le goût inné de l'insoumission chez le paysan, corrigé sous l'ancien régime avec le bâton, brisa la cohésion des rangs, dès les premiers jours de la révolution.

Au Japon, la fidélité au chef compte depuis des siècles parmi les vertus les plus vénérables, et l'étonnante obéissance du soldat n'est qu'une préparation mentale à d'inouis sacrifices et devoirs, dont les mérites sont enseignés par la morale courante du pays. L'esprit féodal qui a, de sa paume puissante, modelé la nation pendant mille ans, unissant son enseignement pratique aux traditions séculaires, a créé cette unité d'intérêts, cette fraternité devant le danger et la mort qu'aucune démocratie ne saurait atteindre. Au Japon, l'esprit militaire, héritage de la féodalité, imprègne l'armée, hommes comme officiers, d'une surprenante gravité et d'une intarissable correction qui frappent agréablement par leur contraste avec les traces de dissolution qu'on voit dans certains autres corps expéditionnaires en Sibérie. Et ne vous méprenez pas : ces soldats si parfaitement soumis à leurs officiers, si rangés et corrects dans les rues, ne sont nullement des esclaves. Extrêmement fiers, ils font l'impression d'écouter à chaque moment quelque précepte impérieux. Ils semblent toujours prêts à punir chaque manque de politesse à leur égard, auquel les expose l'intolérable insolence de certains étrangers, desquels ils se distinguent d'ailleurs par une culture bien plus ancienne et plus profonde. S'ils me saluent, et même avec cordialité, la raison en est qu'ils ont observé d'abord les bonnes relations que j'entretiens avec leurs officiers et le respect que je témoigne à leurs institutions.

Le général qui part en campagne, tout comme son ordonnance qui soigne ses effets et éponge son cheval, entrent dans la même confraternité de guerriers, où seule l'importance de l'issue dicte les nécessités du commandement et de la soumission. Aucuns degrés dans le confort, la nourriture ou le danger. Pendant l'affaire de Bogdatskoe, le général Hosono, commandant la brigade de Mandchouria, s'est avancé à la tête de ses troupes, essayant le feu de l'adversaire, comme elles. Tous, officiers et soldats, reçoivent d'ailleurs en campagne exacte-

ment la même nourriture, chacun la même ration de riz, de viande et de poisson séché ou en conserve, que chacun, officier comme soldat, prépare selon la façon traditionnelle du pays, dans exactement les mêmes boîtes d'aluminium. Chaque fois donc que la machine militaire s'ébranle, la vie présente pour tous sans exception cette uniformité qui frappe par sa monotonie avant que, par des réflexions ultérieures, on se soit rappelé sa grandeur.

Le soir, après la fin des travaux, nous nous asseyons en un groupe étendu, autour des théières (qu'on remplit sans cesse) et des gâteaux nationaux. Les soldats, plus loin, écoutent, en un silence respectueux. Je finirais par les oublier, s'il ne me plaisait d'observer dans leurs visages immobilisés la tension de leurs prunelles brillantes, dirigées en un inlassable effort d'attention, sur leurs chefs.

Chacun des officiers a appris, au moins, une langue étrangère qu'il parle, en général, imparfaitement. Les deux colonels, un major et quelques officiers subalternes, se servent donc pour notre conversation de l'intermédiaire du lieutenant Miano, qui parle allemand à la perfection. Nous nous entretenons particulièrement de choses militaires, et surtout des devoirs de l'officier. Mes interlocuteurs accentuent la différence entre les conceptions japonaise et européenne. Rien de plus étonnant pour eux que la facilité avec laquelle des régiments entiers se sont rendus à l'ennemi, pendant la grande guerre. Des millions de prisonniers de guerre, des forteresses qui se sont rendues avec des milliers, voire des dizaines de milliers de combattants, des canons intacts et des casemates remplies de munitions, voilà qui leur semble incompréhensible. Ils avouent que les redditions de Port-Arthur et, plus récemment, de Kiaou-Tcheou, les ont étonnés. Ils me rappellent le cas des militaires japonais, faits prisonniers pendant la guerre russo-japonaise, et condamnés à l'ignominie à leur retour, conspués par leurs voisins, et obligés, par le mépris unanime, de quitter la patrie. Ils me racontent celui de cet officier de marine japonais, naufragé sur un navire, que l'amiral Togo avait envoyé

pour bloquer l'entrée du port de Port-Arthur, et que les Russes avaient torpillé. Le reste de l'équipage avait péri. Lui seul fut tiré de l'eau et retenu en captivité pendant la durée de la guerre. De retour en son pays, il fut condamné par le tribunal militaire institué pour juger les officiers et les hommes qui s'étaient rendus à l'ennemi. On lui reprocha de ne pas s'être suicidé, pour éviter le déshonneur de tomber aux mains de l'ennemi. Condamné à mort, puis gracié, mais dégradé et chassé du service, il mit fin à ses jours.

Toujours entourés par nos ordonnances, qui prennent un intérêt passionné à nos conversations, nous passons ainsi la soirée à échanger questions, récits et discussions où mes amis observent toujours un tact parfait et une courtoisie impeccable. Ils parlent d'un ton animé avec une grande facilité de parole et beaucoup d'esprit, en abandonnant l'attitude froide et méfiante qui les caractérise souvent et qui n'est que l'effet d'une longue éducation à la prudence. Ils sortent rarement des sujets militaires, auxquels ils s'intéressent profondément. J'ai beaucoup de succès avec le problème suivant :

« Deux détachements ennemis, de 300 et 500 hommes respectivement, se battent. Valeur guerrière, égale chez les combattants, armement et équipement identiques. Aucun avantage de terrain. Il est évident que le second détachement remportera la victoire. Combien d'hommes comptera-t-il au moment où l'autre, réduit à 20 hommes, se rend ? »

Un calcul facile donne : 404 hommes (sans les décimales).

A vrai dire, ces jeunes officiers, à quelques exceptions près, ne sont pas nourris d'humanités et belles-lettres. Mais je ne cesse de constater chez eux ce perpétuel souci de l'honneur, la mesure, la sobriété, la pauvreté orgueilleuse, et ce mépris du commerçant, qui sont à la base de toutes véritables aristocraties, fussent-elles d'épée, de robe ou d'intelligence. Aussi les voit-on se rembarquer pour le Japon comme ils sont venus, sans bagages, fiers de leur uniforme insouillé par des contacts commerciaux, et représentant, parmi le déchet des mercantis européens dont regorge la Sibérie, parmi les milliers d'offi-

ciers européens qui vivent du désordre, un désintéressement noble et élevé.

Le soir, un officier russe entre dans le wagon. C'est un sotnik, envoyé par le général Matséievski, commandant — fictivement — les forces alliées sur le front de l'Amour. Le général demande au colonel Oumeda une énumération complète des forces russo-japonaises, ainsi qu'une estimation des forces ennemies ; il a l'intention de mettre à la disposition du colonel Oumeda deux régiments de cosaques. Notre chef, flatté et reconnaissant, éconduit l'émissaire avec les formules usitées d'une parfaite politesse.

8. — CONTACTS FURTIFS AVEC LES ROUGES.

Entre Bouchoulé et Zilovo, le 20 octobre.

Le matin, le lieutenant Miano me réveille :

« L'ennemi tire sur le pont, le colonel va examiner la situation et vous invite à l'accompagner. »

Le pont de Chorga, composé de bases de ciment et de poutres, sur lesquelles reposent des arcs de fer, vient d'être incendié cette nuit pour la troisième fois. Les ingénieurs japonais que nous interrogeons se plaignent de leur travail de Danaïdes.

Comme partout dans ce pays de basses collines et de fleuves abondants, où les froids subits et parfois terribles de la fin d'octobre rétrécissent et dessèchent les courants et où la fonte du printemps les élargit jusqu'à remplir les vallées, un mince filet d'eau coule à travers un terrain plat et uni, qui s'étend jusqu'aux proches collines. A droite, quelques rouges, visibles à la lorgnette quand ils lèvent la tête, tirent sur les approches du pont pour en empêcher la réparation. Une épaisse fumée monte des poutres carbonisées, et le pont s'enfoncé de plus en plus.

Dès que nous nous en approchons, l'ennemi redouble la violence du feu. Les ingénieurs, à l'abri derrière une locomo-

tive, nous regardent d'un air ingénu. Ils semblent nous dire : « Evidemment, il est de votre devoir de vous exposer. » Après avoir essayé pendant quelques minutes le feu mal réglé de l'ennemi, le rail sur lequel nous mettons les pieds est subitement teint de blanc sur une longueur de 2 mètres par une balle. Les rouges semblent avoir trouvé la distance ; il est temps de s'en aller. Mais qui donnera le signal de la retraite ? Eux ? Non, c'est impossible, ce sont des samouraï, quoique pour la première fois au feu. Oumeda m'invite à prendre le pas, mais je suis moi-même presque samouraï : ils ne m'y prendront pas. Nous restons donc encore quelques minutes, les bras croisés, à échanger des remarques sur le nombre apparent des ennemis, qui continuent à tirer, maladroitement, par bonheur. Oumeda m'invite, d'un large geste du bras, à retourner :

— Vous êtes notre hôte.

Je refuse avec indignation :

— Jamais de la vie, puisque vous êtes plus élevé en grade.

Nous restons donc encore un instant à causer, mais voilà une balle qui disparaît, en sifflant, dans l'herbe du talus à côté de nous, et une autre qui ricoche contre l'armature du pont. Lentement et comme à regret — non pour ces négligeables balles évidemment — Oumeda se retire, suivi de Miano et moi. Plus loin, entre la locomotive et le train suivant, un intervalle de cinquante mètres : l'ennemi, devenu nerveux, tire à bout de forces. Oumeda s'arrête et, tout droit et très nonchalamment, se retourne une dernière fois, pour causer. Encore quelques mètres : ouf ! c'est fini.

On va déloger l'ennemi, dont la force réside dans la facilité de ses déplacements. Tous montés, les rouges attachent leurs chevaux dans les forêts derrière la crête où ils vont dresser leur embuscade, et — dès que l'adversaire se prépare à l'assaut — sautent en selle, pour reparaitre à un autre endroit.

Il faudrait, pour combattre un tel ennemi, des détachements équipés comme lui, opérant avec la même célérité, employant les mêmes ruses, bien guidés par des chefs qui

connaissent la région, et prêts à intimider le terrible adversaire par la plus impitoyable application du droit du talion.

Au lieu de cela, voilà que les deux bataillons du colonel Oumeda se rangent aux deux côtés de la voie, sous les arbres. Les sous-officiers inspectent minutieusement fusils et sacs. Ensuite les chefs de compagnie haranguent longuement la troupe alignée, comme centurions et tribuns à l'époque classique. On se prépare évidemment comme pour une bataille rangée, contre un ennemi qui, lui aussi, observe les règles classiques de tactique, tandis qu'on se trouve en face d'un adversaire, dont la force consiste à n'obéir à aucun système, à se trouver partout, et à ne résister nulle part.

Heureusement pour nous, les forêts qui couvrent le pays sont-elles effeuillées, et la guérilla devient-elle moins efficace. Quand la troupe est bien inspectée, quand les instructions ont été répétées, le détachement s'ébranle. En avant, le vieux colonel que j'accompagne, puis le drapeau et sa garde, quelques officiers supérieurs, et la troupe. Une section a été envoyée à droite, en reconnaissance. Nos soldats se déploient, forment un large front d'attaque, capable d'envelopper les forces ennemies. Tout cela sent le champ de manœuvre, et les trop méticuleuses préparations pour la grande tactique. Mais, d'un autre côté, il est agréable d'observer que le chef n'appartient pas à ces vieux officiers qui exagèrent la valeur de leur expérience militaire, et craignent que leur mort ne laisse la troupe sans défense.

Toujours en tête du détachement, Oumeda monte la colline, laissant le drapeau en arrière, sur la pente, afin de ne pas l'exposer à une surprise de l'ennemi. A peine arrivés au sommet, où un magnifique panorama s'ouvre sur trois vallées, nous observons une cinquantaine de cavaliers, fuyant à travers une prairie découverte. Les fusillades de nos soldats éclatent, et un cavalier tombe, qu'on ramassera plus tard, mourant.

9. — CAVALCADE DANS LA NUIT. — SCÈNES CHEZ L'HABITANT.

Le gros des bandes ennemies s'est retiré à Zilovo. Nos troupes vont regagner ce village, à pied ; les trains nous rejoindront plus tard.

Je chevauche en compagnie d'un officier et de deux soldats, en arrière de nos rangs. Les bolcheviks n'ont pas été battus, et le silence qui règne à la nuit tombante est rendu mystérieux et menaçant par le danger qui semble planer sur nous. A notre droite, une rare broussaille montant jusqu'à la crête, où brillent, comme des paillettes d'or, les dernières feuilles. A gauche, au delà de la plaine que les courants printaniers ont creusée, une légère hauteur par-dessus laquelle le couchant rouge verse de larges jets de lumière brisée, dans un air très pur.

Partout les maisons des gardiens du chemin de fer, délaissées, ne contiennent que des meubles brisés et la paille où les rouges ont passé la nuit.

Nous rejoignons bientôt les desservants des mitrailleuses, qu'on a revêtus de costumes russes : manteau de fourrure de mouton et hautes papakhas, qui leur seyent bien, et qui les font paraître — puisqu'ils marchent très droits et martialement — plus hauts qu'ils ne sont en réalité.

Il se joint à notre colonne un praporchitchik avec dix cosaques. Les Japonais, auxquels l'inexplicable conduite de certains chefs russes inspire de la méfiance, les tiennent soigneusement à l'écart.

Le soleil s'est couché. Dans la masse sombre des grandes collines, que couvrait tout à l'heure la même lumière brillante, se découvrent maintenant des plans successifs, s'échelonnant jusqu'à l'infini. Rien que du bleu, plus foncé pour chaque plan plus éloigné, et se détachant, dans les profondeurs de l'horizon, en un pur outremer, contre les lueurs mourantes des nuages.

Nous suivons dans une profonde obscurité la seule route qui ait été tracée dans ces plaines sauvages, et qui est la

voie ferrée. Après avoir enlevé les rails sur de grandes distances, et détruit les ponts, les rouges ont envoyé les dernières locomotives disponibles, à toute vitesse, dans les ravins où elles se sont écrasées contre les rochers, et dans le sable, où elles ont creusé de profondes ornières.

Je rejoins finalement le colonel Oumeda avec ses officiers, dans une « kazarma » (habitation de travailleurs de chemin de fer) à 6 kilomètres de la gare Zilovo. Six officiers japonais ont pris place autour du samovar, au milieu d'une de ces scènes de la misère humaine qui se reproduisent avec une telle monotonie qu'on finit par s'y habituer. Un vieillard aux bras tremblants, une assez jeune femme essayant d'être agréable dans ses haillons de couleurs voyantes, et une jeune fille idiote qui nous observe d'un regard tantôt niais, tantôt scrutateur, mais — sans doute sentant le danger dans cette réunion de militaires — ne répond aux questions que par gestes évasifs. Aucun lien de parenté entre ces trois individus, aucune communauté, sinon celle du travail commun dans ce coin désert. Les dernières provisions touchent à leur fin. Pillés, à tour de rôle, par les « blancs » et les « rouges », ils attendent, les bras croisés, la famine qui approche.

Tandis que nos officiers discutent sur la carte les informations qu'ils viennent de recevoir, entre le praporchtchik qui avait insisté pour nous accompagner. Un silence se fait à son entrée. Quand il s'assied à côté de nous, près de la théière, un soldat, ordonnance d'un capitaine, lui propose de sortir.

Le praporchtchik s'écrie :

— J'ai le droit de m'asseoir ici, je suis officier !

Les officiers japonais suspendent leur conseil de guerre, et regardent le Russe d'un air froid et indifférent. Celui-ci a à peine bu une tasse de thé qu'un sous-lieutenant interprète le touche au bras :

— Dès que vous aurez fini, veuillez bien sortir ; nous avons à causer.

Ne comprenant pas ce dont il s'agit, il se laisse emmener

dehors, puis se voit fermer la porte au nez. On l'entend encore quelque temps crier :

— J'ai le droit d'entrer, je suis officier !

Après avoir attendu deux heures dans la « kazarma », nous poursuivons notre marche, pour arriver à Zilovo à une heure dans la nuit. Les rouges ont quitté la gare, il y a une heure et demie.

10. — VILLAGE VIDÉ PAR LA PEUR. — POLITIQUE

DE CONCILIATION.

Zilovo, le 21 octobre.

Quand les rouges sont entrés à Zilovo, les autorités locales, chef de gare et chefs de dépôt, et les organisations administratives se sont sauvés, laissant leurs maisons et meubles à la charge d'une vieille épouse ou grand-mère.

Par contre, les pauvres ménages se sont sauvés cette nuit, craignant de tomber aux mains des officiers de Semeonof qui ne tarderont pas à nous rejoindre.

Au cours de ma promenade, deux ouvriers m'abordent craintivement. Je les rassure et arrête leurs confessions politiques, auxquelles je n'attache d'ailleurs aucune foi. L'un d'eux demande :

— Vous serait-il possible d'intercéder auprès des Japonais en faveur d'une quarantaine de camarades qui se sont enfuis, par peur des trains blindés de Semeonof ? Ils se cachent, partie dans les priiski (mines d'or), qui se trouvent à 6 kilomètres d'ici, partie plus loin encore, dans la taïga, où ils ont allumé des grands feux pour se réchauffer, eux, leurs femmes et bébés. Ce sont des neutres dans la guerre civile. Les Japonais, qui sont des alliés des Semeonofsy, protégeraient-ils nos camarades, s'ils revenaient ?

Je les conduis chez le colonel Oumeda, qui immédiatement ordonne au président de la Zemskaja Ouprava de promulguer la proclamation suivante :

« Le Commandement japonais annonce à tous ceux que la présente concerne, que les habitants du secteur d'Alexeievskaïa doivent retourner de la taïga et des montagnes dans leurs foyers et reprendre leur travail.

Zilowo, le 21 octobre.

« (Signé) SÉDIAKINE,

« *Président de la Zemskaja Ouprava.* »

Les deux ouvriers partent immédiatement annoncer aux fuyards la bonne nouvelle. Dès ce soir, ils ramènent quelques camarades ; les autres reviennent dans la nuit.

Après les « revendications sociales » des bolcheviks, et les stupides représailles des Semeonofsy, voilà un nouveau son de cloche, qui fait rentrer au cœur du citoyen la confiance dans l'avenir. Oumeda annonce au président Sédiakine la nouvelle politique qui sera suivie dans les régions que libérera l'effort japonais. A partir d'aujourd'hui, chaque citoyen neutre recevra protection et aide des armes japonaises contre, soit les rouges, soit les blancs. Et les combattants qui viendront livrer leurs armes, et se soumettront aux autorités japonaises, seront amnistiés et protégés comme les autres.

Pour faire comprendre la signification de cette nouvelle politique de conciliation, je mettrai en présence les deux forces qui se combattent, et entre lesquelles toute la population, indifférente aux régimes politiques et désireuse d'une paix économique à tout prix, mène une vie paralysée par la peur.

II. — UNE CONFÉDÉRATION D'INSURGÉS.

Le front, où les troupes d'Oumeda se battent, fait partie du « front mondial de la guerre contre le capitalisme ». Il est intitulé : le 3^e rayon du front de l'Est. Grâce à l'excellente police de Koltehak, on ne trouve à l'Est d'Irkoutsk aucun commissaire bolcheviste de marque, capable d'organiser une armée rouge. La haine contre Semeonof, qui n'est pour une grande partie que

la haine contre l'autorité du moment, a réuni des combattants, animés de sentiments et poussés par des motifs entièrement différents.

Des groupes de cosaques, peut-être réveillés par le désir de rétablir l'ancienne quasi-indépendance des stanitsas, mais surtout révoltés contre les officiers de l'ataman Semeonof, forment le noyau de la résistance populaire. Appartenant principalement aux stanitzas Iomofski, Kourlitchenski et Oundienski, et ayant pris part à la grande guerre, ils travaillent sous leurs officiers, dont le chef est le lieutenant Chvetsof. Ils avertissent partout la populace qu'ils sont venus « libérer », de ne pas les confondre avec les bolcheviks dont ils répudient les doctrines, mais dont ils acceptent momentanément la coopération. Ils semblent commettre plus d'atrocités que les gardes rouges, prétendant avoir à venger d'impardonnables insultes.

Une deuxième catégorie est mue par de vagues principes révolutionnaires, et composée de pauvres, conduits par des chefs énergiques formant l'âme de la bande. Aucun essai de travail constructif. Ils en sont encore au « Nimm-und-Essrecht » des premières époques de Marat et Lénine. La bourgeoisie qu'il est méritoire de piller, ce sont ceux qui ont accumulé des provisions pour l'hiver, le mauvais temps, la vieillesse. Mais les bourgeois étant tous chassés ou appauvris, ces gardes rouges, ne pouvant continuer leur vie oisive qu'en réquisitionnant, étendent les limites financières et sociales de cette classe, et prennent aux cosaques, aux paysans, aux ouvriers aisés, et finalement aux pauvres mêmes.

Leur religion, c'est de ne pas se raser, de se moucher des doigts. A un pauvre commis de la boutique coopérative de Zilovo, qui tire de sa poche un mouchoir blanc, un important garde rouge fait remarquer d'une voix pleine de menaces :

— Je crois, mon petit, que tu es simplement un bourgeois!

On voit donc, pendant chaque interrègne rouge, les personnes un peu cultivées cracher bruyamment par terre, se

frapper des mains sur les cuisses, crier, parler insolemment.

Les chefs sont deux forçats, Parfionof et Namakonof. Le premier, de haute taille, robuste, énergique, brave, en somme une terrible brute, a constamment la bouche remplie de phrases sonores qu'il ne semble pas comprendre. Namakonof, ancien détenu pour abus de confiance, se nomme anarchiste, a des mœurs plus douces, et s'oppose aux atrocités. Ces deux presque-analphabètes ne sauraient se débrouiller sans le secours intelligent des trois frères Abram, Salomon et Khaïm Lichman. Ces derniers, on ne les voit jamais aux combats. Ils n'apportent pas non plus dans les réunions la farouche énergie de Boanerges, et cet amour du prosélytisme qui caractérise Parfionof. Ils prêtent à un mouvement qui les aurait, à la moindre résistance, engloutis, leur bonne volonté, leur intelligence et leur habitude des affaires, et, en supportant difficilement les duretés de la vie errante, sauvent et augmentent leur fortune.

Le troisième groupe est composé de brigands : 150 Khoun-gouzes que le Russe Abram Boika, on ne sait avec quel argent, est allé recruter dans les collines de Mandchourie chinoise. Ils sont bien habillés et armés. Le chef, de forte stature, se promène en un long manteau rouge flamboyant à large ceinture d'argent. Poursuit-il un but politique ou se sent-il attiré, comme ses brigands, par la perspective du butin ?

Ces trois groupes d'insurgés représentent en face de la féodalité — déjà! — impuissante des Semeonoftsy les trois tendances des époques primitives, dans lesquelles la malheureuse nation a glissé des griffes de l'Aigle mourant : l'indépendance des petites communes, l'anarchique *bellum omnium contra omnes*, et l'éternelle invasion de l'étranger.

12. — UN SERVICE FUNÈBRE MIXTE ORTHODOXE-RÉVOLUTIONNAIRE.

La troupe de Parfionof était composée de 40 hommes quand elle entra à Zilovo, le 10 septembre, et s'accrut rapidement à une centaine. Deux jours plus tard, il y eut rencontre avec

les Japonais près du fameux pont de Chorga. Parfionof y perdit 6 tués et 2 blessés qui expirèrent bientôt à l'hôpital de Zilovo. Le 15, eut lieu l'enterrement qui donna lieu à des scènes grotesques.

Même pour les bolcheviks, nouveaux athées et enragés mangeurs de prêtres, le Christianisme impose ses bienfaits spirituels pour les trois événements fondamentaux de la vie : la naissance, le mariage, la mort. On vit en jurant et en se débattant comme des diables, mais on se refuse à mourir comme des chiens.

Le cortège funèbre se forma à l'hôpital. Les cercueils, drapés de rouge, furent promenés dans une procession considérable, à laquelle aucun habitant n'osa manquer. Un nombre immense de drapeaux rouges flotta au vent. Quatre hommes robustes portèrent un énorme étendard écarlate, où on pouvait lire en caractères blancs : « Souvenir éternel aux lutteurs pour la Liberté. »

Sous cette toiture d'un rouge flamboyant, se promenait le prêtre nationalisé sur ordre de Parfionof, couvert de ses vêtements sacerdotaux, que les rouges — après de longues discussions — lui avaient permis de conserver.

Ce prêtre, secondé par son diacre, basse réputée dans toute la région, entonna les litanies des morts. Ils avaient à peine commencé, que la bande rouge, sous la présidence des forçats Parfionof et Namakonof, et des commissaires Salomon, Khaïm et Abraam Lichman, se mit à hurler la *Marseillaise*, puis *l'Internationale*, ensuite la *Marseillaise*, et ainsi de suite. Le diacre, fameux pour le volume de sa voix, essaya de sauver sa réputation, mais sa voix et celle du prêtre se perdirent dans le chœur tumultueux des terribles bandits. On n'entendait les mélodies majestueuses du plain-chant que pendant les pauses entre les chants révolutionnaires.

Tout le monde n'en entra pas moins à l'église, où on fit, comme de coutume, le tour de la nef. Faux-monnayeurs, assassins, nouveaux incroyables, suivirent le prêtre, unierge

à la main, tout comme jadis quand ils priaient, enfants innocents, d'un air grave et sérieux, devant le cercueil d'un parent, dont ils ne pouvaient encore réaliser la mort. Puis on recommença à chanter, le prêtre et le diacre leurs litanies, les rouges la *Marseillaise* et l'*Internationale*. Les pannykhides ⁽¹⁾ s'achevèrent dans cet horrible et grotesque ouragan de voix.

Puis, le cortège se reforma, et gagna lentement, mais non solennellement, le cimetière. Le prêtre ouvrit la série des discours par une prédication adaptée aux tragiques circonstances du moment. Il rappela à ces brigands la fragilité de la vie humaine, les charmes et même les avantages de la vertu. Il toucha d'un doigt prudent et délicat à leurs crimes sans nombre, crimes joyeusement commis, pour lesquels il osa à peine exiger le repentir. Il les honora du nom de guerriers, il loua la force de leurs bras, mais les invita prudemment à prendre du repos.

— Échangez, leur cria-t-il, le glaive contre la charrue! Reprenez les utiles travaux des champs, plantez des oliviers et des lauriers dans vos jardins, faites la paix avec Dieu et avec vos ennemis!

Mais les terribles yeux de Parfionof et les regards moqueurs des frères Lichman furent sans cesse fixés sur lui. On l'interrompit par de furieux grognements. L'orateur essaya de continuer, mais ses jambes fléchirent, et il cessa brusquement sa prédication avant l'exorde. La voix de Parfionof tonna :

— Tout ce que vous avez dit là est stupide et inepte. Nous continuerons la guerre contre les « gros capitalistes », nous détruirons les « palais », nous pendrons les « rois », nous fusillerons les « bourgeois », etc., etc.

13. — PETITS SEIGNEURS PRÉFÉODaux ET TRAINS BLINDÉS.

En Sibérie règne ce désordre spécifique qui caractérise les époques de transition. L'ancien régime ne s'est conservé que

(1) Service funèbre.

dans les mœurs. Tous les yeux cherchent à retrouver dans la société actuelle le squelette de l'ordre ancien : il y a un gouvernement central, ayant des délégués dans les provinces et régions, des troupes en garnison partout, et consultant des corporations représentatives de la populace. Mais toute cette organisation n'est qu'apparence et simulacre.

En réalité, il n'y a que l'anarchie qu'engendre l'emploi arbitraire de la force. Le gouvernement central, auquel les gouverneurs régionaux s'opposent, n'a qu'un pouvoir local. Les officiers, tout en répétant les gestes et usages de l'ancienne discipline, font exactement ce qu'ils veulent. Les zemstvos sont rarement écoutés. Le règne brutal du sabre se prolonge outre mesure. Toute une nouvelle classe d'officiers s'est formée, dont l'initiation au noble métier militaire s'est faite dans la guérilla et les répressions sanglantes, si douloureuses à chaque homme d'honneur.

Même les officiers d'ancien régime, que le hasard de la révolution a jetés dans cette fournaise, ne sont unis par aucun lien à ces populations sibériennes. Ils sont étrangers au pays, où ils réintroduisent des conceptions politiques périmées. Ils ont pris comme émules, non les grands colonisateurs, les Mouravief, les Prevalski, les Semeonof-Tian-Chanski, ces purs représentants du génie russe, mais les conquistadores, sans motifs politiques, fondant des règnes brutaux et passagers.

Ce règne du sabre revêt sa forme la plus dangereuse dans l'organisation des trains blindés, vraies forteresses roulantes, dont les châtelains exercent tous droits seigneuriaux de haute et basse justice, et surtout celui de prélever des impôts.

Pour baptiser ces terribles instruments, on a choisi les mots qui composent le poème d'un adorateur de Semeonof :

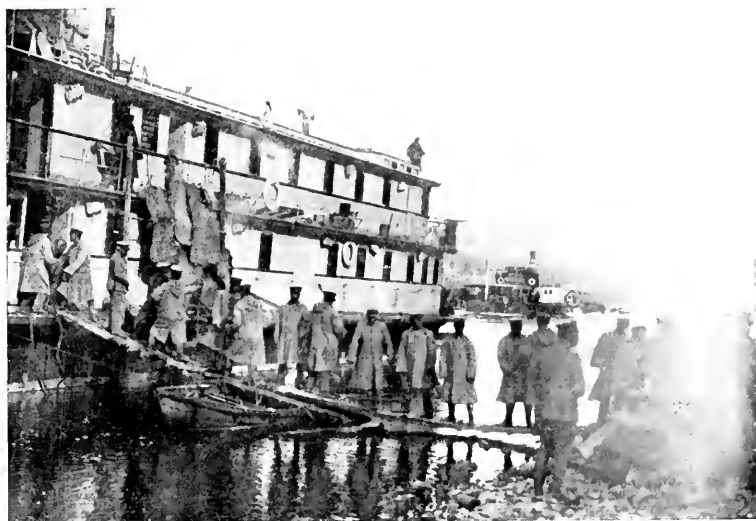
Ataman Semeonof,
Grozny Miestitel,
Bezpochtchadny Pobieditel,
Spravedliivy Ousmiritel (1), Etc.

(1) Ataman Semeonof,
Cruel vengeur,
Impitoyable vainqueur,
Juste pacificateur, Etc.

Le jeune colonel Stepanof, compagnon d'armes de l'ataman dès ses débuts sibériens, commandait la « division de trains blindés » et en fit un instrument de vengeance. Mais il exagéra. Que l'on fit des exemples parmi les combattants bolcheviks, pris, les armes en mains, ou parmi les commissaires ou instigateurs, rien de plus naturel, si l'on juge que la générosité serait mal comprise de l'adversaire. Il se trouve dans les horribles représailles des guerres civiles un élément de justice que l'âme populaire comprend et approuve. Mais il faut que l'application de ce *jus talionis* soit dictée par le justicier, qu'elle se règle en quelque sorte sur l'opinion publique, et que ses excès se fassent — plus ou moins sincèrement — motiver par le souci du bien public. Il aurait fallu que les exécutions fussent faites avec éclat, mais avec mesure et prudence, et qu'elles restassent des exceptions. C'est le contraire qui eut lieu.

Le siège de l'état-major des trains blindés, la gare Adrianofka, a été pendant plus d'un an la scène de massacres aussi atroces qu'inutiles. Je me contenterai de citer, en fait d'exemple, le témoignage d'un officier russe, le poroutchik N..., appartenant au groupe d'Adrianofka :

En juillet 1919, arriva de la direction de Verkhnié-Oudinsk un échelon de 348 personnes civiles, parmi lesquelles plusieurs femmes et des enfants de 15 à 16 ans, tous arrêtés pour des raisons vagues, envoyés à Tchita, où l'on ne savait qu'en faire, et puis à Adrianofka, où on n'était jamais embarrassé de trouver des remèdes prompts et efficaces. Le colonel Stepanof, qui — dit mon interlocuteur — ne disposait pas d'assez de vivres pour nourrir la nombreuse compagnie, prit place, avec le colonel Popof et les cosaques de la garnison de Makovéieva, dans le train blindé « Semeonovets » et conduisit l'échelon vers le champ d'exécution, le « Tarskaia Padj », situé à 3 kilomètres de la gare. Les malheureux, poussés des wagons par les cosaques, se mirent à courir pour sauver leur vie, mais furent fauchés par des mitrailleuses. Après une demi-heure, train blindé et échelon retournèrent à Adrianofka, pour laisser passer l'express venu d'Omsk, puis se rendirent à nouveau au



Transport japonais sur la Chilka.



Drapeau du 71^e régiment japonais.

Tarskaia Padj pour achever la terrible besogne. Le même soir, les cosaques vendirent publiquement les vêtements ensanglantés des victimes.

Ces horreurs maladroites furent commises par une petite minorité et soulevaient de sévères critiques de la part des officiers plus modérés et clairvoyants. Malheureusement, les colonels Stepanof et Popof, Freiberg et Aparovitch, les capitaines Sidorof et Skriabine, le lieutenant Merof et *tutti quanti*, avaient été investis par l'ataman de pouvoirs illimités. Les docteurs Zimine et Tichinof, et un lieutenant Mantchourof, qui avaient osé élever la voix contre les exécutions d'Adrianofka, ont été fusillés sur ordre de Stepanof, pour bolchevisme naturellement.

Ce furent des monstres. Le sous-capitaine Skriabine avait, entre autres, fait insérer dans une revue destinée aux équipages des trains blindés un article didactique, enseignant aux officiers moins expérimentés comment il fallait s'y prendre pour attirer des femmes honnêtes dans leurs trains et pour en abuser ensuite. J'ai eu l'article sous les yeux ; il était signé : « Pietka Orlini Glaz », le pseudonyme de Skriabine. Je possède aussi des témoignages prouvant que Skriabine, — d'ailleurs issu d'une famille honorable et admiré des dames pour ses bonnes manières — et ses amis ont usé de ces procédés envers les femmes, sœurs et fiancées de leurs camarades. Il m'a d'abord été difficile de comprendre pourquoi ces jeunes brutes les avaient baptisés « méthode italienne ». Je me rappelai ensuite certain passage, dans les Mémoires de Casanova, probablement l'unique genre de littérature que ces barbares prisaient.

J'ajoute, entre parenthèses, qu'on peut reprocher aux officiers de Kalmykof des crimes tout aussi légèrement commis. En novembre 1918, ils exécutèrent un docteur suédois, représentant à Khabarovsk de la Croix-Rouge suédoise, dont je ne puis retrouver le nom. A part quelques griefs tout à fait ridicules contre ce savant qui avait charge d'âme des prisonniers de guerre dans la province maritime, on l'inculpait d'un crime odieux : d'avoir voulu répandre le typhus parmi la population. En décembre 1918, lors de mon passage à Vladivostok, on me

montra les pièces à conviction : ce furent des tubes renfermant du sérum contre la fièvre typhoïde !

14. — POLITIQUE DE VIOLENCES DES SEMEONOFSTY.

ENQUÊTE A ZILOVO. — ASSASSINAT DE NEUTRES.

Zilovo, le 22 octobre 1919.

Les équipages des trains blindés obtiennent par réquisition les vivres que Tchita ne leur procure pas. Les officiers, qui ne subissent aucun contrôle, ne sauraient toujours échapper à la tentation de s'enrichir aux dépens du pays. Mon ami Sédiakine, président de la Zemskaja Ouprava régionale, ancien officier, antibolchevik *si quis alius*, me montre aujourd'hui la dépêche suivante qu'il va envoyer à l'ataman :

« Confirmant la dépêche des réfugiés (N.B. des *bourgeois qui s'étaient enfuis à l'approche des rouges!*), je vous prie de donner un ordre urgent aux troupes de rendre la farine, les vêtements et tous autres articles. Les troupes ne reconnaissent aucune autorité locale. Depuis presque un mois, elles mangent sur le compte des villageois, sans jamais payer. De pareils actes causent de nouveaux mécontentements parmi les habitants. Je prie d'ordonner une enquête avec le concours des représentants du gouvernement.

« *Le Président de la Zemskaja Ouprava :*

(Signé) SÉDIKINE (1). »

Pour bien comprendre à quel degré les énergumènes des trains blindés font du mal à leur cause, il suffit de rappeler un fait qui caractérise toutes les guerres civiles : entre deux petites minorités qui mènent la lutte, une énorme majorité, naturellement neutre, tout en espérant le retour de l'ordre, se soumet au vainqueur du moment. Chez cette majorité se trouvent tous les éléments qui assureront à la patrie de demain la reprise du travail interrompu et la continuité de la vie morale. La sagesse

(1) Il est inutile d'ajouter que l'enquête, menée sur ordre de l'ataman, par un jeune colonel, ami des officiers inculpés, n'a abouti à rien.

la plus élémentaire dicte le devoir de les écarter de l'adversaire et de se les gagner (1). Les officiers de Semeonof, au contraire, ont pris l'habitude de punir les habitants des villages que les rouges ont occupés, pour « connivence » avec l'ennemi. Voici un exemple :

Le 10 septembre 1919, après la fuite de la garnison « blanche », une quarantaine de rouges entrèrent au village Zilovo. Ils le quittèrent huit jours plus tard, devant la menace japonaise. Une centaine d'habitants pauvres les suivirent ; les autres, contents de les voir partir, s'apprêtèrent à acclamer les vainqueurs. Les troupes japonaises entrèrent le 18 septembre ; le train blindé blindé « Miestitel », conduit par les colonels Stepanof et Popof et le capitaine Skriabine, le lendemain. Une députation, venue pour leur offrir le pain et le sel, fut arrêtée et fusillée quelques jours plus tard, en compagnie d'une douzaine d'autres habitants. Une enquête chez les autorités russes et japonaises m'a appris qu'on se trouve ici en face d'assassinats barbares, et ce qui est pire, inutiles et stupides (2).

(1) Une convention tacite entre troupes de Koltchak et troupes soviétiques, d'ailleurs confirmée par des instructions de l'amiral, a assuré aux fonctionnaires de chemins de fer — principalement aux mécaniciens, — aux ouvriers des services communaux, etc., la liberté de servir les maîtres du lieu, sans être plus tard inquiétés par les successeurs au pouvoir.

(2) Voici quelques noms et détails :

Kovalof, réputé riche, propriétaire du bain public de la commune, ennemi des bolcheviks, a été tué pour avoir déposé au commissariat rouge son fusil, qu'il semble avoir caché quand les gardes blanches étaient venues. Ce fusil était un Berdan, dont on avait scié la moitié du canon, et qui ne servait qu'à tuer des lapins. Kovalof laisse une femme et huit enfants.

Podapregori, mécanicien, 25 ans de services au chemin de fer, « bezpartieni », homme rangé et flegmatique, a été fusillé pour être parti le 10 septembre, avec sa locomotive, vers la gare d'Ourioum, et pour en avoir ramené les 40 rouges sous les forçats Parlionof et Namakonof. Des témoins me déclarent avoir vu à ses côtés, sur la locomotive, trois rouges armés de fusils. Il laisse une femme et trois enfants.

Alezandrof, petit clerc à la gare, fusillé pour avoir proféré, il y a un an, en août 1918, sous la domination tchèque, des menaces à l'adresse des « bourgeois ».

Andreef, aiguilleur, ivrogne notoire, fusillé pour avoir attaché son petit pavillon rouge pour signaux au-dessus de sa porte, quand les 40 rouges sont entrés à Zilovo.

En outre, quelques Semeonofsky commettent dans leurs forteresses ambulantes toutes sortes d'horreurs avec de jeunes femmes. On va les arrêter dans la soirée, sous un prétexte quelconque.

« Tu t'es promenée avec un commissaire! »

« Tu leur as épinglé une cocarde rouge sur le veston! »

« Tu as réparé leurs costumes! »

« Tu as couché avec eux! », etc., etc.

Ces femmes se gênent généralement de confesser ce qui s'est passé avec elles (j'en ai deux fois fait l'expérience), et cette pudeur est un atout dans le jeu des gardes blanches. A une jeune fille de Nertchinsk, le sous-capitaine Skriabine a dit :

« Si tu dis un seul mot de ce qui s'est passé, nous te retrouverons même sous la pierre tombale (pod kamniem). »

15. — UN TÉMOIGNAGE DE VIOLS COLLECTIFS.

Le document qu'on va lire a été rédigé et signé en ma présence par la femme Dovgal, que Sédiakine connaît depuis longtemps. Je cite ce terrible témoignage sans y rien changer :

« La première soussignée, Domna Alexeievna Dovgal, a déclaré en présence des deux autres soussignés, Vasil Mikhaelo-

Taranenko, petit bourgeois, « bezpartieni », fusillé pour avoir acheté deux fusils de chasse au commissaire Lichman, qui les avait confisqués dans une autre commune.

Sapojnikof, commerçant israélite, beau-frère des Lichman, fusillé pour avoir gardé les marchandises que les commissaires Lichman avaient « réquisitionnées ».

Tchougaï, 17 ans, ouvrier mécanicien, fusillé pour s'être promené avec un fusil pendant le séjour des rouges. Etc., etc...

On prétend, au village, que les équipages des trains blindés ne se contentent pas de fusiller leurs victimes, mais les hachent en pièces. J'ai fait des efforts pour faire déterrer les cadavres, ramassés et enterrés au cimetière, mais personne n'ose se compromettre avec moi. On attend l'arrivée des Semeonofsky, après que les Japonais auront purgé la contrée de rouges.

En sortant de Zilovo, pour fusiller 16 prisonniers dans une forêt, les Semeonofsky rencontrèrent sur la voie ferrée 12 ouvriers chinois travaillant pour la Compagnie du chemin de fer. Sachant qu'il y avait des Chinois (ou plutôt des Khoungouzes) parmi les rouges, et voulant — à la mode persane — faire un exemple salutaire, ils prirent ces personnes inoffensives et les fusillèrent du même coup.

vitch Sédiakine, ancien officier de l'armée russe et président de la Zemskaja Ouprava de Zilovo, et le capitaine Ludovic Hermannovitch Grondijs, ce qui suit :

« Mon mari a été arrêté par la milice locale de Zilovo, le 28 octobre 1918, et a été condamné à onze mois de prison, pour avoir été mobilisé dans une bande rouge, qu'il a accompagnée sans porter des armes. J'ai six enfants, dont l'un est sorti du gymnase. Après l'arrestation de mon mari, ma vie a été pénible, et il a été notamment difficile d'assurer à deux de mes enfants la continuation de leurs études au gymnase.

« Le 19 septembre 1919, une vingtaine de bolcheviks, sous le dangereux chef Parfionof, sont entrés à Zilovo, et tous les villageois sont sortis pour leur offrir du pain. Les bolcheviks m'ont apporté du matériel pour vêtements et m'ont ordonné d'en faire des costumes. J'ai obéi, comme d'ailleurs toutes les femmes désignées pour cette corvée.

« Le 18 septembre, sont entrées l'avant-garde des cosaques et les troupes japonaises et, le jour suivant, le train blindé « Miéstitel », pour faire quelques arrestations. Les noms de tous ceux qui avaient travaillé pour les bolcheviks avaient été communiqués aux officiers de Semeonof.

« Dans l'après-midi du 19, ma fille, âgée de 19 ans, a été arrêtée, en compagnie de deux autres jeunes filles. Une de celles-ci, M^{lle} Sédiakine, fille du deuxième soussigné, a été presque immédiatement relâchée sur la prière de sa mère. Au sujet des deux autres, une violente discussion s'est élevée entre deux officiers, dont l'un voulait les retenir au wagon, mais on finit par les envoyer chez elles avec ordre de revenir le matin suivant vers 8 heures. Mais déjà le même soir, à 11 heures, deux soldats entrèrent chez nous, pour conduire ma fille au train. Heureusement, le hasard a voulu que l'un d'eux, Soldatenko, ait été un camarade de mon fils au gymnase et connaissait ma fille. Il avait honte d'exécuter ses ordres et sortit de chez nous, pour aller arrêter quelque autre jeune fille.

« Le misérable prétexte dont se servaient les Semeonofsky pour arrêter ces jeunes filles était qu'elles se seraient promenées

avec des rouges, ce qui, par exemple, et pour ma fille, et pour celle du deuxième soussigné, est notoirement faux.

« Le 20 septembre, à 10 heures du matin, deux soldats sont venus pour m'arrêter, prétendant que j'avais volé chez le docteur Maximof les étoffes que les bolcheviks m'avaient apportées pour en faire des costumes. Je m'évanouis en route, et continuai ensuite mon chemin en m'appuyant sur les bras des soldats. Là je reçus des traitements du feldscher Tribus, dans le coupé du provodnik d'un wagon de 3^e classe. Dès que mon état se fut quelque peu amélioré, on me poussa dans un appartement du même wagon, où je trouvai trois autres femmes : Maroussia ..., âgée de 25 ans, et deux petites, la servante du docteur Maximof, âgée de 14 ans, et la servante du buffet de la gare, 15 ou 16 ans.

« Bientôt un jeune officier entra, type ordinaire, petit, blond, la face et toute la tête rasées. Il nous examina, fit la grimace en m'apercevant, et sortit. Immédiatement après, un soldat est venu pour chercher la plus âgée des jeunes filles, et l'a emmenée après avoir ordonné à Maroussia d'attendre au cabinet où Tribus m'avait traitée.

« Une demi-heure se passa à peu près, et j'entendis les conversations suivantes entre les soldats :

« — Le capitaine me l'a aussi permis.

« — Avec laquelle ?

« — Avec celle-ci (montrant le cabinet de Tribus).

« On chuchota ensemble, puis le premier remarqua :

« — Et ces catins, après les avoir bien, je les fusilleraï toutes moi-même.

« Un autre survint.

« — Je le ferai aussi.

« Un quatrième interrompit :

« — Pas du tout, tu ne le feras pas, tu es malade.

« Discussion véhémement. Finalement on le rassure :

« — Bon, tu iras aussi, mais après tous les autres.

« La fille revint, toute pâle et pleurant. L'officier la suivit et s'enferma au cabinet de Tribus avec la jeune femme qui y

avait attendu. Il y resta à peu près un quart d'heure et s'éloigna ensuite. Dès qu'il fut parti, les soldats devinrent bruyants et joyeux. Tribus me poussa dans le second appartement du wagon et ferma la porte entre les deux appartements. A peu près une dizaine de soldats se trouvaient chez les jeunes femmes. D'autres commençaient à affluer de tous côtés. Ils voulaient immédiatement entrer, mais furent repoussés par ceux qui s'y trouvaient devant eux.

« J'entendis alors les cris d'une des jeunes filles, probablement de la plus petite :

« — Va-t'en, ne me touche pas!

« Et ensuite de violents sanglots et gémissements. Des juréments horribles répondirent, des cris : « Tais-toi! » et puis les plus sales expressions du célèbre vocabulaire du soldat russe. Enfin la fille se tut, et depuis je n'entendis plus une seule des femmes.

« Bientôt un soldat sortit du premier appartement, l'air satisfait, et cria à ceux qui occupaient le second appartement (où je me trouvais) : « Vous pouvez tous entrer, si vous n'avez pas de maladie sur votre » Et, un par un, tous entrèrent, criant aux premiers de se hâter. Quand, une fois, la porte s'ouvrit tout entière, je vis qu'on avait, dans l'appartement où ces ignobles choses se passaient, entouré d'un rideau la partie où se tenaient les jeunes femmes. Un soldat vint du dehors et demanda :

« — Qu'est-ce qui se passe donc ici?

« On le regarda en riant.

« — Ah, je vois, on a arrangé un petit lupanar.

« — Voilà, mais on ne demande pas de nom.

« Vint le jeune soldat Soldatenko, qui prit sa place dans la file des soldats. Je lui demandai :

« — Puis-je te parler un instant?

« — Certainement.

« Et il m'emmena un peu plus loin.

« — Voici, mon enfant, je vois ce qui se passe. Tue-moi, je ne veux pas qu'on fasse la même chose avec moi.

« — Tu as donc bien peur ?

« — Oui, mon garçon, tue-moi !

« — Sois tranquille, tiotia, on ne te fera rien du tout (1).

« Puis il me mena m'asseoir un peu plus loin, d'où je ne pouvais plus rien voir de ce qui se passait à côté.

« Trois soldats faisaient leur toilette dans l'appartement où j'étais assise. Un se rasait. Un autre s'approcha :

« — Hâte-toi donc, et va aussi, toi !

« Le premier répondit :

« — Je n'ai aucune envie. Si c'était le soir, si j'avais près de moi une gentille fille, seule avec moi, ah, ce serait tout autre chose.

« Mais tout à coup, jetant son rasoir, il court vers la porte, et crie à ceux qui sont à côté, occupés :

« — Hâtez-vous, j'ai tout juste une forte envie !

« Mais cela dura quelque temps, et après avoir crié et vociféré, il s'éloigna subitement, maugréant comme tous les diables.

« — Voilà, diable, ce que ces salauds ont fait. Ils ont travaillé si lentement, que mon envie a passé.

« La plupart des jeunes garçons ont aussi eu leur tour, à l'exception d'un enfant qui refusa, quand on l'engagea à faire comme les autres :

« — Je ne suis pas du tout venu pour cela, mais pour tout autre chose. Et comment pourrais-je, après cela, regarder dans les yeux de ma mère ?

« A peu près une quarantaine de soldats ont passé par le wagon, dont moins d'une dizaine ont refusé de participer aux brutalités. Parmi ceux qui attendaient, l'un derrière l'autre, l'un dit tout haut et avec l'approbation des autres :

« — Si nous restons ici encore quelques jours, toutes les femmes, sœurs et filles des rouges y passeront.

« Ceux qui sortaient de la pièce voisine avaient encore leurs pantalons ouverts, montrant leurs nudités et arrangeant leurs

(1) La femme Dovgal a 45 ans.

vêtements en ma présence, tout lentement, soit par négligence, soit parce que le temps leur avait manqué, soit par insolence.

« Après que ces scènes eurent duré à peu près trois heures, le même officier qui avait commencé ce jeu revint en riant :

« — Alors, ç'a bien marché ?

« Les soldats se vantèrent :

« — Moi, j'ai.....

« Un autre :

« — Ce n'est rien, moi je.....

« Et ainsi de suite. Les farces ne cessent pas. Officier et soldats en rient à gorge déployée. Ensuite l'officier commande :

« — C'est bien ! Et maintenant, faites ici un peu d'ordre, et lavez vos mains !

« Ensuite vint bientôt l'ordre :

« — Artilleurs à la plate-forme !

« Et le monde se dispersa.

« Le train blindé se mit en mouvement dans la direction d'Ourioum et s'arrêta 5 ou 6 verstes plus loin, en face des mines d'or. On tira quatorze coups d'obus vers ces mines. Aucune réponse à ce feu, et on rentra à Zilovo.

« On me mit dans le wagon destiné aux arrestations, mais on me délivra après dix minutes. J'étais libre. Dès que je fus rentrée parmi les miens, une violente maladie se déclara, accompagnée d'une complète paralysie du bras gauche, d'une paralysie partielle de l'épaule droite et de la langue. Je n'en suis pas encore complètement guérie à ce moment.

« Le *Vengeur* partit le même jour de Zilovo, et revint deux jours après. Dans la matinée du 22 ou 23 septembre, deux officiers de son équipage vinrent de bonne heure prendre le thé chez moi. Ils parlaient librement sur divers sujets, examinaient ma bibliothèque qui est assez bien fournie, etc. Dans l'après-midi du même jour, l'un d'eux revint, mais cette fois pour m'arrêter. Je me trouvais au lit, paralysée et n'aurais pu me lever. L'officier posa deux soldats, baïonnette au canon, près de mon chevet, pour le cas où mon état s'améliorerait. Le D^r Maximof, qui croyait encore à ma culpabilité, refusa

d'abord de venir, et ne vint que très tard dans la soirée. Après m'avoir comblée de cris et de reproches, auxquels il me fut presque impossible de répondre, il me délivra un certificat, devant lequel les soldats, à contre-cœur, se retirèrent. On m'a depuis laissée en liberté, mais je crains encore toujours qu'on ne me reprenne.

« Plus tard, j'ai revu les deux filles maltraitées. Elles me prièrent de ne rien dire à personne. Pour moi, je ne crois pas que ce soit un déshonneur d'être violée dans de telles circonstances. Et voilà certainement aussi la raison pourquoi les multiples arrestations de jeunes femmes par les trains blindés sont entourées de mystère. Une femme de Zilovo ⁽¹⁾, emmenée par l'équipage, est morte en route. Une autre, maltraitée comme elle, se trouve actuellement malade, dans la prison de Nertchinsk. Toutes deux étaient jeunes, et personne ici ne possède des détails exacts sur elles.

« Cette fois, les trois victimes de l'équipage du *Miestitel* sont parties avec les rouges, suivies par toutes les jeunes parentes des bolcheviks et par d'autres jeunes femmes du village Zilovo.

« Donna Alexeievna DOVGAL,

« Ludovic Hermanovitch GRONDIJS. D

« Vassil Mikhaelovitch SÉDIAKINE.

16. — LES TROUPES JAPONAISES BIEN ACCUEILLIES

PAR LA POPULATION.

Zilovo, le 23 octobre 1919.

Le colonel Oumeda a fait aujourd'hui un discours devant les habitants, que Sédiakine a réunis à la gare. La populace, parmi laquelle le président de la Zemskaïa Ouprava me désigne plusieurs ouvriers qui, après s'être sauvés par crainte des trains blindés, se sont rendus à l'appel du commandant japo-

⁽¹⁾ Ce fut une jeune garde-malade, attachée à l'hôpital de Zilovo. Le feldscher, personne intelligente et pondérée, m'assure que sa jeunesse et sa fraîcheur ont été les seuls motifs de son arrestation.

nais, est favorablement impressionnée par la promesse suivante qu'Oumeda vient de répéter publiquement :

« Tous les bolcheviks, combattants inclus, qui se rendent librement en livrant leurs armes, sont protégés contre qui que ce soit, par mes troupes, auxquelles j'ai donné les ordres les plus stricts. Ils pourront reprendre leurs travaux, sans être inquiétés (1). »

(1) On ne lira pas sans intérêt les mâles paroles que le colonel Oumeda adressa à la populace, dans une proclamation affichée dans toutes les communes des districts de l'Amour :

« Vers la fin de la guerre mondiale, la révolution a éclaté en Russie, et ce pays a été obligé de conclure une paix séparée avec l'Autriche et l'Allemagne. Ainsi la Russie, après une guerre sanglante et héroïque de quatre années, n'a pas pu prendre part à la conférence pour la paix et n'a reçu, comme ses anciens alliés, aucune part de la victoire. Chez elle règnent les bolcheviks. Partout le désordre. Le grand Empire s'est éparpillé en un grand nombre de provinces indépendantes, et le spectacle de cette chute nous inspire une indicible pitié.

« Il y a des gens qui se figurent que le bolchevisme a en le mérite de délivrer le pays du fardeau du tsarisme, mais en réalité le bolchevisme n'a rien fait que détruire l'ordre du gouvernement et conduire le peuple vers le bord du gouffre. Non seulement les Alliés, mais aussi l'Allemagne et l'Autriche considèrent le bolchevisme comme un grand danger pour toutes les nations. Les conditions de la vie sont devenues si difficiles dans tous les pays, que le désordre en Russie pourra gagner les autres nations. Pour cette raison, les Alliés désirent qu'en Russie un gouvernement fort s'établisse au plus vite.

« Des troupes alliées ont été envoyées en Sibérie pour secourir les Tchécoslovaques, avec l'aide desquels ils continuent à rétablir l'ordre. Le Japon se trouve déjà, depuis de longues années, en bonnes relations avec son voisin russe. Nous ressentons de la sympathie pour la Russie et une grande pitié pour l'Empire écroulé. Nous souhaitons que chez elle l'ordre se rétablisse le plus tôt possible, et envoyons nos soldats pour l'y aider. Il reste encore beaucoup à faire. Les bolcheviks sibériens n'ont pas d'armée, ils ne disposent que de bandes de voleurs et d'assassins, qui se rassemblent aussi facilement qu'elles se dispersent. La guerre avec eux ressemble à une chasse de mouches. Ces bolcheviks habitent les lieux où on se bat, ils connaissent les autres habitants et tous détails topographiques du pays. Pour nous, au contraire, il est difficile de nous entendre avec la population, de tirer d'elle des informations exactes. Pour cette raison notre travail n'est pas terminé, et il continuera encore quelque temps. Mais vous nous connaissez, nous, les Japonais, la peur de mourir ne nous arrêtera pas, avant que notre but soit atteint.

« Nous travaillons pour le bien de la Russie, et, malgré cela, une partie de la population aide les assassins bolchevistes. C'est comme si l'on se mettait les bottes sur la tête, et le chapeau aux pieds (proverbe japonais). Peut-être a-t-on peur des bolcheviks et se figure-t-on être très habile. Mais réfléchissez. *L'homme ne doit-il pas se laisser*

Voilà un nouveau son pour des citoyens habitués au spectacle de tant de parents fouettés et fusillés pour avoir fait partie, il y a plus d'un an, d'un comité ou d'une bande rouges. Les Russes, généralement de taille fort élevée, regardent avec étonnement les petits soldats japonais, qu'on s'était habitué à redouter comme alliés des terribles Semeonoftzi, et qu'on voit entrer, parfaitement disciplinés, mesurés et corrects. Leur présence dans ces villages est acclamée d'abord par la bourgeoisie, heureuse de la protection qu'ils accordent contre les rouges, par les pauvres, qui se sentent garantis contre les horribles trains

gouverner par une volonté forte, inébranlable, et par des principes moraux? L'armée japonaise est le meilleur médecin pour la Sibérie. Il est de votre devoir de nous aider, et même, s'il le faut, de sacrifier votre vie pour la patrie. Si vous, les Russes, vous abandonnez aux événements sans résistance, la situation deviendra bientôt intenable. Comment, en Sibérie, trente fois plus grande que le Japon, ne s'y trouve-t-il pas assez de patriotes pour sauver la patrie?

« Les armées japonaises sont guidées par des principes chevaleresques et jamais ne tueront un bolchevik qui n'aura pas pris les armes, ou qui se sera rendu sur le champ de bataille. J'ai donné en ce sens des instructions fort strictes.

« Les relations entre Japonais et Sibériens s'améliorent. Je vous prie de nous aider. N'oubliez jamais que nos soldats font leur devoir envers leur patrie, et puis, qu'ils vous aident. S'ils se conduisent parfois envers vous autrement que vous ne vous y attendriez, n'oubliez pas qu'ils sortent d'une autre civilisation. Le bolchevisme n'a d'influence que dans votre malheureux pays; il n'existe même pas dans les autres pays. Pour vous exciter contre nous, on prétend que nous voulons annexer des territoires sibériens. Ce sont des mensonges. La solidarité entre nations est telle, qu'aucun pouvoir ne pourrait, sans le consentement des autres gouvernements, faire des annexions. On dit aussi que les Japonais se conduisent mal. Nous ne nous défendrons pas. Vous jugerez vous-mêmes.

« Supposez, maintenant, que nous quittions la Sibérie. Le plus terrible désordre s'ensuivrait, et les gens convenables seraient obligés de quitter le pays. Le bonheur d'un peuple repose sur l'ordre qui permet aux habitants un travail appliqué et libre. Sibériens, aidez-nous de toutes vos forces, pour détruire le bolchevisme. Après l'oppression par le tsarisme, vous devez maintenant vivre sous le joug, plus terrible, du bolchevisme. Si Dieu vous fait tellement souffrir, vous-mêmes, les Russes, en restant dans l'inactivité, en êtes responsables. Rendez-nous possible de vous aider, sans regarder aux différences de race et de nationalité qui règnent entre nous. Aidez-nous pour que la tranquillité et le simple bonheur humain retournent chez vous !

« Le Colonel OUMEDA. »

blindés, enfin par le monde des petits commerçants, fatigués de l'inutile et interminable guerre civile qui n'aboutit qu'à la destruction des communications et du commerce et au renchérissement de la vie. Toutes les classes s'adressent, soit par l'intermédiaire de Sédiakine, soit directement, au commandement japonais, avec leurs plaintes et désirs.

Les soldats japonais ont reçu les ordres les plus stricts. Je les observe souvent, quand ils entrent dans les maisons particulières pour s'y procurer du pain (qu'ils préfèrent souvent au riz) ou de la volaille. Pour ne laisser aucun doute sur leurs bonnes intentions qu'ils ne réussissent que rarement à exprimer dans la langue du pays, ils tiennent au bout de leur bras tendu en avant un billet d'un demi-yen. Les habitants les accueillent bien et les invitent souvent, près du samovar, à prendre le thé avec eux : ces soldats refusent d'ailleurs une trop grande intimité.

Cet effort chez la troupe japonaise pour se rendre supportable et agréable aux habitants n'exclut pas une grande prudence en face des multiples dangers qu'elle court parmi une population qui a nourri des bandes entières de rouges. Sur chaque maison de la commune, le commandement japonais fait inscrire, en caractères japonais, le nombre des hommes, femmes et enfants qui y vivent et le parti politique auquel appartient le chef, s'il est absent. Chaque soir à partir de 8 heures, il est défendu aux habitants de se promener. Les patrouilles entrent au hasard dans quelques maisons pour s'assurer si la famille y est au complet.

La seule plainte contre un soldat japonais que j'aie pu recueillir chez les habitants a eu pour objet le vol de quelques œufs. Le résultat de ma petite enquête est assez amusant. Une sentinelle, placée sur le toit d'une maison, pour observer les environs, s'y promenait par un froid de 10 degrés, quand son œil ennuyé tomba sur une énorme collection d'œufs que l'habitant — comme d'habitude — avait cachés sur son toit, par peur des réquisitions des Semeonofsky. Le soldat en prit quelques-uns, les chauffa dans sa poche et les avala. Voilà l'unique

plainte, depuis un an, après des séjours répétés dans la région.

Les officiers japonais s'enferment chez eux. Quand je leur rends visite, je les trouve assis sur des nattes de jonc qu'ils se sont procurées pour en construire de très gentils intérieurs japonais d'un goût sobre et sévère, comme cela sied à des guerriers. Ils y boivent leur thé vert avec les friandises japonaises que leur assure la paternelle prévoyance des intendants, et fument leurs excellentes cigarettes, au milieu des soldats respectueusement obéissants, nuit et jour sur leurs gardes, et disposés à ne relâcher cette incessante tension que quand ils en auront reçu l'ordre d'en haut. On apprécie chez eux l'absence du désir de s'immiscer dans la vie de famille, l'attitude froidement correcte et la parfaite honorabilité qui les distinguent de leur entourage.

17. — CADAVRES DE TORTURÉS. — SANG-FROID JAPONAIS.

Près d'Ourioum, le 25 octobre 1919.

Les voies et les ponts ont été partout réparés par les sapeurs japonais. Ce matin, nous avons repris place dans notre train et continué notre voyage. A une quarantaine de verstes Nord de Zilovo, on nous signale un cadavre nu, posé dans la neige, tout près des rails. Quelques centaines de mètres plus loin, un autre, et ainsi de suite : sept pauvres corps mutilés. Nous en reconnaissons quatre : ce sont des cosaques envoyés en reconnaissance par le colonel Oumeda près de Bouchoulé, et tombés dans les mains des rouges.

Un vieillard d'abord, qui n'est autre que le père de Sédiakine, vieux cosaque de 64 ans, homme tranquille et de mœurs simples, n'ayant jamais pris part aux conflits politiques, et ne pouvant avoir été tué que pour être un « bourgeois ». Les rouges l'ont traité non sans indulgence : après lui avoir allongé la bouche au couteau, ils lui ont coupé la moitié du cou et l'ont ensuite tué à coups de baïonnette, dont un lui a percé le cœur.

Les six autres ont dû souffrir horriblement avant de mourir.

Chez tous, corps et jambes sont couverts d'innombrables cicatrices provenant de coups de nagaïka, et chez quelques-uns de multiples incisions superficielles, faites au couteau dans la peau du bras et de la jambe. Les cartouches étant rares chez les rouges, ils les ont tués à l'arme blanche. Sur un seul corps, celui d'un cosaque, je compte 34 coups de baïonnette. Dans trois visages, les yeux sont crevés, le visage haché de petites blessures sans nombre, les lèvres et la langue arrachées. Coups de sabre aux bras, aux épaules, au crâne, au cou. Chez un vieux cosaque, en voulant lentement couper le cou, on a ôté la chair de la poitrine par longues tranches, et le sabre ou le couteau s'est, à plusieurs reprises, glissé sous la peau de la gorge.

Tous les cadavres sont nus et ont les bras courbés en haut et en arrière, comme si, pendant la longue torture, des personnes s'y sont assises pour rendre les corps immobiles. Un froid de 20 degrés a figé dans ces cadavres tous les horribles détails de la scène, leur attitude de martyrisés, les convulsions et les sursauts des membres, les souffrances dans les traits des visages et comme les cris dans les bouches tordues qui semblent continuer à hurler ou gémir.

Les rouges ont voulu nous effrayer par cette curieuse exhibition de cadavres le long de la voie ferrée ; ils n'ont réussi qu'à exaspérer la troupe.

Il nous parvient, de loin, le bruit d'une fusillade irrégulière : nos troupes sont à nouveau aux prises avec l'ennemi. Quelques heures plus tard, les rapports nous parviennent : une compagnie, avançant par la vallée, a été prise sous le feu d'une très nombreuse colonne rouge, cachée derrière les crêtes qui à cet endroit se rapprochent du chemin de fer. Le commandant japonais ayant ordonné de se cacher dans les plis du terrain, et de ne tirer que sur des buts visibles et jamais au hasard. Japonais et rouges se sont canardés pendant plus de deux heures, pendant lesquelles il a été impossible aux Japonais de se lever pour attaquer les cosaques d'en haut. Bientôt les rouges reçurent un train avec des renforts, mais, de notre côté, un détache-

ment mit l'ennemi en fuite par un mouvement enveloppant. On trouva sur la crête trois cadavres, parmi lesquels celui du chef des rouges. Sur le dernier, on saisit des lettres de la part de Parfionof, avec des détails sur les bandes rouges aux environs.

Pendant cette escarmouche, les dépenses en munitions, du côté japonais, n'ont été que de sept cartouches par tête.

18. — SCÈNES DE DÉTRESSE ET PANNYKHIDES.

Zilovo, le 27 octobre 1919.

Les sept cadavres ont été ramenés et identifiés. J'assiste à des scènes fort pénibles, quand on les confronte avec les veuves et orphelins. Point de larmes dans ces faces qui restent presque immobiles, mais des cris perçants et des hurlements de fauve, de grands gestes des bras, une douleur tout extérieure et peu communicative. Je me trouve en face d'une psychologie à part, aussi éloignée de l'âme occidentale, qui ne se permet que les marques les plus discrètes de ses sentiments, et de celle de l'Orient, toute composée de dignité et de maîtrise de soi. Devant le malheur et la souffrance, ces pauvres femmes ne trouvent que les gestes de soumission et d'adoration que l'Église leur a enseignés : elles se prosternent devant les cadavres déchiquetés, avec les mêmes signes de croix, les mêmes flexions du corps que si elles vénéraient, consternées, le Verbe devenu chair.

Zilovo, le 28 octobre 1919.

Quand j'arrive à la maison du président du conseil régional de la Zemstvo, Sédiakine, j'y trouve toute une foule, pour la plus grande partie composée de femmes. Après une courte attente, deux officiers japonais, qui représentent le colonel Oumeda, arrivent, et nous nous rendons dans une pièce voisine, où la bière a été déposée sur une longue table de bois blanc. On a réussi à cacher les cruelles blessures du mort sous des couronnes de fleurs et des guirlandes de feuilles vertes. Même l'expression de souffrance, que le mort avait conservée,



Comme sous César :
chef japonais haranguant la troupe avant l'attaque.



Kirghize, membre d'une caravane pour l'intérieur de la Chine.

a disparu, et ce visage livide, d'où on a fait disparaître les traces du crime, respire presque le repos. La « couronne des vainqueurs », plat bandeau orné d'images de saints, cache l'entaille faite par un coup de sabre au front. Les mains sont croisées sur la poitrine, où les baïonnettes avaient été tournées dans leurs blessures profondes.

Nous nous rangeons, debout, autour du cercueil. A la tête du mort, le prêtre se place entre deux grands chandeliers où de larges taches de cuivre se montrent contre le léger vernis d'argent. Les vêtements sacerdotaux d'un brocart râpé, d'un dessin simple, conservent, sous la pauvreté et la négligence, un peu de cette beauté primitive et attendrissante du culte des humbles.

L'audience ne compte presque pas d'hommes. Ils n'oseraient être vus dans cet entourage, où, sous l'appareil de respect, de piété et d'adoration, rampe déjà la délation, et où la torture que les fleurs ont recouvertes mais que l'imagination vivifie, semble devenir contagieuse. Les femmes, au contraire, semblent surexcitées par ce contact avec l'inutile et bestiale cruauté et rapprochées des extases religieuses. Le prêtre prend la parole, en homme qui connaît les siens et qui a l'habitude d'en diriger la pensée.

« A quoi cette révolution a-t-elle servi? Quels espoirs avait-elle éveillés, et que nous a-t-elle donné, si ce n'est ce désordre qui dévore les restes de notre bien-être, dissout nos mœurs et qui nous verse une incessante peur dans l'âme? On s'entre-tue, sans but, on massacre petits enfants et vieillards. Le vieux Sédiakine a-t-il espéré et mérité autre chose, que d'expirer tranquillement parmi ses enfants et petits-enfants qui réciteraient les prières des mourants et croiseraient ses bras sur sa poitrine? La Russie suffoque du sang de ses enfants. Quittez les combats, quittez la lutte des partis, rendez-vous à l'église et priez en larmes que Dieu vous vienne en aide et fasse cesser cette guerre inutile, etc., etc. »

On nous met des cierges allumés dans les mains jointes, et

les pannykhides commencent. Le diacre, vêtu d'un vieux paletot monté jusqu'au cou pour cacher ses haillons, accompagne d'une voix de tonnerre le chant mélodieux du prêtre. Le service est terminé, et les douleurs éclatent. La veuve, vieille courbée sous l'âge, semble tantôt anéantie par le chagrin, tantôt s'élançe vers le cadavre pour l'embrasser avec frénésie. Le fils, d'abord résigné, éclate en sanglots, la tête dans les mains. Le capitaine japonais qui s'est tenu très raide pendant le service et, comme moi, un peu étranger à la scène, se tourne vers moi : « I am very sorry for him », et regarde à nouveau le eierge allumé qu'il tient dans sa main crispée.

Le prêtre se retire avec le diacre, la scène des « adieux au mort » commence. La veuve, prise d'un spasme de douleur ou du désir impérieux de la montrer à son entourage, se met à danser comme affolée, tout près de la tête de son mari, en chantant des phrases inintelligibles. Une vieille servante, animée par l'exemple, se met à hurler, avec des gestes de démente, et on fait le possible pour la calmer. Ensuite les membres de la famille et puis les autres défilent devant le mort pour le baiser d'adieux. Sédiakine, en pleurant, l'embrasse sur la bouche : « Ah, les rouges qui l'ont tué ! » Une petite fille qu'on pousse vers la bouche du cadavre, fait un petit mouvement de ses lèvres, mais sans vouloir toucher le mort. Les autres enfants, pour qui leur grand-père a bien définitivement cessé d'exister, évitent l'attouchement, mais posent de légers baisers sur la « couronne des vainqueurs » et sur l'amulette impuissante que le vieux père avait portée au moment du supplice.

Combien plus vigoureuse fut la scène de l'enterrement que j'ai décrite plus haut (1). Dans cette assemblée de bourgeois et d'officiers, provoquée par un assassinat abominable, personne n'a poussé un cri de vengeance ou de colère. Entre ces deux pannykhides, c'est la même distance qui sépare le bolchevisme victorieux de l'« intelligentsia » déchuë. Que cela eût été joli — et combien peu dangereux d'ailleurs — de jurer la

(1) Voir ce même chapitre, n° 12.

punition des bourreaux devant le cadavre ensanglanté de la victime! Mais le fils, ancien officier, et les autres spectateurs, pleurant des larmes stériles, acceptent le malheur et se résignent à l'injustice. Combien leur réponse à la prière chrétienne du prêtre semble-t-elle hypocrite et inhumaine, chez des hommes si jeunes et ayant tant à perdre! Les deux Japonais m'interrogent d'un regard scrutateur : ce sont les leurs qui se chargeront de la revanche!

Le cortège se dirige au cimetière, et ensuite commence, dans l'après-midi, le repas quasi public de la pannykhide. A la tombée de la nuit, les habitants du village s'accumulent autour de la maison : il y a du *samagonka*, et la soif le gagne sur la crainte d'être associés à cette cérémonie funèbre, sur laquelle pèse encore, à une distance de cent kilomètres, la main sanglante des gardes rouges.

19. — ÉPILOGUE. — LE TRIBUNAL EXTRAORDINAIRE DE L'ATAMAN
EN SESSION SECRÈTE.

Tchita, le 3 novembre 1919.

Aussitôt rentré à Tchita, je me suis rendu chez l'ataman Semeonof, avec qui j'ai entretenu des relations aimables. Je lui ai parlé à peu près en ce sens :

— On s'étonne parfois de l'opiniâtreté des rébellions dans les districts que vos soldats occupent. Permettez-moi de vous demander si vous avez l'impression que vos troupes se battent convenablement contre les bandes rouges? Vos trains blindés engagent-ils des combats avec les rebelles?

— Il n'est connu que le Grozny a dû dernièrement rebrousser chemin devant un train blindé bolchevik dont l'équipage était beaucoup plus nombreux que le sien.

— La vérité est que les bolcheviks n'ont jamais disposé de trains blindés, que la plupart d'entre eux ne possèdent que des fusils Berdan, qu'ils en sont venus au point de devoir fabriquer dans les ateliers de gare leurs cartouches, mais que,

néanmoins, leurs bandes réussissent le plus souvent à mettre en fuite vos cosaques et vos trains blindés. Vous est-il connu qu'une compagnie, sous le capitaine Tchesinski, attaquée par une bande de rebelles, en nombre inférieur, a laissé une mitrailleuse entre leurs mains?

— Non, cela ne m'était pas connu.

Et Semeonof nota les détails et les noms.

— La population vous déteste, bien injustement d'ailleurs. Savez-vous que vos troupes ne suivent les Japonais — qui sont seuls à se risquer — que pour tuer et piller? Avez-vous remarqué, qu'à part les mercantis (1), la population quasi entière, également opposée au régime rouge et à celui des trains blindés, préférerait une domination japonaise (2)? Si l'appui des habitants vous manque souvent, qui en est coupable, sinon votre division de trains blindés?

— Non, c'est la défaite de Koltchak et l'approche des armées soviétiques qui font partout naître les insurrections.

— Pardon, pourquoi la plus grande partie de la bourgeoisie est-elle devenue insensible et indifférente à la lutte politique? Pourquoi les cosaques de la région de Nertchinsk, dont vous êtes le chef élu, ont-ils depuis longtemps pris les armes contre vous? Il vous est connu, à vous qui êtes cosaque, que c'est un tout autre crime de violer une fille d'ouvrier ou une fille de cosaque!

— On me raconte ces blagues depuis déjà longtemps. J'ai, à plusieurs reprises, nommé une commission d'enquête pour

(1) La bande internationale des mercantis qui se sont rués sur la Sibirie Orientale s'est journallement — par la voie de l'ignoble presse de Vladivostok, Kharbine, etc., — prononcée contre chaque occupation militaire des Alliés, *in casu* des Japonais et Tchèques. Malheureusement cette campagne a été encouragée par certaines missions.

(2) Le fait que je signale semble en contradiction avec l'action pénétrante de la presse sibérienne, qui — comme ailleurs — représente non le désir ou l'intérêt du pays, mais les vues d'un petit groupe de financiers. Je ne veux citer que le mot — d'ailleurs imprudent et exagéré — d'un archiprêtre de Nertchinsk, le père N... : « Tout le pays est las des rouges et des Semeonofsy. Dieu veuille que bientôt l'empereur du Japon soit ici le maître! »

ces horreurs rapportées, et jamais on n'a rien pu trouver. Tenez, il y a deux semaines, un vice-consul américain est venu me faire des plaintes à ce sujet. Je lui ai demandé ses preuves. Il n'a pu fournir que des ou-dit. Je l'ai alors prié de quitter cette ville.

Je montre alors à l'ataman la déposition de la femme Doygal ⁽¹⁾ et d'autres rapports. Il les parcourt attentivement. Je continue :

— Cette déposition ne constitue évidemment pas une preuve. Mais je vous demande alors d'appeler ici cette femme Doygal, dont vous garantiriez la sécurité, et de la confronter avec l'équipage du train blindé. Je saurais ensuite vous indiquer d'autres témoins qu'il serait utile d'entendre ⁽²⁾.

— Non, je fais mieux. Voici un papier qu'on soumet à ma signature et qui est un décret de mise en accusation de deux officiers que vous inculpez, le colonel Popof et le sous-capitaine Skriabine. Vous recevrez une invitation d'assister à la procédure. Je vous prie de vous y rendre et d'y apporter vos rapports et dépositions que vous voudrez bien soumettre au tribunal.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait utile de changer intégralement le personnel des trains blindés, officiers et soldats? Les hommes qui ont pris de telles habitudes ne pourront pas les changer.

— J'agirai surtout contre les officiers. Je les ferai fusiller. J'avais essayé des moyens divers de punition : simple dégradation, envoi dans un bataillon de travailleurs, mais tout cela n'a servi à rien. Il faut en tuer quelques-uns. Ces scandales ont duré trop longtemps. Vous verrez bien que je désire vivement que cela finisse!

(1) Voir ce chapitre, n° 15.

(2) Il aurait été impossible à l'ataman d'accepter ma proposition, qui lui ôtait l'initiative des réformes, qui donnerait un corps aux vagues accusations des missions étrangères, et qui l'aurait obligé — par la proximité des représentants étrangers — de punir une centaine de ses officiers.

Tchita, le 22 novembre 1919.

Aujourd'hui, à 3 heures dans l'après-midi, je me suis rendu au bureau de l'état-major de la « division de Mandchourie », où le tribunal extraordinaire doit se réunir. L'aîné des quatre officiers dont il est composé compte 26 ans et a le grade de colonel. La fonction d'accusateur public est remplie par le capitaine Grant, de triste réputation ⁽¹⁾. Immédiatement après notre arrivée, les accusés, colonel Popof et capitaine Skriabine, furent introduits, sous escorte militaire. J'avais un moment pensé à une comédie, mais je commençai à douter en écoutant le prikaze de mise en accusation. Il ne mentionna nullement des atrocités. Le seul point qu'on y reprochait aux deux officiers était la résistance armée à un ordre d'arrestation. Voici ce qui s'était passé :

On avait persuadé Semeonof qu'un changement de commandement pour les trains blindés s'imposait. Le jeune colonel Stepanof, responsable du désordre qui sévissait dans cette division, fut envoyé en mission au Japon. Le général Bogomolitch, officier de l'ancien régime, qui lui succéda, était résolu aux mesures fortes. Il y a une semaine, les deux accusés, ivres, avaient introduit la fiancée de Popof dans le wagon qu'habitaient les femmes des officiers. Violentée par les deux individus, elle poussa de hauts cris, auxquels répondirent les plaintes des autres. Popof et Skriabine menacèrent celles-ci d'entrer chez elles par la force. Ce fut un beau scandale. Le général Bogomolitch envoya un officier avec l'ordre de les arrêter, mais ces messieurs, que Stepanof avait accoutumés à une liberté illimitée, tirèrent leurs pistolets, sautèrent dans le train blindé *Miestitel* et ordonnèrent au mécanicien de quitter Tchita pour un but inconnu. Le général Bogomolitch fit arrêter le train et reconduire les récalcitrants.

Après lecture de l'acte d'accusation, Popof, long, mince, arrogant, répliqua avec hauteur; Skriabine, plus petit, avec des

(1) Ce capitaine Grant est le même qui, en coopération avec le colonel Sipailof et le capitaine Godlevski, noya, le 5 janvier 1920, les 31 otages d'Irkoutsk dans le lac Baïkal.

yeux perçants dans un visage abruti, se borna à tout nier. Quand Grant lut la déposition de la femme Dovgal, Skriabine sortit de sa stupeur et me jeta un regard persistant et envenimé. Il ajouta d'une voix assurée : « Mensonges ! » Quant aux exécutions, qu'une autre déposition que je venais de déposer lui reprochait, il les reconnut :

« Pour les exécutions, tout est exact. J'ai fait fusiller à Zilovo un certain nombre d'habitants (*nonchalamment*), je ne sais plus, trois ou quatre femmes et une vingtaine d'hommes. »

Les juges ne répondirent pas; cela leur semblait naturel. Les accusés n'avaient pas d'avocats, on ne les avait laissés parler que pour la forme; la séance fut donc interrompue, les juges allèrent délibérer. Ils rentrèrent après cinq minutes : l'acte de condamnation, écrit à la machine, avait été préparé depuis longtemps, on n'eut qu'à le signer.

On fit réintroduire les accusés et on leur lut le jugement. L'exécution, le soir même. Popof, très droit et inflexible, demanda :

— Puis-je faire une observation ?

Le président du tribunal :

— Non.

Les deux officiers firent demi-tour et furent conduits chez le commandant de la ville. Grant me pria de l'attendre et sortit pour présenter le jugement à l'ataman. Une demi-heure plus tard, il me le montra, avec sa signature. Il me proposa encore d'assister à l'exécution. Je refusai, les balles obéissant parfois, dans la nuit, à de singuliers hasards.

Grant m'a assuré que les deux condamnés seraient, aujourd'hui, à 8 heures, dégradés devant le front d'une compagnie, et amenés, les mains ligotées derrière le dos, au service du contre-espionnage, qui se chargerait désormais d'eux. A 10 heures, ils seraient, après avoir eu l'occasion de se confesser, transportés en camion automobile au champ d'exécution, situé à une dizaine de verstes de la ville. Leurs amis et parents n'obtiendraient pas l'autorisation d'inhumer leurs cadavres en terre bénie. La fonte des neiges en découvrirait les os blanchis

parmi les dizaines de mille squelettes qui reposent sur ce champ désert, dont les habitants de Tchita devinent l'emplacement sous les vastes nuages de corbeaux qu'ils y voient tourbillonner au-dessus des collines (1).

(1) La révoltante insouciance avec laquelle les droits des accusés ont été foulés aux pieds pendant ce simulacre de jugement, dénote des habitudes prises par un tribunal, accoutumé à juger des ennemis politiques. Ce désordre moral caractérise les révolutions et on ne peut se défendre de sourire, quand on entend invoquer leur nécessité pour le redressement de la justice. Ce dédain des révolutions pour le droit et la justice n'a jamais été plus clairement défini que par le décret du 22 prairial, voté aux applaudissements quasi-unanimes des 750 membres de la Convention :

« Tout citoyen a le droit de saisir et de conduire devant les magistrats, les conspirateurs et les contre-révolutionnaires : il est tenu de les dénoncer dès qu'il les connaît.

« La formalité de l'interrogatoire préalable est supprimée comme superflue.

« S'il existe des preuves, soit matérielles, soit morales, il ne sera pas entendu de témoins, à moins que cette formalité ne paraisse nécessaire pour découvrir des complices.

« L'unique règle des jugements : la conscience des jurés éclairés par l'amour de la patrie.

« Pas de défenseurs : la loi n'en accorde point aux conspirateurs.

« Une seule peine : la mort.

La Tchéka soviétique ne semble qu'une application — peut-être adoucie — de cette loi.

LA MISSION MILITAIRE FRANÇAISE EN SIBÉRIE

L'ENVOI d'une mission militaire en Sibérie fut une simple conséquence de la politique étrangère du gouvernement français. Il fut en premier lieu dicté par des nécessités militaires.

Après avoir conclu la paix de Brest-Litovsk, les Soviets avaient d'abord hésité entre les belligérants, puis, escomptant dès le mois d'avril 1918 la victoire des empires centraux, avaient adopté une attitude nettement hostile aux Alliés. Des prisonniers allemands, encadrés de leurs propres officiers et obéissant à des ordres du G.Q.G. allemand, s'enrôlaient dans l'armée rouge. Des troupes amies et alliées (tchécoslovaques, polonaises, etc.), en route pour le front occidental, furent tracassées et désarmées par ordre de Moscou. Tout faisait prévoir que les Soviets allaient constituer, sur les bords du Pacifique et en Chine, un nouveau front de la guerre mondiale.

Il ne s'agissait d'ailleurs pas d'y envoyer des troupes françaises. La Sibérie, pays qui n'avait jamais connu la servitude, se révoltait contre ses nouveaux maîtres. Le Directoire d'Oufa avait levé une armée qu'on pouvait estimer à 150.000 hommes. Des officiers entreprenants : Semeonof, Kalmykof, organisaient des détachements qui eurent des succès. Il ne s'agissait, en somme, pour le gouvernement français, que de prendre la direction d'un mouvement national qui s'inspirait de l'alliance franco-russe et d'une longue et fidèle fraternité de deux nations en armes. Il s'agissait de ne pas abandonner au hasard une belle tentative patriotique, où le chef légitime faisait défaut, et que conduisirent quelques parleurs et de petits condottieri : il fallait les aider, les guider. Il fallait même se hâter, pour ne

pas venir définitivement en retard. Déjà, au mois de mars, les Anglais avaient pris l'initiative d'un secours financier à Semeonof, auquel les Français, puis les Japonais, s'étaient associés. A Paris, on n'apprit la mission du général Knox, que le gouvernement anglais avait envoyé en Sibérie pour y organiser les nouvelles armées russes, qu'après son départ. Rester inactif à ce moment peut-être décisif eût été commettre la pire des fautes.

Par décision de M. Clemenceau du 25 juillet 1918, le général Janin, nommé commandant en chef des armées tchécoslovaques, fut chargé d'organiser, en Sibérie et en Russie, un barrage de protection contre la menace bolcheviste, qui relierait le front d'Arkhangelsk à celui de la mer Noire, et d'assurer la garde du Transsibérien, unique voie de communication du gouvernement sibérien avec le reste du monde. Le général Janin prendrait le commandement des armées du Directoire, et de nombreux groupes de troupes allogènes (Tchécoslovaques, Yougoslaves, Serbes, Polonais, Roumains, Lettons). Puisque tout restait incertain, et qu'on avait des raisons de se méfier de la valeur combative de la nouvelle armée russe, le général Janin essaierait, en route, d'engager le gouvernement japonais (qu'on supposait disposé) à étendre l'intervention qu'il avait jusque-là limitée à l'Extrême-Orient.

De passage aux Etats-Unis, le général Janin constata le peu d'entrain que ressentait le gouvernement américain à agir en Sibérie.

Les bureaux russes des départements conseillaient presque unanimement une intervention vigoureuse contre les Soviets. Le président, comme toujours conseillé par le juge Brendeis et le colonel House, se refusa à augmenter l'effectif du corps expéditionnaire (7.700 hommes de la garnison d'Honolulu, sous le général Graves) qui avait surtout été envoyé pour contre-balancer et contrôler l'effort japonais. Les efforts que les représentants alliés à Washington firent pour l'en dissuader eurent pour unique résultat le mémorandum du 28 septembre, où le président, jalousement occupé à soigner son orgueilleux

isolement, notifia aux gouvernements alliés que la sphère de l'intervention américaine serait rigoureusement limitée à la Sibirie Est de l'Oural (1). La haute finance était, à ce moment,

(1) Je me suis longuement entretenu avec le président Masaryk, à Washington, au sujet de la politique wilsonienne. Jusqu'au 27 septembre, le professeur Masaryk avait, d'ailleurs d'accord avec le général Janin, envisagé la possibilité d'une avance des troupes tchécoslovaques (à ce moment groupées autour de Samara) sur Moscou, à condition, toutefois, qu'il fût prouvé que les Allemands eussent conclu une convention militaire avec le gouvernement soviétique, et envoyé leurs troupes régulières contre les Tchèques. L'aide stratégique que les Alliés avaient promise aux Tchèques aurait été inspirée de cette idée d'une avance en Russie, et le gouvernement américain s'y était conformé.

Une décision antérieure du président Wilson (du 3 août) avait annoncé une intervention américaine en Russie, sur une grande échelle. Elle avait promis d'aider les Russes à organiser leur défense nationale, à restaurer leur gouvernement, à organiser leurs industries, leurs moyens de communication, leurs administrations.

Le mémorandum (non destiné à la publication) du 27 septembre fut un revirement complètement inattendu de la politique russe du président. Publié, sans consultation préalable des autres gouvernements, il surprit tout le monde. Il déclara que *« it is the unqualified judgment of the military authorities of the United States that to attempt military activities west of the Urals is to attempt the impossible »*. Après avoir fait tout ce qui était possible pour limiter l'effort japonais et décourager l'intervention alliée, le président refusa brusquement d'encourager les Tchécoslovaques à marcher à côté des troupes russes sur Moscou. *« So far as the United States cooperation is concerned, the government thereof must frankly say that it is its view that Czech forces should retire to the eastern side of the Urals to some point at which they will certainly be accessible to supplies sent from the east, preferably where they will be in a position to make it impossible for the Germans to draw supplies of any kind from Western Siberia, but in any case where they can make themselves sure against attack. »*

Le président Masaryk, qui négocia à Washington la reconnaissance du nouvel Etat tchécoslovaque, se montra fort embarrassé. Il douta même si la nouvelle décision du gouvernement américain ne limiterait pas l'attitude des autres gouvernements alliés. En effet, dans toute la question sibérienne, et surtout au sujet de l'intervention japonaise, le président Wilson avait jusqu'alors parlé d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et tout le monde s'était incliné.

A Washington, au ministère de la Guerre, au State department, on me dit que le président subissait, par l'intermédiaire de ses deux conseillers attitrés, l'influence de certains cercles universitaires, littéraires, financiers qui inclinaient vers le bolchevisme. Il faut y ajouter la lutte qui s'annonce en Extrême-Orient entre l'élément juif et l'élément japonais, lutte que déterminent des divergences raciales, religieuses, philosophiques et aristocratiques. Mais il est inutile, pour le moment, d'y insister.

occupée ailleurs, les journaux ne prirent pas position dans le problème sibérien, et par conséquent, ce qu'on appelle communément l'opinion publique ne se manifesta pas. L'ancien président Roosevelt, avec lequel j'eus l'honneur de causer longuement, d'abord au Harvard Club, puis à Oysterbay, commença, dans les premiers jours d'octobre, la publication d'une série d'articles contre la politique du président Wilson, et y demanda notamment l'envoi, *Ouest de l'Oural*, du général Léonard Wood avec 50.000 cavaliers qu'on conservait inactifs au Far West. Le parti républicain se rallia momentanément autour de son chef clairvoyant. D'ailleurs, aucun système, aucune vue vaste, rien que des considérations de politique intérieure. Plus tard, après la mort de Théodore Roosevelt, le parti républicain reprochera au président Wilson son aventure sibérienne et exigera le rappel intégral des troupes et missions.

Au Japon, le général Janin rencontra quelques difficultés. Le gouvernement japonais manifesta peu d'empressement à augmenter son effort en Sibérie. D'abord tenu à l'écart des affaires sibériennes par le général Khorvat, puis d'urgence invité à intervenir par Français et Anglais, il s'était vu combattre par le gouvernement américain qui refusait d'admettre l'envoi d'une force supérieure à 17.000 hommes. On assista donc à ce spectacle impressionnant : les militaires russes, d'accord avec les représentants français et anglais à Vladivostok et Tokyo,

La nouvelle politique américaine semblait s'inspirer de la crainte d'une trop forte défaite des rouges. Sur le front d'Arkhangelsk — un manifeste bolcheviste en témoigne — les gardes rouges distinguèrent fortement entre leurs « frères américains » et les suppôts français, anglais, etc., du capitalisme mondial. En Sibérie, l'intervention américaine se groupa exclusivement autour du Transsibérien, que convoita la mission Stevens. Les dons en vêtements, en médicaments, destinés au peuple russe par une politique précédente, ne furent distribués qu'aux seuls fonctionnaires du chemin de fer. Les soins de la Croix-Rouge ne furent appliqués qu'à cette même catégorie de personnes. Aucun médicament n'a jamais allégé les souffrances d'un combattant russe. L'attitude des militaires russes, Koltehak et Semeonof inclus, exprima la plus grande méfiance à l'égard du corps expéditionnaire américain. Seule la politique étrangère du gouvernement d'Omsk, conduite d'une façon idiote, se laissa bercer de l'espoir d'une future intervention effective des Etats-Unis.

suppliant le Japon d'envoyer un minimum de trois divisions, et le gouvernement américain, décidé à ne rien faire lui-même, protestant de toutes ses forces contre le secours projeté par le G.E.M. japonais. Toutefois, après avoir quitté le Japon (le 9 novembre 1918), le général Janin n'avait pas cessé son action en faveur d'une intervention japonaise à l'Ouest du Baïkal. Il y eut entente avec les autorités japonaises locales, et on décida d'envoyer trois régiments japonais jusqu'à Omsk. Cet heureux résultat eût entièrement changé les destinées du nouvel Etat russe. Le coup d'Etat du 19 novembre et l'avènement au pouvoir de l'amiral, hostile à Semeonof, en termes très froids avec les Japonais, et fortement influencé par la mission anglaise, changea tout. Les troupes ne furent pas envoyées.

Le 16 décembre 1918, le général Tanaka, ministre de la Guerre, me dit que le Japon était ardemment combattu par les États-Unis, et intentionnellement tenu à l'écart par les Anglais. Toutes les missions militaires alliées — excepté la mission française — ne pouvant pas engager leurs troupes nationales, et ne voulant pas admettre un secours militaire qui aurait assuré au Japon une place prépondérante parmi les amis du nouveau gouvernement russe, affectaient d'attribuer une valeur énorme au mouvement national. Le général Tanaka n'y croyait pas ⁽¹⁾. Selon lui, le patriotisme russe — à de rares exceptions près — s'était éteint, dès la disparition du régime tsariste. On ne pourrait penser à vaincre les armées soviétiques qu'avec des troupes étrangères en nombre suffisant. Malheureusement, le gouvernement japonais ne pourrait envisager l'envoi de ses troupes sur le front, en des quantités qui rendraient un succès probable, tant que les gouvernements américain et anglais faisaient tout le possible pour rendre suspect et limiter chaque effort militaire que le Japon esquissait en Sibérie, et qu'ils trouvaient des partisans — non évidemment parmi les militaires de la Russie — mais parmi ses politiciens. On ne pourrait

(1) Une importante mission militaire japonaise venait de faire une minutieuse enquête au front de l'Oural, où la situation présentait déjà, au spectateur clairvoyant, tous les vices qui allaient se développer plus tard.

envisager avec confiance un effort national en Sibérie que chez les cosaques, chez qui quelques belles qualités de l'ancien régime avaient survécu. Dans ces circonstances, il n'était que naturel que l'intervention japonaise ne dépassât pas le lac Baïkal. Le ministre dit encore que le général Janin serait la personne désignée pour régler les conflits qui ne tarderaient pas à naître en Sibérie entre Alliés, et pour assurer l'accord complet entre militaires russes et étrangers.

En effet, la mission française occupa en Sibérie une place exceptionnelle. Comme me le fit remarquer le maire de Kharbine, chef du parti cadet en Mandchourie, la politique française en Russie était la seule qui s'inspirât de questions de principe, et la mission française la seule qui ne se fût pas laissé accompagner des spécialistes financiers et qui ne demandât pas de concession pour son secours.

Le général Janin et son chef d'état-major, le colonel Buchsenschutz, avaient une longue expérience de l'armée et du peuple russes. Ils avaient montré, au cours de la révolution, une rare indépendance de jugement et une perspicacité qui ne s'était à aucun moment démentie. Le général Janin, sorti de l'Académie Nicolas, était considéré par les généraux russes comme l'un des leurs, spécialement par le général Boldyref, ministre de la Guerre, avec lequel il avait entretenu de longues relations d'amitié. Celui-ci aurait favorisé une forte action de la mission française sur la nouvelle armée russe. Le général Janin, doué d'un esprit très cultivé, et de grandes facultés de persuasion et séduction, aurait pu exercer une forte action personnelle. J'ai pu constater que partout au front, jusque chez les officiers de troupe, le chef de la mission française jouissait d'une estime considérable qui lui aurait facilité la réorganisation des troupes russes — à la façon de celle des armées roumaines par la mission Berthelot — et la conduite des opérations contre les soviétiques.

Malheureusement, la rivalité entre alliés, la quasi-indépendance des troupes engagées, et les conséquences du coup d'Etat d'Omsk, empêchèrent la réalisation de cette trop belle solution.

Le coup d'État du 18 novembre, que la mission anglaise avait favorisé ⁽¹⁾, remplaça au pouvoir suprême le comité de politiciens qui avait sollicité la direction des opérations par une mission française, par un chef militaire russe : il semblait désormais impossible de le mettre sous les ordres d'un étranger. Des accords entre les gouvernements français et anglais, puis entre les représentants alliés et l'amiral, reléguèrent au second plan la mission Knox, expédiée en Sibérie pour organiser les armées d'Oufa : elle se contenterait des services de l'arrière et de l'instruction et de la préparation des troupes sous le contrôle du général Janin. Celui-ci, agissant comme représentant du commandement supérieur interallié, en notifierait les directives d'ensemble au gouvernement russe, qui donnerait ensuite les ordres et instructions en conséquence. Le général Janin confirmerait ces ordres en ce qui concernerait les troupes allogènes.

L'autorité de l'amiral n'était rien moins que fermement établie. Il déclara Semeouof « traître à la patrie », fulmina contre Annenkof et les autres petits chefs, qui en rirent de bon cœur. Mille rivalités entre les généraux d'Omsk, des collisions journalières entre les pouvoirs civil et militaire, et que l'autorité chancelante de l'amiral ne pouvait éviter, auraient été facilement résolues par le prestige du chef de la mission française. Mais aucun Russe ne voulut reconnaître que les immenses difficultés du moment et le délabrement des esprits exigeaient une si « radicale atteinte à la souveraineté russe ». Les prudents et intelligents efforts du comte de Martel, nommé haut commissaire de France auprès du gouvernement de l'amiral, ne furent pas plus couronnés de succès.

Au début de 1919, l'état-major russe subit encore l'ascendant du général Janin, qui regroupa, en janvier, le front de l'Oural. Dès les premières victoires d'Oufa, tout changea. Les

(1) Les Anglais demandèrent au gouvernement d'Omsk, pour prix d'une intervention au Sud de l'Oural, la concession et le monopole de l'exploitation des richesses du Turkestan. Il est entendu que, seul, un gouvernement russe autonome et redevable de son existence aux Anglais pouvait faire ces concessions.

Russes d'Europe — il y en eut trop — les enflèrent, exagérèrent et représentèrent comme une conséquence naturelle du régime Koltchak, tandis qu'il convenait de n'y voir que l'expression d'un bel enthousiasme populaire, que le nouveau gouvernement, par ses fautes et faiblesses, ne saurait maintenir. Tous les officiers d'Omsk avaient porté l'uniforme tsariste et partagé les ambitions et l'orgueil du magnifique Empire. Ils se crurent tout près de son rétablissement définitif et ne doutèrent plus de rentrer, dans quelques mois, à Moscou. La presse mondiale les encourageait dans cette fièvre malsaine. Les Russes ont toujours été imposants dans les malheurs. Pour leur caractère, rien n'est aussi funeste que l'optimisme. Ces officiers sibériens qui, pris d'angoisse, fouettés par l'inquiétude, et dirigés par un grand sabreur, auraient pu vaincre, ont vu échapper la victoire parce qu'ils croyaient en être sûrs. Ils eurent la malchance de combattre un régime, gouverné — probablement pour la première fois au monde — par une collection choisie de vieux rats de presse. Le T.S.F. soviétique lançait sans cesse des dépêches confirmant — ce qui aurait déjà dû donner à réfléchir — les bulletins d'Omsk. Il décrivait habilement, en termes de désespoir, la débandade des armées rouges, le désarroi de leurs états-majors, l'abandon des villes par les habitants à l'approche de l'armée sibérienne, les émeutes à l'intérieur, les crises du ravitaillement, de la production des usines de munitions, etc. Ces vibrants appels et proclamations, rédigés avec une émouvante sincérité, visaient — par-dessus les têtes des rouges — le gouvernement d'Omsk, qu'elles réussirent à démoraliser, par l'espérance.

Entre temps, Trotski forma et regroupa des détachements de choc (ce sont ceux-là qui ont, par la suite, gagné la guerre), tandis que ceux de Koltchak (troupes d'Ijevski, division Kosmine) perdaient en qualité et que les nouveaux détachements qu'on forma (corps d'attaque Stepanof) étaient dénués de valeur ⁽¹⁾. Une partie de la presse européenne exigea la reconnaissance du gouvernement d'Omsk par les Alliés. Omsk

(1) Voir le chapitre : *La retraite continue.*



Cosaque capturé et martyrisé par les Rouges



Autre cosaque capturé et martyrisé.



ordonna à l'armée, mal armée, habillée et nourrie, des marches de 30 ou 35 kilomètres par jour, à travers des terrains inondés, contre le feu des mitrailleuses d'un ennemi qui jouait encore à la retraite et au désespoir, tandis que, devant la Volga, se groupaient déjà les nouvelles divisions rouges, conduites par les meilleurs généraux russes, conduits eux-mêmes par les revolverés des commissaires.

Il n'était plus question d'imposer une volonté au gouvernement d'Omsk, gonflé d'orgueil. Même les conseils et les avertissements furent mal reçus. De quels moyens de pression aurait-on pu se faire prévaloir, depuis que l'amiral, confiant « en son armée nationale qui saurait seule se tirer d'affaire », avait pris le parti de demander d'abord le renvoi des troupes tchécoslovaques, puis leur désarmement?

Il avait d'ailleurs fallu tenir compte de l'état d'esprit des troupes tchécoslovaques, dès le moment où la mission française débarqua en Sibérie. Ces beaux soldats avaient été organisés en des circonstances extraordinaires, et ils n'avaient pas impunément traversé les immenses gouvernements russes, incendiés par le désordre. Ils avaient élu leurs comités, copiés sur le modèle de la révolution russe, ils avaient choisi leurs officiers, remplacé la discipline militaire par la célèbre « tovarichteskoe sodiéïstvie », et se laissaient pousser par des meneurs. Ce vice d'origine les a entachés jusqu'à la fin de leur carrière sibérienne. Quoique les commandements français et tchèque aient réussi à éliminer les comités nationaux tchèques — et non sans des résistances tumultueuses — il n'a jamais été possible au commandement tchèque de faire exécuter ses ordres aux troupes sans les avoir préalablement consultées, ou, du moins, sans tenir compte de leurs dispositions.

Dès le mois de décembre 1918, les Tchécoslovaques demandèrent au général Janin, leur chef, le renvoi du front. Ils se plaignirent de devoir se battre seuls, tandis que les Alliés leur avaient promis une aide efficace. Les Russes prolongeaient leur préparation en arrière et les états-majors russes ne distribuaient des fusils qu'aux troupes en réserve. L'inactivité des Russes

mettait les troupes tchèques en une position fâcheuse : les opérations devant Perm n'étaient supportées que par elles, et au Sud, les Tchèques menaient depuis longtemps des combats en retraite. Le coup d'Etat qui avait porté l'amiral au pouvoir avait prouvé que beaucoup d'officiers russes préféraient la politique dans les villes à la lutte sur le front.

De l'autre côté, les Russes supportaient difficilement le commandement du général Sirovy, que le Directoire avait nommé généralissime, et exigèrent le renvoi des Tchèques en arrière.

Le général Janin, d'accord avec le général Stefanik, qui l'avait accompagné en Sibérie, décida le groupement des troupes tchécoslovaques le long du Transsibérien, qu'ils garderaient contre les attaques des bandes locales. Dès le mois d'avril 1919, des ordres précis et formels du président Masaryk interdirent à l'armée tchécoslovaque le retour au front et l'immixtion dans les affaires intérieures russes. Depuis ce moment, elle ne restait en Sibérie qu'en attendant l'arrivée à Vladivostok des navires qui la transporteraient vers sa patrie. Elle avait été définitivement détachée de la lutte contre la Russie soviétique. Elle continuait à assurer la tranquillité sur le Transsibérien, en défendant sa propre existence, et les Russes affectaient de ne plus lui devoir aucun gré pour ce service intéressé. Elle ne fut plus, dans la lutte contre les soviétiques et les socialistes-révolutionnaires, une alliée et à peine une armée amie. Mille maladroites et d'innombrables petits conflits communiquaient les dissentiments des chefs jusqu'aux simples troupiers. Au moment où la retraite d'Omsk menaça d'engloutir les échelons tchèques disséminés sur une distance de 2.000 kilomètres, il n'existait plus aucun lien moral entre le gouvernement d'Omsk et les troupes tchécoslovaques. Le conflit avec l'amiral, ses menaces, ses ordres de destruction des ponts et tunnels, pour empêcher leur retour en Europe, en fit des ennemis ⁽¹⁾.

Dans ces circonstances, la mission française ne disposait d'aucun instrument pour exercer une pression quelconque sur l'amiral.

(1) Voir, pour les détails, mon dernier chapitre.

CHAPITRE IX

L'ATAMAN SEMEONOF

I. — L'HOMME.

LES événements des deux dernières années ont mis la curieuse figure de l'ataman Semeonof fortement en relief. La faveur des Alliés l'a depuis longtemps abandonné. Les jalousies de ses compétiteurs sibériens lui sont restées fidèles. Ses anciens camarades d'armes de Kharbine, comme ses nouveaux collègues à Vladivostok l'envient également pour ses succès militaires et financiers.

Au commencement de 1918, ce capitaine de cavalerie avait en main une chance unique de reconquérir sa malheureuse patrie, de la rendre à son peuple abusé, et peut-être de la conduire vers de plus heureuses destinées. Rien ne lui manquait pour remplir cette enviable mission : ni l'admiration attentive des foules, ni les encouragements et le secours des gouvernements intéressés. Mais les destinées des hommes sont écrites dans les cieux. Cette intrépidité qui fixa tous les yeux sur lui fut peut-être son unique grande qualité. Le vaillant chef d'escadron, devenu ataman de campagne des cosaques du Transbaïkal, de l'Amour et d'Oussouri, fait l'effet du pion que des forces intelligentes ont poussé à travers toute la largeur de l'échiquier vers la dignité si encombrante de la Reine.

L'ataman est de stature moyenne et solidement bâti. Sous un très beau front, de petits yeux, tantôt fixes, tantôt timides, il parle sans gestes, choisit bien ses mots qui font la même impression que l'homme tout entier : de la simplicité, du bon sens. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de m'entretenir avec lui,

dans son train, dans sa petite maison de Tchita et en excursion avec lui dans les collines du Transbaïkal. Il m'était aussi impossible de me soustraire à la sympathie qu'il inspire à tout le monde, que de ne pas le plaindre et de ne pas plaindre la Sibérie, pour n'avoir pas mieux résisté contre son entourage et ne pas s'être laissé inspirer par des principes de gouvernement plus sains. Aussi me semble-t-il moins heureux qu'il ne le fut au glorieux début de sa campagne contre les « ennemis de la Russie et du genre humain », quand sa bravoure inspirait son détachement. Il est une énergie brute, un jeune Samson auquel on a coupé les cheveux, à l'exception toutefois d'une seule boucle, celle de Napoléon, que, chaque matin, une main amoureuse arrange sur son front ⁽¹⁾.

2. — SON ŒUVRE.¹

Semeonof est un cosaque du Transbaïkal, natif d'une stanitsa dans les environs de Nertchinsk. Parti en guerre en 1914, avec le grade de khorounji, il se distingua au front allemand par une action qui lui valut la croix de Saint-Georges. Son régiment, surpris par un fort détachement de uhlans, avait perdu son drapeau. Semeonof réussit à le leur reprendre, en réattaquant avec une force inférieure.

Envoyé par Kérenski en Extrême-Orient pour y organiser un régiment de Mongolo-Bouriates (peuplade qui occupe plusieurs villages au Transbaïkal), il fut arrêté en Sibérie par la seconde révolution, puis par les pourparlers de paix de Brest-Litovsk. Fin de 1917, il habitait, avec onze camarades, un petit hôtel dans la ville-frontière Mandchouria. Les soldats russes s'étaient affranchis de toute discipline, et des commissaires bolchevistes les poussaient vers l'action. Après s'être rassasiés de la joie d'être libres, ils allaient se préparer à cette autre : d'être des maîtres. Chaque nuit, les douze officiers se barricadaient dans une vieille caserne chinoise abandonnée, pour ne pas être surpris par la garnison.

(1) Son entourage l'appelait : « le Napoléon russe. » On répandait sa photo, la fameuse boucle pendant sur le front.

Un soir de janvier 1918, les 200 soldats qui occupaient la gare Mandchouria étaient rassemblés en « meeting politique » dans leur caserne. La poignée d'officiers, sous les ordres de Semeonof, cerna le bâtiment. Le lieutenant Urbanovitch entra, une grenade dans chaque main :

« Haut les mains! Vous êtes entourés. Toute résistance est inutile. Livrez vos armes, ou je vous mets en pièces! »

Les soldats levèrent les bras en l'air, un officier fit le tour de la salle et désarma l'assemblée. Le capitaine Semeonof fit ensuite une entrée théâtrale, chassa le comité de la tribune où il monta. En braquant d'une main un revolver, de l'autre une grenade au-dessus des soldats en panique :

« Je pourrais vous faire fusiller tous. Remerciez Dieu que je me sois résolu à me contenter d'un discours. Tas d'idiots, etc., etc. »

Les soldats, apaisés et reconnaissants, applaudirent furieusement. Semeonof fit enfermer les soldats en six wagons de bagages qu'il envoya le même soir en Sibérie. Il disposa d'armes et de munitions et offrit au général Khorvat de se battre contre les rouges. Malheureusement, il eut les officiers de Kharbine contre lui.

Ceux-ci, parmi lesquels de nombreux officiers intelligents et braves, refusèrent de suivre un capitaine de cosaques. Les généraux de Kharbine, Péréverzief, Pléchkof, Samoïlof, ne furent pas les chefs que les circonstances exigeaient. On créa de nombreux détachements, auxquels l'âme manqua. Les officiers s'habituaient à l'oisiveté dans cette ville chinoise, où les bolcheviks ne viendraient pas les trouver, par peur des Chinois. Lentement ils glissaient dans des fonctions administratives, et déchurent dans la banque et le commerce.

Le général Samoïlof caractérisa Semeonof : « Mauvais officier, mauvais camarade, presque chassé du régiment! » Les jolis officiers de Kharbine remarquent que « Semeonof n'étant pas officier breveté, ne pourrait pas conduire un combat ». Et puis « on n'a pas besoin de se battre, puisque les rouges n'attaquent pas, et attaquer sans nécessité est une fante! » Mais

au début de 1918, parmi les milliers d'officiers, hébétés par le malheur, ce « mauvais officier », ce « médiocre stratège » fut le seul à agir. Pour juger ce brave capitaine qui sera un si lamentable administrateur, il faut se rappeler que les partis modérés étaient tellement abattus, que la « bourgeoisie » s'abandonnait avec une telle veulerie et trahissait ses convictions avec une telle inconsistance, que la seule marche en avant de Semeonof valait, pour le redressement des caractères, plus que dix conférences de diplomates.

Abandonné et contrecarré par ses camarades, Semeonof, résolu à l'action, commença son œuvre de libération avec presque exclusivement des étrangers. Il entra en campagne avec 170 Russes (artilleurs), 700 Mongolo-Bouriates, 300 Serbes, 400 volontaires japonais.

Il y eut au début coopération avec les détachements de Kharbine, par l'entremise du général Khorvat. Quand le colonel Vrakhtel, avec ses 250 cavaliers et ses 3 pièces de campagne, vint secourir les Semeonofsy en plein combat, ils sourirent de cette sale petite bande de lieutenants qui avaient dû dessiner avec le crayon l'insigne de leur grade sur leurs guenilles. Bien nourris et équipés, ils étalaient devant les yeux de ces maigres et furieux mousquetaires leurs larges galons (lampas) de général. Après dix jours de campagne, ils quittèrent leur poste sans autorisation, pour aller se reposer, définitivement, à Kharbine ⁽¹⁾. Parmi tous ces commandants de détachement, Rakhilski, Vrakhtel, Orlof, Potapof, Doumanievsky, Semeonof fut le seul chef. Lui et les siens, jeunes, pauvres, patriotiques, braves, risquaient tout, n'ayant rien à perdre que l'honneur. Ce fut leur meilleure époque. Les succès de Semeonof n'avaient pas encore attiré la bande d'intrigants et de voleurs qui iraient faire la cour au « grand ataman », au « second Napoléon », à « un des plus grands hommes que l'histoire ait connus ». Ce ne fut que plus tard, quand les Semeonofsy se sentirent en sécurité derrière le cordon allié (tchéco-japonais) qu'ils allaient guerroyer pour s'enrichir.

(1) Les autres détachements se sont conduits de la même façon.

Les généraux et colonels de Kharbine auraient dû se précipiter sous le commandement du sabreur et homme d'action — phénomène plus rare qu'un officier breveté — que fut Semeonof. En boudant contre lui, ils l'abandonnaient à son entourage de jeunes aventuriers, qui allaient le perdre par une politique de violence et de cupidité.

3. — SON ENTOURAGE.

La *Bushido*, cet admirable monument de l'honneur militaire, prescrit sévèrement au guerrier le mépris de toute recherche du gain. Le militaire occupe la plus haute, le commerçant la plus basse marche de l'échelle sociale, comme de juste. Il est juste que le guerrier qui possède si souvent, par ses armes, le moyen pour s'enrichir, apprenne à s'en détourner avec dédain (1). L'alliance avec l'honneur doit être un mariage sans dot.

Semeonof permit à ses officiers une conduite moins désintéressée. Je lui parlai une fois, pendant une course dans les environs de Tchita, des brigandages (réquisitions) qu'on leur reprochait. Il me donna une réponse inquiétante : « Les conceptions morales changent dans l'histoire d'un pays, comme les saisons ! » Je répondis en tirant l'espoir qu'on reviendrait aux idées anciennes.

En novembre 1918, 655 envois par le chemin de fer, du poids de 8.000 tonnes, avaient été pris par les Semeonofsky et vendus. Ces ventes s'effectuent par une « symbiose » avec les commerçants de Tchita et Kharbine. L'ancien dédain de l'officier pour la classe des commerçants a — malheureusement — disparu avec l'ancien régime. On est bien ensemble. Les relations entre Mars et Mercure sont étroites et profitables. Chaque wagon qu'on réquisitionne à Tchita ou à Mandchouria est immédia-

(1) Récompenser un général victorieux par un don d'argent est une conception de marchand. La considération d'une grande victoire comme une affaire commerciale bien conduite, l'élévation d'un trafiquant heureux à une noblesse d'origine militaire, sortent du même ordre d'idées.

tement payé et vidé par les marchands, qui épargnent ainsi à l'officier le déshonneur — on ne voit de telles choses qu'à Kharbine — de se faire boutiquier.

Jusqu'aux « boutiques Semeonof », créées pour venir en aide aux pauvres, se prêtaient à des procédés savants et subtils qui rappellent la haute finance. On y vendait les articles de première nécessité à la population pauvre. Le gérant de l'ataman ne les vendait que contre de bons billets tsaristes, dont seulement les banquiers et leurs complices disposaient. Impossible donc pour le pauvres de se procurer de la farine dans les boutiques de bienfaisance. Les marchands les leur vendaient dans d'autres boutiques qui s'étaient impudemment à côté, à un prix majoré. Officiers et commerçants se partageaient le bénéfice de la transaction.

En province, les réquisitions font partie du système d'occupation. Exercées aux dépens des cosaques, elles en font des ennemis du régime.

Le lecteur trouve dans un autre chapitre ⁽¹⁾ des précisions sur les atrocités commises par quelques officiers de Semeonof. Elles sont la — maladroite — continuation des procédés auxquels Semeonof dut recourir au début de sa régence. Exerçant un pouvoir encore mal établi sur une population de colons farouchement indépendants et excités par des conspirateurs entreprenants, il s'est vu souvent obligé de frapper fort et vite. A une telle époque, l'Évangile agirait comme un poison mortel, et la cruauté se laisse défendre. Mais « une cruauté bien appliquée est celle qu'on n'applique qu'une seule fois pour sa sécurité, et qu'on utilise ensuite, autant que possible, pour le bien des sujets ⁽²⁾ ». Derrière l'action de Semeonof, il n'y avait aucun système de gouvernement. Aucun désir sérieux de pacification et d'apaisement. La guerre ne cessait plus. Autour de Semeonof, se trouvaient engagés des officiers russes, natifs de villes situées à des milliers de lieues du Transbaïkal, étrangers au pays et à la populace, et prêts, si cela allait tourner mal, à

(1) « Parmi les troupes japonaises en Sibérie. »

(2) Machiavelli, *Il Principe*, 8.

aller jouir à l'étranger des capitaux depuis longtemps amassés dans les banques de Chine.

Semeonof, sans vouloir les interminables scandales, qu'il ignore pour une partie, auxquels il prétend ne pas croire pour une autre partie, et que d'ailleurs toutes les enquêtes osent nier, laisse faire. S'il est vigoureusement poussé, il punit quelques coupables, mais de semblables mesures tardives sont mal comprises et mal digérées par un corps d'officiers, habitués à une liberté absolue et qui se cabrent, subitement menaçants ⁽¹⁾.

Tchita, fin novembre 1919.

4. — ÉPILOGUE.

Les ambitions personnelles de l'ataman Semeonof ne dépassent pas les provinces du Transbaïkal, de l'Amour et d'Oussouri. Il rêve d'une domination en Mongolie, et je crois qu'il aurait — à une époque moins inquiète — des chances d'y réussir. Le Russe est né pour gouverner les Mongols.

On essaie de nier ses droits sur un commandement en Extrême-Orient, en prétendant que les événements se sont chargés de l'écartier. Mais dans ce monde de petites communes et de fanatiques de l'indépendance, aucun gouvernement ne saurait remplacer le pouvoir légitime disparu, s'il ne dispose d'une police solide et dévouée. Chaque nouveau gouvernement y sera acclamé, parce qu'il aura chassé l'ancien. Si Semeonof parvenait à abattre les soldats rouges de Tchita, il rentrerait dans sa capitale sous les guirlandes. Le problème Semeonof reste donc entier.

(1) Après l'exécution de quelques officiers, sur ordre de l'ataman, un colonel me dit que Semeonof devait prendre garde : il y avait d'autres chefs que lui, par exemple le baron von Ungern-Sternberg, supérieur comme décision et instruction. Je répondis, d'ailleurs, que celui-ci ne serait qu'un maître, tandis que le fameux cosaque du Transbaïkal était un chef.

Après le départ de Semeonof et des siens en Chine, seul ce baron von Ungern est resté et a continué l'œuvre de son chef. Trahi — évidemment — par les Mongoles qu'il conduisit contre les rouges, il a été capturé, et il est mort en héros.

Mais il y a plus. L'amiral Koltchak, sur les instances des représentants alliés, l'avait depuis longtemps reconnu comme ataman, c'est-à-dire chef régional et commandant de corps d'armée, donc grand dignitaire russe, quand, à la fin de son règne expirant, il le nomma commandant en chef de toutes les forces militaires en Sibérie ⁽¹⁾. Aux mérites de son beau début, se superpose chez l'ataman la succession légitime au pouvoir militaire en Sibérie, auquel aucun des généraux de Vladivostok ne saurait prétendre.

Les avis sont partagés à son sujet. Les uns le croient incapable d'un commandement sérieux quelconque. Si cela était vrai, ce ne serait pas un argument concluant dans ce pays des faits accomplis, et où les faits accomplis finissent toujours par se faire reconnaître.

Les autres craignent qu'on ne crée une nouvelle question, en écartant brutalement l'ataman qui jamais ne se résignerait à disparaître. Ils croient que sa bravoure, son bon sens, son ascendant sur les hommes, lui font mériter un nouveau commandement, mais qui serait limité par l'étendue de ses talents. Sa place serait surtout là où il a excellé : au front, comme officier de troupe, comme animateur des belles troupes qui savent, si admirablement, suivre, si elles sont bien menées. On lui pardonnerait ses fautes, en se rappelant qu'il appartient à la race des grands chefs de cosaques, par son éducation et ses conceptions réalistes. Un gouvernement élu, composé d'hommes d'État expérimentés, l'emploierait, en respectant son autonomie dans ses fonctions de pokhodny ataman, vers laquelle ses cosaques l'ont appelé. On lui inculquerait surtout la notion que la force pure ne peut être qu'un instrument, et jamais un principe de gouvernement.

⁽¹⁾ L'amiral avait ajouté la clause : « Sauf confirmation par le général Dénikine. » Ce dernier n'a montré aucune velléité de contester la nomination, et le temps lui a manqué pour la confirmer.

CHAPITRE X

L'INTERVENTION JAPONAISE EN SIBÉRIE

I. — SEMEONOF. — INTERVENTIONS ÉCHELONNÉES.

FIN de janvier 1918, toute résistance des Russes contre le régime soviétique semblait définitivement éteinte. En Russie, l'armée des volontaires perdait le Don. En Sibérie, on vit les officiers russes, hébétés par une impitoyable succession de malheurs, errer, sans chefs, et essayer par tous moyens de gagner les États-Unis et l'Europe, dont les consuls alliés leur défendaient l'accès.

Ce fut à ce moment qu'une figure inconnue se dégaga du chaos et que les espoirs des chancelleries se portèrent sur un seul nom. Le capitaine Semeonof, cosaque du Transbaïkal, venait d'organiser en Mandchourie un détachement de volontaires qui se battit avec des succès intermittents contre les rouges.

Le général Khorvat, gérant du chemin de fer de l'Est, auquel le jeune chef avait demandé un secours en armes et argent, s'adressa aux gouvernements français, anglais et américain, par l'intermédiaire de leurs représentants à Kharbine. Le gouvernement américain, qui espérait des accords avec les Soviets, sur avis de sa légation de Pékin, et peut-être aussi du consul Moser et de l'ingénieur Stevens, refusa à deux reprises toute aide. Les Anglais accordèrent immédiatement une somme de 100.000 roubles, et ensuite 300.000 roubles par mois (10.000

livres sterling), dont le gouvernement français payait la moitié. Khorvat ne consulta pas les Japonais.

Pour les armes et le concours technique, la question fut plus difficile. Français et Anglais étaient absorbés par le front occidental. En février, le War Office anglais fit adresser par le général Tanaka, attaché militaire à Londres, la prière au gouvernement japonais de vouloir bien s'intéresser au capitaine Semeonof, qui méritait un appui immédiat. Le gouvernement impérial consentit. Le ministre Terauchi envoya son agent Kawakami, puis le général Nakadzima chez Khorvat, offrir des armes. Ce dernier leur demanda ⁽¹⁾ des assurances officielles que le gouvernement japonais ne désirait pas d'avantages territoriaux. Le général Nakadzima répondit que le Japon n'espérait que des concessions d'ordre commercial, déclaration que confirmèrent des dépêches des généraux Tanaka et Terauchi, et du baron Goto : « Le Japon désirait des relations amicales avec la Russie. »

Au mois de mars 1918, Trotski jouait avec les Alliés un jeu serré. L'avance sur Paris n'avait pas encore commencé. Les missions étrangères alliées, dupées par des hommes de paille, espéraient reconstruire en Russie un front contre l'Allemagne, et Trotski fit soigneusement cultiver cet espoir. L'agent diplomatique Lockhart à Moscou, et le major Fitz-Williams à Kief, décidèrent le Foreign Office à un changement d'orientation politique. Les diplomates russes en Extrême-Orient ne furent plus consultés par leurs collègues anglais, et on leur refusa l'emploi du chiffre dans leurs dépêches. Au commencement d'avril 1918, les Anglais invitèrent vivement les Japonais à cesser leur appui à Semeonof. Ceux-ci refusèrent, et ils eurent raison : un mois plus tard, Français et Anglais, désabusés, recommencèrent leur subvention mensuelle, qu'ils continuèrent à verser jusqu'au mois d'octobre de la même année.

Jusqu'au mois de juin 1918, le subside du gouvernement français avait été versé au prince Koudachef, ministre à Pékin,

(1) Khorvat me dit plus tard avoir « posé cette condition au secours des Japonais ».

pour le transmettre à Khorvat (et Koltchak). Semeonof fut ainsi considéré comme un officier subalterne, au service du centre politique de Kharbine. On s'aperçut bientôt que la subvention était absorbée, pour la plus grande partie, pour organiser des détachements qui ne manifestaient aucun désir de se battre. Le gouvernement français fit donc parvenir son secours financier directement à Semeonof, ce qui lui fit la position d'un chef quasi indépendant.

A Semeonof, officier brave et patriote, mais sans envergure, les Anglais opposèrent l'amiral Koltchak, auquel un caractère honorable, quoique violent, et son habile attitude comme commandant de la flotte de la mer Noire, avaient assuré l'estime universelle. Koltchak ne réussit pas à coopérer, ni avec les petits chefs, Semeonof, Kalmykof, Gamof, etc., dont chacun s'était distingué de sa façon, ni avec les Japonais, qu'il choquait par des actes et des paroles d'une violence extrême, que notamment le général Nakadzima ne semble pas lui avoir pardonnées. Quand Koltchak s'aperçut, plus tard, qu'il serait impossible aux Russes de se tirer, seuls, d'affaire et s'adressa au ministre de la Guerre à Tokyo, il ne put arriver à aucun accord.

Au mois de mai 1918, les Alliés n'avaient pas encore pu arrêter une politique définie à l'égard de la Russie. Masaryk avait conseillé aux Alliés (en avril) de reconnaître les Soviets. Les échelons tchèques, trahis par Trotski, parcouraient la Sibérie, animés de sentiments peu tendres pour les rouges, mais faisant eux-mêmes de la politique et s'opposant à celle de Koltchak, Semeonof et les autres.

A Irkoutsk, un représentant allié força les Tchèques ⁽¹⁾ à rendre les armes aux troupes bolchevistes dont ils avaient été traîtreusement attaqués et qu'ils avaient réussi à désarmer. Tout en protestant contre cette action, les Tchèques continuèrent à « protéger la révolution ». A Vladivostok, quelques commerçants, érigés en consuls, empêchèrent les efforts de Khorvat contre le socialiste-révolutionnaire Gerber, qui y avait établi un gouvernement : les officiers russes furent désarmés

(1) Avec la menace qu'ils ne seraient pas transportés en France.

par ordre des consuls alliés, qui leur firent en outre arracher les insignes de leur grade. En somme, les diverses autorités alliées préconisaient une politique de non-intervention qui les obligeait sans cesse à de nouvelles interventions, qui ne contentaient personne et dont les bolcheviks furent les seuls à profiter.

En juillet 1918, Vladivostok, dégagé par les premiers échelons tchèques, fut menacé par d'importantes forces rouges auxquelles s'étaient joints des corps de prisonniers austro-allemands. Les Tchèques demandèrent un secours militaire. Le général Paris, chef de la mission militaire française, proposa d'urgence la descente d'au moins deux divisions japonaises. Le G.E.M. japonais fit, le 25 juillet, une proposition d'envoyer immédiatement deux divisions, proposition à laquelle les gouvernements alliés, à l'exception de celui des Etats-Unis, s'associèrent.

L'intervention alliée en Sibérie aurait été motivée de plein droit par la nécessité d'empêcher la formation d'un front ennemi en Sibérie. Le président Wilson, qui fut, par son isolement même, l'arbitre de la situation, se laissa fléchir par un argument qui a été maintenu, par la suite, pour expliquer la présence des Alliés en Sibérie. Ce fut un argument d'ordre sentimental : on jugea impossible d'abandonner les braves troupes tchèques, aux prises avec les rouges.

Le président Wilson, gagné simultanément par les idées contraires d'un secours collectif aux Tchèques et de la non-intervention dans les affaires russes, prit ainsi l'initiative d'une proposition qu'une seule division japonaise de 17.000 baïonnettes, à laquelle la population sibérienne se joindrait, irait tirer les Tchèques d'embarras, et que l'intervention armée ne dépasserait pas l'Oussouri.

Une déclaration japonaise du 2 août décréta la mobilisation de la 12^e division d'infanterie et l'expliqua comme une *mesure prise par le gouvernement impérial pour venir en aide aux Tchèques, sur la proposition de l'Amérique, et après que les autres gouvernements eurent pris d'analogues mesures.*

Les 17.000 Japonais débarquèrent à Vladivostok, le 12 août,

à peu près en même temps que 7.700 Américains (de Honolulu), 500 Français de Pékin et 800 Canadiens. Les événements ultérieurs donnèrent raison au général Paris, qui déclara cet envoi insuffisant.

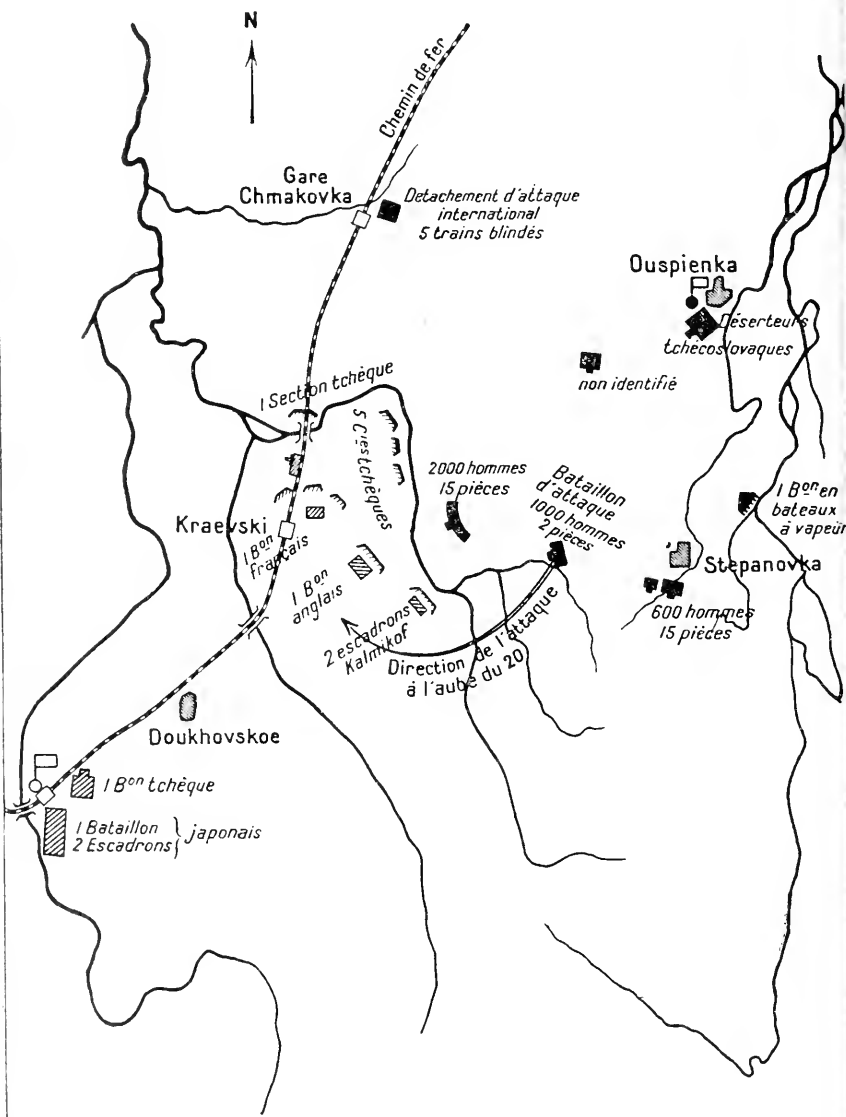
2. — L'AFFAIRE DE KRAEVSKY.

Au moment du débarquement des troupes alliées, il se trouvait entre Irkoutsk et Vladivostok à peu près 35.000 bolcheviks armés (parmi lesquels des milliers de prisonniers, encadrés d'officiers allemands), auxquels Khorvat ne put opposer que les 1.500 hommes de Semeonof et 3.400 de Khorvat (d'ailleurs opérant par groupes indépendants de 900, 600, 200 hommes), avec 22 canons et 50 mitrailleuses.

Le 19 août, Vladivostok fut menacé par 5.000 rouges en première ligne et 3.000 en réserve. Un fort détachement, dit « international », avança le long du chemin de fer, en cinq trains blindés, flanqué par des groupes épars, entre autres un détachement de déserteurs tchécoslovaques. Les Alliés leur opposèrent, près du village Kraevsky, et à cheval sur la voie ferrée, 4.000 hommes, composés d'un bataillon français, un bataillon anglais, quatre bataillons tchèques et cinq escadrons de Kalmykof, le tout sous les ordres du colonel Pichon. Le général Ooi, avec 4.000 Japonais, se tint en réserve.

La bataille, peu considérable en elle-même, refléta d'une façon remarquable les complications de la politique internationale. Le commandement tchèque semble avoir intentionnellement engagé une force très restreinte, afin de provoquer l'intervention étrangère que le gouvernement américain jugeait presque superflue, mais qui dégagerait les troupes tchèques, peu désireuses de rester accrochées à la guerre civile russe. Les Japonais, dont le moment n'était pas encore venu, se tinrent soigneusement à l'écart, à une quinzaine de kilomètres en arrière.

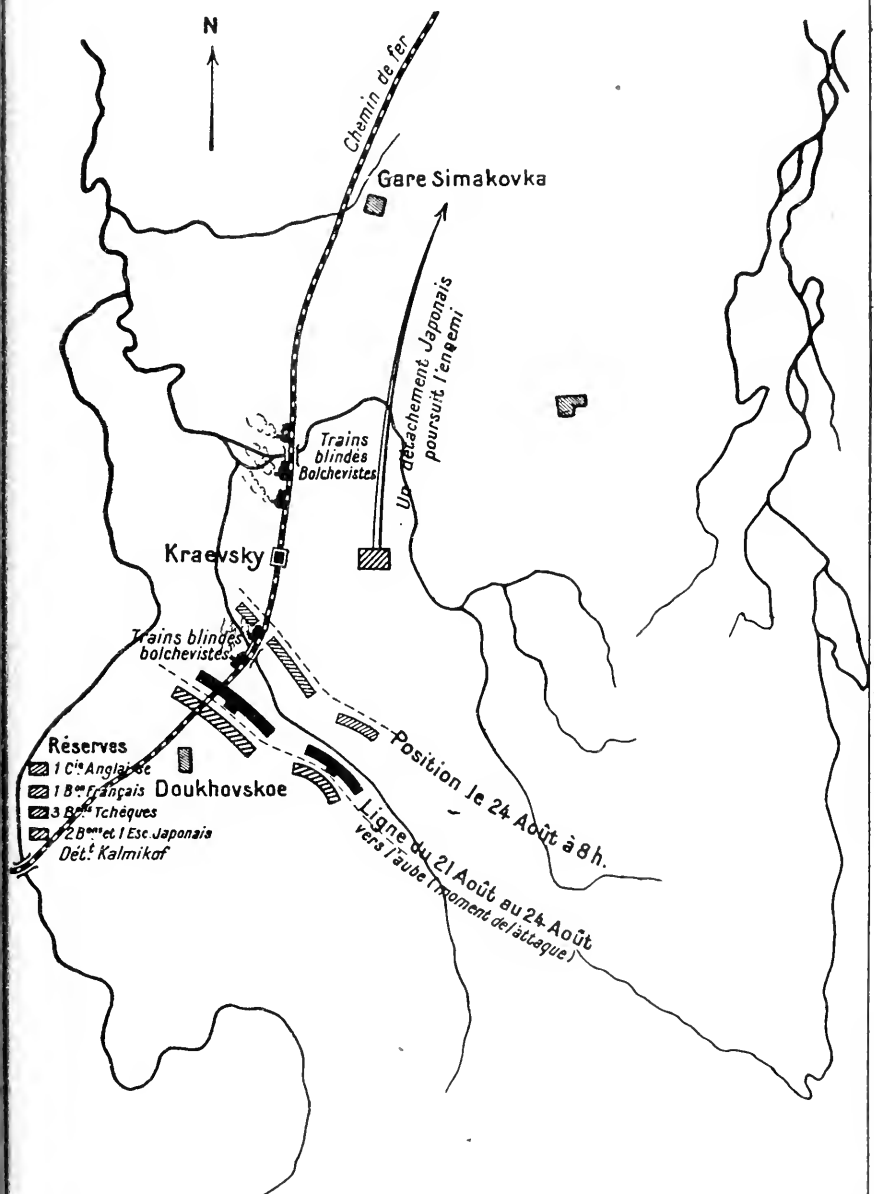
L'attaque, bien menée, se produisit le 20 août, avant le lever du soleil, par l'avance foudroyante de 1.000 rouges, au flanc



Croquis de la Situation générale
le 19 Août 1918, au soir

Echelle : $\frac{1}{300\,000}$ e





Croquis du combat, près de Kraevsky, le 24 Août 1918

Echelle : $\frac{1}{300\ 000}$ e

0 2 4 6 8 10 k.

droit des Alliés, tendant à les contourner et les faire prendre entre deux feux. Les Anglais lâchèrent immédiatement pied et entraînèrent les autres. Le général Ooi, sommé de venir au secours du front menacé, répondit que le moment propice n'était pas arrivé.

Quand la retraite des troupes russo-anglo-tchéco-françaises fut un fait accompli, le général Ooi laissa ses troupes en réserve, à l'endroit exact d'où il avait jusque-là observé le combat, et arrêta l'offensive des rouges. Du 21 au 23 août, les Japonais maintinrent un front passif. Le 24, vers l'aube, le général Ooi fit marcher ses hommes qui, avec la vigueur coutumière de leur race, poussèrent l'adversaire jusqu'à Médoveya.

Pendant les engagements dont je parle, il se produisit une scène frappante : le feu des obusiers japonais avait détruit la voie derrière un train blindé rouge, armé de canons et mitrailleuses. Le train, immobilisé sur un remblai élevé, était chargé de combattants — parmi lesquels plusieurs femmes — qui attendaient l'attaque de pied ferme. Le général Ooi, voulant peut-être offrir à ses alliés, qui assistaient à la scène, un spectacle unique, ordonna l'assaut du train, par deux demi-compagnies, postées à droite et à gauche de la voie. Les rouges tirèrent des fenêtres, des marchepieds, de la locomotive, sur laquelle une trentaine d'hommes s'étaient amassés. Les soldats japonais avancèrent, à pas de course, baïonnette au canon, contre un feu nourri. Ils eurent une trentaine de morts, mais escaladèrent le remblai et tuèrent les rouges survivants : ceux qui se sauvèrent par les fenêtres furent achevés par les baïonnettes des camarades en bas.

Le major tchèque Zikha, commandant un bataillon tchèque, assista au spectacle à côté du général Ooi et lui fit remarquer qu'il aurait été préférable de détruire à coups de canon le train immobilisé. Le général Ooi répondit que le plus important était de faire vite et de ne laisser échapper personne de l'équipage.

L'ennemi, définitivement battu, se retira sur Khabarovsk, où il fallait maintenant aller détruire les restes de ses forces.

Les Français avaient perdu une vingtaine d'hommes, les Japonais trois cents.

3. — L'INCIDENT DE MANDCHOURIE DU 28 AOÛT 1918.

Le 18 juin 1918, un accord avait été conclu entre le Japon et la Chine, stipulant que la Mandchourie serait gardée contre l'invasion bolcheviste par des troupes chinoises et japonaises, dont la tâche consisterait en la protection des nombreux étrangers habitant la frontière. Les bolcheviks n'avaient aucun désir de mécontenter les Chinois par une escapade en Chine, mais il fut à craindre qu'ils ne continuassent à considérer le chemin de fer de l'Est comme terre russe. La 7^e division japonaise, sous le général Foudziy, dont le quartier général se trouvait à Jaou-Jan, avança le long du Transsibérien jusqu'à la frontière sibérienne, que les prescriptions du président Wilson ne lui permirent pas de franchir.

Semeonof se trouva, à ce moment, à Mandchouria, avec ses 1.500 hommes, abrités derrière les baïonnettes japonaises. Le parti militaire au Japon désirait, aussi ardemment que Russes, Français, Tchèques et Anglais, une entrée en action, mais le gouvernement japonais évitait avec soin chaque motif de conflit avec les États-Unis, et le ministre de la Guerre n'osa pas accepter la responsabilité d'une opération contraire à l'accord avec l'Amérique.

Les esprits oscillaient ainsi entre de futiles considérations diplomatiques et de très urgentes nécessités militaires, quand, le 28 août, Semeonof somma le général Foudziy de lui prêter secours contre une nouvelle avance bolcheviste. Des forces importantes, convenablement commandées par le général von Taube, Russe baltique, s'approchèrent de Daouria, où un nombre de grands bâtiments, favorablement situés, leur auraient permis d'organiser une forte position devant Mandchouria. Il fallait les en déloger le même jour.

Le général Foudziy se trouva ainsi pris au dépourvu. Il dépendait non du général Otani, commandant les forces expé-

ditionnaires en Sibérie, mais du général Nakamura, commandant militaire de Corée, siégeant à Port-Arthur. Une coopération avec les troupes japonaises de Vladivostok n'aurait pu se faire que par ordre de son chef et du ministre de la Guerre, ce qui aurait signifié une inappréciable perte de temps. Il préféra ne pas interposer des responsabilités moins clairvoyantes dans le problème que le moment lui posait, et le trancha comme un soldat. Il tint à son état-major le discours suivant :

« Je suis envoyé ici pour garder le territoire chinois contre les bolcheviks. J'ai reçu ordre de ne pas franchir la frontière, mais ne crois pas devoir obéir cette fois. Je ne puis, à ce moment décisif, abandonner le seul Russe qui veut et peut se battre contre notre commun ennemi. Si l'empereur me désapprouve, je saurai ce qu'il restera à un samouraï à faire ⁽¹⁾.

Le même jour, un bataillon d'infanterie et une compagnie d'artillerie japonais franchirent la frontière sino-russe, derrière le détachement de Semeonof. Les bolcheviks, ne connaissant pas le nombre exact des Japonais, se retirèrent sans combat, de Daouria d'abord, d'Olovianaia ensuite.

L'incident politique ainsi créé par le général Foudziy inquiéta les diplomates japonais, mais fut bientôt réglé par le bon sens des représentants alliés à Tokyo. Seul, le gouvernement américain garda un silence désapprobateur, « un silence méprisant », me dit un de ses représentants à Tokyo.

4. — L'OCCUPATION DU TRANSSIBÉRIEN.

La poursuite des bolcheviks fut fastidieuse, mais facile. La 12^e division japonaise remonta la voie de Vladivostok vers Blagoviéchtchensk, où elle devrait se rencontrer avec une brigade de la 7^e, venant de Karimskaia, tandis que l'autre brigade de cette division se dirigea sur la même ville, par Tchitchikar,

(1) Le général Foudziy connaissait le désaccord entre les vues du G.E.M. et celles des Affaires étrangères, désaccord qui a si curieusement éclaté dans l'affaire de l'île Prinkipo, où l'attitude du représentant japonais fut inspirée par le désir de ne pas trop s'écarter de la politique américaine. Il avait juré à ses ancêtres de commettre harakiri, en cas de désaveu par son gouvernement.

afin de couper aux rouges la retraite en Chine. Les troupes russo-japonaises saisirent quelques centaines de rouges, que les Japonais traitèrent en prisonniers de guerre, les Semeonofsy comme brigands. Quelques bolcheviks échappèrent dans les toundras au Nord, puis retournèrent à Vladivostok, où ils furent internés par les soins des Américains.

Bientôt, la 3^e division japonaise releva la 7^e, qui retourna en Chine, pour reprendre la garde sur le chemin de fer de l'Est. En octobre 1918, les Tchèques, voulant former un nouveau front dans les Ourals, prièrent Semeonof de les relever. Ce fut en réalité un appel aux Japonais. La question des garnisons russes au Transbaïkal ne s'est jamais posée autrement ⁽¹⁾. A partir de cette époque, les 3.500 kilomètres de chemin de fer entre Tchita et Vladivostok, par les branches de l'Amour et de la Chine, furent gardés par trois divisions japonaises.

La tâche militaire qui fut confiée aux Japonais dans l'ensemble des opérations interalliées fut la garde du Transsibérien entre Verkhné-Oudinsk et la mer. Plus tard, les troupes américaines montèrent la garde sur un tronçon particulièrement tranquille : entre Verkhné-Oudinsk et le lac Baïkal.

Dans les régions accidentées de l'Amour, fourmillant de bandes rouges, la garde de la voie fut celle de la vallée contre les attaques venant des collines. Les Japonais durent poser de petites garnisons dans les gares et auprès des principaux ponts, tandis que des détachements volants faisaient, sans cesse, des reconnaissances en trains blindés.

La guerre était difficile. Si les Japonais étaient mieux armés et plus solidement disciplinés, les rouges, renforcés par des détachements de cosaques, mécontents du régime de Semeonof, employaient des méthodes de guerre dans lesquelles ils excellaient. Leur tactique consistait invariablement en une destruction du chemin de fer (à simple voie). Après avoir isolé quelque garnison, souvent composée d'une section seulement, les rouges attachèrent leurs chevaux aux arbres des forêts voisines, derrière les collines, et commencèrent un siège en règle de

(1) Voir plus loin le chapitre « Avec les troupes japonaises. »

la gare, située dans la vallée. Parfois ils eurent raison de la poignée de Japonais, dont la résistance désespérée se terminait toujours par d'horribles scènes de suicide et de tortures des blessés survivants. Si des renforts arrivaient, les rouges sautaient en selle et disparaissaient dans la « taïga ».

Les troupes japonaises ne furent ni aimées, ni détestées, comme une presse vendue le prétend. Elles se tinrent à l'écart de la population. Mais partout où je suis entré au milieu d'eux, dans quelque village de l'intérieur du pays, j'assistai à des scènes d'allégresse : leur arrivée mettait toujours fin à quelque régime d'anarchie insupportable, soit celui des bolcheviks, soit des Semeonoftsy. Pour connaître la véritable opinion du pays sur leur présence, j'ai tenu à consulter les prêtres, qui ont généralement conservé leur influence sur la populace. Je n'ai jamais trouvé des prêtres orthodoxes opposés à leur présence dans le pays. Tous admirèrent en eux les vertus militaires pour lesquelles ils sont justement célèbres, et l'absence de prétextes hypocrites, pour expliquer leur présence en Sibérie. Leurs officiers se tenaient enfermés dans une attitude froidement correcte et ne manifestaient nulle intention de se mêler des questions intérieures russes.

Les journaux de Kharbine, Vladivostok, etc., leur étaient généralement hostiles. Cette presse, toujours israélite, défendait des intérêts commerciaux, que la politique sibérienne du Japon menaçait.

5. — POLITIQUE JAPONAISE EN SIBÉRIE.

COOPÉRATION AVEC LES SEMEONOFSTY.

La politique japonaise, constamment contrecarrée par les Anglais et Américains, consistait en la création de sphères d'influence autour des garnisons japonaises, où l'industrie et le commerce japonais puissent s'infiltrer.

Elle entra par ce fait en conflit avec les intentions américaines, qui se cristallisaient dans la mission Stevens. Cette mission, composée de 200 ingénieurs américains, avait été

autorisée par Kerenski à réorganiser complètement le Transsibérien. Cette réorganisation aurait compris l'entière direction des transports, c'est-à-dire la mainmise sur la principale artère sibérienne. Les Japonais proposèrent l'internationalisation du secours technique, sous une direction russe. Stevens refusa de partager sa mission avec des citoyens d'autres pays — et le moins du monde avec les Japonais, qu'il jugeait peu qualifiés en matière de chemins de fer. Chacun essaya alors de gagner pour soi le personnel du Transsibérien. La plus sérieuse des *captationes benevolentiae* américaines consistait en un train spécial, couvert d'affiches immenses : « Secours fraternel aux fonctionnaires du chemin de fer », qui répandait gratuitement, parmi les employés du Transsibérien, des vêtements chauds et des couvertures de qualité excellente, qu'on retrouva par la suite presque intégralement sur les marchés des villes. Les Japonais, de leur côté, organisèrent près des gares des hôpitaux, etc.

La politique anglaise fut moins simpliste. Elle ne distribua parmi les cheminots ni bibles, ni sucre à bon marché, ni sous-vêtements. Elle ne bâtit pas d'hôpitaux, mais elle avait mis la main sur un chef. Elle visait un but limité mais précis, et cherchait à y atteindre par son influence sur Koltchiak, que la mission Knox avait amené à Omsk, sans avoir préalablement consulté les Alliés.

L'arrivée de l'amiral au pouvoir n'avait pas pour résultat d'aplanir les difficultés. Pendant quelques mois, il y eut deux chefs en présence, qui ne voulaient pas s'entendre et qui représentaient deux conceptions opposées. Sur l'initiative du général Janin, les Japonais s'employèrent, par l'intermédiaire de Khorvat, à réconcilier les adversaires.

La politique étrangère du gouvernement d'Omsk fut dirigée dans un sens hostile au Japon et favorable aux Etats-Unis, dont on espérait jusqu'au dernier moment une intervention *de facto*, qui ne se produisit pas.

Un rapprochement avec le Japon n'eut lieu qu'aux derniers mois de l'an 1919. Le gouvernement impérial n'avait envoyé

un haut-commissaire qu'en septembre de cette année (M. Kato). Celui-ci avait proposé aux Alliés une complète reconnaissance de l'amiral, sans résultat. Des démarches sérieuses pour un accord entre le gouvernement sibérien et celui du Japon ne furent faites que pendant la retraite, après le transfert des ministères à Irkoutsk. M. Trétiakof avait remplacé M. Soukine comme ministre des Affaires étrangères. Il me dit, le 13 décembre :

« Nous-mêmes, et la population russe tout entière, nous n'avons plus d'espoir que dans une étroite coopération avec les Japonais. Nous ne demanderons au Japon que l'occupation d'un front, passant à 100 verstes Ouest d'Irkoutsk, par les mines de Tcheremkhovo, qui ne doivent pas tomber aux mains des rouges. Leur seule présence et la certitude de leur concours suffiront pour ranimer le moral de nos troupes, que nous serons obligés de réorganiser complètement, avant de les relancer à nouveau dans le combat. Mais nous désirons rester fidèles à notre principe et ne mener la guerre contre les bolcheviks qu'avec nos propres troupes.

« L'intervention japonaise, présentée comme égoïste, n'a nullement été plus intéressée que celle des autres puissances. Je ne saurais dire quels avantages le Japon a remportés jusqu'ici, pour ses efforts, pour ses énormes dépenses et le sang que ses soldats ont versé. Si le Japon voulait organiser nos mines et nous procurer le charbon qui ne nous arrive plus, nous accepterions une telle aide avec empressement. La population sibérienne n'a rien contre eux, et nous non plus. Les Russes sentent de plus en plus qu'une alliance entre Japonais et Russes, embrassant non seulement l'Extrême-Orient, mais la Russie entière, serait chose simple et naturelle.

« Le gouvernement sibérien aurait été content de recevoir du secours des Américains, mais la sympathie qu'ils nous ont témoignée est restée stérile. Ils nous ont apporté le secours de leur Croix-Rouge — comme d'ailleurs les Japonais — mais non pas là où nous l'aurions encore plus apprécié : au front, à nos pauvres soldats. Le gouvernement américain a, dès le



La Mission militaire du général JANNY.

En première ligne, de gauche à droite colonel Le Magnou, Général Janin, Commandant Le Gras, Capitaine Fabian.

Deuxième ligne, de gauche à droite Capitaine Somben, le soldat Krauss, ordonnance Tchecoslovaque, Capitaine Tikhiravof, Colonel Buehschutz, Colonel Poirot, l'Auteur.



commencement, commis la faute d'espérer que le bolchevisme renferme un bon et utile noyau d'idées réformatrices. Il n'en est rien. Les opinions du président ont changé pendant son séjour en Europe, mais la politique d'un pays ne pourrait changer d'un jour à l'autre.

« Le gouvernement suppose que les conditions du Japon pour l'intervention que nous leur demandons ne seront pas dures. Nous n'attendons que l'arrivée de l'amiral pour proposer au gouvernement japonais un plan complet d'action. »

J'ai fidèlement reproduit cette partie de ma conversation avec M. Trétiakof, parce que ses opinions concordaient exactement avec celles des autres « intellectuels » d'Irkoutsk.

L'accord avec le Japon ne s'est pas fait. Profitant de l'absence du chef suprême, que les Tchèques avaient arrêté en route, les socialistes-révolutionnaires d'Irkoutsk fondèrent un gouvernement, qui servit — comme tous les gouvernements socialistes-révolutionnaires qui l'avaient précédé, — à préparer un prochain régime bolcheviste. Peut-être le G.E.M. japonais a-t-il un moment espéré organiser un front contre les armées soviétiques (ce fut l'avis des militaires japonais en Sibérie). Mais deux divisions n'auraient pas suffi, et le gouvernement américain désirait encore toujours se tenir aux engagements du mois d'août 1918. Il est certain qu'un fort détachement japonais (comprenant plus qu'une brigade d'infanterie, de la cavalerie, etc.) a été embarqué, en décembre 1919, dans un port japonais, à destination de Sibérie. Mais une note américaine a arrêté les navires déjà chargés.

Désormais, aucun point d'appui en Sibérie, pour une politique russo-japonaise. Koltchak, arrêté et presque prisonnier entre Novo-Nikolaïevsk et Irkoutsk, avait chargé Semeonof du commandement en chef des armées sibériennes. Mais la chute et la fin de Koltchak redonnèrent à Semeonof un pouvoir régional, sans espoir de continuité. Le capitaine Semeonof, en janvier 1918, ce fut l'annonce d'un chef populaire, et la promesse d'un relèvement national. L'ataman Semeonof, au début de 1920, c'est un général déchu, abandonné des cosaques qui

l'avaient élu, se débattant dans une situation sans issue. Le gouvernement japonais allait-il engager une nouvelle politique avec un général russe que ses alliés pourraient désavouer?

Et puis, la presse japonaise commença à dresser le bilan de l'expédition sibérienne. Il ne semble pas certain que la presse japonaise représente toujours l'opinion de la nation. Comme les grandes entreprises industrielles et financières, elle dispose d'une liberté et d'une indépendance remarquables et pas toujours recommandables. Elle avait, depuis longtemps, mené une campagne sourde contre l'intervention en Sibérie. Les actions d'éclat de ses soldats, leurs souffrances, leur attitude si conforme aux antiques vertus nationales avaient été ignorées à dessein. La presse avait souvent manifesté des tendances qu'aurait pu lui inspirer la haute finance, répugnant aux divergences avec la politique américaine. Comme partout ailleurs, au Japon, les journaux sont un moyen d'influencer le public, quitte à lui prêter leurs opinions ensuite.

Les journaux demandèrent donc si les avantages commerciaux et les garanties futures en Sibérie valaient les 707 hommes tués au front et les 470 morts par suite de maladie (1). En effet :

« Aucune mine d'or ou de fer ne vaut le sang d'un seul soldat japonais, m'avait dit le général Hosono, mais nous sommes là pour défendre au bolchevisme l'accès en Chine et au Japon. Et nous réussirions facilement, si nous n'étions gênés par la jalousie de deux de nos alliés. »

Ce fut alors le danger bolcheviste qu'on allait nier. « Ce n'est pas avec des mitrailleuses qu'on peut combattre des idées! », etc. D'ailleurs, les commerçants n'étaient pas contents. Le cours du rouble rendait le trafic malaisé et ne permettait que l'entrée de la camelote. Le climat, supportable pour les Sibériens du Nord, gens trapus et solides, est difficile pour les Japonais : on trouvait parfois des sentinelles

(1) Déclaration du ministre Tanaka à la Chambre des Députés, le 22 janvier 1920. Ces pertes comprennent l'époque d'août 1918 à janvier 1920.

mortes de froid. Les troupes japonaises, que les populations avaient, au début, si bien accueillies, rencontraient chez les habitants des dispositions de moins en moins favorables, et dans certaines villes, des comités socialistes-révolutionnaires et bolchevistes, ouvertement encouragés, allèrent jusqu'à recommander le boycottage des marchandises japonaises et l'assassinat des sentinelles.

Entre temps, le gouvernement américain avait retiré son corps expéditionnaire, sans en excepter ses services de la Croix-Rouge. Les Japonais avaient été placés devant des chefs successifs, dont chacun avait été à son tour encouragé par une mission alliée, et, à son tour, faute d'appui suffisant, avait sombré. Ainsi Gaïda, Rozanof, plus tard Medvedief, Boldyrief, etc. Pendant quelque temps, les troupes du général Ooi ⁽¹⁾ coopérèrent même avec des socialistes-révolutionnaires, qui permettaient journellement des attaques contre des soldats japonais isolés. On voyait chaque matin la terrible figure de samouraï du commandant japonais parcourir les rues à pied pour se rendre à son état-major, accompagné de quelques officiers armés, toisant les habitants hostiles et leur imposant le respect.

Depuis, la politique japonaise en Sibérie s'est laissé inspirer par le principe de non-intervention, qu'il est évidemment impossible d'appliquer au contentement de tous les partis. Dans les zones occupées (Vladivostok, Khabarovsk, etc.), on favorise le parti militaire, qui fonctionne avec un minimum de programmes politiques. Dans les autres régions, les Japonais ont cherché des accords avec les petits gouvernements locaux ⁽²⁾.

(1) Qui a succédé au général Otani commandant du corps expéditionnaire.

(2) Parmi les quelques milliers de petites Républiques, il s'en est formé cinq qui sont un peu plus considérables : Verkhnié-Oudiensk, Tchita, Blagoviéchtchensk, Khabarovsk, Vladivostok. Ces cinq villes « démocratisées » essayent de soumettre les villages environnants. Le commissaire israélite Tabelson (Krasnotchokof), disposant de pleins pouvoirs conférés par Trotski, fait des efforts pour les soumettre à un pouvoir central soviétique, qui gouvernerait un « État-tampon », obéissant à Moscou, c'est-à-dire à des étrangers, vivant à une distance de 4.000 kilomètres. Des pourparlers ont été entamés par Tabelson avec les Japonais, pour aboutir à la formation et à la reconnaissance

La chute du gouvernement Koltchak et la résistance contre l'infiltration du bolchevisme, c'est-à-dire l'absence des deux principes centralisateurs de la révolution russe, placent la Sibérie dans une situation fort curieuse. La démocratie russe se manifeste ici dans sa forme la plus pure : le morcellement en petites communes et républiques, ne subissant la contrainte d'aucun pouvoir central, qui sera éternellement considéré comme un empiètement aristocratique par de petits groupes

de cet État-tampon par le gouvernement impérial. Voici un court résumé historique :

30 avril 1920. — Le général Ooi propose au gouvernement de Verkhné-Oudinsk la création d'une zone neutre, dans laquelle ni les troupes japonaises, ni celles des Soviets ne pénétreront.

Commencement de mai. — Les Soviets ont retiré de Sibérie le gros de leurs forces, à l'exception de 3 divisions à l'Est d'Irkoutsk, une à Minousinsk, une à Iéniséi, une à Barnaoul, et une à Semipalatinsk.

6 mai. — Le gouvernement de Verkhné-Oudinsk (c'est-à-dire Tabelson) fait une proclamation : il accepte la proposition japonaise, à condition que le gouvernement japonais cesse toutes relations avec Semeonof.

Le général Ooi refuse de confondre les deux questions. Il envoie à Verkhné-Oudinsk une commission, sous le général Takayanagi.

25 mai. — Les pourparlers commencent à Verkhné-Oudinsk, mais n'aboutissent à rien, les Japonais refusant de discuter la question Semeonof. Les derniers retournent à Tchita.

31 mai. — Le gouvernement de Vladivostok affiche une proclamation : puisque le général Semeonof empêche un accord d'intervenir entre le Japon et le gouvernement de Verkhné-Oudinsk, il faut renverser le pouvoir de Semeonof.

Commencement de juin. — Semeonof soutient de sérieux combats près de Tchita. Le gouvernement de Verkhné-Oudinsk ayant consenti à la création de la zone neutre que les Japonais avaient proposée, la 5^e division se retire de Tchita. Quoique l'amitié du commandement japonais pour Semeonof, leur camarade d'armes, persiste, sera-t-il possible de continuer à prêter à celui-ci une aide efficace ?

3 juin. — Le gouvernement japonais envoie le général Tsouno avec 6 bataillons à Nikolaïevsk, où la garnison, le personnel du consulat et les habitants japonais, hommes, femmes et enfants, ont été massacrés, dans les circonstances les plus atroces. Le consul japonais, entouré par les rouges, a incendié sa maison, tué sa femme et ses enfants, et s'est ensuite jeté dans les flammes.

14 août. — Semeonof quitte Tchita et s'établit à Daouria. Les seuls Japonais qui se trouvent auprès de lui sont : le capitaine Suzuki, avec une petite mission militaire, et un nombre de volontaires japonais ne faisant partie d'aucune organisation militaire japonaise.

10 septembre 1920. — Rapatriement des derniers Tchèques. A partir d'aujourd'hui, la présence japonaise n'est plus motivée par le devoir d'aider les Tchèques à retourner chez eux, mais par la nécessité de protéger l'Empire japonais contre des agissements bolchevistes.

de citoyens, sur les libertés de la majorité. Que cet insupportable patronage soit exercé par des représentants d'un empereur, par les fonctionnaires d'une République ou par des commissaires bolchevistes, il sera également exécuté par les primitifs. Il n'y a que dans ces petites communes, dont chaque citoyen connaît son voisin et peut apprécier les intérêts de sa communauté, où il pourrait conserver l'illusion d'être à peu près maître de sa destinée. A côté de cet avantage, la forme du gouvernement qui la lui ferait perdre importerait peu. En Sibérie, sous la garde impassible et indifférente des patrouilles japonaises, on voit la révolution démocratique russe aboutir tout naturellement à l'application des idées qui en ont assuré le succès.

CHAPITRE XI

L'AMIRAL KOLTCHAK

I. — L'AMIRAL KOLTCHAK, SA CARRIÈRE.

LA notoriété dont jouissait l'amiral Koltchak au début de l'affaire de Sibérie était moins due à son passé de soldat, — quoique très brillant, — qu'au rôle qu'il avait joué à l'escadre de la mer Noire, qu'il commandait quand la révolution éclata. Tandis que la désorganisation de la flotte de la mer Baltique, immédiate et complète, avait été accompagnée d'atrocités sans nombre, aucun grave désordre n'avait gagné les équipages de la mer Noire. Comme Broussilof au groupe Sud-Ouest des armées russes, l'amiral Koltchak avait réussi, par l'introduction de quelques réformes, à conserver son influence sur les hommes. Mêmes contacts personnels avec les inférieurs, même grandiloquence, avec peut-être moins de concessions à l'esprit d'indiscipline : la savante propagande bolcheviste s'était en premier lieu jetée sur les troupes à proximité de Petrograd, puis sur l'armée ; elle n'avait pas encore gagné la mer Noire. Quelques marins loquaces, que l'amiral prêta à Broussilof, et que le vieux malin gentilhomme cajola avec abnégation, firent du bon travail parmi les troupes qu'on dressa pour l'attaque du 1^{er} juillet.

Un remarquable article de presse signala la discipline de l'amiral à l'admiration du public et à la curiosité inquiète du Comité exécutif. En juillet 1917, l'envoi d'une vingtaine de propagandistes combla la lacune. Quelques semaines plus tard, l'amiral, vaincu, fut sommé, sur le pont de son navire, de se rendre à son équipage. Il eut une attitude pleine de

dignité, refusa de rendre son sabre, qu'il jeta à la mer : joli geste, dont s'emparèrent la poésie patriotique et la caricature.

Il venait de montrer juste assez de souplesse pour rester acceptable dans les milieux révolutionnaires, et assez d'attachement aux saines idées d'une discipline militaire, pour inquiéter le gouvernement provisoire, au moment où Kornilof prépara son coup d'Etat. Kerenski l'envoya en mission aux Etats-Unis (« Vous partirez, ou vous serez arrêté! ») et l'amiral tarda assez en Suède pour apprendre l'échec de la malheureuse tentative du grand patriote.

Il se trouvait au Japon, sur le chemin du retour, quand les bolcheviks s'emparèrent du pouvoir. Il désira continuer à se battre contre les Allemands. Ne voulant pas se contenter, dans une marine alliée, d'un rang inférieur à celui qu'il venait d'occuper dans la sienne, il offrit, par dépêche, au War Office de Londres, de servir dans une armée de terre, dans n'importe quel rang ⁽¹⁾. Un télégramme de Londres le pria de se rendre à Shanghai, et de là en Mésopotamie, où le commandement anglais avait été averti.

Des visites répétées qu'il fit à Pékin au prince Koudachef et aux ministres alliés suggérèrent à ceux-ci — et notamment aux Anglais — l'idée de l'utiliser dans un plan de grande envergure. Il s'agissait d'unifier, sous un chef notoire, les efforts isolés des officiers de Kharbine, Semeonof, Orlof et autres. L'amiral refusa une proposition de Semeonof, probablement inspirée de Khorvat, d'accepter le commandement des détachements de Kharbine. Il « avait engagé sa parole vis-à-vis des Anglais ».

L'amiral semble avoir été désagréablement surpris, en arrivant à Singapore, d'y trouver un T.S.F. du War Office lui « permettant de se rendre en Sibérie », permission qu'il n'avait pas demandée. Revenu à Shanghai, il y trouva sa nomination comme membre du Conseil de direction du Chemin de fer de

(1) Un de ses amis me dit qu'il avait choisi l'armée anglaise parce que l'anglais était à peu près la seule langue étrangère dont il possédât quelques éléments.

l'Est. Cette nomination permit — sans créer de nouveautés — de lui confier un commandement militaire. En effet, le traité russo-chinois relatif à la fondation de cette importante partie du Transsibérien mentionne le maintien d'une brigade de gardes-frontière, préposés à la garde de la voie ferrée. Ces troupes se trouvaient inscrites au budget du ministre des Finances et portaient des pattes d'épaule vertes. Leur nombre avait toujours excédé les 20 hommes par verste que le traité avait fixés. Le général Samoïlof — successeur du héros Kornilof — les commanda pendant la révolution. Ses essais d'organisation des officiers à Kharbine avaient échoué, et le général Khorvat, gérant du chemin de fer, espérait que le prestige de l'amiral ferait ce miracle (1).

Prévoyant que les Japonais allaient jouer un rôle très important en Sibérie, l'amiral pria l'ambassadeur à Tokyo, M. Kroupenski, de transmettre au G.E.M. japonais que ses intentions étaient « de s'entendre avec eux sur la voie à suivre ». Il le fit prier « de télégraphier aux représentants du général Tanaka à Kharbine et Pékin des ordres à ce sujet ». Mais il lui fut impossible d'arriver à un accord avec ces représentants. L'expérience des nombreux détachements que les officiers de Kharbine avaient formés avait appris aux Alliés qu'on ne pouvait rien en espérer (2). Le petit capitaine Semeonof, à peu près le seul qui voulait se battre et qui ne quittait parfois pas ses bottes pendant une semaine, quasi reconnu par les gouvernements alliés, avait gagné en importance. Les Japonais ne croyaient qu'aux cosaques (3), et leur projet d'intervention

(1) Le général Samoïlof me dit, en janvier 1919 : « Il est impossible pour un officier russe de faire du service comme un soldat. » Le général Plechkof : « Il sera impossible de former un seul régiment russe, sans qu'un bataillon sur trois soit composé de soldats étrangers. »

(2) Avis unanime des consuls et représentants militaires alliés à Kharbine.

(3) Le général Tanaka me dit, en décembre 1918 : « Si le général Janin veut atteindre le but que nous tous nous proposons, il devra agir avec des troupes non-russes. Les Russes (à de rares exceptions près) ont perdu leur patriotisme. Pour le rétablissement de l'ordre, on ne pourra compter que sur les cosaques ! »



L'AMIRAL KOLTCHAK.

avait déjà pris une forme précise : elle ne dépasserait pas l'Oussouri, pays de cosaques, où le cosaque Semeonof, seul, pouvait devenir une véritable force.

L'amiral essaya de se subordonner le capitaine. Après avoir vainement attendu sa visite, il alla le visiter dans son repaire, la gare Mandchouria. L'entrevue fut froide. Quand l'amiral annonça au capitaine qu'il le nommait ataman des cosaques d'Oussouri, l'autre répondit : « Inutile, je me suis déjà nommé moi-même ! » D'ailleurs Koltchak était amiral et — comme Semeonof me le dit plus tard : « Pour nous, officiers de l'armée de terre, un amiral est une sorte de civil ! »

Rebuté par Semeonof, qui fut, parmi les patriotes, le seul chef voulant risquer sa vie au front, l'amiral n'eut qu'à continuer l'œuvre des « civils » Khorvat et Popof : l'organisation et l'équipement — en pure perte — de détachements de parade en Chine. Il semble avoir refusé, à plusieurs reprises, toute aide militaire au capitaine récalcitrant, quand celui-ci fut en danger, et ce furent chaque fois les Japonais qui l'en tirèrent (1). A Kharbine on oublia que les Russes avaient à ce moment besoin d'exemples et que les génies du sabre sont plus rares et plus précieux que les politiciens.

La situation exceptionnelle du chemin de fer de l'Est, qui est terre russe, protégée par des baïonnettes chinoises, permit aux nombreux officiers russes réfugiés de Russie de s'y établir en des fonctions administratives, d'y ouvrir des magasins, de faire le commerce de l'opium, tout en promenant en ville des uniformes nouvellement inventés, et faisant tinter leurs sabres contre les trottoirs. Avec de tels militaires, déracinés par la chute du tsarisme, et vite corrompus par l'abominable atmosphère de cette colonie de trafiquants et spéculateurs — un ghetto et un bagne — l'exemple d'un Kornilof seul eût pu faire quelque chose. L'honnête amiral, avec ses saillies oratoires et sa fureur patriotique, ne put arriver à rien.

(1) Le colonel Orlof a été rappelé par Koltchak du front de Mandchouria à un moment très critique pour Semeonof.

En juin 1918, l'amiral, conscient de son impuissance, se rendit à Tokyo et y eut un entretien avec le général Tanaka, en présence de MM. Koupenski, Chichkine, Stepanof et autres. Le chef du G.E.M. japonais lui conseilla de « se retirer momentanément de l'affaire ». « Nous vous réservons pour l'avenir un rôle plus important! » Fut-ce un congé, ou y eut-il déjà entente avec les Anglais?

L'amiral passa deux mois en villégiature au Japon. Entre temps, l'aide des Tchèques, qui soutinrent le Directoire, permit la mobilisation en Sibérie d'une armée importante. Quand le général Knox, à la tête d'une mission militaire anglaise, se rendit en Sibérie, pour en entreprendre l'organisation, il cueillit l'amiral en route. Celui-ci alla y jouer un rôle considérable.

Le général Knox s'arrêta à Vladivostok. L'amiral continua son voyage et se mit à la disposition du général Boldyref, membre du Directoire et commandant en chef. Il fut nommé un mois plus tard au poste de ministre de la Guerre, en remplacement du général Iwanof Rinof. Par de fréquents voyages au front, où il fut populaire, il enflamma les troupes. Il trouva une armée républicaine. La plupart des officiers royalistes s'étaient déjà assuré des postes en arrière. Les officiers du front étaient, pour une grande partie, républicains, mais mécontents de la gestion des affaires. Les inévitables frictions entre politiciens socialistes-révolutionnaires et officiers se produisaient partout. La faiblesse du parti socialiste-révolutionnaire pendant la révolution a toujours été de vouloir changer le caractère de l'armée. Une armée ne doit être qu'un instrument entre les mains des chefs. Chaque essai d'y apporter des changements — sous prétexte de collaboration des hommes aux buts militaires — en diminue la valeur. Ce fut à un banquet d'officiers à Iékatérinbourg, présidé par l'amiral, en tournée au front, que, pour la première fois, un général russe ⁽¹⁾, sous les acclamations des Russes et de quelques

(1) Ce fut le général Bangherski, Letton, fils de paysans, républicain, officier de valeur éprouvée. Voyez au chapitre II mes impressions personnelles.

officiers alliés, interpréta le désir du corps d'officiers, que l'amiral s'emparât du pouvoir. L'amiral refusa de répondre, puis se laissa pousser.

2. — AUTOUR DU COUP D'ÉTAT.

Le coup d'État eut lieu le 18 novembre 1919. Les membres du Directoire furent arrêtés et dirigés sur la frontière, l'état de siège et la dictature de l'amiral proclamés. Ce coup d'État, exécuté trop tôt, fut peut-être une faute. D'abord parce que l'amiral, ne connaissant pas les rouages de l'armée, et sans convictions politiques, fut à la merci de quelques Éminences grises qui le firent mener une politique entièrement de soubresauts. Il suscita ensuite la résistance des atamans de l'Orient, dont il exigea une soumission immédiate sans les avoir préalablement consultés : le résultat en fut l'arrêt des envois vers Omsk par les officiers de Semeonof. Mais le pire malheur fut que les auteurs du pronunciamiento avaient omis de consulter les Tchèques sans lesquels le Directoire d'Onfa n'aurait pu être fondé, ni le nouveau gouvernement ne pouvait subsister.

Aux 100.000 rouges, le gouvernement d'Omsk n'avait pu opposer que 15.000 volontaires russes, sous Voïtsekhovki, Pépélaïef, Kappel, Grevine, etc., encadrés par 35.000 Tchèques qui trouvèrent que les officiers d'Omsk auraient mieux fait de venir les aider au front au lieu d'aller en nombres imposants arrêter des avocats à Omsk. Le soldat tchèque, mécontent, se serait laissé apaiser et aurait pu facilement être amené à rester indifférent à « cette question intérieure russe » — comme le lui avait recommandé le président Masaryk — si les comités et agents politiques ne s'étaient interposés, bien entendu au nom de la démocratie, parce que, le plus souvent, c'est un discours d'un politicien qu'on appelle une conviction de la démocratie. Un manifeste du Conseil national tchèque, que les journaux russes publièrent, blâma en termes sévères le coup d'État. L'état-major en empêcha heureusement la divulgation dans les rangs de l'armée. Peut-être les avocats tchèques eurent-ils le

droit de protester contre l'arrestation de leurs camarades politiques (1), mais ils augmentèrent le désordre et déclanchèrent une réaction des éléments de gauche contre le fait accompli (2).

Il ne faut pas croire — certains politiciens ont voulu le suggérer à l'Europe — que la population sibérienne était opposée à l'avènement du chef suprême. Rien n'est moins naïf ! La seule influence que la révolution ait probablement eue sur l'idéologie du paysan sibérien — une révolution n'est en somme qu'une gigantesque discussion très bête, très tapageuse et très sanglante — ce fut une méfiance à l'égard de la monarchie, d'ailleurs inexplicable à deux ou trois mille kilomètres de la capitale (3). La seule chose qui importe pour lui est la disposition de sa terre et l'écoulement de ses produits, avec de l'ordre dans les moyens de transport, les administrations, la police. Puisque l'amiral lui promettait tout cela, il accepta son gouvernement, — comme de droit, — tant qu'il fut fort. A l'exception des bolcheviks et des socialistes-révolutionnaires de gauche et du centre (qui sont pour la nationalisation de la terre), les partis politiques furent pour l'amiral. Le bloc « démocratique » qui l'appuya fut composé de : 1° les coopératives ; 2° le Conseil des associations du commerce et de l'industrie ; 3° les comités des industries de guerre ; 4° le parti cadet ; 5° la section Plekhanof du parti socialiste-démocrate ; 6° le parti travailliste (dirigé par des intellectuels) ; 7° les socialistes-révolutionnaires de droite.

(1) Une douzaine de membres de la Constituante d'Oufa, qui siégeaient au moment du coup d'Etat, dans la zone tchèque, et dont le général Sirovy avait défendu l'arrestation, avaient été enlevés, en son absence, par ordre du général Diterikhs. Ce fut cet attentat à l'autorité tchèque qui fut plus sévèrement ressenti que le coup d'Etat à Omsk.

(2) Le 21 décembre éclata une révolte à Omsk. Les insurgés délivrèrent les douze politiciens dont je viens de parler, sans aucune participation de leur part. Ceux-ci revinrent, d'ailleurs, après quelques heures, se constituer prisonniers. Ils n'en furent pas moins « jugés » par un « comité d'officiers » et noyés dans l'Irtych.

(3) Un paysan du Transbaïkal, désabusé après deux ans de révolution, me dit : « On a tant parlé du tsarisme ! Mais quel mal le tsar a-t-il bien pu nous faire à 3.000 verstes de distance ? »

Le président des coopératives sibériennes, organe économique et politique très puissant, M. Sazonof, annonça en l'amiral un « Washington russe » (1). C'est-à-dire que tout le monde en désirait un. Aucun des partis politiques que je viens de mentionner n'aurait supporté la domination d'un autre. Mais telle fut la nécessité d'une main ferme au gouvernail de l'État, que tous s'inclinèrent devant le sabre, cet instrument si éminemment neutre. Malheureusement, le sabre alla faire de la politique à son tour.

Des services « de contre-espionnage » furent institués dans les villes et absorbèrent un grand nombre d'officiers, auxquels le gouvernement octroya un pouvoir discrétionnaire pratiquement illimité. Un citoyen était suspect pour avoir critiqué le gouvernement, voire pour désirer l'avènement de l'Assemblée constituante. Les suspects furent généralement envoyés « dans la République de l'Irtych ». Il y a eu nombre de cas où l'état de la fortune du délinquant semble avoir déterminé sa condamnation.

3. — LA QUESTION DES OFFICIERS.

LES PRAPORCHTCHIKS.

Il est certain que le gouvernement de l'amiral se trouva — peut-être à cause de son origine — dans l'impossibilité de diriger ses officiers là où ils pourraient être le plus utilement employés. Les villes sibériennes sont remplies d'officiers de métier, qui refusent de se battre au front. A Kharbine, ils ont usurpé des postes administratifs, et on les y maintient, soit « en vue des mobilisations futures », soit « parce qu'il serait une illusion de former des régiments russes sans un bataillon d'étrangers pour y maintenir la discipline » (2). A

(1) Ce ne fut qu'en janvier 1920 que M. Sazonof fit la découverte qu'il s'était trompé. En fait, le seul tort que l'amiral a eu, c'est de ne pas avoir réussi.

(2) Les généraux S... et P... m'ont dit que, selon eux, aucun régiment russe ne pourrait rien faire de bon sans un bataillon japonais pour protéger les officiers.

Tchita et au Transbaïkal, où le gros travail est fait par les Japonais, les régiments de Semeonof sont soustraits au front de l'Oural, d'abord parce que l'amiral n'a pas voulu reconnaître à leur chef sa dignité d'ataman des cosaques d'Extrême-Orient, et quand il aura été reconnu, parce que leur présence sera devenue indispensable au front du Transbaïkal. A Irkoutsk, on est monarchiste : « Tant que Koltchak ne se prononce pas pour le rétablissement d'une monarchie, nous ne voyons pas pourquoi nous nous battrions! », me déclarent les officiers russes. Et ainsi de suite. A Omsk même, un entassement considérable se fait d'officiers excellents, jeunes et qui ont donné des preuves au front allemand des meilleures qualités militaires.

On a parfois l'impression que le ministère de la Guerre a créé des bureaux ⁽¹⁾ pour en embusquer, tellement est énorme leur nombre sur les trottoirs de la ville, et tellement scandaleux, si l'on pense à la pénurie de chefs expérimentés au front. Tout cela est d'autant plus regrettable, que cette classe d'officiers se considère comme héritière des meilleures traditions de l'ancien régime et comme l'espoir de la Russie symbolique. Si, dans les speeches officiels, ces militaires se dressent comme « un mur en face du désordre et de l'anarchie », on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne puisse résister à des chocs vigoureux depuis que l'attachement au légitime chef de l'État — ce ciment qui en joignait les pierres, — s'est volatilisé.

Cela a été ainsi dès le commencement de l'action du Directoire d'Oufa. A la fin d'octobre 1918, les généraux Sirovy et Diterikhs, nommés commandant en chef et chef d'état-major du groupe d'armées, trouvèrent en arrière du front une situation ahurissante. Des milliers d'officiers, rescapés de Russie, s'étaient réunis en 160 états-majors, avec leurs ordonnances pour seuls soldats. Entre autres, un corps d'armée, comptant 60 militaires, parmi lesquels 24 officiers, tous occupés dans les bureaux de l'état-major, avait soustrait au front des canons,

(1) Par exemple une batterie sans canons, où, à Omsk, 17 officiers furent employés.

mitrailleuses, munitions, qu'on gardait quelque part, en arrière du front, en attendant que les soldats se présentassent pour les organiser! Il fallait les arrêter et envoyer, munis de fiches, chez les commandants des régions militaires en lesquelles on avait divisé la Sibérie! Tous ces milliers d'officiers, que seul un Kornilof eût contraints, par son magnifique exemple, de prendre le fusil et le sac au dos, l'amiral n'a jamais réussi à les envoyer là où leur activité aurait été indispensable.

Quand je me rendis au front (mars 1919), la situation au corps d'officiers était la suivante : dans les régiments, 5 % officiers du métier, et plus que 70% de praporotchiks. Pour ne nommer qu'un seul exemple : au 45^e régiment, je trouvai 58 officiers, parmi lesquels 3 officiers du métier. Ce sont : le colonel, son aide (un lieutenant-colonel) et un capitaine sans protection et négligé par le sort au cours de la grande guerre. Le premier a pris service pour des raisons patriotiques, le second, vieillard de 60 ans, pour venger sur les rouges sa femme et sa fille, indignement maltraitées par des soldats rouges. Parmi les 55 officiers de réserve, je trouve 41 praporotchiks.

Ce sont les praporotchiks qui forment les jeunes classes, qui font les reconnaissances dans cette guerre, où les officiers ne sont faits prisonniers que pour être martyrisés, qui conduisent leurs hommes aux combats et qui ne peuvent pas se consoler avec les plaisirs pour lesquels leurs brillants camarades de céans s'embusquent dans les villes.

On se rappelle comment ces derniers se moquaient d'eux pendant la grande guerre, avec quelle véhémence on les accusait plus tard d'avoir répandu les idées révolutionnaires dans l'armée, ou du moins de les avoir trop tôt acclamées dans les assemblées des soldats. Cela ne les a pas empêchés de se faire tuer aux attaques de juillet et août 1917. Et s'ils se sont, en officiers russes, trompés sur la portée d'événements qui, en somme, ont débordé le jugement de tout le monde, ils peuvent se réclamer d'un nombre immense d'augustes exemples. Les

matelots les tuaient, tout comme les officiers du cadre, dans les maisons de Sébastopol, Odessa et Kief, quand leur seul crime fut de porter des pattes d'épaule d'officier, et encore plus tard, à la seconde révolution, pour la seule raison d'avoir été des officiers.

On continue à se tenir, à leur égard, aux anciennes règles de promotion. Il y a des chefs clairvoyants — trop rares, hélas! — qui les distinguent dans la masse des jeunes. Ils y voient le pur métal dont seront forgés les futurs chefs de l'armée russe. Et un des côtés les plus tragiques du gigantesque conflit russe et illustré par le fait que ces praporchtehiks accusés d'avoir provoqué et préparé le bolchevisme dans l'armée russe, trouvent chaque jour, parmi leurs prisonniers, des officiers de carrière et leurs camarades de l'ancien régime.

4. — LA FAIBLESSE DU RÉGIME.

La jeunesse et l'inexpérience des officiers, pour la plupart anciens élèves des gymnases et dont la moitié compte moins que 20 ans, mettaient souvent la troupe en état d'infériorité. Cependant, ils s'aguerrissaient, et on aurait pu arriver à quelque chose, si l'arrière avait coopéré. Mais il y avait « quelque part, entre Omsk et le front », un trou, dans lequel tout disparaissait : complets d'équipements, bottes, casquettes, couvertures, le sucre, le tabac, les sous-vêtements pour officiers, et jusqu'aux fusils et munitions destinés au front. Pour expliquer la longue impunité de la canaille qui vivait aux dépens de l'armée, on est obligé de la supposer nombreuse.

Dès le début, on put se procurer à Omsk, moyennant de bons billets, des papiers militaires permettant à un commerçant — et qui ne l'était pas par ces temps durs? — d'aller avec des wagons militaires faire des achats à Kharbine, et d'en revenir revendre ses marchandises dans la capitale. Chaque nuit, des soldats venaient décharger, à la 13^e ou 14^e voie de la gare d'Omsk, quantités d'objets de luxe pour dames, parfums, sous-pantalons parisiens (on était resté fort mondain à

Omsk). Un ministre en fonctions n'a-t-il pas gagné ainsi une coquette fortune ⁽¹⁾, par le transport, pour son propre compte, de vingt wagons, destinés à approvisionner la population en détresse? L'affaire étant rendue publique, le cher collègue a dû démissionner, mais on lui a épargné le déplaisir de rendre gorge, probablement pour ne pas créer un fâcheux précédent.

Le trafic en wagons militaires était le secret de Polichinelle à Omsk. Deux fois j'ai vu des commerçants présenter au commandant militaire de la gare d'Omsk, plus ou moins gêné par ma présence, les papiers portant le cachet du grand quartier, et qui obligèrent cet officier de mettre les voitures à leur disposition. Pourquoi a-t-on attendu la débâcle finale, pour condamner un des principaux coupables, qui fut le général chef des transports au grand quartier général ⁽²⁾? Quelles complications inextricables se sont opposées aux poursuites judiciaires?

La faiblesse du régime se manifestait d'ailleurs en une facilité anormale des meurtres politiques ou quasi politiques : l'amiral n'a jamais voulu les interdire, probablement parce qu'il était impuissant. Il n'était chef suprême qu'en nom ; la Russie était une oligarchie : le pire des régimes. La multiplication des pouvoirs donnait lieu à de nombreux abus. Certains scandales rappellent celui du roi David avec la femme d'Uriah ⁽³⁾, ou, pour choisir un exemple plus récent, celui de Maurice de Saxe qui obtint une lettre de cachet pour rendre un mari plus complaisant ⁽⁴⁾.

Les véritables ennemis du régime d'Omsk ne furent pas les bolcheviks, que tout le monde détestait, ils se trouvaient à

⁽¹⁾ Un wagon, habilement rempli, rapportait, à cause de la différence des prix entre Kharbine et Omsk, un peu plus qu'un million de roubles.

⁽²⁾ Le général Kasatkine a été condamné à mort, puis gracié après intervention de l'étranger, pour les services rendus pendant la retraite. Il ne fut d'ailleurs pas le seul officier supérieur impliqué dans l'affaire.

⁽³⁾ II Samuel, II, 15.

⁽⁴⁾ Favart, le mari de la Chantilly (Voy. Grimm et Did. *Corr. lit.* VIII, p. 231-233). Il s'agit du ministre S... La lettre de cachet fut un envoi en première ligne, que le ministère de la Guerre accorda complaisamment.

l'intérieur. Le soldat qui se bat, le citoyen qui paye, ne demandent pas qu'on leur explique tous les actes du pouvoir exécutif : ce sont là exigences d'ambitieux voulant participer à la conduite des affaires publiques. Ils ne veulent qu'être conduits de main sûre, ils demandent la certitude d'une tranquillité, présente ou future, — il leur est indifférent, au nom de quels principes, — pour compenser les sacrifices qu'on leur impose. Mieux vaut à leurs yeux un mauvais programme politique, fût-ce le programme bolcheviste, conduit de façon inexorable, que le programme le plus joli et le plus attendrissant, qui ne suscite que des espoirs idiots et qui ne fait que dupes.

Je m'explique ainsi comment, pendant les retraites du mois d'août 1919, jusqu'aux bourgeois hésitèrent à quitter leurs demeures, pour suivre la destinée du gouvernement. On me dit : « Évidemment, ces ministres et ces généraux, ils sauveront leur peau, leur fortune se trouve déjà à l'étranger. Mais nous ? Si nous avons encore l'espoir de pouvoir retourner ? »

Il n'est pas vrai que le gouvernement d'Omsk n'ait été supporté que d'un petit groupe de monarchistes. La plus grande partie de la population sibérienne l'avait admis au début, quand les proclamations de l'amiral inspiraient la confiance. Mais l'incapacité, l'inexpérience et les vols de son entourage ⁽¹⁾ avaient graduellement provoqué un indicible malaise. Les vertus de l'amiral, son honnêteté, son enthousiasme n'y purent plus rien. La défaite est la résultante naturelle du régime. La Sibérie, dès le mois de juillet 1919, voterait pour le régime qui saurait se rendre définitif. D'ailleurs, le désordre, sous le régime bolcheviste, serait moins grand que sous celui de l'incertitude. On en avait assez des théories. On s'apprêtait à subir le régime qui aurait l'armée la plus forte.

5. — L'AMIRAL.

J'ai eu deux fois le plaisir de causer avec l'amiral. Il est

(1) On loua, au début, la participation aux affaires de l'Etat de fonctionnaires jeunes, *non compromis dans les bureaux de l'ancien régime*. Comme si l'on peut se passer de connaissances techniques, péniblement acquises !

petit, a des épaules carrées, et ne semble jamais quitter l'attitude du commandement. Un regard un peu fixe, mais honnête, une expression sympathique au visage. Pendant la conversation, un rien suffit pour qu'il s'emballé de façon inquiétante. Quand il me parla de l'intervention américaine en Sibérie, il avait l'écume aux lèvres. Son entourage l'admirait beaucoup pour cette fureur facile, et y voyait je ne sais quelle force d'enthousiasme pythique, tandis que ce n'était qu'une dangereuse faiblesse. C'est une nature pleine de noblesse, mais dans le sens que les vieilles légendes russes nous ont conservée, excluant la souplesse, la ruse et presque la prudence. Il croyait fortement en ce qu'il faisait : cela est bien. Il faisait tout ce qu'il croyait, et cela est fort mal. Sa politique courait d'inspiration en inspiration, et changeait souvent du matin au soir. Il n'avait autour de lui que des « jeunes ». Pour un chef de détachement qui vit d'élan, rien de plus naturel. Pour un chef d'Etat, ce fut une faute de principe : les jeunes n'étaient pas assez jeunes pour ne pas apporter à Omsk les jeunes espoirs d'une époque déjà ancienne. Il fallait de vieux rats, que l'âge avait détachés de leurs propres doctrines.

On devinait en lui la tristesse d'un homme dont aucun effort n'aboutit au résultat. Il n'est pas assez général pour en imposer aux presque trois mille officiers qu'occupent les bureaux d'Omsk, et pas assez homme politique pour conduire cette magnifique et tentante entreprise que serait la restauration de la Russie en son ancienne grandeur, froidement, logiquement, comme une affaire. Le choix d'un grand-duc ⁽¹⁾ eût été une faute (peut-être!), mais du moins les officiers se seraient-ils rangés autour du chef, comme les détachements de communis-

(1) Dans les cercles officiels, on n'a pas voulu envisager l'hypothèse que la révolution russe n'a été, du commencement jusqu'à la fin, qu'une énorme bévue. On a souvent cru, parmi la populace, à l'avènement prochain du grand-duc Mikhaïl Alexandrovitch. On chuchotait avec mystère, et répandait par une sorte de *pia fraus* les détails les plus minutieux sur son séjour en Sibérie. On le signalait tantôt à Omsk, ou à Kharbine et Tchita, c'est-à-dire où le plus grand nombre d'officiers monarchistes étaient accumulés. Il n'est pas sûr que le grand-duc aurait été mal reçu par la population, s'il avait fait sa rentrée avec un programme large, libéral et conciliant.

tes autour de l'anti-chef, et on aurait disposé d'un noyau sûr. La force d'un régime réside surtout dans les croyances d'une petite élite, les autres s'en f... En Sibérie ne peut-on pas s'empêcher de croire que le prix de l'obéissance factice au chef suprême fut la facilité pour les suppôts du régime de se faire embusquer, et l'impunité de petits et grands délits (1).

L'amiral accentua pendant nos conversations le rôle que des étrangers (parmi lesquels il rangea les Lettons et les Juifs) continuent de jouer dans tous les mouvements subversifs en Russie et en Sibérie. Il me montra quelques photos de comités révolutionnaires (pétiorikas) (2) d'Omsk, de Iékatérinbourg, etc. Les photos, prises dans des caves, juste avant la pendaison des coupables, me montrèrent des figures cavernueuses, atterrées par la peur. « Voici les noms des huit conspirateurs de Iékatérinbourg, me dit-il, parmi eux je compte deux Russes, trois Juifs, trois Lettons. Regardez les faces des deux Russes : ne sont-ce pas des douraki (idiots) et ne voyez-vous pas en eux l'image de la Russie même, analphabète, mal instruite, séduite par des allogènes malins? Pour la pétiorika d'Omsk, la même chose. Parmi sept membres, un Russe, et ce n'est pas le plus intéressant. Le chef est toujours un commissaire, envoyé par Trotski. »

Quant à la politique américaine, l'amiral la prétendit être infecte pour la Russie.

« Les Etats-Unis ont envoyé ici des représentants qui, étant aussi mal intentionnés que le président, et subissant de semblables influences, empirent la situation. On dit parfois que les Américains sont mal informés, mais ils savent autant que les autres puissances. L'attitude de leurs chefs, Graves, Robinson,

(1) Chaque fois que la conduite d'un officier semblait devoir imposer une punition (ivresse publique, désertion, détournement de fonds), l'amiral faisait remarquer « que les bolcheviks en avaient assez tué en Russie, pour qu'on ne continuât pas à le faire en Sibérie! ». Ce ne fut qu'à la fin du régime qu'on commença à sévir.

(2) « Pétiorika » (groupe de cinq), mot appartenant au vocabulaire révolutionnaire : comité secret, un dans chaque ville russe, composé de 5 membres, qui, sous l'ancien régime, dirigeait les conspirations. Depuis, le nombre des membres a varié, le nom (symbolique) est resté.

Morris, et celle de leurs troupes, est telle qu'on les croirait tous envoyés en Sibérie dans le but d'y répandre le bolchevisme. Vous pouvez dire à qui vous voudrez ⁽¹⁾ qu'on les rappelle tous, que le mal qu'ils font est incalculable et que les relations entre la Russie et l'Amérique deviennent de plus en plus mauvaises. Leur politique est largement une politique juive, et ici, en Sibérie, ils sont principalement entourés de Juifs, sujets russes ⁽²⁾. Quant aux autres puissances, nous n'avons à nous

⁽¹⁾ Je me suis bien gardé de le faire.

⁽²⁾ On trouve une liste des interprètes russes, que la mission de l'ingénieur Stevens utilisait, dans un ordre du général Ivanof, commandant la ville de Kharbine, que le *Viestnik Mandchouriy* a publié dans son numéro du 18 septembre 1919 :

Raïgorodsky (Ilia Moïsevitich), Galberg (Mauris Iosiphovitch), Rousanov (Fedor Nikanorovitch), Gikhovitch (Ivan Nikiforovitch), Likorenko (Abram Alekseevitich), Rozen (Israel-Iosel Beniaminovitch), Lanis (Scholim Abramovitch), Gourevitch (Israïl Iosiphovitch), Feingold (Leon Salphitovitch), Chichkovsky (Benian Markovitch), Kaganski (Mikhaïl Samouïlovitch), Gourevitch (Pasa Isaakovitch), Saïgelman (Meier Wolphovitch), Kan (Grigory Petrovitch), Rekovski (Mochko Khaïmovitch), Blives (Mozek Meierovitch), Baraban (Moïsey Fridrikhovitch), Gourevitch (Boris Semconovitch), Petraskas (Bortlem Matis), Radionof (Pawel Ivanovitch), Amron (Roubin Morits), Pergamentchik (Maoum Aaronovitch), Minine (Kasian Ivanovitch), Bercker (Abram Eleïv), Wolffovitch (Moïsey Izraelovitch), Belink (Khaïm Mikhaïlovitch), Ourban (Iosif Bernard), Aulinagenof (Nikolaï Sergeïev), Pazik (Iosiph Foirouch), Iwanen (Frank Andreevitch), Borisof (Semen Iwanovitch), Ell (Izer Abramovitch), Sabchine (Mordokh Aronovitch), Sabchine (Nakhman Aronovitch), Chinkironk (Vasili Iwanovitch), Goudman (Emmanuïl Khars), Tchoumak (Biliam Andreevitch), Liamine (Solomon Borisovitch), Wasilenko (Vladislav Petrovitch), Galatski (Beniamine Iontevlev), Kaplan (Maks Izraïlevitch), Chekhot (Samouïl Khaïmovitch), Monzars (Izi Abramovitch), Goldehtein (Izaak Lazarevitch), Oulanovsky (Girch Davidovitch), Keller (Luns Iosiphovitch), Zarietski (Mordokh Abramovitch), Wekselstein (Abram Petrovitch), Kazan (Carl Frank), Dietlowitski (Mire Samouïlovitch), Iakoubovitch (Maouris Menakhimovitch), Groutchkounis (Iosiph Petrovitch), Tosman (Solomon Iezovitch), Pestounovitch (Abram Petrovitch), Brozd (Naftouline Ieelev), Riabkine (Aleksandr Mikheïevitch), Kenous (Boris Chadgi), Zakrepiski (Mikhaïl Iosiphovitch), Kroupnik (Karl Samouïlovitch), Kichen (Anton Martinovitch), Chperling (Éris Vladimirovitch), Klein (Lounz Samouïlovitch), Koltozov-Mosalski (Aleksandr), Iarmolinski (Efim Lvovitch), Pavliouk (Garry Ivanovitch), Gueraïlouk (Ivan Mikhaïlovitch), Ivanof (Ivan Aleksandrovitch), Leyer (Karl Karlovitch), Glik (Ionguen Leontevitch), Zillberg (Gans Isakovitch), Frank (Levis Lazarevitch), Rolnik (Filip Nionterovitch), Schwartzman (David Gherehevitch), Kroukis (Martin Davidovitch), Kazarine (Markous Izaakovitch), Kagau (Schlema Boris), Routnik (Ivan

plaindre d'aucune d'elles. A plusieurs d'entre elles, nous devons beaucoup. (Ici l'amiral évite intentionnellement de préciser.) Mais au front nous n'avons besoin d'aucunes troupes étrangères (allusion à un secours japonais dans l'Oural, auquel le Japon a été peu favorable). Il ne faut pas que du sang étranger coule pour notre cause. Nous n'attendons de l'étranger que du secours en armes et munitions. »

6. — L'AMIRAL ET LES TCHÈQUES.

L'entourage de l'amiral continuait les traditions et incarnait l'orgueil de l'ancien Empire : Sa fierté souffrait d'être redevable de l'existence à une armée alliée, obéissant à des directives venant du dehors, de devoir en subir la présence et de n'en être pas le maître.

Pourtant, la prudence la plus élémentaire aurait dû dicter une attitude conciliante à l'égard des Tchèques. L'amiral aurait pu, pour une partie, neutraliser l'influence de leurs politiciens qui ne cessaient, par décrets et inanimés, de s'immiscer dans les affaires intérieures russes. Quelques bonnes paroles, une éclatante reconnaissance des services qu'ils avaient rendus à la Russie, lui auraient gagné le cœur des « frères slaves ».

Mais l'amiral ne manquait aucune occasion pour les froisser. Tantôt — les sachant attachés au Transsibérien — il voulait les chasser de Sibérie : « Qu'ils s'en aillent, avec ce qu'ils nous ont pris ! » Tantôt — connaissant les instructions de leur président — il voulut les forcer de retourner au front soviétique.

Il les eut peut-être en désorganisation, parce qu'ils étaient

Mikhalovitch), Rouschwarzer (Piotr Aleksandrovitch), Berenson (Toïwa-Boris Fechelef), Biabchenko (Piotr Lvanovitch), Rietchitz (Nikolaï Aleksandrovitch), Bielka (Piotr Samouilovitch), Smirnof (Mikhael Iakovlevitch), Mouravtchik (Natan Moïseevitch), Troïtski (Liev Ivanovitch), Lapinitski (Noson Nakhimovitch), Troïtski (Leonid Ivanovitch), Braun (Samouil Moïseevitch), Porietski (Nison Iankelevitch), Sibiciakof, Makovski, Solkolov, Morosof, Soumarokof, Dvorkine, Polonetski, Bourzov, Emer, Grousman, Grokhalski.

Les interprètes énumérés sont invités de se présenter dans les trois jours aux bureaux du commandant, pour se faire diriger sur les unités dont ils font partie.

difficiles à commander. Mais ce n'étaient pas des paysans russes, chez qui la débandade, une fois déclanchée, ne peut être combattue qu'avec la peur. Ces soldats tchèques furent des hommes instruits, braves, livrés à des influences contraires et désorientés, mais parfaitement capables de s'arrêter eux-mêmes sur la pente de l'indiscipline et de se reconstituer en phalanges, dès que la nécessité s'en imposait.

De tels malentendus expliquent les curieuses démarches qu'entreprenaient les ministres de l'amiral. Fin juillet 1919, M. Soukine, ministre des Affaires étrangères, alla débiter au général Janin l'énormité suivante : « Les Tchèques n'avaient qu'à aller au front, s'ils ne voulaient pas être désarmés! » Le gouvernement d'Omsk répéta cette sommation, au commencement de septembre, au consul Pavlu. L'amiral continuait à menacer « ses prisonniers de guerre » ; il se mettrait à la tête de ses troupes, et « alors le sang coulerait! »

La mission tchèque, arrivée en Sibérie à la fin de septembre, pour trancher nombre de questions que les légionnaires avaient soumises au gouvernement de Prague, refusa le contact avec l'amiral. MM. Pavlu et Girza publièrent un manifeste violent contre lui, dans le pays qu'il gouvernait, probablement pour expliquer à la troupe pourquoi il lui était défendu de se mêler des questions intérieures russes (1).

On a l'impression que, par-dessus les têtes des Russes et des Tchèques, qui auraient pu faire bon ménage ensemble, l'amiral de son côté, les chefs politiques du leur, n'aient beaucoup fait pour aggraver les conflits existants et pour compromettre définitivement toute collaboration.

(1) L'amiral répondit, les politiciens répliquèrent, cette horrible discussion continua pendant la retraite.

CHAPITRE XII

LA MORT DE KOLTCHAK

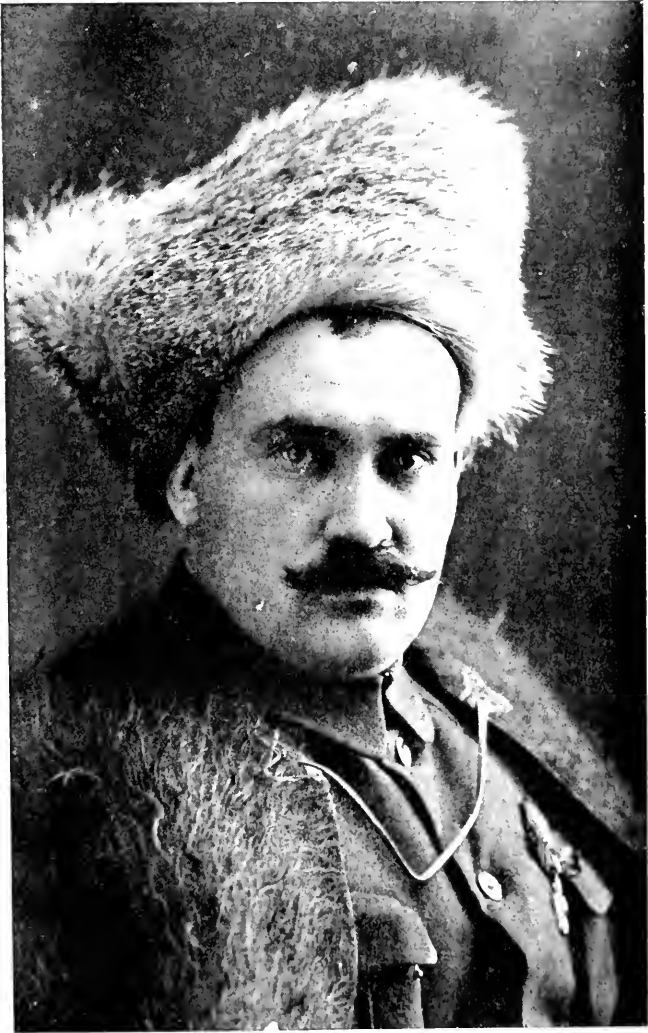
I. — LA RETRAITE D'OMSK.

Au début de novembre 1919, l'approche des armées soviétiques rendit la situation à Omsk précaire. L'armée sibérienne était en fuite. Ses soldats, pour la plus grande partie mobilisés dans les gouvernements de Perm, d'Oufa et d'Akmolinsk, désertèrent en route, pour retourner chez eux. Dans certaines divisions, on ne disposait que de 750 hommes ; telle brigade ne compta que 184 soldats. Le 8 novembre, les missions française et japonaise quittèrent Omsk : les autres missions étaient déjà parties.

La retraite eut lieu dans un désordre d'autant plus complet qu'un retour passager de la fortune avait suscité plus d'espoirs. Les services de l'intendance avaient amassé — et laissé jusqu'au dernier moment — de telles provisions à Omsk et Novonikolaïevsk (comme auparavant à Oufa, Tchéliabinsk, Iékatérinbourg) qu'on se sentait incliné à les soupçonner de connivences avec l'ennemi. Ce fut le moment où un T.S.F. officiel du Q.G. soviétique proclama le général Knox « fournisseur attitré des armées rouges ».

L'administration du chemin de fer, en distribuant pour la retraite les locomotives et le charbon, les avait, pour la plus grande partie, dirigés sur le secteur Omsk-Novonikolaïevsk et avait complètement dégarni le trajet Taïga-Krasnoïarsk (450 kilomètres). Cette coupable négligence allait faire tourner la retraite en désastre.

Quant aux fonctionnaires du Transsibérien, dont la neutra-



L'ATAMAN SÉMÉONOF.

lité avait été tacitement reconnue, depuis deux ans, par les deux adversaires de la guerre civile, le gouvernement d'Omsk s'en était aliéné les dernières sympathies, en ayant omis de les payer depuis trois mois.

Au début de la retraite, il était dû 300 millions de roubles aux seuls fonctionnaires à Omsk, et 600 millions à ceux entre Omsk et Irkoutsk, où les membres du gouvernement étaient allés attendre l'arrivée de l'amiral. Plus un seul rouble dans la caisse à Novonikolaïevsk, à Krasnoïarsk un demi-million — une goutte. Au cours de la retraite, chefs de gare et ingénieurs désertèrent — ainsi à la gare de Bogatol, où ils abandonnèrent 30 locomotives gelées — laissant la voie libre aux cheminots qui, à l'approche des rouges, dressèrent la tête.

Et, entre temps, le douloureux cortège des trains que remplissait toute la population bourgeoise à partir de Tchéliabinsk et Perm jusqu'à Novonikolaïevsk, et malheureusement aussi d'une trop grande partie de l'armée découragée, encombra les deux voies du Transsibérien et empêcha tout mouvement vers l'Ouest. Il avait bien été décidé que l'ordre d'évacuation serait le suivant : d'abord les services des ministères et les missions alliées, ensuite les réfugiés civils et les services d'ambulance, et finalement les troupes. Malheureusement cet ordre de transport fut renversé par la conduite arbitraire d'un grand nombre d'officiers généraux russes. Désespérant de pouvoir reprendre la conduite de leurs troupes, complètement démoralisées, ils ne manifestaient plus qu'un désir : se mettre, au plus tôt, en sécurité derrière le cordon allié. Chacun dans son propre train, chacun transportant sa suite et d'abondants bagages, ils s'emparaient à main armée de locomotives et de charbon, et forçaient les chefs de gare à arrêter — parfois sur des distances considérables — tous les autres transports, pour les laisser passer, tantôt sur l'une tantôt sur l'autre voie ⁽¹⁾. Ils empêchèrent ainsi les arrivées de troupes et de charbon au front, mirent en péril l'évacuation tchèque, et préparèrent ainsi un

(1) Je rencontrai, en novembre-décembre, un certain nombre de ces trains à l'Est du Baïkal, jusqu'à la gare de Tchita.

conflit entre les malheureuses troupes russes et les seules troupes étrangères qui auraient pu en assurer la retraite.

2. — LES TCHÈQUES SUSPENDENT LA RETRAITE RUSSÉ.

Pour bien comprendre le rôle que jouent les Tchèques dans le drame dont on va lire le récit, il faut se représenter l'état d'esprit dans lequel ils se trouvaient. Anciens sujets autrichiens et prisonniers de guerre, ils avaient été reconstitués en 1916 en nouvelles unités pour combattre les Allemands au front russe. Soupçonnés d'abord par l'ancien gouvernement tsariste, ils avaient été ensuite utilisés pour tous les coups de main les plus dangereux. En août 1917, ce furent eux qui sauvèrent, à la bataille de Zdorof, le front russe qui s'écroulait. La seconde révolution, puis la paix de Brest-Litovsk les libérèrent. Ils partirent à travers la Sibérie pour se rendre au front occidental, ensuite arrêtés, fondèrent presque malgré eux un nouvel ordre et préparèrent l'avènement de Koltchak. Ils avaient travaillé et souffert pour leurs frères slaves, sans empressement, mais émus par la beauté du geste qu'ils accomplissaient.

C'étaient généralement des soldats sympathiques, unissant au « charme slave » une solide instruction germanique (1). Leur très belle conduite leur avait attiré l'admiration universelle et les avait fait récompenser de l'indépendance de leur nation. Leur attitude s'en ressentait jusque dans les profondeurs de la Sibérie. Une petite fraction aurait désiré continuer la guerre contre les Soviets, mais la plus grande partie de ces légionnaires était lasse de la longue absence de la patrie reconstituée, et le commandement tchèque n'osa les pousser vers de nouveaux sacrifices. Les instructions du gouvernement tchécoslovaque, qui prenaient un caractère de plus en plus impérieux, limitaient leur tâche à la garde stratégique du Transsibérien entre Omsk et Virkhné-Oudinsk, avec interdic-

(1) Dans certaine unité que je visitai, 40 o/o des combattants avaient passé le baccalauréat.

tion formelle de se laisser impliquer dans les questions intérieures russes.

Cette défense était en contradiction avec la protection qu'ils accordaient au parti gouvernemental russe, et contenait le germe du terrible conflit qui allait éclater. La neutralité des Tchèques ne les en rendait pas plus sympathiques aux yeux des rouges. La garde du Transsibérien les obligeait à de très fréquentes expéditions armées, à une guérilla difficile et sanglante, qu'ils menaient avec leur entrain coutumier ⁽¹⁾. Leur situation en Sibérie était extrêmement équivoque et désagréable. Constamment froissés et insultés par Omsk, ils étaient considérés par le gouvernement de Moscou, et par les conspirateurs rouges en Sibérie, comme responsables de la longue durée du gouvernement de l'amiral. La répression des émeutes de paysans, la destruction des bandes de saboteurs au Transsibérien (*podryvny otriada*), voire la suppression des rébellions dans les garnisons gouvernementales, leur avaient attiré la haine des rouges, sans que le gouvernement, en vigueur leur en témoignât la moindre reconnaissance. Tout comme les Japonais, ils retrouvaient souvent les cadavres de leurs camarades, affreusement mutilés, et portant sur la figure les traces d'horribles souffrances. Après s'être prononcés en toutes circonstances contre l'ancien régime et contre le dictatorial, ils finirent par être dénoncés, dans les manifestes bolchevistes, comme des contre-révolutionnaires, coupables de tous les crimes. Ils ne pouvaient donc pas être alléchés par la perspective d'entrer en contact avec les rouges, par petits paquets et au hasard. C'est cependant ce qui allait arriver.

Par décret du 28 septembre 1919, le gouvernement tchèque, d'accord avec le Conseil suprême, avait donné ordre à ses troupes sibériennes de se diriger sur Vladivostok, pour être rapatriées. Cette décision, prise indépendamment de la situa-

(1) Au cours de l'occupation du Transsibérien, 360 colonnes tchèques composées de volontaires ont marché contre les rebelles. Quand on en parlait à l'amiral ou à son entourage, il répondait : « Ils ne le font pas pour la Russie ; s'ils marchent, c'est pour protéger leurs propres trains ! »

tion au front, n'avait été exécutée que lentement, grâce aux circonstances malheureuses que traversait l'armée sibérienne. La façon arbitraire dont se comportaient un trop grand nombre de généraux russes exaspéra les Tchèques, menacés d'être impliqués dans des combats d'arrière-garde avec les soviétiques (1). Parmi les six ou sept trains militaires qui partaient par jour de certaines gares, devant les trains d'ambulance et de réfugiés, aucun échelon tchèque ne figura. Le commandant tchèque, le général Sirovy, ordonna donc, à la mi-décembre, que le transport sur le Transsibérien serait exclusivement dirigé par les commandants tchèques dans les diverses gares, sur les indications du Q.G. à Irkoutsk (2). Aucun train, voyageant dans la direction Est, ne serait admis sur la voie Nord, qu'on laisserait libre pour les provisions de charbon en partance pour la région sans charbon, et pour les échelons militaires se rendant au front. Aucun train russe, en outre, ne serait évacué avant que tous les échelons tchèques eussent été mis en sûreté.

Un conflit violent s'éleva entre les troupes tchèques et l'amiral Koltchak. Celui-ci voyageait en sept trains (3) « numérotés », c'est-à-dire non classés dans l'ordre de retraite. Il avait tenu à se laisser accompagner d'un train avec le lingot d'or du gouvernement d'Omsk (600 millions de roubles d'or), qui raffermirait son pouvoir chancelant. A la gare Marynsk, le chef suprême se heurta pour la première fois aux troupes

(1) On se souvient que les troupes polonaises, moins heureusement commandées, sont tombées dans les mains des soviétiques.

(2) Décision plus tard ratifiée par les hauts commissaires alliés à Irkoutsk.

(3) C'est-à-dire cinq de plus que l'empereur Nicolas II, et six de plus que le grand-duc Nicolas Nicolaiévitch. D'un autre côté, les Russes reprochent aux Tchèques que le nombre de leurs trains, par lesquels les échelons russes devaient se laisser devancer, était excessif. Ces trains hébergeaient de 100 à 150 hommes chacun, assez confortablement installés, et voyageant avec de nombreux bagages. Il ne faut pas oublier que les Tchèques y avaient habité pendant plus de deux ans, et que le caractère désordonné de la retraite, l'isolement des échelons sur d'immenses distances, n'en permettaient plus la réorganisation. Cette réorganisation a été faite, par la suite, avant l'entrée dans la zone japonaise.

tehèques. Il le prit d'abord de haut, refusant aux Tehèques le droit de s'immiscer dans des questions d'administration russe et de s'opposer à la volonté du chef suprême. Mais il fallait bientôt se rendre à l'évidence. La position réciproque des Russes et des Tehèques ressemblait à celle de deux naufragés, cramponnés à une planche qui n'en peut porter qu'un seul. Il ne s'agissait plus de menacer ou d'intimider. Le plus fort allait survivre, et l'autre irait à la mer, s'il se démenait trop.

L'amiral rencontrait partout une volonté inflexible. On ne lui permettait pas de passer sur la voie Nord, s'il rencontrait des obstacles sur la voie Sud. Aucun tour de faveur dans la série des départs. Aucune préséance pour l'approvisionnement en charbon. Quand il voulut employer la force, on lui opposa un train blindé, dont le nom, *Praha*, prend figure de symbole chez ces hommes qui ne veulent pas se laisser prendre la dernière chance de revoir leur patrie. Les sept trains de Koltchak rampent donc doucement (le 14 décembre, 90 verstes) vers l'Est, tandis que, seule, une arrivée précipitée à Irkoutsk aurait — peut-être — pu sauver le régime et le chef.

3. — CONFLITS IRRÉMÉDIABLES.

A Krasnoiarsk, le train de l'amiral s'arrête. Parmi les six trains qui ont réussi à passer pendant une semaine entière, trois appartiennent au chef suprême, les trois autres aux Tehèques. Des trains de charbon sont en route pour la région sans charbon (de Taïga à Krasnoiarsk). Mais les Tehèques ne sont pas pressés d'expédier les quatre autres trains de l'amiral, et le temps presse. Koltchak, chevaleresque et obstiné, refuse d'abandonner sa suite qui s'est cramponnée à lui. Il télégraphie aux hauts commissaires, aux gouvernements alliés, et — ce qui est pire — aux atamans de l'Est, exigeant l'immédiate expédition non seulement des quatre trains, mais d'un nombre illimité de trains de quartiers généraux, trains de matériel, trains d'ambulance, que les Tehèques devront laisser passer.

Le 18 décembre, l'amiral agréa des mesures que le général

Mikhailof avait proposées : les fonctionnaires des mines de Tcheremkhovo seraient payés, son personnel serait nourri et habillé par les soins de l'Etat et un bataillon de sapeurs y monterait la garde. C'était trop tard : tout fermentait sur le Transsibérien. Dans les mines de Tcheremkhovo, ce furent encore les Tchèques qui organisèrent le travail et le transport pendant cette période critique.

Peut-être, une prudente action diplomatique aurait pu sauver la situation et rappeler aux Tchèques qu'ils avaient fondé l'ordre en Sibérie, dont le régime mourant s'était nourri. Mais les esprits étaient exaspérés. Le commandement russe n'avait perdu, dans ces circonstances tragiques, rien de son orgueil, et se cabra contre la résistance tchèque. Le général Kappel, commandant en chef les restes de l'armée sibérienne, envoya au général Sirovy une dépêche imprudente, dont je relève la phrase pathétique que voici :

« Bien que l'armée russe traverse en ce moment la dure épreuve des échecs militaires, ses rangs comptent encore beaucoup d'honnêtes gens, de loyaux officiers et soldats qui se sont trouvés souvent face à face avec la mort et la torture des bolcheviks. Ces gens ont droit à la déférence et il n'est pas permis d'insulter une telle armée et ses représentants. »

Le général Kappel, jeune officier d'une bravoure réputée, et caractère bouillonnant, fit le geste compréhensible, mais parfaitement inutile, de provoquer le général Sirovy en duel.

Le 24 décembre, le chef suprême envoya aux atamans de Sibérie une dépêche terrible qui compromit tout. Il leur ordonna de s'opposer au transport des échelons tchèques, « dût-on même faire sauter les ponts et tunnels du Transsibérien ».

L'ordre ne manqua pas de beauté oratoire et fut compréhensible chez un homme aussi violent et aussi imbu de son importance que l'amiral, mais il gâta tout définitivement et ne laissa aux représentants alliés aucun moyen effectif pour intervenir. Jusque-là le conflit entre Russes et Tchèques avait conservé un caractère purement local, qu'une intervention du

haut commandement et des hauts commissaires aurait pu redresser, puisque la responsabilité des autorités n'avait pas encore été engagée. La dépêche du 24 décembre, inspirée par un de ces mouvements de colère aveugle qui avaient rendu l'amiral incapable de gouverner, fut une déclaration de guerre dressant l'armée tchèque tout entière contre le chef suprême. Semeonof transmit l'ordre à ses unités, qui l'acclamèrent avec enthousiasme, sans se demander s'il était exécutable.

4. — LA SITUATION SUR LE TRANSIBÉRIEN.

Au moment dont je parle, Omsk, puis Novonikolaïevsk, étaient pris. Une proposition du général Knox, publiquement faite et tendant à armer les prisonniers allemands pour les opposer aux soviétiques — mesure précaire et dangereuse — n'avait pas eu de suites. D'ailleurs, la crise actuelle, comme toutes celles dont les causes sont surtout d'ordre moral, ne pouvait plus être résolue par des remèdes matériels. On voyait les événements de plus en plus dominés par d'irrésistibles reïous qui semblaient sortir des profondeurs de l'histoire.

L'amiral, après avoir juré de ne jamais abandonner sa capitale, y avait organisé un détachement, composé d'officiers ancien régime et de volontaires, au nombre de 5 à 6.000 hommes, qui se sacrifieraient pour sauver la retraite. Ils s'étaient rendus aux rouges, sans lâcher un seul coup de fusil. Quelques-uns prirent service sous le général soviétique Evert, les autres furent envoyés vers l'Est, « avec défense de prendre service contre lui et ordre de se présenter chez lui, dès son arrivée à Irkoutsk ». Chacun d'eux avait reçu, sous forme de laissez-passer, un billet de 1.000 roubles du gouvernement d'Omsk, portant l'inscription :

« Bon pour servir de passeport à, allant rejoindre l'aventurier Koltchak. »

La docilité avec laquelle ils se plièrent au désir du Q.G. rouge ne contribua pas peu à impressionner les populations des villes sibériennes qu'ils traversèrent.

Le long du Traussibérien, les trains de réfugiés se touchaient, sur des centaines de kilomètres. Dans les petites gares, que ravitaillent en temps ordinaire les villages avoisinants, les paysans ne venaient plus apporter leur lait et leur pain, parce que les bandes rouges le leur défendaient, ou parce que les billets d'Omsk, dont les « bourgeois » étaient munis, n'avaient plus cours. Dans les wagons immobilisés, vieillards et nourrissons mouraient par centaines.

Le 18 décembre, 180 trains étaient déjà tombés dans les mains des rouges. Les télégrammes officiels en rendirent les Tchèques responsables. Cela fut-il bien juste ? Comment expliquer que les trains russes (avec femmes, enfants, blessés) que les rouges avaient pris avaient été devancés par les troupes russes qui étaient censées les défendre ? Vers le 20 décembre, le front russe, pour la dernière fois constitué sur la rivière Ob, n'existait plus. L'arrière-garde russe s'était évanouie. La division polonaise, sous le colonel Czuma, se trouva aux prises avec l'ennemi. Il rapporta, à cette date :

« Il n'y a plus d'arrière-garde russe, aucun commandement ou officier russe à qui parler. Il n'y a plus que des états-majors russes fuyant en désordre vers l'arrière, des bandes qui pillent et qui veulent s'emparer de force de nos trains : d'où des batailles. Hier, à Marynsk, nous avons livré combat aux Russes qui avaient expulsé nos soldats de leurs trains. »

Quelques jours plus tard, les légionnaires polonais, tentés par d'habiles offres bolchevistes, se rendirent ignominieusement. Le commandant Czuma tomba dans les mains des rouges, son adjoint Rumcza et quelques officiers échappèrent.

Le 25 décembre, le général Sirovy avertit ses troupes de l'attitude que l'amiral et ensuite l'ataman Semeonof avaient prise à leur égard, et rendit ainsi le conflit irrémédiable, au moment même où Koltchak aurait eu un besoin immédiat de leur bonne volonté et de leur protection. En effet, l'arrêt des trains, l'impossibilité du transport des troupes fidèles, l'importance que prenaient les organisations des cheminots à l'approche des bolcheviks, facilitèrent des révolutions, qui ecla-

tèrent presque simultanément dans les grands centres sibériens. Entre le 20 et le 25 décembre, des républiques furent fondées à Krasnoïarsk, à Nijnioudinsk, à Tcheremkhovo, et dans d'autres localités, par lesquelles l'amiral aurait dû passer pour atteindre Irkoutsk, où ses ministres et les missions alliées l'attendaient. Mais, à Irkoutsk aussi, la révolution éclata, le 25 décembre 1919.

5. — L'AMIRAL, ARABONNÉ DES SIENS.

Entre le 25 et le 31 décembre, le chef suprême était en route et hors de contact avec son gouvernement. A cette dernière date, il arriva avec quatre de ses trains, un train blindé et un train d'or, à Nijni-Oudinsk, où venait de se constituer un comité socialiste-révolutionnaire, ne s'appuyant que sur les ouvriers, et devant donc fatalement glisser dans le bolchevisme. En attendant l'arrivée des soviétiques — le parti socialiste-révolutionnaire n'ayant jamais pu organiser une armée disciplinée, n'a jamais pu conserver le pouvoir — les insurgés tenaient à démolir la dernière digue qui s'y opposait.

Les comités révolutionnaires locaux prirent une attitude correcte à l'égard des Tchèques qui furent les plus forts et se conformèrent entièrement à leurs prescriptions relatives au chemin de fer. A Nijni-Oudinsk, le comité exigea le désarmement des échelons de l'amiral, de son train blindé, la livraison de l'or, et la démission, par écrit, du chef suprême, sur le sort duquel le comité (Centre politique) d'Irkoutsk se prononcerait.

L'attitude d'une grande partie de l'entourage de l'amiral rendit son isolement plus douloureux. De nombreux soldats de sa garde personnelle essayèrent de gagner, avec leurs armes, le camp révolutionnaire. Plusieurs militaires et civils qui avaient espéré se sauver sous les ailes du chef, se rendirent clandestinement chez le commandant de la garnison de Nijni-Oudinsk, pour lui déclarer « qu'ils n'avaient rien de commun avec l'amiral »! Un autre groupe d'officiers se prépara à tra-

verser la frontière chinoise, avec l'or du gouvernement ⁽¹⁾. Ce furent les Tchèques qui empêchèrent ces trahisons.

Tout le chemin de fer fut en émoi. Des proclamations, rédigées par les comités révolutionnaires à Nijni-Oudinsk, Touloun, Zima, Tcheremkhovo, gares par où Koltchak devait passer pour arriver à Irkoutsk, défendirent aux fonctionnaires et cheminots du Transsibérien de prêter leur concours au transport de Koltchak. Elles semblaient, à leur tour, citer une dépêche de l'amiral, en ordonnant « de ne pas reculer devant la destruction des ponts, pour empêcher que le chef suprême se sauvât ».

L'amiral, accompagné de quelques familiers, se trouva ainsi isolé entre sa suite, qui agissait avec une incroyable veulerie, et une population prête à le lyncher. Il ne pouvait plus espérer qu'en ces mêmes Tchèques, dont il venait de faire d'irréconciliables ennemis et qui se conduisirent avec une froideur hostile.

Sa conduite pendant ces jours tragiques fut digne de sa vie. Déjà à Krasnoiarsk, il avait refusé de repartir avant que sa suite l'eût rejoint. Quand les Tchèques de Nijni-oudinsk se déclarèrent disposés à le transporter dans son wagon, il eut un beau geste. Il fit télégraphier aux autorités alliées qu'il ne pouvait accepter :

« ...L'amiral a ordonné de vous transmettre que, pour des raisons morales, il ne peut jeter en proie à la foule ses subordonnés et qu'il est décidé à partager leur sort, aussi affreux qu'il soit. »

6. — PERPLEXITÉ DES REPRÉSENTANTS ALLIÉS.

Au début de 1920, la Sibérie présenta donc exactement le même aspect de profond désordre qui avait caractérisé toutes les provinces russes, depuis trois ans, aux périodes sans dic-

(1) Ils semblent avoir gagné Shanghaï avec 20 caisses d'or qu'ils ont vendu aux banques qui n'ont fait aucune objection. Evidemment, les affaires sont les affaires, et l'or n'a pas d'odeur. Ces messieurs se sont rendus en Égypte, où on perd leurs traces.

tateur. Les émentes locales, que l'absence prolongée du chef suprême et de son armée semblait avoir spontanément fait éclore dans toutes les villes du Transsibérien, semblaient régies par une harmonie préétablie. Ce furent des socialistes-révolutionnaires, parmi lesquels des membres de la Constituante, qui profitaient de la faiblesse du gouvernement pour l'achever. Espéraient-ils vraiment édifier, en ces circonstances difficiles, une œuvre durable, relever les esprits, organiser une ligne de résistance, arrêter les rouges? Il est permis d'en douter. Le quasi régime qui momentanément se cristallisait autour du « Centre politique » d'Irkoutsk, fut la création transitoire d'un mauvais instinct politique. Il fut une végétation hybride, comblant le vide entre le gouvernement en déclin et celui qui approchait.

Ceci n'empêche pas que les Alliés furent obligés de traiter avec lui, puisqu'il rallia toutes les forces d'opposition contre le gouvernement, et surtout la masse compacte des employés et cheminots du Transsibérien. Du gouvernement nominal, il n'existait plus à Irkoutsk qu'une ombre. Les ministres avaient tous réussi à se mettre à l'abri avant l'orage et n'étaient plus représentés que par le délégué Lorionof et le général Sytchof. Le chef suprême, absent et déjà presque abandonné, se trouvait en sérieux péril de mort. La garnison d'Irkoutsk s'était quasi entière rangée du côté des insurgés ⁽¹⁾. Le pont sur l'Angara — unique communication entre la gare et la ville — était détruit. La rive gauche (la ville) se trouva pour la plus grande partie dans les mains des rebelles, et le général Sytchof, commandant la garnison symbolique, ne disposa que de 5 à 600 élèves-officiers, pour toutes troupes sûres. Il était à prévoir que les combats les plus durs seraient livrés autour de la gare, où se trouvaient stationnées toutes les missions, et dont la destruction en cas de bombardement différerait indéfiniment l'évacuation des Tchèques. Il fut donc d'abord décidé que la gare d'Irkoutsk et le Transsibérien seraient neutralisés.

(1) Des soldats, avec lesquels je causai au début de décembre, me dirent qu'ils déserteraient, si les soviétiques s'approchaient.

Il ne put être question de fournir un appui armé au gouvernement de l'amiral, qui sembla déjà irrémédiablement perdu. Le haut commissaire japonais, M. Kato, promit la garde de la gare d'Irkoutsk par le bataillon japonais sous un colonel, qui s'approchait en deux trains, dans le but avoué de ramener d'Irkoutsk la colonie et la mission japonaises.

Pour les Tchèques — les seules troupes dont disposaient les Alliés pour faire exécuter leurs décisions — la question du rétablissement d'un régime mourant ne se posa même pas. Les ordres les plus stricts du président Masaryk (« Vous avez perdu assez de sang », etc.) et des comités politiques leur défendaient de s'immiscer dans les conflits intérieurs russes. Leurs sympathies politiques étaient d'ailleurs du côté des insurgés, surtout après la déclaration de guerre de l'amiral. Ils n'avaient qu'un seul désir : sortir indemnes de la fournaise, et l'état de la discipline dans leurs rang était tel qu'il fallut tenir compte de leurs dispositions, avant de leur imposer un plan de conduite.

Semeonof — nommé commandant en chef des armées sibériennes — avait envoyé le général Skipietrof, dont les forces comprenaient nominalemeut 2 régiments de cavalerie, 2 bataillons d'infanterie et 3 trains blindés, avec 2 wagons de dynamite, pour faire sauter les tunnels du Baïkal, d'après l'ordre de l'amiral (1). Les représentants du gouvernement de l'amiral, après avoir consenti à la neutralisation de la voie ferrée, omirent de communiquer cette décision au général Skipietrof qui continua à approcher. On pouvait craindre qu'il ne profitât des hasards d'une bataille à la gare d'Irkoutsk, pour jouer un mauvais tour aux Tchèques, puis qu'il ne fit sauter les tunnels du Baïkal en se retirant. Skipietrof débarqua 600 hommes à la gare, dont la moitié avait déserté après trois quarts d'heure. Nonobstant la présence des Tchèques — on prétend, à cause de leur présence — les insurgés occupèrent la gare. Il y eut des échauffourées, et des blessés parmi les neutres.

(1) La découverte de cette quantité de dynamite et l'aveu de sa destination causèrent chez les Tchèques une colère compréhensible, et gâtèrent tout.

Les hauts commissaires se trouvaient donc en contact à la fois avec les délégués du gouvernement de l'amiral et ceux des insurgés. Un armistice fut conclu entre les belligérants. Des deux côtés, les assurances les plus formelles furent données que des représailles ne seraient pas exercées. Les insurgés avaient notamment promis au général Janin de lui remettre l'amiral sain et sauf, s'ils le prenaient.

Quant à l'amiral Kolchak, les décisions suivantes furent prises : Si une lutte armée éclatait entre lui et les insurgés, les Tchèques resteraient les bras croisés. Les Alliés ne pourraient faire intervenir les Tchèques qu'au cas où l'emploi des armes serait exclu, puisque les ordres du président Masaryk — et que les soldats connaissaient parfaitement — étaient fort stricts sur ce point. Si l'amiral démissionnait et se refusait à une résistance contre ses sujets rebelles, la voie serait ouverte à des négociations et il deviendrait le protégé des Tchèques. Il serait transporté, ainsi que l'or du gouvernement, dans des wagons que couvriraient les drapeaux alliés : français, anglais, japonais, américain et tchèque.

En offrant au chef suprême la protection alliée, les hauts commissaires et le général Janin ne pouvaient en somme qu'exprimer un désir. L'exécution en était confiée aux troupes tchèques, qui se sentaient libérées de toutes obligations envers la Russie et presque de toute obéissance envers le commandement, qu'ils savaient lié par des instructions de leur président. Seules les bonnes relations que les missions alliées à Irkoutsk entretenaient avec les insurgés permettaient d'espérer que — aucune nouvelle difficulté ne surgissant — tout le monde se tirerait de l'affaire, sans y laisser de plumes.

Ce furent les Semeonofsky qui se chargèrent de créer le nouveau conflit qui devait coûter la vie à l'amiral.

7. — CHEF SUPRÊME JUSQU'AU BOUT.

L'amiral reçut à Krasnoïarsk, le 1^{er} janvier 1919, la dépêche des hauts commissaires qui lui offrirent la sécurité en échange d'une demande de protection, équivalant à un engagement de

neutralité. Le chef suprême ne put pas se résoudre à rentrer dans la vie privée et attendit quelques jours à Krasnoïarsk, méditant sur les dépêches de ses fidèles qui l'encouragèrent tantôt à quitter la Sibérie, tantôt à résister.

Cependant, tout s'écroula autour de lui. Une proclamation du 2 janvier ⁽¹⁾, signée par M. Sazonof, président des coopératives sibériennes, lui ôta l'appui de cette puissante organisation qui, aux beaux jours du régime d'Omsk, avait apporté au dictateur le concours spontané de la démocratie sibérienne. Ce concours avait été un hommage à la force. Né de la force, le chef suprême aurait pu révoquer en doute le célèbre principe de saint Léon le Grand : *Qui praefuturus est omnibus, ab omnibus eligatur!* Maintenant que ses baïonnettes lui faisaient défaut, le silence et la haine du peuple, témoignage de sa faiblesse, rendirent ses prétentions particulièrement futiles.

Et cependant, l'homme ne cessa de donner, jusqu'à sa mort, l'émouvant spectacle de ces héros antiques, que le destin poursuivait. Comme eux, il donna prise au sort impitoyable, par l'aveuglement de ses vertus et de ses défauts. Inégal à sa tâche historique, succombant à ses fautes et à celles de ses amis, il refusa d'abdiquer et conserva jusqu'au bout le sentiment de sa dignité.

Le 6 janvier, l'amiral, cédant à l'évidence, annonça l'abdication de son pouvoir entre les mains du lieutenant-général Dénikine, qu'il désigna comme son successeur. L'acte d'abdication ne serait toutefois signé qu'à son arrivée à Verkhnéoudinsk, qui est la première ville que les troupes japonaises occupent ⁽²⁾. Jusque-là l'amiral Koltchak désira voyager en

(1) « Je croyais sincèrement trouver en la personne de l'amiral Koltchak un Washington russe », mais je me suis cruellement trompé. Jusqu'à présent, je vous ai soutenu, acceptant plus d'une fois de sévères reproches du gouvernement démocratique dont je suis le représentant. Maintenant, à vous qui avez augmenté le désordre et ruiné la patrie, je dois vous dire ouvertement : « Cessez l'inutile effusion de sang, quittez le pouvoir et remettez la restauration de la Russie au nom du peuple. »

Cette tirade, que veut-elle exprimer, sinon la constatation de la faiblesse du gouvernement qu'on venait de poignarder dans le dos!

(2) Les révolutionnaires considérèrent l'insertion de cette clause

plein exercice de ses fonctions : il exigea la mise en route de « ses trains » avec « son personnel ». Il resterait donc la possibilité d'un conflit avec chaque « République » que le chef suprême traverserait, avant d'arriver à Irkoutsk.

Le même jour, toutefois, l'amiral décida de libérer les officiers de sa suite de leurs devoirs — une grande partie s'en était déjà libérée spontanément — « leur laissant la liberté d'agir suivant leurs consciences ». Il se fit quasi immédiatement un vide autour de lui, ce qui lui permit d'entasser sa suite dans un seul wagon, qui fut accroché à un échelon tchèque. On croirait revivre les jours qui suivirent l'abdication de S.M. Nicolas II.

8. — LES OTAGES D'IRKOUTSK.

Je ne crois pas qu'il y ait une ombre de doute que l'amiral aurait, même dans les circonstances que je viens de décrire, passé, sain et sauf, par Irkoutsk, si un nouvel événement imprévu n'avait exaspéré les insurgés et empêché les Tchèques récalcitrants et hostiles de faire le moindre sacrifice au profit de l'amiral.

Pendant les premiers jours de l'insurrection d'Irkoutsk, les gouvernementaux avaient réussi — par un de ces hasards de la bataille de rues — à arrêter 31 personnes notables, parmi lesquelles une femme et quelques membres de la Constituante.

Les conditions de l'armistice que les hauts commissaires avaient su arranger, dans les meilleures intentions pour les deux adversaires et les allogènes, avaient obligé le général Sytchov de les traiter avec douceur ⁽¹⁾, mais avaient, d'autre

comme une indication que l'amiral désirait retirer sa parole, une fois en sûreté. En décembre, il s'était déjà passé quelque chose de pareil à Taïga. Après avoir promis d'abdiquer et de partir, il s'était repris dès qu'il fut sorti du milieu des troupes du général Pepelaïev.

(1) ...« En ce qui concerne la question des délégués relative au sort des personnalités arrêtées dans Irkoutsk en raison de l'insurrection, le gouvernement déclare que dès les premiers jours de la lutte, il a pris toutes mesures pour que la personne et la vie de tous les gens arrêtés fussent respectées... »

(Signé) *Larionof*, délégué du Conseil des ministres,
Général *Vaghine*, pour le général Sytchov.

part, empêché le « Comité central » de faire les efforts nécessaires pour les libérer.

La possession de ces otages devait être particulièrement précieuse pour le parti gouvernemental. En supposant le pire : que le Comité central eût l'intention d'attenter à la vie de l'amiral, nonobstant son engagement envers le général Janin, les prisonniers, amis politiques et parents des membres du Comité central, auraient pu servir à sauver la vie du chef suprême, du général Pepelaïef, et de leur suite. On savait combien peu les Tchèques ressentaient de l'enthousiasme pour l'amiral. Les hauts commissaires l'ont d'ailleurs fait remarquer aux gouvernementaux : « La vie sauve des otages serait le garant du passage de l'amiral. »

Malgré les engagements les plus solennels, le général Sytchof, en quittant Irkoutsk, dans la nuit du 4 au 5 janvier, emmena les otages, liés les uns aux autres (1). Leur disparition fit une immense impression sur la ville, et cela d'autant plus que les Semeonofsy, auxquels le général Sytchof avait confié les prisonniers, n'avaient cessé de battre, de pendre et fusiller les employés et ouvriers des gares du district du Baïkal, sans forme de procès (2). Non seulement les tentatives des représentants alliés pour amener la paix entre les deux partis politiques étaient-elles restées infructueuses, mais encore n'avait-il été possible d'exécuter ce forfait que grâce à la confiance — en somme déplacée — que les hauts commissaires avaient cru devoir témoigner aux représentants du gouvernement de l'amiral Koltchak. Une lettre du Comité central aux hauts commissaires insista donc :

« Pour que les hauts commissaires des puissances alliées, qui ont pris l'initiative des pourparlers de paix entre le C.P.

(1) Rapport du commandant de la gare d'Irkoutsk, Podlaïev, à la date du 7 janvier 1920.

(2) A la gare de Mikhaïlevo, 2 fonctionnaires pendus, une quarantaine d'ouvriers tués. A Sloudianka, 12 employés et ouvriers fusillés ; les Tchèques constatèrent sur 6 cadavres les traces d'horribles atrocités, etc., etc. Dès le début de 1920, certaines équipes de conducteurs à la gare d'Irkoutsk refusèrent d'accompagner les trains voyageant vers l'Est.

et le gouvernement de l'amiral Koltchak, fassent tout le nécessaire pour s'informer du sort des prisonniers et assurer la sécurité de leur vie. »

Dans une autre lettre au général Janin, le Comité exigea le retour des prisonniers, et se réserva, dans le cas contraire, l'entière liberté à l'égard de l'amiral (1). Ce fut la menace de représailles contre la personne du chef suprême, qu'on jugea responsable des abus inhérents au régime.

Deux jours après, les missions alliées à Irkoutsk furent informées que les 31 otages avaient été noyés au lac Baïkal, le 8 janvier, dans des circonstances abominables (2). Les auteurs de l'assassinat se firent, quelques jours après, sans résistance, arrêter par les Tchèques, et on put reconstituer le crime.

(1) « Les pourparlers au sujet de l'armistice, entre les belligérants, commencés sur l'instigation du Conseil des hauts commissaires, se sont terminés par la fuite du général Sytchov avec un détachement armé, emmenant avec lui 31 prisonniers importants parmi lesquels des membres de la Constituante et des hommes politiques en vue.

« Ainsi s'explique que l'armistice était indispensable pour organiser cette fuite. De ce fait, le Conseil des hauts commissaires se trouve être de connivence dans cette fuite. La vie des prisonniers est de nouveau en danger, la responsabilité en retombe sur tout le corps diplomatique.

« De nouveau les commissaires étrangers ont fait, en Sibérie, le jeu de la réaction en sauvant un petit groupe de leurs représentants.

« Le mécontentement populaire contre le rôle joué par le Conseil des hauts commissaires dans la conduite des pourparlers de paix, charge de toute la faute de la fuite des principaux criminels le Conseil des hauts commissaires.

« Nous soussignés, protestons contre l'appui donné à la fuite des suppôts de Koltchak et exigeons de la part du Conseil des hauts commissaires des mesures pour le retour des prisonniers.

« Dans le cas contraire, nous nous réservons l'entière liberté d'action, n'ayant aucune garantie que les ministres de l'amiral Koltchak et lui-même ne bénéficient de quelque aide amicale de la part du Conseil des hauts commissaires.

« (Signé) Membre du Comité sibérien de la Constituante :

V. VLADIKINE ;

Membre de la Douma régionale sibérienne :

(Illisible). »

(2) Dans un article de la *Berne de Paris* de février (?) 1921, un officier russe, qui a appartenu à l'entourage de l'amiral, explique le meurtre des otages par le représentant du gouvernement et les Semeonofsky comme une représaille contre l'exécution de l'amiral. Le contraire est malheureusement vrai : l'amiral est mort un mois après les prisonniers du commandant d'Irkoutsk.

Le général Sytchof, averti du désir des Alliés que les otages leur fussent remis, n'a pas bougé et a laissé les officiers de Semeonof libres de faire ce qu'ils voulaient. Sur ordre des généraux Artemief et Skiptetrof, le capitaine Godlevski, commandant de la gare Baïkal, conduisit les prisonniers à bord du bateau l'*Angara*, où ils furent reçus par les colonels Sipailov et Rakhmaninof et le capitaine Grant ⁽¹⁾, qui les jetèrent à l'eau et partagèrent leurs vêtements avec les soldats ⁽²⁾.

(1) Le lecteur se souviendra d'avoir rencontré ce nom dans un chapitre précédent.

(2) Voici un récit du meurtre digne de foi :

« Sur les indications du capitaine Tcherepanof, les autorités militaires avaient arrêté 31 personnes (dont une femme et un vieillard), notabilités politiques du parti S. R., parmi eux des membres de la Constituante. Au moment de l'abandon d'Irkoutsk pour aller rejoindre le détachement semeonoviste, stationné sur la Baïkal, sous les ordres de Skiptetrof, ils furent emmenés par les soins du général Sytchof, ex-commandant militaire à Irkoutsk.

« Le 5 janvier après-midi, ils étaient amenés de Listvenitchnoc par le bateau *Krougobaikalets* sur le bateau *Angara*, qui se trouvait à la station Baïkal. Ils étaient conduits par un détachement et furent reçus par un capitaine Godlevski, commandant la garnison de la gare Baïkal, qui les prit en compte au débarcadère pour le général Skiptetrof. Le capitaine Tcherepanof avait reçu d'Irkoutsk, à la station de Patrone, un message téléphonique demandant que les otages fussent remis aux troupes alliées. Il en fit part au général Sytchof et au général Artemief, ancien gouverneur militaire de la Sibérie Orientale, qui se trouvait là. Sytchof aurait répondu d'abord de faire ce qu'on voudrait. Artemief invita Tcherepanof à s'en aller.

Ce dernier essaya d'entrer en relations, dit-il, avec le détachement japonais qui se trouvait à Listvenitchnoc, mais ne put se faire comprendre, à ce qu'il raconte. Il exposa à Godlevski les messages téléphoniques venus d'Irkoutsk au sujet de la remise de ces otages aux Alliés. Celui-ci répondit qu'il savait ce qu'il avait à faire.

Même communication fut faite au chef d'état-major de Skiptetrof, colonel Vedeniapine, qui arriva là dans la soirée. Celui-ci répondit qu'ils seraient emmenés à Tchita et termina l'entretien en refusant de l'admettre près de Skiptetrof. Skiptetrof, de son côté, a déclaré avoir reçu à Baïkal une lettre en français des hauts commissaires disant que la vie sauve des otages était la garantie du passage de l'amiral. Il fixe cela au 7 ou 8, date incertaine.

« Les otages furent donc conduits à bord du bateau l'*Angara*, le 5 dans la soirée et installés plus ou moins dans les cabines de 3^e classe, donnant dans le compartiment des machines. Leur nourriture, sur le refus de Godlevski de s'en occuper, fut assurée par Tcherepanof. Le bateau l'*Angara* quitta Baïkal dans la soirée, à plus de 18 heures, et se dirigea sur Listvenitchnoc.

« Le capitaine Godlevski plaça un homme de son détachement en sentinelle près de la porte de la cabine où se trouvaient les otages. Il

9. — REFUS DES TCHÈQUES.

Pendant ces événements, l'amiral s'approcha d'Irkoutsk. Il est hors de doute que les Tchèques auraient pu le sauver,

s'y trouvait déjà le colonel Sipailof, le capitaine Grant, et quelques hommes du détachement Skipietrof. D'après certaines indications, il y aurait eu auparavant une sorte de conciliabule où auraient pris part les deux officiers précités, un colonel Rakhmaninof, sous-chef d'état-major de Skipietrof, etc... On fit sortir successivement de la cabine les otages, on les fit déshabiller, remettre l'argent et les objets de valeur et signer un engagement de quitter le territoire russe dans les trois jours. Quelques-uns dirent : « Vous nous trompez, nous le savons bien ! » On leur dit, en les faisant déshabiller, qu'on leur donnerait des vêtements de prisonniers.

« Ils restaient en chemise et caleçon. Quelques-uns reçurent des coups de poing de Sipailof et des cosaques qui étaient avec lui. Ils furent ensuite conduits sur le pont successivement par Sipailof, Godlevski, Grant ou un soldat. L'homme amené était conduit jusqu'à la rampe du bateau. Sipailof ou un autre lui prescrivait de s'en approcher et de courber la tête. Un cosaque lui donnait deux ou trois coups sur le crâne d'un gros bâton, et on le jetait à l'eau. Aucun ne cria. Aucun de ceux qui attendaient leur tour ne résista, sauf un. Quelques-uns seulement demandèrent : « Pourquoi ? »

« Lorsqu'on s'approcha de Listvenitchmoe, et pendant l'arrêt qui dura une dizaine de minutes, on fit interrompre l'opération, qui reprit après qu'on eût quitté l'endroit. La femme passa la dernière. Elle avait 28 ans environ et était très pâle. On lui avait donné des caleçons chauds. Celui qui la précéda fut le seul qui fit quelque difficulté : trois personnes (deux civils inconnus et un cosaque) lui coururent après, et, après l'avoir saisi, le jetèrent par-dessus bord. Il se retint un instant avec la main, on lui fit lâcher prise, et il tomba en poussant un gémissement dans le lac, où il disparut après avoir submergé quelques fois.

« Les opérateurs craignirent un instant que cela n'eût été aperçu du *Krougobaikalets* qui se trouva approcher. Lorsque tout fut fini, on fut, paraît-il, étonné de la rapidité avec laquelle avait marché la chose. On descendit alors et, sur la table de la cabine, il y avait une série d'objets : montres, porte-cigares, etc. Un cosaque reçut de Skipietrof une montre. Le dernier promit des montres et gratifications aux autres exécutants. Chacun prit dans les effets ce qui lui plut, les officiers s'étant servis avant, Sipailof et Grant prirent des souvenirs, Godlevski un paletot fourré de dame, etc. Le reste fut remis à l'intendant du détachement de Skipietrof. Les taches et traces de sang furent lavées par des cosaques, mais il en restait encore le 5 au matin.

« Skipietrof et son chef d'état-major ont manifesté le 14, lors de leur interrogatoire, après avoir été arrêtés par les Tchèques, une ignorance vraiment curieuse au sujet des otages. Le premier dit avoir appris de son chef d'état-major qu'on ne pouvait les retrouver. Il a cependant avoué avoir été sur le bateau *Angara* en même temps qu'eux, sans même savoir leur présence. »

s'ils l'avaient voulu. Comme le général Sirovy l'avait fait remarquer dans sa dépêche à l'ataman Semeonof : « Aucune force ne pourrait empêcher les Tchèques de gagner Vladivostok, pour être, ensuite, dirigés vers la patrie! » Mais, en refusant de se rendre au désir des insurgés, quelles grèves, quel trop facile sabotage, quelles sanglantes représailles allaient-ils attirer sur les 260 échelons qui, lentement, se faufilaient vers l'Est! Il y aurait bataille dans la gare, le déraillement des trains, la retraite à pied jusqu'au lac Baïkal pour ceux qui le pourraient. Il y avait déjà, depuis deux jours, grève aux mines de Tcheremkhovo, et aux mineurs se joindraient inévitablement les employés du chemin de fer. Deux divisions, échelonnées sur 1.400 verstes, seraient perdues. De combien de morts allaient-ils allonger la déjà trop longue liste de leurs pertes sibériennes?

Les décisions des hauts commissaires? N'y avait-il pas d'autres ordres beaucoup plus pressants pour eux : du président Masaryk et de leurs comités locaux, d'ailleurs tous en sympathie et dans les meilleurs rapports avec les insurgés, et en opposition et en guerre contre le gouvernement de l'amiral? Leur chef politique à Irkoutsk, le Dr Blahos, ne venait-il pas de signer un traité avec le Centre politique, qui obligeait les Tchèques à livrer le chef suprême, sans phrase?

Il n'avait pas été difficile de rédiger des ordres à l'armée tchèque, il fut difficile d'en assurer l'exécution. La coopération des armées alliées s'était désunie par la chute du gouvernement d'Omsk. Elles s'étaient désagrégées en des groupes de nationalités éparses, dont chacun, gagné par la peur de rester accroché à un obstacle sibérien, essaierait désormais de s'enfuir du Pandémonium, pour son propre compte, et sans regarder son voisin. D'abord l'amiral, puis les socialistes-révolutionnaires avaient dressé devant les Tchèques la menace de la destruction des ouvrages d'art du Transsibérien. Cette menace avait reçu un commencement d'exécution, qu'ils n'auraient pu empêcher sans la prise des wagons de dynamite de Skiptetrov.

Ce n'est d'ailleurs que le désir, seul, de regagner leur patrie,

qui les avait sauvés de la désorganisation, à laquelle les prédisposaient les émeutes bolchevistes dans leurs rangs, et le travail — souvent funeste — de leurs comités nationaux (ressemblant aux boïevoïe-komitets russes). On était frères : frères officiers et frères tout simples. Comment forcer une armée de 50.000 hommes, difficiles à commander, ne se dérangeant que pour des buts qu'ils approuvaient, à se préparer pour des sacrifices incalculables, pour un étranger dont ils avaient assuré le pouvoir, sans l'approuver et à contre-cœur, et dont la dernière signature avait revêtu la plus imprudente et la plus sanglante provocation à leurs chefs et d'eux-mêmes ?

Quelqu'un les avait-il encouragés à s'interposer en faveur des constituants d'Oufa, en novembre 1918, quand les officiers de l'amiral les arrêtaient, presque dans leurs rangs, pour les exécuter ensuite ? Le même mot d'ordre qu'on avait à ce moment invoqué pour les obliger à l'inactivité ne pouvait-il pas, de plein droit, s'appliquer au cas actuel : « Pas d'immixtion dans les affaires intérieures russes ! »

Restait évidemment la question d'honneur ! Devaient-ils livrer cet homme qu'ils avaient reçu la mission de garder et d'escorter, bien malgré eux, mais qui, poussé hors de leurs trains, serait jeté dans une mort certaine ? Comme le dit la bushido japonaise, en forme pittoresque : « Le chasseur ne tue pas l'oiseau qui s'est réfugié dans les plis de son manteau ! » Mais ces pauvres bougres démocratiques n'étaient pas des hidalgos, liés par des traditions d'honneur séculaires. Pour faire obéir une foule, quelle qu'elle soit, à des préceptes d'honneur, pour imprégner d'idées sublimes ses volontés informes, il lui faut l'obéissance à une élite que les siècles ont préparée. Chez les Tchèques, cette obéissance, tout le travail politique de leurs directeurs de conscience avait tendu à la détruire. Étaient-ils d'ailleurs obligés à des sentiments plus chevaleresques que les compatriotes du malheureux chef d'Etat, qui, après avoir cherché, pendant deux ans, à s'embusquer dans son nid, l'avaient unanimement abandonné à l'approche de la catastrophe ?

Le général Sirovy, depuis longtemps d'accord avec les poli-

ticiens tchèques, en tous points, prétendit qu'il serait mal avisé de donner aux soldats tchèques des ordres auxquels ils refuseraient certainement obéissance. Il ne les donna donc pas. Les « décisions » des hauts commissaires n'étaient que des *desiderata*, et basées sur aucun calcul des réalités. Le général Sirovy l'exprima ainsi :

« Les Tchécoslovaques ont reçu de leur gouvernement l'ordre de ne pas intervenir dans les affaires de Sibérie. Par suite, ils n'avaient pas le droit d'engager, à cause de Koltchak, des combats et de risquer le salut de toute l'armée.

« L'amiral Koltchak et son gouvernement n'ont subsisté que grâce au séjour forcé des troupes tchécoslovaques en Sibérie et par suite à la garde du Transsibérien assurée par elles. Nonobstant, l'amiral Koltchak a commis à l'égard des Tchécoslovaques un crime, en donnant l'ordre à l'ataman Semeonof d'empêcher, par tous les moyens, notre évacuation vers l'Est. L'armée tchécoslovaque le savait, les troupes le considéraient comme leur ennemi, coupable d'empêcher leur évacuation, décidée par les Alliés. *Le maintien de l'ordre dans l'armée, ainsi que les motifs indiqués plus hauts, nécessitaient pour elles de cesser la tâche de le garder.*

« Malgré tout ce qui a été dit plus haut, malgré les difficultés et dangers menaçant notre évacuation, nous avons gardé Koltchak plus longtemps même que nous ne pouvions. »

10. — LA FIN DE L'AMIRAL.

On a prétendu plus tard que le général Sirovy aurait pu trouver, pour répondre à l'ordre des représentants alliés, mieux que ce geste de Pilate, et que ses soldats l'auraient suivi, s'il avait voulu leur ordonner de conduire l'amiral jusqu'en Transbaïkal. Malheureusement, ceux qui invoquent cette belle action — et rien n'aurait été plus joli — se trouvaient-ils au moment de son arrestation en Europe ou — ce qui est pire — à Kharbine et Vladivostok. A Irkoutsk, on se trouva en face de réalités. Il y avait un enchevêtrement inextricable d'autorités et de responsabilités, dont les racines se perdaient dans des doc-

trines et des intérêts d'outre-mer. Ne cherchons pas des coupables, et n'oublions pas que, parfois, — et ici plus clairement qu'ailleurs! — cette brutale logique des faits qu'on appelle la fatalité préside aux événements. Ne voit-on pas aussi les ombres des constituants d'Oufa et des otages d'Irkoutsk flotter autour du wagon que transportèrent les Tchèques impassibles?

Les Tchèques n'auraient-ils pas été les seuls, en Sibérie, à se laisser inspirer de la magnifique chimère de l'honneur, après une pénible époque, gouvernée trop peu par le soldat et trop par le politicien? On les avait forcés à assister, fusil au pied, à tant de massacres, de traverser sans sourciller tant de pronunciamentos, qu'ils se trouvent tout étonnés qu'on puisse leur reprocher de ne pas avoir sacrifié une partie de leurs troupes, et pour une autre partie le retour à la patrie, afin de sauver un étranger qui les avait insultés, qui avait voulu les détruire, et que les siens avaient abandonné.

L'amiral arriva le 13 janvier à Tcherekhovo, où les mineurs le réclamèrent. Le commandant de l'échelon tchèque, qui voulut éviter son lynchage par les émeutiers, promit de le livrer au Centre politique d'Irkoutsk. L'amiral était encore accompagné d'une cinquantaine de personnes, parmi lesquelles le ministre Pepelaïef, les généraux Zankievitch et Martynof, MM. Iatcherski, Zoukovski, etc. Dès l'arrivée à la gare d'Irkoutsk, ceux-ci furent avertis par les Tchèques que les socialistes-révolutionnaires se rendraient maîtres du wagon vers 7 heures du soir. La gare était cernée. Le train qui avait transporté l'amiral se trouva au milieu des voies bondées, enfermé entre 15 trains d'un côté et 10 trains de l'autre. Les officiers russes sortirent en se glissant sous les voitures avoisinantes, après s'être revêtus de tuniques tchèques ou après avoir arraché leurs insignes d'officier. Les soldats tchèques les emmenèrent plus loin, en les tenant sous le bras. Ils prétendent que l'amiral aurait pu se sauver de façon semblable s'il l'avait voulu, mais qu'il a repoussé cette proposition. Cela me semble probable. Le chef suprême n'aura pas voulu déroger.

L'attitude des Tchèques fut purement passive. Le diplomate

Blahos avait livré l'amiral, les soldats l'abandonnèrent. Les insurgés entrèrent dans le wagon et y trouvèrent l'amiral, le ministre de la guerre et une dizaine d'autres personnes, qu'ils emmenèrent. Ils les fusillèrent dans la nuit du 7 février 1920, à l'approche du détachement Kappel ⁽¹⁾.

(1) Il existe une controverse au sujet des troupes japonaises qui auraient refusé de sauver l'amiral et l'or de son gouvernement. La thèse japonaise est la suivante :

Le colonel Fukuda, chef de la mission militaire japonaise à Irkoutsk, ne disposait, au moment de la livraison de l'amiral, que d'un bataillon, envoyé par le général Suzuki, pour ramener les civils et militaires japonais d'Irkoutsk vers la zone japonaise. Dans la décision unanime des hauts commissaires alliés de transporter l'amiral Koltchak et le lingot d'or à Vladivostok, se trouvèrent impliqués les représentants tchèques et japonais. Il aurait été ridicule pour le minuscule détachement japonais d'accepter la responsabilité du transport de l'amiral et de l'or, dans une zone dont ils n'avaient pas la garde et où ils se trouveraient parfaitement isolés, en cas de combats inévitables avec les insurgés. En effet, si les Tchèques refusaient de conduire l'amiral et l'or et cherchaient à persuader les Japonais de s'en charger, la raison en était qu'ils craignaient de se compromettre et de compromettre le transport de leurs trains en protégeant Koltchak. A plus forte raison les Tchèques se verraient-ils obligés d'abandonner les échelons japonais qui effectueraient ce transport, en cas de difficultés avec les cheminots révolutionnaires. Les Japonais accepteraient de transporter l'amiral et l'or à partir de Virkhné-Oudinsk, ou même à partir de Mysovaïa, si les Tchèques voulaient les conduire jusque-là. A partir de Mysovaïa, les troupes japonaises avaient la complète gestion de la voie ferrée.

« Quand l'amiral Koltchak a été livré aux insurgés, dit le colonel Fukuda, je suis allé trouver le général Sirovy et lui ai offert de prendre, même à ce moment (le 15 janvier), le transport de l'amiral sur moi, si les Tchèques voulaient le tirer de la prison. (Je ne pouvais exposer notre petit détachement à une bataille de rue.) Le général Sirovy a refusé, disant que cette complaisance tardive n'en exposerait par moins ses troupes aux représailles des mineurs et cheminots, qu'il avait voulu éviter en livrant l'amiral au « tribunal du peuple russe. »

Quant à l'or, que les hauts commissaires alliés avaient également confié aux troupes tchèques, le général Sirovy en offrit également la garde au colonel Fukuda, qui refusa. Le commandant de l'armée tchèque fit alors décrocher les wagons d'or de ses échelons et signa avec le Centre politique un traité qui stipula que les insurgés favoriseraient l'évacuation des trains tchèques et que, par contre, les wagons d'or seraient livrés au « gouvernement d'Irkoutsk », au moment du départ du dernier échelon tchèque. Les wagons d'or furent donc gardés par des équipes combinées tchéco-russes jusqu'au départ des Tchèques.

Au colonel Fukuda, qui demanda aux autorités S.R. de vouloir garantir la vie de l'amiral, on répondit : « Nous ne pouvons pas nous prononcer sur l'issue du jugement, mais sa vie nous sera sacrée jusque-là. »

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

- Abkhasia, 116.
Acha Balaehovska, 322, 323.
Adamski, 431.
Adrianovka, 448, 449.
Adzitarova, 308.
Afanasief (col.), 296.
Agnéief, 199.
Akhmed (Khan), 199.
Akmolinsk, 319, 379, 381, 528.
Aksai, 207.
Alafouzof (cap.), 296.
Alexandre (Grand-Duc), 79.
Alexandre Grouchevski, 202, 207.
Alexandrof, 452.
Alexandrovka, 346.
Alexandrovsk, 157, 158, 159, 162, 167-170.
Alexéief (gén.), 4, 67, 70, 78, 80, 152, 156, 175, 177, 188, 196, 207, 208, 209, 213, 224, 225, 230, 234, 252, 255, 264.
Alféorof, 146.
Allemands, 241, 382, 361, 535.
Altaï, 385, 392, 395, 398.
Américains, 291, 292, 380, 397, 495, 503, 507, 523.
Amour (flottille de l'), 419.
Andréief, 452.
Angara (fleuve), 539.
Anglais, 291, 292, 474, 491, 492, 495, 503.
Anjou, 245.
Annenkof, 381-384, 386, 479.
Antonof, 252, 260, 272.
Anvers, 3.
Aparovitch (col.), 449.
Apriéief (cap.), 221, 223, 231.
Argonne, 63.
Arkhangelsk, 474.
Arkhangelski Zavod, 314.
Arkous (commissaire), 287-288.
Armavir, 241.
Arméniens, 172, 249.
Artémief (gén.), 516.
Assova, 40.
Astrakhan, 185, 244, 248.
Atchitskoe, 362-367.
Atioukta (riv.), 202.
Australie, 292.
Avtonomof (Ct soviétique), 238, 241, 246, 252-254, 273.
Babine, 117.
Bachkirs, 308-309, 316, 326, 331, 342, 382, 392, 395.
Bachkirskaïa, 326.
Bagaïevski (gén.), 153, 195, 199, 240.
Bagration (gén. prince), 113, 117, 143.
Baïkal (lac), 545, 548.
Baïkal (gare), 546.
Baïram (fête du), 113, 114-116.
Baklanof (col.), 234, 232, 237, 238.
Banguerski (gén.), 306-307, 309, 318, 329, 338, 514.
Baranof (rotm. Cie), 15, 16, 19.
Baranof (cap. en second), 132.
Baranof (gén.), 258.
Bariatinski (gén. prince), 5, 152, 196.
Barkalof (col.), 231.
Barnaoul, 380, 386, 387, 389, 390, 391, 398, 508.
Bataillon de l'École Militaire, 189.
Bataillon St-Georges, 152, 177, 189.
Bataillon de Juifs, 287.
Bataillons de la Mort, 114.
Bataillons-Négentsof, 108-110.
Bataillon d'officiers, 188.
Bataïski, 246, 252.
Beaufou, 245.
Beck, 63.
Beil (major), 384.
Békétova, 304, 305.
Bekhtéief (gén.), 270.
Bek-Mamédof (col.), 312.
Béléhéï, 331.

- Bélisor (gén.), 15.
 Berdiaouch, 376.
 Berditchef, 5, 146, 148, 149.
 Bérénski, 415.
 Bérézina, 356.
 Berg (chef rouge), 162-167.
 Berthelot (mission), 478.
 Berzine, 296.
 Bia (riv.), 395.
 Biïsk, 386, 387, 390, 395, 396, 397.
 Biélaïa (riv.), 319, 320 et sv.
 Biélgorod, 164.
 Biélobojnitsa, 125.
 Biéloglina, 226, 231, 231 et sv.
 Birioukof (col.), 19, 21-39.
 Birsik, 292.
 Bisert (riv.), 369.
 Bisertski-Zavod, 375.
 Bisertsikoe, 369, 371.
 Bjejeani, 108.
 Blagovéchtchensk, 418, 420, 500, 507.
 Blahos, 518, 552.
 Bloudniki, 117.
 Blounberg, 295.
 Bobrinski (Cte, Gouv.-Gén. de Galicie), 19.
 Bobrinski (lieut. Cte), 133.
 Bobrinski (cap., Cte), 196.
 Bode (lieut. Baronne Von), 172, 231.
 Bogarzonkof, 257.
 Bozdatskoe, 415, 418, 133.
 Bogomolitch (gén.), 470.
 Bohatkovee, 55.
 Boïevote Komitet, 145.
 Boïka (Abram), 441.
 Bolchaïa Osmitsa, 19, 36.
 Bolchie-Saly, 191.
 Bolcheviki, 92, 287, 507.
 Boldyref (gén.), 507, 514.
 Bontch-Brouévitch (gén.), 272.
 Boris (Grand-Duc), 78.
 Borissouf, 215.
 Bouchoulé, 428, 429, 431, 436, 462.
 Boudilovitch (prof.), 148.
 Bougouroustan, 317, 333.
 Boulanger (gén.), 151.
 Boutchkief (cap.), 131.
 Bouzowiaz, 303, 301, 307.
 Brendis, 474.
 Brest-Litovsk, 305, 473, 484, 530.
 Broussilof (gén.), 5, 6, 15, 16, 17, 18, 38, 39, 40, 82-89, 91, 114, 173, 181, 224, 262-266, 271, 510.
 Brynhildar Quida, 274.
 Buchanan (Sir), 81.
 Buchholz (lieut. Cte), 211.
 Buchsenschutz (col.), 66, 149, 478.
 Buczacz, 121, 122, 123, 125.
 Bulow (lieut. Von), 32.
 Bytkof (révolutionnaire), 410, 412.
 Cadet (parti de Sibérie), 516.
 Cadet (parti de Mandchourie), 288.
 Californie, 233.
 Casanova, 449.
 Castelnau (gén. de), 63.
 Centre politique d'Irkoutsk, 537, 539, 552.
 Chakcha, 346.
 Châlons, 63.
 Champagne, 63.
 Chantilly (la), 521.
 Charovkina (femme), 296.
 Chemin de fer de l'Amour, 415.
 Cherevkova, 221.
 Chervachidze (prince), 113.
 Chichkine, 514.
 Chiglatova (Véra), 407.
 Chilka (riv.), 418-422, 427.
 Chilova, 386, 393, 394.
 Chinois, 292, 297, 313, 382, 425, 452.
 Chlesinski (col.), 311, 312.
 Chmylga, 294.
 Chorga (pont de), 436.
 Chostak (commissaire), 233-250, 260-262, 272.
 Choucha, 116, 134.
 Choura (révolutionnaire), 410-413.
 Chtcherbatchef (gén.), 150, 224.
 Cicéron, 409.
 Circassiens, 112, 119, 131, 173, 197, 259.
 Clémenceau, 474.
 Coanda (gén.), 149.
 Comité Exécutif de Péetrograd, 67, 110, 150, 244, 256, 510.
 Comité révolutionnaire en Chine, 287.
 Comité rév. de Novo-Nikolaïevsk, 404-406.
 Comité sup. rév. de la guerre, 293.
 Comité du groupe Sud-Ouest, 88.
 Conseil National tchèque, 515.
 Conseil de l'Alliance des Montagnards, 227.

- Constituante d'Oufa, 382, 549, 551.
 Convention Nationale, 245, 472.
 Coopératives sibériennes, 516.
 Copernic, 409.
 Corée, 500.
 Cosaques de l'Amour, 198, 483.
 Cosaques d'Astrakhan, 172, 198, 222.
 Cosaques du Don, 156-162, 175, 185, 192-194, 197-201, 211, 252.
 Cosaques du Kouban, 172, 182, 216.
 Cosaques d'Orenbourg, 198, 309, 314, 316.
 Cosaques d'Oural, 198.
 Cosaques d'Oussourie, 198, 483.
 Cosaques de Sémirietch, 198, 381, 392.
 Cosaques de Sibérie, 198, 336, 392.
 Cosaques de Tiersk, 198.
 Cosaques du Transbaïkal, 198, 416, 418, 428, 449, 483, 484, 512.
 Cosaques rouges du Transbaïkal, 415-418, 421, 430-431.
 Costiaak (cap.), 391-391.
 Czartoryska (princesse), 143.
 Czartkof, 124, 125.
 Czuma (col.), 536.

 Daghestan, 119, 131, 132, 211.
 Daouria, 500, 508.
 Davidof (col.), 5.
 Davidof (col. de cav.), 187, 191.
 Delcamps (adj.), 65.
 Delcassé, 3.
 Dembina (ferme), 131-139.
 Demidof, 230-233.
 Denikine (gén.), 16, 19, 24, 25, 27, 29, 30, 38, 39, 109, 116, 176, 182, 209, 222, 323, 351, 490, 512.
 Dessino (gén.), 40.
 Diakof (lieut.), 203.
 Dioma (pont de), 320, 322, 350, 377.
 Directoire d'Oufa, 473, 514, 515, 549.
 Diterichs (gén.), 516, 518.
 2^e Division de chasseurs, 15.
 4^e Division de chasseurs, 16-38.
 13^e Division de Sibérie, 91-105.
 Division Sauvage, 107-113, 111, 145.
 39^e Division d'infanterie, 253.

 Division-Baklanof, 232, 237.
 Division-Guerchelmann, 189, 211, 213-223, 229, 237, 250.
 Division d'art.-Ilichef, 149.
 3^e Division de l'armée de Sibérie, 363-368.
 12^e Division de l'armée de Sibérie, 301, 320, 338.
 3^e Division japonaise, 501.
 7^e Division japonaise, 501.
 20^e Division soviétique, 218.
 Dnièpr, 157, 158, 296.
 Dolguintsevo, 158, 159, 160.
 Dolgoroukof (prince), 81.
 Domovoïe Komitet, 269.
 Don (gvt du), 152-221.
 Dosloïevski, 406.
 Doukhonine (gén.), 39, 184.
 Douma, 70, 72, 75.
 Doumanievski (col.), 486.
 Doumrgue, 66.
 Doumski komitet, 68.
 Doulof (gén.), 291, 316.
 Dovgal (femme), 453-458, 469.
 Drago (col.), 149, 151.
 Droujina, 376.
 Dzerjïnski (col.), 51.
 Dzike Lani, 91-105, 108.

 Egypte, 538.
 Ehud, 208.
 Elsnér (gén.), 118, 176, 209.
 Epasses, 245.
 Erdeli (gén.), 176, 216, 227.
 Etal-major du Caucase du Nord, 235, 260, 272.
 Etal-major Khangine, 285.
 Etal-major de la div. de Mantchourie, 170.
 Evald (lieut.), 49.
 Everl (gén.), 535.
 Van Eyck, 171.

 Favart, 521.
 Fermor (lieut. Cte), 223, 231.
 Filonovo, 172.
 Fitz-Williams, 492.
 Fleury, 64.
 Foudziy (gén.), 499, 500.
 Four de Paris, 95.
 Français, 283, 291, 474-481, 492, 495.
 François (comm.), 293.

- Frédériczk (Cte), 81.
 Fried (juge), 384.
 Freiberg (col.), 449.
 Fukuda, 552.
- Gabory, 245.
 Gagarine (gén. prince), 130, 131.
 Gai (prap.), 296.
 Gajda (gén.), 291, 320, 349, 356,
 358, 367, 376, 507.
 Galicie, 82.
 Galitch, 108, 361.
 Galitsine (gén.), 387.
 Gamof, 493.
 Gatovski (col.), 114.
 Gazimourskaïa (slan.), 431.
 Guerber, 493.
 Guerchelman (col.), 178, 213, 215,
 218, 221, 223, 229, 231, 237, 250.
 Guevliis (sotnik), 179.
 Girza, 527.
 Gladijeva, 340, 343.
 Glazof, 351.
 Gliéb (rev.), 407.
 Glouchkof (lieut.), 98-106.
 Gniliovskaïa (stan.), 190-192.
 Godlevski (cap.), 470, 546-547.
 Goldberg, 287.
 Goldstein, 289.
 Goloubief (col.), 200, 252, 334.
 Golovine (gén.), 145.
 Gorbitsa, 421.
 Gorlitsa, 181.
 Goudovski, 217.
 Goumène, 180.
 Gouraud (gén.), 63.
 Gourko (gén.), 69, 88.
 Goutchkof, 67, 68, 69, 70.
 Goutor (gén.), 39, 104, 108, 110.
 Graabe (Cte), 81.
 Graabe (Ataman Cte), 198.
 G. E. M. soviétique, 272.
 G. Q. G. russe, 4, 78-81, 148, 149.
 Grands Russes, 382.
 Grant (cap.), 470-471, 546-547.
 Graves (gén.), 278, 474, 524.
 Grecler (Marie), 243.
 Grévine (gén.), 328, 329, 339, 352,
 355-358, 363, 366, 367, 369-371,
 375, 515.
 Gricha Almasof (gén.), 382.
 Griékof (sotnik), 189.
 Grigorescu (gén.), 151.
- Grodek, 180.
 Grodièkof (gén.), 39.
 Du Guesclin, 153.
- Hashimoto (cap.), 5.
 Hegel, 265.
 Herbiers, 245.
 Honolulu, 474.
 Hosono (gén.), 432, 433, 506.
 House (c.), 474.
 Hucher (col.), 230.
- Iakoubovski (col.), 128.
 Ialima, 367.
 Ianouchkévitch (gén.), 224.
 Ianovski (col.), 215, 223, 231.
 Iassy, 150.
 Iatcherski, 551.
 Iéisky otdiél, 227.
 Iekaterinbourg, 291, 330, 351, 352,
 363, 367, 370, 376-378, 384.
 Iekaterinodar, 213, 252, 256, 257.
 Iéniséi, 508.
 Iermoline (col.), 294.
 Ilichef (col.), 189.
 Ingoushs, 119, 132, 133, 142, 147.
 Intendances d'Omsk, 365.
 Ioffe, 273.
 Iomofski (stan.), 443.
 Iordanski (comm.), 148-149.
 Iosefovka, 52.
 Iougoslaves, 474.
 Irkoutsk, 293, 301, 366, 426, 442,
 495, 505, 535, 544, 550.
 Irtych (riv.), 517.
 Italiens, 380, 390.
 Ivan le Terrible, 267.
 Ivan III, 343.
 Ivanenko (cap.), 43.
 Ivanof (gén.), 5, 39, 82, 83, 254;
 258.
 Ivanof (gén.), 525.
 Ivanof Rinof (gén.), 514.
 Izima, 306.
- Jack (gén.), 378.
 Janin (gén.), 66, 149, 228, 274,
 474, 481, 503, 527, 541.
 Jaou-Jan, 499.
 Japon (mer du), 277.
 Japonais, 281, 282, 283, 284, 289,
 380, 390, 416-426, 431-442, 468,
 474.

- Jedanova (Motia), rév., 407.
 Johnson (Owen), 63.
 Jorjadze (prince), 116.
 Jourouflov (sołnik), 416.
 Judith, 208.
 Juifs, 40, 116, 123, 129, 133, 140, 150, 151, 157, 169-170, 234, 262, 285-289, 299, 383-384, 444, 524, 525-526.
 Jusserand, 279.
 Kabardiens, 119, 131, 137, 139, 147, 172.
 Kachérine (chef soviétique), 334.
 Kadjar (prince Fazoula Mirza), 114-116.
 Kalédine (Ataman gén.), 152, 175, 184, 185, 195-196, 198-201, 211, 252.
 Kalédine (Madame), 196-197.
 Kalmanka, 389, 391, 392.
 Kalmouks, 213, 217, 221, 222, 395, 397.
 Kalmykof (Ataman), 283, 376, 450, 473, 493, 495.
 Kalucz, 108, 109, 113, 117, 123.
 Kaménief (col.), 294.
 Kaméniets-Podolsk, 82, 87, 90, 92, 144, 146, 147.
 Kaménolomnia, 202-206.
 Kamenskaia (stan.), 252.
 Kamentchaga, 384.
 Kamichly, 298, 299.
 Kappel (gén.), 39, 320, 323, 325, 515, 534, 552.
 Karageorgiitch, 114.
 Karéline (lieut.), 137.
 Kargaïski (cap.), 189, 202, 203, 206.
 Karinskaia, 500.
 Kato (l.-c.), 430.
 Kato, 540.
 Katoun (riv.), 395.
 Kawakami, 492.
 Kazan, 317, 323, 351, 352.
 Kazanienko (Ioulia), 111.
 Kazbek, 143, 173.
 Kérenski, 70, 85, 87, 93, 102, 104, 109, 110, 129, 147, 148, 163, 181, 182, 198, 210, 223, 224, 227, 231, 246, 303, 384, 484, 503, 511.
 Khabarovsk, 450, 498, 507.
 Khairouzovka, 396.
 Khangine (gén.), 291, 292, 325, 351.
 Khapri, 186, 187, 188, 190-195.
 Kharbine, 277, 301, 365, 366, 468, 483, 487, 511, 517, 518, 523.
 Khatkof, 172.
 Khîémchéief (lieut. prince), 211.
 Khopiorsk, 191, 193.
 Khorine (gén.), 294.
 Khorotskof, 129, 130.
 Khortitsa, 162, 169.
 Khorvat (gén.), 277, 485, 486, 491, 492, 495, 503, 511, 512, 513.
 Khoungouzes, 425, 444.
 Khransk, 24, 31.
 Kiaou-Tcheou, 434.
 Kief, 84, 146, 151, 152, 153, 156, 223, 520.
 Kievskaia Myzl, 149.
 Kikiyo (ll.), 418.
 Kirghizes, 384, 392, 395, 397.
 Kirpitchnaia, 170.
 Klan-gonn (khan mong.), 396.
 Klétsanda (col.), 148.
 Kliouyintse, 130, 131.
 Kloubovtse, 120.
 Knox (gén.), 277, 362, 474, 479, 514, 528, 535.
 Kojevnikof (cap.), 78.
 Koliankofski (cap.), 296.
 Kolki, 16, 38.
 Kollchak (amiral), 182, 277, 280, 282, 291, 304, 468, 476, 478-480.
 Komar, 397.
 Komarovski (col. Cie), 115, 122, 129, 130, 133, 144.
 Komrakof, 297.
 Kontaknaia Kommissia, 68.
 Kontorski, 245, 246.
 Koops, 167.
 Kopanka, 117.
 Koptiansk, 170.
 Kopyezince, 128.
 Korenofskaia (stan.), 252.
 Kornilof (gén.), 39, 108, 109, 113, 117, 143, 147, 148, 152, 153, 156, 158, 175, 176, 179-182, 183, 184, 185, 186, 188, 196, 200-204, 207, 209, 221, 225, 226-228, 230, 236, 237, 238, 239, 240, 242, 256, 264-266, 271.
 Kornilof (col.), 203-205, 208, 209, 222, 244.

- Korolkovo, 217-221.
 Kosmine (col.), 294, 328, 329, 480.
 Kostiaïef (col.), 293.
 Koua-gan, 397.
 Kou-baï-goun (Khan), 396.
 Kouban, 216, 226, 227, 235, 239, 241, 252, 254.
 Kouchino, 294.
 Koudachef (prince), 4, 492, 511.
 Kougour, 351, 363, 366, 367.
 Kourakine (prince), 5, 146.
 Kourdioukof (gén.), 50.
 Kourlitchenski (stan.), 413.
 Kouroki (gén.), 396.
 Kouropatkine (gén.), 39, 128.
 Kournakof (lieut.), 131.
 Kousnietsovka, 216, 222, 224.
 Koutiépop (col.), 186, 190, 192.
 Kouzmine, 142.
 Kovalof, 451.
 Kraïevski, 495-499.
 Krasilnikof, 384.
 Krasnianski (col.), 189.
 Krasnochtchokof, 289, 507.
 Krasnoïarsk, 384, 389, 528, 529, 533, 537, 538, 541, 542.
 Krasnooufinsk, 354, 352, 355, 357, 365, 369, 376.
 Krasnovka, 217-221.
 Krasny-Iar, 328, 333, 339.
 Krilenko (comm. en chef), 184.
 Krioussenslern (gén.), 49.
 Kritski (cap.), 223, 231, 250.
 Kreml, 271, 305.
 Kronstadt, 150, 273.
 Krépotkine (prince), 148, 149.
 Kroug du Don, 192.
 Kroupenski 512, 511.
 Krym-Chankalof (princes), 131.
 Kvïtkine (col.), 33.
 Kyrille (Grand-Duc), 74.

 Lacau (cap.), 328.
 Lachévitch (Ct d'armée soviétique), 294.
 Laguiche (gén. Marquis de), 4.
 Larionof (col.), 329, 339, 340, 347, 348.
 Larionof, 543.
 Lavdovski (gén.), 93-104.
 Lavrentie (Pacha), 403-404, 411-412, 413.
 Lechtch (gén.), 16, 173.

 Lemberg, 108.
 Lénine, 167, 208, 245, 443.
 Lenôtre, 245.
 Léon le Grand (saint), 542.
 Léouchkovskaïa, 239, 240.
 Léitchitski (gén.), 83.
 Lettons, 186, 241, 304, 305, 474, 524.
 Levachef (cap.), 207.
 Lezgeanka, 221, 224.
 Lichman (frères), 444, 445-446.
 Lignov (gén.), 93.
 Likhhaïa, 199, 200.
 Liski, 170.
 Liskovski (sotnik), 428.
 Listvenitchnoe, 547.
 Litiény prospect, 65.
 Lochkine (lieut.), 303.
 Lockhart, 492.
 Lomnitsa (riv.), 108, 110, 111.
 Lougovtsof (chef rouge), 239, 250-252.
 Loulsk, 85.
 Louvain, 3.
 Lubignac (col.), 359.
 Lucain, 415.
 Lucretius, 274.
 Lvov, 68.

 Machiavelli, 488.
 Mackensen (gén.), 181.
 Magalof (col. prince), 115, 122, 130, 133, 134.
 Magyars, 292, 313, 382.
 Maïdan, 110.
 Maïoffes, 286.
 Makéïevka, 199.
 Malmije, 351.
 Matye-Saly, 191, 193.
 Mamontof (col.), 202, 203.
 Mandchouria, 278, 282, 432, 484, 485, 499, 513.
 Mangin (gén.), 65.
 Mantchourof, 449.
 Manteuffel (major von), 3.
 Marachesti, 149.
 Marat, 443.
 Mareuil-sur-Laye, 245.
 Maria Fedorovna (Impératrice-Mère), 79.
 Markof (gén.), 22, 39, 148, 176, 189, 209.

- Martel (Cte), 274, 479.
 Martinkovtse, 131, 142.
 Martsof, 178.
 Martynof, 551.
 Marynsk, 532, 536.
 Masaryk, 394, 475, 482, 493, 515, 540, 541, 548.
 Matchavariani (col. prince), 193-194.
 Matséievski (gén.), 436.
 Matti (cap.), 249.
 Matvéief-Kourgan, 170.
 Matvéiki, 15, 53.
 Maximof, 451.
 Maximovka, 345, 347, 349.
 Mazarof (khoroujji), 189.
 Médovéia, 498.
 Médvéïdief, 507.
 Médvéïkofskaia, 191.
 Mer Blanche (troupes de la), 50-59.
 Mer Noire, 174.
 Mérof (It), 449.
 Meuse, 63.
 Mésopotamie, 511.
 Miano (It), 422, 430, 434, 436-437.
 Miketintse, 119.
 Mikhanochine, 294.
 Mikhaïl Alexandrovitch (Grand-Duc), 86, 113, 523.
 Mikhaïlof (commissaire), 294.
 Mikhaïlof (min.), 534.
 Mikhaïlovo, 544.
 Milioukof, 67, 74, 75, 81.
 Millerovo, 200.
 Mineralnié-Vody, 153.
 Minousinsk, 508.
 Minsk, 79.
 Mislouvka, 94, 99, 100, 101, 102.
 Mitilineu, 119.
 Mogolcha, 422, 425-426.
 Mohilev, 6, 81.
 Mollchanof (col.), 292, 329.
 Mongoles, 382, 392, 395, 397.
 Mongolie, 395, 489.
 Montournaïs, 215.
 Mongolo-Bouriates, 184, 186.
 Mordokhovitch, 286.
 Mordvinof (col. Cte), 81.
 Morozof (col.), 188.
 Morris, 521.
 Moser, (consul), 491.
 Moscou, 152, 165, 172, 211, 262, 266-271, 305, 175.
 Mossiska, 117.
 Moukhine (cap.), 142.
 Mouralof (soldat rouge), 305.
 Mouravief, 447.
 Mourman, 274.
 Mouzoulief (col.), 115, 122, 130, 133, 134.
 Mysovaia, 552.
 Nakadzima, 192, 193.
 Nakamura (gén.), 500.
 Nakalami, 418.
 Nakhitchévan, 208.
 Nakhitchévanski (prince), 116.
 Namakonof, 441-446, 452.
 Napoléon, 264, 184.
 Narychkine, 81.
 Nastasof, 51.
 Négentsof (col.), 108, 109, 111, 145, 183, 361.
 Néron, 405.
 Nikolaïevsk, 508.
 Nertchinsk, 427, 468, 184.
 Nertchinski Zavod, 418.
 Nijni-oudinsk, 537, 538.
 Nikiforova (anarchiste), 168.
 Nikiline, 113.
 Nikolaï II, 67, 78-81, 86, 372-373, 532, 543.
 Nikolaï Mikhaïlovitch (Grand-Duc), 85.
 Nikolaï Nikolaïevitch (Grand-Duc), 81, 532.
 Nikopol, 158, 159.
 Nivelles (gén.), 63.
 Nizouf, 121, 122.
 Novasiolki, 18, 27, 29, 31, 36.
 Novitski (gén.), 70.
 Novo-Dmitrievsk, 259.
 Novo-Nicolaïevsk, 380, 385, 386, 390, 399-411, 505, 528, 529.
 Novo-Poriéliche, 112.
 Novo-Rossisk, 227, 252, 259.
 Novo-Tcherkask, 152, 157, 170, 176, 196, 200, 204, 202, 206, 207, 208, 216, 234, 241, 252.
 Novo-Tcherkask, 270, 332.
 Oh, 387, 395.
 Obolenska (prince), 5.
 Odessa, 227, 200, 229.
 Okolokoulak (gén.), 270.
 Olginskiana (stan.), 209-212.

- Olovianaia, 500.
 Omsk, 281, 282, 291, 301, 366, 378, 379, 381, 516, 518, 521, 523.
 Gouvernement d'Omsk, 288, 300, 325, 326, 329, 357, 377-374, 381, 383, 385, 442, 478-482, 508, 522, 548.
 Ooi (gén.), 495, 498, 507, 508.
 Operativny komitet, 145.
 Ordoubate, 173.
 O'Rem (col.), 115, 128, 133, 142.
 Orenbourg, 298.
 Orlof (col.), 486, 511.
 Ossipova (Mlle), 244.
 Ossovski (gén.), 40, 41.
 Otages d'Irkoussk, 543-547, 551.
 Otani (gén.), 278, 499, 507.
 Otriad de Briansk, 362.
 Otriad de Koursk, 362.
 Otriad-Griékof, 189.
 Otriad-Ijevski, 292, 480.
 Otriad-Kachérine, 334.
 Otriad-Kargaïski, 189.
 Otriad-Krasmianski, 189.
 Otriad de Kronstadt, 235.
 Otriad-Lareonof, 190.
 Otriad de Mandchourie, 416.
 Otriad-Mazarof, 189.
 Otriad de Moscou, 205, 235.
 Podrynia Otriada, 390, 412.
 Otriad de Petrograd, 235.
 Otriad sanitaire de Novotcherkask, 244.
 Otriad-Simanovski, 189.
 Otriad-Similetof, 189.
 Otriad-Tchernétof, 189, 200, 202-209, 222.
 Ouchoumoun, 424.
 Oufa, 292, 294-298, 303, 307, 310, 319, 320-325, 334-338, 345, 377, 385, 528.
 Oufimka (riv.), 346, 347, 355.
 Oukhtomski (lieut. prince), 110, 147, 184.
 Oukouréi, 428.
 Oukraïniens, 325, 382.
 Oumeda (col.), 419, 421, 422-424, 428-430, 436-438, 441-442, 460, 462.
 Oural, 352-353, 387, 406, 475.
 Oundïenski (stan.), 443.
 Ourbanovitch (lieut.), 485.
 Ourioum, 452, 462.
 Ourioumkan (riv.), 415.
 Ourjoum, 351.
 Oussourie, 494.
 Oust-Talmenka, 388, 391.
 Oust-Tchornaia, 420.
 Oyslerbay, 476.
 Paléologue, 66, 81.
 Palybine (gén.), 5, 16, 83, 86.
 Panfilovo, 381.
 Parfionof, 444-446, 452, 459, 464.
 Paris (gén.), 494, 495.
 Parski (gén.), 351.
 Partisans, 6-14.
 Patrona, 546.
 Pavlof (rév.), 401, 405-407.
 Pavlu, 527.
 Pellé (gén.), 149.
 Pépélaïef (gén.), 339, 351, 367, 515, 543, 544, 551.
 Pereverziéf (gén.), 485.
 Perm, 294, 304, 319, 351, 356, 379, 482, 528, 529.
 Perse, 279.
 Persianovka, 201.
 Pétain (gén.), 63, 64.
 Petchanovka, 184, 244.
 Peliorkas, 524.
 Petlioura (col.), 151.
 Pétrof (docteur), 208.
 Pétrograd, 3, 68, 86, 88, 163, 273, 510.
 Pichon (col.), 495.
 Pichvanof, 213.
 Picol (col.), 63.
 Pierre le Grand, 262.
 Pinsk (marécages de), 8.
 Platnirovskaiia, 257.
 Plechkof (gén.), 485, 512.
 Plekhanof (Section), 516.
 Plevna, 356.
 Podajce, 123.
 Podapregori, 451.
 Podlaïef, 514.
 Podvorki, 117.
 Podziolkof (soldat rouge), 199.
 Pogramitchnaia, 278.
 Pokrovka, 237.
 Pokrovtsouf (gén.), 258.
 Poliakof (col.), 49.
 Polianski (flotteurs), 23.
 Polivanof (gén.), 69, 70, 175, 224.

- Polkovnikof (col.), 246.
 Polonais, 380, 388, 390, 474.
 Polovkof (membre Douma), 213.
 Ponomaref (Polikarp, rév.), 411-12, 413.
 Popof (gén.), 226, 249.
 Popof (col.), 419, 469, 170-172, 513.
 Porochinskaïa, 238.
 Port-Arthur, 434, 500.
 Potapof (col.), 486.
 Potocki (gén. prince), 255.
 Poudlovski (lieut.), 203, 205.
 Pougatchev, 248.
 Pountakof, 296.
 Pourine (lieut.), 50-59.
 Povorino, 171.
 Prevalski, 447.
 Prinkipo, 500.
 Pristan (Kharbine), 278-280.
 Protopopof, 75.
- Rachal (commissaire), 150.
 Rada (d'Oukraïne), 163, 184.
 Rada (Hilda, rév.), 407.
 Radek (Sobelsohn), 242, 258.
 Radziwill (prince), 5.
 Rakhilski (col.), 486.
 Rakhmaninof (col.), 546-547.
 Rakiline (cap.), 363-366.
 Ravin des Vignes, 64.
 Razoumovski (lieut. Cte), 152.
- Régiments :*
 7^e de chasseurs, 15.
 16^e de chasseurs, 19-36.
 de Circassiens, 112, 119, 131.
 du Daghestan, 119, 131, 132.
 6^e du Don, 159, 211.
 54^e du Don, 160.
 des Ingoushs, 119, 132, 133, 142, 147.
 Ismaïlovski, 362.
 des Kabardiens, 119, 131, 137, 139, 147.
 Lanciers de la Garde (Varsovie), 223.
 de Lithuanie, 120.
 de la Mer Blanche, 50-59.
 Préobrajenski, 362.
 1^{er} de cosaques de Sibérie, 336-337.
 46^e d'inf. de Sib., 96-106.
 1^{er} de cosaques d'Orenbourg, 339.
- de Tatares, 119, 122-123, 126, 132-141.
 de Tchetchens, 119, 124-126.
 de Tékintsi, 158, 159, 184.
 de sapeurs du Tourkestan, 155.
 de Tourkmènes, 119.
 10^e de l'armée-Koltchak, 368.
 13^e de l'armée-Koltchak, 338.
 24^e de l'armée-Koltchak, 339.
 30^e de l'armée-Koltchak, 331, 317, 348.
 32^e de l'armée-Koltchak, 317.
 41^e de l'armée-Koltchak, 310.
 45^e de l'armée-Koltchak, 308-318.
 46^e de l'armée-Koltchak, 306, 308.
 47^e de l'armée-Koltchak, 309, 311.
 57^e de l'armée-Koltchak, 363.
 Immortel, 362, 363-369.
 3^e soviétique, 302.
 234^e soviétique, 306.
 238^e sov., 362.
 239^e sov., 362.
 3^e internationale, 302.
 5^e lègèue, 394-394.
 71^e japonais, 422-461.
- Régof (cap.), 98.
 Réznikof (gén.), 214, 215, 223.
 Riga, 147, 163, 241.
 Robinson, 524.
 Roch (Mlle), 150.
 Rodzianko, 74, 75, 86.
 Romanofs (les), 271.
 Romanovski (gén.), 148, 176, 209.
 Roosevelt, 279, 176.
 Rostof, 152, 166, 170, 172, 175, 186, 190, 193, 195, 207, 208, 221, 231, 241, 255, 261.
 Roslovtsel (gén.), 19.
 Roubinstein (commissaire), 145.
 Roudnief (docteur), 263.
 Roumain, 474.
 Rouzski (gén.), 88.
 Rouline (commissaire), 286.
 Rovno, 5, 16, 17, 82, 85. (gén.).
 Bozanof (gén.), 507.
 Runcza, 536.
 Rybniki, 101, 103, 105.
- Sadovaïa, 70.
 Saibert (H), 394-395.

- Sakharof (gén.), 39, 332.
 Salyr, 192.
 Samara, 317, 475.
 Samoilof (gén.), 405, 512.
 Samoilof (gén. sov.), 351.
 Samokhine (khorounji), 203, 205, 206.
 Sapojnikof, 452.
 Sarapoul, 365.
 Sarénof (col.), 190, 192.
 Savéliéf (gén.), 91.
 Savianovka, 191.
 Sazonof, 517, 542.
 Schvetsof (lieut.), 443.
 Sediakine, 441-442, 450, 453, 458, 459, 461.
 Sédich (cap.), 312.
 Semeonof Tian-Chanski, 447.
 Sémeonof (ataman), 282, 283, 285, 376, 398, 426, 448, 467-469, 473, 476, 479, 483-490, 491, 492, 493, 501.
 Semeonof (oncle de l'ataman), 416.
 Séméonoftsy, 280, 415, 421, 427, 440, 441, 444, 451-458, 460, 462, 468.
 Semipalatinsk, 381, 382, 386, 390, 392, 508.
 Serbes, 474.
 Serguéi (Grand-Duc), 78, 79.
 Sévastianof (lieut.), 21, 35.
 Sévastopol, 222, 260, 518.
 Shakespeare, 409.
 Shanghai, 511, 538.
 Sidorof (cap.), 419.
 Sieuwers (lieut. all.), 186.
 Sieuwers (col. Cte), 231.
 Sièzd du Don, 252.
 Sigof, 270.
 Simanovski (col.), 189.
 Simbirs-k, 320.
 Similétof (col.), 189, 202, 206.
 Simièlnikovo, 170.
 Sipailof (col.), 470, 546-547.
 Siroy (gén.), 482, 516, 532, 534, 536, 548.
 Skipietrof (gén.), 540, 546-547, 548.
 Skobelef (gén.), 30.
 Skobelef (rév.), 68.
 Skriabine (cap.), 449, 451, 452, 469, 470-472.
 Slavgorod, 382.
 Slavine. (commissaire), 286.
 Slotof (col.), 328, 330.
 Sloudianka, 544.
 Smirnof (commissaire), 294.
 Smotriez (riv.), 90.
 Socialistes-révolutionnaires, 246, 287, 505, 507, 516.
 Sofronof, 213, 246.
 Soïovs intelligentsnikh sapojeni-kof, 269.
 Sokolof (rév.), 68, 69.
 Soldatski Sièzd de Minsk, 69.
 Soliman (gén.), 272.
 Solntsova Olga, 401-403, 409-410.
 Solonernaia, 397.
 Solovief (comm.), 296.
 Somme, 84.
 Somof (cap.), 218-221.
 Sorofchkine (lieut.), 231.
 Soukhomline (gén.), 5, 82.
 Soukine, 374, 504, 521, 527.
 Souville, 64.
 Souvorine (Boris), 231.
 armées Soviétiques, 293-294.
 gvt. Soviétique, 493, 507, 530.
 Srédnyi-Iégorlyk, 226, 229, 231.
 Srietensk, 418, 419, 427.
 Staniévitch (lieut.), 428, 429.
 Stanislav, 108, 112, 121, 124, 125, 361.
 Stara-Poriètehe, 107, 112.
 Stargard, 254.
 Stavropol, 221, 235, 241, 251.
 Steinberg (prof.), 291.
 Stèklof (Nahamkes), 68, 69.
 Stènko-Razine, 129, 195.
 Stépanof (gén.), 195.
 Stépanof (col.), 370, 480.
 Stépanof (col.), 448, 449, 451, 470.
 Stépanof, 514.
 Stépanofka, 339, 340, 348.
 Stepnoe Konnozavodstvo, 213.
 Sterlitamak, 292, 298, 303, 307, 310-317.
 Stevens, 281, 284, 476, 491, 502, 525.
 Stourmer, 85.
 Strypa (riv.), 49-59.
 Stryr (riv.), 15, 17, 18, 19-25, 27, 31, 35, 36, 38.
 Sunblad (gén.), 294.
 Suzuki (gén.), 416, 418, 427, 508.
 Sytchhof (gén.), 543, 544, 545, 546.

- Tabouis (gén.), 118, 230.
 Taganrog, 166, 170, 178, 186, 190, 201, 223.
 Taïga, 528, 533, 543.
 Takayanagui (gén.), 508.
 Talaïa, 384.
 Tambovsk, 270.
 Tanaka (gén.), 477-478, 492, 506, 512, 514.
 Tanaka (gén.), 492.
 Taptougari, 424, 425.
 Taranenko, 452.
 Tardieu, 64.
 Tarnopol, 49, 50, 118, 123.
 Tatares, 115, 119, 122-123, 126, 132-141, 144, 173, 197, 314, 323, 331, 382, 392, 395.
 Taube (gén. von), 499.
 Tavitmanova, 325, 326.
 Tcharatskaïa, 397.
 Tchartorisk, 15-38, 46.
 Tchédzde, 69.
 Tchéka, 472.
 Tchéliabinsk, 291, 352, 377, 528, 529.
 Tchèques, 218, 219, 221, 223, 225, 283, 316, 328, 329, 380, 384, 385, 386, 387, 390, 391-395, 399-412, 431, 459, 468, 474, 475, 481.
 Thérémises, 368.
 Tchérémissouf (gén.), 39, 107-109, 144, 145-146, 224.
 Tcheremkhovo, 504, 534, 538, 548-551.
 Tchérépanof, 546.
 Tcherkaskaïa (princesse), 177.
 Tchermiétsof (côl.), 189, 200, 240.
 Tchesinski (s.-c.), 428, 429, 430, 468.
 Tchesnakovka, 340.
 Tchessovaïa (riv.), 423.
 Tchessovinskaïa, 422.
 Tchelchens, 107, 119, 124-126, 144, 197.
 Tchichoua, 320, 321, 334.
 Tchila, 282, 294, 304, 420, 448, 450, 467-472, 487, 501, 507, 508, 523.
 Tchitchérine, 274.
 Tchitchikar, 500.
 Tchougai, 452.
 Tékiatsi, 158, 159, 173, 184, 225, 226, 250.
 Terauchi, 129, 492.
 Térégoulova, 306.
 Termonde, 3.
 Thiaumont, 65.
 Tibère, 405.
 Tichenko, 289, 478.
 Tichinof, 449.
 Tièrsk, 198, 235, 244.
 Tiffauges, 245.
 Tikhoriétskaïa, 170, 175, 226, 234, 238, 239, 240, 241, 242, 246, 305.
 Tischenhausen (iounker baron von), 246, 248.
 Tlalof (lieut.), 145.
 Tlodne Strava, 131.
 Tokyo, 277, 477, 500.
 Tolbasy, 299, 306, 308.
 Tolstoi (Cte), 77-354.
 Tomsk, 282.
 Toouste, 130, 132, 131, 135.
 Toptchikha, 388.
 Torbasly, 328.
 Torgovaïa, 470, 474, 224, 226, 234, 248.
 Touapse, 227, 259.
 Touloun, 538.
 Touloviérief (lieut.), 203, 205.
 Tourkan, 319, 321.
 Tourkestan, 455, 479.
 Tourkmènes, 419.
 Transbaïkal (gén. du), 415.
 Trétiakof, 504.
 Triboukhovlse, 423.
 Tribus, 454.
 Trifonof (cosaque), 487, 294.
 Trotski (Bronnstein), 69, 208, 234, 235, 244, 245, 249, 260, 272, 274, 305, 349, 335, 362, 480, 492, 493, 507.
 Tsaritsine, 174, 243, 244, 246, 247, 252.
 Tsarskoe-Selo, 79, 81.
 Tséline, 244.
 Tseretelli, 69.
 Tsou-ker-bar (Khan mong.), 396.
 Tsoomo (gén.), 508.
 Tures, 249.
 Turcan (gén.), 245.
 Ungern-Sternberg (Baron v.), 489.
 Vaghine (gén.), 543.
 Van der Weyden (Roger), 174.

- Vara (femme), 401-404, 410, 413.
 Vasili (rév.), 407.
 Vasilief (It), 384.
 Vatséitiés (col.), 305.
 Véliko-knajeskaia, 248.
 Vendée, 245.
 Verdun, 63, 65, 66, 84.
 Verknîé-Oudinsk, 280, 448, 501,
 507, 508, 530, 542, 552.
 Verkhnié-Oural'sk, 334.
 Viselki, 252, 257.
 Vladikine, 545.
 Vladivostok, 280, 286, 301, 366,
 450, 468, 477, 482, 483, 493,
 494.
 Vodianski, 283.
 Voïekof (gén.),
 Voïskovoïe Pravitel'stvo, 248.
 Voïskovoïe Kroug, 252.
 Voïtsekhovski (gén.), 323, 328,
 339, 346, 350, 356, 515.
 Volga, 129, 172, 222, 235, 351.
 Volhynie, 7, 10, 17, 38, 41, 82, 96.
 Volkof (gén.), 337.
 Voloczycz, 129.
 Voltchikha, 384.
 Von Meer (cap.), 396-398.
 Voronine (gén.), 16, 38, 85.
 Vrakhtel, 486.
 Vrangél (gén.), 109, 182.
 Washburne (Stanley), 4.
 Washington, 277, 474.
 Weinstein (banquier), 151.
 Wilson (pr.), 474-476, 494, 499.
 Wood (gén.), 476.
 Zaïontchkovski (gén.), 15, 16, 19.
 Zamouta (Mlle), 244.
 Zankévitch (gén.), 551.
 Zarembo (cap.), 183, 187.
 Zdorof (lieut.), 100.
 Zdorof, 530.
 Zenal Bek Sadekhof (Cornet), 134-
 139.
 Zerenski, 415.
 Zikha (major), 498.
 Zilovo, 436, 439, 440, 441, 443-
 446, 450-458, 462, 464-467.
 Zima, 538.
 Zimine, 449.
 Zinovief, 69, 273.
 Zlatoust, 324, 331, 352.
 Zlota-Lipa, 94.
 Znamienska, 156, 158, 159.
 Zoubkovski (col.), 416.
 Zouief (s. o.), 428.
 Zoukovski, 551.
 Zviérévo, 170, 171, 199, 200.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS DE M. PALÉOLOGUE.....	V
PRÉFACE DE M. HAUMANT.....	IX

PREMIÈRE PARTIE

SOUS LE TSAR

CHAP. I. Les aigles du Tsar.	
Introduction	3
1. Les aigles du Tsar.....	6
2. Départ de partisans	11
CHAP. II. La prise de Tchartorlsk.	
Introduction	15
1. La situation	17
2. La préparation du combat	19
3. La traversée du Styr.....	22
4. Hésitations. Bombardement d'un état-major allemand	25
5. Scènes de guerre. Passions de combat	27
6. Esprit de sacrifice. Prisonniers allemands	30
7. Sur le champ de bataille.....	32
8. La prise du village	34
9. Praporehtchik Sévastianof, chef de bataillon	35
10. Prisonniers de guerre	36
Epilogue	38
CHAP. III. Autour d'un feu de camp.....	40
CHAP. IV. Une reconnaissance sur la Strypa.	
Introduction	49
La reconnaissance	50

DEUXIÈME PARTIE

SOUS LA RÉVOLUTION

Verdun	63
CHAP. I. Le prikaze n° 1	67

CHAP.	II. Scènes de la révolution russe.	
	1. Soldats.....	71
	2. Les femmes.....	73
	3. Idéalistes.....	73
	4. Convictions démocratiques.....	74
	5. Inepties dangereuses.....	75
CHAP.	III. Les adieux du Tsar au G. Q. G. russe.....	78
CHAP.	IV. Le général Broussilof.....	82
	Son attitude pendant la révolution.....	85
CHAP.	V. Le sursaut de juillet 1917. Prise de Dzike-Lany.	
	1. Kaménets-Podolsk.....	90
	2. Avant l'offensive.....	91
	3. Vers la ligne de feu.....	93
	4. L'assaut.....	98
	5. Dans les lignes allemandes.....	99
	6. Rencontre de Kérensky.....	103
	7. Conversation de soldats.....	104
CHAP	VI. Avec la Division Sauvage pendant la retraite de Galicie.	
	1. Le général Tchérémissof.....	107
	2. Sur la Lomnica.....	110
	3. L'état-major des « Sauvages ».....	112
	4. La fête du Beïram.....	114
	5. Conversation avec un soldat.....	117
	6. Scènes de retraite.....	118
	7. Avec Tchetchens et Tatares.....	121
	8. Scènes de pillage et de déroute.....	124
	9. Le troupeau de fuyards.....	125
	10. La cause de l'indiscipline.....	127
	11. Pillards. Reprise du contact avec l'ennemi.....	128
	12. Une reconnaissance avec les Tatares.....	134
	13. Les petites filles dans le champ de maïs.....	139
	14. Retour. Fin de l'aventure.....	142
CHAP.	VII. Dans l'Armée des patriotes.	
	Introduction.....	144
	Voyage de Kief au gouvernement du Don.	
	1. Propos de camarades.....	152
	2. Avec les cosaques.....	156
	3. Un chef de bande révolutionnaire.....	162
	4. La situation à Alexandrovska. La participation des Israélites aux Soviets.....	167
	5. Pèlerinage pour Rostof.....	170
	La défense de Rostof.	
	6. L'état-major de l'armée de volontaires.....	175
	7. Le général Kornilof.....	179
	8. Le régiment de Kornilof.....	183

9. Une armée composée d'officiers	188
10. Une reconnaissance.....	190
11. Les libres fils du Don	192
12. Cosaques et bourgeois.....	193

Au pays du Don.

13. Une visite à la veuve de Kalédine	195
14. La fin d'un rêve	197
15. Guerre de détachements. Attaque de nuit....	201
16. Nous quittons Novo-Tcherkask	206

L'armée de Kornilof dans les steppes.

17. Exode de patriotes	209
18. Gentilshommes et paysans.....	210
19. Vers les zimovniki	212
20. Le châtiment d'un village	217
21. Les cadets de Gascogne	222
22. La bataille de Lezgeanka	224
23. Dernière conversation avec Kornilof	226

CHAP. VIII. En captivité chez les bolcheviks.

1. Je quitte l'armée des volontaires.....	229
2. Sauvé par un commissaire bolchevik	231
3. Un commissaire bolchevik	234
4. La poursuite de l'armée de volontaires.....	236
5. Un état-major en fuite. La situation à Tikho- retskaïa	240
6. Psychologie des massacres dits bolcheviks...	242
7. Villages armés jusqu'aux dents	246
8. Chantage de commissaires. Attaque de déta- chement.....	247
9. L'armée de volontaires passe le chemin de fer vers Iékatérinodar	250
10. Le Commandant en chef des rouges, ancien officier tsariste.....	252
11. Un commissaire ancien séminariste, le chef d'état-major.....	254
12. Jeunes filles au combat. Massacre de prison- niers	256
13. L'armée de volontaires est sauvée	258
14. Je retourne dans le monde civilisé. Une déla- tion	260
15. Une visite à Bronsilof.....	262
16. Moscou la Grande. La société des savetiers intellectuels. Les continuateurs des Tsars...	266
Épilogue	272

TROISIÈME PARTIE.

EN SIBÉRIE

CHAP. I. A Kharbine	277
1. La ville	278

	2. Le chemin de fer.....	280
	3. La Bourse et la politique	281
	4. Grands et petits bolcheviks. Une plainte juive.....	284
	5. Opinions d'un patriote	288
CHAP.	II. Victoires de l'armée sibérienne	291
	Note sur l'armée soviétique en Sibérie.....	293
	1. Oufa	294
	2. Un nouvel accessoire de l'armée : le padvodchik. Praportchikhs russes.....	298
	3. Guerre de surprises	302
	4. Un général letton. Les Lettons pendant la révolution. Guerre de bataillons.....	303
	5. Bachkirs neutres. Une armée de prolétaires en voitures. On ne sera approvisionné que par l'ennemi	306
	6. Soldats sibériens. Entrée à Sterlitamak.....	310
	7. Les habitants. Un « traître »	314
	8. Optimisme à Omsk	317
CHAP.	III. Une retraite stratégique.	
	1. L'évacuation d'Oufa	319
	2. Optimisme pendant la retraite	321
	3. Misère de réfugiés	323
	4. Soldats en équipements anglais. Réquisitions.....	325
	5. Chefs sibériens	328
	6. Sans-culottes mahométans	330
	7. Guerre défensive.....	332
	8. Oufa sous un régime de cosaques	334
	9. La Bielaïa est traversée	337
	10. Batailles sans énergie	339
	11. Le soldat a faim.....	345
	12. Nouvelle retraite sur la rivière Oufimka.....	346
CHAP.	IV. La retraite continue.	
	1. L'initiative est chez l'ennemi.....	351
	2. Paysages d'Oural	352
	3. Un soufflet. Le général Grévine.....	355
	4. Scènes d'ivresse. Fanfares	357
	5. Misère humaine	359
	6. Le corps d'attaque	361
	7. Le régiment immortel et les régiments quelconques.....	363
	8. On les aura quand même. Pourquoi les oudarniki ont-ils reculé? Conversation entre anciens collègues.....	367
	9. Un bienfait de l'autoocratie	371
	10. Scènes de retraite. Accidents de chemin de fer.....	375
CHAP.	V. Soulèvements de paysans.	
	1. Paysans sibériens	380
	2. Mécontentement des paysans. L'ataman Anenkov.....	381

3. Propagande bolcheviste aux villages.....	385
4. Composition des bandes de rebelles.....	386
5. Répressions par Tchèques et Russes.....	388
6. Un poste avancé dans la nuit.....	391
7. Un officier russe chef de Mongoles.....	395
8. Suspension des hostilités.....	398

CHAP. VI. Une conspiration bolcheviste.

1. Découverte d'un complot bolcheviste.....	399
2. Vava et la petite Olga.....	400
3. Étudiants et étudiantes.....	401
4. Petit gibier.....	409
5. Un monde noyé dans le sang.....	412

CHAP. VII. Parmi les troupes japonaises en Sibérie.

1. Rébellion de cosaques.....	415
2. Une grande artère sibérienne, la Chitka.....	418
3. Paysages désolés.....	422
4. La garnison de Mogoleha. Une épave de l'an- cien régime.....	425
5. Avec les Japonais sur le chemin de fer de l'Amour.....	427
6. L'action commence. Moralité sociale des rouges.....	430
7. Démocratie guerrière. Conceptions de samouraï.	431
8. Contacts turtifs avec les rouges.....	436
9. Cavalcade dans la nuit. Scènes chez l'habi- tant.....	439
10. Village vidé par la peur. Politique de concé- lialion.....	441
11. Une confédération d'insurgés.....	442
12. Un service funèbre mixte orthodoxe-révolu- tionnaire.....	444
13. Petits seigneurs pré-féodaux et trains blindés.	447
14. Politique de violences des Semeonofsy. Lau- quête à Zilovo. Assassinat de neutres.....	450
15. Un témoignage de viols collectifs.....	453
16. Les troupes japonaises bien accueillies par la population.....	458
17. Cadavres de torturés. Sang froid japonais.....	462
18. Scènes de détresse et pannykludes.....	464
19. Épilogue. Le tribunal extraordinaire de l'ata- man en session secrète.....	467

CHAP. VIII. La mission militaire française en Sibérie..... 473 |

CHAP. IX. L'Ataman Semeonof..... |

1. L'homme.....	473
2. Son œuvre.....	474
3. Son entourage.....	477
4. Épilogue.....	479

CHAP.	X. L'intervention japonaise en Sibérie.	
	1. Seméonof. Interventions échelonnées.....	491
	2. L'affaire de Kraevski.....	495
	3. L'incident de Mandchourie du 28 août 1918..	499
	4. L'occupation du Transsibérien.....	500
	5. Politique japonaise en Sibérie. Coopération avec les Seméonofsky.....	502
CHAP.	XI. L'Amiral Koltchak.	
	1. L'Amiral Koltchak. Sa carrière.....	510
	2. Autour du coup d'Etat.....	515
	3. La question des officiers. Les praporetchiks.	517
	4. La faiblesse du régime.....	520
	5. L'Amiral.....	522
	6. L'Amiral et les Tchèques.....	526
CHAP.	XII. La mort de Koltchak.	
	1. La retraite d'Omsk.....	528
	2. Les Tchèques suspendent la retraite russe...	530
	3. Conflits irrémédiables.....	533
	4. La situation sur le Transsibérien.....	535
	5. L'Amiral, abandonné des siens.....	537
	6. Perplexité des représentants alliés.....	538
	7. Chef Suprême jusqu'au bout.....	541
	8. Les otages d'Irkoutsk.....	543
	9. Refus des Tchèques.....	547
	10. La fin de l'Amiral.....	550
	INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES.....	553



TABLE DES GRAVURES

Portrait de l'Auteur, dessin de Ilia Iéfimovitch Répine.... (<i>frontispice</i>).	
Le Général Alexéief	1
<i>Carte générale de la Russie et de la Sibérie</i>	8-9
La suite du général Ivanof, à côté de son train (octobre 1915). De gauche à droite : M. Tchoubarof, D ^r Kobzarenko, D ^r, prince Radzivil, prince Kourakine, prince Obolensky, l'Auteur, capitaine Maltsof, colonel Boulatsel	16
<i>Carte de Tchartorisk</i>	17
Types de cosaques-partisans. (Rovno, octobre 1915)	24
Départ de partisans. Les cosaques, nu-tête, assistent au service religieux ..	32
Généraux Alexéief et Ivanof	32
Deux cosaques, le juge Bicosiersky, l'Auteur, trois paysannes de Galicie ..	40
Kasatchok (danse de cosaques du Don)	48
Soldats du régiment de la mer Blanche. A cheval, le praporechtchik Pourine	48
Devant Tchartorisk. Morts à l'assaut. Au fond, la ligne blanche de la tranchée autrichienne	64
Femme-soldat : Tatiana Kakourine, 16 ans, entre le plus grand et le plus petit soldat du 90 ^e régiment	64
Photographie prise par l'auteur à Verdun	88
Déserteurs russes en voyage. Le soldat du milieu proteste contre la prise de la photographie (avril 1917).	88
<i>Croquis des positions de Combat à Dzika-Lany</i>	96
Croquis du soldat russe Anton Koumachka : table des officiers étrangers au C.O.G. russe, avril 1917. De droite à gauche : général Janin, général sir Williams, général baron Van Bijckel, colonel Marsengo, général Coanda, général comte Bomco Longeni, l'Auteur, commandant Buschenschutz	96
Kamenets-Podolsk : Vue de l'ancienne citadelle turque	112
Attaque du 47 ^e régiment sibérien, de la position fortifiée de Dzika-Lany, le 1 ^{er} juillet 1917, sous un feu de barrage	128
Kerenski parmi les soldats. A côté de lui, le général Lavdovski.....	136

Capitaine Recof, blessé; deux soldats sibériens avec des mitrailleuses allemandes	144
Fête du Baïram : lutte de Tatares. Triple rangée de spectateurs, agemonillés, debout, à cheval	144
Officiers de la Division Sauvage. Debout : au milieu, prince Magalof; derrière lui, comte Komarofski; à sa droite, colonel Oremm; à gauche, prince Fazoula Mirza Kajdar, commandant la 2 ^e brigade, l'Auteur colonel Mouzoulaïef, comte Bolrinski. Assis : princes Jorjadze, Jerwajidze, etc.	152
<i>Théâtre de la Guerre Civile russe en janvier 1918</i>	161
Le bountchouk (queue de cheval) de la Division Sauvage. Prince Bagration (main au sabre), l'Auteur, colonel Gatofski.	168
Type de cavalier turcoman.	168
Reconnaissance de cavalerie circassienne (juillet 1917).	176
Cavaliers tatares en reconnaissance (juillet 1917).	176
Le régiment de Tchetchens franchit le Zbrouch, frontière entre la Russie et la Galicie. A part quelques reconnaissances, c'est la dernière fois que des troupes russes se trouvent sur territoire autrichien.	192
Le lieutenant Zenal-Bek harangue un petit groupe de soldats resté fidèle à son devoir dans la débandade générale.	192
Compagnie d'infanterie de l'Armée des Volontaires composée d'officiers de la garde.	208
La dernière photographie de Kornilof prise dans la chambre d'une compagnie d'officiers du régiment Kornilof. Derrière lui, capitaine Zaremba; à sa droite, colonel Nejentsof, chef du régiment.	224
Le dernier ataman du Don, général Kalédine qui s'est suicidé à l'approche des cosaques rebelles, dans la cathédrale de Novo-Tcherkask. Parmi la foule en pleurs, à droite, M ^{me} Kalédine.	240
Devant le train blindé rouge : le commissaire Chostak, le commandant (ancien soldat) Lougoftsof	248
Le chef d'état-major (ancien séminariste) Ivanof	256
Société de savetiers intellectuels. De gauche à droite : général Bekhtefief, ancien maréchal de noblesse du gouvernement Tambovsk, le banquier Sizov, général Okolokoulak.	256
Le commandant Avtonomof du groupe d'armée du Caucase	264
Épaves humaines : femme et petite-fille d'un colonel, délivrées par les troupes sibériennes.	264
Le Général Broussilof dans la clinique du D ^r Roudnief (mai 1918).	272

Pétrovka, dans l'Oural. Type de ville sibérienne.	288
L'Auteur et sa femme dans leur wagon, en Sibérie.	288
<i>Victoires de l'armée sibérienne</i>	295
Oufa. Prisonniers rouges, après échange de leurs uniformes contre les nôtres.	304
Au fond, le clocher de l'église de Sterlitamak. Ceux qui sont les premiers entrés dans la ville : le praporetchik Borissouf, l'Auteur, le praporetchik Lebedef, deux sous-officiers; au milieu, l'aumônier du 45 ^e régiment.	304
Au fond, la boucle de la Biélaïa, où cette lourde pièce doit diriger un tir de destruction. Personne ne veut aller de l'avant pour l'observation ..	320
Par la fonte de la neige, le chemin est couvert de cröftin de cheval. A gauche : soldat de Nicolas I ^{er} , monarchiste; à droite : le colonel Bek-Mamedof, républicain.	320
Soldats Bachkirs du 14 ^e régiment sibérien, en haillons, plusieurs nu-pieds. Les effets envoyés au front ont généralement été vendus en route	336
Un des régiments les mieux habillés, Russes et Bachkirs	336
Front sibérien en avril et juin-juillet 1919	351
Unique moyen de transport pour le train d'un C.A. La rivière Oulimka.	368
Soldats de Koltchak en fuite. (Juin 1919, Nord d'Oufa.)	368
Retraite de Stépanovka vers la vallée de l'Oulimka. (8 juin 1919.)	384
Général Grévine, commandant le 4 ^e C.A. sibérien, plus tard fusillé sur ordre du général Voïtskhovski.	384
Soldats tchêques revenant d'une reconnaissance sur l'Och, près de Barnaoul.	400
Victime de la guerre civile : Bachkir blessé.	400
<i>Région de Spéïensk</i>	417
Profil d'Irkoutsk, vu de l'autre rive de l'Angara.	424
Marché à Bisk (frontière de Mongolie).	424
Le fleuve Chilka (Amour).	439
Paysage typique du Transbaikal. Le fleuve Chilka.	439
Transport japonais sur la Chilka.	448
Drapeau du 71 ^e régiment japonais.	448
Comme sous César : chef japonais haranguant la troupe avant l'attaque.	464
Kirghize, membre d'une caravane pour l'intérieur de la Chine	464
Cosaque capturé et martyrisé par les Rouges	480

Autre cosaque capturé et martyrisé	480
<i>Croquis de la Situation générale au 19 août 1918, au soir</i>	496
<i>Croquis du Combat, près de Kraevsky, le 24 août 1918</i>	497
La Mission militaire du général Janin. En première ligne, de gauche à droite : colonel Le Magnen, Général Janin, Commandant Le Gras, Capitaine Fabian. Deuxième ligne, de gauche à droite : Capitaine Souben, le soldat Krauss, ordonnance tchécoslovaque, Capitaine Tikhinravof, Colonel Buchsenschutz, Colonel Poirot, l'Auteur.	504
L'amiral Koltchak.	512
L'ataman Séméonof.	528

D
550
G7

Grondijs, Lodewijk Hermen
La guerre en Russie
et en Sibérie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

